



2.6



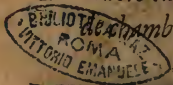
XXXIII. 19. m.

31 3. A 40

LES
OEUVRES

DE CLEMENT
MAROT.

De Cohors en Quercy, Valet



A ROVEN,

Chez THOMAS MALLARD
uant le Palais, à l'Homme armé

M. D. XCVI.





L'ORDRE DES
OEUVRES DE
Cl. Marot.

Opuscules.	Pag. 1
Elegies.	52
Epistres.	105
Ballades.	244
Chants diuers.	261
Rondeaux.	297
Chançons.	333
Epigrammes.	353
Epigrammes à l'imitation de Martial	425
Estrenes.	440
Epitaphes.	451
Cimetiere.	460
Complaintes.	474



L'AUTEUR A SON

LIVRE.

Oster ie veux (approche toy mon Liure),
Vn tas d'escripts qui par d'autres sont faits:
Or va, c'est fait: cours leger & deliure,
De charg  t'ay d'un lourd & pesant faix.
S'ils sont escripts (d'auenture) imparfaits,
Te veux-tu faire en leurs fautes reprendre?
S'ils les font bien, ou mieux que ie ne fais,
Pourquoy veux-tu sur leur gloire entreprendre?
Sans eux (mon Liure) en mes vers pourras pr  dre
Vie apres moy pour iamais, ou long temps:
Mes œuures doncq content te doiuent rendre:
Peuples & Rois s'en tiennent bien contents.

A SA DAME.

Tu as, pour te rendre amusee,
Ma ieunesse en papier ici:
Quant à ma ieunesse abusee,
Vne autre que toy l'a usee:
Contente toy de ceste-ci.

LA MORT N'Y MORD.



TABLE DES OEUVRES

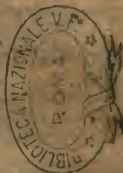
DE MAROT.

OPUSCULES.

Le Temple de Cupido.	page 1
Dialogue de deux amoureux.	17
Eglogue au Roy, sous les noms de Pan & Robin.	30
L'Enfer.	38

ELEGIES.

Elegie premiere.	52
Elegie II.	57
Elegie III.	59
Elegie IIII.	62
Elegie V.	64
Elegie VI.	65
Elegie VII.	66
Elegie VII I.	67
Elegie IX.	69
Elegie X.	70
Elegie XI.	71
Elegie XII.	72
Elegie XIII.	73
Elegie XIII I.	75
Elegie XV.	78
Elegie XVI.	81
Elegie XVII.	84
Elegie XVIII.	86
Elegie XIX.	89
Elegie XX.	91



LA TABLE.

Elegie XXI. De la mort d'Anne l'Huilier.	94
Elegie XXII. Du riche infortuné, Iaqués de Beaune, Seigneur de Semblançay.	95
Elegie XXIII. De Iean Chauuin menestrier.	97
Elegie XXIII I.	98
Elegie XXV. Pour Monsieur de Barrois à Mademoiselle de Huban.	99
Elegie XXVI. A vne qui refusa vn present.	101
Elegie XXVII. A vne malcontente d'auoir esté sobrement louee: & se plaignant non sobremēt.	102

EPISTRES.

Maguelone à son ami Pierre de Prouence.	105
Le despourueu à Madame la Duchesse d'Alençon & de Berry, sœur vniue du Roy.	111
Du champ d'Attigny, à madite Dame d'Alençon.	117
A ladite Dame, touchant l'arriuee du Roy en Haynant.	122
A la Damoiselle negligente de venir voir ses amis.	124
Des Iarretieres blanches.	125
Au Roy.	126
Pour le Capitaine Bourgeon à monsieur de la Roque.	127
Pour le Capitaine Raisin, audit Seigneur de la Roque.	128
A Monsieur Bouchart Docteur en Theologie.	130
A son amy Lyon.	131
Du Coq à l'Asne, A Lyon Iamet.	133
Excuses d'auoir fait aucuns Adieux.	137
Aux Dames de Paris, qui ne vouloyent prendre les precedentes excuses en payement.	139

A la Roynne Eleonor à son arriuee d'Espaigne avec Meſſieurs les Enfans.	146
A Monſeigneur de Lorraine luy preſentant le premier Liure tranſlaté de la Metamorphoſe.	148
A Monſeigneur le grãd Maiſtre de Montmorency, luy enuoyant vn petit recueil de ſes œuvres, avec recommandation du Porteur.	150
Pour Pierre Vuyart, à Madame de Lorraine.	152
Epistre, qu'il perdit à la Condemnade contre les couleurs d'une Damoiſelle.	154
A vne ieune Dame, laquelle vn vieillard marié vouloit eſpouſer & deceuoir.	155
A celuy qui l'iniuria par eſcrit, & ne ſ'oſa nom- mer.	157
Pour vn gentilhomme de la cour eſcrivant aux Dames de Cha ^e caudun.	158
A Guillaume du Portre, Secretaire de Monſieur de Chasteaubriant.	161
Pour vn vieil gentilhomme reſpondant à la lettre d'un ſien Amy.	162
Au Chancelier du Prat, nouvellement Cardinal.	164
Audit Seigneur, pour ſe plaindre du Threſorier Prendhomme.	166
Au Roy, Pour le deliurer de priſon.	166
Au reuerendiff. Cardinal de Lorraine.	168
Au Roy, Pour auoir eſté deſrobé	170
A un ſien amy ſur ce propos.	174
A un qui calomnia l'Epistre precedente.	174
Au Lieutenant Gontier.	175
A Vignals Toulouſan.	176
A Monſeigneur de Guiſe paſſant par Paris.	176
Au Roy, pour ſucceder en l'eſtat de ſon Pere.	177

L A T A B L E.

<i>Pour la petite Princeſſe de Nauarre, A Madame Marguerite.</i>	180
<i>Au general Preuoſt.</i>	182
<i>A Alexis Iure, de Quiers en Piedmont.</i>	183
<i>A vne Damoiſelle malade.</i>	184
<i>A deux Damoiſelles.</i>	184
<i>A ceux, qui apres l'Epigramme du beau Tetin en firent d'autres.</i>	18;
<i>Du Coq à l'Asne, à Lyon Iamet.</i>	183
<i>Lyon Iamet, à Marot.</i>	194
<i>Au Roy, Du temps de ſon exil à Ferrare.</i>	196
<i>A Monſeigneur le Daulphin, du temps de ſon d^e exil.</i>	202
<i>Adieu aux Dames de la Cour.</i>	204
<i>A Madame la Duchefſe de Ferrare.</i>	207
<i>A Monſeigneur le Cardinal de Tournon, Marot retournant de Ferrare à Lyon.</i>	209
<i>Adieu à la ville de Lyon.</i>	211
<i>Le Dieu gard à la Cour.</i>	212
<i>Fripelipes valet de Marot, à Sagon.</i>	215
<i>Epiftre à Sagon, & à la Huetterie par autre que par Marot.</i>	222
<i>Au Roy, pour la Bazoche.</i>	228
<i>Epiftre perdue au Ieu, contre Madame de Pons.</i>	219
<i>Epiftre à Madame de Soubize, partant de Ferrare pour s'en venir en France.</i>	231
<i>A vn ſien ami.</i>	233
<i>Epiftre du beau ſy de Pazi, par autre que par Marot.</i>	235
<i>Reſponſe de la dame, au ieune ſy de Pazi.</i>	238
<i>Au Roy pour luy recommander Papillon, Poète François eſtant malade.</i>	241

L A T A B L E.
B A L L A D E S.

Des Enfans sans souci.	244
Cri du ieu de l'Empire d'Orleans.	245
De Frere Lubin.	247
Du tēps que Marot estoit au Palais à Paris.	247
A Madame d'Alençon, pour estre couché en son estat.	249
D'un Amant ferme en son amour.	250
De la naissance de feu Monseigneur le Dauphin, François.	250
Du triomphe d'Ardres & Guynes, par les Rois de France & d'Angleterre.	252
De l'arrivée de Monseigneur d'Alençon en Haynaut.	253
De Paix & de Victoire.	254
Du iour de Noel.	255
De Carefme.	257
De la passiō de nostre Seigneur Iesus Christ.	258
Contre celle qui fut s'amie.	259
De s'amie bien belle.	260

C H A N T S D I V E R S.

Chant Royal de la Conception.	261
D'amour fugitif, Invention de Marot.	263
Chant nuptial du mariage de madame Renée fille de France, avec le Duc de Ferrare.	266
Chant Royal de la Conception.	268
Chant pastoral, à mōseigneur le Cardinal de Lorraine, qui ne pouvoit oïr nouvelles de son ioïeur de Fleustes.	270
Chant de ioye, au retour d'Espaigne, de messeigneurs les Enfans.	272
Chant Royal Chrestien.	273

L A T A B L E.

Chant Royal dont le Roy bailla le refrain.	275
Chant nuptial du Roy d'Escoffe, & de madame Magdaleine premiere fille de France.	277
Cantique de la Deesse Santé, pour le roy malade.	280
Chant de May.	281
Chant de May & de Vertu.	282
Chant de folie, de l'origine de Villemanoche.	283
Cantique de la Chrestienté, sur la venue de l'Em- pereur & du Roy, au voyage de Nice.	285
A la Royne de Hongrie venue en France.	287
Sur l'entree de l'Empereur à Paris.	289
Marot à l'Empereur.	290
Cantique de la Royne, Sur la maladie & conva- lescence du Roy.	291
Sur la maladie de s'Amie.	295
France à l'Empereur, à son arrivée.	296

R O N D E A U X.

Rondeau, duquel les lettres capitales portēt le nom de l'Auteur.	297
Responce à vn Rondeau, qui se commençoit Mai- stre Clement mon bon ami.	298
A vn Creancier.	298
Du disciple soustenant son Maistre.	299
D'un qui incite vne ieune Dame à faire Amy.	299
De l'amoureux ardent.	300
A vne medifante.	300
A vn Poëte ignorant.	301
De la ieune dame qui a vieil Mari.	301
Du malcontent d'amours.	301
De l'absent de s'amie.	302

L A T A B L E.

De l'amant douloureux.	303
A Monsieur de Pothon.	303
De la mort de Monsieur de Chiffay.	304
A vn Poète François.	304
Au Seigneur Theocrenus, lisant à ses Disciples.	305
A Estienne du Temple.	305
Estienne Clavier à Marot.	306
Responce audit Clavier.	306
A Ieanne Gaillarde, Lyonnoise.	307
Responce de ladite Gaillarde.	307
A celuy, dont les lettres capitales portent le Nom.	308
De Madame la Duchesse d'Alençon, sœur unique du Roy.	308
A ses amis.	309
D'un qui se plaint de Mort, & d'Enuie.	309
D'un qui se compaint de Fortune.	310
A Madame de Bazanges.	310
Du confit en douleur.	311
Par contradictions.	311
Aux amis, & sœurs de feu Claude Perreal Lyonnois.	312
Du Vendredi Saint.	312
De la Conception nostre Dame.	313
De la veuë des Rois de France, & d'Angleterre, entre Ardres, & Guynes.	313
De ceux qui alloient sur Mule au camp d'Attingny.	314
Au Roy.	314
D'un lieu de plaifance.	315
D'aucunes Nonnains.	315
D'alliance de Pensée.	316
De sa grande amie.	316
De trois alliances.	317

Aux Damoiselles pareſſeuſes d'eſcrire à leurs amis.

317

De celuy qui nouuellement à receu lettres de ſ'Amie. 318

De trois couleurs, Gris, Tanné, & Noir. 318

D'un ſoy deſſiant de ſa Dame. 319

De celuy qui ne penſe qu'en ſ'Amie. 319

De celuy qui entra de nuit chez ſ'Amie. 320

Du content en Amours. 320

D'un delaiſſé de ſ'Amie. 321

De celuy, de qui l'Amie à fait nouuel Ami.

321

D'un Amant marri contre ſa Dame. 322

D'alliance de ſœur. 322

D'une dame ayant beauté & grace. 323

A la ieune Dame, melancolique & ſolitaire. 323

A une Dame, luy offrant cœur & ſervice. 324

A une Dame pour la louer. 324

A la fille d'un peintre d'Orleans, belle entre les autres. 325

Du baiſer de ſ'Amie. 326

Pour un qui eſt allé loing de ſ'Amie. 326

De la paix traitee à Cambray par trois Princeſſes. 327

A Monſeigneur de Belleville. 328

Sur la Deuiſe de Madame de Lorraine, Amour & Foy. 328

De l'amour du Siecle antique. 328

Reſponſe par Victor Brodeau au precedent. 329

D'une Dame, à un Importun. 329

De la mal mariee, qui ne veut faire ami. 330

De l'inconſtance d'Iſabeau. 330

Rondeau parfait à ſes amis apres ſa deliurance.

331

L'adieu de France à l'Empereur. 332

L A T A B L E.
CH A N S O N S.

Chanſon I.		333
Chanſon II.		333
Chanſon III.		334
Chanſon II II.		335
Chanſon V.	Chanſon VI.	335
Chanſon VII.	Chanſon VIII.	336
Chanſon IX.		337
Chanſon X.		338
Chanſon XI.		338
Chanſon XII.		339
Chanſon XIII.		339
Chanſon XIII II.		340
Chanſon XV.		341
Chanſon XVI.		341
Chanſon XVII.		341
Chanſon XVIII.		342
Chanſon XIX.		342
Chanſon XX.		343
Chanſon XXI.		343
Chanſon XXII.		343
Chanſon XXIII.		344
Chanſon XXIII II.		344
Chanſon XXV.	De iour de Noël.	345
Chanſon XXVI.		345
Chanſon XXVII.	Chanſon XXVIII.	346
Chanſon XXIX.	Chanſon XXX.	346
Chanſon XXXI.		347
Chanſon XXXII.		347
Chanſon XXXIII.		348
Chanſon XXXIII II.		348
Chanſon XXXV.		349
Chanſon XXXVI.	Pour la Brune.	349
Chanſon XXXVII.	Pour la Blanche.	349

L A T A B L E.

Chanſon XXXVIII.	350
Chanſon XXXIX.	350
Chanſon XL.	351
Chanſon XLI. Compoſee par Heroët.	352.
Chanſon XLII.	352.

E P I G R A M M E S.

Au Roy pour eſtre remis en ſon eſtat.	420
Cl. Marot à L. D. D. E. luy eſtant en Italie.	421
De frere Thibault.	421
Du Lieutenant de B.	422
D'un orgueilleux empriſonné.	422
D'Annette & Marguerite.	422
A vne vieille.	422
De nenni.	423
D'un ouy.	423
De Robin & Catin.	423
A Anne.	424
De ſa maiſtreſſe.	424
A vne dame de Piemont.	424
XXXVII. Epigrammes à l'imitation de Mar- tial.	425
A Monſieur Cretin, ſouuerain Poëte François.	453
A monſieur de Châteaubriant.	353
De Barbe, & de Iaquette.	353
De Ieanne Gaillarde Lyonnoïſe.	354
De Madame la Duchefſe d'Alençon.	354
A Iſabeau.	354
Du iour des Innocens.	355
D'un ſonge.	355
Du mois de May, & d'Anne.	355
D'un baiſer refusé.	356
Des Statues de Barbe, & de Iaquette.	356
A Madamoïſelle du Pin.	357

De Madamoifelle de la Chapelle.	357
Du Roy & de fes perfections.	358
A Lynote Lingere mefdifante.	358
Abel à Marot.	358
Reffonfe par Marot.	359
A Maiftre Grenouille, Poete ignorant.	359
A vn nommé Charon qu'il conuie à foupper.	359
Au Roy, pour commander vn acquit.	359
A monfieur le grand Maiftre, pour eftre mis en l'e- stat.	360
Le Dixain de May, qui fut ord, Et de Feurier qui luy fit tort.	360
Du depart de s'Amie.	361
D'Anne qui luy ietta de la Neige.	361
A Anne pour eftre en fa grace.	361
De la Venus de Marbre prefentee au Roy.	362
La mefme Venus.	362
Vne Dame, à vn qui luy donna fa pourtraiture.	362
Sur la deuife: Non ce que ie penfe.	362
A Anne, qu'il regrette.	363
De la Statue de Venus, endormie.	363
De Martin & Alix.	363
A Monfieur Braillon Medecin.	364
A Monfieur Akakia Medecin, qui luy auoit en- uoyé des vers Latins.	364
A Monfieur le Coq Medecin, qui luy promettoit guerifon.	364
Audit Coq.	364
A Monfieur l'Ami, Medecin.	365
A Pierre Vuyard.	365
Au Roy pour auoir cent efcus.	365
Du Lieutenant criminel, & de Semblançay.	366
D'une epoufee farouche.	366
Que ce mot, Vifer, eft bon langage.	366

De l'Abbé, & de son Valet.	367
De frere Thibault.	367
A deux freres Mineurs, par le ieune Brodeau.	368
Responſe par vn Greſſier de la maiſon de Monſei- gneur d'Orleans, qui cuidoit que Marot euſt fait le precedent huiſtain.	368
Replique ſur ladite reſponſe, par Marot.	368
A vn quidam.	369
Du ris de Madame d'Allebret.	369
Des cinq poincts en amours.	369
D'Anne, à ce propos.	369
Contre l'Inique, à Antoine du Moulin Maſcônois, & Claude Galland.	370
A Selua, & à Heroët.	370
De Heleine de Tournon.	371
De Phebus, & Diane.	371
De Diane.	371
Par vne ſçauante Damoifelle.	371
A ladite Damoifelle.	372
De Blanche de Tournon.	372
A Iſabeau.	372
De Diane.	373
D'un Importan.	373
De Diane.	373
A Madamoifelle de la Greliere.	374
A Madamoifelle de la Fontaine.	374
A Coridon.	374
De Ouy, & Nenny.	375
Du conuent des Blancs manteaux.	375
D'enſretenir Damoifelles.	375
D'un pourſuyuant en amours.	376
A celle qui ſouhaita Marot auſſi amoureux d'el- le, qu'un ſien Ami.	376
Du partement d'Anne.	376
De Madame Iſabeau de Nauarre.	377

L A T A B L E.

Pour vne Dame qui donna vne teste de Mort en deuise.	377
A la femme de Thomas Seuin.	377
Marot, à ses Disciples.	378
Du beau Tetin.	379
Du laid Tetin.	380
A Anne pour lire ses Epigrammes.	381
A soymesmes. De Madame Laure.	381
De la Royne de Nauarre.	381
A François Dauphin de France.	382
Pour Madamoiselle de Talart, au Roy.	382
De l'Amour chaste.	382
Epigramme, qu'il perdit contre Heleine de Tournon.	383
La Royne de Nauarre respond pour Tournon.	383
Replique à la Royne de Nauarre.	383
Du Roy, & de Laure.	384
Contre les Laloux.	383
A vne Dame, touchant vn faux Rapporteur.	384
Pour vne qui donna la deuise d'un Nœud à un Gentilhomme.	385
A deux Sœurs Lyonnoises.	385
A vne Amie.	385
A Renée.	386
A Madamoiselle de la Rouë.	386
Pour vne Mommerie de deux Ermites.	387
Mommerie de quatre ieunes Damoiselles, faite de Madame de Rohan à Alençon.	387
A la bouche de Diane.	389
A vne qui faisoit la longue.	389
A vne qui luy fit chere par maniere d'acquit.	389
De Cupido, & de sa Dame.	390
De samere par alliance	390
De la Duché d'Estampes.	390

Du Passereau de Maupas.	391
Pour Monsieur de la Rochepot, qui gagea contre la Royne que le Roy coucheroit avecques elle.	
391	
La Royne de Navarre, en faueur d'une Damoi- selle.	391
Responſe pour le Gentilhomme.	392
A une Dame, pour l'aller voir.	392
De Charles Duc d'Orleans.	392
A une Dame aagee, & prudente.	393
A Anne qu'il ſonge de nuiſt.	393
De Marguerite d'Alençon, ſa ſœur d'alliance.	
393	
De ſa Dame, & de ſoy meſmes.	394
De Ieanne Princeſſe de Navarre.	394
De Madamoiselle du Brueil.	394
Du Conte de Lanyvolare.	395
D'Albert Ioiſeur de Luth du Roy.	395
D'Anne ioiſant de l'Eſpinette.	395
Pour Madame d'Orſonvilliers, au Roy de Navar- re.	396
Reſponſe pour le Roy de Navarre.	396
A ſa Commere.	396
A Monsieur de Iuilli.	397
Il conuie trois Poëtes à diſner.	397
Du Sire de Montmorenci Conneſtable de France.	
397	
D'un doux baiſer.	398
A Anne, luy declarant ſa penſee.	398
A Ieanne.	398
A la Royne de Navarre.	398
A Anne, du iour de ſainte Anne.	399
Des Cerfs en rut, & des Amoureux.	399
A Maurice Scene Lyonnois.	399
Au Poëte Borbonius.	400

Il saluë Anne.	400
Dialogue de luy, & de sa Muse.	400
D'une Dame de Normandie.	401
Responſe à ladite Dame.	401
Replique à ladite Dame.	401
De Anne qu'il aime fort.	402
Au Roy de Nauarre.	403
Du retour du Roy de Nauarre.	403
De Madame de Lauale en Dauphiné.	403
De l'entree des Rois & Royne de Nauarre à Ca-	
hors.	403
Pour le May planté par les Imprimeurs de Lyon	
deuant le Logis du Seigneur Triuulſe.	403
A Madame de Pons.	404
A Renée de Parthenay.	404
Du mois de May, & d'Anne.	405
De ſon feu, & de celuy qui ſe print au Boſquet de	
Ferrare.	405
Au Roy.	405
A Monsieur Preud'homme Threſorier de l'Eſpar-	
gne.	406
A Anne tancee pour Marot.	406
A deux ieunes hommes qui eſcriuoient à ſa louan-	
ge.	406
D'une mal mariee.	407
A une portant Bleu pour couleurs.	407
A Crauan ſien ami, malade.	407
A Monsieur le Duc de Ferrare.	408
A ſes amis, quand laiſſant la Royne de Nauarre	
fut receu en la maiſon & eſtat de Madame Re-	
nee Duchefſe de Ferrare.	408
Huictain fait à Ferrare.	408
A la ville de Paris.	409
Pour le Perron de Monſeigneur le Dauphin, au	
Tournay des Cheualiers errants.	409

LA TABLE.

Pour le Perron de Monseigneur d'Orleans.	410
De Mons. du Val, Thresorier de l'Espargne.	410
De Madame de l'Estrange.	411
A l'Empereur.	411
De Viscontin, & de la Calandre du Roy.	412
D'un gros Prieur.	412
De la ville de Lyon.	412
A vne, dont il ne pouuoit oster son cœur.	412
A Pierre Marrel, le merciant d'un Conteau.	413
D'Alix, & de Martin.	413
D'un Cheual, & d'une Dame.	413
D'une Dame desirant voir Marot.	414
D'une Dame de Lyon.	414
A Monsieur Crassus, qui luy vouloit amasser deux mille escus.	415
De la conualescence du Roy.	415
A Madame de la Barre pres de Nocy en Gene- uois	420
Salutation du camp de Monsieur d'Anguien à Ce- risolles.	420

ESTRENES.

Au Roy, pour estrenes.	450
De celle qui enuoye à son ami vne de ses couleurs.	440
De la Rose.	440
A vne Damoiselle.	441
Present de couleur Blanche.	441
A sa Dame.	441
A vne Dame.	442
A Anne.	442
A Ieanne Seue Lyonnoise.	442
A Ieanne Faye Lyonnoise.	442
A la Royne.	443

A Madame la Dauphine.	443
A Madame Marguerite.	443
A Madame la Princesse de Navarre.	443
A Madame de Neuers.	443
A Madame de Mont-pensier.	444
A Madame d'Estampes.	444
A la Contesse de Vertus.	444
A Madame l'Amiralle.	444
A Madame la grand' Seneschale.	444
A Madame de Canaples.	445
A Madame de l'Estrange.	445
A Miolant l'aisnee.	445
A Miolant la ieune.	445
A Bonneau.	445
A Chastagneraye.	445
A Torcy.	446
A Douartis.	446
A Cordelan.	446
A Madame de Bressuyre.	446
A Mademoiselle de Macy.	446
A Mademoiselle de Duras.	447
A Teligny.	447
A Ryeux.	447
A Dauangour.	447
A Helly.	447
A la Chappelle.	447
A Bouzan.	448
A Melurillon.	448
A Lursinge.	448
A Lucreffe.	448
A Bye.	448
A la Baume.	448
A Saint-tam.	449
A Brueil l'aisnee.	449
A Brueil la ieune.	449

A d'Aubeterre.	449
A la Tour.	449
A Orson-viller.	449
A Madame du Gauguier.	450
A Madame de Bernay, dite Saint Pol.	450

E P I T A P H E S.

Du petit argentier Paulmier d'Orleans.	451
De Coquillart, & de ses armes à trois coquilles d'Or.	451
De Frere Iean l'Euesque, Cordelier natif d'Orleans.	451
De Iean le Veau.	452
De Guyon le Roy, qui s'attendoit d'estre Pape avant que mourir.	452
De Iouan, fol de ma Dame.	452
De Frere André Cordelier.	453
De maistre Pierre de Villiers.	453
De Iean Serre excellent ioueur de Farces.	454
De l'Abbé de Beaulieu, la Marche, qui osa tenir contre le Roy.	455
Du Cheual de Vuyart.	456
De Ortis le More du Roy.	457
D'Alix.	458
De Martin.	459
De Monsieur de Langey.	459
De feu Madame de Maintnon.	459
De Cl. Marot, par E. I.	460

C I M E T I E R E.

De Iane Bonté.	460
De Longueil homme docte.	460
De maistre André le Voult, Medecin du Duc d'A-	

L A T A B L E.

lenfon.	461
De Catherine Budé.	461
De la Royme Claude.	462
De meſſire Charles de Bourbon.	462
De Monſieur de Precy.	462
De Meſſire Iean Cotereau Cheualier Seigneur de Maintenon.	463
De luy meſmes.	464
Des Allemans de Bourges, recité par la Dceſſe Me- moire.	465
D'Alexandre Preſident de Barrois.	466
De maiſtre Iacques Charmolue.	466
De Damoiſelle Anne de Marle.	466
De maiſtre Guillaume Cretin, Poète François.	467
De Loys Iagoyneau.	468
De Madame la Regente mere du Roy.	468
De Florimond de Champe-verne.	468
De Iean de Mondoucet.	469
De Guillaume Chantereau, hõme de Guerre.	469
De trois Enfans freres.	470
De François Dauphin de France.	471
D'Anne de Beau-regard, qui mourut à Ferrare.	471
D'Heleine de Boixi.	472
De Monſieur du Tour, Maiſtre Robert Gedouyn.	472
De Iean l'Huilier Conſeiller.	473
De Madame de Chateaubriant.	473
De Monſieur le General Preudhomme.	473

C O M P L A I N T E S.

Du Baron de Male-ville Pariſien.	474
D'une Niece, ſur la Mort de ſa Tante.	476
Deploration de Meſſire Florimond Robertet.	478

De Madame Loyse de Sauoye, mere du Roy, en
forme d'Eglogue. 495

De Monsieur le general Guillaume Preudhomme.
503

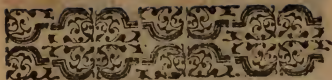
Eglogue sur la naissance du Fils de Monseigneur
le Dauphin. 508

Congratulation à Monseigneur Monsieur Fran-
çois de Bourbon, Seigneur d'Anguien. 511

Auant-naissance du troisiéme enfant de Madame
la Duchesse de Ferrare. 513

Fin de la Table.





OP V S C V L E S.

LE TEMPLE DE C V P I D O.



S V R le Printemps que la belle Flora
Les chāps couuerts de diuerses fienra,
Et son amy Zephyrus les esuente,
Quand doucement en l'air souspire &
vente:

Ce ieune enfant Cupido Dieu d'aimer,
Ses yeux bandez, commanda deffermes,
Pour contempler de son throne celeste
Tous les Amans qu'il atteint & moleste.

Adonc il vid autour de ses charrois
D'un seul regard maints victorieux Rois,
Hauts Empereurs, Princeesses magnifiques,
Laides & laids, visages deifiques,
Filles & fils en la fleur de ieunesse,
Et les plus forts suiets à sa haute esse.

Brief, il cognut, que toute nation
Ployoit sous luy, comme au vent le sion.
Et qui plus est, les plus souuerains Dieux
Vid trebuscher sous ses dards furieux.

Mais ainsi est, que ce cruel Enfant
Me voyant lors en aage triomphant,
Et m'esioüyr entre tous ses sudars,
Sans point sentir la force de ses dards:
Voyant aussi, qu'en mes œuvres & dits,

I'allois blasfant d'Amour tous les edits,
Delibera d'un assaut amoureux
Rendre mon cœur (pour vne) langoureux.

Pas n'y faillit: Car par trop ardante ire
Hors de sa trouffe vne sagette tire
De bois mortel, empennee de vengeance,
Portant vn fer forgé par desplaisance,
Au feu ardent de rigoureux refus:
Laquelle lors (pour me rendre confus)
Il descocha sur mon cœur rudement.

Qui lors cognut mon extreme torment,
Bien eust le cœur rempli d'inimitié,
Si ma douleur ne l'eust meu à pitié:
Car d'aucun bien ie ne fu secouru
De celle là, pour qui i'estois seru:
Mais tout ainsi que le doux vent Zephyre
Ne pourroit pas fendre Marbre, ou Porphyre,
Semblablement mes sospirs, & mes cris,
Mon doux parler, & mes humbles escrits
N'eurent pouuoir d'amollir le sien cœur,
Qui contre moy lors demeura vainqueur.

Dont cognoissant ma cruelle maistrresse
Estre trop forte & fiere forteresse
Pour Cheualier si foible que i'estoye:
Voyant aussi, que l'Amour où i'estoye
Le mien regard portoit douleur mortelle:
Deliberay si fort m'eslongner d'elle,
Que sa beauté ie mettrois en oubli:
Car qui d'amours ne veut prendre le pli,
Et a desir de fuyr le danger,
De son ardeur, pour tel mal estrange,
Besoin luy est d'eslongner la personne,
A qui son cœur enamouré se donne.

Si fy dès lors (pour plus estre certain,
De l'oublier) vn voyage loingtain:

Car i'entreprins sous espoir de liesse,
 D'aller chercher vne haute Deesse,
 Que Iuppiter de ses diuines places
 Iadis transfini en ces regions basses,
 Pour gouverner les esperits loyaux,
 Et resider es domaines Royaux.

C'est Ferme-amour, la Dame pure & munde,
 Qui long temps a ne fut veüe en ce monde:
 Sa grand' bonté me fit aller grand erre
 Pour la chercher en haute Mer & terre,
 Ainsi que fait vn Cheualier errant:
 Et tant allay celle Dame querant,
 Que peu de temps apres ma departie,
 I'ay circuy du monde grand partie,
 Où ie trouuay gens de diuers regard,
 A qui ie dy: Seigneurs, si Dieu vous gard,
 En ceste terre auez vous point cognu
 Vne, pour qui ie suis icy venu?
 La fleur des fleurs, la chaste Colombelle,
 Fille de paix, du monde la plus belle,
 Qui ferme Amour s'appelle: Helas seigneurs,
 Si la sçauiez, soyez m'en enseigneurs.

Lors l'un se taisist, qui me fantasia:
 L'autre me dit, mille ans ou plus y a
 Que d'amour ferme en ce lieu ne souuint:
 L'autre me dit, i'amaïsi ci ne vint,
 Dont tout soudain me prins à despiter:
 Car ie pensois que le haut Iuppiter,
 L'eust de la Terre en son throsne rauie.

Ce neantmoins ma pensee assouuie
 De ce ne fut: tousiours me preparay,
 De poursuyuir: & si deliberay,
 Pour rencontrer celle dame pudique,
 De m'en aller au temple Cupidique
 En m'esbatant: car i'en en esperance

Que là dedans faisoit sa demeurance.

Ainsi ie pars: pour aller me prepare
Par vn matin, lors qu' Aurora separe
D' auec le iour la tenebreuse nuit,

Qui aux denots Pelerins tousiours nuit.

Le droit chemin assez bien ie trouuoie,

Car ça & là, pour adresser la voye

Du lieu denot, les passans Pelerins.

Alloyent semans roses & romarins,

Faisans de fleurs mainte belle mont-ioue,

Qui me donna aucun espoir de ioue.

Et d' autre part, rencontray sus les rangs

Du grand chemin, maints Pelerins errans,

En soupirant, disans leur aduanture,

Touchant le fruit d' amoureuse pasture:

Ce qui garda de tant me soucier:

Car de leur gré vindrent m' associer,

Iusques à tant que d' entrer ie fu prest

Dedans ce temple où le Dieu d' amour est,

Faint à plusieurs, & aux autres loyal.

Or est ainsi, que son temple Royal

Suscita lors mas enuieuz esprits:

Car enuiron de ce diu pourpris

Y soupiroit le doux vent Zephyrus,

Et y chantoit le gaillard Tityrus:

Le grand Dieu Pan, avec ses pastoureaux,

Gardant Brebis, Boeufs, Vaches, & Taureaux,

Faisoit sonner chalumeaux, cornemuses,

Et flageolets, pour esuiller les Muses,

Nymphes des bois, & Deesses haut aines,

Suyans iardins, bois fleues & font aines.

Les oyselets par grand' ioye & deduit,

De leurs gosiers respondent à tel bruit.

Tous arbres sont en ce lieu verdoyans,

Petits ruisseaux y furent ondoyans,

Touſiours faiſans au tour des prez herbeux
 Vn doux murmure: Et quand le clair Phœbus
 Auoit droit là ſes beaux rayons eſpars,
 Telle ſplendeur rendoit de toutes parts
 Ce lieu diuin, qu'aux humains bien ſembloit
 Que terre au Ciel de beauté reſſembloit,
 Si que le cœur me dit par prouidence
 Celuy manoir eſtre la reſidence.

De Ferme-amour, que ie queroye alors.

Parquoy voyant de ce lieu le dehors
 Eſtre ſi beau, Eſpoir m'admoneſta
 De pourſuyuir, Et mon corps transporta,
 (Pour rencontrer ce que mon cœur pourſuit)
 Pres de ce lieu, baſti comme il ſ'enſuit.

Ce temple eſtoit, vn clos fleury verger,
 Paſſant en tout le val délicieux,
 Auquel iadis Paris, ieune berger,
 Pria d'amours Pegafis aux beaux yeux:
 Car bien ſembloit que du plus haut des Cieux
 Iuppiter fuſt venu au mortel eſtre,
 Pour le conſtruire Et le faire tel eſtre:
 Tant reluiſoit en exquiſe beauté.
 Brief, on l'eufſt pris pour Paradis terreſtre,
 S'Eue Et Adam dedans enſſent eſté.

Pour ſes armes, Amour cuiſant
 Porte de gueules à deux traits:
 Dont l'un ferré d'or treſluiſant
 Cauſe les amoureux attraits:
 L'autre dangereux plus que tres,
 Porte vn fer de plomb mal-couché,
 Par la pointe tout rebouché,
 Et rend l'amour des cœurs eſteinte:
 De l'un fut Apollo touché,
 De l'autre Daphné fut atteinte.

Si toſt que i'en l'eſcuſſon limité,

Leuay les yeux & proprement ie veis
 Du grand portail sur la sublimité
 Le corps tout nud, & le gracieux vis
 De Cupido: lequel pour son deuis
 Au poing tenoit vn arc riche tendu
 Le pied marché, & le bras estendu,
 Prest de lascher vne flesche aguisee
 Sur le premier, fust fol, ou entendu,
 Droit sur le cœur, & sans prendre visee.

La beauté partant du dehors
 De celle maison amoureuse,
 D'entrer dedans m'incita lors,
 Pour voir chose plus somptueuse:
 Si vius de pensee ioyeuse
 Vers Belacueil le bien appris,
 Qui de sa main dextre m'a pris,
 Et par vn fort estroit sentier
 Me fit entrer au beau pourpris
 Dont il estoit premier portier.

Le premier huis de toutes fleurs vermeilles
 Estoit construit, & de boutons issans,
 Signifiant que ioyes n'ont pareilles
 Sont à iamaïs en ce lieu fleurissans:
 Celuy chemin tindrent plusieurs passans,
 Car Belacueil en gardoit la barriere:
 Mais Faux danger gardoit sur le derriere
 Vn portail fait d'espines, & chardons,
 Et dechassoit les Pelerins arriere,
 Quand ils venoyent pour gaigner les pardons.

Belacueil ayant robe verte
 Portier du Iardin precieux,
 Iour & nuict laisse porte ouuerte
 Aux vrais Amans & gracieux;
 Et d'vn vouloir solacieux,
 Les retire sous sa baniere,

En chassant (sans grace pleniére,
Ainsi comme il est de raison)
Tous ceux qui sont de la maniere
Du faux & desloyal Iason.

Le grand Autel est vne haute Roche,
Detell' vertu, que si aucun Amant
La veut fuir, de plus pres s'en approche,
Comme l'Acier de la pierre d'Aimant:
Le Ciel, ou Poisle, est vn Cedre embasmant
Les cœurs humains, duquel la largeur grande
Cœurre l'Autel: Et là (pour toute offrande)
Corps, cœur, & biens, à Venus faut liurer:
Le corps la sert, le cœur grace demande,
Et les biens font grace au cœur deliurer.

De Cupido le Diadesme
Est de roses vn chapelet,
Que Venus cueillit elle mesme
Dedans son iardin verdelet:
Et sur le Printemps nouuelet
Le transmit à son cher enfant,
Qui de bon cœur le va coiffant:
Puis donna, pour ces roses belles,
A sa mere vn Char triomphant,
Conduit par douze colombelles.

Deuant l'Autel deux Cypres singuliers
Ie vy florir sous odeur embasmee:
Et me dit-on, que c'estoyent les pilliers
Du grand Autel de Haute renommee.
Lors mille Oiseaux d'une longue ramee
Vindrent voler sur ces vertes courtines,
Prests de chanter chansonnettes diuines.
Si demanday, pourquoy là sont venus:
Mais on me dit, Ami, ce sont matines,
Qu'ils viennent dire en l'honneur de Venus.

Deuant l'image Cupido

Brusloit le Brandon de destresse,
 Dont fut enflammee Dido,
 Biblis, & Heleine de Grece:
 Iean de Meun, plein de grand' sagesse,
 L'appelle en termes sauoureux,
 Brandons de Venus rigoureux,
 Qui son ardeur iamaiz n'attrempe:
 Toutesfois au Temple amoureux
 Pour lors il seruoit d'une Lampe.

Saintes & Saints, qu'on y va reclamer,
 C'est Beau parler, Bienceler, Bon rapport,
 Grace, Mercy, Bien seruir, Bien aimer,
 Qui les Amans font venir à bon port:
 D'autres aussi, où (pour auoir support
 Touchant le fait d'amoureuses conquestes)
 Tous Pelerins doyuent faire requestes,
 Offrandes, vœux, prieres, & clamours:
 Car sans ceux-là, lon ne prend point les bestes,
 Qu'on va chassant en la forest d'Amours.

Chandelles flambans, ou esteintes,
 Que tous Amoureux Pelerins
 Portent deuant tels Saints & Saintes,
 Ce sont bouquets de Romarins.

Les Chantres, Linots, & Serins,
 Et Rossignols au gay courage,
 Qui sus buissons de verd bocage,
 Ou branches en lieu de pulpitres,
 Chantent le ioli chantramage,
 Pour Versets, Respons, & Epistres.

Les Vitres sont de cler & fin Cristal,
 Où peintes sont les gestes antiques,
 De ceux qui ont iadis de cœur loyal
 Bien obserué d'Amours les loix antiques.

En apres sont les tressaintes Reliques,
 Carcans, Armeaux, aux secrets tabernacles:

Escus, Ducats, dedans les clos obstacles,
 Grād's chaines d'or, dōt maint beau corps est ceint,
 Qui en Amours font trop plus de miracles,
 Que Beauparler, ce tresglorieux Saint,
 Les Voūtes furent à merueilles

Ouurees souverainement:

Car Priapus les fit de treilles,
 De feuilles de Vigne & Serment:
 Là dependent tant seulement
 Bourgeons & Raisins à plaisance:
 Et, pour en planter abondance,
 Bien souuent y entre Bacchus,
 A qui Amour donne puissance,
 De mettre guerre entre bas culs.

Les Cloches sont Tabourins, & Doucines,
 Harpes, & Luts, instruments gracieux,
 Hautbois, Flageols, Trompettes & Buccines,
 Rendans vn son si tres solacieux,
 Qu'il n'est Soldat, tant soit audacieux,
 Qui ne quittast Lances & Braquemars,
 Et ne saillist hors du temple de Mars,
 Pour estre Moyne au temple d'amourettes,
 Quand il orroit sonner de toutes parts
 Les Carrillon des Cloches tant doucettes.

Les Dames donnent aux malades,
 Qui sont recommandez aux Prones,
 Ris, baisers, regards, & œillades:
 Car ce sont d'amours les aumones.

Les Prescheurs, sont vieilles Matrones,
 Qui aux ieunes donnent courage
 D'employer la fleur de leur aage
 A seruir Amour le grand Roy,
 Tant que souuent par beau langage
 Les conuertissent à leur Loy.

Les Fons du Temple, estoit vne fontaine,

LA TABLE.

Pour le Perron de Monseigneur d'Orleans.	410
De Mons. du Val, Thresorier de l'Espargne.	410
De Madame de l'Estrange.	411
A l'Empereur.	411
De Viscontin, & de la Calandre du Roy.	412
D'un gros Prieur.	412
De la ville de Lyon.	412
A vne, dont il ne pouuoit oster son cœur.	412
A Pierre Marrel, le merciant d'un Conteau.	413
D'Alix, & de Martin.	413
D'un Cheual, & d'une Dame.	413
D'une Dame desirant voir Marot.	414
D'une Dame de Lyon.	414
A Monsieur Crassus, qui luy vouloit amasser deux mille escus.	415
De la conualescence du Roy.	415
A Madame de la Barre pres de Nocy en Gene- uois	420
Salutation du camp de Monsieur d'Anguien à Ce- risolles.	420

ESTRENES.

Au Roy, pour estrenes.	450
De celle qui enuoye à son ami vne de ses couleurs.	440
De la Rose.	440
A vne Damoiselle.	441
Present de couleur Blanche.	441
A sa Dame.	441
A vne Dame.	442
A Anne.	442
A Ieanne Seue Lyonnoise.	442
A Ieanne Faye Lyonnoise.	442
A la Royne.	443

L A T A B L E.

A Madame la Dauphine.	443
A Madame Marguerite.	443
A Madame la Princesse de Navarre.	443
A Madame de Neuers.	443
A Madame de Mont-pensier.	444
A Madame d'Estampes.	444
A la Comtesse de Vertus.	444
A Madame l'Amiralle.	444
A Madame la grand' Seneschale.	444
A Madame de Canaples.	445
A Madame de l'Estrange.	445
A Miolant l'aisnee.	445
A Miolant la ieune.	445
A Bonneval.	445
A Chastagneraye.	445
A Torcy.	446
A Douartis.	446
A Cordelan.	446
A Madame de Bressuyre.	446
A Mademoiselle de Macy.	446
A Mademoiselle de Duras.	447
A Teligny.	447
A Ryeux.	447
A Dauangour.	447
A Helly.	447
A la Chappelle.	447
A Bouzan.	448
A Melurillon.	448
A Lursinge.	448
A Lucreffe.	448
A Bye.	448
A la Baume.	448
A Saint-tam.	449
A Brueil l'aisnee.	449
A Brueil la ieune.	449

A d'Aubeterre.	449
A la Tour.	449
A Orson-viller.	449
A Madame du Gauguier.	450
A Madame de Bernay, dite Saint Pol.	450

E P I T A P H E S.

Du petit argentier Paulmier d'Orleans.	451
De Coquillart, & de ses armes à trois coquilles d'Or.	451
De Frere Iean l'Euesque, Cordelier natif d'Orleans.	451
De Iean le Veau.	452
De Guyon le Roy, qui s'attendoit d'estre Pape avant que mourir.	452
De Iouan, fol de ma Dame.	452
De Frere André Cordelier.	453
De maistre Pierre de Villiers.	453
De Iean Serre excellent ioueur de Farces.	454
De l'Abbé de Beaulieu, la Marche, qui osa tenir contre le Roy.	455
Du Cheual de Vuyart.	456
De Ortis le More du Roy.	457
D'Alix.	458
De Martin.	459
De Monsieur de Langey.	459
De feu Madame de Maintnon.	459
De Cl. Marot, par E. I.	460

C I M E T I E R E.

De Iane Bonté.	460
De Longueil homme docte.	460
De maistre André le Vouët, Medecin du Duc d'A-	

L A T A B L E.

lençon.	461
De Catherine Budé.	461
De la Royne Claude.	462
De meſſire Charles de Bourbon.	462
De Monsieur de Precy.	462
De Meſſire Iean Cotereau Chenalier Seigneur de Maintenon.	463
De luy meſmes.	464
Des Allemans de Bourges, recité par la Deſſe Me- moire.	465
D'Alexandre Preſident de Barrois.	466
De maistre Iacques Charmolue.	466
De Damoiselle Anne de Marle.	466
De maistre Guillaume Cretin, Poëte François.	467
De Loys Iagoyneau.	468
De Madame la Regente mere du Roy.	468
De Florimond de Champe-verne.	468
De Iean de Mondoucet.	469
De Guillaume Chantereau, hōme de Guerre.	469
De trois Enfans freres.	470
De François Dauphin de France.	471
D'Anne de Beau-regard, qui mourut à Ferrare.	471
D'Heleine de Boixi.	472
De Monsieur du Tour, Maistre Robert Gedouyn.	472
De Iean l'Huilier Conseiller.	473
De Madame de Chasteaubriant.	473
De Monsieur le General Preudhomme.	473

C O M P L A I N T E S.

Du Baron de Male-ville Parisien.	474
D'une Niece, sur la Mort de sa Tante.	476
Deploration de Meſſire Florimond Robertet.	478

De Madame Loyse de Savoye, mere du Roy, en
forme d'Eglogue. 495

De Monsieur le general Guillaume Prendhomme.
503

Eglogue sur la naissance du Fils de Monseigneur
le Dauphin. 508

Congratulation à Monseigneur Monsieur Fran-
çois de Bourbon, Seigneur d'Anguien. 511

Avant-naissance du troisiéme enfant de Madame
la Duchesse de Ferrare. 513

Fin de la Table.





OP V S C V L E S.

LE TEMPLE DE C V P I D O.



S V R le Printemps que la belle Flora
Les chāps couverts de diuerses fienra,
Et son amy Zephyrus les esuente,
Quand doucement en l'air sousspire &
vente:

Ce ieune enfant Cupido Dieu d'aimer,
Ses yeux bandez commanda deffermier,
Pour contempler de son throne celeste
Tous les Amans qu'il atteint & moleste.

Adonc il'vid autour de ses charrois
D'un seul regard maints victorieux Rois,
Hauts Empereurs, Princesses magnifiques,
Laides & laids, visages desfigués,
Filles & fils en la fleur de iennesse,
Et les plus forts suiets à sa haute esse.

Brief, il cognut, que toute nation
Ployoit sous luy, comme au vent le sion.
Et qui plus est, les plus souuerains Dieux
Vid trebuscher sous ses dards furieux.

Mais ainsi est, que ce cruel Enfant
Me voyant lors en aage triomphant,
Et m'esioüyr entre tous ses soudars,
Sans point sentir la force de ses dards:
Voyant aussi, qu'en mes œures & dits,

I'allois blasinant d'Amour tous les edits,
Delibera d'un assaut amoureux
Rendre mon cœur (pour vne) langoureux.

Pas n'y faillit: Car par trop ardante ire
Hors de sa trouffe vne sagette tire
De bois mortel, empennee de vengeance,
Portant un fer forgé par desplaisance,
Au feu ardent de rigoureux refus:
Laquelle lors (pour me rendre confus)
Il descocha sur mon cœur rudement.

Qui lors cognut mon extreme torment,
Bien eust le cœur rempli d'inimitié,
Si ma douleur ne l'eust meu à pitié:
Car d'aucun bien ie ne fus secouru
De celle là, pour qui i'estois feru:
Mais tout ainsi que le doux vent Zephyre
Ne pourroit pas fendre Marbre, ou Porphyre,
Semblablement mes souspirs, & mes cris,
Mon doux parler, & mes humbles escrits
N'eurent pouuoir d'amollir le sien cœur,
Qui contre moy lors demoura vainqueur.

Dont cognoissant ma cruelle maistrresse
Estre trop forte & fiere forteresse
Pour Cheualier si foible que i'estoye:
Voyant aussi, que l'Amour où i'estoye
Le mien regard portoit douleur mortelle:
Deliberay si fort m'eslongner d'elle,
Que sa beauté ie mettrois en oubli:
Car qui d'amours ne veut prendre le pli,
Et a desir de fuir le danger,
De son ardeur, pour tel mal estrange,
Besoin luy est d'eslongner la personne,
A qui son cœur enamouré se donne.

Si fy dès lors (pour plus estre certain,
De l'oublier) un voyage loingtain:

Car i'entreprins sous espoir de liesse,
 D'aller chercher vne haute Deesse,
 Que Iuppiter de ses diuines places
 Iadis transmit en ces regions basses,
 Pour gouverner les esperits loyaux,
 Et resider és domaines Royaux.

C'est Ferme-amour, la Dame pure & munde,
 Qui long temps a ne fut veuë en ce monde:
 Sa grand' bonté me fit aller grand erre
 Pour la chercher en haute Mer & terre,
 Ainsi que fait vn Cheualier errant:
 Et tant allay celle Dame querant,
 Que peu de temps apres ma departie,
 I'ay circuy du monde grand' partie,
 Où ie trouuay gens de diuers regard,
 A qui ie dy: Seigneurs, si Dieu vous gard,
 En ceste terre auez vous point cognu
 Vne, pour qui ie suis icy venu?
 La fleur des fleurs, la chaste Colombelle,
 Fille de paix, du monde la plus belle,
 Qui ferme Amour s'appelle: Helas seigneurs,
 Si la sçauiez, soyez m'en enseigneurs.

Lors l'un se tuiſt, qui me fantasia:
 L'autre me dit, mille ans ou plus y a
 Que d'amour ferme en ce lieu ne souuint:
 L'autre me dit, i'amaïs ici ne vint,
 Dont tout soudain me prins à despiter:
 Car ie pensois que le haut Iuppiter,
 L'eust de la Terre en son throsne rauie.

Ce neantmoins ma pensee assouvie
 De ce ne fut: tousiours me preparay,
 De poursuyuir: & si deliberay,
 Pour rencontrer celle dame pudique,
 De m'en aller au temple Cupidique
 En m'esbatant: car i'en en esperance

Que là dedans faisoit sa demenrance.

Ainsi ie pars: pour aller me preparer

Par un matin lors qu'Aurora separe

D'avec le iour. La tenebrouse nuit,

Qui aux deuots Pelerins tionsioars nuit.

Le droit chemin assez bien ie trouuoie,

Car ça & là pour adresser la voye

Deux des deuots, les passans Pelerins

Alloyent fleurs roses & rommarins,

Faisant de fleurs mainte belle mont-ioye,

Qui me donna auant espoir de ioye.

Et d'autre part rencontray sur les rangs

De grand chemin, maints Pelerins errans,

En souffrant, & desirs leur aduerture,

Touchant le foyt d'amoureuse pasture:

Ce qui garda de tant me soucier:

Car de leur gre vouldrent m'associer,

Indigne à tant que d'entrer ie su prest

Pour ce temple où le Dieu d'amour est,

Faut à plus d'un, & aux autres loyal.

Or est ainsi que j'en temple Royal

Deux fois mes amoyez esprits:

Car enuoyez de ce dieu pourpris

Il souffloit les deux vens Zephyrus,

Et j'allois de parier à Tyrrus:

Le grand Dieu Pan, avec ses passeureaux,

Carant Pans, Bous, Vaches, & Taureaux,

Faisant foye chaineaux, & menueses,

Et fuyant par tout les Muses,

Nymphes des bois, & Dieux habant aines,

Deux fois par tout les fontaines,

Deux fois par tout les ruis & deduit,

Deux fois par tout les ruis à tel bruit.

Tout ce que j'allois en lieu verdoyant,

Pour ce temple, & pour ce temple d'oyant,

Touſiours faiſans au tour des prez herbeux
 Vn doux murmure: & quand le clair Phœbus
 Auoit droit là ſes beaux rayons eſpars,
 Telle ſplendeur rendoit de toutes parts
 Ce lieu diuin, qu'aux humains bien ſembloit
 Que terre au Ciel de beauté reſſembloit,
 Si que le cœur me dit par prouidence
 Celuy manoir eſtre la reſidence.

De Ferme-amour, que ie queroye alors.

Parquoy voyant de ce lieu le dehors
 Eſtre ſi beau, Eſpoir m'admeſteſta
 De pourſuyuir, & mon corps transporta,
 (Pour rencontrer ce que mon cœur pourſuit)
 Pres de ce lieu, baſti comme il ſ'enſuit.

Ce temple eſtoit, vn clos fleury verger,
 Paſſant en tout le val delicieux,
 Auquel iadis Paris, ieune berger,
 Pria d'amours Pegasi aux beaux yeux:
 Car bien ſembloit que du plus haut des Cieux
 Iuppiter fuſt venu au mortel eſtre,
 Pour le conſtruire & le faire tel eſtre:
 Tant reluiſoit en exquiſe beauté.
 Brief, on l'eut pris pour Paradis terreſtre,
 S'Eue & Adam dedans enſſent eſté.

Pour ſes armes, Amour cuiſant
 Porte de gueules à deux traits:
 Dont l'vn ferré d'or treſluiſant
 Cauſe les amoureux attraits:
 L'autre dangereux plus que tres,
 Porte vn fer de plomb mal couché,
 Par la pointe tout rebouché,
 Et rend l'amour des cœurs eſteinte:
 De l'vn fut Apollo touché,
 De l'autre Daphné fut atteinte.

Si toſt que i'en l'eſcuſſon limité,

Brusloit le Brandon de destresse,
 Dont fut enflammee Dido,
 Biblis, & Heleine de Grece:
 Iean de Meun, plein de grand' sagesse,
 L'appelle en termes sauoureux,
 Brandons de Venus rigoureux,
 Qui son ardeur iamaiz n'altrempe:
 Toutesfois au Temple amoureux
 Pour lors il seruoit d'une Lampe.

Saintes & Saints, qu'on y va reclamer,
 C'est Beuparler, Bienceler, Bon rapport,
 Grace, Mercy, Bien seruir, Bien aimer,
 Qui les Amans font venir à bon port:
 D'autres aussi, où (pour auoir support
 Touchant le fait d'amoureuses conquestes)
 Tous Pelerins doyuent faire requestes,
 Offrandes, vœux, prieres, & clamours:
 Car sans ceux-là, lon ne prend point les bestes,
 Qu'on va chassant en la forest d'Amours.

Chandelles flambans, ou esteintes,
 Que tous Amoureux Pelerins
 Portent deuant tels Saints & Saintes,
 Ce sont bouquets de Romarins.

Les Chantres, Linots, & Serins,
 Et Rossignols au gay courage,
 Qui sus buissons de verd bocage,
 Ou branches en lieu de pulpitres,
 Chantent le ioli chantramage,
 Pour Versets, Respons, & Epistres.

Les Vitres sont de cler & fin Cristal,
 Où peintes sont les gestes antiques,
 De ceux qui ont iadis de cœur loyal
 Bien obserué d'Amours les loix antiques.

En apres sont les tressaintes Reliques,
 Carcans, Anneaux, aux secrets tabernacles:

Escus, Ducats, dedans les clos obstacles,
 Grād's chaines d'or, dōt maint beau corps est ceint,
 Qui en Amours font trop plus de miracles,
 Que Beauparler, ce tresglorieux Saint,
 Les Voūtes furent à merueilles

Ouurees souuerainement:

Car Priapus les fit de treilles,
 De feuilles de Vigne & Serment:
 Là dependent tant seulement
 Bourgeons & Raisins à plaisance:
 Et, pour en planter abondance,
 Bien souuent y entre Bacchus,
 A qui Amour donne puissance,
 De mettre guerre entre bas culs.

Les Cloches sont Tabourins, & Doucines,
 Harpes, & Luts, instruments gracieux,
 Hautbois, Flageols, Trompettes & Buccines,
 Rendans vn son si tres solacieux,
 Qu'il n'est Soldat, tant soit audacieux,
 Qui ne quittast Lances & Braquemars,
 Et ne saillist hors du temple de Mars,
 Pour estre Moyne au temple d'amourettes,
 Quand il orroit sonner de toutes parts
 Les Carrillon des Cloches tant doucettes.

Les Dames donnent aux malades,
 Qui sont recommandez aux Prones,
 Ris, baisers, regards, & œillades:
 Car ce sont d'amours les aumones.

Les Prescheurs, sont vieilles Matrones,
 Qui aux ieunes donnent courage
 D'employer la fleur de leur aage
 A seruir Amour le grand Roy,
 Tant que souuent par beau langage
 Les conuertissent à leur Loy.

Les Fons du Temple, estoit vne fontaine,

On decouroit vn ruisseau argentin!
Là se baignoit mainte Dame hautaine
Le corps tout nud, montrant vn dur tetin.
Lors on eust veu marcher sur le patin
Pauvres Amans à la teste enfumee:
L'un apportoit à sa tresbien aymee
Esponge, peigne, & chacun appareil.
L'autre à sa Dame estendoit la ramee,
Pour la garder de l'ardeur du Soleil.

Le Cimetiere est vn verd Bois,
Et les murs, Hayes, & Buissons:
Arbres plantez, ce sont les Croix:
De profundis, Gayes chansons.

Les Amans surprins de frissons
D'amours, & attrapez és laqs,
Deuant quelque huis, tristes & las,
Pres la tombe d'un trespasse,
Chantent souuent le grand helas,
Pour requiescant in pace.

Ouidius, maistre Alain Charretier,
Petrarque aussi, le Romant de la rose,
Sont les Messels, Breuiaire, & Psautier,
Qu'en ce saint Temple on lit, en ryme & prose:
Et les leçons que chanter on y ose,
Ce sont Rondeaux, Ballades, Virelais,
Mots à plaisir, rimes, & triolets,
Lesquels Venuz apprend à retenir
A vn grand tas d'Amoureux nouuelets,
Pour mieux sçauoir Dames entretenir.

Autre manieres de chansons,
Leans on chante à voix contraintes,
Ayans casses, & meschans sons,
Car ce sont cris, pleurs & complaints.
Les petites chapelles saintes,
Sont chambrettes, & cabinets.

Ramees, bois, & iardinetz,
 Où lon se perd, quand le verd dure:
 Leurs huis sont faits de buissonnets,
 Et le pavé tout de verdure.

Le Benoitier fut fait en vn grand plein,
 D'un Lac fort loin d'herbes, plantes, & fleurs:
 Pour eau benite, estoit de larmes plein,
 Dont fut nommé le piteux Lac de pleurs:
 Car les Amans dessous tristes couleurs
 Y sont en vain mainte larme espendans.
 Les fruits d'amours là ne furent pendans:
 Tout y sechoit tout au long de l'annee:
 Mais bien est vray, qu'il y auoit dedans,
 Pour aspergez, vne rose sennee.

Marguerites, lys, & œillets,
 Passeneloux, roses flairantes,
 Romarins, boutons vermeillets,
 Lauandes odoriferantes:
 Toutes autres fleurs apparentes
 Iettans odeurs tresadoucie,
 Qui iamais vn cœur ne soucie,
 C'estoit de ce Temple l'encens:
 Mais il y eut de la soucie:
 Voilà qui me trouble le sens.

Et si aucun (pour le monde laisser)
 Veut là dedans se rendre Moyne, ou Prestre,
 Tout autre estat luy conuient delaisser:
 Pais va deuant Genius l'Archipreste,
 Et deuant tous en leuant la main dextre,
 D'estre loyal fait grands vœux & serments
 Sur les autels conuerts de parements,
 Qui sont beaux liets à la mode ordinaire:
 Là où se font d'Amours les sacrements
 De iour, & nuit sans aucun luminaire.

Depuis qu'un homme est là rendu,

Soit sage, ou sot, ou peu idoine,
Sans estre ne rais, ne tondü,
Incontinent on le fait Moyne.
Mais quoy? il n'a pas grand effoine
A comprendre les sacrifices:
Car d'Amourettes les services
Sont faits en termes si tresclairs,
Que les apprentifs & nouices
En scauent plus que les grands clers.

De requiem les messes, sont Aubades:
Cierges, Rameaux, & Sieges, la verdure,
Où les Amans font Rondeaux, & Ballades:
L'un y est gay, l'autre mal y endure:
L'une maudit par angoisse tresdure
Le iour auquel elle se maria:
L'autre se plaint, que ialoux maria:
Et les saints mots que lon dit pour les ames,
Comme Pater, ou Aue Maria,
C'est le babil, & le caquet des Dames.

Processions, ce sont morisques
Que font amoureux champions,
Les hayes d'Alemaigne friskues,
Passepieds, branles, tourdions.
Là par grand's consolations
Vn avec vne deuisoit,
Ou pour Euangiles, lisoit
L'art d'aymer fait d'art Poëtique:
Et l'autre sa Dame baisoit
En lieu d'une sainte relique.

En tous endroits ie visite & contemple
Presques estant de merueille esgaré:
Car en mes ans ne pense point voir Temple
Tant clair, tant net, ne tant bien préparé.
De chacun cas fut à peu pres paré,
Mais toutefois y eut fame d'un poinct,

Car sur l'autel, de paix n'y auoit point.
 Raison pourquoy? tousiours Venus la belle,
 Et Cupido de sa darde, qui poind,
 A tous humains fait la guerre mortelle.

Ioye y est, & Dueil remply d'ire:

Pour vn repos, de travaux dix:

Et brief, ie ne sçaurois bien dire,

Si c'est Enfer, ou Paradis:

Mais, par comparaison, ie dis,

Que celuy Temple est vne Rose,

D'espines & ronces enclose:

Petits plaisirs, longues clamours.

Or taschons à trouuer la chose,

Que ie cherche au Temple d'Amours.

Dedans la Nef du triomphant domaine

Songeant, resuant, longuement me pourmeine,

Voyant Refus, qui par dures alarmes

Va incitant l'œil des Amans à larmes:

Oyant par tout des cloches les doux sons,

Chanter versets d'amoureuses leçons:

Voyant chasser de Cupido les serfs,

L'un à Cornils, l'autre à Lieures & Cerfs:

Lescher Faucons, Leuriers courir au bois,

Corner, souffler en Trompes & Hautbois:

On crie, on prend l'un chasse, & l'autre happe:

L'un a ià pris: la beste luy eschappe,

Il court apres: l'autre rien n'y pourchasse:

On ne vid onq vn tel deduit de chasse,

Comme cestuy. Or tien-ie tout pour veu,

Fors celle là, dont veux estre pourueu,

Qui plongé m'a au gouffre de destresse:

C'est de mon cœur la treschere maistresse,

De peu de gens au monde renommee,

Qui Fermeamour est en terre nommee.

Long temps y a que la cerche, & poursuis,

L A T A B L E.

De Madame Loyse de Sauoye, mere du Roy, en
forme d'Eglogue. 495

De Monsieur le general Guillaume Preudhomme.
503

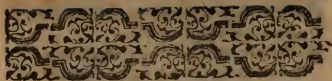
Eglogue sur la naissance du Fils de Monseigneur
le Dauphin. 508

Congratulation à Monseigneur Monsieur Fran-
çois de Bourbon, Seigneur d'Anguien. 511

Auant-naissance du troisieme enfant de Madame
la Duchesse de Ferrare. 513

Fin de la Table.





OPVSCVLES.

LE TEMPLE DE CVPIDO.



VR le Printemps que la belle Flora
Les chāps couverts de diuerses fienra,
Et son amy Zephyrus les esuente,
Quand doucement en l'air sousspire &
vente:

Ce ieune enfant Cupido Dieu d'aimer,
Ses yeux bandez, commanda deffermier,
Pour contempler de son throne celeste
Tous les Amans qu'il atteint & moleste.

Adonc il'vid autour de ses charrois
D'un seul regard maints victorieux Rois,
Hauts Empereurs, Princesses magnifiques,
Laides & laids, visages desfigués,
Filles & fils en la fleur de ieunesse,
Et les plus forts suiets à sa hantesse.

Brief, il cognut, que toute nation
Ployoit sous luy, comme au vent le fion.
Et qui plus est, les plus souverains Dieux
Vid trebuscher sous ses dards furieux.

Mais ainsi est, que ce cruel Enfant
Me voyant lors en aage triomphant,
Et m'esioüyr entre tous ses soudars,
Sans point sentir la force de ses dards:
Voyant aussi, qu'en mes œuvres & dits,

Car i'entreprins sous espoir de liesse,
 D'aller chercher vne haute Deesse,
 Que Iuppiter de ses diuines places
 Iadis transmit en ces regions basses,
 Pour gouverner les esperits loyaux,
 Et resider és domaines Royaux.

C'est Ferme-amour, la Dame pure & munde,
 Qui long temps a ne fut veüe en ce monde:
 Sa grand' bonté me fit aller grand erre
 Pour la chercher en haute Mer & terre,
 Ainsi que fait vn Cheualier errant:
 Et tant allay celle Dame querant,
 Que peu de temps apres ma departie,
 I'ay circuy du monde grand' partie,
 Où ie trouuay gens de diuers regard,
 A qui ie dy: Seigneurs, si Dieu vous gard,
 En ceste terre auez vous point cognu
 Vne, pour qui ie suis icy venu?
 La fleur des fleurs, la chaste Colombelle,
 Fille de paix, du monde la plus belle,
 Qui ferme Amour s'appelle: Helas seigneurs,
 Si la scauez, soyez m'en enseigneurs.

Lors l'un se tuiſt, qui me fantasia:
 L'autre me dit, mille ans ou plus y a
 Que d'amour ferme en ce lieu ne souuint:
 L'autre me dit, i'amaſi ici ne vint,
 Dont tout soudain me prins à deſpiter:
 Car ie pensois que le haut Iuppiter,
 L'eust de la Terre en son throsne ranie.

Ce neantmoins ma pensee assouuie
 De ce ne fut: tousiours me preparay,
 De poursuyuir: & si deliberey,
 Pour rencontrer celle dame pudique,
 De m'en aller au temple Cupidique
 En m'esbatant: car i'en en esperance

Que là dedans faisoit sa demeurance.

Ainsi ie pars: pour aller me prepare

Par vn matin, lors qu' Aurora separe

D' avec le iour la tenebreuse nuit,

Qui aux deuots Pelerins tousiours nuit.

Le droit chemin assez bien ie trouuoie,

Car çà & là, pour adresser la voye

Du lieu deuot, les passans Pelerins.

Alloyent semans roses & romarins,

Faisans de fleurs mainte belle mont-ioye,

Qui me donna aucun espoir de ioye.

Et d' autre part, rencontray sis les rangs

Du grand chemin, maints Pelerins errans,

En sousspirant, disans leur aduanture,

Touchant le fruct d' amoureuse pasture:

Ce qui garda de tant me soucier:

Car de leur gré vindrent m' associer,

Iusques à tant que d' entrer ie fu prest

Dedans ce temple où le Dieu d' amour est,

Faint à plusieurs, & aux autres loyal.

Ore est ainsi, que son temple Royal

Suscita lors mas ennuyez esprits:

Car enuiron de ce diuimpourpris

Y sousspiroit le doux vent Zephyrus,

Et y chantoit le gaillard Tityrus:

Le grand Dieu Pan, avec ses pastoureaux,

Gardant Brebis, Bœufs, Vaches, & Taureaux,

Faisoit sonner chalumeaux, cornemuses,

Et flageolets, pour esuiller les Muses,

Nymphes des bois, & Deesses hautaines,

Suyuans iardins, bouz fleuues & fontaines.

Les oyselets par grand ioye & deduit,

De leurs gosiers respondent à tel bruit.

Tous arbres sont en ce lieu verdoyans,

Petits ruisseaux y furent ondoyans,

Tousiours faisans au tour des prez herbus
 Vn doux murmure: & quand le clair Phœbus
 Auoit droit là ses beaux rayons espars,
 Telle splendeur rendoit de toutes parts
 Ce lieu diuin, qu'aux humains bien sembloit
 Que terre au Ciel de beauté ressembloit,
 Si que le cœur me dit par prouidence
 Celuy manoir estre la residence.
 De Ferme-amour, que ie queroye alors.

Parquoy voyant de ce lieu le dehors
 Estre si beau, Espoir m'admonnesta
 De poursuyuir, & mon corps transporta,
 (Pour rencontrer ce que mon cœur pour suit)
 Pres de ce lieu, basti comme ils'ensuit.

Ce temple estoit, vn clos fleury verger,
 Passant en tout le val delicieux,
 Auquel iadis Paris, ieune berger,
 Pria d'amours Pegasis aux beaux yeuz:
 Car bien sembloit que du plus haut des Cieux
 Iuppiter fust venu au mortel estre,
 Pour le construire & le faire tel estre:
 Tant reluisoit en exquisite beauté.
 Brief, on l'eust pris pour Paradis terrestre,
 S'Eue & Adam dedans eussent esté.

Pour ses armes, Amour cuisant
 Porte de gueules à deux traits:
 Dont l'un ferré d'or tresluisant
 Cause les amoureux attraits:
 L'autre dangereux plus que tres,
 Porte vn fer de plomb mal-couché,
 Par la pointe tout rebouché,
 Et rend l'amour des cœurs esteinte:
 De l'un fut Apollo touché,
 De l'autre Daphné fut atteinte.

Si tost que i'en l'escussion limité,

Leuay les yeux & proprement ie veis
 Du grand portail sur la sublimité
 Le corps tout nud, & le gracieux vis
 De Cupido: lequel pour son deuis
 Au poing tenoit vn arc riche tendu
 Le pied marché, & le bras estendu,
 Prest de lascher vne fiesche aguisee
 Sur le premier, fust fol, ou entendu,
 Droit sur le cœur, & sans prendre visee.

La beauté partant du dehors
 De celle maison amoureuse,
 D'entrer dedans m'incita lors,
 Pour voir chose plus somptueuse:
 Si vins de pensee ioyeuse
 Vers Belacueil le bien appris,
 Qui de sa main dextre m'a pris,
 Et par vn fort estroit sentier
 Me fit entrer au beau pourpris
 Dont il estoit premier portier.

Le premier huis de toutes fleurs vermeilles
 Estoit construit, & de boutons issans,
 Signifiant que ioyes nompareilles
 Sont à iamaïs en ce lieu fleurissans:
 Celuy chemin tindrent plusieurs passans,
 Car Belacueil en gardoit la barriere:
 Mais Faux danger gardoit sur le derriere
 Vn portail fait d'espines, & chardons,
 Et dechassoit les Pelerins arriere,
 Quand ils venoyent pour gaigner les pardons.

Belacueil ayant robbe verte
 Portier du Iardin precieux,
 Iour & nuit laisse porte ouuerte
 Aux vrais Amans & gracieux;
 Et d'vn vouloir solacieux,
 Les retire sous sa baniere,

En chassant (sans grace pleniére,
Ainsi comme il est de raison)
Tous ceux qui sont de la maniere
Du faux & desloyal Iason.

Le grand Autel est vne haute Roche,
Detell' vertu, que si aucun Amant
La veut fuir, de plus pres s'en approche,
Comme l'Acier de la pierre d'Aimant:
Le Ciel, ou Poisle, est vn Cedre embasmant
Les cœurs humains, duquel la largeur grande
Cœurre l'Autel: Et là (pour toute offrande)
Corps, cœur, & biens, à Venus faut liurer:
Le corps la sert, le cœur grace demande,
Et les biens font grace au cœur deliurer.

De Cupido le Diadesme
Est de roses vn chapelet,
Que Venus cueillit elle mesme
Dedans son iardin verdelet:
Et sur le Printemps nouuelet
Le transmit à son cher enfant,
Qui de bon cœur le va caiffant:
Puis donna, pour ces roses belles,
A sa mere vn Char triomphant,
Conduit par douze colombelles.

Deuant l'Autel deux Cypres singuliers
Ie vy florir sous odeur embasmee:
Et me dit-on, que c'estoyent les pilliers
Du grand Autel de Haute renommee.
Lors mille Oiseaux d'une longue ramee
Vindrent voler sur ces vertes courtines,
Prests de chanter chansonnettes diuines.
Si demanday, pourquoy là sont venus:
Mais on me dit, Ami, ce sont matines,
Qu'ils viennent dire en l'honneur de Venus.

Deuant l'image Cupido

Brusloit le Brandon de destresse,
 Dont fut enflammee Dido,
 Biblis, & Heleine de Grece:
 Iean de Meun, plein de grand' sagesse,
 L'appelle en termes sauoureux,
 Brandons de Venus rigoureux,
 Qui son ardeur iamau n'attrempé:
 Toutesfois au Temple amoureux
 Pour lors il seruoit d'une Lampe.

Saintes & Saints, qu'on y va reclamer,
 C'est Beau parler, Biencelor, Bon rapport,
 Grace, Mercy, Bien seruir, Bien aimer,
 Qui les Amans font venir à bon port:
 D'autres aussi, où (pour auoir support
 Touchant le fait d'amoureuses conquestes)
 Tous Pelerins doyuent faire requestes,
 Offrandes, vœux, prieres, & clamours:
 Car sans ceux-là, lon ne prend point les bestes,
 Qu'on va chassant en la forest d'Amours.

Chandelles flambans, ou esteintes,
 Que tous Amoureux Pelerins
 Portent deuant tels Saints & Saintes,
 Ce sont bouquets de Romarins.

Les Chantres, Linots, & Serins,
 Et Rossignols au gay courage,
 Qui sus buissons de verd bocage,
 Ou branches en lieu de pulpitres,
 Chantent le ioli chant ramage,
 Pour Versets, Respons, & Epistres.

Les Vitres sont de cler & fin Cristal,
 Où peintes sont les gestes antiques,
 De ceux qui ont iadis de cœur loyal
 Bien obserué d'Amours les loix antiques.

En apres sont les tressaintes Reliques,
 Carcans, Anneaux, aux secrets tabernacles:

Escus, Ducats, dedans les clos obstacles,
 Grād's chaines d'or, dōt maint beau corps est ceint,
 Qui en Amours font trop plus de miracles,
 Que Beauparler, ce tresglorieux Saint,

Les Voūtes furent à merueilles

Ouurees souverainement:

Car Priapus les fit de treilles,
 De feuilles de Vigne & Serment:
 Là dependent tant seulement
 Bourgeons & Raisins à plaisance:
 Et, pour en planter abondance,
 Bien souvent y entre Bacchus,
 A qui Amour donne puissance,
 De mettre guerre entre bas culs.

Les Cloches sont Tabourins, & Doucines,
 Harpes, & Luts, instruments gracieux,
 Hautbois, Flageols, Trompettes & Buccines,
 Rendans vn son si tres solacieux,
 Qu'il n'est Soldat, tant soit audacieux,
 Qui ne quittast Lances & Braquemars,
 Et ne saillist hors du temple de Mars,
 Pour estre Moyne au temple d'amourettes,
 Quand il orroit sonner de toutes parts
 Les Carrillon des Cloches tant doucettes.

Les Dames donnent aux malades,
 Qui sont recommandez aux Prones,
 Ris, baisers, regards, & œillades:
 Car ce sont d'amours les aumones.

Les Prescheurs, sont vieilles Matrones,
 Qui aux ieunes donnent courage
 D'employer la fleur de leur aage
 A servir Amour le grand Roy,
 Tant que souvent par beau langage
 Les conuertissent à leur Loy.

Les Fons du Temple, estoit vne fontaine,

Ou decouroit vn ruisseau argentin!
 Là se baignoit mainte Dame hautaine
 Le corps tout nud, montrant vn dur tetin.
 Lors on eust veu marcher sur le patin
 Pauvres Amans à la teste enfumee:
 L'un apportoit à sa tresbien aymee
 Esponge, peigne, & chacun appareil.
 L'autre à sa Dame estendoit la ramee,
 Pour la garder de l'ardeur du Soleil.

Le Cimetiere est vn verd Bois,
 Et les murs, Hayes, & Buissons:
 Arbres plantez, ce sont les Croix:
 De profundis, Gayes chansons.

Les Amans surprins de frissons
 D'amours, & attrapez és laqs,
 Deuant quelque huis, tristes & las,
 Pres la tombe d'un trespasse,
 Chantent souuent le grand helas,
 Pour requiescant in pace.

Ouidius, maistre Alain Charretier,
 Petrarque aussi, le Romant de la rose,
 Sont les Messels, Breuiare, & Psautier,
 Qu'en ce saint Temple on lit, en ryme & prose:
 Et les leçons que chanter on y ose,
 Ce sont Rondeaux, Ballades, Virelais,
 Mots à plaisir, rimes, & triolets,
 Lesquels Venus apprend à retenir
 A vn grand tas d'Amoureux nouuelets,
 Pour mieux sçauoir Dames entretenir.

Autre manieres de chansons,
 Leans on chante à voix contraintes,
 Ayans casses, & meschans sons,
 Car ce sont cris, pleurs & complaintes.
 Les petites chapelles saintes,
 Sont chambrettes, & cabinets,

Ramees, bois, & iardinetz,
 Où lon se perd, quand le verd dure:
 Leurs huis sont faits de buissomets,
 Et le pavé tout de verdure.

Le Benoitier fut fait en vn grand plein,
 D'vn Lac fort loin d'herbes, plantes, & fleurs:
 Pour eau benite, estoit de larmes plein,
 Dont fut nommé le piteux Lac de pleurs:
 Car les Amans deffoustristes couleurs
 Y sont en vain mainte larme espendans.
 Les fruits d'amours là ne furent pendans:
 Tout y sechoit tout au long de l'annee:
 Mais bien est vray, qu'il y auoit dedans,
 Pour aspergez vne rose fennee.

Marguerites, lys, & œillets,
 Passeueloux, roses flairantes,
 Romarins, boutons vermeillets,
 Lauandes odoriferantes:
 Toutes autres fleurs apparentes
 Iettans odeurs tresadoucie,
 Qui iamais vn cœur ne soucie,
 C'estoit de ce Temple l'encens:
 Mais il y eut de la soucie:
 Voilà qui me trouble le sens.

Et si aucun (pour le monde laisser)
 Vent là dedans se rendre Moyne, ou Prestre,
 Tout autre estat luy conuient delaisser:
 Pais va deuant Genius l'Archipreste,
 Et deuant tous en leuant la main dextre,
 D'estre loyal fait grands vœux & serments
 Sur les autels couuerts de parements,
 Qui sont beaux liets à la mode ordinaire:
 Là où se font d'Amours les sacrements
 De iour, & nuit sans aucun luminaire.

Depuis qu'un homme est là rendu,

Soit sage, ou sot, ou peu idoine,
Sans estre ne rais, ne tondus,
Incontinent on le fait Moyne.
Mais quoy? il n'a pas grand effoine
A comprendre les sacrifices:
Car d'Amourettes les services
Sont faits en termes si tresclairs,
Que les apprentifs & novices
En scauent plus que les grands clers.

De requiem les messes, sont Aubades:
Cierges, Rameaux, & Sieges, la verdure,
Où les Amans font Rondeaux, & Ballades:
L'un y est gay, l'autre mal y endure:
L'une maudit par angoisse tresdure
Le iour auquel elle se maria:
L'autre se plaint, que ialoux maria:
Et les saints mots que lon dit pour les ames,
Comme Pater, ou Aue Maria,
C'est le babil, & le caquet des Dames.

Processions, ce sont morisques
Que font amoureux champions,
Les hayes d'Alemaigne frisques,
Passepieds, branles, tourdions.
Là par grand's consolations
Un avec une deuisoit,
Ou pour Euangiles lisoit
L'art d'aymer fait d'art Poëtique:
Et l'autre sa Dame baisoit
En lieu d'une sainte relique.

En tous endroits ie visite & contemple
Presques estant de merueille esgaré:
Car en mes ans ne pense point voir Temple
Tant clair, tant net, ne tant bien préparé.
De chacun cas fut à peu pres paré,
Mais tontefois y eut fante d'un point.

Car sur l'autel, de paix n'y auoit point.
 Raison pourquoy? tousiours Venus la belle,
 Et Cupido de sa darde, qui poind,
 A tous humains fait la guerre mortelle.

Ioye y est, & Dueil remply d'ire:

Pour vn repos, de trauaux dix:

Et brief, ie ne sçaurois bien dire,

Si c'est Enfer, ou Paradis:

Mais, par comparaison, ie dis,

Que celuy Temple est vne Rose,

D'espines & ronces enclose:

Petits plaisirs, longues clamours.

Or taschons à trouuer la chose,

Que ie cherche au Temple d'Amours.

Dedans la Nef du triomphant domaine

Songeant, resuant, longuement me pourmeine,

Voyant Refus, qui par dures alarmes

Va incitant l'œil des Amans à larmes:

Oyant par tout des cloches les doux sons,

Chanter versets d'amoureuses leçons:

Voyant chasser de Cupido les serfs,

L'un à Connils, l'autre à Lieures & Cerfs:

Lescher Faucons, Leuriens courir au bois,

Corner, souffler en Trompes & Hautbois:

On crie, on prend l'un chasse, & l'autre happe:

L'un a ià pris: la beste luy eschappe,

Il court apres: l'autre rien n'y pourchasse:

On ne vid onq vn tel deduit de chasse,

Comme cestuy. Or tien-ie tout pour veu,

Fors celle là, dont veux estre pourueu,

Qui plongé m'a au gouffre de destresse:

C'est de mon cœur la treschere maistresse,

De peu de gens au monde renommee,

Qui Fermeamour est en terre nommee.

Long temps y a que la cherche, & poursuis,

Et (qui pis est) en la terre où ie suis
Ie ne voy rien qui me donne assurance,
Que son gent corps y face demeurance:
Et croy, qu'en vain ie la vois reclamant,
Car là dedans ie voy vn fol Amant,
Qui va choisir vne Dame assez pleine
De grand' beauté: Mais tant y a qu'à peine
Eus contemplé son maintien gracieux,
Que Cupido, l'enfant audacieux.
Tendit son arc, encocha sa sagette,
Les yeux bandez; dessus son cœur la iette
Si rudement, voire de façon telle,
Qu'il y crea vne playe mortelle,
Et lors Amour le iucha sus sa perche:
Ie ne dis pas celle que tant ie cherche,
Mais vne Amour venerique, & ardente,
Le bon renom des humains retardante,
Et dont par tout le mal estimé fruit
Plus que de l'autre en cestuy Monde bruit.

Vn autre Amour fut de moy apperceuë,
Et croy, que fut au temps iadis conceuë
Par Boreas courant, & variable: ~
Car onques chose on ne vit si muable
Ne tant legere en Cours, & autres parts:
Le sien pouuoir par la terre est espars.
Chacun la veut, l'entretient, & souhaite:
A la suyuir tout homme se debaite.
Que diray plus? Certes vn tel aymer,
C'est Dedalus, voletant sur la mer:
Mais tant a bruit, qu'elle va ternissant
De fermeté le nom resplendissant.

Par telle façon au milieu de ma voye
Assez, & trop ces deux amours trouuoie:
Mais l'une fut lubrique, & estrangere
Trop à mon vueil; & l'autre si legere,

Qu'au grand besoin on la trouue ennemie.
 Lors bien pensay que ma loyalle amie
 Ne cheminoit iamais par les sentiers,
 Là où ces deux cheminoyent volontiers:
 Parquoy conclu, en autre part tirer,
 Et de la Nef soudain me retirer,
 Pour rencontrer la Dame tant illustre,
 Celle de qui iadis le tresclair lustre
 Souloit chasser toute obscure souffrance,
 Faisant regner Paix diuine sous France:
 Celle pour vray (sans le blasme d'aucun)
 Qui de deux cœurs maintefois ne fait qu'un:
 Celle par qui Christ, qui souffrit moleste,
 Laisa iadis le haut Trosne celeste,
 Et habita ceste basse vallee,
 Pour retirer nature maculee
 De la prison infernale, & obscure.

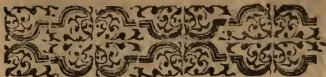
A poursuyuir sous espoir ie prin cure,
 Iusques au cœur du Temple me transporter
 Mon œil s'espart au trauers de la porte
 Faite de fleurs & d'arbrisseaux tous verds:
 Mais à grand' peine eus-je veu à trauers,
 Que hors de moy cheurent plaintes, & pleurs,
 Comme en Hiuier seiches fueilles, & fleurs.

Tristesse & dueil de moy furent absens,
 Mon cœur garny de lieffes ie sens:
 Car en ce lieu vn grand Prince ie vis,
 Et vne Dame excellente de vis:
 Lesquels portans escus de fleurs Royales,
 Qu'on nomme Lys, & d'Hermines ducals,
 Vinoient en paix deffous celle ramee,
 Et au milieu Ferme amour d'eux aymee,
 D'habits ornee à si grand' aduantage,
 Qu'onques Dido la Royne de Carthage,
 Lors qu'Aeneas recent dedans son port,

N'eut tell' richesse, honneur, maintien, & port:
Combien que lors Fermeamour avec elle
De vrais subiets eut petite sequelle.

Lors Belacueil m'a le buisson ouuert
Du cœur du Temple, estant vn pré tout verd:
Si merciay Cupidon par merites,
Et saluay Venus, & ses Charites:
Puis Fermeamour, apres le mien salut,
Tel me trouua, que de son gré voulut
Me retirer deffous ses estandars.
Dont ie me tins de tous pauvres soudars
Le plas heureux: puis luy contay, comment
Pour son amour, continuellement
L'ay circuy mainte contree estrangé:
Et que souuent ie l'ay pensée estre Ange,
Ou resider en la cour Celestine,
Dont elle print tressacrée origine,
Puis l'aduerti, comme en la nef du Temple
De Cupido (combien qu'elle soit ample)
N'ay sçeu trouuer sa tresnoble facture:
Mais qu'à la fin suis venu d'aduenture
Dedans le cœur, où est sa mansion.

Parquoy conclu en mon inuention,
Que Fermeamour est au cœur esprouuee:
Dire le puis, car ie l'y ay trouuee.



DIALOGVE DE DEUX
AMOUREUX.

Le premier commence en chantant.

M On cœur est tout endormi,
Resueille moy belle:
Mon cœur est tout endormi,
Resueille-le mi.

LE SECOND.

Hé, *compagnon*.

LE I.

Hé, *mon ami*:

Comment te va?

LE II.

Corps bien (*beau sire*)
Ie ne te le daignerois dire
Sans t'accoller. Ca ceste eschine
De l'autre bras, que ie t'eschine
De fine force d'accollades.

LE I.

Et puis?

LE II.

Et puis?

LE I.

Rondeaux, ballades,
Chansons, dizains propos menus,
Conte moy, qu'ils sont deuenus
Se fait-il plus rien de nouveau?

LE II.

Si fait: mais i'en ay le cerneau

Si rompu, & si alteré,
Qu'en effet i'ay deliberé
De ne m'y rompre plus la teste.

L E I.

Pourquoy cela?

L E II.

Que tu es beste!
Ne sçais-tu pas bien, qu'il y a
Plus d'un an, qu'amour me lia
Dedans les prisons de m'amie?

L E I.

Est-ce encor de Berthelemie
La blondelette?

L E II.

Et de qui donq?
Ne sçais-tu pas, que ie n'eus onc
D'elle plaisir, n'y vn seul bien?

L E I.

Nenni vrayment ie n'en sçay rien:
Mais si tu m'en eusses parlé,
Ton affaire en fust mieux allé.
Croy moy, que de tenir les choses,
D'amours si couuertes, & closes,
Il n'en vient que peine, & regret.
Vray est, qu'il faut estre secret.
Et seroit l'homme bien coquart,
Qui voudroit appeller vn quart:
Mais en effet il faut vn tiers.
Demande à tous ces vieux routiers,
Qui ont esté vrais Amoureux.

L E II.

Si est vn tiers bien dangereux,
S'il n'est ami, Dieu sçait combien.

L E I.

Hé mon ami, choisi le bien:
Et quand tu l'auras bien choisi,

Si ton cœur se trouue saisi
 De quelque ennuyeuse tristesse,
 Ou bien d'une grande liesse,
 A l'ami te deschargeras:
 Sçais-tu comment t'allegeras?
 Tout ainsi par le sang saint George,
 Comme si tu rendois ta gorge
 Le iour d'un Caresemeprenant.

L E II.

Il vaut donq mieux dès maintenant
 Que ie t'en conte tout du long:
 N'est-ce pas bien dit?

L E I.

Or là doncq.
 Mais pour ce, que ie suis des vieux,
 En cas d'amour, il vaudroit mieux,
 Que les demandes ie te fasse,
 Combien, de qui, en quel place,
 Des refus, des paroles franches,
 Des circonstances, & des branches,
 Et des rameaux: car les ay tous
 Apprins de mes compagnons doux,
 Allant avec eux à la Messe.
 Or vien ça, conte moy, quand est-ce,
 Que premierement tu l'aymois?

L E II.

Il y a plus de seize mois,
 Voire vingt, sans auoir iouy.

L E I.

L'aymes-tu encores?

L E II.

Ouy.

L E I.

Tu es un fol. Or de par Dieu,
 Comment dois-ie dire? en quel lieu

Fut premier ta penssee esprise
De son amour?

LE II.

En vne Eglise:

Là commençay mes passions.

LE I.

Voila de mes deuotions!

Et quel iour fut-ce?

LE II.

Par saint Iacques

Ce fut le propre iour de Pasques,

(A bon iour bonne œuvre.

LE I.

Et comment?

Tu venois lors tout fraichement

De confesse, & de recevoir.

LE II.

Il est vray: mais tu dois sçauoir,

Que tousiours à ces grand's iournees.

Les femmes sont mieux attournees,

Qu'aux autres iours: & cela tente.

O mon Dieu, qu'elle estoit contente

De sa personne, ce iour là!

Auecques la grace, qu'elle a,

Elle vous auoit vn corset

D'un fin blou, lacé d'un lasset

Jaune, qu'elle auoit fait expres.

Elle vous auoit puis apres,

Mancherons d'escarlata verte,

Robbe de pers large, & ouuerte:

(l'entens à l'endroit des tetins)

Chausses noires, petits patins,

Linge blanc, ceinture houppee,

Le chapperon fait en poupee,

Les cheueux en passefillon,

Et l'œil gay en esmerillon,
 Soupple, & droite comme me gaule.
 En effet saint François de Paule,
 Et le plus saint Italien
 Eust esté pris en son lien,
 S'à la voir se fust amusé.

LE I.

Ie te tien donq pour excusé
 Pour ce iour là que fus-tu?

LE II.

Pris.

LE I.

Quel visage as tu d'elle?

LE II.

Gris.

LE I.

Ne te rit-elle iamaïs?

LE II.

Point.

LE I.

Que veux-tu estre à elle?

LE II.

Ioint.

LE I.

Par mariage, ou autrement:

Lequel veux-tu?

LE II.

Par mon serment

Tous deux sont bons, et si ne sçay

Ie l'aimerois mieux à l'essay,

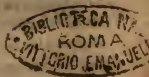
Auant qu'entrer en mariage.

LE I.

Touche là, tu as bon courage,

Et si n'es point trop desgousté.

Tu l'auras: & d'autre costé



On m'a dit qu'elle est amiable,
Comme vn mouton.

L E I I.

Elle est le Diable.

C'est par sa teste que i'endure:
Elle est par le corps bien plus dure,
Que n'est le pommeau d'une dague.

L E I.

C'est signe qu'elle est bonne bague,
Compagnon.

L E I I.

Voici vn moqueur:

I'enten dire parmi le cœur:
Car quant au corps n'y touche mie.
Dés que ie l'appelle m'amie:
Vostre amie n'est pas si noire,
Fait elle. Vous ne sçauriez croire,
Comme elle est prompte à me desdire
Du tout.

L E I.

Ainsi.

L E I I.

Laisse moy dire.

Si tost, que ie la veux toucher,
Ou seulement m'en approcher,
C'est peine, ie n'ay nul credit:
Et sçais-tu bien qu'elle me dit?
Vn fascheux, & vous c'est tout vu:
Vous estes le plus importun
Que iamais ie vy. En effet
I'en voudrois estre ià deffait,
Et m'en croy.

L E I.

Que tu es belistre!
Et n'as tu pas ton franc arbitre.

Pour sortir d'où tu es entré?

L E I I.

Arbitre? c'est bien arbitré:

Ie le veux bien, mais ie ne puis.

Bien vn an l'ay laissée, & puis

I'ay parlé aux Egyptiennes,

Et aux sorcieres anciennes,

D'y chercher, iusqu'au dernier point,

Le moyen de ne l'aimer point:

Mais ie ne m'en puis descoiffer.

Ie pense que c'est vn Enfer,

Dont iamais ie ne sortiray.

L E I.

Par mon ame ie te diray

Puis qu'il n'est pas en ta puissance

De la laisser, sa iouissance

Te seroit vne grand' recepte.

L E I I.

Sa iouissance? Ie l'accepte:

Amenez la moy.

L E I.

Non, attens:

Mais afin que ne perdons temps,

Conte moy cy les menus

Les moyens que tu as tenus,

Pour paruenir à ton affaire.

L E I I.

I'ay fait tout ce, qu'on scauroit faire.

I'ay soupiré, i'ay fait des cris,

I'ay enuoyé de beaux escrits,

I'ay dansé, & ay fait gambades:

Ie luy ay tant donné d'œillades,

Que mes yeux en sont tous lassez.

L E I.

Encores n'est-ce pas assez.

L E I I.

I'ay chanté, le Diable m'emporte
Des nuits cent fois deuant sa porte,
Dont n'en veux prendre qu'à tesinois
Trois pots à pisser, pour le moins,
Que sus ma teste on a cassé.

L E I.

Encores n'est-ce pas assez.

L E I I.

Quand elle venoit au montier
Ie l'attendois au benoitier
Pour luy donner de l'eau benite:
Mais elle s'enfuyoit plus viste,
Que Lieures, quand ils sont chassés.

L E I.

Encores n'est-ce pas assez.

L E I I.

Ie luy ay dit qu'elle estoit belle,
I'ay baisé la paix apres elle,
Ie luy ay donné fruits nouveaux
Achetez en la place aux veaux,
Disant, que c'estoit de mon creu,
Ie ne scay si elle l'a creu:
Et puis tant de bouquets, & roses,
Brief, elle a mis toutes ces choses
Au rang des pechez effacez.

L E I.

Encores n'est-ce pas assez.

Il falloit estre diligent

De luy donner.

L E I I.

Quoy?

L E I.

De l'argent

Quelque chains d'or bien pesante,

Quelque

Quelque esmeraude bien luisante,
 Quelque Patenotre de prix,
 Tout soudain cela seroit pris:
 Et en prenant elle s'oblige.

LE II.

Il n'en prendroit iamais, te dy-ie:
 Car c'est vne femme d'honneur.

LE I.

Mais tu es vn mauuais donneur,
 Je le voy tresbien.

LE II.

Non suis point.
 Mais croy qu'elle n'en prendroit point,
 En y eut-il plein trois barils.

LE I.

Mon ami! elle est de Paris.
 Ne t'y fie, car c'est vn lieu
 Le plus gluant.

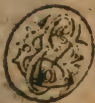
LE II.

Par le corps bien,
 Tu me contes de grand' matieres.

LE I.

Quand les petites villotieres
 Trouuent quelque hardi Amant,
 Qui vueille mettre vn Dyamant
 Deuant leurs yeux riens, & vers,
 Coac elles tombent à l'enuers.

Tu ris, maudit soit-il, qui erre:
 C'est la grand' vertu de la pierre
 Qui esblouit ainsi les yeux.
 Tels dons, tels presens seruent mieux,
 Que beauté, sçavoir, ne prieres:
 Ils endorment les chambrieres,
 Ils ouurent les portes fermees,
 Comme s'elles estoient charmees,



Ils font auueugles ceux qui voyent,
Et taire les chiens qui aboyent:
Ne me crois-tu pas?

LE II.

Si fais, si.

Mais de la tiemie Dieu merci
Compagnon tu ne m'en dis rien.

LE I.

Et que veux tu? ell' m'aime bien,
Ie n'ay que faire de m'en plaindre.

LE II.

Il est vray: mais si peut-on feindre
Aucunes fois vne amitié,
Qui n'est pas si grand' la moitié,
Comme on la demonstre par signes.

LE I.

Ouy bien quand aux femmes fines:
Mais la mienne en si grand' ieunesse
Ne scauroit auoir grand' finesse:
Ce n'est qu'un enfant.

LE II.

De quel age?

LE I.

De quatorze ans.

LE II.

Ho, voila rage:

Elle commence de bonne heure.

LE I.

Tant mieux: elle en sera plus seure,
Car avec le temps on s'affine.

LE II.

Ouy, elle en sera plus fine.

N'est-ce pas cela?

LE I.

Que d'esnoy!

Entens, que son amoar en moy
Croistra tousiours avec les ans.

L E I I.

Ne faisons pas tant des plaisans
Par tout il y a decenance.

Dequoy la cognois-tu?

L E I.

D'enfance.

D'enfance tout premierement,

La voyois ordinairement:

Car nous estions prochains voisins.

L'Esté luy donnois des raisins:

Des pommes, des prunes, des poires,

Des poidz verds, des cerises noires,

Du pain benit, du pain d'espace,

Des eschaudez, de la riglisse,

Du bon sucre, & de la dragee.

Et quand elle fut plus aagee,

Je luy donnois de beaux bouquets,

Vn tas de petits affiquets,

Qui n'estoyent pas de grand valeur,

Quelque ceinture de couleur

Au temps que le Landit venoit.

Encor de moy rien ne prenoit,

Que deuant sa mere, ou son pere,

Disant que c'estoit vitupere

De prendre rien sans congé d'eux.

D'huy à vn bon an, ou à deux,

Luy donneray, & corps & biens

Pour les mesler avec les siens,

Et à son gré en disposer.

L E I I.

Tu l'aimes donc pour l'espouser?

L E I.

Ouy, car ie sçay seurement,

Que ceux, qui aiment autrement,
 Sont volontiers tous marmitoux:
 L'un est fasché, l'autre est piteux,
 L'un brusle & ard, l'autre est transi
 Qu'ay-ie que faire d'estre ainsi?
 Ainsi comme i'ayme m'ainie
 Cinq, six, sept heures, & demie
 L'entretiendray, voire dix ans:
 Sans auoir peur des mesdisans,
 Et sans danger de ma personne.

L E I I.

Corps bien ta raison est tres-bonne:
 Car d'une bonne intention
 Ne vient doute, ne passion.
 Mais compagnon ie te demande,
 Quelle est la matiere plus grande,
 Qu'elle t'a offerte desia?

L E I.

Ma foy, ie ne mentiray ià,
 Ie n'ose toucher son teton:
 Mais ie la prens par le menton,
 Et tout premierement la baise.

L E I I.

Ventre saint gris, que tu es aise
 Compagnon d'amours!

L E I.

Par ce corps: . . .
 Quand il faut que i'aille dehors,
 Si tost qu'elle en est aduertie,
 Et que c'est loing, ma departie
 La fait pleurer, comme vn oignon.

L E I I.

Ie puisse mourir compagnon,
 Ie croy, que tu es plus heureux
 Cent fois que tu n'es amoureux,

O le grand aise, en quoy tu vis!
 Mais pourquoy est-ce, à ton aduis,
 Que la mienne m'est si estrange,
 Et qu'elle prise moins que fange,
 Ma peine, & moy, & mon pourchas?

L E I.

C'est signe que tu ne couchas
 Encores iamais avec elle.

L E II.

Corps bien tu me la bailles belle:
 I'en deuineroy bien aut aut.
 Or si poursuyray-ie pourtant
 La chasse que j'ay entreprinse;
 Car tant plus on tarde à la prinse,
 Tant plus doux en est le repos.

L E I.

Vne chanson avec propos
 N'auroit point trop mauuaise grace,
 Disons la.

L E II.

La dirons nous grasse
 Demesme le iour?

L E I.

Rien quelconques:

Honneur par tout. Commençons donques.

L E II.

Languir me fais. Content desir!

L E I.

A telles ne pren point plaisir,
 Elles sentent trop leurs clainours.

L E II.

Disons donques, Puis qu'en amours:
 Tu la dis assez volontiers.

L E I.

Il est vray, mais il faut vn tiers,

Car elle est compoſee à trois.

V N Q V I D A M.

Meſſieurs, ſ'il vous plaist, que i'y ſois,
Ie ſeruiray d'enfant de cœur:
Car ie la ſſay toute par cœur,
Il ne ſ'en faut pas vne notte.

L E I I.

Bien venu par ſainte Penotte,
Sois mignon le bien arriné.

L E I.

Luy ſied-il bien d'eſtre priné,
Chantez vous clair?

V N - Q V I D A M.

Comme layton:
Baillez moy ſeulement le ton,
Et vous verrez ſi ie l'entens,
Puis qu'en amours a ſi beau paſſetemps.

F I N.



E G L O G V E A V R O Y,
ſous les noms de Pan,
& Robin.

VN Paſtoureau, qui Robin ſ'appelloit,
Tout à par ſoy n'agueres ſ'en alloit
Parmi Fouſteaux (arbres, qui ſont om-
brage)

Et là tout ſeul faiſoit de grand courage
Haut retentir les bois, & l'air ſerain,
Chantant ainſi: ô Pan Dieu ſouuerain,
Qui de garder ne fus onq pareſſeux
Parcs, & Brebis, & les maiſtres d'iceux,
Et remets ſus tous gentils Paſtoureux,

Quand ils n'ont Prez, ne Loges, ne Tauxeaux,
 Ie te suppli (si onq en ce bas estre
 Daignas oïr chansonnettes champestres)
 Escoute vn peu, de ton verd cabinet,
 Le chant rural du petit Robinet.

Sur le Printemps de ma ieunesse folle,
 Ie ressemblois l'Arondelle, qui volle.
 Puis çà, puis là: l'aage me conduisoit
 Sans peur, ne soing, ou le cœur me disoit.
 En la forest (sans la crainte des Loups)
 Ie m'en allois souvent cueillir le houx,
 Pour faire glus à prendre oiseaux ramages,
 Tous differents de chants, & de plumages:
 Où me soulois, pour les prendre, entremettre
 A faire bics, ou cages pour les mettre.
 Où transnoïois les riuieres profondes,
 Ou renforçois sur le genoil les fondes,
 Puis d'en tirer droit, & loing i'apprenois
 Pour chasser Loups, & abbatre des noix.

O quantefois aux arbres grimpé i'ay,
 Pour desnichier ou la Pie ou le Gay.
 Ou pour ietter des fruits ià meurs, & beaux
 A mes compains, qui tendoyent leurs chapeaux?

Aucunefois aux montagnes alloye,
 Aucunefois aux fosses deu aloye.
 Pour trouuer là les gistes des Foïïnes,
 Des Herissons, ou des blanches Hermines:
 Ou pas à pas le long des buissonnets
 Allois cerchant les nids des Chardonnets,
 Ou des Serins, des Pinsons, ou Lynottes.

Desia pourtant ie faisois quelques nottes
 De chant rustique, & dessous les Ormeaux
 Quasi enfant sonnois des chalumeaux.
 Si ne scaurois bien dire, ne penser,
 Qui m'enseigna si tost d'y commencer:

Sur les Pasteurs, c'est celuy (mon enfant)
 Qui le premier les Roseaux pertuisa,
 Et d'en former des flutes s'aduisa:
 Il daigne bien luyne sine peine prendre,
 D'vser de l'art, que ie te veux apprendre.
 Appren le donq: afin que Monts, & Bois,
 Rocs, & Estangs, apprennent sous ta voix
 A rechanter là haut nom apres toy
 De ce grand Dieu que tant ie ramentoy:
 Car c'est celuy par qui foisonnera
 Ton champ, ta vigne, & qui te donuera
 Plaisante loge entre sacrez ruisseaux,
 Encourtinez de flairans arbrisseaux.

Là d'un costé auras la grand' closture
 De Sauls espais: où pour prendre pasture
 Mouches à miel la fleur sucer iront,
 Et d'un doux bruit souvent s'endormiront:
 Mesmes alors que ta flute chaupestre
 Par trop chanter lasse sentira estre.

Puis tost apres sus le prochain bosquet,
 T'esueillera la Pie en son cuquet:
 T'esueillera aussi la Colombelle,
 Pour rechanter encore de plus belle.
 Ainsi soigneux de mon bien me parloit
 Le bon Ianot, & il ne m'en chaloit:
 Car soucy lors n'auois en mon courage
 D'aucun bestail, ne d'aucun pasturage.

Quand Printemps fant, & l'Esté comparoit,
 Adonques l'herbe en forme, & force croit.
 Aussi quand hors du Printemps s'en esté,
 Et que mes iours vindrent en leur Esté,
 Me crent le sens, mais non pas le soucy:
 Si employay l'esprit, le corps aussi
 Aux choses plus à tel aage sortables,
 A charpenter loges de bois portables:

A les rouler de l'un en l'autre lieu,
 A y semer la ionchee au milieu,
 A radouber treilles, buissons & hayes,
 A proprement entrelasser les clayes,
 Pour les parquets des oüailles fermer,
 Ou à tyssir (pour fromages former)
 Paniers d'osiers, & fiscelles de ionc,
 Dont ie soulois (car ie l'aymois adonc)
 Faire present à Heleine la blonde.

I'apprins les noms des quatre parts du monde,
 I'apprins les noms des vents, qui de là sortent,
 Leurs qualitez, & quel temps ils apportent:
 Dont les oiseaux, sages deuins des champs,
 M'aduertissoyent par leurs vols & leurs chants.

I'apprins aussi allant aux pasturages
 A eniter les dangereux herbages,
 Et à cognoistre, & guarir plusieurs maux,
 Qui quelquefois gastoyent les animaux
 De nos pastis: mais par sur toutes choses,
 D'autant que plus plaisent les blanches Roses,
 Que l'Aubespain, plus i'aymois à sonner
 De la Musette, & la fis resonner
 En tous les tons, & chants de Bucoliques,
 En chants piteux, en chants melancoliques,
 Si qu'à mes plaintes vn iour les Oreades,
 Faunes, Syluans, Satyres, & Dryades,
 En m'escoutant ietterent larmes d'yeux:
 Si firent bien les plus souuerains Dieux,
 Si fit Margot bergere qui tant vaut:
 Mais d'un tel pleur esbahir ne se faut,
 Car ie faisois chanter à ma musette
 La mort (helas) la mort de Loysette,
 Qui maintenant au Ciel prend ses esbats
 A voir encor ces troupeaux icy bas.

Vne autre fois, pour l'amour de l'amie,

A tous venans pendu la challeme,
 Et ce iour là, à grand' peine on sçauoit,
 Lequel des deux gaigné le prix auoit,
 Ou de Merlin, ou de moy: dont à l'heure
 Thony s'en vint sur le pré grande alleure
 Nous accorder, & orna deux houlettes
 D'une longueur, de force violettes:
 Puis nous en fit present pour son plaisir:
 Mais à Merlin ie baillay à choisir.

Et penſes-tu (ô Pan Dieu debonnaire)
 Que l'exercice, & labeur ordinaire,
 Que pour sonner du flaiolet ie pris,
 Fust ſeulement pour emporter le prix?
 Non: mais afin que ſi bien i'en apprinsſe,
 Que toy, qui es des paſtoureaux le Prince,
 Prinſſes plaisir à mon chant eſcouter,
 Comme à ouir la marine flotter
 Contre la rine, où les roches hâtaines
 Ouir tomber contre val les fontaines.

Certainement c'eſtoit le plus grand ſoir
 Que i'eusſe alors, & en prens à teſmoin
 Le blond Phebus, qui me void & regarde,
 Si l'eſpeſſeur de ce bois ne l'en garde:
 Et qui m'a veu trauerſer maint rocher,
 Et maint torrent pour de toy approcher.
 Or m'ont les Dieux celeſtes & terreſtres
 Tant fait heureux, meſmement les Sylueſtres,
 Qu'en gré tu prins mes petits ſons ruſtique:
 Et exauças mes hymnes & cantiques,
 Me permettant les chanter en ton Temple,
 Là où encor l'image ie contemple
 De ta hauteur, qui en vne main porte
 De dur Cormier houlette riche & forte:
 En l'autre tient chalemelle fournie
 De ſept tuyaux, faits ſelon l'harmonie.

Mer
 de ſa
 Gelai
 Thon
 Anton
 Hero

Des cieux, où sont les sept Dieux clairs, & hauts,
 En denotant les sept Arts liberaux,
 Qui sont escrits dedans ta teste sainte,
 Toute de pin bien couronnée & ceinte.

Ainsi, & donc, en l'Esté de mes iours.
 Plus me plaisoit aux champestres sejours,
 Avoir fait chose(ô Pan) qui t'aggreast,
 Ou qui l'oreille vn peu te recreast,
 Qu'auoir autant de Moutons que Tityre:
 Et plus(cent fois) me plaisoit d'ouir dire,
 Pan fait bon œil à Robin le berger,
 Que voir chez nous trois cens bœufs heberger:
 Car soucy lors n'auois en mon courage
 D'aucun bestail, ne d'aucun pasturage.

Mais maintenant que ie suis en l'Estomme,
 Ne sçay quel soing inusité m'estomme,
 De tell' façon, que de chanter la veine
 Deuient en moy, non point lasse, ne vaine,
 Ains triste & lente, & certes bien souvent
 Gouché sur l'herbe, à la frescheur du vent,
 Voyma Musette à vn arbre pendue,
 Se plaindre à moy, qu'oysine l'ay rendue:
 Dont tout à coup mon desir se resueille
 Qui de chanter voulant faire merueille,
 Trouue ce Soing deuant ses yeux planté
 Lequel le rend morne & espouuenté:
 Car tant est Soing basanné, laid & pasté,
 Qu'à son regard la Muse pastorale,
 Voire la Muse heroique & hardie,
 En vn moment se trouue refroidie,
 Et deuant luy vont fuyant toutes deux,
 Comme brebis deuant vn Loup hideux.

I'oy d'autre part le Pinert iargonner,
 Siffler l'Escouffe, & le Butor tonner,
 Voy l'Estourneau, le Heron & l'Aronde,

Eſtrangement voller tout à la ronde.
 M'aduertiſſant de la froide venue
 Du riſte Hiuér, qui la terre deſnuë.

D'autre coſté, i'oy la biſe arriuer,
 Qui en ſoufflant me prononce l'Hiuér:
 Dont mes troupeaux cela craignans, & pis,
 Tous en vn tas ſe tiennent accroupis:
 Et diroit-on à les oïr beller,
 Qu'auueques moy te veulent appeller
 A leurs ſecours, & qu'ils ont cognoiſſance,
 Que tu les as nourris dès leur naiſſance.

Ie ne quier pas(ô bonté ſouueraine)
 Deux mille arpens de paſtis en Touraine,
 Ne mille bœufs errans par les herbis
 Des monts d'Auvergne, ou autant de brebis:
 Il me ſuffit, que mon troupeau preſerues
 Des Loups, des Ours, des Lyons, des Loncerues,
 Et moy du froid: car l'Hiuér, qui ſ'appreſte,
 A commencé à neiger ſur ma teſte.

Lors à chanter plus Soing ne me nuira,
 Ains deuant moy plus viſte, ſ'enfuira;
 Que deuant luy ne vont fuyant les Muſes,
 Quand il verra que de faueur tu m'vſes.

Lors ma Muſette à vn Cheſne penduë,
 Par moy ſera promptement deſcenduë,
 Et chanteray l'Hiuér à ſeureté
 Plus haut & clair que ne fis onc l'Eſté.

Lors en ſcience, en Muſique & en ſon
 Vn de mes vers vaudra vne chanſon,
 Vne chanſon, vne eglogue ruſtique,
 Et vne eglogue, vne œuvre bucolique.

Que diray plus? vienne ce qui pourra,
 Pluſtoſt le Roſne encontremont courra,
 Pluſtoſt ſeront hautes forests ſans branches,
 Les Cygnes noirs, & les Corneilles blanches,

Que ie t'oublie (ô Pan de grand renom)
Ne que ie cesse à louer ton haut nom.

Sus, mes brebis, troupeau petit & maigre
Autour de moy sautez de cœur allaigre,
Car desia Pan, de sa verte maison,
M'a fait ce bien d'ouir mon oraison.

L' E N F E R.



Omme douleurs de nouuel amassees
Font souuenir des lieesses passees,
Ainsi plaisir de nouuel amassé
Fait souuenir du mal qui est passé.

Ie dy cecy, mes treschers Freres, pource
Que l'amitié, la chere non rebourse,
Les passetemps & consolations,
Que ie reçoÿ par visitations
En la prison claire & nette de Chartres,
Me font recors des tenebreuses chartres,
Du grand chagrin, & recueil ord & laid,
Que ie trouuay dedans le Chastelet.
Si ne croy pas qu'il y ait chose au monde
Qui mieux ressemble vn Enfer tresimmonde:
Ie dy, Enfer, & Enfer puis bien dire:
Si l'allez voir, encor le verrez pire.
Aller helas! ne vous y vueillez mettre:
I'ayme trop mieux le vous descrire en mettre,
Que pour le voir aucun de vous soit mis
En telle peine. Escoutez donq Amis.

Bien auez leu, sans qu'il s'en faille vn A,
Comme ie fus par l'instinct de Luna
Mené au lieu plus mal sentant que soulfre,
Pour cinq ou six ministres de ce gouffre:
Dont le plus gros iusques là me transporte.
Si remontray Cerberus à la porte.

Lequel dressa ses trois testes en hant,
 A tout le moins, vne qui trois en vaut.
 Lors de trauers me void ce Chien poussif,
 Puis m'a ouuert vn huis gros & massif:
 Duquel l'entree est si estroite & basse,
 Que pour entrer fallut que me courbasse.

Mais ains que fusse entré au gouffre noir,
 Ie voy à part vn autre vieil manoir
 Tout plein de gens, de bruit, & de tumulte:
 Parquoy avec ma guide ie consulte,
 En luy disant: Dy moy, s'il t'en souuient,
 D'où, & de qui, & pourquoy ce bruit vient.

Si me respond: sans croire le rebours,
 Sçache qu'icy sont d'Enfer les fauxbourgs,
 Où bien souuent s'eslieue ceste feste:
 Laquelle sort plus rude que tempeste,
 De l'estomac de ces gens que tu vois:
 Qui, sans cesser, se rompent teste & voix,
 Pour appointer faux & chetifs humains,
 Qui ont debat, & debats ont eu maints.

Haut deuant eux le grand Minos se sied,
 Qui sur leurs dits ses sentences assied.
 C'est luy qui iuge, ou condamne, ou defend,
 Ou taire fait, quand la teste luy fend.

Là les plus grands les plus petits destruisent:
 Là les petits peu ou point-aux grands nuisent:
 Là trouue lon façon de prolonger
 Ce qui se doit, & se peut abbreger:
 Là sans argent pauvreté n'a raison:
 Là se destruit mainte bonne maison:
 Là biens sans cause en causes se despendent:
 Là les causeurs les causes s'entre-vendent:
 Là en public on manifeste, & dit
 La mauuaisië de ce monde maudit,
 Qui ne sçauroit sous bonne conscience,

Viure deux iours en paix & patience,
 Dont i'ay grand ioye avecques ces mordans:
 Et tant plus sont les hommes discordans,
 Plus à discord esmeuent leurs courages,
 Pour le profit qui vient de leurs dommages:
 Car s'on viuoit en paix, comme est mestier,
 Rien ne vaudroit de ce lieu le mestier:
 Pource qu'il est de soy si anormal,
 Qu'il faut expres qu'il commence par mal,
 Et que quelcun à quelque autre mefface,
 Auant que nul iamaïs profit en face.

Brief, en ce lieu ne gaignerions deux pommes,
 Si ce n'estoit la mauuaitié des hommes.
 Mais par Pluton, le Dieu que dois nommer,
 Mourir de faim ne sçaurions, ne chommer,
 Car tant de gens, qui en ce parc s'affaillent,
 Assez, & trop de besongne nous taillent:
 Assez pour nous, quand les biens nous en viennent,
 Et trop pour eux, quand pauvres en deuenient.
 Ce nonobstant, ô nouueau prisonnier,
 Il est besoin de pres les manier,
 Il est besoin (croymoy) & par leur faute,
 Que dessus eux on tiene la main haute,
 Ou autrement les bons bonté fuiroyent,
 Et les mauuais en empirant iroyent.
 Encor (pour vray) mettre on n'y peut tel ordre,
 Quo tousiours l'un l'autre ne rueille mordre:
 Dont raison veut qu'ainsi on les embarre,
 Et qu'entre deux soit mis distance & barre,
 Comme aux cheuaux en l'estable hargneux.

Minos le Iuge est de cela soigneux,
 Qui deuant luy, pour entendre le cas,
 Fait deschiffrer tels noisifs altercas
 Par ces crieurs: dont l'un soustient tout droit,
 Droit contre tort: l'autre tort contre droit,

Et bien souuent par cautelle subtile
Tort bien mené rend bon droit inutile.

Prends y esgard, & entens leurs propos,
Tu ne vis oncq si differens supposts:
Approche toy pour de plus pres le veoir,
Regarde bien, ie te fais assauoir,
Que ce Mordant, que lon oyt si fort bruire,
De corps & biens veut son prochain destruire.
Ce grand criard qui tant la guenle tort,
Pour le grand gain tiens du riche le tort.
Ce bon vieillard (sans prendre or ou argent)
Maintient le droit de mainte pauvre gent.
Celuy qui parle illec sans s'esclatter,
Le Iuge assis veut corrompre & flatter.
Et cestuy là qui sa teste descœure,
En plaiderie a fait vn grand chef d'œuure:
Car il a tout destruit son parent age,
Dont il est craint & prisé d'auantage,
Et bien heureux celuy se peut tenir
Duquel il veut la cause soustenir.

Ami, voila quelque peu des menees
Qui aux fauxbourg d'Enfer sont demenees,
Par nos grands Loups rauissans & famis,
Qui aiment plus cent sols que cent amis,
Et dont pour vray le moindre & le plus neuf,
Trouueroit bien à tondre sus vn œuf.

Mais puis que tant de curiosité,
Te ment à veoir la somptuosité
De nos manoirs: ce que tu ne vis oncques,
Te feray veoir, Or sçaches, ami, doncques
Qu'en cestuy parc, où ton regard espands,
Vne maniere il y a de Serpens
Qui de petits viennent grands & felons,
Non point volans: mais trainans & bien longs.
Et ne sont pas pourtant Couleuvres froides,

Ne verds Lezards, ne Dragons forts & roides
 Et ne sont pas Cocodriles infects,
 Ne Scorpions tortus & contrefaiëts:
 Ce ne sont pas Vipereaux furieux,
 Ne Basilics tuans les gens des yeux:
 Ce ne sont pas mortiferes Aspics,
 Mais se sont bien Serpents qui valent pis.

Ce sont Serpents enflezz, enuenez,
 Mordans, maudits, ardans, & animez,
 Iettans vn feu qu'à peine on peut esteindre,
 Et en piquant dangereux à l'atteindre,
 Car qui en est piqué ou offensé,
 Demeure en fin chetif, ou insensé:
 C'est la nature au serpent plein d'exces,
 Qui par son nom est appelé proces.
 Tel est son nom, qui est de mort vn ombre:
 Regarde vn peu, en voila vn grand nombre
 De gros, de grands, de moyens, & de gresles,
 Plus malvaisans, que tempestes ne gresles.

Celuy qui iette ainsi feu à planté,
 Vent enflammer quelque grand' parenté:
 Celuy qui tire ainsi hors sa languette,
 Destruira bref quelqu'un, s'il ne s'en guette:
 Celuy qui siffle, & a les dents si drues,
 Mordra quelqu'un, qui en courra les rues:
 Et ce froid là, qui lentement se traine,
 Par son venin a bien sçeu mettre haine
 Entre la mere, & les mauuais enfans:
 Car Serpents froids sont les plus eschauffans.
 Et de tous ceux qui en ce parc habitent,
 Les nouueaux nais, qui s'enflent, & despitent,
 Sont plus suiets à engendrer ici,
 Que les plus vieux. Voire, & qu'il soit ainsi,
 Ce vieil Serpent sera tantost creué,
 Combien qu'il ait maint lignage greué,

Et cestuy-là, plus antique qu'un Roc,
 Pour reposer s'est pendu en un croc.
 Mais ce petit plus mordant qu'une Louue,
 Dix grands Serpents dessous sa pance couue:
 Dessous sa pance il en couue dix grands:
 Qui quelque iour seront plus denigrans
 Honneurs & biens, que cil qui les conua:
 Et pour un seul, qui meurt, ou qui s'en va,
 En viennent sept, Donc ne faut t'estonner,
 Car pour du cas la preuve te donner,
 Tu dois sçauoir, qu'issues sont ces bestes
 Du grand serpent Hydra, qui eut sept testes:
 Contre lequel Hercules combattoit,
 Et quand de luy une teste abbatoit,
 Pour une morte en reuenoyent sept viues.

Ainsi est-il de ces bestes noisives,
 Ceste nature ils tiennent de la race
 Du grand Hydra, qui au profond de Thrace,
 Où il n'y a que guerres & contents,
 Les engendra dès l'aage & dès le temps
 Du faux Cain, Et si tu quiers raison,
 Pourquoi proces sont si fort en saison,
 Sçache, que c'est faute de Charité
 Entre Chrestiens. Et à la verité,
 Comment l'auront dedans leur cœur fichee,
 Quand par tout est si froidement preschee?

A escouter vos prescheurs bien souuent,
 Charité n'est, que donner au Couuent.
 Pas ne diront, combien proces differe
 Au vray Chrestien, qui de tous se dit frere.
 Pas ne diront, qu'impossible leur semble
 D'estre Chrestien, & plaideur tout ensemble
 Ainçois seront eux-mesmes à plaider
 Les plus ardans. Et à bien regarder,
 Vous ne vallez de guere mieux au monde,

Qu'en nostre Enfer, où toute horreur abonde,

Doncques amy, ne t'esbahi, comment
Sergens, Proses, vivent si longuement:
Car bien nourris sont du lait de la Lice,
Qui nommee est du Monde la malice:
Tousiours les a la Louue entretenus,
Et pres du cœur de son ventre tenus.
Mais si ne veux-je à ces faits contredire:
Car c'est ma vie. Or plus ne ten veux dire:
Passe cest huis barré de puissant fer.

A tant se teut le Ministre d'Enfer,
De qui les mots volontiers escoutoye,
Point ne me laisse, ains me tient & costoye,
Tât qu'il m'eust mis (pour mieux estre à couuert)
Dedans le lieu par Cerberus ouuert,
Où plusieurs cas me furent ramentus,
Car lors allay deuant Rhadamanthus
Par un degré fort vieil, obscur & sale.

Pour abbreger, ie trouue en vne salle
Rhadamanthus (Iuge assis à son aise)
Plus enflammé, qu'une ardante fournaise,
Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,
Fier en parler, cauteleux en demandes,
Rebarbatif, quand son cœur il descharge:
Brief digne d'estre aux Enfers en sa charge:
Là deuant luy vient mainte ame damnee:
Et quand il dit, telle me soit menee:

A ce seul mot un gros marteau carré
Frappe tel coup contre un portail barré,
Qu'il fait crouler les tours du lieu infame.

Lors à ce bruit, là bas n'y a pauvre ame,
Qui ne fremisse, & de frayeur ne tremble,
Ainsi qu'au vent fueille de Chesne, ou Tremble:
Car la plus seure a bien crainte & grand' peur
De se trouver deuant tel attrapeur;

Mais un ministre appelle, & nomme celle,
Que veut le Iuge. Adoncques s'avance elle,
Et s'y en va tremblant, morne & pallie.

Dés qu'il la void il mitige & pallie
Son parler aigre: & en feinte douceur
Luy dit ainsi: Viença, fay moy tout seur,
Ie te suppli', d'un tel crime & forfait:
Ie croirois bien, que tu ne l'as point fait,
Car ton maintien n'est que des plus gaillards:
Mais ie veux bien cognoistre ces paillards,
Qui avec toy firent si chaude esmorche,
Di hardiment: as-tu peur qu'on t'escorche?
Quand tu diras qui a fait le peché,
Plustost seras de nos mains despesché.
Dequoy te sert la bouche tant fermee,
Fors de tenir ta personne enfermee?
Si tu dis vray, ie te iure, & promets
Par le hant Ciel, où ie n'iray iamais,
Que les Enfers sortiras les brisees,
Pour t'en aller aux beaux champs Elysees,
Où liberté fait vivre les esprits,
Qui de conter verité ont appris.
Vaut-il pas mieux doncques que tu la contes,
Que d'endurer mille peines & hontes?
Certes si fait. Aussi ie ne croy mie,
Que fois menteur: car ta physionomie,
Ne le dit point: & de mauvais affaire
Seroit celuy qui te voudroit meffaire.
Di moy n'aye peur. Tous ces mots alleschans
Font souvenir de l'oiseleur des champs,
Qui doucement fait chanter son sublet,
Pour prendre au bric l'oiseau nice & foiblet,
Lequel languit, ou meurt à la pipee:
Ainsi en est la pauvre ame grippee.
Si telle douceur luy fait rien confesser,

Rhadamanthus la fait prendre, ou fesser:
Mais si la langue elle refraind & mord,
Souuentefois eschappe peine & mort.

Ce nonobstant si tost qu'il vient à voir
Que par douceur il ne la peut auoir,
Aucunefois encontre elle il s'irrite.
Et de ce pas selon le demerite,
Qu'il sent en elle, il vous la fait plonger
Au fons d'Enfer: ou luy fait alonger
Veines, & nerfs: & par torments s'efforce
A esprouuer s'elle dira par force
Ce que douceur n'a sçeu d'elle tirer.

O chers amis, i'en ay veu martirer,
Tant que pitié m'en mettoit en esmoy.
Parquoy vous pri' de plaindre auecques moy
Les innocens, qui en tels lieux damnables
Tiennent souuent la place des coupables.

Et vous enfans suyuant mauuaise vie
Retirez vous, ayez au cœur enuie
De viure autant en façon estimee,
Qu'auex vescu en façon deprimee.
Quand le bon train vn peu esprouuerez,
Plus doux que l'autre en fin le trouuerez,
Si que par bien le mal sera vaincu,
Et du regret d'auoir si mal vescu
Deuant les yeux vous viendra honte honneste,
Et n'en hairez cil, qui vous admoneste,
Pource qu'alors ayant discretion
Vous vous verrez hors la subiection
Des infernaux, & de leurs entrefaites:
Car pour les bons les loix ne sont point faites:

Venons au poinct. Ce Iuge tant diuers
Vn fier regard me ietta de trauers,
Tenant vn port trop plus cruel que braue:
Et d'vn accend imperatif & graue,

Me demanda ma naissance, & mon nom,
 Et mon estat: Iuge de grand renom,
 Respons-ie alors, à bon droit tu poursuis
 Que ie te die orendroit, qui ie suis:
 Car incogneu suis des ombres iniques,
 Incogneu suis des ames Plutoniques,
 Et de tous ceux de ceste obscure voye,
 Où pour certain iamaïs entré n'auoye:
 Mais bien cogneu suis des ombres celiques,
 Bien cogneu suis des ombres Angeliques,
 Et de tous ceux de la tres-claire voye,
 Où Iuppiter les desuoyez auoye:
 Bien me cogneut, & bien me guerdonna,
 Lors qu'à sa sœur Pallas il me donna:
 Ie dy Pallas la si sage & si belle
 Bien me cognoit la prudente Cybelle:
 Mere du grand Iuppiter amiable.
 Quand à Luna diuerse & variable,
 Trop me cognoit son faux cœur odieux.

En la mer suis cogneu des plus hauts Dieux,
 Iusqu'aux Tritons, & iusqu'aux Nereides:
 En terre aussi des Faunes & Hymnides
 Cogneu ie suis. Cogneu ie suis d'Orphee,
 De mainte Nymphé, & mainte noble Fee:
 Du gentil Pan, qui les flutes manie:
 D'Eglé, qui dance au ton de l'harmonie,
 Quand elle void les Satyres suyuans,
 De Galatee, & de tous les seruans,
 Iusqu'à Tityre, & ses brebis camuses:
 Mais par sur tout suis cogneu des neuf Muses,
 Et d'Apollo, Mercure, & tous leurs fils,
 En vraye amour & science confits.

Ce sont ceux là (Iuge) qui en briefs iours
 Me mettront hors de tes obscurs seiours,
 Et qui pour vray de mon ennuys se deulent.

Mais puis qu'enuie, & ma fortune veulent,
 Que cogneu sois & saisi de tes lacqs
 Sçache de vray: puis que demandé l'as,
 Que mon droit nom ie ne te veu x point t'aire:
 Si t'aduertis, qu'il est à toy contraire,
 Comme eau liquide au plus sec element:
 Car tu es rude, & mon nom est Clement:
 Et pour monst rer, qu'à grand tort on me triste,
 Clement n'est point le nom de Lutheriste:
 Ains est le nom (à bien l'interpreter)
 Du plus contraire ennemi de Luther:
 C'est le saint nom du Pape, qui accolle
 Les chiens d'Enfer, (s'il luy plaist) d'une estolle.
 Le crains tu point? C'est celuy qui afferme,
 Qu'il ouure Enfer, quand il veut, & le ferme:
 Celuy qui peut en feu chaud martyrer
 Cent mille esprits, & les en retirer.

Quand au surnom, aussi vray qu'Euangile,
 Il tire à cil du Poete Vergile,
 Iadis chery de Mecenas à Romme:
 Maro s'appelle, & Marot ie me nomme:
 Marot ie suis, & Maro ne suis pas,
 Il n'en fut oncq depuis le sien trespas:
 Mais puis qu'auons vn vray Mecenas ores,
 Quelque Maro nous pourrons veoir encores.

Et d'autre part (dont nos iours sont heureux)
 Le beau verger des lettres plantureux,
 Nous reproduit ses fleurs & grands ionchees,
 Par ci deuant flestries & seichees,
 Par le froid vent d'ignorance, & sa tourbe,
 Qui haut, sçauoir persecute & destourbe,
 Et qui de cœur est si dure, ou si tendre,
 Que verité ne veut, ou peut entendre:
 O Roy heureux, sous lequel sont entrez
 (Presque peris) & lettres & lettrez.

Entens apres (quant au point de mon estre)
 Que vers Midy les hauts Dieux m'ont fait naistre
 Ou le Soleil non trop excessif est,
 Parquoy la terre avec honneur s'y vest
 De mille fruits, de mainte fleur & plante,
 Bacchus aussi sa bonne vigne y plante,
 Par art subtil sur montaignes pierrenses,
 Rendans liqueurs fortes & sauoureuses,
 Mainte fontaine y murmure & ondoie,
 Et en tout temps le Laurier y verdoie,
 Pres de la vigne, ainsi comme dessus
 Le double mont des Muses Parnassus,
 Dont s'esbahit la mienne fantasie.
 Que plus d'esprits de noble Poësie,
 N'en sont issus, Au lieu que ie declaire,
 Le fleuve Lot coule son eau peu claire,
 Que maints Rochers traaverse & environne,
 Pour s'aller ioindre au droit fil de Garonne.

A brief parler, c'est Cahors en Quercy,
 Que ie laissay, pour venir querre icy
 Mille malheurs: ausquels ma destinee
 M'auoit soumis, Car vne matinee
 N'ayant dix ans, en France fus mené,
 Là où depuis me suis tant pourmené,
 Que i'oubliai ma langue maternelle,
 Et grossement appris la paternelle
 Langue Françoisse, es grands Cours estimee
 Laquelle en fin quelque peu s'est limee,
 Suyuant le Roy François premier du nom,
 Dont le sçauoir excède le renom.

C'est le seul bien que i'ay acquis en France,
 Depuis vingt ans en labeurs & souffrance,
 Fortune m'a entre mille malheurs
 Donné ce bien de mondaines valeurs:
 Que dy-ie las? ô parole soudaine,

C'est don de Dieu, non point valeur mondaine
Bien n'ay acquis des valeurs de ce monde
Qu'une Maistresse, en qui gist & habonde
Plus de sçavoir, parlant & escriuant,
Qu'en autre femme en ce monde viuant,
C'est du franc Lys l'issue Marguerite,
Grande sur terre, enuers le Ciel petite:
C'est la Princesse à l'esprit inspiré,
Au cœur esleu, qui de Dieu est tiré
Mieux (& m'en crois) que le festu de l'Ambre
Et d'elle suis l'humble Valet de chambre,
C'est mon estat. O Iuge Plutonique,
Le Roy des Francs, dont elle est sœur unique,
M'a fait ce bien, & quelque iour viendra,
Que la sœur mesme au frere me rendra.

Or suis-ie loing de ma Dame, & Princesse,
Et pres d'ennuy, d'infortune, & destresse,
Or suis-ie loing de sa tres-claire face,
S'elle fust pres (ô cruel) ton audace,
Pas ne se fust mis en effort de prendre
Son seruiteur, qu'on n'a point veu mesprendre.
Mais tu vois bien (dont ie lamente & pleure)
— Qu'elle s'en va (helas) & ie demeure
Auec Pluton, & Charon nautonnier:
Elle va veoir vn plus grand prisonnier,
Sa noble mere ores elle accompagne
Pour retirer nostre Roy hors d'Espagne,
Que ie souhaitte en ceste compagnie
Auec ta laide & obscure mesnie:
Car ta prison liberté luy seroit,
Et, comme C H R I S T, les ames pousseroit
Hors des Enfers, sans t'en laisser vn ombre.
A ton aduis serois-ie point du nombre?
S'ainsi estoit, & la mere, & la fille.
Retourneroyent, sans qu'Espagne, & Castille

D'elles recent les Fils au lieu du Pere.

Mais quand ie pense à si grand'impropere,
 Qu'est-il besoing que soye en liberté,
 Puis qu'en prison mon Roy est arresté?
 Qu'est de besoing qu'ores ie sois sans peine;
 Puis que d'ennuy ma maistresse est si pleine
 Ainsi (peu pres) au Iuge deuissay,
 Et en parlant vn Griffon i'aduisay,
 Qui de sa croche, & raiissante pate
 Escriuoit là l'an le iour, & la datte
 De ma prison, & ce qui pouuoit daire
 A leur propos, pour me fascher & nuire:
 Et ne sçent oncq bien orthographier
 Ce qui seruoit à me iustifier.

Certes amis, qui cerchez mon recours,
 La coustume est des infernales cours,
 Si quelque esprit de gentille nature
 Vient là dedans tesmoigner d'auenture
 Aucuns propos, ou moyens, ou manieres
 Iustifiens les ames prisonnieres,
 Il ne sera des Iuges escouté:
 Mais lourdement de son dit rebouté.
 Et escouter on ne refusera
 L'esprit malin, qui les accusera.
 Si que celuy qui plus sera d'encombres
 Par ses rapports, aux malheureuses Ombres
 Plus recevra de recueil, & pecunes:
 Et si tant peut en accuser aucunes
 Qu'elles en soyent pendues ou bruslees,
 Les infernaux feront sauts & hulees,
 Chaines de fer & crochets sonneront,
 Et de grand' ioye ensemble tonneront,
 En faisant feu de flamme sulphuree,
 Pour la nouuelle oïr tant malheuree.

Le Griffon donc en son liure doubla

De mes propos ce que bon luy sembla,
 Puis se leua Rhadamanthus du siege,
 Qui remener me fit au bas colliege,
 Des malheureux par la voye où ie vins,
 Si les trouuay à milliers, & à vingts:
 Et avec eux fis vn temps demeurance,
 Fâché d'ennuy, consolé d'esperance.

ELEGIES.

ELEGIE I.



Vand i' entreprinist' escrire ceste lettre,
 Auant qu'vn mot à mon gré sçeuſſe
 mettre,

En cent façons elle fut commencee,
 Pluſtoſt eſcrite, & pluſtoſt effacee,
 Soudain fermee, & tout soudain deſcloſe,
 Craignant auoir oublié quelque choſe,
 Ou d'auoir mis aucun mot à reſaire,
 Et brièſuement ie ne ſçauois que faire,
 De l'enuoyer vers toy (mon reconfort)
 Car (pour certain) Doute aduertifſoit forſ.
 Le mien eſprit de ne la commencer;
 Ne deuers toy en chemin l'aduancer.
 Inceſſamment venoit Doute me dire,
 Homme abuſé, que veux tu plus eſcrire?
 Tous tes eſcrits enuoyez à fiance,
 Sont mis au fonds du coffre d'oubliance.
 N'as tu point d'yeux? ne vois tu pas que celle
 Où tu eſcris ſes nouuelles te cele?
 Si tes enuois luy ſuffent agreables,
 Elle t'eust fait reſponſes amiables:
 Croy moy, Ami, que les choſes peu plaiſent,
 Quand on les void ſi les voyans ſe taiſent.

Ainsi disoit Doute pleine d'esnoy:
 Mais Ferme amour, qui estoit avec moy,
 Me dit: Amant, il faut, que tvt' assenres:
 Te conuient-il douter en choses seures?
 Sçais tu pas bien qu'en cœur de noble Dame
 Loger ne peut ingratitude infame?
 S'elle a de toy quelque escrit apperceu,
 Croy qu'à grand' ioye aura esté receu,
 Leu, & releu, baise, & rebaisé,
 Puis mis à part, comme vn thresor prisé.

Et si pour toy ne met lettres en voye,
 Crainte ne veut, que vers toy les enuoye:
 Car bien souuent lettres & messagers
 Les Dames font tomber en gros dangers,
 Parquoy, ami, ne laisse point à prendre
 La plume en main, en luy faisant apprendre,
 Que quand iamais elle ne t'escriroit,
 Là pour celà t'amour ne periroit,
 Si par amour le fais (comme ie pense)
 Mal n'en viendra, mais plustost recompense:
 Pource que chose estant d'amour venue,
 Volontiers est par amour recogneuë.
 Reconnoy donc, que celle ou tu t'adresses,
 D'honesteté cognoit bien les addresses.

Voila comment amour ferme t'excuse
 De ce, dequoy Doute si fort t'accuse:
 Et m'ont tenu longuement en ce pointçt,
 L'vn dit escri, l'autre dit, n'escri point:
 Puis l'vn m'attraiçt, puis l'autre me rebonte,
 Mais à la fin Amour a vaincu Doute.

Doute vouloit lier de sa cordelle
 Ma langue & main, mais tout en despit d'elle
 Amour a fait ma langue desployer,
 Et ma main dextre à t'escrire employer,
 Pour t'aduertir que depuis mon depart,

Tant de malheurs dont i'ay receu ma part,
 Tombez, sus nous, n'ont point eu la puissance
 De te ietter hors de ma cognoissance:
 Voire, & combien qu'au camp il n'y eust ame
 Parlant d'amours, de Damoysselle ou Dame,
 Mais seulement de courses, & cheuaux,
 De sang, de feu, de guerre & de trauaux;
 Ce nonobstant avecques son contraire,
 Amour venoit en mon cœur se retraire
 Par le record, qui de toy m'aduenoit.
 D'autre (pour vray) tant peu me souuenoit,
 Que si de toy cela ne fust venu,
 Certes iamais ne me fust souuenu
 D'amour, de Dame, ou Damoysselle aucune,
 Car tu es tout (quant a moy) & n'es qu'une.

Que diray plus du combat rigoureux?
 Tu sçais assez, que le sort malheureux
 Tomba du tout sur nostre nation:
 Ne sçay si c'est par destination,
 Mais tant y a, que ie croy que Fortune
 Desiroit fort de nous estre importune.

Là fut percé tout outre rudement
 Le bras de cil, qui t'ayme loyaument:
 Non pas le bras, dont il a de coustume
 De manier ou la lance, ou la plume:
 Amour encor le te garde, & reserve,
 Et par escrits veut que de loing te serue.

Finalemēt, avec le Roy mon maistre
 De la les monts prisonnier se vid estre
 Mon triste corps, nauvé en grand souffrance,
 Quant est du cœur, long temps y a qu'en France
 Ton prisonnier il est sans mesprison.
 Or est le corps sorti hors de prison:
 Mais quant au cœur, puis que tu es la garde
 De sa prison, d'en sortir il n'a garde:

Car tell' prison luy semble plus heureuse
 Que celle au corps ne semble rigoureuse:
 Et trop plus ayme estre serf en tes mains,
 Qu'en liberté parmi tous les humains.

Aussi fut prins maint Roy, maint Duc & Conte,
 En ce conflit, dont ie laisse le conte,
 Car queme vaut d'inuenter & de guerre
 En cas d'amours tant de propos de guerre?
 I'en laisseray du tout faire à Espagne,
 De qui la main en nostre sang se baigne,
 C'est à ses gens à coucher par histoires,
 D'un stile haut triumphes & victoires:
 Et c'est à nous à coucher par escrits
 D'un piteux stile infortunes & cris.
 Ainsi diront leurs victoires apertes:
 Et nous dirons nos malheureuses pertes.
 Les dire (he las!) il vaut trop mieux les taire:
 Il vaut trop mieux en un lieu solitaire,
 En champ, ou bois pleins d'arbres & de fleurs
 Aller ditter les plaisirs, ou les pleurs,
 Que lon reçoit de sa Dame chérie.
 Puis pour oster hors du cœur fascherie,
 Voller en plaine, & chasser en forests,
 Descoupler chiens, tendre toiles & rets:
 Aucunes fois apres les longues courses
 Se venir seoir pres des ruisseaux, & sources,
 Et s'endormir au son de l'eau, qui bruit,
 Ou escouter la Musique, & le bruit
 Des oiselets, peints de couleurs estranges,
 Comme Mallars, Merles, Mauvis, Mesanges,
 Pinsons, Piuers, Passes, & Passerons.
 En ce plaisir le temps nous passerons,
 Et n'en sera (ce croy-ie) offensé Dieu,
 Puis que la guerre à l'Amour donne lieu.

Mais s'il aduient que la guerre s'esbranle,

Lors conuiendra danser d'un autre branle:
 Laisser faudra bois, sources, & ruisseaux,
 Laisser faudra chasses, chiens & oiseaux,
 Laisser faudra d'Amour les petits dons,
 Pour suzyre aux champs estendars & guidons,
 Et lors chacun ses forces reprendra,
 Et pour l'amour de s'amie tendra
 A recouurer gloire, honneur & butins,
 Faisant cognoistre aux Espagnols mutins,
 Que longuement Fortune variable
 En vn lieu seul ne peut estre amiable,
 Tant plus les a Fortune authorisez
 Tant moins seront en fin fauorisez:
 Car la Fortune est pour vn verre prise,
 Qui tant plus luit, plustost se casse & brise.

Voila comment avecques Dieu i'espere
 Que nous aurons la Fortune prospere,
 Si ne sçay plus que t'escrire ou mander,
 Fors seulement de te recommander
 Cil qui vers toy ceste lettre transinet,
 Et si pour luy ta main blanche ne met
 La plume en œuvre, au moins (quoy qu'il adueni-
 Fay que de luy quelquefois te souuienne. (na

S'il t'en souuient, lors que tu trouueras
 De mes amis, si dure ne seras,
 A mon aduis, que de moy ne t'enquieres
 Et qui plus est, que tu ne les requieres
 De t'aduertir en quel point ie me portez
 Lors ce seul mot, si on me le rapporte,
 Allegera la grand' douleur des coups,
 Dont i'ay esté en deux sortes secours.

Amour a fait de mon cœur vne bute,
 Et guerre m'a vauré de haquebute:
 Le coup du bras se monstre à veüe d'œil.
 Le coup du cœur se monstre par son dueil:

Ce nonobstant celuy du bras s'amende,
Celuy du cœur ie le te recommande.

E L E G I E II.

Puis qu'il te faut desloger de ce lieu,
Il m'est biẽ force (helas) de dire adieu,
Par escriture au corps qui s'en ira,
Veu que la bouche à peine le dira.

O quel depart plein de dueil ou lieffe!
Certes, croy moy (ma terrestre Deesse)
Que ton depart à vertu & pouuoir
De me laisser ou vie ou desespoir.
Quand ta promesse auant partir tiendras,
En tout plaisir ton amy maintiendras:
Mais si mon cœur ne vient à son entente
A ce coup cy, ie n'y ay plus d'attente:
Et si ie pers icelle attente toute,
Vser mes iours en desespoir ie doute.

Pour ton amour i'ay souffert tant d'ennuis
Par tant de iours, & tant de longues nuits,
Qu'il est aduis à l'esperoir, qui me tient,
Que desespoir le cours du Ciel retient:
A celle fin, que le iour ne s'approche
De l'attendue, & desirée approche.

Vn an y a, que par toy commencee
Fut l'amitié, & sçachant ta pensee
Esclaue & serf d'Amour fus arresté,
Ce qui deuant i'amaïs n'auoit esté.
Vn an y a (ou il s'en faut bien peu)
Que par toy suis d'esperance repen.
O mois de May pour moy trop sec & maigre!
O doux accueil tu me seras trop aigre,
Si ma Maistresse, auant son departir,
En autre goust ne te veu t'conuertir.

S'ainsi n'aduient, à tel mois de l'annee,
Bien me durera content noire, ou tannée,

A vn tel mois, qu'on doit danser, & rire,
 Raison voudra, que d'ennuy ie sousspire,
 Veu qu'en ce temps fut faite l'alliance,
 Dont ie perdray la totalle fiance.

Mais s'il te plaist, à tel mois de l'annee;
 Ne me duira couleur noire & tannee,
 A vn tel mois, qu'on doit s'esbatre & rire,
 Raison voudra que point ie ne sousspire,
 Veu qu'en ce temps fut faite l'alliance,
 Dont i'obtiendray la tot alle fiance.

Las! s'il t'eust plu, bien ie l'eusse obtenue
 Depuis le temps de la tienne venue:
 Mais ie cognois, que ton amour de glace
 Pres de mon feu du tout se fond & passe.
 Ne me dy point, que peur te fait restraindre:
 Ie sçay que n'as occasion de craindre:
 Puis crainte & peur retarder ne font point,
 Le cœur d'aucun, quand vray amour le poingt.

Que diray plus? au tort dont ie t'accuse,
 Ne trouueras bien suffisante excuse:
 Qu'il soit ainsi plustost luy que demain,
 (Si ton bon sens y veut mettre la main)
 Maugré Fortune, & tout en despit d'elle,
 Tu me rendras content, & toy fidelle,
 Brief rien n'y faut, sinon que ton plaisir,
 Soit accordant à mon ardent desir.

Or voy- ie bien que tu n'as pas enuie
 De me laisser ton cœur toute ta vie,
 Car s'ainsi fust, ton seruant allié
 Par iouissance eusses desia lié:
 Veu que souvent tu t'es dite asseuree,
 Que loyauté auroit en luy duree.

Ce nonobstant, quand ton cœur voudras prédre,
 Pour t'obeir, ie suis prest à le rendre.
Quand'est du mien, tu le tiens en serré

En tes prisons, & si n'a point erré:
 Que pleust à Dieu net' auoir iamaïs veüe,
 Ou que ma vie encore fust pourueüe
 De sa franchise, ou que ton propre vueil
 Fust ressemblant à ton si bel accueil,
 Ha, chere amie, onc iour de mon viuant
 Ne me trouuay de tell' sorte escriuant,
 Mon sens se trouble, & lourdement rimoye,
 Mon cœur se fend, & mon pauvre œil larmoye,
 Bien preuoyans qu'apres le tien depart,
 Des biens d'Amours ils n'auront iamaïs part.

Doncques, auant que partir te supplie,
 Qu'enuers moy soit ta promesse accomplie,
 Ne pers l'amy, qui ne t'a point forfait:
 Donne remede au mal que tu as fait,
 Si tu le fais bienheureux me tiendray,
 Si ne le fais, patience prendray,
 M'esioüissant de veoir ma foy promise
 Mener la tienne en triomphe submise.

E L E G I E III.

PVis que le iour de mon depart arriue,
 C'est bien raison que ma main vous escrime,
 Ce que ne puis vous dire sans tristesse,
 C'est assauoir, or adieu ma maistresse,
 Doncques adieu ma maistresse honoree,
 Iusqu'au retour, dont trop la demeuree
 Me tardera: toutesfois ce pendant
 Il vous plaira garder vn cœur ardent
 Que ie vous laisse au partir pour ostage,
 Ne demandant pour luy autre aduantage,
 Fors que vueillez contre ceux le deffendre
 Qui par desir voudront sa place prendre.

S'il a mal fait, qu'il en soit hors ietté,
 S'il est loyal, qu'il y soit bien traitté.
 Que pleust à Dieu, qu'en ce cœur peussiez lire,

Vous y pourriez mille choses eslire,
Vous y verriez vostre face au vis peinte,
Vous y verriez ma loyauté empreinte,
Vous y verriez vostre nom engraué,
Auec le dueil qui me tient aggraué,
Pour ce depart, & en voyant ma peine
Certes ie croy (& ma foy n'est point vaine)
Qu'en souffririez pour le moins la moitié
Par le moyen de la nostre amitié,
Qui veut aussi que la moitié ie sente
Du dueil qu'aurez d'estre de moy absente.

N'ayez donc peur, desffiance ne doute,
Qu'autre iamaïs hors de mon cœur vous boute.
Ie suis à vous, & depuis ma naissance
Du feu d'amour n'ay eu telle cognoissance:
Car aussi tost que la fortune bonne
Eut à mes yeux monstré vostre personne,
Nouveaux soucis & nouvelles pensees
En mon esprit ie trouuay amassees.
Tant (que pour vray) mon franc & plein desir,
Qui en cent lieux alloit pour son plaisir,
En vn seul lieu s'arresta tout à l'heure,
Et y sera iusques à ce qu'il meure.

Oublierez vous donc apres ce depart
Ce qui est vostre? helas, quant à ma part,
Dés que mon œil de loing vous à perduë,
Il me vient dire: ô personne esperduë
Qu'est deuenu ceste claire lumiere,
Qui me donnoit liesse coustumiere?

Incontinent d'une voix basse & scembre,
Ie luy respon, œil, si tu es en l'ombre,
Ne t'esbahy, le Soleil est caché,
Et pour toy est en plein midy couché:
C'est assauoir, ceste face si claire,
Qui te souloit tant contenter & plaire,

Est loing de toy. Ainsi m'amie & Dame,
 Mon œil & moy sans nul reconfort d'ame
 Nous complaignons, quand vient à vostre absence,
 En regrettant vostre belle presence.

Et puis i'ay peur, quand de vous ie suis loing,
 Que cependant Amour ne prenne soing
 De desbander ses deux aueuglez yeux,
 Pour contempler les vostres gracieux,
 Si qu'en voyant chose tant singuliere,
 Ne prenne en vous amitié familiere,
 Et qu'il ne m'oste à l'aise, & en vn iour,
 Ce que i'ay eu en peine & long sejour.

Certainement si bien ferme vous n'estes,
 Amour vaincra vos responses honnestes.
 Amour est fin, & sa parole farde
 Pour mieux tromper: donnez vous en donc garde,
 Car en sa bouche il n'y a rien que miel:
 Mais en son cœur il n'y a rien que fiel.

S'il vous promet, & s'il vous fait le doux,
 Respondez luy, Amour, retirez vous:
 I'en ay choisi vn qui en mainte sorte
 Merite bien que dehors moy ne sorte.

Quant est de moy, vienne Heleine, ou Venus,
 Viennent vers moy m'offrir leurs corps tous nuds,
 Je leur diray, retirez vous, Deesses,
 En meilleur lieu i'ay trouués mes lieffes.

Ainsi tous deux, tant comme nous viurons,
 De Fermeté le grand Guidon suyurons,
 Lequel (pour vray) Fermeté a fait peindre
 De noir obscur, qui ne se peut destaindre,
 Signifiant à tous ceux qui recoyuent
 Amour en eux, qu'estaindre ne la doyuent.

Cestuy guidon & triomphant enseigne
 Nous deuons suyure: Amour le nous enseigne,
 Et s'il aduient, qu'Ennieux, & Enmie,

Reçoivent dueil de nostre heureuse vie,
 Que nous en chant? en douleur ils mourront,
 Et nos plaisirs tousiours nous demourront.

E L E G I E I I I I .

S Alut, & mieux que ne scauriez eslire,
 Vous doint Amour: ie vous suppli' de lira
 Ce mien escrit, auquel trouuer pourrez
 Vn nouueau cas, ainsi que vous orrez.

Mon cœur entier en vos mains detenu
 N'a pas long temps vers moy est reuenu,
 Tout courroucé sans nuls plaisirs quelconques
 Et toutesfois aussi bon qu'il fut onques:
 Si me vint dire en plainte bien dolente,

Homme loyal, ton amour violente
 M'a mis es mains d'une que fort ie prise,
 Et qui (pour vray) ne peut estre reprise
 Fors seulement d'un seul & simple point,
 Qui trop au vif (sans fin) me touche & point,
 C'est que sans cause est en oubly mettant
 Moy ton las cœur, & toy, qui l'aymes tant.

N'est-ce point là trop ingrate oubliance?
 Certes i' auois d'elle ceste fiance,
 Que lon verroit Ciel & Terre finir,
 Plustost qu'en moy son ferme souuenir.

Or ne se peut la chose plus nier:
 Regarde moy, ie semble un prisonnier
 Qui est sorti d'une prison obscure,
 Ou lon n'a eu de luy ne soing ne cure.

Eschappé suis d'elle secrettement,
 Et suis venu vers toy apertement,
 Te supplier que mieux elle me traite,
 Ou que vers-toy ie face ma retraite.

Ie suis ton cœur qu'elle tient en esmoy,
 Ie suis, ton cœur, ayes pitié de moy:
 Et si pitié n'as de mon dueil extrema,

A tout le moins pren pitié de toy-mesme:
 Car apres moy, vist tu ne demourrois,
 Quand en ses mains mal traité ie mourrois.
 Refoy moy donq, & ton estomac ouure,
 A celle fin que dans toy ie reconurre:
 Mon premier lieu, duquel tu m'as osté,
 Pour estre (belas) en service bouté.

Ainsi parloit mon cœur plein de martire:
 Et ie luy dy, mon cœur, que veux-tu dire?
 D'elle tu as voulu estre amoureux,
 Et puis te plains, que tu es douloureux.
 Sçais-tu pas bien qu'Amour a de coustume
 D'entremesler ses plaisirs d'amertume,
 Ne plus ne moins comme espines poignantes.
 Sont par nature au beau rosier ioignantes?
 Ne vueille aucun damoiselles aimer,
 S'il ne s'attend y auoir de l'amer:
 Refus, oubly, ialousie & langueur,
 Suyuent amours: & pource donq mon cœur
 Retourne t'en, car ie te fay sçauoir,
 Que ie ne veux icy te receuoir:
 Et ayme mieux qu'en peine là seiournes,
 Que pour repos deuers moy tu retournes.

Voyla comment mon cœur ie vous renuoye.
 Brief, puis le temps qu'il print sa droite voye
 Par deuers vous, ie n'ay eu le desir
 De l'en tirer pour apres m'en saisir:
 Et toutesfois à dire ne veux craindre,
 Qu'il n'a point eu aucun tort de se plaindre,
 Car mis l'avez hors de vostre pensee,
 Sans vous auoir (que ie sçache) offensée.

Quant force fut d'aupres de vous partir,
 Plus d'une fois me vintes aduertir,
 Qu'au souuenir de vous ie me fiasse,
 Me requerant que ne vous oubliasse:

Ce que ie fis: mais vous qui m'aduertistes,
 La souvenance en oubly conuertistes:
 Si qu'au retour i'ay en vous esprouué
 Ce qu'auex craint en moy estre trouué,
 Las tous Amants au departir languissent,
 Et retournans tousiours se resioüissent:
 Mais au contraire ay eu plus de torment
 A mon retour, qu'à mon departement:
 Car vostre face excellente & tant claire
 S'est faite obscure à moy qui luy veux plaire:
 Vostre gent corps de moy se part & emble:
 Vostre parler au premier ne ressemble:
 Et vos beaux yeux, qui tant me consoloyent,
 Ne m'ont point ris ainsi comme ils souloyent.
 Las qu'ay-ie fait? Ie vous pri' qu'on me mande
 La faute mienne afin que ie l'amende,
 Et que d'y choir desormais ie me garde.

Si rien n'ay fait, au cœur qu'auex en garde
 Vneillez offrir traitemens plus humains:
 Car s'il mouroit loyal entre vos mains,
 Tort me feriez, & de ce cœur la perte,
 Seroit à vous (trop plus qu'à moy) aperte.
 D'autant qu'il est (& vous le sçauiez bien)
 Beaucoup plus vostre (en effet) qu'il n'est mien.

E L E G I E V.

SI ta promesse amoureusement faite
 Estoit venue à fin vraye & parfaite,
 Croy (chere sœur) qu'en ferme loyauté
 Ie seruirois ta ieunesse & beauté,
 Faisant pour toy de corps, d'esprit, & d'ame,
 Ce que seruant peut faire pour sa dame.

Ie ne dy pas, que de ta bouche sorte
 Mot, qui ne soit de veritable sorte:
 Mais quand à l'œil voy ta belle stature,
 Et la grandeur d'une telle aduerture,

Qui ne se peut meriter bonnement,
 Je ne scaurois croire qu'aucunement,
 Je peusse atteindre à vn si haut degré,
 S'il ne me vient de ta grace, & bon gré.

Puis que ton cœur me veux donq presenter,
 Et qu'il te plaist du mien te contenter,
 Je loie Amour. Or euitons les peines,
 Dont les amours communément sont plaines:
 Trouuons moyen, trouuons lieu & loisir
 De mettre à fin le tien, & mien desir.

Voici les iours de l'An les plus plaisans,
 Chacun de nous est en ses ieunes ans:
 Faisons doncq tant, que la fleur de nostre aage
 Ne suyue point de tristesse l'outrage:
 Car temps perdu, & ieunesse passée,
 Estre ne peut par deux fois amassée.

Le tien office est de me faire grace:
 Le mien sera, d'auiser que ie face
 Tes bons plaisirs: & sur tout regarder
 Le droit chemin pour ton honneur garder.

Si te supplie, que ta dextre m'annonce,
 De cest escrit la finale responce,
 A celle fin que ton dernier vouloir
 Du tout me face esioiir en douloir.

ELEGIE VI.

LE plus grand bien que soit en amitié
 Apres le don d'amoureuse pitié,
 Est s'entr'escire, ou se dire de bouche,
 Soit bien, soit dueil, tout ce qui au cœur touche:
 Car si c'est dueil, on s'entreprereconforte,
 Et si c'est bien, sa part chacun emporte.
 Pourtant ie veux (m'amie, & mon desir)
 Que vous ayez vostre part du plaisir,
 Qui en dormant l'autre nuit me suruint.
 Aduis me fut que vers moy tout seul vint.

Le Dieu d'amours, aussi clair qu'une estoile
 Le corps tout nud sans drap, linge, ne toile,
 Et si auoit (afin que l'entendez)
 Son arc alors, & ses yeux desbandez,
 Et en sa main celuy trait bien heureux,
 Lequel nous fit l'un de l'autre amoureux.

En ordre tel approche, & me va dire:
 Loyal amant, ce que ton cœur desire
 Est assuré: celle qui est tant tienne
 Ne t'a rien dit (pour vray) qu'elle ne tienna;
 Et, qui plus est, tu es en tel credit,
 Qu'elle a foy ferme en ce que luy as dit,
 Ainsi Amour parloit: & en parlant
 M'assura fort. Adonc en esbranlant
 Ses aisles d'or en l'air s'en est volé:
 Et au resueil ie fus tant consolé,
 Qu'il me sembla que du plus haut des Cieux
 Dieu m'envoya ce propos gracieux.

Lors prins la plume, & par escrit fut mis
 Ce songe mien que ie vous ay transmis,
 Vous suppliant, pour me mettre en grand heur,
 Ne faire point le Dieu d'amour menteur:
 Mais tout ainsi qu'il m'en donne assurance,
 En vostre dire ayez perseuerance:
 Croyans aussi que les propos & termes
 Que vous ay dits, sont assurez & fermes.

En ce faisant pourray bien soustenir,
 Que songe peut sans mensonge aduenir:
 Et si diray la couche bien heureuse,
 Où ie songeay chose tant amoureuse.

O combien donc heureuse elle sera,
 Quant ce gent corps dedans reposera!

ELEGIE VII.

Q V'ay-ie mieffait, dites ma chere amie?
 Vostre amour semble estre toute endormie.

Je n'ay de vous plus lettres, ne langage:
 Je n'ay de vous vn seul petit message:
 Plus ne vous voy aux lieux accoustumez:
 Sont ià esteints vos desirs allumez,
 Qui avec moy d'vn mesme feu ardoient?
 Où sont ces yeux lesquels me regardoyent
 Souuent en ris, souuent avecques larmes?
 Où sont les mots, qui tant m'ont fait d'alarmes?
 Où est la bouche aussi qui m'appaisoit,
 Quand tant de fois, & si bien me baisoit?
 Où est le cœur qu'irrenuocablement
 M'auiez donné? Où est semblablement
 La blanche main, qui bien fort m'arrestoit,
 Quand de partir de vous besoin m'estoit?
 Helas (amant) helas se peut-il faire,
 Qu'amour si grand se puisse ainsi deffaire?
 Je penserois plustost que les ruisseaux
 Feroyent aller encontre mont les eaux,
 Considerant que de fait ne pensée,
 Ne l'ay encor (que ie sçache) offensée.

Donques Amour, qui couues sous tes aisles
 Iournellement les cœurs des Damoiselles,
 Ne laisse pas trop refroidir celuy
 De celle là, pour qui j'ay tant d'ennuy.
 Ou trompe moy, en me faisant entendre,
 Qu'elle a le cœur bien ferme: & fust-il tendre.

E L E G I E VIII.

Dites pourquoy vostre amitié s'efface,
 O cœur ingrat sous Angelique face?
 Dites-le moy, car sçauoir ne le puis,
 Tousiours loyal ay esté, & le suis:
 Il est bien vray, qu'ardant est mon service,
 Mais d'auoir fait en seruant vn seul vice,
 Il n'est viuant, lequel me sçeuist reprendre,
 Si trop aimer pour vice ne vent prendre.

Las pourquoy donq laissez vous le cœur pris
D'amour si grand? Auez vous entrepris
De mettre fin à sa dolente vie?

Mieux eust valu (puis qu'en auez enuie)
Que consumé l'eussiez à vous servir,
Qu'en le laissant, sans point le desservir.

Mais qui a men du monde la plus belle
Ame laisser? est-ce amitié nouvelle

Je croy que non. Qui vous fait donq changer
Si bon propos? Seroit-ce point Danger?

C'est luy pour vray. Danger par Ialousie
Chasse l'Amour de vostre fantasie,

Et en son lieu toute crainte y veut mettre:
Ce que ne doit vn gentil cœur permettre.

Crainte est obscure, Amour est nette & blanche;
Crainte est seruite, Amour est toute franche:

Amour fait viure, & Crainte fait mourir.
Si vous souffrez en elle vous nourrir

Ceste beauté de Vertu accueillie
Se passera, comme vne fleur cueillie.

Mais quand Amour de vous ne partira,
Ceste beauté plus en plus florira.

Et d'autre part en est-il, qui frequentent
Le train d'amours, sans que l'assaut ils sentent

De ces ialoux? On pensez vous qu'ils soyent?
Si pour celà toutes dames laissoient

Leurs seruiteurs, ainsi comme vous faites,
Toutes amours par tout seroyent deffaites.

Ce n'est pas tout, que d'aymer seulement,
Il faut aimer perpetuellement:

Et lors que plus Ialousie se sume;
Lors que Danger plus sa colere allume;

Et que Rapport plus se met à blasmer,
Lors se doit plus vraye amour enflammer:

Pour leur monstrez qu'amour est plus puissante,

Que leur rigueur n'est amere & cuisante.

Ce neantmoins vostre plaisir soit fait:

Il est en vous de me faire (en effet)

Souffrir à tort: mais en vostre puissance

N'est pas d'oster la grande obeissance,

Et l'amitié qu'ay en vous commencee:

Plustost mourir que changer ma pensée.

ELEGIE IX.

LA grande amour que mon las cœur vous porte

Incessamment me conseille & enhorte

Vous consoler en vostre ennuy extremes:

Mais (tout bien veu) ie trouue que moy-mesme

Ay bon besoing de consolation

Du dueil que i'ay de vostre affliction.

I'en ay tel dueil, qu'à peine eusse sceu mettre

Sur le papier vn tout seul petit mettre,

Si le desir qu'ay à vostre seruice,

N'eust esté grand, & plein d'amour sans vice.

O Dieu du ciel, qu'amour est forte chose!

Sept ans y a, que ma main se repose

Sans volonté d'escrire à nulle femme,

M'eust-elle aimé sous tresardante flamme:

Et maintenant (las) vne damoiselle,

Qui n'a sur moy affection ne Zele

Me fait pour elle employer encre & plume,

Et sans m'aimer, d'un feu nouveau m'allume.

Or me traitez, ainsi qu'il vous plaira:

En endurent mon cœur vous seruira:

Et aime mieux vous seruir en tristesse

Qu'aimer ailleurs en plaisir & liesse.

D'où vient ce poinct? Certes il faut bien dire,

Qu'en vous y a quelque grace qui tire

Les cœurs à soy. Mais laquelle peut-ce estre?

Seroit-ce point vostre port tant adextre?

Seroit-ce point les traits de vos beaux yeux,

Ou ce parler tant doux & gracieux?
 Seroit-ce point vostre bonté tant sage,
 Ou la beauté de ce tant beau corsage?
 Seroit-ce point vostre entière beauté,
 Ou ceste douce honneste prinauté?
 C'est ceste-là (ainsi comme il me semble)
 Ou, si ie faulx, ce sont toutes ensemble.
 Quoy que ce soit, de vostre amour suis pris:
 Encor ie loüe amour en mes esprits,
 De mon cœur mettre en vn lieu tant heureux,
 Puis qu'il falloit que deuinsse amoureux.

Donc puis qu'amour m'a voulu arrester
 Pour vous servir, plaise vous me traiter
 Comme voudriez vous-mesmes estre traitée,
 Si vous estiez, par amour arrestée.

E L É G I E X.

A Mour me fit escrire au mois de May
 Nouveau refrain, par lequel vous nommâ
 (Comme sçauiez) la plus belle de France:
 Mais ie faulli, car ven la suffisance
 De la beauté, qui dessus vous abonde,
 Dire deuoïs la plus belle du monde,
 Ce qui en est, & qu'on en void m'accuse
 De telle faute, & vostre amour m'excuse
 Qui troubla tant mes douloureux esprits,
 Que France alors pour le Monde ie pris.

O donques vous du monde la plus belle,
 Ne cachez pas vn cœur dur, & rebelle
 Sous telle beauté: ce seroit grand dommage.
 Mais à mon cœur, qui vous vient faire hommage,
 Faites recueil: ie vous en fais present.
 Voyez-le bien, il est (certes) exempt
 De faux penser, feintise ou trahison:
 Il n'a sur luy faute, ne mespison,
 En luy ne sont aucunes amours vaines.

Tout ce qu'il a de mauvais, ce sont peines,
 Qui de par vous y ont esté boutées,
 Et qui sans vous n'en peuvent estre ostées.

Si vous supplie, m'amie, & mon recours,
 Belle, en qui gist ma mort, ou mon secours.
 Prenez mon cœur, que ie vous viens offrir,
 Et s'il est faux, faites le bien souffrir:
 Mais s'il est bon, & de loyale sorte,
 Arrachez luy tant de peines qu'il porte.

ELEGIE XI.

Pour à plaisir ensemble deuïser,
 On ne scauroit meilleur temps aduïser,
 Que de Noël la Minuiet & la Veille:
 En ceste nuiet le Dieu d'Amour resueille
 Ses seruiteurs, & leur va commandant
 De ne dormir, mais rire, ce pendant
 Que faux Danger, Maubec, & Ialousie
 Sont endormis au liêt de Fantasia.
 O nuiet heureuse, ô douce noire nuiet!
 Ta noirété aux amans point ne nuit.
 Plustost endort les langues serpentines:
 Si que faignant d'aller droit à matines,
 Plusieurs amants peuuent bien (ce me semble)
 En lieu secret se rencontrer ensemble.

Les prestres lors bien haut chantent & crient,
 Et les amants tout bas leurs dames prient,
 Et puis entre eux content de leurs fortunes,
 En maudissant les langues importunes,
 Ou en disant choses, qui mieux leur plaisent.

Puis les seruans par coups leurs dames baisent,
 Et en baisant, à elles ils se deuient
 Pour auoir mieux. Lors si les dames veulent,
 Maugré Danger, & toute sa puissance,
 A leurs amis donneront ioïissance.
 La noire nuiet, qui des amants prend cure,

Les courrira de sa grand' robbe obscure:
 Et si rendra (ce pendant) endormis
 Ceux, qui d'Amour sont mortels ennemis.
 Qu'en dites vous ma maistresse & m'amie?
 Si vous voulez, n'estre point endormie
 Ceste nuit là, de veiller suis content
 Avecques vous, car mor: vouloir ne tend
 Qu'à vous complaire. Or pour nous resioir,
 Si vous voulez, les matines oïr,
 Là où sçavez, il n'est chambre si bonne,
 Ne si bon liēt, que du tout n'abandonne
 Pour m'y trouver, car pour final propos,
 Dedans vn liēt ne gist point mon repos:
 Il gist en vous, & en vous ie le quier:
 Donnez-le moy donques, ie vous requier.

ELEGIE XII.

LE iuste dueil rempli de fâcherie,
 Qu'eustes hier soir par la grand' resuerie
 De l'homme vieil, ennemi de plaisir,
 M'a mis au cœur vn si grand desplaisir,
 Que toute nuit repos ie n'ay sçeu prendre:
 Aussi seroit à blasmer & reprendre
 Le seruiteur qui porter ne sçauroit
 Le mesme dueil que sa maistresse auroit.
 Certainement, ma Nymphé, ma deesse,
 Quand ioye auez, ie suis plein de liesse:
 Et quand douleur au cœur vous touche & poid
 Ie ne reçoÿ de plaisir vn seul poinct.

Toute la nuit ie disois à part moy,
 Helas, faut-il qu'elle soit en esmoy
 Par le parler, & par la langue amere
 D'vn qui la trouue & mere, & plus que mere?
 Que pourra-il faire à ses ennemis,
 Quand il veut nuire à ses meilleurs amis?
 Ainsi disois, ayant grand' confiance,

Que vostre cœur bien armé de constance,
 Plus grands assauts sçauroit bien soustenir,
 Et que le mal, qui en pourroit venir,
 Ne pourroit pas tomber que sus la teste
 Du mal parlant qui trop se monstra beste.

Et quand i'en bien viré, & reuiré
 Dedans mon liét, & beaucoup soupiré,
 Je priay fort Amour qui m'assailloit,
 Laisser dormir mon esprit qui veilloit,
 Mais lors Amour de rigueur m'a vsé:
 Car le dormir du tout m'a refusé,
 Me commandant de composer, & tistre
 Tonte la nuict ceste petite epistre,
 Pour au matin vn peu vous conforter
 Du dueil qu'her soir il vous conuint porter.

Or ay-ie fait le sien commandement:
 Si vous requier (ma maistresse) humblément,
 Que vostre cœur tant noble & gracieux,
 Chasse dehors tout ennuy soucieux:
 En le chassant, le mien vous chasserez:
 Priant Amour qu'en tous lieux, ou serez,
 Vienne plaisir, & tristesse s'ensuye,
 Et que vieillard iamaïs ne vous ennuye.

E L E G I E X I I I .

L'Eslongnement, que de vous ie veux faire,
 N'est pour vouloir m'exempter, & deffaire
 De vostre amour, encor moins du seruice:
 C'est pour tirer mon loyal cœur sans vice
 Du feu qui l'ard par trop grande amitié:
 Et est besoing, qu'il trouue en moy pitié,
 Veu que de vous pour toute recompense
 N'a que rigueur, & mieux trouver n'y pense:
 Car de vous n'ay encor euy responce,
 Qui vn seul bien de bon espoir m'annonce.
 Si faut-il bien, que vostre cœur entende

Qu'il n'y a chose au monde, qui ne tende
 A quelque fin: homme ne suit la guerre,
 Que pour honneur, ou profit y acquerre:
 Qui ces deux poincts de la guerre osteroit,
 A y seruir nul ne se bouteroit.

Homme ne suit le train d'amour aussi,
 Que sous espoir d'auoir don de merci:
 Et qui ce poinct en osteroit, en somme,
 D'amour seruir ne se mesleroit homme.

Ce nonobstant, vostre ie demourray:
 Mais ce sera le plus loing que pourray:
 Car que me vaut voir de pres & cognoistre
 Tant de beauté, fors d'attiser & croistre
 Mon nouueau feu? I'ay tousiours ouy dire,
 Qui plus est pres, plus ardamment desire:
 Parquoy pour moins ardamment desirer,
 Raison me dit, qu'il me faut retirer,
 En m'assurant (si ie croy son propos)
 Que mon esprit par temps, aura repos:
 Et si promet rendre à ma triste vie
 La liberté, que luy auez rauie.
 Et vostre amour (helas) ne me promet
 Fors desespoir, qui au tombeau me met.

Ay-ie donq tort, si raison ie veux croire
 Plustost qu'Amour, qui en mes maux prend gloire?
 Là, s'en ouurant ceste bouche vermeille,
 Vous eussiez mis en mon cœur par l'oreille
 Vn mot d'espoir, travaux, ennuis & peines
 M'eussent (pour vous) semblé liesse pleines:
 Car doux espoir conforte la pensee,
 Qui bien s'attend d'estre recompensee.
 Et moy, qui n'ay espoir, ne seule attente,
 Comment feray ma pensee contente,
 Fors en fuyant la cause de son dueil?

Là, & au temps gist l'espoir de mon vueil.

Le temps (pour vray) efface toutes choses:
 Au long aller mes tristesses enclôses
 Effacera: toutes fois attendant
 Remede tel, s'endure ce pendant:
 Dont maintes fois vostre face tant belle
 Maudis tout seul d'auoir cœur si rebelle,
 Que pleust à Dieu ne l'auoir onc peu voir,
 Ou souuenir iamais d'elle n'auoir.

Croyez, de vray, que ma presente plainte
 N'est composee en courroux, ny en feinte:
 Feindre n'est point le naturel de moy:
 Parquoy vous pri' n'en prendre aucun esmoy,
 Ne me hair, si ie suis mon contraire,
 A qui ie veux, plus que iamais, complaire:
 Mais c'est de loing: & pour en faire esprouue,
 Commandez moy. Pour vous, certes, ie trenne
 Facile chose à faire, vn impossible:
 Et fort aisé à dire, vn indicible.
 Commandez donq, car ie l'accompliray,
 Et sur ce poinct vn adieu vous diray
 Partant du cœur de vostre amour atteint,
 Et qui s'attend d'en voir le feu estaint
 Par s'eslongner, puis qu'on ne veut l'estaindre.
 Par eau de grace, où bien voudroit atteindre.

E L E G I E X I I I I.

SI ma complainte en vengeance estoit telle,
 Comme tu es en abus & cantelle,
 Croy que ma plume amoureuse, & qui t'a
 Tant fait d'honneur, dont tresmal s'acquitta,
 Croy, qu'elle auroit desia ietté fumee
 Du stile ardent, dont elle est allumee,
 Pour du tout rendre aussi noir que charbon,
 Le tien bon bruit, si tu en as de bon:
 Mais pas ne suis assez vindicatif
 Pour vn tel cœur si faux & deceptif:

Et neantmoins si me faut-il changer
 Mon naturel, pour de toy me venger,
 A celle fin que mon cœur se descharge
 Du pesant faix dont ta ruse le charge:
 Aussi afin de te faire sçauoir,
 Qu'à trop grand tort m'as voulu decenoir.
 Veu qu'en mon cœur ta basse qualité
 N'a veu qu'amour & liberalité,
 Sus donc ma plume, ores sois ententue
 D'entrer en feu d'aigreur vindicative:
 Mon iuste dueil t'en requiert pour tout seur,
 Ne cherche pas termes pleins de douceur:
 Ne trouue azur, ni or en ton chemin,
 Ne fin papier, ne vierge parchemin:
 Pour mon propos escrire rien ne valent:
 Cerdie des morts, qui tout honneur reuolent:
 Trouue de l'encre espesse & fort obscure,
 Avec papier si gros qu'on n'en ait cure:
 Et là dessus escri termes mordans
 D'un trait lisible à tous les regardans,
 Pour (à bon droit) rendre celle blasmee
 Qu'à bien grand tort tu as tant estimee.

Incontinent, desloyalle femelle,
 Que i' auray fait & escrit ton libelle,
 Entre les mains le mettray d'une femme,
 Qui appelée est Renommée ou Fame,
 Et qui ne sert qu'à dire par le monde
 Le bien ou mal de ceux où il abonde.

Lors Renommée, avec ses ailes peintes,
 Ira volant en bourgs & villes maintes:
 Et sonnera sa trompette d'argent,
 Pour autour d'elle assembler toute gent,
 Puis haut & clair, de cent langues qu'elle a,
 Dira ta vie: & puis deçà & là
 Ira chantant les fins tours dont ta ruse,

Tes laschetes, tes meschances, & ruses,
 Ainsi sera public ton renom,
 Sans oublier ton nom, & ton surnom,
 Pour & afin, que toute fille bonne
 Ne hante plus ta mauuaise personne.

Filles de bien n'en vueillez approcher,
 Fuyez, d'autant comme honneur vous est cher,
 Fuyez du tout, fuyez la garse fine,
 Qui sous beaux dits vn vray amant affine:
 Et si au iour de ces nopces elle a
 Cheueux au vent, ne souffrez pas cela:
 Ou si au chef luy trouuez attache
 Chapeau de fleurs, qu'il luy soit arrache:
 Car il n'affiert à garses diffamees
 Vser des droits des vierges biensamees:
 Vray est qu'elle est vn ieune personnage,
 Mais la malice outre-passe son aage.

Donc que sera-ce au temps de ta vieillesse?
 Tiendras tu pas escoles de finesse?
 Certes oüy. Car Medee, & Circe,
 Si bien que toy, n'en ont l'art exercé.
 Vray est, qu'auant que tu sois desmee,
 Par affiner te verras affinee:
 Si que desia commence à me venger,
 Voyant de loing venir ton grand danger.

Qui te mouuoit, lasche cœur d'angeux,
 A m'enuoyer tant d'escrets amoureux?
 Par tes escrets feu d'amour attisois:
 Par tes escrets mourir pour moy disois:
 Par tes escrets tu me donnois ton cœur:
 O don confit en mauuaise liqueur!
 M'as tu pas fait par escripture entendre,
 Que tout venoit à poinct, qui peut attendre?
 Veux-tu nier, que par là n'accordasses
 A mon vouloir, & que ne t'obligeasses,

Lors qu'à mes dons ta main prompte estendois:
 Tu sçauois bien la fin où ie tendois:
 Mais ton faux cœur trouua l'inuention
 De varier à mon intention:
 Car mariage en propos vins dresser:
 Pour qui à moy ne te faut adresser:
 Ce n'est pas toy, que chercher ie voudroye,
 En cest endroit de beaucoup me tordroye:
 Et en la sorte encor que ie t'ay quise,
 Ie m'en repens, cognoissant ta feintise.

Mon cœur loyal, que ie t'auois donné,
 Par deuers moy tout triste est retourné:
 Et m'a bien sçeu reprocher, que i'ay tort
 De l'auoir mis en vn logis tant ord:
 Si qu'à present ne prend autre allegiance,
 Qu'a passetemps de sa iuste vengeance.
 Que ie feray, tant que ieune seras:
 Mais quand verray que tu te passeras,
 Ie cesseray ceste vengeance extreme:
 Car lors de toy me vengeras toy-mesme.
 Par le regret que ton cœur esperdu
 Aura d'auoir vn tel Ami perdu.

ELEGIE XV.



On gentil cœur si haument assis,
 Ton sens discret à merueilles rassis,
 Ton noble port, ton maintien assésuré,
 Ton chant si doux, ton parler mesuré,
 Ton propre habit, qui tant bien se conforme
 Au naturel de ta tres-belle forme:
 Brief tous les dons, & grâces, & vertus,
 Dont tes esprits sont ornez, & vestus,
 Ne m'ont induit à t'offrir le seruice
 De mon las cœur plein d'amour sans malice.
 Ce fui (pour vray) le doux trait de tes yeux,
 Et de ta bouche aucuns mots gracieux,

Qui de bien loing me vindrent faire entendre
Secretement, qu'à m'aimer voulois tendre.

Lors tout ravi (pource que ie pensay,
Que tu m'aimois) à t'aimer commençay:
Et pour certain aimer ie n'eusse sçeu,
Si de l'amour ne me fusse apperceu:
Car tout ainsi que flamme engendre flamme,
Faut que m'amour par autre amour s'enflamme.

Et qui diroit que tu as fait la feinte,
Pour me donner d'amour aucune estreinte.
Ie dy que non, croyant que mocquerie
En si bon lieu ne peut estre chérie.
Ton cœur est droit, quoy qu'il soit rigoureux,
Et du mien (las) seroit tout amoureux,
Si ce n'estoit facheuse defiance
Qui à grand tort me pourchasse oubliance.
Tu crains (pour vray) que mon affection
Soit composee avecques fiction:
Esprouue moy, quand m'auras esprouvé,
I'ay bon espoir qu'autre seray trouué.
Commande moy iusques à mon cœur fendre:
Mais de t'aymer ne me vient point defendre,
Plustost sera montagne sans vallee,
Plustost la Mer on verra dessallee,
Et plustost Seine encontre mont ira,
Que mon amour de toy se partira.

Ha, cœur ingrat! Amour qui vainc les Princes,
T'a dit cent fois, que pour amy me prinsses,
Mais quand il vient à cela t'inspirer,
Tu prens, alors peine à t'en retirer.
Ainsi Amour par toy est combattu:
Mais garde bien d'irriter sa vertu:
Et si m'en crois, fay ce qu'il te commande,
Car si sur toy de colere il des-bande,
Il te fera par aduenture aymer,

Quelque homme sot, desloyal & amer,
Qui te fera maudire la iournee,
De ce qu'à moy n'aura t'amour donnee.

Pour fuir donc tous ces futurs ennuis,
Ne me fuy point: A quell' raison me fuis?
Certes tu es d'estre aimee bien digne:
Mais d'estre aimée ie ne suis pas indigne.
I'ay en thresor ieunes ans & santé,
Loyale amour & franche volonté,
Obeissance, & d'autres bonnes choses
Qui ne sont pas en tous hommes encloses,
Pour te servir, quand il te plaira prendre
Le cœur qui veut si haut cas entreprendre.

Et quand le bruit courroit de l'entreprinse,
Cuiderois tu en estre en rien reprise?
Certes, plustost tu en aurois loüange,
Et diroit lon, puis que cestuy se range
A ceste dame, elle a beaucoup de graces:
Car long temps a qu'il fuit en toutes places
Le train d'Amour, celle, qui l'a donc pris,
Faut qu'elle soit de grande estime & prix,
Ils diront vray: que ne faisons nous doncques
De deux cœurs vn? Brief, nous ne faisons oncques,
Oeuure si bon: nos constellations,
Aussi l'accord de nos conditions
Le veut & dit: chacun de nous ensemble
En mainte chose (en effet) se ressemble.
Tous deux aimons gens pleins d'honesteté:
Tous deux aimons honneur & netteté:
Tous deux aimons à d'aucun ne mesdire,
Tous deux aimons vn meilleur propos dire:
Tous deux aimons à nous trouuer en lieux
Où ne sont point gens melancolieux:
Tous deux aimons la Musique chanter:
Tous deux aimons les livres frequenter:

Que diray plus? Ce mot là dire i'ose,
 Et le diray, que presqu'en toute chose
 Nous ressemblons: fors que i'ay plus d'esinoy,
 Et que tu as le cœur plus dur que moy.
 Plus dur (belas) plaïse toy l'amollir,
 Sans ton premier bon propos abolir:
 Et en voulant en toy-mesme penser,
 Qu'amour se doit d'amour recompenser,
 Las, rueille moy nommer d'oresnauant
 Non pas amy, mais treshumble seruant,
 Et me permets, allegeant ma destresse
 Que ie te nomme (entre nous) ma maistresse.
 S'il ne te plaist, ne laisseray pourtant
 A bien t'aimer: & ma douleur portant,
 Ie demourray ferme, & plein de bon zele:
 Et toy par trop ingrate dumoïse.

E L E G I E X V I .

Q Vi enst pense, que l'on peut concevoir
 Tant de plaisir pour lettres recevoir?
 Qui eust cuidé le desir d'un cœur franc
 Estre caché deffous un papier blanc?
 Et comment peut un œil au cœur eslire
 Tant de confort par une lettre lire?
 Certainement, dame treshonoree,
 J'ay leu des saints la Legende doree,
 J'ay leu Alain le treshonorable Orateur,
 Et Lancelot le tresplaisant menteur:
 J'ay leu aussi le Roman de la Rose,
 Maistre en amours, & Valere, & Orose,
 Contans les faits des antiques Romains:
 Brief, en mon temps j'ay leu des liures maints,
 Mais en nuls d'eux n'ay trouué le plaisir,
 Que j'ay bien seu en vos lettres choisir.
 J'y ay trouué un langage benin,
 Bien ne tenant du style feminin;

I'y ay trouuë suitte de bon propos,
 Auec vn mot, qui a mis en repos
 Mon cœur estant trauaillé de tristesse,
 Quand me souffrez vous nommer ma maistresse.
 Dieu vous doint donc, ma maistresse tresbelle
 (Puis qu'il vous plaist qu'ainsi ie vous appelle)
 Dieu vous doint donc amoureux appetit
 De bien traiter vostre seruant petit.

O moy heureux d'auoir maistresse au monde,
 En qui vertu sous grand' beauté abonde!
 Tel est le bien qui me fut apporté
 Par vostre lettre, où me suis conforté,
 Dont ie maintien la plume bien heurée
 Qui escriuit lettre tant desirée:
 Bien-heureuse est la main qui la ploya,
 Et qui vers moy (de grace) l'enuoya:
 Bien heureux est qui apporter la sceut,
 Et plus heureux celuy qui la reçut.

Tant plus auant ceste lettre lisoye,
 En aise grand' tant plus me deduisoye:
 Car mes ennuis sur le champ me laisserent
 Et mes plaisirs d'augmenter ne cessèrent,
 Tant que i'en leu vn mot, qui ordonnoit
 Que ceste lettre ardre me conuenoit.

Lors mes plaisirs d'augmenter prindrent cessez;
 Pensez adonq en quelle doute & presse
 Mon cœur estoit: l'obeyssance grande,
 Que ie vous doy, brusler me la commander:
 Et le plaisir que i'ay de la garder,
 Me le defend & m'en veut retarder.

Aucunesfois au feu ie la boutoye
 Pour la brusler: puis soudain l'en ostoye:
 Puis l'y remis, & puis l'en reculay:
 Mais à la fin (à regret) la bruslay
 En disant, Lettre (apres l'auoir baisée)

Puis qu'il luy plaist, tu seras embrasée:
 Car i'aime mieux dueil en obeyssant,
 Que tout plaisir en desobeyssant,
 Voila comment poudre, & cendre deuint
 L'aïse plus grand qu'à moy onques aduint.

Mais si de vous i'ay encor quelque lettre,
 Pour la brusler ne la faudra que mettre
 Pres de mon cœur: là elle trouuera
 Du feu assez, & si esprouuera
 Combien ardante est l'amoureuse flamme
 Qui mon las cœur pour vos vertus enflamme.

Autmoins en lieu des torments & ennuis
 Que vostre amour me donne iours & nuicts,
 Je vous supplie de prendre (pour tout mets)
 Vn cristallin miroïer, que vous transmet
 En le prenant, grand' ioye m'aduendra:
 Car (comme croy) de moy vous souuiendra:
 Quand là dedans mirerez ceste face,
 Qui de beauté toutes autres efface.

Il est bien vray; & tien pour seureté
 Qu'il n'est miroïer, ne sera, n'a esté,
 Qui sceust au vif monstrier parfaitement
 Vostre beauté, mais croyez senrement,
 Si vos yeux clairs plus que ce cristallin
 Vissent mon cœur feal, & non malin,
 Ils trouueroyent là dedans imprimée
 Au naturel vostre face estimée.

Semblablement avec vostre beauté
 Vous y verriez la mienne loyauté:
 Et, la voyant, vostre gentil courage
 Pourroit m'aimer quelque point d'auantage:
 Pleust or à Dieu danques, que peussiez voir
 Dedans ce cœur, pour un tel heur auoir:
 C'est le seul bien, où ie tends, & aspire.

Et pour la fin rien ie ne vous desire,

Fors que cela, que vous vous desirez,
Car mieux que moy vos desirs choisirez.

ELEGIE XVII.

Tous les humains, qui estes sur la terre,
D'aupres de moy retirez vous grand erre.
N'oyez le dueil, que mon las cœur reçoit;
Je ne veux pas que d'ame entendu soit,
Fors seulement de ma seule maistresse,
A qui pourtant ma plainte ne s'adresse:
Car quand pour elle en langueur ie mourrois,
D'elle (pour vray) plaindre ne me pourrois.
D'elle, & d'Amour ne me plains nullement,
Mais Amour dois mercier doublement:
Et doublement à luy ie suis tenu,
Quand double bien par luy m'est aduenu,
De me submettre en lieu tant estimé,
Et d'auoir fait que là ie suis aimé.

Pourquoy d'ennuy suis-ie donquestant plein?
A trop grand tort (ce semble) me complain,
Veu que plaisir plus grand on ne peut dire,
Que d'estre ayiné de celle qu'on desire.

A dire vray, ce m'est grande liesse,
Mais à mon cœur trop plus grand ennuy est-ce,
De ce que n'ose vser de priuauté.
Vers vne telle excellen'e beauté.

Amour veut bien me donner ce credit:
Mais pour certain Danger y contredit.
Nous menassant de nous faire reproche,
Si l'un de nous trop pres de l'autre approche.

O Dieu puissant quelle grande merueille!
Est-il douleur à la mienne pareille?

A ma grand' soif la belle eau se presente,
Et si conuient que d'en boire m'exempte.
Brief, on me veut le plus grand' bien du monde,
Et tout ce bien plus à mal me redonde.

Que si ma dame estoit vers moy rebelle
 Ven que semblant n'ose faire à la belle,
 De qui l'amour (par sa grace) est à moy:
 Ainsi ie semble, en peine, & en esnoy
 A cil qui a tout l'or; qu'on peut comprendre,
 Et n'oseroit vn seul denier en prendre.

Ce neantmoins, puis que t'amour me baille,
 La serviray, quelque ennuy qui m'assaille:
 Et ayme mieux en s'amour auoir peine,
 Que sans s'amour auoir liesse pleine.

Helas, de nuit elle est mieux que gardee,
 Et sur le iour de cent yeux regardee,
 Plus que iadis Io d'Argus,
 Qui eut au chef cent yeux clairs, & agus,
 Si ne fust pas s'esbahir grandement,
 Si on la garde ainsi songneusement,
 Car volontiers la chose precieuse
 Est mise à part en garde soucieuse.

Or est ma dame vne perle de prix
 Inestimable à tous humains esprits
 Pour sa valeur. Que diray d'auantage?
 C'est le thresor d'un riche parentage:
 Que pleust à Dieu que la fortune aduint,
 Quand ie voudrois que bergere deuint.

S'ainsi estoit, pour l'aller voir seulette,
 Souuent ferois de ma lance houlette.
 Et conduirois, en lieu de grand's armées,
 Brebis aux champs costoyez de ramees,
 Lors la verrois, seant sur la verdure:
 Si luy dirois la peine que i'endure
 Pour son amour, & elle orroit ma plainte
 Tout à loisir, sans de nul auoir crainte:
 Car loing serayent ceux qui de nuit la gardent,
 Et les cent yeux, qui de iour la regardent,
 Ne la verroyent: Le faux traistre Danger

Vers elle aux champs ne se viendroit ranger:
 Tousiours se tient en ces maisons Royalles,
 Pour faire guerre aux personnes loyalles.

Ainsi estant en liberté champestre,
 La requerrois d'un baiser: & pent estre
 Me donneroit, pour du tout m'appaiser,
 Quelqu'autre don par dessus un baiser:
 Si me vaudroit l'estat de bergerie
 Plus qu'une grande & noble seigneurie.

O vous amans, qui aimez en lieu bas,
 Vous auez bien en amours vos esbats,
 Si n'ay-ie pas enuie à vostre bien,
 Mais en amours auoir ie voudrois bien
 La liberté à la vostre semblable.

Qu'en dites vous ma maistresse honorable?
 Ces miens souhaits vous desplaisent ils point?
 Je vous supply ne les prendre qu'à point,
 Reconnoissant que l'amour que vous porte,
 Fait que mon cœur en desirs se transporte.

Et pour fermer ma complainte accomplie,
 Tres-humblement vostre grace supplie,
 Perseuerer en l'amour commencee,
 Et ne l'oster de si noblee pensee.

Quand est à moy, seule vous serviray
 Tout mon viuant, & pour vous souffriray,
 Iusques au iour que Fortune voudra
 Que par mercy ma grand' peine faudra.

ELEGIE XVIII.

Fils de Venus vos deux yeux desbandez,
 Et mes escrits lisez & entendez,
 Pour voir comment
 D'un desloyal seruice me rendez,
 Las! punissez-le, ou bien luy commandez
 Viure autrement.

Je l'ay receu de grace honnestement,

De moy mesdit par tout iniustement,
Et me blasonne.

Helas faut-il qu'apres bon traitement,
Vn seruiteur blasme indiscrettement
Sa dame bonne?

Que feront ceux qu'on chasse & abandonne,
Si ceux à qui le bon recueil on donne
Viuent ainsi?

Il faut, Amour, que peine on leur ordonne:
Car plus à vous qu'à nulle autre personne,
Touche cecy.

Si à tels gens faites grace & mercy,
Noir deniendra vostre regne esclarci,
Et sans police,
Et n'y aura femme ne fille aussi,
Qui ose aimer, craignant d'auoir souci,
Par leur malice.

La mauuaise herbe, il faut qu'elle perisse,
Et la brebis mal saine, faut qu'elle ysse
Hors des troupeaux.
Iettez, donc hors de l'amoureux seruice
Ce mesdisant, qui n'apprenne son vice
A vos feaux.

Certes on void aux champs les pastoureux
Leur foy garder, mieux que leurs gras taureaux,
Sans nul mal dire.

Mais en palais, grand's villes & chasteaux,
Foy n'y est rien, langues y sont conteaux
Par trop mesdire.

Làs qu'ay-ie dit? Pardonnez à mon ire:
Tous ne sont tels: i'en ay bien sçeu eslire
Vn tresloyal:

A qui mon cœur se lamente & soupire
Des maux que i'ay par l'autre, qui est pire,
Que desloyal.

A l'un (pour vray) l'autre n'est pas esgal:
L'un est bon fruit, & l'autre reagal,
Poison mortelle,
L'un est d'esprit, l'autre est gros animal:
L'un parle en bien, l'autre tousiours dit mal:
Sa langue est telle.

De l'un refoy torment dur, & rebelle:
De l'autre i'ay consolation belle,
Dieu sçait combien.
Brief, amitié n'a point peine eternelle:
Après le mal i'ay rencontré en elle
Singulier bien.

O toy, mon cœur, bienheureux ie te tien,
D'auoir trouué vn tel seruiteur tien,
Qui te conforte.
Et à bon droit ie me complains tresbien,
Que ie ne l'ay plustost retenu mien,
Cognu sa sorte.

Las, de mon cœur luy ay fermé la porte,
Pour à celui, qui mal de moy rapporte,
Mon cœur vnir.
Grand mal ie fis, aussi peine i'en porte:
Et croy que Dieu me l'enuoye ainsi forte
Pour m'en punir.

Par ses faux torts me suis ven aduenir
Vn grand vouloir de ne me souuenir
D'homme qui viue.
Mais pour les faux les bons ne faut bannir:
Et puis d'aimer on ne se peut tenir,
Quoy qu'on estrine.

Tel veut fuir, qui plus pres en arrine:
Si loue amour, qui plus qu'à femme viue,
M'a fait cest heur
De me monstrier la malice excessiue
D'un faux amant, & la bonté naïue.

D'un seruiteur.

ELEGIE XIX.

Tant est mon cœur au vostre vni & ioint,
 Qu'Impossible est que l'ennuy qui vous poind,
 Ne sente au ris: mais si vostre constance
 Venoit à faire à l'ennuy resistance,
 Lors sortiriez de desolation,
 Et i'entrerois en consolation,
 En vous voyant n'estre plus desolée,
 Si n'ay-ie emprins vous rendre consolée
 En cest escrit, pour seulement ôster
 Le mal que i'ay de vous voir mal porter.
 Plustost voudrois, certes qu'il fust permis,
 Que vostre dueil avec le mien fust mis,
 Aimant plus chair auoir double destresse,
 Que n'en veoir me à Madame & maistresse,
 Mais le moyen plus souverain seroit,
 Quand par vertu tel ennuy cesseroit.

La vertu propre en cestuy cas, c'est force,
 Qui dueil abbat, & lestormens efforce:
 Je ne dy point force de corps & bras:
 S'ainsi estoit, les taureaux gros & gras,
 Lyons puissans, Elephans monstrueux,
 Seroyent beaucoup (plus que nous) vertueux:
 Ce que i'entens c'est force de courage,
 Pour sostenir d'infortune l'orage,
 Et resister aux suruenans malheurs.

N'est-elle point parmi vos grand's valeurs
 Ceste vertu? Si est abondamment:
 Vueillez la donc monstrer euidentement:
 En cest ennuy. Les estoiles celestes
 Iamais ne sont que de nuit manifestes:
 Aussi constance en nous ne peut bien luire,
 Qu'au temps obscur, que douleur nous vient nuire.
 Aux grands assauts acquiert-on les honneurs,

Et tant plus sont aigres les blasmeurs,
Plus le constant a de los meritoire.

Si ne faut point sus eux chercher victoire:
Ils se vaincront, tant sont-ils malheureux,
Faisant tomber tous les blasmes sur eux.

Mais qui est cil ne celle, en cestuy monde,
En qui douleur par faux rapport n'abonde
Avant que nul iamaïs soit ici né,
A ceste peine il est predestiné:

Et tant plus est la personne excellente
Plus est subiette à l'aigreur violente
De tels assauts. Vous doncques accomplie

De dons exquis, dites ie vous supplie:

Cuidez-vous bien fuir les violences

Des mesdisans avec vos excellences?

Si vous voulez qu'on n'ait sur moy enuie,

Ne soyez plus de vertueuse vie:

Ostez du corps ceste exquisite beauté:

Ostez du cœur ceste grand' loyauté:

Ne soyez plus sur toutes estimee,

Ne des loyaux seruiteurs bien aimee:

Ayez autant de choses vicieuses,

Que vous avez de vertus precieuses:

Lors se tairont. Ha chere & seule amie,

Voulez vous estre enuers Dieu endormie,

De recevoir tant de grace de luy,

Et ne vouloir porter vn seul ennuy?

Ennuy (pour vray) n'est pas la pire chose,

Qui soit au cœur des personnes enclose:

Petit ennuy vn grand ennuy appaise:

Brief, sans ennuy trop fade seroit l'aise:

Et tout ainsi que les fades viandes,

Avec aigreur on trouue plus friandes:

Ainsi plaisir trop doux & vigoureux,

Meslé d'ennuy, semble plus savoureux.

Et d'autre part, raison vous fait sçavoir,
Qu'impossible est de non tristesse auoir,
Ven que tous ceux qui le plus fort s'appuyent
Sur leurs plaisirs, de leurs plaisirs s'ennuyent
Et deniendroit fascheuse leur liesse,
Si quelquefois n'entreuenoit tristesse:
Laquelle en fin se perd avec le temps,
Dont en apres sont plus gays & contens.

Or si ce dueil n'abbatez par vertu,
Si sera-il par le temps abbatu:
Mais la vertu de vous croire me fait,
Que ià le temps n'aura l'honneur du fait,
Le temps est bon pour les douleurs deffaire
De ceux qui n'ont constance pour ce faire:
Mais vous, amie, auez en corps de dame
Vn cœur viril pour vous oster de l'ame
Vostre douleur, mieux qu'autre creature,
Ne que le temps, ne que mon escriture.

ELEGIE XX.

NEst-il vie en ceste terre basse,
Qui en torment de tristesse me passe,
Ou qui en soit autant comme moy plaine?
Faire se peut, mais ie croy qu'à grand peine
Se trouuera femme en lieu ne jaison
Qui de se plaindre ait si grande raison.

Dessous la grand' lumiere du Soleil
Ne trouue point le Phenix son pareil:
Et aussi peu ie trouue ma pareille
En iuste dueil, qui la mort m'appareille.

Le Phenix suis des dames langoureuses:
A trop grand tort, voire des malheureuses:
Et cil qui m'a tous ces maux anancez,
Est le Phenix des hommes insensez.

Las, ie me plains, non point comme Dido,
Frappee au cœur du dard de Cupido:

Ià ne m'orrez alleguer en mes plaintes
 Le mien amant, comme Sappho, & maintes,
 Mais mon mari, dont plus mon cœur se deult:
 Car les amans abandonner on peut,
 Et les maris c'est force qu'ils demeurent
 (Bons ou mauuais) iusques à ce qu'ils meurent.

Non que par moy luy soit mort desirée,
 Plustost voudrois sa pensée inspiree
 A me traiçter, ainsi qu'il est licite,
 Ou comme il doit, ou comme ie merite,
 Veu que mon cœur l'aime, l'honneur & sert
 Comme il conuient, & non comme il dessert.

Pas ne dessert auoir à sa commande
 Cest embompoint, & ceste beauté grande,
 Qui m'a donné nature à plein desir:
 Pas ne merite au chaste liçt gesir
 De celle, là, qui tant luy est seable.

Il ne faut pas qu'un œil tant agreable
 Luy soit riant, ne que bouche tant belle,
 En le baisant, mari n'ami l'appelle:
 Et neantmoins, suyuant Dieu & sa Loy,
 De mon franc vueil tous ces poinçts a de moy.

Mais cest ingrat tout mal pour bien me baille:
 Il a de moy le bon grain pour la paille,
 Humble douceur pour fiere cruauté,
 Loyale foy pour grand' desloyauté,
 Et pour chagrin toute amoureuse approche,
 Sans amollir son cœur plus dur que roche.

Le fier Lyon dessus le chien ne met
 Patte, ne dent, quand à luy se submet:
 Les forts Romains, quand ils s'humilient
 Sous Attila, son cœur felon plient:
 Le noir Pluton à fleschir mal-aisé,
 Fut (par douceur) d'Orpheus appaisé.

Tout s'amollit par douceur tresbenigne

Et toutesfois la douceur feminine,
 Qui les douceurs de ce monde surpasse,
 Deuant les yeux de mon dur mari passe,
 Sans l'esnouuoir: & tant plus me submetts,
 Tant plus me sert d'estranges & durs mets.
 Par ainsi passe en cruautéz iniques
 Lyons, Tyrans, & Monstres Plutoniques.
 Certes quand bien ie pense à mon malheur,
 Il me souuient du champestre oiseleur,
 Lequel apres que l'oiselet des champs
 Il a sçeu prendre, avec feints & doux chants,
 Le tue & plume: ou si rifle retient,
 Le met en cage, & en languueur le tient,
 Ainsi (pour vray) fus prise & arrestee,
 Et tout ainsi (helas) ie suis traitée.

Or si l'oiseau maudit en son langage
 (Comme dit Mem) cil qui le tient en cage:
 Pourquoi ici doncques ne me plaindray-ie
 De ce cruel, qui chacun iour r'engrege
 Mes longs ennuis? Le dueil qui est celé,
 Griefuet trop plus que s'il est reuelé.
 Parquoy le mien donc reuelé sera:
 Ma bouche au cœur ce grand plaisir fera,
 Et à qui las? Sera-ce à mon mari,
 Que de charger iray mon cœur marri?
 Non certes, non: rien ie n'y gaigneroye,
 Fors qu'en mes pleurs plaisirs luy donneroye.
 Et à qui donc? doy-ie par amour faire
 Vn seruiteur, duquel en mon affaire
 I'auray conseil, & qui par amitié
 De mes douleurs, portera la moitié?
 L'occasion le conseille & le dit:
 Mais avec Dieu honneur y contredit:
 Pour tant plaidours aux amoureuses questes
 Allez ailleurs presenter vos requestes:

Je ne feray ne seruiteur n'ami,
Mais tiendray foy à mon grand ennemi.

Doncques à qui feray ma plainte amere?
A vous ma chere & honoree mere,
C'est à vous seule à qui s'offre & presente
Par vray deuoir la complainte presente.
Et deuers vous s'enuolent mes pensees,
Du grand emuy (à grand tort) offensees
Pour y chercher allegeance certaine.
Comme le Cerf, qui court à la fontaine
Querant remede à la soif qui le presse:
Nature aussi ne veut qu'ailleurs m'adresse:
Et si m'a dit: si pour moy en ce monde
Y a confort, qu'en vous seule il abonde:
S'il est en vous (las) si m'en secourez,
S'il n'est en vous, avecques moy pleurez
En mandissant Fortune & ses alarmes:
Et en mes pleurs entremeslez vos larmes,
Pour arroser la fleur qu'avez produite,
Qui s'en va toute en seiche herbe reduite.

ELEGIE XXI.

De la mort d'Anne l'Hulier.

Quiconques sois, qui veux que ie confesse,
Que Venus est la plus belle deesse,
Il faut aussi, que de rien tu ne doutes,
Qu'elle ne soit la plus male de toutes:
Car quelque don qui d'elle soit donné,
Tant soit-il doux, il est enuironné
De plus de maux, que la rose d'espines:
Et, qui pis est, si ses fraudes Vulpines
On sçait fuir, ou si vn chaste cœur
D'adventure est de sa flamme vainqueur,
Elle, soudain, deuient toute enragee:
Et tout ainsi que s'on l'eust outragée,
En prend vengeance. Helas piteuse preuue

Toute recente à ce propos se treuve
 D'Anne, qui fut iadis Orleanique.
 Le cas est tel: La Deesse impudique
 De son brandon, qui maintes femmes damne,
 Iamais ne sceut eschauffer le cœur d'Anne.
 Dont par despit sur le corps se vengea
 Et pour se faire à Vulcan se vengea:
 Car le pouuoir de Venus est petit
 Pour se venger selon son appetit.

A Vulcan donq son dueil elle declaire:
 Qui tout subit, pour à Venus complaire,
 De son chaut feu, bien autre qu'amoureux,
 Vint allumer par vn soir malheureux
 D'Anne le liēt chaste & immaculé,
 Et en dormant son beau corps a bruslé:
 Duquel adonq l'ame noble s'osta
 Et toute gaye au ciel luisant sauta,
 Sans se sentir du feu de Vulcannus,
 Encores moins de celuy de Venus.

Or vit son ame, & le corps est peri
 Par feu ardent. Mais, qui de son mari,
 Eust eu alors les larmes qu'espandues
 Il a depuis, pas ne fussent perdues,
 Comme elles sont, car de ses yeux sortir
 En fit assez, pour ce feu amortir.

ELEGIE XXII.

Du riche infortuné Iacques de Beaune,
 Seigneur de Semblançay.

EN son giron iadis me nourrissoit,
 Douce Fortune, & tant me cherissoit,
 Qu'à plein souhait me faisoit deliurance
 Des hants honneurs & grands thresors de France:
 Mais ce pendant sa main gauche tref-orde
 Secrettement me filoit vne corde,
 Qu'un de mes serfs pour sauuer sa iennesse

A mise au col de ma blanche vieillesse,
 Et de ma mort tant laide fut la voye,
 Que mes enfans, lesquels (helas) i'auoye
 Haut esleuez en honneur & pouuoir,
 Haut esleué au gibet n'ont peu veoir.

Ma gloire donc, que i'auois tant chérie,
 Fut auant moy deuant mes yeux perie.

Mes grands thresors, en lieu de secourir,
 Honteusement me menerent mourir.

Mes seruiteurs, mes amis & parents
 N'ont peu seruir que de pleurs apparens.
 I'eus (en effet) des plus grands la faueur,
 Ou au besoin trouuay fidele faueur:
 Mesme le Roy son pere m'appella:
 Mais tell' faueur Iustice n'esbranla:
 Car elle ayant le mien criminel vice
 Mieux espluché que mon passé seruice,
 Pres de rigueur, loing de misericorde,
 Me prononça honte, misere, & corde,
 Si qu'à mon loz n'est chose demeurée,
 Qu'une constance en face coloree,
 Qui iusqu'au pas de mort m'accompagna,
 Et qui les cœurs du peuple tant gaigna,
 Qu'estant meslee avecques mes ans vieux
 Fit larmoyer mes propres enuieux.

Certainement ma triomphante vie
 Iadis mettoit en grand torment enuie:
 Mais de ma mort or' doit estre contentee.
 Je qui auois ferme entente & attente
 D'estre en sepulchre honorable estendu,
 Suis tout debout à Mont-faucon pendu:
 Là où le vent, quand est fort & nuisible,
 Mon corps agite & quand il est paisible,
 Barbe & cheueux tous blancs me fait bransler,
 Ne plus ne moins que feuilles d'arbre en l'air.

Mais

Mes yeux, iadis vigilans de nature,
 Des vieux corbeaux sont deuenus pastours
 Mon col qui eut l'accol de Cheualier
 Est accolé de trop mortel collier.
 Mon corps iadis bien logé bien vestu,
 Est à present de la gresle battu,
 Laué de pluye, & du Soleil seiché
 Au plus vieil lieu qui peut estre cerché.
 Or pour finir les regrets douloureux
 Partant du cœur du riche malheureux,
 Rois, & subiets, en moy vueillez apprendre,
 Que vaut grand charge à bailler & à prendre.
 En mon viuant ne fut merucille à veoir
 (Veu mon credit) si i'acquis grand auoir:
 Mais à ma mort on peut bien veoir adonques
 Vn des grands tours que Fortune fit oncques.
 Long temps me fit appeller Roy de Tours.
 Mais puis qu'elle a vſé de ses destours
 Sur moy vieillard, chetif, & miserable,
 Priez à Dieu (ô peuple venerable)
 Que l'ame soit traitée, sans esmoy
 Mieux que le corps: & cognoissez par moy,
 Qu'or, & argent, dont tous plaisirs procedent,
 Causent douleurs, qui tous plaisirs excèdent.

ELEGIE XXIII.

De Iean Chauuin Menestrier.

CHauuin, sonnant sur Seines les aubades,
 Donna tel aise aux gentiles Naiades,
 Que l'un pour tous des aquatiques Dieux
 Parla ainsi: Le son melodieux
 De ce Chauuin, Freres nous pourroit nuire
 Par trait de temps, & nos femmes seduire,
 Jusqu'à les faire issir de la claire onde,
 Pour habiter la terre large & ronde.
 Ne fit au chant de son Psalterion

Sortir des eaux le Dauphin Arion?
 Ne tira pas Orpheus Eurydice
 Hors des Enfers? Cela nous est indice:
 Que cestuy-ci, qui mieux, qui ces deux sonne,
 Et qui tant est graciense personne,
 Nous pourroit bien nos Nymphes suborner.

Ces mots finis, se prirent à tourner
 Ces Dieux jaloux autour de la nasselle
 Du bon Chauuin, & renuersans icelle,
 L'ont en leurs eaux plongé, & suffoqué:
 Puis chacun d'eux des Nymphes s'est moqué,
 En leur disant, venez, Dames, venez,
 Voyci Chauuin, que si cher vous tenez:
 Commandez luy, que danser il vous face.

Lors, le baisant ainsi mort en la face,
 Toutes sur luy de leurs yeux espendirent
 Nouuelles eaux: & apres le rendirent
 Dessus la terre es mains de ses amis,
 Qui l'ont ensemble en sepulture mis:
 Et d'instruments de musique diuers
 Au Roy du Ciel, & du monde vniuers
 Ont rendu gloire, & immortelles graces
 De l'auoir mis hors des terrestres places,
 Pleines de maux, pour le loger en lieu
 Où plus n'endure, & plus n'offence Dieu.

ELEGIE. XXIIII.

Gente Danes de Iuppiter aimée,
 Dedans la tour d'airain bien enfermée,
 Puis que Fortune, aduerse de tout bien,
 Est maintenant enuieuse du mien:
 Puis que de l'œil elle m'a destourné
 Le beau present, qu'elle m'auoit donné
 Puis que parler à vous ne puis, & n'ose,
 Que puis-je faire orendroit avec chose.
 Fors par escrit nouuelles vous mander

De mon ennuy, & vous recommander
 Le cœur de moy, dont auez iouissance:
 Le cœur, sus qui nulle autre n'a puissance?
 Le cœur, qui fut de franchise interdit,
 Quand prisonnier en vos mains se rendit:
 Et de rechef prisonnier consermé
 Auecques vous en la tour enfermé.
 Je vous supplie par celuy dur torment,
 Que nous souffrons pour aimer loyaument,
 Qu'entre vos mains il face sa demeure,
 Iusques à tant, que l'un, ou l'autre meure.
 Tandis Fortune, avec cours temporel
 Se changera, suyuant son naturel:
 Et ne nous est si dure, & mal prospere,
 Comme paisible, & bonne ie l'espere.

Parquoy, amie, or' vous reconfortez
 En cest espoir, & constamment portez
 L'une moitié de l'infortunée forte:
 L'autre moitié croyez que ie la porte.
 Mais où sont ceux, qui ont en leur desir
 En amitié, sans quelque desplaisir?
 Il n'en est point certes, & n'en fut onques,
 Et n'en sera. Ne vous estonnez, donques:
 Car i'apperçoy de loing venir le temps,
 Que nous serons plus que iamais contents:
 Et que de moy serez encor seruie,
 Sans nul danger, & en despit d'enuie.

E L E G I E XXV.

Pour Monsieur de Barrois: à madame
 de Huban.

E seruiteur de vous, chere maistresse,
 D'un triste cœur cest escrit vous adresse
 Pour salut humble, & pour vous aduertir,
 Qu'il m'est besoin d'aupres de vous partir:
 Mais ie ne puis bien vous rendre auertie,

Combien de-ducil i'ay de la departie:
Parquoy vaut mieux à vos penfers remettre
Ce que n'en puis par escriture mettre:
Ce neantmoins, puis qu'à l'heure presente,
Encre, & papier deuant moy se presente,
Conter vous vucil vn debat, qui m'esueille.
Toutes les fois, que ie dors, ou sommeille,

Dire me vient (d'une part) mon Devoir,
Qu'il m'est besoin, pour long temps ne vous voir,
Me remonstrant que i'ay certain affaire
Que trop ie laisse à poursuyure, & à faire:
Et que pour tost chose pressée ouurer,
Laisser on doit ce qu'on peut reconurer.

De l'autre part Desir vient contredire
A mon Devoir, & luy vient ainsi dire:
Fascheux Devoir, veux-tu qu'un seruiteur,
Qui quant à l'œil i'amaï ne se vid heur
Tel qu'à present, ores, il abandonne
Ce bien exquis, que vraye Amour luy donne?
Laissera-il celle qui est pouruueüe
De tant de dons? laissera-il la veüe
De ce regard de douceur accompli,
Sous le hazard d'estre mis en oubli?
Ainsi desir, & mon Devoir me preschent:
Vous aduisant, que tous deux tant m'empeschent
Que ie ne sçay auquel i'obeiray:

Parquoy, maistresse, ici vous suppliray,
De m'aduertir, qu'il conuient que ie face.

Mon Devoir veut, qu'eslongne vostre face,
Desir me veut pres de vous retenir:

Mais à nul d'eux ie ne me veux tenir:

Et n'en feray fors cela seulement

Qu'ordonnera vostre commandement,

Qui dessus moy autant a de puissance,

Que seruiteurs doyuent d'obeissance.

ELEGIE XXVI.

A vne qui refusa vn present.

Quand ie vous dy. (sans penser mal affaire)
 L'ay, chere sœur, vn present à vous faire,
 Le prendrez vous? dès que m'eustes oüy,
 Dit ne me fut le contraire d'oüy,
 Parquoy, ma sœur, si en vous l'enuoyant
 Y a for fait, chacun sera croyant,
 Que non de moy, mais de vous vient l'offense.
 Et pour renfort de ma iuste defense,
 (Sans me vanter) ce mot bien dire i'ose,
 Qu'en maint bon lieu i'ay donné mainte chose,
 Que lon prenoit, sans penser le donneur
 Pretendre rien du prenant, que l'honneur.
 Que n'auiez vous de moy ainsi pensé?
 Iamais me suis- ie en termes aduancé
 Aupres de vous qu'honneur, & Dieu ensemble
 N'y fussent mis? quelque fois, ce me semble,
 Je vous ay dit (si bien vous en souuient)
 Treschere sœur, si seruice vous vient
 De mon costé, ie vous suppli' n'entendra,
 Que ie vous vueille obliger le mē rendre.
 Brief: mes propos tenus d'affection,
 Seront tesmoins de mon intention:
 Vous asseurant, que l'estime immuable,
 Que i'ay de vous, est si grande & loüable,
 Que rien par vous n'y peut estre augmenté,
 En refusant vn offre présenté.

Il n'est pas dit (certes) que tous donneurs
 Vaisent cerchans (par tout) les des-honneurs:
 Et n'est pas dit, que les dames, qui prennent,
 Font toutes mal, & qu'en prenant mesprennent:
 Ce nonobstant, prendre n'exauceray
 En mon escrit, & si confesseray
 Que bien souuent, quand à femme lon donne,

Le refuser est chose honneste & bonne:
 Mais bien souuent (à dire verité)
 Il peut tourner en inciuilité.

Je sçay assez que de rien n'auex faute:
 Je sçay combien de cœur vous estes haute:
 Ce neantmoins (pour nourrir amitié)
 N'est mal seant s'abbaïsser de moitié.
 Quand tout est dit, nette sens ma pensee
 D'auoir fait cas, ou soyeZ offensee:
 Plustost deuerois me sentir offensé
 Du mal qu'auex (peut estre) en moy pensé:
 Veu que l'offrir dont i'ay voulu vser,
 En cas d'honneur vaut bien le refuser:
 Et croy, de fait, que si ce n'eust esté
 La foy, que i'ay de vostre honnesteté,
 I'eusse pensé proceder mon defaut
 De n'auoir fait mon present assez haut:
 Mais Dieu me garde d'estre si transgresseur
 De l'amitié d'une si bonne sœur,
 Qui coïnoïstra que sœur ne se treuve
 Plus vray, que moy, me mettant à l'espreuve.

E L E G I E X X V I I.

A vne mal-contéte, d'auoir esté sobremēt
 loüee:& se plaignant non sobrement.

POur tous les biens qui sont deçà la Mer,
 Je ne voudrois vous, ni autre blasmer
 Contre raison: en sorte qu'on peust dire,
 Que ie me mets volontiers à mesdire.

Mais si faut-il que vous croyez aussi,
 Que ie n'ay pas tant besoing, Dieu merci,
 De vos faueurs, qu'on me fist consentir,
 En vous loiant de flatter, ou mentir.

Je laisse à ceux faire ceste coruee,
 Qui n'ont encor' nulle amie trouuee:
 Et sont contents de prendre tout en gré,

Pour en amours auoir quelque degré.

Ie laisse à faire à ces Italiens,
Ou Espagnols, tombez en vos liens,
Qui disent plus qu'onques ils ne penserent,
Pour auoir mieux encores qu'ils n'esperent.

Car le plus lou'd de telles nations
Entend assez vos inclinations:
Et scauent bien que des pays estranges,
Il ne vient rien si peu cher que loüanges.

Ceux-là diront, que les rais de vos yeux
Font deuenir le Soleil enuieux:
Et que ce sont deux astres reluisans,
Tout leur bon heur & malheur produisans.

En vous voyant, ils seront esbahis,
Comme Dieu mit tel bien en ce pays:
Et beniront l'an le ciel, & l'idée
D'où telle grace en terre est procedee.

Ils vous diront que d'un ris seulement,
Vous eschauffez le plus froid element:
Et que les biens, dont l'Arabie est pleine,
N'approchent point de vostre douce aleine.

Ils iureront que vos mains sont d'ynoire,
Et que la neige, au pris de vous est noire.
Vos blanches dents, où plustost diamans,
Sont la prison des esprits des amants.

Et le corail où elles sont encloses,
Pullit le taint des plus vermeilles roses.
De vos cheueux, cest moins que la raison
De faire d'eux à l'or comparaison.

Ils vous diront que vostre doux langage,
Les cœurs humains aliene & negage:
Et qu'à l'accueil de vos douces manieres,
Peut appaiser Mars entre ses banieres.

Si vous touchez espinettes ou lucs,
Vous appeaisez les subiets d'Eolus,

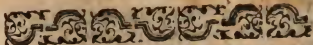
Et si l'aller par les champs vous delecte,
A chacun pas croit vne violette.

Brief, nostre siecle, où vous auez vesu,
A les passez par vous seule vaincu.
Et qui scauroit tant de fables redire,
Sans se fascher, ou sans mourir de rire?
Ils dient tant, que ie croy que le tiers,
En escriuant, fait rougir les papiers.

Or quant à moy, ie ne scaurois auoir
Sens, ne loisir, d'apprendre ce scauoir,
Ne mon esprit est d'assez bonne marque
Pour suyure ainsi Iean de Meun ou Petrarque.

Ie diray bien, & ne mentiray point,
Que sous les draps vous estes en bon point:
Et que peut estre au void muinte qui brague,
Qui beaucoup pres n'est point si bonne bague.

Mais de parler qu'estes chose diuine,
On me diroit, que ie songe, & deuine,
Car en ce corps fait de sucre & de miel,
Y a des cas trop peu dignes du ciel.



EPISTRES.

Maguelonne à son amy Pierre de Prouence.

S V B S C R I P T I O N E N

vers Alexandrins.

Messager de Venus pren ta haute volee,
 Cherche le seul amant de ceste desolee:
 Et quelque part qu'il rie, ou gémisse à present,
 De ce piteux escrit fay luy vn doux present.

LA plus dolente, & malheureuse femme
 Qui onc entra en l'amoureuse flamme
 De Cupido, met ceste Epistre en voye,
 Et par icelle (amy) salut t'enuoye,

Bien cognoissant que despitte Fortune,
 Et non pas toy, à present m'infortune:
 Car si tristesse avecques dur regret
 M'a fait ietter maint gros soupir aigret,
 Certes ie sçay que d'ennuy les alarmes
 T'ont fait ietter maintesfois muintes larmes.

O noble cœur, que ie voulu choisir
 Pour mon amant, ce n'est pas le plaisir,
 Qu'eussies alors, qu'en la maison Royale
 Du Roy mon pere, à t'amie loyale
 Parlementas, d'elle tout vis à vis:
 Si te promets, que bien m'estoit aduis
 Que tout le bien du monde, & le deduit
 N'estoit que dueil, pres du gracieux fruit
 D'un des baisers, que de toy ie receus:
 Mais nos esprits par trop furent deceus.
 Quand tout soudain la fatale deesse
 En dueil mua nostre grande liesse,
 Qui dura moins que celle de Dido:
 Car tost apres que l'enfant Cupido
 M'eut fait laisser mon pere puissant Roy,

Vinsmes entrer seulets en desarroy
En vn grand bois, où tu me descendis,
Et ton manteau dessus l'herbe estendis,
En me disant, m'amie Maguelonne,
Reposons nous sur l'herbe, qui fleuronne,
Et escoutons du Rossignol le chant.

Ainsi fut fait: Adonc en arrachant
Fleurs & boutons de beauté tresinsigne,
Pour te monstrier de vray amour le signe,
Ie les iettois de toy à l'environ,
Puis deuissant m'assis sur ton giron:
Mais en contant ce qu'auions en pensee,
Sommeil me print, car i'estois bien lassée,
Finalement m'endormi pres de toy:
Dont contemplant quelque beauté en moy,
Et te sentant en ta liberté franche,
Tu descouvris ma poitrine assez blanche,
Dont de mon sein les deux pommes pareilles
Vis à ton gré, & tes leures vermeilles
Baïserent lors les miennes à desir.

Sans vilenie, en moy prins ton plaisir
Plus que ravy, voyant ta douce amie
Entre tes bras doucement endormie.
Là tes beaux yeux ne se pouuoient saouler:
Et si disoit (pour plus te consoler)
Semblables mots en gemissante haleine?
O beau Paris, ie ne croy pas qu'Heleine,
Que tu ravis, parueniu dedans Grece,
Eust de beauté autant que ma maïstresse:
Si on le dit, certes ce sont abus.

Disant ces mots, tu vis bien que Phebus
Du hasle noir rendoit ma couleur tainte,
Dont te leuas, & coupas branche mainte,
Que tout autour de moy tu vins estendre
Pour preseruer ma face ieune, & tendre.

Helas amy, tu ne sçauois que faire
A me traiter, obeyr, & complaire,
Comme celuy, duquel i'auois le cœur.

Mais cependant, ô gentil belliqueur,
Ie dormois fort, & Fortune veilloit:
Pour nostre mal(las) elle trauailloit.
Car quand ie fus de mon repos lassée,
Et te cuidant donner vne embrassée,
Pour mon las cœur grandement consoler,
En lieu de toy(las) ie vins accoler
De mes deux bras la flairante ramee,
Qu' autour de moy auois mise, & semee,
En te disant, mon gracieux amy,
Ay-ie point trop à vostre gré dormy!
N'est-il pas temps, que d'icy ie me leue?

Ce proferant, vn peu ie me soulene,
Ie cherche, & cours, ie reuiens & puis vois
Autour de moy, ie ne vy que les bois:
Dont maintesfois t'appellay Pierre, Pierre,
As-tu le cœur endurcy plus que pierre,
De me laisser en cestuy bois absconse?

Quand de nulli n'eus aucune responce,
Et que ta voix point ne me reconforte,
A terre cheus, comme transie ou morte:
Et quand apres mes languoureux esprits
Quelque vigueur eurent vn peu repris,
Semblables mots ie dy de cœur & bouche.

Helas, amy, de proiesse la souche,
Ou es allé? Es-tu hors de ton sens,
De me liurer la douleur que ie sens.
En ce bois plein de bestes inhumaines?
M'as tu osté des plaiſances mondaines,
Que ie prenois en la maison mon pere,
Pour me laisser en ce cruel repaire?
Las, qu'as-tu fait de t'en partir airis?

Penses-tu bien, que puisse viure icy?
 Que t'ay-ie fait, ô cœur lasche & immonde?

Si tu estois le plus noble du monde,
 Ce vilain tour si rudement te blesse,
 Qu'oster te peut le tiltre de noblesse.

O cœur rempli de fallace & feintise!
 O cœur plus dur que n'est la roche bise:
 O cœur plus faux qu'onques nasquit de mere.

Mais responds moy à ma complainte amere:
 Me promis tu en ma chambre paree,
 Quand te promis suuyre iour & scree,
 De me laisser en ce bois en dormant?
 Certes tu es le plus cruel amant,
 Qui onques fut, d'ainsi m'auoir fraudee:
 Ne suis-ie pas la seconde Medee?
 Certes ouy: & à bonne raison.
 Dire te puis estre vn second Iason.

Disant ces mots d'un animé courage,
 Te vois querant comme pleine de rage,
 Parmy les bois, sans douter nuls travaux:
 Et sur ce poinct rencontray nos cheuaux
 Encor liez, paissans l'herbe nouuelle,
 Dont ma douleur renforce & renouuelle,
 Car bien cogneus, que de ta volonté
 D'auecques moy ne t'estois absenté:
 Si commençay, comme de douleur teinte,
 Plus que deuant faire telle complainte.

Or voy-ie bien(amy) & bien apert,
 Que maugré toy en cestuy bois desert
 Suis demeurée. O fortune indecente:
 Ce n'est pas or, ne de l'heure presente,
 Que tu te prens à ceux de haute touche,
 Et aux loyaux: Quell' rancune te touche?
 Es-tu d'enuie entachée & pollüe,
 Dont nostre amour n'a esté dissoluë?

O cher amy, ô cœur doux & benin,
Que n'ay-ie prins d'Atropos le venin
Auecques toy? voulois tu que ma vie
Fust encor plus cruellement rauie?
Ie te promets, qu'onques à creature
Il ne suruint si piteuse aduventure.
Et t'ay à tort nommé, & sans raison
Le desloyal qui conquist la toison:
Pardonne moy, certes ie m'en repens.

Ofiers Lyons, & venimeux Serpens,
Crappaux enfez, & toutes autres bestes
Courez vers moy, & soyez toutes prestes
De deuorer ma ieune & tendre chair,
Que mon amy n'a pas voulu toucher
Qu'avec honneur. Ainsi morne demeure.
Par trop crier: & plus noire que meure,
Sentant mon cœur plus froid, que glace, ou marbre,
Et de ce pas mont ay dessus vn arbre
A grand labeur, Lors ma venue s'espart
En la forest: mais en chacune part
Ie n'entendy, que les voix treshideuses,
Et hurlement des bestes dangereuses.

De tous costez regardoit, pour sçauoir
Si le tien corps pourroye apperceuoir:
Mais ie ne vy, que celuy bois sauvage,
La Mer profonde, & perilleux riuage,
Qui durement fit mon mal empirer.

Là demouray (non pas sans soupirer)
Toute la nuict: ô vierge treshautaino,
Raison y eut, car ie suis trespertaine,
Qu'onques Tysbé, qui à la mort s'offrit
Pour Piramus, tant de mal ne souffrit.

En euitant que les Loups d'aduventure
De mon corps tien ne fissent leur pasture.
Toute la nuict ie passay sans dormir

Sur ce grand arbre, où ne sy que gemir:
Et au matin, que la claire Aurora
En ce bas monde esclaircy le iour a,
Me descendi, triste, morne, & pallie,
Et nos cheuaux en plorant ie deslie,
En leur disant: ainsi comme ie pense,
Que vostre maistre au loing dema presence
S'en va errant par le monde en esnoy,
C'est bien raison, que(comme luy, & moy)
Allez, seulets par bois, pleine & campagne.

Adonc rencontre vne haute montagne:
Et de ce lieu les pelerins errans.
Ie pouuois veoir, qui tiroient sur les rangs
Du grand chemin de Rome sainte & digne.
Lors deuant moy vy vne pelerine,
A qui donnay mon Royal vestement
Pour le sien pauvre: & dès lors promptement
La tienne amour si m'incita grand erre
A te chercher en haute mer, & terre:
Ou maintesfois de ton nom m'enqueroye,
Et Dieu tout bon souuent ie requeroye,
Que de par toy ie fusse rencontrée.

Tant cheminay que vins en la contree
De Lombardie, en souci tresamer:
Et de ce lieu me iettay sus la mer,
Où le bon vent si bien la nef aduance,
Qu'elle aborda au pays de Prouence:
Ou mainte gent, en allant, me raconte
De ton depart, & que ton pere(Comte
De ce pays) durement s'en contristeste:
Ta noble mere en a le cœur si triste,
Qu'en desespoir luy conuiendra mourir.

Penses-tu point donques nous secourir?
Veux-tu laisser ceste pauvre loyale
Née de sang, & semence Royale.

En ceste simple & miserable vie?
 Laquelle encor de ton amour ravie,
 En attendant de toy aucun rapport,
 Vn hospital a basti sus vn port
 Dit de saint Pierre, en bonne souuenance
 De ton haut nom: & là prend sa plaisance
 A gouverner, à l'honneur du haut Dieu,
 Pauvres errans malades en ce lieu:
 Où s'ay basti ces miens tristes escrits
 En amertume, en pleurs, larmes & cris,
 Comme peux voir, qu'ils sont faits & tissus,
 Et si bien vois la main dont sont yssus,
 Ingrat seras, si en cest hospital,
 Celle qui t'a donné son cœur total,
 Tu ne viens voir: car virginité pure
 Te gardera, sans aucune rompure:
 Et de mon corps seras seul iouissant.
 ¶ Mais s'ainsi n'est, mon aage fleurissant
 Consumeray sans ioye singuliere
 En pauvreté, comme vne hospitaliere.

Donques (amy) vien me voir de ta grace:
 Car tien toy seur qu'en ceste pauvre place
 Je me tiendray, attendant des nouvelles
 De toy, qui tant mes regrets renouuelles.

Le Despourueu à Madame la Duchesse
 d'Alençon, & de Berry, sœur
 vnique du Roy.

Si j'ay empris en ma simple ieunesse,
 De vous escrire, ô treshaute Princesse,
 Je vous suppli, que par douceur humaine
 Me pardonnez: car bon vouloir, qui meine
 Le mien desir, me donna esperance,
 Que vostre noble & digne preferenco
 Regarderoit, par vn sens tresillustre,

Que petit feu ne peut ietter grand lustre,
Autre raison qui m'induit & inspire,
De plus en plus le mien cas vous escrire,
C'est qu'une nuit tenebreuse & obscure,
Me fut aduis, que le grand Dieu Mercure,
Chef d'eloquence, en partant des hauts cieus
S'en vint en terre apparoiſtre à mes yeux,
Tenant en main sa verge, & caducee
De deux Serpens par ordre entrelassee,
Et quand il eut sa face celestine
(Qui des humains la memoire illumine)
Tournee à moy, contenance, ne geste
Ne peus tenir, voyant ce corps celeste,
Qui, d'un amour entremeslee d'ire,
Me commença semblables mots à dire:

MERCURE.

Mille douleurs te feront souſpirer,
Si en mon art tu ne veux inspirer
Le tien esprit par cure diligente,
Car bien peu sert la Poëſie gente,
Si bien, & loz on n'en veut attirer.

Et s'autrement tu n'y veux aspirer,
Certes, amy, pour ton dueil empirer,
Tu souffriras des fois plus de cinquante

Mille douleurs.

Donc si tu quiers au grand chemin tirer
D'honneur & bien vueille toy retirer
Vers d'Alençon la Duchesse excellente,
Et de tes faits, tels qu'ils sont luy presentes:
Car elle peut te garder d'endurer

Mille douleurs.

L'AUTEUR.

Après ces mots, ses aſles esbranla,
Et vers les cours celestes s'en alla
L'eloquent Dieu; mais à peine fut-il

Monté au Ciel par son voller subtil,
Que dedans moy (ainsi qu'il me sembla)
Tout le plaisir du monde s'assembla.

Les bons propos, les raisons singulieres
Je vois cerchant, & les belles matieres,
A celle fin de faire œuvre duisante
Pour dame tant en vertus relysante.

Que diray plus? Certes les miens esprits
Furent dès lors comme de ioye espris
Bien disposez d'une vaine subtile,
De vous escrire en un souverain stile,
Mais tout soudain, ô dame vertueuse,
Vers moy s'en vint une vieille hideuse,
Maigre de corps, & de face blesmie,
Qui se disoit de fortune ennemie:
Le cœur auoit plus froid que glace, ou marbre,
Le corps tremblant comme la fueille en l'arbre,
Les yeux baissiez, comme de peur estrainte,
Et s'appelloit par son propre nom Crainte:
Laquelle lors d'un vouloir inhumain
Me fit saillir la plume hors le main?
Que sus papier tost ie voulois coucher,
Pour au labeur mes esprits empescher:
Et tous ces mots de me dire print cure,
Mal consonants à ceux du Dieu Mercure:

C R A I N T E.

Trop hardiment entreprends, & messain
O toy tant ieune, oses tu bien tes faits
Si mal bastis presenter deuant celle
Qui de sçauoir toutes autres precelle?
Mal peut aller, qui charge trop grand saix.

Toustes labeurs ne sont que contrefaits
Aupres de ceux des Orateurs parfaits,
Qui craignent bien de s'adresser à elle
Trop hardiment.

Si ton sens foible aduisoit les forfaits
 Aidez, à faire en tes simples effets,
 Tu dirois bien, que petite nasselle
 Trop plus souvent que la grande, chancelle:
 Et pour autant regarde que tu fais
 Trop hardiment.

L' A V T E V R.

Ces mots finis, demeure mon semblant
 Triste, transi, tout terni, tout tremblant,
 Sombre, songeant, sans seure soustenance,
 Dur d'esperit, desnué d'esperance,
 Melancolic, morne, marri, musant,
 Palle, perplez, paoureux, pensif, pensant,
 Foible, failli, foulé, fasché, forclus,
 Confus, courcé, Croire Crainte conclus,
 Bien cognoissant que verité disoit
 De celle-là, que tant elle prisoit,
 Dont ie perds cœur, & audace me laisse,
 Crainte me tient, Doute me meine en lessé,
 Plus dur deuient le mien esprit, qu'enclume:
 Si ruay ius encre, papier, & plume.
 Voire, & de fait proposois de non tistre
 Iamais pour vous rondeau, lay, ou Epistre,
 Si n'eust esté, que sur ceste entreprise
 Vint arriuer à tout sa barbe grise
 Un bon vieillard, portant chere ioyeuse,
 Confortatif, de parole amoureuse.
 Bien ressemblant homme de grand renom,
 Et s'appelloit Bon-espoir par son nom:
 Lequel voyant ceste femme tremblante,
 Autre qu'humaine (à la voir) ressemblante,
 Vouloir ainsi mon malheur pourchasser,
 Fort rudement s'efforça la chasser,
 En m'incitant d'auoir hardi courage
 De besongner, & faire à ce coup rage,

Puis folle Crainte amie de Souci
Irrita fort, en s'escriant ainsi:

BON ESPOIR.

Va t'en ailleurs, fausse vieille dolente,
Grande ennemie à fortune, & bon heur,
Sans fourvoyer, par ta parole lente,
Ce pauvre humain hors la voye d'honneur:
Et toy amy, croy moy, car guerdonneur
Iete feray, si craintif ne te sens:
Croy donc Mercure, employe tes cinq sens,
Cœur, & esprit, & fantaisie toute
A composer nouveaux mots & recens,
En dechassant crainte, souci, & doute.

Car celle-là, vers qui tu as attente
De t'adresser, est pleine de liqueur
D'humilité, ceste vertu patente,
De qui iamaïs vice ne fut vainqueur.
Et (outre plus) c'est la Dame de cœur
Mieux excusant les esprits, & sens
Des escriuains tant soyent-ils innocens,
Et qui plustost leurs miseres deboute.
Si te supplie à mon vueil condescens,
En dechassant crainte, souci, & doute.

Est-il possible, en vertu excellente
Qu'un corps tout seul puisse estre possesseur
De trois beaux dons, de l'un l'opulente,
Pallas, Venu: ouy: car ie suis seur,
Qu'elle a prudence, auoir, beauté, douceur,
Et de vertus encor plus de cinq cens.
Parquoy, amy, si tes dits sont decens,
Tu cognoistras (& de ce ne te doute)
A quel honneur viennent adolescens
En dechassant crainte, souci, & doute.

ENVOY.

Homme craintif, tenant rentes, & cens

Des Muses, croy, si iamais tu descens
Au val de peur, qui hors d'esper te bonte,
Mal t'en ira: pource à moy te consens,
En dechassant crainte, souci, & doute.

Le despourueu.

En ce propos grandement trauaillay,
Iusques à tant qu'en sursaut m'esueillay,
Vn peu deuant qu'Aurora (la fourriere
Du clair Phæbus) commençast mettre arriere
L'obscurité nocturne sans seiour,
Pour esclaircir la belle Aube du iour.

Si me souui nt tout à coup de mon songe:
Dont la pluspart n'est fable ne mensonge:
A tout le moins pas ne fut mensonger
Le bon Esper qui vint à mon songer:
Car verité fit en luy apparostre
Par les vertus qu'en vous il disoit estre.
Or ay-ie fait au vueil du Dieu Mercure:
Or ay-ie prins la hardiessse, & cure
De vous escrire à mon petit pouuoir,
Me confiant aux paroles d'esper:
Le bon vieillard, vray confort des craitifs,
A droit nommé repaisseur des chetifs,
Car repeu m'a tousiours sous bonne entente,
En la forêt nommee longue Attente:
Voire, & encor de m'y tenir s'attend,
Si vostre grace enuers moy ne s'estend:
Parquoy conuient qu'en esperant ie viue,
Et qu'en viuant tristesse me poursuyue.

Ainsi ie suis poursuy, & poursuyuant
D'estre le moindre & plus petit seruant
De vostre hostel (magnanime Princeesse)
Ayant espoir que la vostre noblessse
Me receura, non pour aucune chose,
Qui soit en moy pour vous servir enclose:

Non pour prier, requeste, ou rhetorique,
 Mais pour l'amour de vostre frere vnique,
 Roy des François, qui à l'heure presente
 Vers vous m'enuoye, & à vous me presente
 De par Pothon, gentilhomme honorable.

En me prenant, Princeesse venerable,
 Dire pourray que la nef oportune
 Aura tiré de la Mer infortunee,
 Malgré les vents, iusqu'en l'Isle d'honneur
 Le pelerin exempté de bon heur:
 Et si auray par vn ardant desir
 Cœur & raison de prendre tout plaisir
 A esueillier mes esperits indignes
 De vous seruir, pour faire œuvres condignes
 Tels qu'il plaira à vous treshaute Dame,
 Les commander: priant de cœur & d'ame,
 Dieu tout puissant, de tous humains le Pere,
 Vous maintenir en fortune prospere:
 Et dans cent ans prendre l'ame à merci
 Partant du corps sans douleur ne souci.

Du camp d'Atigny, à madite Dame
 d'Alençon.

SVBSCRIPTION.

Lettre mal faite & mal escrite,
 Volle de par cest escriuant
 Vers la plus noble Marguerite
 Qui soit point au monde viuant.

LA main tremblant' dessus la blanche carte
 Me voy souvent, la plume loing s'escarte,
 L'encre blanchit, & l'esperit prend cesse,
 Quand i'entreprends (tresillustre Princeesse,)
 Vous faire escrits, & n'eusse prins l'audace,
 Mais Bon-vouloir, qui toute peur efface,
 M'a dit, crains-tu à escrire soudain
 Vers celle-là qui oncques en desdain

Ne print tes faits? ainsi à l'estourdi.
Me suis monstre(peut estre) trop hardi:
Bien cognoissant, neantmoins, que la faute
Ne vient sinon d'entreprise trop haute:
Mais ie m'attens, que sous vostre recueil
Sera cogneu le Zele de mon vueil.

Or est ainsi, Princesse magnanime,
Qu'en haut honneur, & triomphe sublime
Est fleurissante en ce camp ou nous sommes,
Le conquerant des cœurs des gentilshommes,
Cest Monseigneur par sa vertu loyalle
Esleu en chef de l'armee Royale:
Où lon a veu de guerre maints esbats,
Auenturiers esmouuoir gros combats
Pour leur plaisir, sur petites querelles,
Glaines tirer, & briser allumelles,
S'entrenaurs de façon sort estrange:
Car le cœur ont si treshaut qu'en la fange
Plustost mourront que fuir à la lice.
Mais Monseigneur en ymettant police,
A defendu de ne tirer espee,
Si on ne veut auoir la main coupee.

Ainsi piétons n'osent plus desgainer,
Dont sont contraints au poil s'entretrainer.
Car sans combattre ils languissent en vie:
Et croy(tout seur) qu'ils ont trop plus d'enuie
D'aller mourir en guerre honnestement,
Que demeurer chez eux oisiuement.

Ne pensez pas, Dame ou tout bien abonde,
Qu'on puisse veoir plus beaux hommes au monde:
Car(à vray dire) il semble que nature
Leur ait donné corpulence & facture
Ainsi puissante, avec le cœur de mesmes,
Pour conquerir Sceptres & Diademes,
En Mer, à pied, sur Coursiers ou Genets:

Et ne desplaise à tous nos Lansquenets,
 Qui ont le bruit de tenir aucun ordre,
 Car à ceux-ci n'a point tant à remordre.

Et qui d'entre eux l'honnesteté demande,
 Voise orendroit veoir de Moüy la bande
 D'avanturiers issus de nobles gens:
 Nobles sont-ils, pompeux, & diligens,
 Car chacun iour au camp sous leur enseigne
 Font exercice, & l'un & l'autre enseigne
 A tenir ordre, & manier la pique,
 Ou le verdun, sans prendre noise ou pique.

De l'autre part, sous ses fiers estendars,
 Meine Boucal mille puissans soudars,
 Qui aiment plus debats & grasses guerres,
 Qu'un laboureur bonne paix en ses terres.
 Et qu'ainsi soit, quand rudement se battent,
 Aduis leur est proprement qu'ils s'esbatent.

D'autre costé, void on le plus souvent
 Lorges ietter ses enseignes au vent,
 Pour ses pietons faire visiter aux armes,
 Lors que viendront les perilleux vacarmes:
 Grands hommes sont en ordre triomphans,
 Jeunes, hardis, roides, comme Elephans,
 Fort bien armez, corps, testes, bras & gorges:
 Aussi dit-on, les hallecres de Lorges.

Puis de Moüy, les nobles & gentils,
 Et de Boucal les hommes peu crainctifs:
 Brief, Hercules, Montmoreau & Danieres,
 Ne font pas moins triompher leurs bannieres:
 Si que deça on ne scauroit trouver
 Homme qui n'ait desir de s'espronuer,
 Pour acquerir par haut æuvre bellique
 L'amour du Roy, le vostre frere unique.
 Et par ainsi, en bataille ou assaut,
 N'y aura cil qui ne prenne cœur haut,

Car la pluspart si hardiment ira,
Que tout le reste au choc s'enhardira.

De iour en iour vne campagne verte
Void-on ici de gens toute couverte,
La pique au poin, les trenchantes espees,
Ceintes à droit, chausseures descoupees,
Plumes au vent, & hant siffres sonner
Sus gros tabours qui font l'air resonner:
Au son desquels, d'une fiere facon,
Marchent en ordre, & font le Limacon,
Comme en bataille, afin de ne faillir,
Quand leur faudra defendre ou assaillir,
Tousiours criant les ennemis sont nostres:
Et en tel poinct sont les six mille Apostres
Deliberez, sous l'espee saint Paul,
Sans qu'aucun d'eux se monstre lasche ou mol.

Souventefois par deuant la maison
De Monseigneur, viennent à grand' foison
Donner l'Aubade à coups de hacquebutes,
D'un autre accord qu'espinettes ou flutes.

Après oyt-on sur icelle prairie,
Par grand' terreur bruire l'artillerie,
Comme canons doubles, & racourfis,
Chargez de poudre & gros boulets massifs,
Faisans tel bruit, qu'il semble que la terre
Contre le Ciel vueille faire la guerre.

Voila comment (Dame tresrenomme)
Triomphamment est conduite l'armee,
Trop mieuX aimant combattre à dure outrance,
Que retourner (sans coup ferir) en France.

De Monseigneur, qui escrire en voudroit,
Plus clair esprit que le mien, y faudroit:
Puis ie sens bien ma plume trop rurale
Pour exalter sa maison liberale,
Qui à chacun est ouverte & patente.

Son cœur tant bon gentilhomme contente:
 Son bon vouloir gens de guerre entretient:
 Sa grand' vertu bonne iustice tient:
 Et sa iustice en guerre la paix fait:
 Tant que chacun va disant (en effet)
 Voicy celuy tant liberal & large,
 Qui bien merite auoir Royale charge.
 C'est celuy-là qui tousiours en ses mains
 Tient & tiendra l'amour de tous humains
 Car puis le temps de Cesar, dit Auguste,
 On n'a point veu Prince au monde plus iuste.

Tel est le bruit qui de luy court sans cesse
 Entre le peuple, & ceux de la noblesse,
 Qui chacun iour honneur faire luy viennent
 Dedans sa chambre, où maints propos se tiennent,
 Non pas d'oiseaux, de chiens ne leurs abbois,
 Tous leurs denis, ce sont haches, gros bois,
 Lances, harnois, estendars, gousfanons,
 Salpestre, feu, bombardes, & canons,
 Et semble aduis à les oïr parler,
 Qu'onques ne fut memoire de baller.

J'escrirois bien encores autre chose,
 Mais mieux me vaut rendre ma lettre close
 En cest endroit: car les Muses entendent
 Mon rude style, & du tout me defendent,
 De plus rien dire: afin qu'en cuidant plaire,
 Trop long escrit ne cause le contraire.
 Et pour autant, Princesse cordiale,
 (Tige partant de la fleur Liliale)
 Je vous suppli' ceste epistre en gré prendre,
 Me pardonnant de mon trop entreprendre,
 Et m'estimer (si peu que le desfers)
 Tousiours du rang de vos tres-humbles serfs.

Priant celuy qui les ames heurées:
 Fait triompher aux maisons syderées,

Que son vouloir & souverain plaisir,
Soit mettre à fin vostre plus haut desir.

A ladite Dame touchant l'armee du
Roy en Haynaut.

Ci void-on (tresillustre Princeesse) du
Roy la triomphante armee: qui vn Mer-
credi (comme sçauex) s'attendât auoir
la bataille, par paroles persuadantes à
le bien seruir esleua le cœur de ses gens à si volon-
taire force, qu' alors ils eussent non seulement cōba-
tu, mais foudroyé le reste du monde pour ce iour, au-
quel fut veüe la hautesse de cœur de maints cheua-
liers, qui par ardent desir voulurēt pousser en la flot-
te des ennemis, lors qu' e diffamee fuitte tournerēt:
laissant grand nombre des leurs ruinez en ta cam-
paigne par impetueux orage d'artillerie: dont fut
atteint le Bastard d' Aimery, si au vis, que le lende-
main fina ses iours à Vallenciennes. Apres peut-on
veoir des anciens Capitaines la rusée conduite: de
leurs gēs d'armes la discipline militaire obseruee:
l'ardeur des auāturiers, & l'ordre des Suisses, avec
le triomphe general de l'armee Gallicane: dōt la veue
seulement à meurtri l'honneur de Haynaut, com-
me le Basilic premier voyant l'homme mortel. Au-
tre chose (ma souveraine Dame) ne voyōs nous, qui
ne soit lamentable, comme pauvres femmes desolees,
errātes (leurs enfās au col) au trauers du pays des-
poüillé de verdure par le froid hyuernal, qui iā les
cōmēce à poindre: puis s'envōt chauffer en leurs vil-
les, villages & chasteaux mis à feu, cōbustion, &
ruine totale, par vengeance reciproque: voire ven-
geance si confuse, & miner selle, que nos ennemis
propres font assez pitié deuant nos yeux. Et en telle
miserable façon, ceste impitoyable serpēte, la Guer-
re, a obscurci l'air pur & net, par poudre de terre

Jeiche, par salpestre, & poudre artificielle, & par
fumeë causée du bois mortel ardent au feu (sans
eauë de grace) iextinguible. Mais nostre espoir par
deça est, que les prieres d'entre vous nobles Prin-
cesses, monteront si auant es chambres celestes, que
au moyë d'icelles, la tres sacree fille de Iesus Christ,
nommee Paix, descendra trop plus luisante, que le
Soleil, pour illuminer les regions Galliques. Et lors
sera vostre noble sang hors du danger d'estre es-
pandu sur les mortelles plaines. D'autre part aux
cœurs des ieunes Dames & Damoyelles entrera
certaine esperance du retour desiré de leurs maris,
& viuront pauvres laboureurs seurement en leurs
habitaclès, cōme Prelats en chambres bien natees.
Ainsi, bienheuree Princesse, esperons nous la non
assez soudaine venue de Paix : qui toutesfoi peut
finalement reuenir en despit de guerre cruelle. Cō-
me tesmoigne Minfant en sa Comedie de fatale
destinee, disant:

Paix engendre prosperité:
De Prosperité vient richesse:
De Richesse, Orgueil, Volupté:
D'Orgueil Contention sans cesse:
Contention la Guerre adresse:
La Guerre engendre Pauvreté:
La Pauvreté, Humilité:
D'Humilité reuiet la Paix:
Ainsi retournent humains faits.

Voila commēt (au pis aller, dont Dieu nous gard)
peut reuenir celle precieuse Dame souuent appellee
par la nation Françoisë, dedans les Temples diuins,
chantans. Seigneur dōne nous paix. Laquelle nous
vneille de brief enuoyer iceluy Seigneur, & Re-
dempteur Iesus, qui vous doit heureuse vie tran-
sitoire, & en fin eternelle.

A la Damoiselle negligente de venir
veoir ses amis.

NE pensez pas, tres-gente Damoiselle,
Ne pensez pas que l'amour & vray Zele
Que te portons iamaïs finisse & meure,
Pour ta trop longue & fascheuse demeure:
Fascheuse est-elle, au moins en nos endroits:
Mais ores quand quarante ans te tiendrois
Loing de nos yeux, si auroit-on (pour veoir)
Record de toy, & dueil de ne te veoir:
Car de long temps ne l'absence lointaine
Vaincre ne peut l'amour vraye & certaine.

Si t'aduisons, nostre amie treschere,
Que par deçà ne se fait bonne chere,
Que de t'auoir on ne face vn souhait:
Si l'un s'en rit, si l'autre est à son hait:
Si l'un s'esbat, si l'autre se recree
Si tost qu'on tient propos qui nous aggree,
Tant que le cœur de plaisir nous sautelle,
Pleust or' à Dieu (ce dit-on) qu'une telle
Fust or' ici: l'autre dit pleust à Dieu
Qu'un Ange l'eust transportee en ce lieu,
Mais pleust à Dieu (dit l'autre) qu'Astarot
L'apportast saine, aussi tost qu'un garrot.
Voila comment pour ta fort bonne grace,
Il n'y a cil qui son souhait ne face
D'estre avec toy: & ne pouuons sçauoir,
Pourquoy ne viens tes amis deçà veoir:
Le chemin n'est ni fascheux, ni crotté,
En moins d'auoir dit vn Obscrote,
En nos quartiers tu serois arriuee:
Pourquoy donques de nous ainsi priuee?
Possible n'est que bien t'excuser sceusses.
Brief, nous voudrions, qu'aussi haut voler pensses,
Que le haut mont Olympe Parnasse,

Ou qu'eusses or' le cheual Pegasus,
 Qui te portast voyant par les Prouinces:
 Ou qu'à present à ton vouloir tu tinses
 Par le licol, par quenue, ou par colet
 Le bon cheual du gentil Pacolet:
 Ou que ton pied fust aussi leger donques,
 Que biche, ou cerf, que le Roy chassa oncques:
 Ou que de là iusque ici contrust eau,
 Qui deuers nous te menast en batteau,
 Lors n'aurois tu bonne excuse iamaïs:
 Mais scauroit-on si en oubli tu mers,
 Les tiens amis: Car adoncq ne tiendroît,
 Fors seulement au bon vouloir. & droit,
 Et à l'amour, qui aux gens donne soing,
 De venir veoir les amis au besoing:
 Quoy qu'enuers toy n'auons peur qu'elle faille,
 Mais prions Dieu qu'excuse te defaille:
 Afin qu'amour qui onc ne te laissa,
 A nos desirs t'ameine par deçà.

Des lartieres blanches.

Demes couleurs, ma nouuelle alliee,
 Estre ne peut vostre iambe liee,
 Car couleurs n'ay, & n'en porteray mie
 Iusques à tant que i'auray vne amie
 Qui me tiendra le seul blanc que ie porte
 En ses couleurs de quelque belle sorte.
 Pleust or' à Dieu, pour mes douleurs estaindre,
 Que vous eussiez vouloir de les me taindre:
 C'est qu'il vous pleust pour ami me choisir,
 D'aussi bon cœur que i'en ay bon desir.
 Que dy-ie amy? Mais pour humble seruant,
 Quoy que ne soyez vn tel bien desseruant.
 Mais quoy? au fort, par loyaument seruir,
 Je tascheroye à bien le desseruir.
 Brief, pour le moins, tout le temps de ma vie

D'une autre aimer ne me prendroit enuie.
 Et par ainsi quand ferme ie serois,
 Pour prendre noir, le blanc ie laisserois:
 Car fermeté c'est le noir par droicteure,
 Pource que perdre il ne peut sa tainture.

Or porteray le blanc ce temps pendant
 Bonne fortune en amour attendant:
 Si elle vient elle sera receüe
 Par loyauté dedans mon cœur conceüe:
 S'elle ne vient de ma volonté franche
 Je porteray tousiours liuree blanche:
 C'est celle là, que i'aime le plus fort
 Pour le present: vous aduisant au fort,
 Si i'aime bien les blanches ceinturettes,
 I'aime encor mieux dames qui sont brunettes.

A V R O Y.

EN m'esbatant ie fay rondeaux en rime,
 Et en rimant bien souuent ie m'en rime:
 Bref, c'est pitié d'entre nous rimailleurs,
 Car vous trouuez assez de rime ailleurs:
 Et quand vous plaist, mieux que moy rimassez,
 Des biens auez & de la rime assez:
 Mais moy à tout ma rime & ma rimaille,
 Je ne soustien (dont ie suis marri) maille.

Or ce me dit vn iour quelque rimart
 Viença, Marot, trouues-tu en rime art,
 Qui serue aux gens, toy qui as rimassé?
 Ouy vrayment (dy-ie) Henry Macé.
 Car vois-tu bien la personne rimante,
 Qui au iardin de son sens la rime ente,
 Si elle n'a des biens en rimoyant,
 Elle prendra pla: sir en rime oyant:
 Et m'est aduis que si ie ne rimois,
 Mon pauvre corps ne seroit nourri mois,
 Ne demi iour: car la moindre rimette

C'est le plaisir, où faut que mon ris mette.
 Si vous suppli', qu'à ce ieune rimeur
 Faciez auoir un iour par sa rime heur.
 Afin qu'on die, en prose, ou en rimañt,
 Ce rimailleur, qui s'ailloit en rimañt,
 Tant rimassa, rima, & rimonna,
 Qu'il a cognu quel bien par rime on a.

Pour le Capitaine Bourgeon à Monsieur
 de la Roque.

Comme à celuy en qui plus fort i'espere,
 Et que ie tien pour pere, & plus que pere,
 A vous me plains par c'est escrit leger,
 Que ie ne puis de Paris desloger,
 Et si en ay vouloir tel comme il faut:
 Mais quoy? c'est tout: le reste me defaut,
 I'enten cela qui m'est le plus duisant.

Mais que me vaut d'aller tant deuissant?
 Venons au point, vous sçauetz, sans reproche,
 Que suis boiteux, au moins comme ie cloche:
 Mais ie ne sçay si vous sçauetz, comment
 Ie n'ay cheual, ne mule, ne iument:
 Parquoy, Monsieur, ie le vous fay sçauoir,
 A celle fin que m'en faciez auoir:
 Ou il faudra (la chose est toute secrete)
 Que voise à pied, ou bien que ie demeure:
 Car en finer ie ne m'attens d'ailleurs:
 Raison pourquoy? Il n'est plus de bailleurs,
 Sinon de ceux, lesquels dormiroyent bien,
 Si vous suppli', le trescher Seigneur mien,
 Baillez assez, mais ne rueillez dormir.

Quand desespoir me veut faire gemir,
 Voicy comment bien fort de luy me moque:
 O Desespoir, croy que sous rne Roque,
 Raque bien ferme, & pleine d'assurance,

Pour mon secours est cachee Esperance,
Si elle en sort, te donnera carriere,
Et pour ce donc reculle toy arriere.

Lors desespoir s'en va seignant du nez,
Mais ce n'est rien, si vous ne l'eschinez:
Car autrement i'amaïs ne cessera
De tormenter le Bourgeon, qui sera
Toujours Bourgeon, sans Raisin deuenir,
S'il ne vous plaist de luy vous souuenir.

Pour le Capitaine Raisin, audit Sei-
gneur de la Roque,

ES N mon vissant ie ne te fy scauoir
Chose de moy, dont tu deusses auoir
Ennuy ou dueil: mais pour l'heure presente,
Trescher Seigneur, il faut que ton cœur sente
Par amitié, & par ceste escriture
Vn peu d'ennuy de ma male aduerture.
Et m'attens bien, qu'en maint lieu, où iras,
A mes amis ceste Epistre liras:
Ie ne veyx pas aussi, que tu leur celes,
Mais leur diras: Amis i'ay des nouvelles
D'un malheureux, que Venus la Deesse
A forbanni de soulas, & lieffe.

Tu diras vray, car maux me sont venus
Par le vouloir d'impudique Venus,
Laquelle fit tant par mer, que par terre
Sonner vn iour contre femmes la guerre:
Où trop tost s'est maint cheualier trouué,
Et maint grand homme à son dam esprouue:
Maint bon courtaut y fut mis hors d'aleine:
Et maint mouton y laissa de sa laine.
Brief, nul ne peut (soit par feu, sang, ou mine)
Gagner profit en guerre feminine:
Car leur ardeur est aspre le possible:

Et leur harnois haut & bas inuincible.

Quant est de moy, ieunesse pauvre, & sotte
Me fit aller en ceste dure flotte
Fort mal garny de lances, & escus:
Semblablement le gentil Dieu Bacchus
M'y amena accompagné d'andoilles,
De gros iambons, de verres & gargonilles,
Et de bon vin versé en maint flascou:
Mais i'y reçeu si grand coup de faucon,
Qu'il me fallut soudain faire la poulle
Et m'en fuir (de peur) hors de la foule.

Ainsi nauré ie contemple, remire,
Où ie pourrois trouuer souuerain Mire:
Et prenant cœur autre que le malade
Vins circuir les limites d'Arcade,
La terre neuue, & la grand' Tartarie,
Tant qu'à la fin me trouuay en Surie:
Où vn grand Turq me vint au corps saisir,
Et sans auoir à luy fait desplaisir,
Par plusieurs iours m'a si tresbien frotté
Le dos, les reins, les bras, & le costé,
Qu'il me conuint gesir en vne couche
Criant les dents, le cœur, aussi la bouche,
Disant (helas) ô Barolus puissant Dieu,
M'as tu mené exptes en ce haut lieu,
Pour voir à l'ail moy le petit Raisin
Perdre le goût de mon proche cousin?
Si vne fois puis auoir allegiance;
Certainement i'en prendray bien vengeance,
Car ie feray vne armée legere,
Tant seulement de lances de fougere,
Camp de tauerne, & pannois de iambons,
Et bæuf sallé, qu'on trouue en mangeant bons,
Tant que du choc rendray tes flascous vuides,
Si tu n'y mets grand ordre, & bonnes guides.

Ainsi i'esleue enuers Bacchus mon cœur,
 Pource qu'il m'a priné de sa liqueur,
 Me faisant boire en chambre bien serree
 Fade tisanne, avecques eau serree,
 Dont souuent fay ma grand' soif estancher.

Voila comment (ô Monseigneur tant cher)
 Sous l'estendard de fortune indignee,
 Ma vie fut iadis predestinee.
 En fin d'escriit, bien dire le te vueil,
 Pour adoucir l'aigreur de mon grand dueil,
 Car dueil caché en desplaisant courage,
 Cause trop plus de douleur & de rage,
 Que quand il est par paroles hors mis,
 Ou déclaré par lettre à ses amis:
 Tu es des miens le meilleur esprouvé.
 A Dieu celuy que tel i'ay bien trouué.

A M. Bouchart Docteur en Theologie.

Donne response à mon present affaire,
 Docte Docteur, Qui t'a induit à faire
 Empriçonner depuis six iours en ça
 Vn tien amy, qui onc ne t'offensa?
 Et vouloir mettre en luy crainte, & terreurs
 D'aigre iustice, en disant, que l'erreur
 Tient de Luther? Point ne suis Lutheriste,
 Ne Zuinglien, & moins Anabaptiste:
 Je suis de Dieu par son fils Iesus Christ.

Je suis celuy, qui ay fait maint escriit,
 Dont vn seul vers on n'en scauroit extraire,
 Qui à la Loy diuine soit contraire.
 Je suis celuy, qui prends plaisir & peine
 A louer Christ & sa mere tant pleine
 De grace infuse: & pour bien l'esprouuer,
 On le pourra par mes escrits trouuer.

Brief, celuy suis, qui croit, honore, & prise.

La sainte, vraye, & catholique Eglise.
 Autre doctrine en moy ne veux bouter:
 Ma Loy est bonne, & si ne faut douter
 Qu'à mon pouuoir ne la prise & exauce,
 Ven qu'un Payen prise la sienne fausse.
 Que quiers tu donc, ô Docteur catholique?
 Que quiers-tu donc? as-tu aucune pique
 Encontre moy? ou si tu prens saueur
 A me trister dessous autruy faueur?

Je croy que non, mais quelque faux entendre
 T'a fait sur moy telle rigueur estendre,
 Donques refrain de ton courage l'ire,
 Que pleust à Dieu, qu'ores tu peusses lire
 Dedans ce corps de franchise interdit:
 Le cœur verrois autre, qu'on ne t'a dit.

A tant me tais, chër Seigneur nostre maistre,
 Te suppliant à ce coup amy m'estre.
 Et si pour moy à raison tu n'es mis,
 Fay quelque chose aumoins pour mes amis,
 En me rendant par vne hors boutée
 La liberté, laquelle m'as ostée.

A son amy Lyon.

IE ne t'escri de l'amour vaine, & folle,
 Tu vois assez, s'elle sert, ou affolle:
 Je ne t'escri ne d'armes, ne de guerre,
 Tu vois, que peut bien ou mal y acquerre:
 Je ne t'escri de fortune puissante,
 Tu vois assez, s'elle est ferme, ou glissante:
 Je ne t'escri d'abus trop abusant,
 Tu ne sçais prou, & si n'en vas vsant:
 Je ne t'escri de Dieû, ne sa puissance,
 C'est à luy seul t'en donner cognoissance:
 Je ne t'escri des dames de Paris,
 Tu en sçais plus que leurs propres maris:
 Je ne t'escri, qui est rude, ou affable,

Mais ie te veux dire vne belle fable:

C'est assauoir du Lyon, & du Rat.

Cestuy Lydn plus fort qu'un vieil verrat,

Vid vne fois que le Rat ne scauoit

Sortir d'un lieu, pour autant qu'il auoit

Mangé le lard, & la chair toute crüe:

Mais ce Lyon (qui iamais ne fut grüe)

Trouua moyen, & maniere, & matiere.

D'ongles, & dents, de rompre la ratiere:

Dont maistre Rat eschappa vistement:

Puis mit à terre un genoil gentement,

Et en ostant son bonnet de la teste,

A mercié mille fois la grand' beste:

Iurant le Dieu des Souris, & des Rats

Qu'il luy rendroit. Maintenant tu verras

Le bon du conte. Il aduint d'auenture,

Que le Lyon pour cercher sa pasture,

Saillit dehors sa cauerne, & son siege:

Dont (par malheur) se trouua pris au piege,

Et fut lié contre un ferme posteau.

Adonc le Rat, sans serpe, ne couteau,

Y arriua ioyeux, & esbaudy,

Et du Lyon (pour vray) ne s'est gandy,

Mais despita Chats, Chates, & Chatons,

Et pris a fort Rats, Rates, & Ratons.

Dont il auoit trouué temps favorable

Pour secourir le Lyon secourable:

Auquel a dit, tais toy Lyon lié

Par moy seras maintenant deslié:

Tu le vauras bien, car le cœur ioly as:

Bien y parut, quand tu me deslias.

Secouru t'as fort Lyonneusement,

Or secouru seras Rateusement.

Lors le Lyon ses deux grans yeux redressit,

Et vers le Rat les tourna un petit,

En luy disant, ô pauvre verminiere,
 Tu n'as sur toy instrument, ne maniere,
 Tu n'as couteau serpe, ne serpillon,
 Qui sceut couper corde, ne cordillon,
 Pour me ietter de ceste estroite voye:
 Va te cacher, que le Chat ne te voye.

Sire Lyon(dit le fils de Souris)
 De ton propos(certes) ie me soufris,
 I'ay des couteaux assez, ne te soucie,
 De bel os blanc plus trenchans qu'une sie:
 Leur gaine c'est ma genciue & ma bouche:
 Bien couperont la corde qui te touche
 De si tres pres: car i'y mettray bon ordre.

Lors sire Rat va commencer à mordre
 Ce gros lien: vray est qu'il y songea
 Assez long temps, mais il le vous rongea
 Souuent, & tant, qu'à la parfin tout rompt:
 Et le Lyon de s'en aller fut prompt.
 Disant en soy: nul plaisir(en effet)
 Ne se perd point, quelque part où soit fait.
 Voila le conte en termes rimassez:
 Il est bien long, mais il est vieil assez
 Tesmoin Esope, & plus d'un million.

Or vien me voir, pour faire le Lyon:
 Et ie mettray peine, sens, & estude
 D'estre le Rat, exempt d'ingratitude:
 I'enten, si Dieu te donne autant d'affaire,
 Qu'au grand Lyon: ce qu'il ne vueille faire.

Du Coq à l'Asne, de Lyon Iamct.

I Et enuoye un grand million
 De saluts, mon amy Lyon:
 S'ils estoient d'or ils vaudroyent mieux:
 Car les François ont parmi eux
 Toujours des nations estranges.

Mais quoy? nous ne pouuons estre anges,
 C'est pour venir à l'equinoque,
 Pource qu'une femme se moque,
 Quand son amy son cas luy conte.
 Or pour mieux te faire le conte,
 A Rome sont les grands pardons.
 Il faut bien que nous nous gardons
 De dire qu'on les appetisse:
 Excepté que gens de Iustice
 Ont le temps apres les Chanoines.

Je ne vy iamais tant de moynes,
 Qui viuent & si ne font rien.
 L'Empereur est grand terrien,
 Plus grand que Monsieur de Bourbon.
 On dit, qu'il fait à Chambourg bon
 Mais il fait bien meilleur en France,
 Car si Paris auoit souffrance,
 Montmartre auroit grand desconfort
 Aussi depuis qu'il gele fort,
 Croyez qu'en despit des ialoux,
 On porte souliers de veloux,
 Ou de trippe que ie ne mente.
 Je suis bien fol, ie me tormente
 Le cœur & le corps d'un affaire
 Dont toy & moy n'auons que faire:
 Cela n'est qu'irriter les gens:
 Tellement que douze sergens
 Bien armez iusques au colet
 Battront bien un homme seulet.
 Pourueu que point ne se defende.
 Iamais ne veulent qu'on les pendre:
 Si disent les vieux quolibets
 Qu'on ne void pas tant de gibets
 En ce monde, que de larrons.
Porte bonnets carrez, ou ronds,

Ou chapperons fourrez d'ermes,
Ne parle point & fais des mines,
Te voila sage, & bien discret.
Lyon Lyon, c'est le secret,
Appren tandis que tu es vieux:
Et tu verras les enuieux
Courir comme la Chanaanee,
En disant qu'il est grande annee
D'amoureuses, & d'amoureux,
De dolens, & de languoureux.
Qui meurent le iour quinze fois.
Samedy prochain toutesfois
On doit lire la loy civile:
Et tant de veaux, qui vont par ville,
Seront bruslez sans faute nulle,
Car ils ont cheuauché la mule,
Et la cheuauchent tous les iours.

Tel fait à Paris longs seiours,
Qui voudroit estre en autre lieu.
Laquelle chose de par Dieu,
Amour finissent par couteaux.
Les trois Dames des blancs manteaux
S'habillent toutes d'une sorte.
Il n'est pas possible qu'on sorte
De ces cloistres aucunement,
Sans y entrer premierement:
C'est un argument de Sophiste:
Et qu'ainsi soit, un bon Papiste
Ne dit iamais bien de Luther:
Car s'ils venoyent à disputer,
L'un des deux seroit heretique.
Oltre plus, une femme ethique
Ne sçauroit estre bonne bague:
D'auantage, qui ne se brague
N'est point prise au temps present:

Et qui plus est, vn beau present
Sert en amours plus que babilz.
Et puis la façon des habits
Dedans vn an sera trop vieille.

Il est bien vray, qu'vn amy veille,
Pour garder l'autre de diffame.
Mais tant y a, que mainte femme
S'efforce à parler par escrit.
Or est arriué l'Antechrist,
Et nous l'auons tant attendu.
Ma Dame ne m'a pas vendu,
C'est vne chanson gringottee,
La musique en est bien nottee,
Ou l'aspiette de la clefment.
Par la mort bien voila Clement,
Prenez-le, il a mangé le lard.
Il fait bon estre Papelard,
Et ne courroucer point les fees.

Toutes choses qui sont coiffées,
Ont moult de lunes en la teste,
Escriuez moy s'on fait plus feste
De la Lingere du Palais,
Car maistre Iean du Pont Alais
Ne sera pas si outrageux,
Quand viendra à iouer ses ieux,
Qu'il ne vous face trestous rire.
Vn homme ne peut bien escrire,
S'il n'est quelque peu bon lisart.
La chanson de frere Grisart
Est trop sale pour ces pucelles:
Et si fait mal au cœur de celles
Qui tiennent foy à leurs maris.

Si le grand rimeur de Paris
Vient vn coup à voir ceste lettre,
Il en recudra oster, ou mettre,

Car c'est le Roy des corrigeurs,
 Et ma plume d'oye, ou de iars
 Est ià plus escroupionnee
 Qu'une vieille bas enconnee,
 D'escrire aujourdhuy ne cessa.

Des nouvelles de pardeça,
 Le Roy va souvent à la chasse,
 Tant qu'il faut descendre la chasse
 Saint Marceau pour fuire plouuoir.

Or Lyon, puis qu'il t'a plen voir
 Mon epistre iusques ici.
 Je te supplie m'excuser. si
 Du Coq à l'Asne vois sautant,
 Et que ta plume en face autant:
 Afin de dire en petit metre
 Ce que i'ay oublié d'y mettre.

Excuses d'auoir fait aucuns Adieux.

S V B S C R I P T I O N.

Clement Marot aux gentils veaux
 Qui ont fait les Adieux nouveaux.

Satyriques trop enuieux
 Escriptans de plume lezarde,
 Vous auez fait de beaux Adieux,
 Le feu saint Antoine les arde:

Puis vostre langue se hazarde
 De semer que ie les ay faits:
 Ainsi le coupable se garde,
 Et l'innocent porte le fuix.

Si mettez vous bien par la gorge,
 Sus Dames ne suis animé:
 Et ne sortit onc de ma forge
 Vn ouurage si mal limé:
 Et ne sera mien estimé
 Par ceux qui cognoissent ma veine,
 Brief, il est vn peu mal rimé,

Et la raison en est bien vaine.

Et en cela plus sots, que fins,
Vous vous monstrez, apertement:
Car pour bien venir à vos fins,
Besongner falloit autrement.
Si parlé eussiez seulement
De six, qui haine m'ont voué,
On vous eust creu facilement
Et i'eusse le tout aduoué.

Mais vn chacun iuger peut bien.
Que parler ne voudrois des femmes,
Qui ne m'ont offensé en rien,
Et qui n'eurent iamais diffames.
Et puis vous y meslez les dames
Qui scauent que suis leur seruant:
C'est tresmal entendu vos games,
Pour mettre vos chants en auant.

Bien ne mal n'ay voulu escrire
De tant honnestes Damoiselles:
Et quand d'elles voudrois rien dire,
Ie ne ferois point faux libelles:
Plustost leurs loüanges tresbelles
Dirois en mon petit scauoir,
Pour acquerir la grace d'elles,
Que chacun met peine d'auoir.

Dames, où n'y a que reprendre,
Et qui tenez l'honneur trescher,
A moy ne vous en vueillez prendre,
Onques ne pensay d'y toucher.
Vueillez vous donques attacher
Aux meschans, & sots blasonneurs,
Qui n'ont sceu comment me fascher,
Sinon en touchant vos honneurs.

De tigne espesse de six doigts,
D'un œil hors du chef arraché,

De membres aussi secs que bois,
 D'un nez de fins clous attaché,
 De tout cela soit entaché
 Qui tels beaux Adieux a fait naistre:
 Quand il sera ainsi merché,
 Il sera aisé à cognoistre.

Aux Dames de Paris, qui ne vouloyent
 prendre les precedentes excuses
 en payement.

Puis qu'au partir de Paris ce grand lieu,
 On vous a dit trop rudement Adieu,
 Dire vo^x vœux malgré chacun l'agard,
 A l'arriuer doucemēt Dieu vous gard.

Dieu vous gard donq mes Dames tant poupinex;
 Qui vous fait mal? trouuez vous des espines
 En ces Adieux? Ces beaux Rethoriqueurs
 Ont ils au vif touché vos petits cœurs?
 Croyez de vray que le grand Lucifer
 S'en chauffera un iour en son Enfer:
 Car ce n'est point ieu de petits enfans,
 D'ainsi toucher vos honneurs triomphans.

Or puis qu'aduiant que ce mal vous auez
 Guerissez vous, si guerir vous sçauex;
 Quand est de moy, ie ne sçay medecine,
 Emplastre, onguent, ni herbe ne racine
 Qui sçeuist au vray l'aigreur diminuer
 De vostre mal, qui veut continuer:
 Mais ie sçay bien comme il ne croistra point,
 Et ne poindra par moy non plus qu'il poind.
 Tant seulement faut que plus ne croyez
 Qu'il vient de moy: car certaines soyez,
 Que si ma plume endroit vous se courrouce,
 Il n'y aura Blanche, Noire, ni Rouffe,
 Qui bien ne sente augmenter son angousse:

Et qui au doigt, & à l'œil ne cognoisse
Combien mieux pique vn Poëte de Roy,
Que les rimeurs, qui ont fait le desroy.
Non que ce soit de piquer ma coustume,
Mais il n'est bois si verd qui ne s'allume.
Tant plus me suis par escrit excusé,
Tant plus m'avez de parole accusé.
Vstant vers moy de menasses folletes:
Puis quand sentez vos puissance: foiblettes,
Allez querant aux hommes allegeance,
En leur chantant, faites m'en la vengeance.
O foible gent, qui ne se peut (en somme)
D'hommes venger sinon par secours d'homme!
Bon est l'ouurier, qui ne fit pas esgale
Vostre puissance à la volonté male,
Puis qu'en tout cas, & en toute saison
Vostre appetit surmonte la raison.

Ces mots ne vont iusques aux vertueuses,
Mais dites moy vous autres bien fascheuses,
Quand des Adieux i'eusse aduoné l'affaire
Sans m'excuser: qu'eussiez vous sçeu pis faire?
Vous me tenez termes plus rigoureux,
Que le drapier au berger douloureux.

Si n'est-il loup, louue, ne louueton
Tigre, n'aspic, ne serpent, ne luthon,
Qui i'amaïs eust sus moy la dent boutée.
Si mon excuse il eust bien escoutée.
Auez vous donc les cœurs moins damoiseaux,
Qu'aspics, ne loups, & tels gentils oiseaux?
Ie croy que non: pour tout auez loüanges
D'humble parler, & de visages d'anges:
Et de ma part me semblent vos façons
Sucre en douceur, & en froideur glaçons.
Si trompé suis, ie dy que la couleur
En vos iardins sous douces fleurs se cœure.

Certes ie croy que vous cuidez (sans feinte)
Que i'ay basti mes excuses par crainte:
Bien peu s'en faut, que ne die en mes vers
Propos de vous, qui montre le reuers.
Ma Muse ardante aistre chose ne quiert,
L'encre le veut, la plume m'en requiert:
Et ie leur dy que rien de vous ne sçay:
Mais Dieu vous gard que i'en face l'essay:

N'ay-ie passé ma ieunesse abusée
Autour de vous? laquelle i'eusse vsee
En meilleur lieu (peut estre en pire aussi)
Rien ne diray, n'ayez aucun souci:
Et si en sçay, bien ie l'ose assurer,
Pour faire rire, & pour faire pleurer:
Mais que vaudroit d'en travailler mes doigts
Sur le papier? Meres, Turcs, & Medois
Sçauent vos cas: la terre n'est semee,
Sinon du grain de vostre renommee.
Brief pour escrire y a bien d'autres choses.
Dedans Paris trop longuement encloses:
Tant de bronillis, qu'en iustice on tolere,
Ie l'escrirois, mais ie crains la colere:
L'oyssuete des prestres, & cagots
Ie la dirois, mais garde les fugots:
Et des abus, dont l'Eglise est fourree,
I'en parlerois, mais garde la bourree.
De tout cela, & de vous me tairoye,
Et en chemin plus beau me retrairoye
Quand me viendroit d'escrire le desir.

Ie blasmerois guerre qui fait gesir
Iournellement par terre en grande outrance
Les vieux soudars, & les ieunes de France.

Ou emplerois la mienne blanche carte
Du bien de paix, la priant qu'elle parte
Du haut du ciel pour venir visiter

Princes Chrestiens, & entr'eux habiter.

Ou dirois loz meritoire de ceux
Qui bien seruans n'ont l'esprit paresseux
A la cercher, taschans (comme loyaux)
Tirer deçà les deux enfans Royaux.

Ou parlerois (vsant de plus haut stile)
De maint conflit cruel, dur, & hostile,
Où lon a veu charger, & presse fendre
Nostre bon Roy, pour vous autres defendre,
Ce temps pendant que preniez vos delits
(Sans nul danger) en vos chambres & lits.

Ou conteroie de luy maint grand orage
De grand' fortune, & son plus grand courage,
Qui sous le faix n'a esté veu ployer.

Voila le poinct où voudrois m'employer,
Sans m'amuser à rimer vos Adieux,
Et faites moy mines de groins & d'yeux
Tant que voudrez: onques ne prins visée
Pour vous lascher vn seul trait de risée,
Et m'en croyez: mais les langues qui sonnent,
Comme vn cliquet, tousiours le bruit me donnent
De tous escrits, tant soyent lourdemment faits:
Ainsi soustiens des Asnes tout le faix.

Or estes vous dedans Paris six femmes,
Qui vn escrit tout farsé de diffâmes
M'auex transmis: & quand aucun se boute,
A l'escouter, luy semble qu'il escoute,
En plein marché six ordes harengeres
Ietter le feu de leurs langues legeres
Contre quelqu'un: Va vilain sarcereau,
Maraut, belistre, yurongne, maquereau.
Comme vne pie en cage iniurieuse.

En vostre epistre aussi tant furieuse
M'auex reprins, que ie veux faire bragues
Dessus l'amour, sans chaines, & sans bagues.

Ha (dy-ie lors) il faut que chacun croye,
Qu'à tout oiseau il souuient de sa proye.
Vos grands faucons, qui furent fauconneaux,
Volent tousiours pour chaines & anneaux.

Puis vous touchez & les morts, & les vifs:
Respondez moy, pourquoy en vos deuils
Blasmez vous tant feu mon pere honoré
Qui vostre sexe a tant bien decoré
Au liure dit, des Dames l'aduocate?
J'estimerois la recompense ingrate,
Si pour vous six eust trauaillé sa testé
Mais il parla de toute femme honeste:
Non que sur vous ie treuve que redire,
Ainçois chacun vous doit nommer, & dire
Auant la mort les six Canonisees,
Ou (pour le moins) les six Chanonisees.
Quant au refuseur, qui pour tels vieux registres
Print tant de peines à faire des Epiſtres
Encontre moy, pour tous les menus droits
De son labeur, seulement ie voudrois,
Qu'il eut couuert de vous six la plus saine:
Il auroit beau se lauer d'eau de Seine
Après le coup. Ha, le vil blasonneur,
C'est luy qui fit sur les Dames d'honneur
Tous les Adieux: & vous six l'en priastes:
Puis dessus moy le grand haro criastes,
Sçachans, de vray, que pour vous seulement
On n'eust crié dessus moy nullement.

Et de bon heur prinſtes vn secretaire
Propre pour vous: onques ne se ſçeut taire
De composer en iniure, & meschance:
Ie le cognois. Or prenons autre chance.

Ie ſuis d'aduis que veniez appointant:
Quant au courroux, en moy n'en a point tant,
Que pour le bien de vous six ie ne veille:

Ainsi i'esleue enuers Bacchus mon cœur,
 Pource qu'il m'a priué de sa liqueur,
 Me faisant boire en chambre bien serree
 Fade tisanne, avecques eau serree,
 Dont souuent fay ma grand' soif estancher.

Voila comment (ô Monseigneur tant cher)
 Sous l'estendard de fortune indignee,
 Ma vie fut iadis predestinee.
 En fin d'escriit, bien dire le te vueil,
 Pour adoucir l'aigreur de mon grand dueil,
 Car dueil caché en desplaisant courage,
 Cause trop plus de douleur & de rage,
 Que quand il est par paroles hors mis,
 Ou declaré par lettre à ses amis:
 Tu es des miens le meilleur esprouué,
 A Dieu celuy que tel i'ay bien trouué.

A M. Bouchart Docteur en Theologie.

Donne responce à mon present affaire,
 Docte Docteur, Qui t'a induit à faire
 Emprisonner depuis six iours en ça
 Vn tien amy, qui onc ne t'offensa?
 Et vouloir mettre en luy crainte, & terreur
 D'aigre iustice, en disant, que l'erreur
 Tient de Luther? Point ne suis Lutheriste,
 Ne Zuinglien, & moins Anabaptiste:
 Je suis de Dieu par son fils Iesus Christ.

Je suis celuy, qui ay fait maint escriit,
 Dont vn seul vers on n'en sçauroit extraire,
 Qui à la Loy diuine soit contraire.
 Je suis celuy, qui prends plaisir & peine
 A louer Christ & sa mere tant pleine
 De grace infuse: & pour bien l'esprouuer,
 On le pourra par mes escrits trouuer.

Brief, celuy suis, qui croit, honore, & prise

La sainte, vraye, & catholique Eglise.
 Autre doctrine en moy ne veux bouter:
 Ma Loy est bonne, & si ne faut douter
 Qu'à mon pouuoir ne la prise & exauce,
 Ven qu'un Payen prise la sienne fausse.
 Que quiers tu donc, ô Docteur catholique?
 Que quiers-tu donc? as-tu aucune pique
 Encontre moy? ou si tu prens saueur
 A me trister deffous autruy faueur?

Je croy que non, mais quelque faüx entendre
 T'a fait sur moy telle rigueur estendre,
 Donques refrain de ton courage l'ire,
 Que pleust à Dieu, qu'ores tu peusses lire
 Dedans ce corps de franchise interdit:
 Le cœur verrois autre, qu'on ne t'a dit.

A tant me tais, cher Seigneur nostre maistre,
 Te suppliant à ce coup amy m'estre.
 Et si pour moy à raison tu n'es mis,
 Fay quelque chose aumoins pour mes amis,
 En me rendant par vne hors botee
 La liberté, laquelle m'as ostee.

A son amy Lyon.

IE ne t'escry de l'amour vaine, & folle,
 Tu vois assez, s'elle sert, ou affolle:
 Je ne t'escry ne d'armes, ne de guerre,
 Tu vois, que peut bien ou mal y acquerre:
 Je ne t'escry de fortune puissante,
 Tu vois assez s'elle est ferme, ou glissante:
 Je ne t'escry d'abus trop abusant,
 Tu ne sçais prou, & si n'en vas vsant:
 Je ne t'escry de Dieu, ne sa puissance,
 C'est à luy seul, t'en donner cognoissance:
 Je ne t'escry des dames de Paris,
 Tu en sçais plus que leurs propres maris:
 Je ne t'escry, qui est rude, ou affable,

Mais ie te veux dire vne belle fable:

C'est assauior du Lyon, & du Rat.

Cestuy Lyon plus fort qu'un vieil verrat,

Vid vne fois que le Rat ne scauoit

Sortir d'un lieu, pour autant qu'il auoit

Mangé le lard, & la chair toute crüe:

Mais ce Lyon (qui iamaïs ne fut grüe)

Trouua moyen, & maniere, & matiere.

D'ongles, & dents, de rompre la ratiere:

Dont maistre Rat eschappa vistement:

Puis mit à terre un genoil gentement,

Et en ostant son bonnet de la teste,

A mercié mille fois la grand' beste:

Iurant le Dieu des Souris, & des Rats

Qu'il luy rendroit. Maintenant tu verras

Le bon du conte. Il aduint d'auenture,

Que le Lyon pour chercher sa pasture,

Saillit dehors sa cauerne, & son siege:

Dont (par malheur) se trouua pris au piege,

Et fut lié contre un ferme posteau.

Adonc le Rat, sans serpe, ne couteau,

Y arriua ioyeux, & esbaudy,

Et du Lyon (pour vray) ne s'est gaudy,

Mais despita Chats, Chates, & Chatons,

Et pris a fort Rats, Rates, & Ratons.

Dont il auoit trouué temps favorable

Pour secourir le Lyon secourable:

Auquel a dit, tais toy Lyon lié

Par moy seras maintenant deslié:

Tu le vauxbien, car le cœur ioly as:

Bien y parut, quand tu me deslias.

Secouru t'as fort Lyonneusement,

Or secouru seras Rateusement:

Lors le Lyon ses deux grans yeux vestit,

Et vers le Rat les iourna un petit,

En lay disant, ô pauvre verminiere,
 Tu n'as sur toy instrument, ne maniere,
 Tu n'as couteau serpe, ne serpillon,
 Qui sçeut couper corde, ne cordillon,
 Pour me ietter de ceste estroite voye:
 Va te cacher, que le Chat ne te voye.

Sire Lyon (dit le fils de Souris)
 De ton propos (certes) ie me soufris,
 J'ay des conteaux assez, ne te soucie,
 De bel os blanc plus trenchans qu'une sie:
 Leur gaine c'est ma genciue & ma bouche:
 Bien couperont la corde qui te touche
 De si tres pres: car i'y mettray bon ordre.

Lors sire Rat va commencer à mordre
 Ce gros lien: vray est qu'il y songea
 Assez long temps, mais il le vous rongea
 Souuent, & tant, qu'à la parfin tout rempt:
 Et le Lyon de s'en aller fut prompt.
 Disant en soy: nul plaisir (en effet)
 Ne se perd point, quelque part où soit fait.
 Voila le conte en termes rimassez:
 Il est bien long, mais il est vieil assez
 Tesmoin Esope, & plus d'un million.

Or vien me voir, pour faire le Lyon:
 Et ie mettray peine, sens, & estude
 D'estre le Rat, exempt d'ingratitude:
 J'enten, si Dieu te donne autant d'affaire,
 Qu'au grand Lyon: ce qu'il ne vueille faire.

Du Coq à l'Asne, de Lyon Iamet.

IE t'enuoye vn grand million
 De saluts, mon amy Lyon:
 S'ils estoyent d'or ils vaudroyent mieux:
 Car les François ont parmi eux
 Tousiours des nations estranges.

Mais quoy? nous ne pouuons estre anges,
 C'est pour venir à l'equinoque,
 Pource qu'une femme se moque,
 Quand son amy son cas luy conte.
 Or pour mieux te faire le conte,
 A Rome sont les grands pardons.
 Il faut bien que nous nous gardons
 De dire qu'on les appetisse:
 Excepté que gens de Iustice
 Ont le temps apres les Chanoines.

Ie ne vy iamais tant de moynes,
 Qui viuent & si ne font rien.
 L'Empereur est grand terrien,
 Plus grand que Monsieur de Bourbon.
 On dit, qu'il fait à Chambourg bon
 Mais il fait bien meilleur en France,
 Car si Paris auoit souffrance,
 Montmartre auroit grand desconfort
 Aussi depuis qu'il gele fort,
 Croyez, qu'en despit des ialoux,
 On porte souliers de veloux,
 Ou de trippe que ie ne mente.
 Ie suis bien fol, ie me torment
 Le cœur & le corps d'un affaire
 Dont toy & moy n'auons que faire:
 Cela n'est qu'irriter les gens:
 Tellement que douze sergens
 Bien armez iusques au colet
 Battront bien un homme seullet.
 Pouruen que point ne se defende.
 Iamais ne veulent qu'on les pendre:
 Si disent les vieux quolibets
 Qu'on ne void pas tant de gibets
 En ce monde, que de larrons.

Porte bonnets carrez, ou ronds,

On chapperons fourrez d'ermine,
Ne parle point & fais des mines,
Te voila sage, & bien discret.
Lyon Lyon, c'est le secret,
Appren tandis que tu es vieux:
Et tu verras les enuieux
Courir comme la Chanaanee,
En disant qu'il est grande annee
D'amoureux, & d'amoureux,
De dolens, & de languoureux.
Qui meurent le iour quinze fois.
Samedy prochain toutesfois
On doit lire la loy civile:
Et tant de veaux, qui vont par ville,
Seront bruslez sans faute nulle,
Car ils ont cheuauché la mule,
Et la cheuauchent tous les iours.

Tel fait à Paris longs seiours,
Qui voudroit estre en autre lieu.
Laquelle chose de par Dieu,
Amour finissent par couteaux.
Les trois Dames des blancs manteaux
S'habillent toutes d'une sorte.
Il n'est pas possible qu'on sorte
De ces cloistres aucunement,
Sans y entrer premierement:
C'est vn argument de Sophiste:
Et qu'ainsi soit, vn bon Papiste
Ne dit iamais bien de Luther:
Car s'ils venoyent à disputer,
L'un des deux seroit heretique.
Outre plus, vne femme ethique
Ne scauroit estre bonne bague:
D'auantage, qui ne se brague
N'est point prise au temps present:

Et qui plus est, vn beau present
Sert en amours plus que babilz.
Et puis la façon des habits
Dedans vn an sera trop vieille.

Il est bien vray, qu'un amy veille,
Pour garder l'autre de diffame.
Mais tant y a, que mainte femme
S'efforce à parler par escrit.
Or est arriué l'Antechrist,
Et nous l'auons tant attendu.
Ma Dame ne m'a pas rendu,
C'est vne chanson gringottee,
La musique en est bien nottee,
Ou l'asiette de la clefment.
Par la mort bien voila Clement,
Prenez-le, il a mangé le lard.
Il fait bon estre Papelard,
Et ne courroucer point les fees.

Toutes choses qui sont coiffées,
Ont moult de lunes en la teste,
Escriuez moy s'on fait plus feste
De la Lingere du Palais,
Car maistre Iean du Pont Alais
Ne sera pas si outrageux,
Quand viendra à iouer ses ieux,
Qu'il ne vous face trestous rire.
Vn homme ne peut bien escrire,
S'il n'est quelque peu bon lisart.
La chanson de frere Grisart
Est trop sale pour ces pucelles:
Et si fait mal au cœur de celles
Qui tiennent foy à leurs maris.

Si le grand rimeur de Paris
Vient vn coup à voir ceste lettre,
Il en vaudra oster, ou mettre,

Car c'est le Roy des corrigeurs,
 Et ma plume d'oye, ou de iars
 Est ià plus escroupionnee
 Qu'une vieille bas enconnee,
 D'escrire aujourdhuy ne cessa.

Des nouvelles de pardeça,
 Le Roy va souvent à la chasse,
 Tant qu'il faut descendre la chasse
 Saint Marceau pour faire plouuoir.

Or Lyon, puis qu'il t'a pleu voir
 Mon epistre iusques ici.

Ie te supplie m'excuser. si
 Du Coq à l'Asne vois sautant,
 Et que ta plume en face autant:
 Afin de dire en petit metre
 Ce que i'ay oublié d'y mettre.

Excuses d'auoir fait aucuns Adieux.

S V B S C R I P T I O N.

Clement Marot aux gentils veaux
 Qui ont fait les Adieux nouveaux.

S Atyriques trop enuieux
 Escriptans de plume lezarde,
 Vous auez fait de beaux Adieux,
 Le feu saint Antoine les arde:

Puis vostre langue se hazarde
 De semer que ie les ay faits:
 Ainsi le coupable se garde,
 Et l'innocent porte le faix.

Si mettez vous bien par la gorge,
 Sus Dames ne suis animé:
 Et ne sortit onc de ma forge
 Un ouurage si mal liné:
 Et ne sera mien estimé
 Par ceux qui cognoissent ma veine,
 Brief, il est un peu mal rimé,

Et la raison en est bien vaine.

Et en cela plus sots, que fins,
Vous vous monstrez apertement:
Car pour bien venir à vos fins,
Besongner falloit autrement.
Si parlé eussiez seulement
De six, qui haine m'ont voué,
On vous eust creu facilement
Et i'eusse le tout aduoué.

Mais vn chacun iuger peut bien.
Que parler ne voudrois des femmes,
Qui ne m'ont offensé en rien,
Et qui n'eurent iamais diffames.
Et puis vous y meslez les dames
Qui scauent que suis leur seruant:
C'est tresmal entendu vos games,
Pour mettre vos chants en auant.

Bien ne mal n'ay voulu escrire
De tant honnestes Damoiselles:
Et quand d'elles voudrois rien dire,
Ie ne ferois point faux libelles:
Plustost leurs loüanges tresbelles
Dirois en mon petit sçauoir,
Pour acquerir la grace d'elles,
Que chacun met peine d'auoir.

Dames, où n'y a que reprendre,
Et qui tenez l'honneur trescher,
A moy ne vous en vueillez prendre,
Onques ne pensay d'y toucher.
Vueillez vous donques attacher
Aux meschans, & sots blasonneurs,
Qui n'ont sceu comment me fascher,
Sinon en touchant vos honneurs.

De tigne espesse de six doigts,
D'un œil hors du chef arraché,

De membres aussi secs que bois,
 D'vn nez de fins clous attaché,
 De tout cela soit entaché
 Qui tels beaux Adieux a fait naistre:
 Quand il sera ainsi merché,
 Il sera aisé à cognoistre.

Aux Dames de Paris, qui ne vouloyent
 prendre les precedentes excuses
 en payement.

PU qu'au partir de Paris ce grād lieu,
 On vous a dit trop rudement Adieu,
 Dire vo⁹ vœux maugré chacun lāgard,
 A l'arriuer doucemēt Dieu vous gard.

Dieu vous gard donc mes Dames tant poupine;
 Qui vous fait mal? trouuez vous des espines
 En ces Adieux? Ces beaux Rethoriqueurs
 Ont ils au vif touché vos petits cœurs?
 Croyez de vray que le grand Lucifer
 S'en chauffera vn iour en son Enfer:
 Car ce n'est point ieu de petits enfans,
 D'ainsi toucher vos honneurs triomphans.

Or puis qu'aduient que ce mal vous auez
 Guerissez vous, si guerir vous scauez:
 Quand est de moy, ie ne scay medecine,
 Emplastre, onguent, ni herbe ne racine
 Qui sceust au vray l'aigreur diminuer
 De vostre mal, qui veut continuer:
 Mais ie scay bien comme il ne croistra point,
 Et ne poindra par moy non plus qu'il poind.
 Tant seulement faut que plus ne croyez
 Qu'il vient de moy: car certaines soyez,
 Que si ma plume endroit vous se courrouce,
 Il n'y aura Blanche, Noire, ni Rouffe,
 Qui bien ne sente augmenter son angousse:

Et qui au doigt, & à l'œil ne cognoisse
Combien mieux pique vn Poëte de Roy,
Que les rimeurs, qui ont fait le desroy.
Non que ce soit de piquer ma coustume,
Mais il n'est bois si verd qui ne s'allume.
Tant plus me suis par escrit excusé,
Tant plus m'avez de parole accusé.
Vfant vers moy de menasses folletes:
Puis quand sentez vos puissance: foiblettes,
Allez querant aux hommes allegeance,
En leur chantant, faites m'en la vengeance.
O foible gent, qui ne se peut (en somme)
D'hommes venger sinon par secours d'homme!
Bon est l'ouurier, qui ne fit pas esgale
Vostre puissance à la volonté male,
Puis qu'en tout cas, & en toute saison
Vostre appetit surmonte la raison.

Ces mots ne vont iusques aux vertueuses,
Mais dites moy vous autres bien fascheuses,
Quand des Adieux i'eusse aduoné l'affaire
Sans m'excuser: qu'eussiez vous sçeu pis faire?
Vous me tenez termes plus rigoureux,
Que le drapier au berger douloureux.
Si n'est-il loup, louue, ne louueton
Tigre, n'aspic, ne serpent, ne luthon,
Qui iamais eust sus moy la dent botee.
Si mon excuse il eust bien escoutee.
Auez vous donc les cœurs moins damoiseaux,
Qu'aspics, ne loups, & tels gentils oiseaux?
Je croy que non: pour tout auez loüanges
D'humble parler, & de visages d'anges:
Et de ma part me semblent vos façons
Sucre en douceur, & en froideur glaçons.
Si trompé suis, je dy que la couloure
En vos iardins sous douces fleurs se cœurre.

Certes ie croy que vous cuidez (sans feinte)
 Que i'ay basti mes excuses par crainte:
 Bien peu s'en faut, que ne die en mes vers
 Propos de vous, qui montre le reuers.
 Ma Muse ardante autre chose ne quiert,
 L'encre le veut, la plume m'en requiert:
 Et ie leur dy, que rien de vous ne scay:
 Mais Dieu vous gard que i'en face l'essuy:

N'ay-ie passé ma ieunesse abusee
 Autour de vous? laquelle i'eusse vsee
 En meilleur lieu (peut estre en pire aussi)
 Rien ne diray, n'ayez aucun souci:
 Et si en scay, bien ie l'ose assseurer,
 Pour faire rire, & pour faire pleurer:
 Mais que vaudroit d'en travailler mes doigts
 Sur le papier? Meres, Tures, & Medois
 Sçauent vos cas: la terre n'est semee,
 Sinon du grain de vostre renommee.
 Brief pour escrire y a bien d'autres choses
 Dedans Paris trop longuement encloses:
 Tant de brouillis, qu'en iustice on tolere,
 Ie l'escrirois, mais ie crains la colere:
 L'oyssuete des prestres, & cagots
 Ie la dirois, mais garde les fugots:
 Et des abus, dont l'Eglise est fourree,
 l'en parlerois, mais garde la bourree.
 De tout cela, & de vous me tairoye,
 Et en chemin plus beau me retrairoye
 Quand me viendroit d'escrire le desir.

Ie blasmerois guerre qui fait gesir
 Iournellement par terre en grande outrance
 Les vieux soudars, & les ieunes de France.

Ou emplerois la mienne blanche carte
 Du bien de paix, la priant qu'elle parte
 Du haut du ciel pour venir visiter

Ha (dy-ie lors) il faut que chacun croye,
Qu'à tout oiseau il souuient de sa proye.
Vos grands faucons, qui furent fauconneaux,
Volent tousiours pour chaines & anneaux.

Puis vous touchez, & les morts, & les vifs:
Respondex moy, pourquoy en vos deuis
Blasmez vous tant feu mon pere honoré
Qui vostre sexe a tant bien decoré
Au liure dit, des Dames l'advocate?
N'estimerois la recompense ingrate,
Si pour vous six eust trauaillé sa testee
Mais il parla de toute femme honneste:
Non que sur vous ie treuve que redire,
Ainçois chacun vous doit nommer, & dire
Avant la mort les six Canonisees,
Ou (pour le moins) les six Chanonisees.
Quant au refuseur, qui pour tels vieux registres
Print tant de peines à faire des Epistres
Encontre moy, pour tous les menus droits
De son labeur, seulement ie voudrois,
Qu'il eut couuert de vous six la plus saine:
Il auroit beau se lauer d'eau de Seine
Après le coup. Ha, le vil blasonneur,
C'est luy qui fit sur les Dames d'honneur
Tous les Adieux: & vous six l'en priastes:
Puis dessus moy le grand haro criastes,
Sçachans, de vray, que pour vous seulement
On n'eust crié dessus moy nullement.

Et de bon heur prinstes vn secretaire
Propre pour vous: onques ne se sçeut taire
De composer en iniure, & meschance:
Ie le cognois. Or prenons autre chance.

Ie suis d'aduis que veniez appointant:
Quant au courroux, en moy n'en a point tant,
Que pour le bien de vous six ie ne veille:

Et qu'ainsi soit, en amy vous conseille,
 Que deormais vostre bec teniez coy:
 Car vostre honneur ressemble vn ne sçay quoy,
 Lequel tant plus on le va remuant,
 Moins il sent bon, & tant plus est puant.
 Et quand orrez ces miens presens alarmes,
 Ayez bon cœur, & contenez vos larmes,
 Que vous auez pour les adieux rendues,
 Las mieux vaudroit les auoir espandues
 Dessus les pieds de C H R I S T, les essuyans
 De vos cheueux & vos pechez fuyans
 Par repentance avecques Magdaleine.

Qu'attendez-vous? quand on est hors d'haleine,
 La force faut. Quand vous serez hors d'age,
 Et que vos nerfs sembleront vn cordage,
 Plus de vos yeux larmoyer ne pourrez,
 Car sans humeur seiches vous demourrez:
 Et quand vos yeux pourroyent pleurer encores,
 Où prendrez vous les cheueux qui auez ores,
 Pour essuyer les pieds du Roy des Cieux?
 Croyez, qu'à tel mistere precieux
 Ne serez lors du bon Ange appellees,
 Pource que trop serez vieilles pelees:
 Desia vous prend icelle maladie.

Vous voulez faire, & ne voulez, qu'on die.
 Cessez cessez, toutes occasions,
 Si prendront fin toutes derisions:
 C'est le droit poinct pour clorre les passages
 Aux maldisans. Et vous autres bien sages,
 Qui des adieux ne fustes point touchees;
 Et vous aussi que lon y a couchees,
 Et qui pourtant conte n'en fistes mie,
 Nulle de vous ne me soit ennemie,
 Je vous suppli', pour telles bourgeoisettes,
 Qui vont cèchant des noises pour noisettes,

On void assez que vous estes entieres
 De n'auoir prins à cœur telles matieres.
 Aussi n'est-il blason, tant soit infame,
 Qui sceust changer le bruit d'honneste femme
 Et n'est blason, tant soit plein de loüange,
 Qui le renom de fole femme change,
 On a beau dire, vne colombe est noire,
 Vn corbeau blanc: pour l'auoir dit, fant croiro
 Que la colombe en rien ne noircira,
 Et le corbeau de rien ne blanchira.

Certainement les vertus qui s'espandent
 Dessus vos cœurs, si fort nostre me rendent,
 Que pour l'amour de vous n'eusse iamais
 Contre elles fait ceste presente: mais
 Tant m'ont pressé d'escrire, & me contraignent,
 Qu'il semble au vray que plaisir elles prennent
 A mes propos & ont bien ce credit,
 Que si ie n'ay assez à leur gré dit,
 Je leur feray vn liure de leurs gestes,
 Intitulé, Les six vieilles Digestes:
 Et si n'auray de matiere desant,
 J'en ay encoir plus qu'il ne leur en faute
 Mais pour ceste heure elles prendront en gré,
 Car au propos où elles m'ont encre,
 Veux mettre fin, & auant que l'y mette,
 Vostre Clement vous prie en ceste lettre,
 Dames d'honneur, que ces femmes notees
 Soyent deormais d'autour de vous ostees,
 Ne plus ne moins qu'on oste mauuaise herbe
 D'auec l'espi, dont on fait bonne gerbe:
 Vous aduisans que trop plus sont nuisantes
 A vos honneurs, que les rimes cuisantes
 De sots adieux: & toute fou, afin
 Que mon escrit ne les fasche à la fin,
 Je leur voi dire vn adieu sans rancune.

Adieu les six qui n'en vallez pas vne,
 Adieu les six qui en vallez bien cent:
 Qui ne vous void, de bien loing ou vous sent.

A la Royne Eleonor, à son arriuee d'Espaigne avec Messieurs les Enfants.

P Vis que les champs, les monts, & les vallees,
 Les fleuves doux, & les ondes salees
 Te font honneur à la venue tienne,
 Princeſſe illuſtre, & Roïne. treſchreſtienne:
 Puis que clérons & bombardes tonnantes,
 Chantres, oiſeaux de leurs voix reſonantes
 Tous à l'enuy maintenant te ſaluent,
 Feray-ie mal, ſi de ma plume ſluent
 Vers meſurez, pour ſaluër auſſi
 Ta grand' hauteur, qui rompt noſtre ſouci?
 Certes le ſon de ma lettre n'a garde
 D'eſtre ſi dur comme d'une bombarde:
 Et ſi n'eſt point mortel en terre, comme
 Voix de clérons, ou d'oiſelet, ou d'homme:
 Parquoy ie croy que de toy ſera pris.
 Autant à gré Donques, perle de prix,
 Par qui nous eſt tant de ioye aduenue,
 Tu ſois la bien (& mieux que bien) venue.
 Pourquoi as fait ſi longue demeuree?
 Certainement ta venue honoree
 De tarder tant tous languir nous faiſoit:
 Mais bien ſçauons que trop t'en deſplaiſoit.
 N'eſt-ce pas toy, qui du Roy fus eſpriſe
 Sans l'auoir veu? meſmes apres ſa priſe:
 Où tellement aux armes laboura,
 Que le corps pris, l'honneur y demoura.
 N'eſt-ce pas toy, qui ſentis plus fort croiſtre
 L'amour en toy quand tu vins à cognoiſtre
 Et voir ſon port, forme, ſens & beauté,

Qui ne sent rien que toute Royauté?
 N'est-ce pas toy qui songéois nuict & iour
 A le remettre en son priué seiour?
 Et qui depuis en prison si amere
 A ses enfans fis office de mere,
 Iusqu'à donner à ton cher frere Auguste
 Doute de toy? voire doitte trespiste:
 Car ie croy bien si eusses eu l'usage
 Des arts subtils de Medee la sage,
 Qu'en blancs vieillards tu eusses transformer,
 Ces ieunes corps tant beaux & bien formez,
 Pour les mener secrettement en France,
 Et puis rendu leur eusses leur enfance.

Or (Dieu merci) amené les as-tu
 Sans nigromance, ou magique vertu,
 Ains par le vueil de Dieu qui tout prenoit,
 Et qui destia destinee t'auoit
 Femme du Roy, duquel & iours, & nuicts,
 Tu as porté la moitié des ennuis:
 Dont raison veu, & le droit d'amitié,
 Que maintenant refoynes la moitié
 De sa grand' ioye, & du regne puissant,
 Et de l'amour du peuple obeissant.

O Royne donc, de tes subiets loyaux
 Vien receuoir les hauts honneurs Royaux:
 Voir te conuient ton Royaume plus loing:
 Tu n'en as veu encor qu'un petit coing:
 Tu n'as rien veu que la Doue & Gironde:
 Bien tost verras la Cherante profonde,
 Loire au loing cours, Seine au port fructueux
 Saonne qui dort, le Rone impetueux:
 Aussi la Somme, & force autres riuieres,
 Qui ont les bords de force villes fieres,
 Dont la plus grande est Paris sans pareille.
 Là, & ailleurs desia on t'appareille

Mistres, ieu x, beu x parements de rues,
 Sur le pavé fleurs espesses & drues,
 Par les quantons theatres, colisees,
 Brief, s'on pouuoit faire champs Elisees,
 On les feroit, pour mieu x te receuoir.

Mais que veut-on encor te faire voir?
 Pourroit-on bien augmenter tes plaisirs?
 N'as-tu pas veu le grand de tes desirs,
 Ton cher espoux, nostre souverain Roy?
 Si as tresbien: mais encores ie croy,
 Qu'en gré prendras, & verras volontiers
 Les appareils du peuple en maints quartiers:
 Et, qui plus est, en cela regardant
 Tu cognoistras le Zele tresardant,
 Qu'en toy on n: ce que ie te supplie
 Cognoistre en moy, Roynie tresaccomplie
 Car Apollo, ne Clio, ne Mercure
 Ne m'ont donné secours, ne soin, ne curé
 En cest escrit. Le Zele, que ie di,
 L'a du tout fait, & m'a rendu hardi
 A te l'offrir, tel que tu le vois estre.
 Puis ton espoux est mon Roy & mon maistre,
 Donques tu es ma Roynie & ma maistresse:
 Voila pourquoy mes escrits ie t'adresse.

A Monseigneur de Lorraine, luy pre-
 sentant le premier liure transla-
 té de la Metamorphose.

Sil y a rien, Prince de haut pouuoir,
 Qui par de ça face mal son deuoir,
 De receuoir ta hautesse honoree,
 Ce ne sera que ma plume efforee,
 Qui entreprend de te donner salut,
 Et pour ce faire onc assez ne valut:
 Ains trop est lourde, & de stile trop miue,

Pour s'adresser à tant excellent Prince:
 Ce neantmoins sçachant, que tu as pris
 Par mainte fois plaisir en mes escrits,
 I'ayme trop mieux t'escrire lourdement,
 Que de me taire à ton aduenement,
 Car i'ay espoir que la volonté tiemie
 Cognoistra bien en cest escrit la mienne:
 Qui est, & fut, & sera de sçauoir
 Faire aucun cas, où tu puisses auoir
 Quelque plaisir. Premier donq te saluë
 Tres-humblement ta hautesse & valuë:
 Puis à celuy qui est Prince des Anges,
 Rends de bon cœur immortelles louanges,
 De l'heureux point de ta noble venue,
 Qui est le temps de la paix aduenue
 Par qui tu vois les deux enfans de France
 Hors des liens de captiue souffrance.

Graces aussi luy faut rendre des pertes:
 Vray est, que trop sont lourdes & apertes
 A vn chacun mesme ta Maiesté
 Participante aux malheurs a esté,
 En y perdant sous la fleur de ieunesse
 Deux freres pleins d'honneur, sens & proïesse.
 Qui est celuy (si bien le cognoissoit)
 Qu'en y pensant, plein de douleur ne soit?
 Si conuient-il en douleur & ennuy,
 Nostre vouloir conformer à celuy
 Du tout puissant: autrement on resiste
 A sa bonté. Ce propos dur & triste
 En cest endroit rompray pour le present,
 Et te suppli' prendre en gré le present,
 Que ie te fay de ce translaté liure,
 Lequel (pour vray) hardiment ie te liure,
 Pour ce que point le sens n'en est issu
 De mon cerueau: ains a esté tissü.

Subtilement par la Muse d'Ovide:
 Que pleust à Dieu l'auoir tout mis au ruide
 Pour t'en faire offre. Or si ce peut'aggree,
 Heureux seray que ton cœur s'y recree:
 Ce temps pendant qu'en France tu seicurnes,
 Et attendant qu'en ta Duché retournes,
 Duché puissant, & Duché souueraine,
 Duché de biens & de paix toute pleine.
 Duché, de qui par tout le nom s'estend,
 Là où ton peuple à ceste heure t'attend
 Aussi fusché de ta loingtaine absence,
 Que toy ioyeux de la noble presence
 De nostre Roy, de ses Enfans aimez,
 Et des tref-hauts Princes tant renommez:
 Entre lesquels de tes freres la reste
 Tu vois fleurir en honneur manifeste,
 Cheris du Roy, & du peuple honorez.

Or à ces deux que mort a deuorez,
 Dieu doit repos: & aux trois qui demeurent
 Que de cent ans (bien contez) ils ne meurent.

A Monseigneur le grand Maistre de
 Montmorency, luy enuoyant vn petit
 recueil de ses œuvres avec recomman-
 dation du porteur.

EN attendant le moyen & pouuoir,
 Qu'honnestement ie me puisse mouuoir
 De ce pays, il m'est pris le courage,
 De mettre à part reposer vn outrage,
 Qui pour le Roy sera tost mis à fin:
 Puis ay choisi vne autre plume, afin
 De vous escrire en rime la presente:
 De par laquelle orendroit vous presente
 Salut tres humble: & vn liure petit,
 Où i'ay espoir que prendrez appetit:

Car long temps a, qu'il vous a pleu me dire,
Et commander que le vous fisse escrire.

C'est vn amas de choses espendues,
Qui (quant à moy) estoient si bien perduës,
Que mon esprit n'eust oncq à les ouïr
Si grand labeur, comme à les recouurer,
Mais comme ardent à faire vostre vueil,
I'ay tant cherché, qu'en ay fait vn recueil,
Et vn iardin garni de fleurs diuerses
De couleur ianne, & de rouges, & perses.
Vray est, qu'il est sans arbre ne grand fruit:
Ce neantmoins ie ne vous l'ay construit
Des pires fleurs qui de moy sont sorties.
Il est bien vray qu'il y a des orties:
Mais ce ne sont que celles qui piquent
Les musequins, qui de moy se moquent.

Vostre esprit noble en ce petit verger
Aucune fois se pourra soulager,
Quand travaillé aura au bien publique,
Auquel tousiours songneusement s'applique.

Donc (Monseigneur) plus que tres-humblement
Ie vous suppli' de cordialement
Le recevoir, & du porteur de luy
Avoir pitié. C'est encores celuy
Petit tailleur entre tous les tailleurs
Dont à Bourdeaux, à Caignac, & ailleurs,
Ie vous parlay par escrit, & de bouche:
Enrichi n'est: il se lève & se couche
Soir & matin aussi mal fortuné
Que quand pour luy fustes importuné.

Iadis seruit la haute Seigneurie:
De la feu Roïne en sa noble escuirie:
Mais son estat deffous la dure lame
Fut enterré avec la bonne dame.
Or ne peut plus reuiure sa maistresse:

Quant à l'estat malgré la mort traitresse
 Vous le pouvez refaire aussi vivant,
 Et aussi beau, qu'il estoit par auant.
 Las (Monseigneur) faites ce beau miracle,
 Il est aisé. Et si par quelque obstacle
 Ne peut rauoir son estat de tailleur,
 Il ne le faut que tromper d'un meilleur.
 Si vous haussez son estat & son bien,
 Il le prendra: car ie le cognois bien.
 Au pis aller, pour conclure l'affaire,
 Ie vous supplie comme aux autres luy faire:
 Et s'il n'en a (autant comme eux) besoing,
 Ie suis content qu'on n'en prenne le soing.
 Priant celuy, lequel vous a fait naistre,
 Que cent bons ans vous maintienne Grād maistre,
 Ou qu'il vous monte en plus digne degré,
 Afin que plus luy en sçachez degré.

Pour Pierre Vuyart, à Madame
 de Lorraine.

IEne l'ay plus liberale Princeesse,
 Ie ne l'ay plus, par mort il a prins cesse
 Le bon cheual, que i'eus de vostre grace.
 N'en sçauroit-on recouurer de la race?
 Certainement tandis que ie l'auoye,
 Ie ne trouuâis rien nuisant en la voye:
 En le menant par bois, & par taillis
 Mes yeux n'estoyent de branches assaillis.
 En luy faisant grawir roc, ou montagne
 Autant m'estoit que trotter en campagne.
 Autant m'estoit torrents, & grandes eaux
 Passer sur luy, comme petits ruisseaux;
 Car il sembloit que les pierres s'ostassent
 De tous les lieux où ses pieds se boutassent.
 Que diray plus d'un voyage ne fit

Auecques moy, dont il ne vint profit:
 Mais maintenant toutes choses me greuent,
 Branches au bois les yeux quasi me greuent,
 Car le cheual que ie pourmeine, & meine,
 Est malheureux, & bronche en pleine plaine:
 Petits ruisseaux, grans riuieres luy semblent:
 Pierres, cailloux, en son chemin s'assemblent,
 Et ne me donne en voyages bon heur.

O Dame illustre, ô parangon d'honneur,
 Dont proceda le grand bonheur secret
 Du cheual mort, ou i'ay tant de regret?
 Il ne vint point de cheual, ne de selle:
 I'ay ceste foy qu'il proceda de celle
 Par qui ie l'eus. Or en suis desmonté,
 La mort l'a pris, la mort l'a surmonté:
 Mais c'est tout vn, vostre bonté naïue
 Morte n'est pas: ainçois est si tresuiue,
 Qu'elle pourroit non le resusciter,
 Mais d'un pareil bien me faire heriter.

S'il aduient donq que par la bonté vostre
 Monseigneur face vn de ses cheuaux nostre,
 Treshumblement le suppli, qu'il luy plaise
 Ne me monter doucement, & à l'aise.
 Je ne veux point de ces doucets cheuaux,
 Tant que pourray endurer les trauaux:
 Je ne veux point de mule, ne mulet,
 Tant que ie sois vieillard blanc comme lait:
 Je ne veux point de blanche hacqueney,
 Tant que ie sois Damaïsselle attournee.

Que veux-je donq? vn courtant furieux,
 Vn courtant braue, vn courtant glorieux,
 Qui ait en l'air ruade furieuse,
 Glorieux trot, ià bride glorieuse,
 Si ie l'ay tel, fort furieusement
 Le piqueray, & glorieusement.

Conclusion, si vous me voulez croire,
D'homme, & cheual ce ne sera que gloire.

Epistre, qu'il perdit à la condennade con-
tre les couleurs d'une Damoiselle.

IE l'ay perdue, il faut que ie m'acquitte,
En là payant; au fort me voilà quitte:
Prenez la donc l'epistre que sçavez,
Et si dedans peu d'eloquence auez,
Si elle est sottie, ou aspre, ou à reprendre,
Au composeur ne vous en vueillez prendre:
Prenez vous en aux fascheuses, qui prendrent
Vostre party, & qui lors entreprendrent
De hautement leurs caquets redoubler
Durant le ieu, afin de me troubler:
Prenez vous en à ceux, qui me trompoient,
Et qui mon ieu à tous coups me rompoient:
Prenez vous en à quatre pour le moins,
Qui contre moy furent tous faux tesmoins:
Prenez vous en à vous mesmes aussi,
Qui bien vouliez, qu'ils fissent tous ainsi.
Si on ne m'eust troublé de tant de baue,
Vous eussiez eu vn epistre fort braue,
Qui eust parlé des Dieux & des Deesses,
Et des neuf cieux, où sont toutes lieesses.
Sur ces neuf cieux, ie vous eusse esleuee,
Et eusse fait vne grande leuee
De rhetorique, & non pas de bouclier:
Puis eusse dit, comment on oit crier
Au fons d'enfer plein de peines, & pleurs,
Ceux qui au ieu furent iadis trompeurs:
Donnez vous garde. Or bres (sans m'eschauffer)
L'eusse descrit tout le logis d'enfer,
Là où iront (si bres ne se reduisent)
Les vrais trompeurs, qui ce monde seduisent.

Puis qu'on m'a donc l'esprit mis en mal-aïse,
 Excusez moy, si l'épistre est mauuaise:
 Vous assurant, si l'eussiez bien gaignee,
 Qu'elle eust esté (pour vray) bien besongnee:
 Mais tout ainsi que vous auez gaigné,
 Par mon serment ainsi ay besongné:
 Non qu'à regret ainsi suite ie l'aye,
 Ne qu'à regret aussi ie vous la paye:
 Tous mes regrets, toutes mes grand's douleurs
 Viennent (sans plus) de ce que les couleurs
 N'ay sceu gaigner d'une tant belle Dame,
 A qui Dieu doit repas de corps, & d'ame.
 A vne ieune Dame, laquelle vn vicillard
 marié vouloit espouser, & decenoir.

N On pour vouloir de rien vous requerir,
 Non pour plus fort vostre grace acquerir,
 Non pour distraire aucune vostre emprinse:
 I'ay le papier, l'encre, & la plume prinse,
 Et deuers vous ce mien escrit transmis:
 Mais pour auant qu'il assiert aux amis,
 Et seruiteurs, i'amaï ne celer rien
 A leurs aymez, soit de mal, ou de bien,
 I'ay bien voulu vous escrire (Madame)
 Chose, qui n'est en cognoissance d'ame,
 Fors que de moy: & de vous n'est point sceuë:
 Parquoy pourriez, en fin estre decenë:
 Et ie ne veux vous laisser decenoir,
 Tant que mon œil pourra l'appercevoir.

Or est ainsi, que me trouuant au lieu,
 Où s'esperoit vous pouuoir dire Adieu,
 Triste deuin, sachant vostre hautesse:
 D'sia partie Et adonques l'hostesse
 Me va monstrier lettres de vostre main;
 Là où teniez propos doux & humain,
 A vn vicillard, à qui vous les transmites.

Lors à mon cœur soudainement vous mistes
Deux pensemens, voyant vostre ieune aage
Favoriser vn si vieil personnage.

Mon pensement premier au cœur me dit,
Que par amour il n'a vers vous credits
Car ie sçay bien que Venus ieune, & cointe,
Du vieil Saturne en nul temps ne s'accointe.

Mon pensement second me fit comprendre,
Que pour espoux le pourriez vouloir prendre:
Et ne veux pas de ce vous diuerir,
Mais ie veux bien au vray vous aduertir,
Que (long temps a) il fut mis sous le iou
De mariage au bas pays d'Aniou,
Et est encor. Si voulez (toutesfoi)
Il s'y mettra pour la secondefoi,
Combien pourtant que bien foible me semble
Pour labourer à deux terres ensemble.

Donq si voulez vostre blonde ieunesse
Ioindre, & lier à su grise vieillesse,
Il sera bon vous enquerir auant,
Si i'ay parlé du cas, comme s'auant,
En ceste epistre assez mal composee
Vous suppliant l'auoir pour excusee,
Si elle n'est en termes elegants,
Et recevoir veuillez aussi les gants,
Que de bon cœur vous transmetts pour l'estraire
De l'an present. La chose est bien certaine,
Que vos deux mains tant blanches de nature
Meritent bien plus digne conuerture.
Mais s'ils ne sont à vos mains comparez,
Du bon du cœur (pour le moins) les aurez.

Ainsi rendray mon propos accompli
En cest endroit. Et auant vous suppli,
Si rencontrez rien dur en ceste Epistre,
De l'oublier, & n'en tenir registre:

Car bien à tard vouldroit l'homme desplaire,
(S'il n'est trop feint) qui met peine à complaire.

A celuy qui l'iniuria par escrit, &
ne s'osa nommer.

Quiconques sois, tant sois tu brave,
Qui ton orde & puante bave
Contre moy as esté crachant,
Tu es sot, craintif, & meschant.

Ta sottise on void bien parfaite
En l'epistre, que tu as faite
Sans art, & sans aucun sçavoir:
Toutesfois tu cuides auoir
Chanté en rosignol ramage:
Mais yn corbeau de noir plumage,
Ou yn grand asne d'Arcadie
Feroit plus douce melodie.

Et pour venir au demeurant,
Tu crains fort, ô pauvre ignorant,
Tu crains qu'enuers toy ie m'allume,
Tu crains la fureur de ma plume.
Pourquoy crains-tu? Il faut bien dire,
Qu'en toy y a fort à redire:
Car il est certain, si tu fusses
Homme de bien, & que tu n'eusses
Quelque marque, ou mauvais renom,
Tu ne craindrois dire ton nom.

Quant est de ta meschanceté,
Elle vient de grand' lascheté
D'iniurier celuy, qui vnques
Ne te fit offense quelconques:
Et quand ie t'aurois fait offense,
Es-tu de si peu de defense,
Si coïard, & si babouin,
Den'oser parler que de loing?
L'epistre venue de moy

Pour femme qui vant mieux que toy, David 120
 N'est autre cas qu'une risée, David 121
 Où personne n'est desprisee.
 Mais toy lourdaud mal entendu,
 En ta responce m'as rendu
 Pour une risée une iniure
 Si ie te cognoissois (i'en iure)
 Tu sentirous, si mes tardons
 Ressembtent roses ou chardons.

Pour vn Gentilhomme de la Cour, escri-
 uant aux dames de Chasteaudun.

D'Vn cœur entier, dames de grand' valüe,
 Par cest escrit vostre amy vous saluë,
 Bien loing de vous, & grandement se deult,
 Que de plus pres saluer ne vous pent.
 Car le record de vos grandes beautez,
 Le souuenir des douces priuantez,
 Qui sont en vous sous honneste recueil,
 Cent fois le iour font souhaiter mon œil.
 A vous reuoir: mais la grand' seruitude,
 De ceste Cour, cù est nostre habitude,
 M'oste souuent par force le plaisir,
 Dessus lequel s'assied tout mon desir.
 Et m'esbaly, que veu vostre amitié
 N'auetz souuent de nous plus grand' pitié,
 En nous voyant par nos Princes, & Maistres,
 Aller, venir, parmi ces bois champlestres.
 Puis s'arrester en villages, & bourgs,
 Dont le meilleur ne vaut pas vos faulxbourgs.
 Et là Dieu sçait si en maisons bourgeoises
 Sommes logez: ces grosses villageoises
 Là nous trouuons: les vnes sont vacheres
 En gros estat, & les autres porcheres:
 Qui nous diront (s'il nous ennuye, ou fustie)

Quelques propos de leur pays de vache.
 Lors ces propos, qui mes maux point n'appaisent,
 Me font penser aux vostres, qui me plaisent:
 Disant en moy, douce Vierge honoree,
 Feron nous cy la longue demeuree?
 Prendrons nous point bien tost le droit sentier
 De Chasteaudun? Là gist mon cœur entier:
 Non pour le lieu, mais pour meilleure chose,
 Qui au dedans de vos murs est enclose.
 Ainsi me plains: & si tost qu'on depart,
 Il m'est aduis qu'on tire celle part.
 Dont suis deceu: car (peut estre) ce iour
 Prendront d'assaut quelque rural seiour,
 Où les plus grands logeront en greniers
 De toutes parts percez comme paniers,
 Encor pose, que fussons arrestez
 Dedans Paris, & tousiours bien traitez,
 Si qu'à souhait eussions plusieurs delices,
 Comme en cheuaux courir en pleines lices,
 Chasser au bois, voler aux grand's prairies,
 Oïr des chiens les abbois, & brairies,
 Et autre maint beau passetemps honneste;
 Si me vient-il tousiours en cœur, ou teste
 Vn grand regret de vous perdre de veüe,
 Et vn desir de prochaine reueüe,
 Car le plaisir que ie prens à vous voir,
 Passe tous ceux que ie pourroye auoir:
 Et si n'estoit espoir de brief retour,
 Enuuy pourroit me faire vn mauvais tour,
 Se transmuant en pire maladie.
 Vous aduisant (puis qu'il faut, que le die),
 Que me deuez d'amour grand' recompense:
 Car il n'est iour qu'en vous autres ne pense:
 Et ne se passe vne nuict, qu'un beau songe
 De vous ne face, Encores (sans men songe).

L'autre nuictée en dormant fus ravi,
Et me sembla que toutes ie vous vy
Dessus vn pré faire cent beaux esbats
En cotte simple, & les robbes à bas.

Les vnes vy, qui dansoyent sous les sons
Du tabourin: les autres aux chansons:
L'autre en après, qui estoit la plus forte,
Prend sa compagne, & par terre la porte:
Puis de sa main de l'herbe verde fauche,
Pour l'en fesser dessus la cuisse gauche.
L'autre, qui vid sa compagne outrager,
Laisa la danse, & la vint reuenger.
De l'autre part, celles qui se laisserent,
En leur seant sur les prez, s'amassèrent,
Et dirent là vne grand' letanie
De plaisans mots. Et ieu sans vilanie.

Que diray plus ? L'autre vn banquet de crespins
Faisoit porter pour la chaleur extreme,
Au moins pour ceux, qui deuoient banqueter.
Lors me sembla, que ne sceu m'arrester,
Que deuers vous ne courusse en cest estre:
Mais sur ce poinct voyci vne fenestre
De mon logis, qui tombant fit tel bruit,
Que m'esueillant mon plaisir a destruit.
Ha (dy-ie lors) fenestre malheureuse
Trop m'a esté ta cheute rigoureuse:
Y allois baiser leur bouche douce & tendre,
L'une après l'autre: & tu n'as sceu attendre.

Si m'esueillay tout fâché, & m'en vins
Faire exposer mon beau songe aux Deuins:
Entré lesquels vn grand frere Mineur
Je rencontray excellent Deuineur,
Qui m'asseura que de trois choses l'une
Me diroit vray. A minuiet à la Lune,
Va faire en terre vn grand cerne tout rond,

Guigne le ciel, sa corde coupe & rompt,
 Fait neufgrans tours, entre les dents barbotte
 Tout à part luy, d'Agios vne botte.
 Puis me va dire, ami trescher, ie tien
 Vray à peu pres l'effet du songe tien
 Si tu vas voir la ville desirée,
 Garde n'auras de trouuer empiree
 La compagni' des Dames, & la chere.
 Va donques voir ceste ville tant chere
 Mieux que par songe. Alors le Deuin sage
 Va alleguer là dessus maint passage
 De Zoroast, d'Hermes, de la Sibylle,
 De Raziel, & de maint autre habile
 Nigromanceur. Puis ie luy di, Beaupere
 Vous dites vray. Ainsi dames i'espere,
 Qu'apres auoir bien couru & veillé
 Par la campagne, & beaucoup travaillé,
 Nostre retour vers Chasteaudun sera
 Là où mon œil se recompensera
 De son plaisir perdu si longuement.

Mais en tandis ie vous prie humblement
 Prendre la plume, & faire en prose ou mettre
 Quelque responce à ma grossiere lettre.

A Guillaume du Tertre, Secretaire de
 Monsieur de Chasteaubriant.

Q Vand les escrits, que tu m'as enuoyez,
 Seroyent de rime & raison desloyez:
 Quand ton vouloir (lequel trop plus i'estime
 Que tes escrits, ta raison, ne ta rime)
 Seroit tout autre: & quand le Secretaire
 De Monteian n'eust rien fait que setaire,
 Sans me donner de t'escrire appetit,
 Là pour ces poincts (Monsieur de Montpetit)
 N'eusse failli la responce transmettre:

Car la maison, où Dieu t'a voulu mettre,
Digne te rend, & plus que digne au monde,
Non que Marot, mais Maro te responde.

Que pleust à Dieu que tant il me fist d'heur,
Qu'ores ie peusse escrire au seruiteur
Propos qui fust si fort plaisant au maistre,
Que mal plaisant ne peüst à la dame estre.
Certes alors me tiendrois assure,
Que cest escrit (tant soit mal mesuré)
Pourroit combattre avec ton enuoy:
Mais sans cela rien en luy ie ne voy
Pour le sauuer, qu'il ne se trouuast moindre
Aupres du tient, quand viendroit à les ioindre.
Or tel qu'il est en gré le vueille prendre:
Plus i'escrirois, plus me ferois reprendre.

Pour vn vieil Gentilhomme, respondant
à la lettre d'un sien ami.

Venus venuste & celeste Deesse
Ne sentit onc au cœur si grand' lieffe,
En receuant par Paris iuge esleu
La pöme d'or, cöme moy quäd i'ay leu
Ta lettre douce, & d'amour toute pleine:
Tant coule doux, tant naïue à la veine:
Tant touche bien nos ieunesses muez, A
Qu'elle a (pour vray) les cendres remuez
De mon vieil aage: & de droit en icelles
Il s'est encor trouué des estincelles
Du feu passé, toutes fois non ardantes:
Car quant à moy, les raisons sont patentes,
Qu'ardamment plus ne suis amoureux:
Par consequent moins triste, & douloureux.

Mais quoy que peu à present ie m'en mesle,
Quand de la Done à la poignant' mammelle
Ie vins à lire, autant fus resiouy,

Que de propos en mon viuant ony,
Si fus-ie bien de celle de Grenoble.

O qu'elle est belle, & qu'elle a le cœur noble!
Il n'est amant qui se sceust exempter
De son service à elle presenter:
Et ne croy pas (où tu es impassible)
Qu'à ta ieunesse il ait esté possible,
En regardant si parfaite beauté,
De non sentir sa douce cruauté.
Bien croy qu'au fait onc ne t'esuertuas,
Car celle amour qu'en ton parti tu as,
Ta foy loyable, & tes façons pudiques
Vaincroient d'un coup cent dardes Cupidiqnes.
Ta lettre m'a maint plaisir fait sentir,
Mais le plus grand (il n'en faut point mentir)
C'est le rapport de la bonne vinee
De par delà: car par chacune annee
Me conuiendra luy liurer les assauts,
Puis qu'en amour: j'ay ietté mes grands sauts.

A dire vray, ie deuieus vieille lame,
Et ne puis bien croire, qu'aucune dame
(Tant que tu dis) s'enquiere & se soucie
De mon estat: neantmoins te mercie,
Si quelquesfois de moy tiennent ensemble
Aucun propos: car par cela me semble
Que Cupido, sans de rien me priser,
En vieil Soudart me veut favoriser.

Or si tu m'as, ainsi comme ie pense,
Mis en leur grace, aucune recompense
Fors que d'anour à toy n'en sera faite:
Mais dy leur bien qu'à toutes ie souhaite,
Que les souhaits, qui d'elles seront faits,
Deuiennent tous accomplis, & parfaits.

Te suppliant donner salut pour moy
A celles-là desquelles sans esmoy

Nous deuisions, passans melancolie,
 Sur le chemin des Alpes d'Italie,
 Et pour l'Adieu de ma lettre, t'affirme
 Que nonobstant que nostre amitié ferme
 Tousiours fleurisse en sa verdeur frequente,
 Certes encor ton epistre eloquente,
 Pres du ruisseau Caballin composee
 Luy a serui d'une douce rosee,
 Qui reuerdir l'a fit & esleuer,
 Comme la rose au pluisant temps de Ver.

Au Chancelier du Prat, nouuelle-
 ment Cardinal.

SI officiers en l'estat seurement
 Sont tous couchez, fors le pauvre Clement,
 Qui comme vn arbre est debout demeure,
 Qu'en dites vous Prelat tref-honoré?
 Doit son malheur estre estimé offence?
 Le croy que non. Et dy pour ma defense,
 Si vn Pasteur qui a fermé son parc,
 Trouue de nuit loing cinq, ou six traits d'arc,
 Vne brebis des siennes esgaree,
 Tant qu'il soit iour, & la nuit separee
 En quelque lieu la doit loger & paistre:
 Ainsi a fait nostre bon Roy & maistre,
 Me voyant loing de l'estat ià fermé,
 Iusques au iour qu'il sera de fermé,
 Ce temps pendant à pasturer m'ordonne:
 Et pour trouuer plus d'herbe franche & bonne,
 M'a adressé au pré mieux fleurissant
 De son Royaume ample, largé & puissant.
 Là sans argent, je rimaille, & compose:
 Et quand suis las, sur ce pré me repose,
 Là où le treffle en sa verdeur se tient,
 Et où le li en vigueur se maintient:

Là ie m'attens, là mon espoir se fiche,
 Car si sceillez mon acquit, ie suis riche,
 Raison me dit: puis que le Roy l'entend,
 Que le ferez. Mon espoir, qui attend,
 Me dit apres, pour repliche finale,
 Que de la grand' dignité Cardinale
 Me sentiray. Car ainsy que les Rois
 De nouveau mis en leurs nobles arrois,
 Mettent dehors en pleine deliurance
 Les prisonniers viuans en esperance:
 Ainsy i' espere, & croy certainement,
 Qu'à ce beau rouge, & digne aduenement,
 Vous me mettrez (sans difference aucune)
 Hors des prisons de faute de pecune.

Puis qu'en ce donc tous autres precellez,
 Ie vous suppli' (tresnoble Pré) sceillez
 Le mien acquit, pourquoy n'est-il scellé?
 Le parchemin a long, & assez lé:
 Dites (sans plus) il faut que le seillons,
 Seellé sera sans proces longs.

S'on ne le vent d'auanture sceller,
 Ie puis bien dire (en effet) que c'est l'air,
 L'eau, terre, & feu, qui tout bon heur me celent,
 Consideré que tant d'autres se seellent.
 Mais si ie touche argent par la seellure,
 Ie beniray des fois plus de sept l'heure,
 Le Chancelier, le seau, & le seelleur,
 Qui de ce bien m'auront pourchassé l'heur.

C'est pour Marot, vous le cognoissez ly,
 Plus leger est, que volucres cæli,
 Et a suyui long temps chancellerie
 Sans profiter rien touchant seellerie.
 Brief, Monseigneur, ie pense que c'est là,
 Qu'il faut seeller, si iamais on seella:
 Car vous sçauuez, que tout acquit sans seel,

Sert beaucoup moins qu'un pot age sans sel,
 Qu'un arc sans corde, & qu'un cheual sans selle.
 Si prie à Dieu, & sa tresdouce ancelle,
 Que dans cent ans en santé excellent
 Vous puisse veoir de mes deux yeux seellent.

Audit Seigneur pour se plaindre du Thre-
 sorier preud'homme.

PVissant Prelat, ie me plains grandement
 Du Thresorier qui ne veut croire en cire,
 En bon acquit, en expresmandement,
 En Robertet, n'en François nostre Sire,
 Si ne sçay plus que luy faire, ne dire,
 Fors peindre Dieu en mon acquit susdit:
 Adonc s'il est si preud'homme qu'on dit,
 Il y croira: car en Dieu faut-il croire,
 Encor ay peur que Dieu ne soit desdit,
 Si ne mettez l'homme en bonne memoire.

Au Roy, pour le deliurer de prison.

ROy des François, plein de toutes bontez,
 Quinze iours a (ie les ay bien contez)
 Et dès demain seront iustement seize,
 Que ie fus fait confrere au diocese
 De saint Marry, en l'eglise saint Pris:
 Si vous diray, comme ie fus surpris,
 Et me desplaisit qu'il faut que ie le die.

Trois grands pendards vindrent à l'estourdia
 En ce Palais, me dire en desarroy
 Nous vous faisons prisonnier par le Roy,
 Incontinent qui fut bien estonné,
 Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné.
 Puis m'ont monstreé vn parchemin escrit,
 Où n'y auoit seul mot de Iesus Christ:
 Il ne parloit tout que de plaiderie,

De Conseillers, & d'emprisonnerie.

Vous souuiens-il (ce me dirent-ils lors)
 Que vous estiez, l'autre iour là dehors,
 Qu'on recourut vn certain prisonnier
 Entre nos mains? Et moy de le nier:
 Car soyez, seur, si i'eusse dit oüy,
 Que le plus sourd d'entre eux m'eust bien oüy:
 Et d'autre part i'eusse publiquement
 Esté menteur. Car pourquoy, & comment
 Eusse-je peu vn autre recourir,
 Quand ie n'ay sceu moy mesmes secourir?
 Pour faire court, ie ne sceu tant prescher
 Que ces paillards me voussissent lascher.
 Sus mes deux bras ils ont leur main posée,
 Et m'ont mené ainsi qu'une espousee:
 Non pas ainsi, mais plus roide vn petit:
 Et toutesfois i'ay plus grand appetit
 De pardonner à leur folle fureur,
 Qu'à celle-là de mon beau Procureur:
 Que mallé mort les deux iambes luy casse:
 Il a bien prins de moy vne beccasse,
 Vne perdrix, & vn leurrant aussi,
 Et toutesfois ie suis encor' ici.
 Encor ie croy, si i'en enuoyois plus,
 Qu'il le prendroit: car ils ont tant de glus
 Dedans leurs mains, ces faiseurs de pipee,
 Que toute chose, où touchent est grippee.

Mais pour venir au poinct de ma sortie:
 Tant doucement i'ay chanté ma partie
 Que nous auons bien accordé ensemble:
 Si que n'ay plus affaire ce me semble,
 Sinon à vous. La partie est bien forte:
 Mais le droit poinct, où ie me reconforte,
 Vous n'entendez proces, non plus que moye
 Ne plaidons point, ce n'est que tout esinoy,

Je vous en croy, si ie vous ay m'effait.
Encor posé le cas que l'eusse fait,
Au pis aller n'y cherroit qu'une amende:
Prenez le cas que ie la vous demande:
Je pren le cas que vous me la donnez;
Et si plaideurs furent onc estommez,
Mieux que ceux-cy, ie veux qu'on me deliure,
Et que soudain en ma place on les liure.
Si vous suppli' (Sire) mander par lettre,
Qu'en liberté vos gens me vueillent mettre,
Et si i'en sors, i'espere qu'à grand peine
M'y reuerront, si on ne m'y remeine.

Treshumblement requerant vostre grace
De pardonner à ma trop grand' audace,
D'auoir emprins ce sot escri vous faire:
Et m'excusez, si pour le mien affaire
Ie ne suis point vers vous allé parler:
Ie n'ay pas en le loisir d'y aller.

Au reuerendissime Cardinal
de Lorraine.

L'Homme qui est en plusieurs sortes bas,
Bas de stature, & de roye, & d'esbats,
Bas de sçauoir, en bas degré nourri,
Et bas de biens, dont il est bien marri,
Prince treshoble, à vostre aduis, comment
Vous pourroit-il saluer hautement?
Fort luy seroit, car petite clochette
A beau bransler, auant qu'un haut son iette.
Puis qu'il n'a donc qu'un humble & basse valne
Par un bas style humblement vous saluer.

Mais qui est-il ce gentil salueur,
Qui ose ainsi approcher sa lueur
Du clair Soleil, qui la peut effacer?
C'est un Marot, lequel vient pour chasser

Vn trait verbal de vostre bouche exquise,
Pour bien tirer droit au blanc où il vise.

Ce qu'il attend en ceste cour, gist là:
Et ce pendant pour tous thresors il a
Non reuenu, banque, ne grand' pratique,
Mais seulement sa plume Poëtique,
Vn don Royal, où ne peut aduenir,
Et vn espoir (en vous) d'y paruenir.

Touchant la plume, elle vient de la Muse,
Qui à rimer aucunesfois n'amuse:
Le don Royal vient (certes) d'un octroy,
Plus liberal que de nul autre Roy:
Quant à l'espoir, que j'ay en vous bonté,
D'ailleurs ne vient que de vostre bonté,
En qui me fie, & brief, telle fiance
Mettra ma peine au gouffre d'oubliance,
J'entens pourueu que Monsieur le grand Maistre
Vueillez, prier vouloir souuenant estre
De mon affaire à ces nouueaux estats,
Car on y void vn si grand nombre & tas
De poursuuans, que grand' peur au cœur ay-ie,
De demeurer aussi blanc comme neige,
Et puis Fortune en l'oreille me souffle, (fle,
Qu'on ne prend point en cour tels chats sans mouf-
En me disant: qu'à cause du rebout,
Souuent se faut tenir ferme debout,
Et qu'aux estats de Rois on ne se couche
Facilement, comme en liët, ou en couche.

Sous ces propos Fortune l'insensee
Languir me fait sans l'auoir offensee:
Mais bon Espoir, qui veut estre vainqueur,
Iusques chez moy vient visiter mon cœur,
En m'assurant qu'une seule parole
De vous me peut faire coucher au rolle.

Plaise vous donc, noble fleuron Royal,

Plaise vous donc à ce Baron loyal,
 En dire vn mot, pour ma protection,
 Accompagné d'vn peu d'affection:
 Si vous pourray donner ce loz (si i'ose)
 De m'auoir fait de neant quelque chose.
 Mais d'où prouient, que ma plume se mesle
 D'escrire à vous? ignore, ou presume elle?
 Non, pour certain, motif en est Mercure,
 Qui, long temps a, de mē dire print cure,
 Que vous estiez des bien aymez amans.
 Des dits dorez, & des rimēz Rommans,
 Soit de science ou diuine, ou humaine.

C'est le motif qui mon Epistre meine
 Deuant vos yeux, esperant que bien prinse
 Sera de vous, sans en faire reprise:
 Non que dedans rien bon y puisse auoir,
 Fors vn desir de mieux faire sçauoir,
 Et nonobstant, si petit que i'en sçay,
 Quand me voudrez pour vous mettre à l'essay,
 Et que mon sens ie cognoisse trop mince
 Pour satisfaire à tant excellent Prince,
 Ie m'en iray par bois, prez, & fontaines
 Pour prier là les neuf Muses hautaines,
 De vouloir estre à mon escrit propices,
 Afin de mieux accomplir vos seruices.

Au Roy pour auoir esté desrobbeé.

ON dit bien vray, la mauuaise Fortune
 Ne vient iamais qu'elle n'en apporte vne,
 Ou deux ou trois auecques elle (Sire)
 Vostre cœur noble en sçauroit bien que dire:
 Et moy chetif, qui ne suis Roy ne rien,
 L'ay esprouué: Et vous conteray bien,
 Si vous voulez comment vint la besongne.

I'auois vn iour vn valet de Gascongne,
 Gourmand, yrongne, & assure menteur,

Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde:
Prisé, loüé, fort estimé des filles
Par les bordeux, & beau ioueur de quilles.

Ce venerable hillot fut aduerti
De quelque argent que m'auiez departi,
Et que ma bourse auoit grosse apostume:
Si se leua plustost que de coustume,
Et me va prendre en tapinois icelle:
Puis vous la met tresbien sous son esselle,
Argent & tout (cela se doit entendre)
Et ne croy point que ce fust pour la rendre:
Car onques puis n'en ay ouy parler.

Brief, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit: mais encor' il me happe
Saye, & bonnet, chausses, pourpoint & cappe:
De mes habits (en effet) il pillà
Tous les plus beaux, & puis s'en habilla,
Si iustement qu'à le voir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins en plein iour pour son mai-
Finalement, de ma chambre il s'en va (stre.
Droit à l'estable, ou deux cheuaux trouua:
Laisse le pire, & sur le meilleur monte,
Pique & s'en va. Pour abbreger le conte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, fors à me dire adieu.

Ainsi s'en va chatouilleux de la gorge
Ledit valet, monté comme vn saint George:
Et vous lascia Monsieur dormir son saoul,
Qui au resueil n'eust sçeu finer d'un saoul,
Ce monsieur là (Sire) c'estoit moy-mesme:
Qui sans mentir fus au matin bien blesme,
Quand ie me vy sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture,

Mais de l'argent que vous m'auiez donné,
Je ne fus point de le perdre estonné:
Car vostre argent (tresdebonnaire Prince)
Sans point de faute est subiet à la pince.

Bien tost apres ceste fortune là,
Vne autre pire encores se mesla
De m'assaillir, & chacun iour m'assaut,
Me menaçant de me donner le saut,
Et de ce saut m'enuoyer à l'enuers,
Rimer sous terre, & y faire des vers.

C'est vne lourde & longue maladie
De trois bons mois, qui m'a toute estourdie
La pauvre teste, & ne veut terminer,
Ains me contraint d'apprendre à cheminer,
Tant affoibli m'a d'estrange maniere:
Et si m'a fait la cuisse heronniere,
L'estomac sec, le ventre plat & vague:
Quant tout est dit, aussi mauuaise bague
(Ou peu s'en saut) que femme de Paris,
Sauuée l'honneur d'elles & leurs maris.

Que diray plus? au miserable corps
(Dont ie vous parle) il n'est demeuré fors
Le pauvre esprit qui lamente & sospire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.

Et pour autant (Sire) que suis à vous,
De trois iours l'une viennent taster mon poux
Messieurs Braillon, le Coq, Alcaquia,
Pour me garder d'aller iusque à quia.

Tout consulté ont remis au Printemps
Ma guerison: mais à ce que i'entends,
Si ie ne puis au Printemps arriuer,
Je suis taillé de mourir en Hiuer:
Et en danger, si en Hiuer ie meurs,
De ne voir pas les premiers raisins meurs.

Voila comment depuis neuf mois en ça,

Je suis traité. Or ce que me laissa
Mon larronneau, long temps a, l'ay vendu,
Et en sirops & inleps despendu:
Ce neantmoins ce que ie vous en mande,
N'est pour vous faire ou requeste, ou demande:
Je ne veux point tant de gens ressembler,
Qui n'ont souci autre, que d'assembler.
Tant qu'ils viuront, ils demanderont eux,
Mais ie commence à deuenir honteux,
Et ne veux point à vos dons m'arrester.
Je ne dy pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne: il n'est point de preteur
(S'il veut prester) qui ne face un debteur.
Et sçauiez vous (Sire) comment ie paye?
Nul ne le sçait, si premier ne l'essaye.
Vous me deurez (si ie puis) de retour:
Et vous feray encores un bon tour,
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous feray vne belle cedula,
A vous payer (sans usure il s'entend)
Quand on verra tout le monde content:
Ou, si voulez, à payer ce sera,
Quand vostre loz, & renom cessera.

Et si sentez que sois foible de reins
Pour vous payer, les deux Princes Lorrains
Me pleigeront: le les pense si fermes
Qu'ils ne faudront pour moy à l'un des termes.
Je sçay assez, que vous n'avez pas peur,
Que ie m'ensuye, ou que ie sois trompeur:
Mais il fait bon asseurer ce qu'on preste.
Brief, vostre paye, ainsi que ie l'arreste,
Est aussi seure, aduenant mon trespas,
Comme aduenant que ie ne meure pas.

Aduisez donc, si vous avez desir
De rien prester, vous me ferez plaisir:

Car puis vn peu, i'ay basti à Clement,
 Là où i'ay fait vn grand desboursement:
 Et à Marot, qui est vn peu plus loing:
 Tout tombera, qui n'en aura le soing.

Voila le poinct principal de ma lettre,
 Vous sçauex tout, il n'y faut plus rien mettre.
 Rien mettre, las! Certes & si feray,
 En ce faisant, mon style i'enfleray,
 Disant, ô Roy amoureux des neuf Muses,
 Roy, en qui sont leurs sciences infuses,
 Roy, plus que Mars, l'honneur environné,
 Roy, le plus Roy qui fut onc couronné,
 Dieu tout puissant te doint, pour t'estrener,
 Les quatre coings du monde gouverner:
 Tant pour le bien de la ronde machine,
 Que pour autant que sur tous en es digne.

A vn sien amy, sur ce propos.

Puis què le Roy a desir de me faire
 A ce besoin quelque gracieux prest,
 I'en suis content: car i'en ay bien affaire,
 Et de signer ne fus oncques si prest.
 Parquoy vous pry' sçauoir de combien c'est
 Qu'il veut cedula, afin qu'il se contente:
 Ie la feray tant seure (si Dieu plaist)
 Qu'il n'y perdra que l'argent & l'attente.

A vn qui calomnia l'epistre
 precedente.

LE rimeur qui assailli m'a,
 En mentant contre moy rima:
 Car ie ne blasme point Gascongne.
 De toutes tailles bons leuriers:
 Et de tous arts maunais ouuriers:
 Son epistre assez le tesmoigne.
 Il faut dire, puis qu'ainsi hongne,

Que ie luy ay gratté sa rongne
 En quelque mot qu'il trouua laid.
 Pourquoy d'ailleurs voudroit-il guerre?
 Ie voudrois volontiers m'enquerre,
 S'il est parent de mon valet.

Si ie cognoissois le follet,
 Ie produirois en mon rollet
 De sa vie assez de tesmoins,
 Quel qu'il soit il n'est point Poëte;
 Mais fils aîné d'une choïette,
 Ou aussi larron pour le moins.

PinsEUR pinsant, entre autre poinçts
 Ie t'ay pinsé de ce mot, pinse;
 Les bons n'y sont pinsez, ni poinds,
 Mais les meschans, dont tu es prince.

Au Lieutenant Gontier.

SI maladie au visage blesmy
 N'eust perturbé le sens à ton amy,
 Long temps ya (Gontier) que ta semonce
 Eust eu de moy la presente responce,
 Qui ne deueroit responce se nommer.

Quant à tes faits, qui feront renommer
 Ton nom par tout, & apres la mort viure,
 Si en cest art veux ta pointe pour suyure:
 Tes poinçts sont grands, tes metres mesurez,
 Tes dits tous d'or, tes termes azurez,
 Voire si hauts, & arduz à tout prendre,
 Que mon esprit traueille à les comprendre.

Quant tout est dit, les loüanges donnees
 De toy à moy, doyuent estre ordonnees
 (Sans de nulli vouloir blesser l'honneur)
 A Iean le Maire, ou au mesme donneur,
 Il te falloit vn esprit Poëtique,
 Non pas ma plume efforee & rustique,

Pour te respondre. Or ay-ie mis estude
A n'estre point notté d'ingratitude.

Tu m'as escrit, ie te responds aussi:
Et si tu n'as beaucoup de vers ici,
Supporte moy: les Muses me contraignent
Penser ailleurs: & sans que mes vers plaignent
La dure mort de la mere du Roy,
Mon Mecenas. Et si quelque desroy
On trouue ici, ou resuerie aucune,
Tu n'as Gontier, pour moy excuse qu'une,
C'est, que celuy pour resueur on prendra,
Qui vn resuant, en fieuve, reprendra.

A Vignals Touloufan.

Quand Dieu m'auroit aussi bien presenté
Le bon loisir, & l'entiere santé,
Que le vouloir ta response alongee.
Seroit du tiers, & beaucoup mieux songee.
Ce neantmoins, Vignals, ie pense bien,
Que tu cognois que le souverain bien
De l'amitié, ne gist en longues lettres,
En mots exquis, en grand nombre de metres,
En riche rime, ou belle inuention,
Ains en bon cœur, & vraye intention.
Donc ie m'attens qu'excusé ie seray
De ton bon sens. Or à tant cesseray,
Ma Muse foible à peine peut chanter:
Mais pour le moins tu te peux bien vanter,
Que de Marot tu as à ta commande
Petite epistre, & amitié tant grande.

A Monseigneur de Guise passant par Paris.

Va tost epistre, il est venu, il passe,
Et part demain des Princes l'ont repasse:

Il le te faut saluer humblement,
 Et dire ainsi: Vostre humble serf Clement
 (Prince de prix) luy mesme fut venu:
 Mais maladie au liect l'a retenu
 Si longuement, qu'onques ne fut si mince,
 Pasle & deffait. Vray est, illustre Prince,
 Qu'en ce corps maigre est l'esprit demouré,
 Qui autrefois a pour vous labouré,
 Non bien scachant combien il y doit estre:
 Parquoy, tandis qu'il vit en ce bas estre,
 Seruez vous en. Ainsi diras, epistre,
 A cil qui est digne de Royal tiltre:
 Puis te tairas, car tant debile suis,
 Que d'un seul vers alonger ne te puis.

Au Roy: pour succeder en l'estat
 de son pere.

N On que par moy soit arrogance prise,
 Non que ce soit par curicuse emprise,
 D'escrire au Roy: pour tout cela ma plume
 D'ardant desir de voller ne s'allume,
 Mon iuste dueil seulement l'a contrainte
 De faire à vous, & non de vous complainte.
 Il vous a pleu, Sire, de pleine grace
 Bien commander qu'on me mist en la place
 Du pere mien, vostre serf humble mort:
 Mais la fortune où luy plaist, rid, & mord,
 Mors elle m'a, & ne m'a voulu rire,
 Ne mon nom faire en vos papiers escrire:
 L'estat est fait, les personnes rangees,
 Le parc est clos, & les brebis logees
 Toutes fors moy le moindre du troupeau,
 Qui n'a toison, ne laine sus la peau.

Si ne peut pas grand loz fortune acquerre,
 Quand elle meine aux plus foibles la guerre.
 Las, pourquoy donc à mon bonheur s'oppose?

Certes mon cas pendoit à peu de chose,
 Et ne falloit, Sire, tant seulement,
 Qu'effacer Iean, & escrire Clement.
 Or en est Iean par son trespas hors mis:
 Et puis Clement par son malheur obmis.
 C'est bien malheur, ou trop grande oubliance:
 Car quant à moy, i'ay ferme confiance,
 Que vostre dire est vn diuin oracle,
 Ou nul viuant n'oseroit mettre obstacle.
 Telle tousiours a esté la parole
 Des Rois, de qui ce bruit aux astres vole.

Je quier sans plus, Roy de loz eternal,
 Estre heritier du seul bien paternel:
 Seul bien ie dy, d'autre n'en eut mon pere,
 Ains s'en tenoit si content, & prospere,
 Qu'autre oraison ne faisoit iceluy,
 Fors que peussiez viure par dessus luy:
 Car vous viuant, tousiours se sentoit riche.
 Et vous mourant, sa terre estoit en friche.

Si est-il mort ainsi qu'il demandoit:
 Et me souuient quand sa mort attendoit,
 Qu'il me disoit, en me tenant la dextre,
 Fils, puis que Dieu t'a fait la grace d'estre
 Vray heritier de mon peu de sçauoir,
 Quiers en le bien qu'on m'en a fait auoir:
 Tu cognois, comme vser en est decent:
 C'est vn sçauoir tant pur & innocent
 Qu'on n'en sçauoit à creature nuire.

Par preschemens le peuple on peut seduire:
 Par marchander tromper on le peut bien:
 Par plaiderie on peut manger son bien:
 Par medecine on peut l'homme tuer:
 Mais ton bel art ne peut tels coups ruer:
 Ains en sçauras meilleur ouurage tistre.
 Tu en pourras dicter lay ou epistre,

Et puis la faire à tes amis tenir,
Pour en l'amour d'iceux t'entretenir.

Tu en pourras traduire les volumes
Iadis escrits par les divines plumes
Des vieux Latins dont on fait mention:

Après tu peux de ton invention
Faire quelque œuvre à jeter en lumière:
Dedans lequel en la feuille première
Dois invoquer le nom du tout puissant:
Puis descriras le bruit resplendissant
De quelque Roy, ou Prince, dont le nom
Rendra ton œuvre immortel de renom:
Qui te sera, peut estre, si bon heur,
Que le profit sera ioint à l'honneur.

Donc pour ce faire, il faudroit que tu prinses
Le droit chemin du service des Princes:
Mêmes du Roy, qui cherit, & pratique
Par son hant sens ce noble art Poétique.
Va donc à luy, car ma fin est présente,
Et de ton fait quelque œuvre luy présente:
Le suppliant que par sa grand douceur,
De mon estat te face successeur.

Que pleures-tu, puis que l'aage me presse?
Cesse ton pleur, & va où ie t'adresse.

Ainsi disoit le bon vieillard mourant:
Et aussi tost que vers vous fus courant,
Plus fut en vous libéralité grande,
Qu'en moy desir d'impetrer ma demande.
Ie l'impetray, mais des fruits ie n'herite,
Vray est aussi que pas ne le merite:
Mais bien est vray que i'ay d'iceux besoing.

Or si le cœur que i'ay de prendre soing
A vous servir, si ceste charte escrite,
Ou du défunct quelque faueur petite
Ne vous esinent (ô Sire) à me pourueoir,

18
EPIGRAMES
A tout le moins vous y vueille esnouoir
Roya^l promesse, en qui toute assurance
Doit consister. Là gist mon esperance,
Laquelle plus au deffunct ne peut estre,
Combien qu'il eust double bien comme un Prestre
C'est assauoir, spiritualité,
Semblablement la temporalité,
Son art estoit son bien spirituel:
Et vos bienfaits estoyent son temporel.
O n'a laissé son spirituel bien:
Du temporel iamais n'en auray rien.
S'il ne vous plaist le commander en sorte,
Qu'obeissance, à mon profit, en sorte.

Pour la petite Princeſſe de Nauarre,
A Madame Marguerite.

Voyant que la Roynie ma mere
Trouue à present la rime amere,
Madame, m'est prins fantasie
De vous monſtrer qu'en Poëſie
Sa fille ſuis. Arriere proſe,
Puis que rimer maintenant i' oſe.
Pour commencer donc à rimer,
Vous pouuez, Madame, eſtimer,
Qu'ell' ioye à la fille auenoit,
ſçachant que la mere venoit:
Et quelle ioye eſt auenuë
A toutes deux à ſa venuë.

Si vous n'en ſçauex rien, i'eſpere
Qu'au retour du Roy voſtre pere
Semblable ioye ſentirez,
Puis des nouvelles m'en direz.

Or, ſelon que i' auois enuie
Par eau iuſque icy l'ay ſuyue,
Auecques mon bon perroquet

Vestis de vert, comme vn bouquet
De mariolaine, Et audit lieu
M'a suyuie mon escurien,
Lequel tout le long de l'annee
Ne porte que robbe tannée.

I'ay aussi pour faire le tiers
Amené Bure en ces quartiers.
Qui monstre bien à son visage,
Que des trois n'est pas le plus sage.

Ce sont là des nouvelles nostres:
Mandez nous, s'il vous plaist, des vostres,
Et d'autres nouvelles aussi:

Car nous en auons faute icy,
Si de la Cour aucun reuiet,
Mandez nous (s'il vous en souuient)
En quel estat il la laissa.

Des nouvelles de par deça:
Loire est belle & bonne riuiera,
Qui de nous reuoir est si fiere,
Qu'elle en est enflee, & grossie,
Et en bruyant nous remercie.

Si vous l'eussiez donc abordee,
Ie croy qu'elle fust desbordee:
Car plus fiere seroit de vous,
Qu'elle n'a p.é esté de nous:
Mais Dieu ce bien ne m'a donné,
Que vostre chemin addonné
Se soit icy, & faut que sente
Parmy ceste ioye presente
La tristesse de ne vous voir,

Ioye entiere on ne peut auoir
Tandis que lon est en ce monde.

Mais, afin que ie ne me fonde
Trop en raison, icy ie mande
A vous, & à toute la bande,

Qu'Estienne ce plaisant mignon,
 De la danse du compaignon,
 Que pour vous il a compassee,
 M'a ià fait maistresse passée:
 De fine force, par mon ame,
 De me dire, tournez, Madame.
 Si tost qu'ensemble nous serons,
 Si Dieu plaist, nous la danserons.

Ce temps pendant soit loing, soit pres,
 Croyez que ie suis faite expres
 Pour vous porter obeissance,
 Qui prendra tousiours accroissance,
 A mesure que ie croistray:
 Et sur cela fin ie mettray
 A l'escrit de peu de valuë,
 Par qui humblement vous saluë
 Celle qui est vostre sans cesse,
 Ieanne de Nauarre Princeesse.

Au general Preuost.

IE l'ay receu ton gracieux enuoy,
 Trescher Seigneur, te promettant en foy
 D'homme non feint, que leu, & regardé
 L'ay plusieurs fois, & si sera gardé
 Tout mon viuant, parmy toutes les choses,
 Que i'ay au cœur par souuenir encloses,
 Que ie crains perdre, & dont i'ay cure, & soing.
 Ce tien escrit, certes, sera tesmoing
 A tousioursmais de l'amitié ouuerte,
 Laquelle m'as de si bon cœur offerte,
 Que la refoy: & par ceste presente
 De mesme cœur la mienne te presente.
 Bien est-il vray, que la tienne amitié
 Passe en pouuoir la mienne de moitié:
 Mais de retour, ie l'offre le seruice,

Qui ne faudra de faire son office,
 En & par tout où voudras l'employer.
 Et sur ce poinct vois ma lettre ployer,
 Pour me remettre aux choses ordonnees,
 Que pour t'escire auois abandonnees.

A Alexis Iure, de Quiers en Piemont.

A My Iure
 Je te iure,
 Que desir
 Non loisir,
 I'ay d'escire.

Or de dire,
 Que tes vers
 Me sont vêts,
 Durs, ou aigres,
 Ou trop maigres,
 Qui l'a dit,

A mesdit:
 Toutefois
 Je m'en vois
 Dire en sens
 Que i'en sens.

Ton vouloir
 Faits valoir
 Tes escrits,
 Que i'ay pris
 En gré, comme
 Si docte homme
 Chastelain,
 Ou Alain
 Les eust faits.

De leurs faits
 Sans reproches
 Tu n'approches:
 Mais il faut

Ton defaut
 Raboter
 Pour ôter
 Les gros neuds,
 Lourds, & neufs
 Du langage
 Tout ramage:
 Et que limes,
 Quand tu rimes,
 Tes mesures,
 Et cesures.

Alors maistre
 Pourras estre,
 Car ta veine
 N'est point vaine:
 Mais d'icelle
 Le bon zele
 D'amitié,
 La moitié
 Plus i'estime
 Que ta rime:
 Qui un iour
 A seiour
 Sera faite
 Plus parfaite.

Cependant,
 Attendant
 Que te voye
 Je t'envoye

Iusque en France
Assurance,
Que ie quiers
Cognoissance
D'un de Quiers.

A vne Damoiselle
malade.

MAmignonne
Je vous donne
Le bon iour,
Le seiour
C'est prison:
Guerison.
Recouurez:
Puis ouurez.
Vostre porte,
Et qu'on sorte

Viſtement:
Car Clement
Le vous mande.
Va friande
De ta bouche,
Qui se couche
En danger
Pour manger
Confitures:
Si tu dures
Trop malade,
Couleur fade
Tu prendras,
Et perdras
L'embonpoint.
Dieu te doint
Santé bonne,
Ma mignonne.

A deux Damoiselles.

S V B S C R I P T I O N .

Sus lettre, il faut que tu desloges:
Par toy saluer ie pretens
La nouvelle Espouse Bazoges:
Aussi Trezay, qui perd son temps.

MEs Damoiselles,
Bonnes, & belles,
Je vous enuoye
Mon feu de ioye:

Si d'auois mienx,
Deuant vos yeux
Il seroit mis:
A ses amis
Bien, tant soit cher,

Ne faut cacher.

Or est besoing,
Quand on est loing,
De s'entr'escrire,
Cela fait rire,
Et chasse esmoy.

Escriuez moy
Donc ie vous prie
Car l'enfant crie,
Quand on luy faut.

S'il ne le vaut,
Il le vaudra:
Et ne faudra
D'estre à iamais
Tout vostre: mais
Dieu sçait combien
Il voudroit bien
Vous supplier
Ne l'oublier.

Ailleurs, ne là
Rien que celà
Il ne demande:
Me recommande.

A ceux, qui apres l'Epigramme du beau
Tetin en firent d'autres.

NObles esprits de France Poëtiques,
Nouueaux Phebus surpassans les antiques,
Grace vous rends, dont auez imité
Non vn tetin beau par extremité:
Mais vn Blason, que ie sy de bon zele
Sur le tetin d'une humble damoiselle,
En me suyuant vous auez blasonné,
Dont hautement ie me sens guerdonné,
L'un de sa part, la cheueleure blonde:

L'autre le cœur, l'autre la cuisse ronde:
 L'autre la main descrite proprement:
 L'autre vn bel œil deschiffre doctement:
 L'autre vn esprit, cherchant les cicux ouuerts:
 L'autre la bouche, où sont plusieurs beaux vers:
 L'autre vne larme, & l'autre a fait l'oreille,
 L'autre vn sourcil de beauté n'ompareille.

C'est tout celà, qu'en ay peu recouurer:
 Et si bien tous y auez sçeu ouurer,
 Qu'il n'y a cil, qui pour vray ne deserue
 Vn prix à part de la main de Minerue:
 Mais du sourcil la beauté bien chantee
 A tellement nostre Cour contentee
 Qu'à son auteur nostre Princesse donne
 Pour ceste fois de Laurier la couronne:
 Et m'y consents, qui point ne le cognois,
 Fors qu'on m'a dit que c'est vn Lyonnois.

O saint Gelais creature gentile
 Dont, le sçauoir, dont l'esprit, dont le stile,
 Et dont le tout rend la France honoree,
 A quoy tient-il que ta plume doree
 N'a fait le sien? ce mauvais vent qui court,
 T'auroit-il bien poussé hors de la Cour:
 O Roy François, tant qu'il te plaira pers le,
 Mais si le pers, tu perdras vne perle,
 Sans les susdits Blasonneurs blasonner,
 Que l'Orient ne te sçauroit donner.

Or chers amis, par maniere de rire
 Il m'est venu volonté de descrire
 A contrepoil vn Tetin, que i'enuoye
 Vers vous, afin que suyuiez ceste voye.
 Ie l'eusse peint plus laid cinquante fois,
 Si i'eusse peu tel qu'il est toutesfois,
 Protester veux, afin d'euitier noïse,
 Que ce n'est point vn tetin de François.

Et que voulu n'ay la bride lascher
 A mes propos, pour les dames fascher:
 Mais volontiers, qui l'esprit exerce,
 Ores le blanc: ores le noir recite,
 Et est le peintre indigne de loüange,
 Qui ne sçait peindre aussi bien diable, qu' Ange.
 Apres la course, il faut tirer la barre:
 Apres bemol, faut chanter en beccarre.

Là donc amis, celles qu'auz, loüees,
 Mieux qu'on n'a dit, sont de beauté doiuees:
 Parquoy n'entens que vous vous desdiez
 Des beaux blasons à elles dediez:
 Ains que chacun le rebours chanter vueille,
 Pour leur donner encores plus grand' fueille:
 Car vous sçauiez qu'à gorge blanche, & grasse
 Le cordon noir n'a point mauuaise grace.
 Là donc, là donc, poussez, faites merueilles:
 A beaux cheueux, & à belles oreilles:
 Faites les moy les plus laids que lon puisse:
 Pochez cest œil, fessez moy ceste cuisse:
 Descruez moy en style espouuantable
 Vn sourcil gris, vne main detestable:
 Sus, à ce cœur, qu'il me soit pelandé,
 Mieux, que ne fut le premier collaudé:
 A ceste larme, & pour bien estre escrite,
 Deschiffrez moy celle d'un hypocrite:
 Quant à l'esprit, peignez moy vne souche:
 Et d'un Taureau le muffle, pour la bouche.
 Brief, faites les si horribles à voir,
 Que le grand diable en puisse horreur auoir.

Mais ie vous pri', que chacun blasonneur
 Vueille garder en ses escrits honneur:
 Arriere mots, qui sonnent seulement.
 Parlons aussi de membres seulement
 Que lon peut voir sans honte desconnerts,

Et des honteux ne souillons point nos vers:
 Car quel besoing est-il mettre en lumiere
 Ce qu'est nature à cacher coustumiere?

Ainsi ferez: pour à tous aggreer,
 Et pour le Roy mesmement recreer
 Au soing qu'il a de guerre ià tissüe;
 Dont Dieu luy doit victorieuse issuë.
 Et pour le prix, qui mieux faire sçaura,
 De verd lierre vne couronne aura:
 Et vn dizain de muse Marotine,
 Qui chantera sa loüange condigne.

Du Coq à l'asne à Lyon Iamet.

Puis que respondre ne me veux,
 Je ne te prendray aux cheueux,
 Lyon: mais sans plus te semondre,
 Moy mesmes ie me veux respondre:

Et seray le prestre Martin.

De Grec, cest Hebreu, ce Latin,
 Ont descouuert le pot aux roses.
 Mon Dieu, que nous verrons de choses,
 Si nous viuons l'aage d'un veau.

Et puis que dit-on de nouveau?
 Quand part le Roy? aurons nous guerre?
 O la belle piece de terre:

Il la faut ioindre avec la mienne:

Mais pourtant la Bohemienne
 Porte tousiours vn chapperon.

Ce donnez, iamais l'esperon
 A cheual qui volontiers trotte.
 D'où vient celà, que ie me frotte
 Aux coursiers, & suis tousiours Rat?
 Ils escument comme vn vertat
 En pleine chaire ces cagots,
 Et ne preschent que de fagots
 Contre ces pauures heretiques.

Non pas que i'oste les pratiques
Des vieilles qui ont si bon cœur:
Car, comme dit le grand moqueur,
Elles tiennent bien leur partie.

C'est vne dure departie
D'une teste & d'un eschafaut:
Et grand' pitié quand beauté faut
A cœur de bonne volonté.

Puis vous sçavez, Pater santé,
Que vostre grand pouuoir s'efface,
Mais que voulez vous que i'y face?
Mes financiers sont tous peris.
Il n'est bourreau que de Paris,
Ni long procès que dudit lieu.

Si ne si-ie i'amaïs l'Adieu,
Qui parle de la Panthonnierre
Vray est qu'elle fut buissonniere
L'escole de ceux de Paue.
Fy de l'honneur, viue la vie,
Viue l'amour, viuent les dames.

Toutesfois, Lyon, si les ames
Ne s'en vont plus en Purgatoire,
On ne me sçauroit faire à croire,
Que le Pape y gaigne beaucoup.
A la campagne, acoup, acoup,
Han, capitaine pinsemaille,
Le Roy n'entend point que merdaille
Tiennent le ranc des vieux routiers.

Et puis dites que les monstiers
Ne seruent point aux amoureux,
Bonne maquerelle pour eux
Est ombre de deuotion.

C'est vne bonne caution,
Que monsieur de la Moriniere:
En ce temps là vint la maniere

De se peindre avecques des fards.

Sire, ce disent ces caphars,

Si vous ne bruslez ces mastins,

Vous serez vn de ces matins

Sans tribut, taille, ne truage.

Qui diable fit le cocuage

Des Parisiens l'autre Esté?

Pour le moins, si i'y eusse esté,

On eust dit que c'eust esté moy.

Touche là: ie suis en esmoy

Des froids amis que i'ay en France:

Mais ie trouue que c'est outrance,

Que l'vn a trop & l'autre rien,

Est-il vray que ce vieil marrien

Marche encore dessus espines,

Et que les ieunes tant pouppines

Vendent leur chair, cher comme crespine?

S'il est vray, adieu le caresme,

Au Concile qui se fera:

Mais Rome tandis bouffera

Des cheureaux à la chardonnette.

Attachez moy vne sonnette

Sur le front d'vn moyne crotté,

Vne oreille à chacun costé

Du capuchon de sa caboche,

Voila vn sot de la bazoche

Aussi bien peint qu'il est possible:

De sorte qu'on feroit vn crible

De tous les trous qui s'abandonnent

A ceux qui les richesses donnent.

I'ay flux, contre flux, carte amont,

Dieu pardoint au pauvre Vermont,

Il chantoit bien la basse contre:

Et les maris la malencontre,

Quand les femmes font le dessus.

Assavoir-mon si les bossus
Seront tous droits en l'autre monde?
Ie le di, pource qu'on se fonde
Trop sur Venus, & sur les vins.
Parquoy ie ne veux qu'aux denins
Personne sa fiance mette.

Or ça, le liure de Flammette,
Forinsum pastor, Celestine,
Tout cela est bonne doctrine,
Et n'y a rien de defendu
Ici gerra, s'il n'est pendu,
Ou si en la mer il ne tombe,
Monsieur qui a dressé sa tombe
Avant que d'estre trespassé.

Faut-il pour vn verre cassé
Perdre pour vingt ans de service?
Non, Monsieur, non, ce n'est pas vice

Que simple fornication:

I'en feray la probation,
Par vne cotte violette

Que donna la teste follette,

Autrement le dieu des proces.

Au moyen de quoy trop d'exces

Sont engendrez de tant de festes.

En effet, c'estoyent de grand's bestes

Que les regens du temps iadis,

Iamais ie n'entre en Paradis

■ S'ils ne m'ont perdu ma ieunesse.

Mais comment se porte l'asnesse,
Que tu sçais de Ierusalem?

S'elle veut mordre garde l'en:

Elle parle comme de cire:

Vous dites vray de cela, Sire,

Vne estrille, vne faux, vn veau,

C'est à dire estrille fauveau,

En bon rebus de Picardie.

Lyon, veux-tu que ie te die?

Ie me trouue disposé des leures:

Et d'autres bestes que les cheures,

Portent barbe grise au menton.

Ie ne dy pas que Melanchthon.

Ne declare au Roy son aduis.

Mais de disputer vis à vis,

Nos maistres n'y veulent entendre.

Combien que la ieunesse tendre

Soit par tout assez mal apprinse.

Tu ne sçais pas, Thunis est prinse:

Triboulet a freres & sœurs:

Les Anglois s'en vont bons danseurs:

Les Allemans tiennent mesure.

On ne preste plus à usure:

Mais tant qu'on veut à intérêt.

A propos de Perceforest,

Lit-on plus Artus, & Gauvain?

Il a prins l'Euangile en vain

Le punais, & s'en est fait riche:

Et puis s'efforce mettre en friche

La vigne, & ses petits bourgeons.

Tout beau, ie vous prie, ne bougeons,

Vous dites que ce fut Ieudi:

Non fuy, non, voyci que ie di:

Ie di qu'il n'est point question

De dire, i'allion, ne i'estion,

Ni se renda, ni ie frappi:

Tesmoin le Comte de Carpi

Qui se fit moyne apres sa mort.

Laisse moy là, qui rid, & mord,

Et demande au petit Roger,

Si ceux que lon fit desloger

Hors des villes, crioient campos.

Vrayement

Vrayement, puis qu'il vient à propos,
 Je vous en veux faire le conte:
 Elles n'osent dire Viconte,
 Vigueur, Vicourt, ne Vilené:
 Leur petit bec seroit greué,
 En danger d'estre trop fendues.

On dit que les nonnains rendues
 Donnent gentiment la verole.
 D'estre bruslé pour la parole,
 Je te pri' ne sois point couard:
 Mais pour la foy de Billoiart
 Laisse mourir ces Sorbonistes.
 Raison: la glose des Legistes
 Lourdemment gaste ce beau texte.

Pour ceste cause ie proteste,
 Que l'Antechrist succombera:
 Au moins, que de brief tombera
 Sur Babylone quelque orage.

Marguerite de franc courage
 N'a plus ses beaux yeux esblouys,
 Dieu gard la fille au Roy Louys
 Qui me recoit quand on me chasse.

Voulez vous preferer la chasse
 Au vol du Milan suspendu?
 Si Dieu ne l'auoit defendu,
 Et ie fusse en mon aduertin,
 Je donrois quinze à l'Aretin:
 Et si gaignerois la partie.

La Cour en sera aduertie,
 D'un tas de gros asnes, ou yures,
 Qui font imprimer leurs sots liures,
 Pour acquerir bruit d'estre veaux,
 A Fleury sont les bons naneaux:
 Les richesses en ces prelatz.

Et puis c'est tout: ie suis tant las,

Que quatorze archiers de la garde
Me battroyent à la hallebarde.

Quant au Palais, tousiours il grippe:
A Dieu vous dy, comme vne trippe.

Lyon Iamet à Marot.

SVBSCRIPTION.

Va lettre, va, va t'en à l'adventure
Droit à Clement, & s'il en fait lecture,
Recorde toy de luy faire semonse
Ioyusement, de te donner responce.

MAis voirement, ami Clement,
Tout clerement, di moy comment
Tant, & pourquoy tu te tiens quoy,
D'escrire à moy, qui suis à toy?

T'ay-ie laissé par le passé?
T'ay-ie offensé, ou courroucé?
Ay-ie à ton dit, & entendit,
En fait, ou dit, rien contredit?
Ay-ie à ton nom donné renom
Autre que bon? tu sçais que non:
Ny ne voudrois & ne sçauois,
Tant sont tes droits iustes, & droits.

Deuant les yeux de tous les dieux,
Et demidieux, ieunes & vieux,
J'atteste, & iure, & en reüre,
Qu'aucune iniure, où male augure,
Nul laps de temps, ne lieux distans,
Escrits latents, ne vieux Satans,
N'ont peu auoir force, & pouuoir,
De conceuoir, c'est assauoir,
Vn seul congé, qu'aye songé,
En son plongé, d'auoir changé,
Ne rien osté, de mon costé,

En loyauté, & feauté
De nostre amour, pas vn seul tour
Depuis le iour de ton retour.
Mais tant s'en faut, qu'un tel défaut,
En froid ou chant, ay fait le saut
En mon pourpris que n'ay repris,
Qui ne ta pris, pour vn grand prix.
Or donc ami de ton ami,
Qui ennemy n'as vn demi,
Que veux-tu dire? Est-ce pour rire,
Que de proscrire, & interdire
Vne amour vieille? O grand' merueille!
Quand ie sommeille elle m'esueille
Et dy ainsi: Dieu qu'est-ce ci?
Cest homme icy est-il transi?
Ses bons esprits, ses beaux escrits,
De si haut prix, sont-ils perscrits?
Son cœur humain, tant pur & plein
De bon leuain, changé de main
Auroit il bien, pour quelque bien,
Qu'il se void sien? Le n'en croy rien:
Car les effets des beaux faits,
N'ont esté faits si contrefaits.
Et quant & quant il m'aime tant,
Que luy estant bien mal content,
Il ne scauroit quand il voudroit:
Or qu'il eust droit en mon endroit
S'en ressentir ne consentir,
Sans en mentir, à mon martyr:
Car sçait-il pas que tous nos pas,
Et tous nos cas sont par compas
Contez, nombrez, & denombrez,
Puis obombrez, & adombrez?
Si fait, si fait, bien il le sçait:
Le tout parfait bien luy a fait

Voir & comprendre, & tant apprendre,
 Qu'il en peut vendre & en espandre:
 Et d'auantage, il est de l'usage,
 Et du pelage, où l'homme est sage,
 Ou iamaïs non. Et puis son nom,
 D'estre tout bon a le renom,
 Or donc Clement, tout clerement,
 Bien seurement, & promptement,
 Escri pourquoy tu te tiens quoy,
 De tenir loy au second toy,
 Qui est ici sans grand souci.
 La Dieu merci, & toy aussi.
 C'est à Ferrare, au huiëtiesme an
 De la sienne proscription,
 Mais à la tienne intention,
 Que ce soit le dernier, Amen.

Au Roy: du temps de son exil
 à Ferrare.

IE pense bien que ta magnificence,
 Souuerain Roy, croira que mon absence
 Vient par sentir la coulpe qui me poind
 D'aucun meffait: mais ce n'est pas le poinct.

Je ne me sens du nombre des coupables:
 Mais ie scay tant de Iuges corrompables
 Dedans Paris que par pecune prinse,
 Ou par amis, ou par leur entreprinse,
 Ou en faueur, & charité piteuse
 De quelque belle humble sollicituse,
 Ils sauueront la vie orde & immonde
 Du plus meschant & criminel du monde:
 Et au rebours, par faute de pecune,
 Ou de support, ou par quelque rancune
 Aux innocens ils sont tant inhumains,
 Que content suis ne tomber en leurs mains.
 Non pas que tous ie les mette en vn conte:

Mais la grand' part la meilleure surmonte,
Et tel merite y estre autorisé,
Dont le conseil n'est ouy, ne prisé.

Suyuant propos, trop me sont ennemis
Pour leur Enfer, que par escrit i'ay mis,
Où quelque peu de leurs tours ie descœure,
Là me veut-on grand mal pour petit œure.
Mais ie leur suis encor' plus odieux,
Dont ie l'osay lire deuant les yeux
Tant clair voyans de ta maiesté haute,
Qui a pouuoir de reformer leur faute.

Brief, par effet, voire par fois diuerses
Ont déclaré leurs volontez peruerses
Encontre moy: mesmes vn iour ils vindrent
A moy malade, & prisonnier me tindrent
Faisant arrest sur vn homme arresté
Au liēt de mort: & m'eussent pis traité,
Si ce ne fust ta grand' bonté, qui à ce
Donna bon ordre auant que t'en priasse,
Leur commandant de laisser choses telles:
Dont ie te rends graces tresimmortelles.

Autant comme eux, sans cause qui soit bonne
Me veut de mal l'ignorante Sorbonne:
Bien ignorante elle est, d'estre ennemie
De la trinlingue & noble Academie,
Qu'as erigee. Il est tout manifeste,
Que là dedans contre ton vueil celeste
Est defendu qu'on ne voise allegant
Hebrien, ni Grec, ni Latin elegant:
Disant, que c'est langage d'Heretiques.
O pauures gens, de sçauoir tous ethiques,
Bien faites vray ce prouerbe courant,
Science n'a haineux que l'ignorant.

Certes, ô Roy, si le profond des cœurs
On veut sōder de ces Sorboniqueurs,

Trouné sera que de toy ils se deulent:
Comment douloir? Mais que grand mal te veulēt,
Dont tu as fait les lettres, & les arts
Plus reluisans que du temps des Césars:
Car leurs abus void on en façon telle.
C'est toy, qui as allumé la chandelle,
Par qui maint œil void mainte verité,
Qui sous espesse, & noire obscurité
A fait tant d'ans ici bas demeurance,
Et qu'est-il rien plus obscur qu'ignorance?

Eux, & leur cour en absence, & en face
Par plusieurs fois m'ont vſé de menace:
Dont la plus douce estoit en criminel
M'executer. Que pleust à l'Eternel
Pour le grand bien du peuple desolé,
Que leur desir de mon sang fust saoulé,
Et tant d'abus, dont ils se sont munis,
Fussent à clair descouverts, & punis.
O quatre fois, & cinq fois bien heureuse
La mort, tant soit cruelle, & rigoureuse,
Qui feroit seule vn million de vies
Sous tels abus n'estre plus asseruies!

Or à ce coup il est bien euident,
Que dessus moy ont vne vieille dent,
Quand ne pouuans crime sur moy prouuer,
Ont tresbien quis, & tresbien sſeu trouuer
Pour me fascher, briefue expedition,
En te donnant mauuaise impressiō
De moy ton serf, pour apres à leur aise
Mieux mettre à fin leur volonté mauuaise:
Et pour ce faire ils n'ont certes en honte
Faire courir de moy vers toy maint conte,
Auecques bruit plein de propos menteurs,
Desquels ils sont les premiers inuenteurs.
De Lutheriste ils m'ont donné le nom;

Qu'à droit ce soit, ie leur respons que non.
 Luther pour moy des cieux n'est descendu,
 Luther en croix n'a point esté pendu
 Pour mes pechez: & tout bien aduisé
 Au nom de luy ne suis point baptisé,
 Baptisé suis au nom qui tant bien sonne,
 Qu'au son de luy le Pere Eternel donne
 Ce que lon quiert: le seul nom sous les cieux
 En, & par qui ce monde vicieux
 Peut estre sauf: Le nom tant fort puissant,
 Qu'il a rendu tout genoil fleschissant,
 Soit infernal, soit celeste ou humain:
 Le nom par qui du Seigneur Dieu la main
 M'a preserué de ces grands loups rabis,
 Qui m'espioient deffous peaux de brebis.

O Seigneur Dieu, permettez moy de croire
 Que reserué m'auiez à vostre gloire..
 Serpents tortus, & monstres contrefaits
 Certes sont bien à vostre gloire faits.
 Puis que n'auiez voulu donc condescendre,
 Que ma chair vile ait esté mise en cendre,
 Faites au moins tant que seray viuant,
 Qu'à vostre honneur soit ma plume escriuant.
 Et si ce corps auez predestiné
 A estre vn iour par flamme terminé,
 Que ce ne soit au moins pour cause folle:
 Amfois pour vous & pour vostre parole:
 Et vous suppli. Pere que le torment
 Ne luy soit pas donné si vehement
 Que l'ame vienne à mettre en oubliance
 Vous, en qui seul gist toute sa fiance:
 Si que ie puisse auant que d'assoupir,
 Vous inuoker iusqu'au dernier sousspir.

Que di-ie? où suis-ie? ô noble Roy François,
 Pardonne moy, car ailleurs ie pensois.

Pour uenir donques à mon propos,
Rhadamantius avecques ses supposts,
Dedans Paris, combien que fust à Blois,
Encontre moy fait ses premiers exploits,
En saisissant de ses mains violentes
Toutes mes grand's richesses excellentes,
Et beaux tresors, d'auarice deliures:
C'est à sçauoir, mes papiers, & mes liures,
Et mes labeurs. O Iuge sacrilege,
Qui t'a donné ne loy ne priuilege,
D'aller toucher & faire tes massacres
Au cabinet des saintes Muses sacres?
Bien est-il vray que liures de defenſe
On y trouua: mais cela n'est offense
A vn Poëte: à qui on doit lascher
La bride longue & rien ne luy cacher,
Soit d'art magique, necromance, ou cuballe,
Et n'est doctrine escrite ne verbale,
Qu'un vray Poëte au chef ne deust auoir,
Pour faire bien d'escire son deuoir.

Sçauoir le mal est souuenn profitable,
Mais en vser est tousiours enit able.
Et d'autre part, que me nuit de tout lire?
Le grand donneur m'a donné sens d'escire
En ces liurets tout celà qui accorde
Aux saints escrits de grace & de concorde.
Et de ietter tout cela qui differe
Du sacré sens, quand pres on le confere.
Car l'escriture est la touche, ou lon trouue
Le plus haut or. Et qui veut faire esprenue
D'or quel qu'il soit, il le conuient toucher
A ceste pierre, & bien pres l'approcher
De l'or exquis, que tant se fait paroistre,
Que bas ou haut tout autre fait cognoistre.
Le Iuge donc affecté se monstra

En mon endroit, quand des premiers outra
Moy, qui estois absent, & loing des villes,
Où certains fols firent choses trop viles,
Et de scandale: helàs, au grand ennuy,
Au detrimement, & à la mort d'autrui.
Ce que sçachant, pour me iustifier,
En ta bonté ie m'osay tant fier,
Que hors de Blois party, pour à toy, Sire,
Me presenter: Mais quelqu'un me vint dire,
Si tu y vas, amy, tu n'es pas sage:
Car tu pourrois auoir mauuais visage
De ton Seigneur. Lors comme le Nocher,
Qui pour fuir le peril d'un rocher
En pleine mer se destourne tout court,
Ainsi pour vray m'escartay de la Cour:
Craignant trouuer le peril de durté,
Où ie n'eus onc fors douceur & seurte.

Puis ie sçauois sans que de fait l'appriussé,
Qu'à un subiet l'œil obscur de son Prince
Est bien la chose en la terre habitable
La plus à craindre, & la moins souhaitable.

Si m'en allay, enitane ce danger,
Non en pays, non à Prince estrangier,
Non point vsant de fugitif destour,
Mais pour seruir l'autre Roy à mon tour,
Mon second maistre, & ta sœur son espouse,
A qui ie fus des ans à quatre & douze
De ta main noble heureusement donné.

Puis tost apres, Royal chef couronné,
Sçachant plusieurs de vie trop meilleure,
Que ie ne suis, estre bruslez à l'heure,
Si durement que mainte nation
En est tombee en admiration,
L'abandonnay, sans auoir commis crime,
L'ingrate France, ingrate, ingratissimo

A son Poëte: & en la delaisant,
 Fort grand regret ne vint mon cœur blessant:
 Tu ments Marot, grand regret tu sentis,
 Quant tu pensas à tes enfants petits.

En fin passay les grand's froides montagnes,
 Et vins entrer aux Lombardes campagnes
 Puis en l'Itale, où Dieu qui me guidoit
 Dressa mes pas au lieu où residoit
 De ton clair sang vne Princesse humaine,
 Ta belle sœur, & cousine germaine,
 Fille du Roy tant craint, & renommé,
 Pere du peuple aux Chroniques nommé.

En sa Duché de Ferrare venu,
 M'a retiré de grace, & retenu:
 Pource que bien luy plaist mon escriture,
 Et pour autant que suis ta nourriture.
 Parquoy, ô Sire, estant avecques elle
 Conclure puis d'un franc cœur & vray Zele,
 Qu'à moy ton serf ne peut estre donné
 Reproche aucun, que t'aye abandonné,
 En protestant, si ie pers ton seruice,
 Qu'il vient plustost de malheur que de vice.

A Monseigneur le Dauphin, du temps
 de sondit exil.

EN mon viuant, n'apres ma mort avec,
 Prince Royal, ie ne tournay le bec
 Pour vous prier: or deuinez qui est-ce.
 Qui maintenant en prend la hardiesse?
 Marot banry, Marot mis en requoy,
 C'est luy sans autre: & sçanez vous pourquoy.
 Ce qu'il demande il a voulu escrire?
 C'est pour autant qu'il ne l'ose aller dire:
 Voilà le poinct, il ne faut pas mentir,
 Que l'air de France il n'ose aller sentir:
 Mais s'il auoit sa demande impetree:

Iambes ne teste il n'a si empestree,
Qu'il n'y volast. Et vous parlant ainsi,
Plusieurs diront que ie m'ennuye icy,
Et pensera quelque cassart pelé
Que ie demande à estre rappellé.
Mais(Monseigneur) ce que demander i'ose,
De quatre parts n'est pas si grande chose:
Ce que ie quiers, & que de vous espere,
C'est qu'il vous plaise au Roy vostre cher pere
Parler pour moy, si bien qu'il soit induit
A me donner le petit saufconduit,
De demy an que la bride me lasche,
Ou de six mois, si demy an luy fasche:
Non pour aller visiter mes chasteaux,
Mais bien pour voir mes petits Maroteaux,
Et donner ordre à vn faix qui me poise:
Aussi afin que dire Adieu ie voise
A mes amis & mes compagnons vieux:
Car vous scauez, si fais-je encores mieux,
Que la poursuite & fureur de l'affaire
Ne me donna iamaïs temps de ce faire:
Aussi afin qu'encor vn coup i'accolle
La Cour du Roy, ma maistresse d'escole.
Si ie vois là, mille bonnets ostez,
Mille bons-iours viendront de tous costez,
Tant de Dieu-gards, tant qui m'embrasseront,
Tant de saluts qui d'or point ne seront.
Puis ce dira quelque langue friande,
Et puis Marot, est-ce vne grand' viande
Qu'estre de France estrangé & banny?
Par dieu monsieur ce diray ie nenny.
Lors que de chere & grandes accolées,
Prendray les bons, laisseray les volles:
Adieu messieurs, Adieu donc mon mignon
Et cela fait, verrez le compagnon

Tost desloger, car mon terme failli
 Ie ne craindrois, sinon d'estre assailly
 Et empaumé. Mais si le Roy vouloit
 Me retirer ainsi comme il souloit,
 Ie ne dy pas qu'en gré ie ne le prinssse:
 Car vn vassal est subiet à son Prince.
 Il le feroit s'il scauoit bien comment
 Depuis vn peu ie parle sobrement:
 Car ces Lombards, avec qui ie chemine,
 M'ont fort appris à faire bonne mine:
 A vn mot seul de Dieu ne deuifer:
 A parler peu, & à poltronniser:
 Dessus vn mot vne heure ie m'arreste:
 S'on parle à moy, ie respons de la teste.
 Mais ie vous pri' mon sauf conduit ayons,
 Et de celà plus ne nous esmayons,
 Assèz auons espace d'en parler,
 Si vne fois vers vous ie puis aller.

Conclusion, Royale geniture,
 Ce que ie quier n'est rien qu'une escriture,
 Que chacun iour on baille aux ennemis,
 On la peut bien ottroyer aux amis,
 Et ne faut ià qu'on ferme la Champagne
 Plustost à moy qu'à quelque Iean d'Espagne
 Car quoy que nay de Paris ie ne sois,
 Point ie ne laisse à estre bon François:
 Et si de moy, comme espere, lon pense,
 I'ay entrepris pour faire recompense
 Vn œuure exquis, si ma Muse s'enflamme,
 Qui maugré temps, maugré fer, maugré flamme,
 Et maugré mort, fera viure sans fin,
 Le Roy François, & son noble Dauphin.

Adieu aux Dames de Cour.

A Dieu la Cour, adieu les dames,
 Adieu les filles & les femmes,

Adieu vous dy pour quelque temps.

Adieu vos plais sans passetemps:

Adieu le bal, adieu la dance:

Adieu mesure, adieu cadance,

Tabourins, haubois, violons,

Puis qu'à la guerre nous allons.

Adieu donc les belles, adieu,

Adieu Cupido vostre dieu,

Adieu ses fleches & flambeaux,

Adieu vos seruiteurs tant beaux,

Tant polis & tant damereis:

O comment vous les traiterez

Ceux qui vous seruent à ceste heure!

Or adieu quiconque demeure:

Adieu laquais & le valet:

Adieu la torche & le mulet:

Adieu monsieur qui se retire

Nauré de l'amoureux martire,

Qui la nuit sans dormir sera,

Mais en ses amours pensera.

Adieu le bon-iour du matin

Et le blanc & le dur tetin

De la belle qui n'est pas preste.

Adieu vn autre qui s'enqueste

S'il est iour ou non, là dedans:

Adieu les signes euidentz,

Que l'un est trop mieux retenu,

Que l'autre n'est le bien venu:

Adieu qui n'est aimé de nulle,

Et ne sert que tenir la mule.

Adieu festes, adieu banquets:

Adieu deuises & caquets,

Où plus y a de beau langage,

Que de seruiettes d'ouyrage:

Et moins de vraye affection,

Que de dissimulation.

Adieu ses regards gracieux
Messagers des cœurs soucieux:
Adieu les profondes pensées
Satisfaites ou offensées:
Adieu les harmonieux sons
De rondeaux, dizains & chansons:
Adieu piteux departement,
Adieu regrets, adieu torment:
Adieu la lettre, adieu le page:
Adieu la Cour & l'équipage.

Adieu l'amitié si loyalle
Qu'on la pourroit dire Royale
Estant gardée en ferme foy,
Par ferme cœur digne de Roy:
Mais adieu peu d'amour semblable,
Et beaucoup plus de variable.

Adieu celle qui se contente,
De qui l'honnesteté presente
Et les vertus dont elle herite,
Recompensent bien son merite:
Adieu les deux proches parentes,
Pleines de graces apparentes,
Dont l'une à ce qu'elle pretend,
Et l'autre non ce qu'elle attend:
Adieu les cœurs vnis ensemble,
A qui lon fait tort, ce me semble,
Qu'on ne donne fin amiable
A leur fermeté si loüable.

Adieu celle qui tend au point
Avoir vn, qui n'y pense point:
Et qui refus ne feroit mie
D'estre sa femme en lieu d'amie.
Adieu à qui gueres ne chant
D'armer son teint contre le chant:

Car elle sçait tresbien l'usage
 De changer souvent son visage
 Adieu amiable autant qu'elle
 Celle que maistresse i'appelle.
 Adieu l'esperance ennuyeuse,
 Où vit la belle & gracieuse,
 Qui par ses secrettes douleurs
 En a prins les pastes couleurs:
 Adieu l'autre nouvelle paste,
 De qui la santé gist au masle:
 Adieu la triste, que la mort
 Cent fois le iour poind & remord.

Adieu m'amie la derniere,
 En vertus & beauté premiere:
 Je vous pri' me rendre à present
 Le cœur dont ie vous fy present,
 Pour en la guerre, où il faut estre,
 En faire seruice à mon maistre.

Or quand de vous se souuiendra,
 L'aguillon d'honneur l'espoindra
 Aux armes, & vertueux faict.
 Et s'il en sortoit quelque effect
 Digne d'une loüange entiere,
 Vous en seriez seule heritiere.
 De vostre cœur donc vous souuienne:
 Car si Dieu veut que ie reuienne,
 Je le rendray en ce beau lieu,
 Or ie fuy fin à mon Adieu.

A Madame la Duchesse de Ferrare.

EN trauersant ton pays plantureux
 Fertile en biens, en Dame bien-heureux,
 Et bien semé de peuple obeissant,
 Le tien Marot (fille de Roy puissant)
 S'est enhardy, voire & a protesté

De saluer ta noble Maïesté,
Ains que passer tout outre les limites:
Estant certain que si bien tu limites
De ton Sauueur la vraye intention,
Tu n'y auras brin de presumption:
Car estimant que par vn bruit qui sonne
Tu sçais mon nom, sans sçauoir ma personne:
Et que iadis fut seruiteur mon pere
De ta mere Anne, en son regne prospere:
Croyant aussi, que tu sçais que d'enfance
Nourry ie suis en la maison de France,
De qui tu es Royale geniture:
Celà pensant, ne craint mon escriture,
Que ta grandeur la vueille refuser.
Mais quel besoing m'est-il de m'excuser?

Lesoiselets des champs en leurs langages
Vont saluant les buissons, & bocages
Par où ils vont: quand le nauire arrive
Aupres du hault: il saluë la riuë
Avec le son d'un canon racourci:
Ma Muse donc passant ceste cour cy,
Fait-elle mal saluer toy Princesse?
Toi à qui rid ce beau pays sans cesse:
Toi, qui de race aimes toute vertu,
Et qui en as le cœur tant bien vestu:
Toi dessous qui fleurissent ces grand's plaines,
De biens & gens si couuertes, & pleines,
Toi qui leurs cœurs as sçeu gagner tresbien:
Toi qui de Dieu recognois tout ce bien.

Salut à toy doncques treshumblement,
Humble salut, par ton humble Clement,
Par ton Marot le Poëte Gallique,
Qui s'en vient veoir le pays Italique
Pour quelque temps: si entre cy & là
Te peut servir ma plume, & si elle a

Sçauoir qui plaise à ta Maïesté haute,
 Croy que plustost l'eau du Pau fera fante
 A contre val ses ondes escouler,
 Que ceste plume à s'estendre & voler,
 Là où le vent de tes commandemens
 La poussera: mesmes les elements
 Lairront plustost leur nature ordonnee:
 Car l'Eternel me l'a(certes)donnee,
 Pour en louer premierement son nom:
 Puis pour seruir les Princes de renom,
 Et exalter les Princesses d'honneur,
 Qui au plus haut de fortune, & bon heur
 S'humilier de cœur sont coustumieres,
 Auquel beau reng tu marches des premieres.

A Monseigneur le Cardinal de Tournon,
 Marot retournant de Ferrare à Lyon.

Puis que le Roy la bonté merueilleuse
 La France veut ne m'estre perilleuse:
 Puis que ie suis de retourner mandé,
 Puis qu'il luy plaist, puis qu'il l'a com-
 mandé,

Et que ce bien procede de sa grace,
 Ne t'esbahi si i'ay suyui la trace,
 Noble Seigneur, pour en France tirer,
 Où long temps a ie ne fay qu'aspirer.

Le marinier qui prend terre, & s'arreste
 Pour la fureur de l'orage & tempeste,
 Desancre alors que les cieux sont amis.

Le cheuaucheur qui à conuert s'est mis,
 Laisant passer ou la gresle, ou la pluye,
 Dés que de loing void qu'Aquilon e ssuye
 Le ciel mouillé, il entre en grand plaisir,
 Desloge & tire au lieu de son desir.

Certes ainsi, Monseigneur redouté,
Si tost que i'eu mon retour escouté,
Et que ie vy la grand' nuë essuyer,
Qui en venant me pouuoit ennuyer:
Mon premier poinct ce fut de louer Dieu,
Et le second de desloger du lieu
Là où i'estois pour au pays venir,
D'où ie n'ay sçeu perdre le souuenir.

Nature a prins sur nous ceste puissance,
De nous tirer au lieu de sa naissance,
Mesmes long temps les bestes ne seiournent
Hors de leurs creux, mais tousiours y retournent.

Brief, le desir qu'au departir i'auoye,
Ie n'ay trouué rien de dur en la voye:
Ainsm'ont semblé tes grand's roches hautaines
Preaux herbus, & les torrents fontaines:
Bise, verglas, la neige, & la froidure,
Ne m'ont semblé que Printemps & verdure:
Si qu'à Dieu rends graces vn milion,
Dont i'ay ataint le gracieux Lyon,
Où i'esperois à l'arriuer transmettre
Au Roy François humble salut en metre:
Conclud estoit. Mais puis qu'il en est hors,
A qui le puis-ie, & doy-ie adresser, fors
A toy qui tiens par prudence loyale
Ici le lieu de sa hauteur Royale?

S'il est ainsi que la puissance qu'as
Toute s'estend en grands & petits cas:
La raison veut doncques que maintenant
De ce salut tu sois son lieutenant,
Et puis ie suis à cela consermé,
Pource qu'amy tu es & bien aimé
De l'assemblee aux Muses tressacrees:
Et qu'à Phebus en escriuant aggrees.
Humblement donc, sur ce ie te saluë,

Heur de Tournon, plein de toute valuë.
 Dieu garde aussi d'infecte aduersité,
 L'air amoureux de la noble Cité.
 Dieu gard la Saone au port bien sumptueux,
 Et son mari le Rosne impetueux,
 Qui puis vn peu se demonstra si fier,
 Que l'ennemi ne s'y osa fier:
 Et dont n'aguere en diligence prompte,
 S'est retiré Cesar avecques honte.

Si vous suppli', ô fleuves immortels,
 Et toy prelat, dont il est peu de tels,
 Et toy Cité fameuse de haut prix,
 Ne me vouloir contemner par mespris,
 Ains receuoir tout amiablement,
 L'humble Dieu gard, de vostre humble Clement.

Adieu à la ville de Lyon.

A Dieu Lyon qui ne mords point,
 Lyon plus doux que cent pucelles
 Sinon quand l'ennemi te poind:
 Alors ta fureur point ne celes,
 Adieu aussi à toutes celles,
 Qui embellissent ton seiour:
 Adieu, faces claires & belles,
 Adieu vous dy comme le iour.

Adieu cité de grand' valeur,
 Et citoyens que j'aime bien:
 Dieu vous doint la fortune & l'heur
 Meilleur que n'a esté le mien:
 J'ay receu de vous tant de bien,
 Tant d'honneur, & tant de bonté,
 Que volontiers dirois combien,
 Mais il ne peut estre conté.

Adieu les vieillards bien heureux,
 Plus ne faisant la cour aux Dames.

Toutesfois tousiours amoureux
 De vertu, qui repaist vos ames:
 Pour fuyr reproches & blasmes,
 De composer ay entrepris
 Des Epitaphes sur vos lames,
 Si ie ne suis le premier prins.

Adieu enfans pleins de sçauoir,
 Dont mort l'homme ne desherite:
 Si bien souuent me vinstes voir,
 Cela ne vient de mon merite:
 Grand mercy, ma Muse petite,
 C'est pour vous, & n'en suis marri:
 Pour belle femme lon visite
 A tous les coups vn laid marri.

Adieu la Saone, & son mignon
 Le Rosne qui court de vitesse,
 Tu t'en vas droit en Auignon,
 Vers Paris ie pren mon adresse,
 Je dirois adieu ma mairesse,
 Mais le cas viendroit micux à poinct,
 Si ie disois adieu ieunesse,
 Car la barbe grise me poind.

Va Lyon, que Dieu te gouuerne,
 Assez long temps s'est esbatu
 Le petit chien en ta cauerne,
 Que deuant toy on n'a battu.

Finallement pour sa vertu,
 Adieu des fois vn million
 A Tournon de rouge vestu,
 Gouverneur de ce grand Lyon.

Le Dieu gard à la Cour.

Vienne la mort quand bon luy semblera,
 Moins que iamais mon cœur en tremblera,
 Puis que de Dieu ie refoy ceste grace

De veoir encor de Monseigneur la face.

Ha mal parlans, ennemis de vertu,
Totalelement me disiez, deuestu
De ce grand bien: vostre cœur endurci,
Ne cogneut onc ne pitié ne merci,
Pourtant auez, semblable à vous pensè
Le plus doux Roy, qui fut onc offensé.
C'est luy, c'est luy, France Royne sacree,
C'est luy, qui veut que mon œil se recree,
Comme souloit, en vostre doux regard.

Or ie vous voy, France, que Dieu vous gard,
Depuis le temps que ie ne vous ay veü,
Vous me semblez bien amendee & crüe,
Que Dieu vous croisse encores plus prospere,
Dieu gard François, vostre cher fils & pere,
Le plus puissant en armes & science,
Dont ayez, eu encore experience.

Dieu gard la Royne Eleonor d'Autriche,
D'honneur, de sens, & de vertu tant riche.
Dieu gard du dard mortifere & hideux
Les fils du Roy: Dieu nous les gard tous deux.

O que mon cœur est plein d'ueil, & d'ire,
De ce que plus les trois ie ne puis dire?

Dieu gard leur sœur, la Marguerite pleine
De dons exquis, Ha Royne Magdaleine,
Vox nous luirrez, bien vous puis (ce me semble)
Dire Dieu gard, & adieu tout ensemble.

Pour abbreger: Dieu gard le noble reste
Du Royal sang, origine celeste:

Dieu gard tous ceux, qui pour la France veillent,
Et pour son bien combattent, & conseillent.

Dieu gard la Cour des dames où abonde
Toute la fleur, & l'eslite du monde.

Dieu gard en fin toute la fleur de lis,
Lime, & rabet des hommes mal polis.

Or sus, avant, mon cœur, & vous mes yeux
Tous d'un accord dressez vous vers les cieux,
Pour gloire rendre au pasteur debonnaire,
D'avoir tenu en son parc ordinaire
Ceste brebis eslongnee en souffrance.
Remerciez ce noble Roy de France,
Roy plus esmeu vers moy de pitié iuste,
Que ne fut pas enuers Ouide, Auguste:
Car d'adoucir son exil le pria,
Ce qu'accordé Auguste ne luy a.
Non que ie vueille (Ouide) me vanter
D'avoir mieux sçeu que ta Muse chanter:
Trop plus que moy tu as de vehemence
Pour esnouvoir à merci, & clemence:
Mais assez, bon persuadeur me tien
Ayant un Prince humain plus que le tien.
Si tu me vains en l'art tant agreable,
Ie te surmonte en fortune amiable:
Car quand banni aux Getes tu estois,
Ruissieux de pleurs sur ton papier iettois
En escriuant sans espoir de retour:
Et ie me voy mieux que iamais autour
De ce grand Roy. Ce pendant qu'as esté
Pres de Cesar à Rome en liberté
D'amour chantois, parlant de ta Corinne:
Quant est de moy ie ne veux chanter hymne,
Que de mon Roy: ses gestes reluysans
Me fourniront d'arguments suffisans.
Qui veut d'amour deuiser, si deuise:
Là est mon but. Mais quand ie me r'auise,
Doy-ie finir l'Elegie presente
Sans qu'un Dieu gard encore ie presente?
Non: mais à qui? puis que François pardonne
Tant, & si bien, qu'à tous exemple il donne,
Ie di Dieu gard à tous mes ennemis,

D'aussi bon cœur qu'à mes plus chers amis.

Frippelippes valet de Marot
à Sagon.

PAr mon ame il est grand' foison,
Grande annee, & grande saison
De bestes qu'on deust mener paistre,
Qui regimbent contre mon maistre,
Ie ne voy point qu'un saint Gelais,
Un Heroët, un Rabelais,
Un Brodeau, un Seue, un Chappuy,
Voisent escriuant contre luy,
Ne Papillon pas ne le poind,
Ne Thenot ne le tenne point:
Mais bien un tas de ieunes veaux,
Un tas de rimasseurs nouveaux,
Qui cuident esleuer leur nom,
Blasmant les hommes de renom:
Et leur semble, qu'en ce faisant,
Par la ville on ira disant,
Puis qu'à Marot ceux-ci s'attachent,
Il n'est possible qu'ils n'en sçachent.

Et veu les fautes infinies,
Dont leurs epistres sont fournies,
Il conuient de deux choses l'une,
Ou qu'ils sont troublez de la Lune,
Ou qu'ils cuident qu'en iugement
Le monde (comme eux) est iument.
De là vient que les pauvres bestes,
Après s'estre rompu les testes,
Pour le bon bruit d'autrui briser,
Eux mesmes se font despriser:
Si que mon maistre sans mesdire
Auecques Dauid peut bien dire.

Or sont tombez les malheureux
En la fosse faite par eux,

Leur pied mesmes s'est venu prendre
Au filé qu'ils ont voulu tendre.

Car il ne faut pour leur respondre
D'autres escrits à les confondre,
Que ceux-là mesmes qu'ils ont faits,
Tant sont grossiers & imparfaits:
Imparfait en sens, & mesures,
En vocables, & en cesures,
Au iugement des plus fameux,
Non pas des ignorants, comme eux.
L'un est vn vieux resueur Normand
Si goulu, friand, & gourmand
De la peau du pauvre latin,
Qui l'escorche comme vn mastin,
L'autre vn Huët de sotte grace,
Lequel voulut voler la place
De l'absent: mais le demandeur
Eut à faire à vn entendeur.

O le Huët en bel arroy
Pour entrer en chambre de Roy.

Ce Huët, & Sagon se ioient,
Par escrit l'un l'autre se loient,
Et semble (tant ils s'entreflatent)
Deux vieux asnes qui s'entregrattent.

Or des bestes, que i'ay sus dites,
Sagon, tu n'es des plus petites:
Combien que Sagon soit vn mot,
Et le nom d'un petit marmot.

Et sçaches, qu'entre tant de choses,
Sottement en tes dits encloses,
Ce vilain mot de concluer,
M'a fait d'ahan le front suer.

Au reste de tes escritures,
Il ne faut vingt, ne cent ratures
Pour les corriger: combien donq?

Seulement vne tout du long.

Aussi Monsieur en tient tel conte
Que de sonner il auroit honte
Contre ta rude cornemuse
Sa douce lire: & puis sa Muse
Parmi les Princes alaitee,
Ne veut point estre valettee.

Hercules fit-il nuls efforts
Sinon encontre les plus forts?
Pensez, qu'à Ambres bien serroit,
Ou à Canis, qui les verroit
Combattre en ordre, & equipage,
L'un un valet, & l'autre un page.

I'ay pour toy trop de resistance:
Encor ay-ie peur qu'il me tance,
Dont ie t'escri, car il sçait bien
Que trop pour toy ie sçay de bien.

Vray est, qu'il auoit un valet,
Qui s'appelloit Nichil valet,
A qui comparer on t'eust peu:
Toutesfois il estoit un peu
Plus plaisant à voir que tu n'es:
Mais non pas du tout si punais.

Il auoit bien tes yeux de rane,
Et si estoit fils d'un Marrane,
Comme tu es: Au demeurant,
Ainsi vedel, & ignorant:
Sinon qu'il sçauoit mieux limer
Les vers qu'il faisoit imprimer.
Tu penses que c'est cestuy-là,
Qui au liét de monsieur alla
Et fit de sa bourse mitaine.
Et va, va, ta sieure quartaine,
Comparer ne t'y veux, ne doy:
Il aloit mieux cent fois que toy.

Mais viença, qui t'a men à dire
 Mal de mon maistre en si grande ire?

Vrayement il me vient souuenir,
 Qu'un iour vers luy te vy venir
 Pour un chant royal luy monstrer,
 Et le prias de l'acconstrer,
 Car il ne valoit pas un œuf.
 Quand il l'eust refait tout de neuf.
 A Rouen en gaignas (pauvre homme)
 D'argent quelque petite somme,
 Qui bien à propos te survint,
 Pour la verolle qui te vint.

Mais pour un sueur, quand i'y pense,
 Tu en rens froide recompense.
 Il semble, pourtant, en ton liure,
 Qu'en le faisant tu fusses jure:
 Car tu ne sceus tant marmonner
 Qu'un nom tu luy sceusses donner:
 Si n'a-il couplet, vers, n'Epistre,
 Qui vaille seulement le tiltre.

Dont ne sois glorieux, ne rogne:
 Car tu le grippas au Prologue
 De l'adolescence à mon maistre:
 Et qu'on lise à dextre, ou senestre,
 On trouuera (bien ie le sçay)
 Ce petit mot de coup d'essay,
 Ou coups d'essay que ie ne mente.

O la sottise vehemente!
 A peine sera i'amaïs crain:
 Le combattant qui est contraint
 D'emprunter, quand vient aux alarmes,
 De son aduersaire les armes.

Ha rustre, tu ne pensois pas,
 Que i'amaïs il deust faire un pas
 Dedans la France: tu pensois

Sans pitié ce bon Roy François.
 Et le peignois en ton cerueau
 Aussi tigre que tu es veau.
 C'est pourquoy les cornes dressas.
 Et quand tes escrits adressas
 Au Roy, tant excellent Poète:
 Il me souuint d'une choïette
 Deuant le rosignol chantant,
 Ou d'un oison se presentant
 Deuant le cygne pour chanter.

Je ne veux flatter ne vanter:
 Mais certes monsieur auroit honte
 De t'allouer dedans le conte
 De ses plus ieunes apprentifs.

Venez ses disciples gentils,
 Combattre ceste lourderie:
 Venez son mignon Borderis,
 Grand espoir des Muses hantaines,
 Rocher, faites saillir fontaines:
 Lavez tous deux aux veaux les testes
 Lyon, qui n'es pas Roy des bestes
 (Car Sagon l'est) sus, haut la pate
 Que du premier coup on l'abbate.

Sus Gallopin, qu'on le gallope,
 Redressons cest asne qui choppe.
 Qu'il sente de tous la pointure:
 Et nous aurons Bonauenture,
 A mon aduis, assez sçauant
 Pour le faire tirer auant.

Vien Bordeau le puisné son fils,
 Qui si tresbien le contrefis
 Au huituain des freres Mineurs,
 Que plus de cent beaux deuineurs
 Dirent, que c'estoit Marot mesme:
 Tesmoin le Griffon d'Angoulesme,

Qui respondit argent en poupe,
En lieu d'yure comme vne souppe.

Venez donc ses nobles enfans
Dignes de chapeaux triomphans
De verd laurier, faites merueilles
Contre Sagon digne d'oreilles
A chapperon. Non, ne bougez
Pour le vaincre rien ne forgez,
Laissez cest honneur, & estime
A la dame Anne Philetine,
De qui Sagon pourroit apprendre.
Si la peine elle daignoit prendre
De l'enseigner. Trembles-tu point
Coquin, quand tu oys en ce poinct
Hucher tant d'esprits, dont le moindre
Sçait mieux que toy loüer & poindre?
Je laisse vn tas d'yrongneries,
Qui sont en tes rimasseries,
Comme de tes quatre raisons
Aussi fortes que quatre oisons:
De ces deux sœurs Savoisiennes,
Que tu cuidois Parisiennes.
Et de maint autre grand' folie
Dont il n'a grand melancolie.

Mais certes il se deult gramment
De t'ouyr irreueremment
Parler d'une telle Princeſſe
Que de Ferrare la Duchesse,
Tant bonne, tant sage, & benigne.

O quantes fois en sa cuisine
Ton dos a esté souhaitté
Pour y estre bien foüetté:
Dont (peut estre) elle eust fait defense,
Tant bien pardonne à qui l'offense.

Mais moy ie ne me puis garder

De t'en battre, & te nazarder:
 Ta meschanceté m'y conuie,
 Et m'en faut passer mon enuie.
 Zon dessus l'œil, Zon sur le groin.
 Zon sur le dos du Sagouin,
 Zon sur l'asne de Balaan.

Ha vilain, vous petez d'ahan,
 Le feu saint Antoine vous arde.
 Cà ce nêz, que ie le nazarde,
 Pour t'apprendre avecques deux doigts
 A porter honneur où tu dois.

Enflez, vilain, que ie me ioüe:
 Sus apres, tournez l'autre ioüe:
 Vous criez: le vous feray taire
 Par Dieu, monsieur le Secretaire
 De beurre frais, Hon le mastin,
 Pleust à Dieu que quelque matin
 Te vinsses à te reuenger:
 L'Abbé seroit en grand danger,
 De voir par maniere de rire
 Monsieur mon maistre luy escrire,
 Et d'estre de luy mieux traité,
 Que de moy tu ne l'as esté:
 Car il sçait tout: & sçait comment
 Te fit expres commandement
 De t'en aller mettre en besongne
 Pour composer ton coup d'yrongne:
 Ce que luy accordas, pourueu
 Qu'en apres tu serois pourueu
 De la cure de Soligny.
 Quant à celle de Sotigny
 Long temps a par election
 Tu en prins la possession.
 Que ie donne au diable la beste:
 Il me fait rompre ici la teste

A ses merites collauder,
Et les bras à le pelander:
Et si ne vaut pas le tabut.

Mieux vaut donc ici mettre but,
T'aduisant, sot, t'aduisant, veau,
T'aduisant, valeur d'un naueau,
Que tu ne te vis recevoir
Onques tant d'honneur, que d'auoir
Receu vne Epistre à outrance
D'un valet du Maro de France.

Et crains, d'une part, qu'on t'en prise:
Puis d'auoir tant de peine prise,
I'ay peur, qu'il me soit reproché,
Qu'un asne mort i'ay escorché.

Epistre à Sagon & à la Hueterie, par
M. Charles Fontaine, mal attribuee
par cy deuant à Marot.

QVand i'ay bien leu ces liures nouuellets,
Ces chants royaux, epistres, rondelets,
Mis en auant par nos deux secretaires,
Qui en rimant traitent plusieurs affaires,
Ie leur escri par moyen de plaisir,
Et de ce faire ay bien prins le loisir:
Car raison veut que ie les aduertisse,
Qu'ils n'ont pas eu du Poëte notice,
Qui dit, qu'on doit garder ses vers neufs ans,
Pource qu'on doit craindre flottes, & vents,
Lors qu'on transporte, & qu'on met en lumiere
Des escriuans leur ouurage premiere:
Laquelle il faut reuoir diligemment,
Et de plusieurs auoir le iugement.

Celuy est sot, qui son imparfait œuure
A toutes gens impudemment descœuure.
Plusieurs sçauans disent, Qui sont ces veaux,

Qui à rimer se rompent les cerueaux?

Il semble à veoir, quand leur rime on entonne,
Que tout par tout, là où on l'oyt, il tourne:
Tout leur escrit est rude, estrange, obscur:
Tant l'un que l'autre est en sa veine dur.

Il est bien vray, que c'est art d'escriture
Est bien seant, quand on l'a de nature:

Ce qu'on cognoit à la facilité.

Et ne court point sans grande verité

Ce commun dit: On ne fait rien qui serue

Quand on le fait bon gré malgré Minerve.

Ce que les gens d'esprit, & de sçauoir

Facilement peuuent appercevoir.

On sent tant bien quand vne œuvre est bien faite,

Ou quand elle est trop ieune & imparfaite:

Il est facile à discerner les vers,

Qui n'ont point vie, & gisent à l'enuers:

Il est facile, on le sent à la trace,

Quand aucuns vers viennent de bonne race.

Ie ne veux pas pourtant les abaïssër,

A celle fin de mon style haussër:

Car ie cognoy la petite science

Que Dieu me donne, & prens en patience:

Mais seulement ie veux mettre en auant

Le iugement de maint homme sçauant,

Et de plusieurs qui leurs maistres seroyent,

Quand en cest art leur plume adresseroyent.

Ie ne veux donc trancher du parangon

Pour me monstrier ennemi de Sagon:

Ie ne pretens ne plaid, ne luterie

Auec Sagon, ne la Hueterie:

Ce nonobstant, s'ils en veulent à moy,

I'en en seray (ce croy-ie) en grand esmoy:

Car ie voy bien, à peu pres, que leur veine

Est vn petit trop debile: & trop vaine

Pour bien iouïr: Cela tresbien ie sçay
A voir sans plus leur pauvre coup d'essay.

Si donc sur moy leur colere s'allume,
La Dieu merci i'ay assez encre & plume
Pour leur respondre vn peu plus sagement,
Qu'ils n'ont escrit tous deux premierement.

Que bien, que mal, selon nos fantastes
Nous escriuons souuent des Poësies:
Si ne suffit d'escrire maint blason,
Mais il conuient garder rime, & raison:
Rime & raison, ainsi comme il me senble,
Doiuent tousiours marcher tous deux ensemble.

L'homme rassis doit son cas disposer
De longue main, premier que d'exposer
Ses ieunes vers, & ses petits ouurages
Dessous les yeux de tant de personnages:
Dont plusieurs n'ont mis en ieu leurs volumes,
Quoy qu'ils soyent faits avec dorees plumes:
Tant moins doit-on faire vne ceuvre imprimer
Où il y a grandement à limer:

Il faut souuent y approcher la lime,
Auant qu'il soit permis que lon l'imprime:
Car les sçauans disent, Bren du rimeur,
Pareillement, merde pour l'imprimeur.
Lequel nous vient cy rompre les ceruelles
De ses traitez non valans deux groiselles.
Tiltres hautains ne nous font qu'abuser,
A celle fin qu'on y voise musier:
Il n'y a point de plaisir en leur Muse,
Non plus qu'au son de vieille cornemuse.

Ie n'eusse pas pensé, que de six ans
On eust peu voir de si sots courtsisans,
Qui eussent eu la plume si legere,
Qu'elle auroit peur de demourer derriere.
On iugeroit que ces compositeurs

Sont aussi tost Poëtes qu'Orateurs.

O courtisans, vostre veine petite,
Pour bons rimeurs va vn petit trop viste:
Non fait, que dy-ie? Ains, pour le faire court,
Il faut ainsi auoir bruit en la Cour.

Vn bon rimeur, qui tant d'experience,
Que de nature, a cest art & science,
En second poinct il ne doit tant errer,
Qu'il n'ait pouuoir de sa main temperer,
A ce, que par quelque maniere lasche
Dessus autrui ses aiguillons ne lasche
Effrenement l'assaillant le premier.
O le beau fait, que lon doit voir premier!

Ie ne vy onc, depuis que suis en vie,
Escrire plus d'ardeur, gloire, & enuie:
Certes l'escriit le plus à detester,
C'est par rancueur mesdire, & contester.
Celuy lequel aguise ainsi son style,
Doit à bon droit estre appelle Zoile.

Tu monstres bien ta male affection,
A l'affligé donnant affliction.

Ce n'est pas là ce n'est pas là la voye,
Qui gens d'esprit à bon renom conuoye.
Communément de tel commencement
On n'en void pas fort bon auancement.
C'en est bien loing, il y a trop à dire,
Qu'on vienne à bien par blasmer & mesdire:
Certes auant qu'il soit iamaix dix ans,
On monstrera au doigt les mesdisans.

Desia on dit, de la Huetterie,
Et de Sagon, ce n'est que flatterie:
A l'entour d'eux de cent pas on la sent:
Ie l'ay desia bien ouy dire à cent.

Sage n'est pas celuy qui se soulace
A dire mal pensant acquerir grace:

Et mesmelement, qui dit mal de celuy,
Qui ne s'en doute, & est bien loing de luy:
Dont il pretend auoir le lieu, & gages:
Mais beau temps vient apres pluye & orages.

Facilement, & sans prendre grand soing,
On dit du mal de celuy qui est loing,
Que lon deueroit auoir en reuerence
Pour son doux stile en presence & absence.
Quand telles gens se cuident auancer,
Lors on les void tant plus desauancer.
Il ne faut pas par moyen deshonneste
Penser venir à quelque fin honneste.
Et qui a-il plus loing d'honnesteté,
Que de mesdire avec vne aspreté?

Voilà comment pour le moins(à ce conte)
De vostre faict n'en peut sortir que honte,
Et deshonneur, si vous n'estes contez,
Pour gens qui sont desia tous eshontez.

Je m'esbahy que vous auez peu estre
Si auenglez de piquer vostre maistre:
On le cognoit & au doigt, & à l'œil,
En deusiez vous tous deux creuer de dueil:
D'autant s'en faut, que la vostre Marote
Ne luy ressemble: elle est trop ieune & sotte.

Vn peu trop tost vous voulustes froter,
De l'en suyuir, pour contremarôter.
L'un va rimant la fere contre affaire,
Et l'autre aussi frere contre desplaire:
L'autre par trop les oreilles m'offense,
Quand pour allume, a voulu dire accense:
L'autre redit moitié, & amitié,
En douze vers, & moins de la moitié:
L'autre décrit apres, Dieu sçait comment,
Vn chacun ciel, & chacun element;
L'astronomie, aussi Astrologie,

Vous la diriez estre par eux regie,
Maistre, & remettre, aussi cœur, & obscurs,
Ce sont beaux mots: mais en rime ils sont durs.
Et puis on veut pour agreable auoir
Oeuure tant sotte, & mal plaisante à veoir.

Tantost apres, vint & deux si arriuent,
Qui pas à pas l'un l'autre s'entresuyuent:
Puis Sagon fonde, en docteur Arcadique,
Quatre raisons, sans texte Euangelique:
Aussi plusieurs personnages diuers
Onques n'ont peu m'exposer ces deux vers:
Ton mal penser met bien loing ta pensee
Pres du souci de ton ame offensee.
Pres, & bien loing, s'entresuyuent tresmal,
Aussi sent-il troubler l'esprit vital,
Et cela vient de trop d'audace prinse,
Qui de plusieurs pourroit estre reprinse.
Ce nonobstant par telle folle audace
Nul d'eux ne quiert que d'estre mis en grace,
Ce qui leur est chose plus qu'impossible.
Que s'il m'estoit par bon loisir possible,
J'aurois assez pour esnouuoir maints cœurs
De sots propos de ces rhetoriqueurs.
Ne sçay si bons la commune les clame:
Mais ie sçay bien que tout sauant les blame.
Voilà que c'est, nos compositions
Veulent regner par nos affections.

Ie n'ay loisir plus auant m'entremettre,
Mieux me vaudroit entreprendre autre metre,
Où lon pourroit cueillir quelque bon fruit.
Car ie ne veux comme eux acquerir bruit,
Mais ie sçaurois volontiers, quel homme est-ce,
Qui m'assèurast en sa foy & promesse,
Qu'il auroit peu tirer vn seul profit
De cestraitez, que l'un & l'autre fit.

Tant froids verds Dieu, vers le monde & l'Eglise
 Tant seulement chacun d'eux temporise,
 A celle fin d'obtenir quelque don:
 Leur style est doux, voire comme vn chardon:
 Ce nonobstant cuident en ceste sorte,
 Que de l'honneur, & profit il en sorte.
 Homme ne doit s'entremettre en quelque art
 Duquel iamais n'entendit bien le quart.

Au Roy: pour la Bazöche.

P Our implorer vostre digne puissance
 Deuers vous, Sire, en toute obeissance
 Bazöchiens à ce coup sont venus,
 Vous supplier d'oüir par les menus
 Les poinëts, & traits de nostre comedie.
 Et s'il y a rien qui pique ou medie,
 A vostre gré, l'aigreur adoucirons.
 Mais à quel Iuge est-ce que nous irons
 Si n'est à vous? qui de toute science
 Auez certaine & vraye experience,
 Et qui tout seul d'autorité pouuez
 Nous dire, Enfans, ie veux que vous ioüiez.

O Sire, donc, plaise vous nous permettre
 Sur le theatre à ce coup-cynous mettre,
 En conseruant nos libertez & droitz,
 Comme iadis firent les autres Rois.

Si vous tiendra pour pere la Bazöche,
 Qui ose bien vous dire sans reproche,
 Que de tant plus son regne fleurira,
 Vostre Paris tant plus resplendira.

A V T R E S E P I S T R E S
N O V V E L L E S.

Epistre perduë au ieu, contre Ma-
dame de Pons.

DAme de Pons, Nymphé de Parthenay,
Pardonne moy, si ceste carte n'ay
Peinte de fleurs, à Minerue duisantes
Et pour ton sens contenter suffisantes:
Ma Muse est bien pour satisfaire habile
Aucuns esprits: mais trop se sent debile
Pour toy qui as lettres & bon sçauoir,
Autant ou plus que femme puisse auoir:
Auecques œil pour voir subit les fautes,
Et discerner choses basses & hautes.

Bien est-il vray que ton cœur sçait vser
D'une bonté de fautes excuser,
Et de donner aux œuvres bien dites
En temps & lieu loüanges meritees.
Mais ie sens bien que l'heure est aduenüe,
Qu'en cest escrit, de promesse tenuë,
Plus de besoing de ton excuse auray
Que de bon loz meriter ne sçauray.
Et me suis veu (il n'en faut point mentir)
D'auoir promis prest à me repentir:
Car dès qu'en main la plume ie vins mettre,
A peine sçeu forger le premier metre:
Et commençay à dire & à penser:
Presumptueux, que veux-tu commencer?
Faut-il qu'à honke acquérir tu t'amuses
D'escrire ainsi à l'une des neuf Muses?

Ce neantmoins pour promesse tenir,
Ne me suis sçeu d'escrire contenir:
Mais t'escriuant (ô noble esprit bien né)
Trompé me suis tout ainsi estonné

Qu'un villageois, simple, & pusillanime,
Qui parle en crainte à un Roy magnanime.

D'autre costé, pour mon epistre orner,
Je ne scaurois quel propos enfourner.
De te parler de science Latine,
D'en deuiser pres de toy ne suis digne.
Te deuiser des amoureux soulas,
C'est temps perdu, tu aymes trop Pallas.
Chanter la guerre & des armes la mode,
A ton mary la chose est plus commode,
De tes vertus bien blasonner & peindre,
Taire vaut mieux que n'y pouuoir atteindre.
Parquoy à droit, deuant toy ie m'accuse
Que cecy n'est epistre, mais excuse.
Cecy (pour vray) n'a merité le tiltre
D'Enuoy, de Lay, d'Elegie, ou d'Epistre:
Mais s'il te plaist, nonobstant sa bassesse,
Le receuoir en gré sous la douceur
Qui est en toy par naïue coustume,
I'estimeray auoir fait un volume.
Refoy-le donc en gré, ie te supplie:
Et l'ayant leu, ne le pers, mais le plie
Pour le garder: au moins quand ce viendra
Que seray mort, de moy te souuiendra.
Et si d'icy à grand temps & long aage
Du tien Clement se tient aucun langage,
Là où seras par maniere de rire,
Aux assistans pourras conter & dire
(Qui ne sera pour moy un petit heur)
Comment iadis fus bien ton seruiteur:
Et pour tesmoin de ce que leur diras,
Cemien escrit sur l'heure produiras,
En leur disant: Quand Marot m'escriuoit
Ces vers icy, à Ferrare il viuoit,
Là où i'estois: Et lors à grande outrance

Le pauvre gars estoit banny de France,
 Par le pourchas d'aucuns ayans enuie,
 Dequoy vertu perpetuoit sa vie:
 Dont il trouuoit sa pertte & son soucy
 Moins ennuyeux. Leur conteras aussi,
 Comment durant ceste miennne destresse
 Tous deux seruions vne mesme maistresse,
 Fille de France, & Duchesse Renee,
 Au gré de qui semble que tu sois nee.

Mille autre cas, mille autres bons propos,
 Quand seras vieille, & che & toy à repos,
 Dire pourras de moy à l'aduenir
 S'il t'en souuient: & pour t'en souuenir.
 De bon cœur laisse à la tienne excellence
 Ceste escriture, où i'impose silence.

Epistre à Madame de Soubize, partant
 de Ferrare, pour s'en venir
 en France.

LE clair Soleil sur les champs puisse luire,
 Dame prudente: & te vueille conduire
 Jusques au pied de ta noble maison.
 Il est certain que plus tost oraison
 Pour ta demeure à Dieu ie voudrois faire:
 Mais puis que luy, & le temps, & l'affaire
 Veulent tous trois que ta bonté desplace,
 Monts & torrents te puissent faire place:
 Dieu tout au long de ton allée entiere,
 Soit en ta voye, & dedans ta litiere,
 Voire en ton cœur, à celle fin (Madame)
 Que tout d'un train te garde, corps & ame.

Or t'en va quand, & où il te plaira,
 Plus iras loing, plus nqus en desplaira.
 Et quant à moy, tu peux estre assurée,
 Tant que i'auray en ce monde durée,

Que seray tien, non point seulement pource
 Que, long temps a, tu fus premiere source
 De bon recueil à mon pere viuant,
 Quand à la Cour du Royfut arriuant,
 Où tu estois adonc la mieux aymee
 D'Anne, par tout Roynes tant renommee:
 Ne seulement pour autant que tu fis
 Mesme recueil dernièrement au fils
 En ce pays: tellement que ta grace
 Semble estre encline à ma petite race:
 Mais pour autant que d'instinct de nature,
 Toy & les tiens aymez literature,
 Sçauoir exquis, vertus qui le ciel percent,
 Arts liberaux, & ceux qui s'y exercent,
 Cela (pour vray) fait que tresgrandement
 Je te reuerere en mon entendement.

Or adieu donc, noble Dame, qui vses
 D'honneste: é tousiours enuers les Muses.
 Adieu par qui les Muses desolees
 Souuentefois ont esté consolees.
 Adieu qui voir ne les peut en souffrance:
 Adieu la main qui de Flandres en France,
 Tira iadis Iean le Maire Belgeois.
 Qui l'ame auoit d'Homere le Gregeois,
 Retirez vous neige & temps pluuiieux,
 De l'ennuy ne soyez enuiieux.
 Vien le temps doux, retire toy la bize,
 Ne fasche point Madame de Soubize:
 Assez elle a de fascheuse destresse,
 D'abandonner sa dame & sa maistresse.
 Assez d'ennuy elle a de son depart,
 Assez aussi elle nous en depart:
 Mais puis qu'il plaist à Dieu qu'il soit ainsi,
 Faut prendre en gré, sept ans à qu'es icy
 Dame tresnoble, & trente, ou à peu pres,

Que seruiſſe & mere & fille apres.
 C'est bien raison que maintenant diſpoſes
 De ta maiſon, & que tu y reſoſes,
 Auecques Dieu le ſurplus de ton aage:
 Ce te ſera quaſi nouueau meſnage,
 Apres tant d'ans: donc t'y transporterai,
 Et apres toy honneur emporterai.
 Auecques toy emporterai honneur,
 De tes trauaux principal guerdonneur:
 Et nous en brief ſçaurons en ton abſence,
 De quoy ſeruoit par deſa ta preſence.

A vn ſien amy. 1543.

Contemple vn peu, ie te prie, & regarde
 Amy parfait, de bonne & belle garde,
 Quelle vertu ſouueraine ont en elles
 Naïuement les Muſes eternelles,
 De nous auoir de vraye amour pourueus.
 L'vn enuers l'autre, ains que nous eſtre veus:
 De lã doubler encor' apres la veüe
 Et de l'auoir de telle foy pourueüe?
 Qui franchement, & ſans peur t'ay ouuert
 Le cœur de moy, tant fus clos & couuert:
 Et toy à moy ſay cognoiſtre par preuue,
 Qu'amy plus franc au monde ne ſe treuue.

En verité ſi de ſœurs bien apprinses,
 Nous n'eusſions point les ſciences comprinses,
 Il eſt certain, au moins eſt à penſer,
 Que noſtre amour ſeroit à commencer.
 Si qu'vn tel bien ne me fuſt aduenü:
 Et ne me tien aux Muſes moins tenu,
 Dont elles m'ont vn tel ami gaigné,
 Que de m'auoir en ma langue enſeigné.
 Que pleuſt à Dieu que l'occaſion i'eusſe,
 Qu'aupres de toy vſer mes iours ie peuſſe,

Loing de tumulte, & loin des plaisirs cours,
Qui sont en ses ambitieuses Cours.

Là plairoit mieux qu'avec Princes viure:

Le chien, l'oiseau, l'espinette, & le liure,

Le deuiser, l'amour (à vn besoing)

Et le masquer seroit tout nostre soing,

Avec le Bon, d'histoires bien recors,

Et le Bouchet, rond de cœur & de corps:

Avec Gruffy, & Charles, & Ramasse

Jeunesse en qui vertu croist & s'amasse.

Avec Genton, propre & loyal amant,

Et Marcoussé, visage d'alemant:

Avec Bordeaux, qui a la bouche fresche,

Candie aussi, qui pas moins n'en despesche:

Et la Forest, fait de la riche taille:

Et saint Cassin qui fut à la bataille.

Sans oublier Montigny ton aîné,

Qui pour escrire en vostre langue est né.

Sans oublier aussi Aiguebelette,

Qui saute en Chat, & grauit en Belette,

Et Rougemont qui d'or la barbe porte:

Et Lampignam, qui l'a bien d'autre sorte:

Avec Regart, & nostre bon Capris,

Qui d'instruments l'art a si bien appris.

Finalement d'autres quinze fois sept,

Dont la plus part lettres & armes sçait.

Te iurant Dieu, que pas ie ne sçauoye

Que si grand fruct produisist la Sauoye.

Que Dieu vous hausse en fortune prospere.

Mes chers enfans buuez à vostre pere:

Et si amour, au dard bien affiné,

Tire Paruau vers vous, du Dauphiné,

Ie pri' Bouchet, qui cognoit sa valeur:

Que de ma part humblement le saluë.

En telle troupe, & si plaisante vie,

A ton aduis, porterons-nous enuie
 A ceux qu'on void si hautement iucher,
 Pour mieux apres lourde ment trebucher?
 Doüé en biens, tel fut Cresus tenu,
 Qui tout à coup vn Iob est deuenü.
 Nostre voleur qui haut ne bas ne tend,
 De l'entredoux seroit tousiours content:
 Car cestuy là, qui haut ne bas ne vole,
 Va seurement, & iamais ne s'affolle.
 Au demeurant: Quel arrest a fortune?
 Sinon l'arrest du vent, ou de la lune?
 Tien toy certain qu'en l'homme tout perit,
 Fors seulement les biens de l'esprit.

Ne vois-tu pas, encore qu'on me voye
 Priné des biens, & estats que i'auoye,
 Des vieux amis du pays, de leur chere,
 De ceste Royne, & maistresse tant chere,
 Qui m'a nourri (& si sans rien me rendre,
 On m'a tollu tout ce qui se peut prendre)
 Ce neantmoins par mont & par campagne
 Le mien esprit me suit & m'accompagne?
 Malgré fascheux i'en iouy, & en vse:
 Abandonné iamais ne m'a la Muse:
 Aucun n'a sceu auoir puïssance là.
 Le Roy portoit mon bon droit en cela,
 Et tant qu'ouy, & nenni se dira,
 Par l'vniuers le monde me lira.

Toy donc aussi, qui as sçauoir & veine
 De la liqueur d'Helicon toute pleine,
 Escri & fay que mort, la fausse lice,
 Rien que le corps de toy n'enseuelisse.

Epytre du bieu fy de Pazy, par autre
 que par Marot.

MA Dame ie vou rayme tan,
 May ne le dite pa pourtan,

Les mus failles on de rozeille:

Celuy que fit les gran merueille
 Nou doin bien to couché ensemble,
 Car ie vou rayme, ce me semble,
 Si for que ne vou lore dize,
 Et vou lay bien voulu escrize,
 Afin de passé de plu loing:
 Pensé que i' auoy bien beroing
 De deueni si amouzeu.

O que ie se soy bien heuzeu,
 Ha madame la renchesie,
 Ce n'est que vostre fachesie:
 Non pa pour vou le reprochez:
 May si to que ie ven touchez
 Votre ioli tetin molet,
 Vou m'appellé peti folet:
 En me diran, laissé cela,
 Vou nané rien caché yla:
 Dieu, vou deuené mon priué,
 Ou pensé vou estre arriné?
 Et me faite laide grimassé,
 Et tout ainsi qu'une limassé,
 Qui ses deu cornuchon retise,
 Ie me reculli san mo disé,
 Tou quinau, & tou mariniteu.

Quan la dame a le cœur piteu,
 C'est vne si ioyeure chore,
 Et dit le Norman de la rore,
 Si vne fille est orgueilleure,
 C'est vne chore pezillaure
 Pour vn bieu ieune fy & sage:
 Car il n'y a si biau virage,
 Qui ne s'en voize egratigné.
 May encor, quarié vou gaigné
 Si i'en mousoy, ou enuizon?

Ha cœur plus dur qu'un potizon
Tant tu me donne de trauau:

Si tu sau:ez sen que ie vau,
Tu feriez de moy plu gran feste,
I'ay eu le pry de l'arbaleste:
Ie chante comme un pazoquet:
Ie ne voua iamaiz san bouquet:
Iay plu de bonnets que de teste:
Iay mon bian pourpoin des gran feste,
Des iouuourie & des dimanche:
Tou les moy deu chemire blanche
Pour estre ni salle ni ort.
Iay esté iusques à Nyort
Deia deu foy pour vais le monde
Il est vray que vou reste blonde,
Et aussi blanche comme lait:
Et aussi ie ne suy pa laid:
Car chacun me dit en main lien,
Adieu han, le bian fy, adieu.
Adieu han resson se tu veu,
Le bian fy au iauue cheuen.
Ie croy que tres bien il entende:
Car i'ay les cheuen qui me pende
Dessus la chemire froncee:
La petite iambe trouffee,
Pour dancez haye de Bretagne.
Et les passepié d'allemaigne.
Il est vray qu'à la basse dance
Ie n'y vien pa à la cadance:
May de brante, & puy la recouppé
Des deu pié ie le vou recouppe
Menu comme chair à pasté.
Le fy de Guillaume Gasté
Au pry de moy n'est qu'un canar,
I'an ven bien croize Ian Bemr,

Ou Chanuin, à qui Dieu pardoin.
 A propo vou souuien ty poin.
 Du iour de la sin Nicoula.
 Que i'etien tou deu si trefla
 D'auoir dancé? vou commensite,
 Aussi trefbien vou racheuite:
 C'est au iardin mon peze entry,
 D'auantuze me rencontry
 Aupres de vou, & si auoy
 Touiour lieu dessus vostre voy,
 Laquelle me sembly depuy
 Aussi claize que lian du puy.
 May se piar nou regardet,
 Qui de gran ialourie ardet:
 Et quan il me bien espié,
 Vou me marchiste su le pié,
 Si fort en me sarrant la main,
 Que i'en clochy le landemain.

Responfe de la Dame, au ieune
 fy de Pazy.

POur vou respondre mon amy,
 I'ay veu vostre lettre à demy,
 Car mon maz y lor arriuit,
 Qui en la lirant me trouuit:
 Et Dieu sçait si ie fu fachee:
 I'eusse voulu estre escorchee,
 Parmanda voyze toute morte.
 May ce que plu me reconforte,
 C'est que mon maz y nen vy rien:
 Et aussi, que ie sçai tro bien
 Qui n'en eu pas esté conten.
 Notre aprenty vint ecoutant
 Pour ouy ce qui me diset:
 May mon pauvre cœur soupi set

De gran douleur, & de tristesse.
Si ie n'eusse esté la maistresse,
Mon ami i'estez affolee.

Vostre lettre ma consolee,
Quan i'ay connu que m'aimez tant:
Ie ne le veu croize pourtan:
Cas les homme sont tou trompeu,
Et les femme on touriou peu
D'estre par leu dits aburee,
I'enten qui ne son pa ruree.
Et de moy la mercy à Dieu
Ie puy bien allez en tout lieu,
Et frequentez parmi le monde.

Vou me dite que ie suy blonde,
May ie cray qui vou plait à disé,
Aussi ie ne men foia que ie rise:
Si sui ie comm'une autre belle.

Vou m'escriué que sui rebelle,
Et quan vou me voulé touchez:
Que ie ne vou laisse approchez:
Il est bien vray que ie m'en fasche:
Car vne belle dame cache
Tou les iour, & le plus souuen
Son biau tetin, & son deuan.

Par vostre lettre vou vanté
Que comme un oyreau vou chanté:
Ie vou respon qu'en suy bien ayre:
Car quan ie se zets à mallaire,
Vostre chan me resioiiset.

Vn iour mon mazi me diset
Qui voudroit sçauoir la musicle,
Pour la chanté en la bouticle.

Vou me mandé par vostre lettre,
Qu'auex le pry de labalestre:
Et qu'este for propre, & mignon,

Tourion vestu comme vn oignon,
 Don en cela vou m'aué fait
 Vn singulier plairir parfait:
 Car c'est l'honneur d'un biau ieune homme
 D'auoir habillemen gran somme:
 Et aussi que c'est la rairon
 Qu'un biau fy de bonne mairon
 Set tourion fort bien accoutré.

De ma par ie vou ray montré,
 Si vou raué bonne memoise,
 Notre ieu de bille d'inoise:
 Et ma Robbe d'un fin dra noir,
 Vou varriez, si voulé voir.
 Tou mes manchesons de velour,
 Mes soullie qui ne son pas lour.
 Pour aniambez nostre ruisseau:
 Et ma cotte de dra de siau
 Bien teinte, que me la donna
 Le sise lan, qu'an ordonna
 Et voulu par son testamen,
 Que ie l'eusse soudainemen.

Ha si iestien tou deu ensemble,
 Ie vou contesoy, ce me semble,
 Cen mille bon peti propos,
 Toute nui ie per le repo,
 Tan, & si for en vou ie pense.
 Ie ne set quelle recompense
 Vou men fesez: si suis-ie souse,
 Que n'atten maintenant que l'heuse,
 Que vou reueniez de Lyon:
 Vou me donrez, un million
 De biau cordon de saye fine,
 Pour en donner en ma voyrine,
 Laquelle à vou se recommande.
 Autre choye ie ne vou mando

Qu'autans

Qu'antant en vn mot comme en cent
 Qu'à vous raymé mon cœur consent:
 Vous supplian, mon dour ami,
 N'estre à respondre endormi,
 Si ne vené bien to ici:
 Car ie s'esetz en gran souci,
 Si ie nauetz de vo nouvelle:
 Ie prie à Dieu que feynt telle
 Que pour vray ie lai vou desise,
 Et à tant fesay fin descrire.
 C'est de Pazy ce iour & an,
 Que ie m'en ally droit à Lan.

Au Roy pour luy recommander Papillon
 Poëte François estant malade.

ME pourmenant dedans le parc des Muses
 (Prince sans qui elles seroyent confuses)
 Ie rencontray sus vn pré abbattu
 Ton Papillon, sans force ne vertu:
 Ie l'ay trouué encor avec ses esles,
 Mais sans voler comme s'il fust sans elles.
 Luy qui tendant à son Roy consoler,
 Pour ton plaisir souloit si bien voler,
 Qu'il surpassoit le vol des alouettes.
 Roy des François c'est l'un de tes Poëtes,
 Papillon peint de toutes les couleurs
 De Poësie & d'autant de douleurs:
 L'autr'hior le vy, aussi sec, aussi passe
 Comme sont ceux qu'au sepulchre on deualle.
 Lors de la conche où il estoit gisant,
 Ie m'approchay, en amy luy disant,
 Ce que i'ay peu pour luy donner courage
 De briefuement eschapper cest orage:
 Et luy offrant tout ce que Dieu a mis
 En mon pouuoir pour aider mes amis,

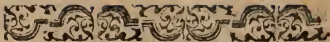
Dont il est vn tant pour l'amour du style,
Et du sçauoir de sa Muse gentille,
Que pour autant qu'en sa plume en santé
A ta loüange il a tousiours chanté.
M'ayant, ouy, vn bien peu seiourna:
Puis l'œil terni, triste vers moy tourna:
Sa seiche main dedans la mienne a mise,
Et d'vne voix fort debile & sousmise
Ma respondre: cher ami esprouué
Le plus grand mal qu'en mes maux i'ay trouué,
C'est vn desir, qui sans fin m'importune
D'escrire au Roy la fascheuse fortune
Qui en ce poinct malade m'a rendu,
Mais ie ne puis: car il m'est defendu
Du medecin qui à ma plume ordonne
Vn long repos, qui long trauail me donne.

Ami trescher (ce luy responds-ie alors)
De quoy te plains, iette ce soing dehors:
Car sans ta peine aduiendra ton desir,
Si onques Muse à l'autre fit plaisir.
Certes la tienne est du Roy escoutee:
Mais de luy n'est la nostre reboutee.
Courage donc: Marot s'enhardira
D'escrire au Roy, & ton cas luy dira:
Que pleust à Dieu que ton mal si peruers
Se peust guarir par rimes & par vers:
Ou qu'en moy fust tout ce qui est dui sant
A diuertir cela qui t'est nu: sant.

Ces mots, fins, plus de cent & cent fois
Me mercia. Lors de là ie m'en vois
Au mont Parnase escrire ceste lettre,
Pour tesmoignage à ta bonté transmettre
Que Papillon tenoit en main la plume,
Et de tes faits faisoit vn beau volume,
Quand maladie extreme luy a fait

Son œuvre emprins demeurer imparfait:
Et puis l'ouvrier a mis en tel decours
Qu'il a besoing de ton Royal secours.
C'est tout celà que mon escrit desire
Te faire entendre: ayant cest espoir Sire
Que ne diras en moy presumption,
Quand de mon cœur sçauras l'intention,
Qui de nulli ne peut estre repüise,
Puis qu'amitié a causé l'entreprise.

Si Theseus, (ainsi comme lon dit)
Pour Pirithoë aux enfers descendit,
Pourquoy ne puis-ie en Parnase monter,
Pour d'un ami le malheur te conter?
Et si Pluton contre l'inimitié
Qu'il leur portoit loüa leur amitié:
Doy-ie penser que ton cœur tant humain
Trouve mauvais si ie preste la main
A un ami, veu mesmes que nous sommes
Et luy & moy du nombre de tes hommes?
Je croy plustost qu'à l'un gré tu sçauras:
Et que pitié de l'autre tu auras.



B A L L A D E S.

Des Enfans sans souci.

Qui sont ceux-là, qui ont si grande envie
 Dedans leur cœur, & triste marriſſon,
 Dont cependant que nous ſommes en vie,
 De maiſtre ennuy n'eſcoutons la leçon?
 Ils ont grand tort, veu qu'en bonne façon,
 Nous conſoumions noſtre fleurissant aage.
 Sauter, danſer, chanter à l'aduant age,
 Faux enſieux, eſt-ce choſe qui bleſſe?
 Nenny, pour vray, mais toute gentilleſſe,
 Et gay vouloir, qui nous tient en ſes lacs.
 Ne blaſinez point donques noſtre ieuneſſe,
 Car noble cœur ne cherche que ſoulas.

Nous ſommes drus, chagrin ne nous ſuit mie:
 De froid ſouci ne ſentons le friſſon:
 Mais de quoy ſert vne teſte endormie?
 Autant qu'un bœuf dormant pres d'un buiſſon.
 Langards piquants plus fort qu'un Heriſſon,
 Et plus reclus qu'un vieil corbeau en cage;
 Iamais d'autrui ne tienment bon langage:
 Touſiours s'en vont ſongeans quelque fineſſe:
 Mais entre nous, nous vivons ſans triſteſſe,
 Sans mal penſer, plus aiſes que Prelats.
 D'en dire mal c'eſt donques grand' ſimpleſſe,
 Car noble cœur ne cherche que ſoulas.

Bon cœur, bon corps, bonne phyſionomie,
 Boire matin, fuir noiſe, & tanſon:
 Deſſus le ſoir, pour l'amour de ſ'amie

Denant son huis la petite chanson:
 Trancher du braue, & du mauuais garson,
 Aller de nuict, sans faire aucun outrage,
 Se retirer, voila le tripotage:
 Le lendemain recommencer la presse.
 Conclusion, nous demandons liesse,
 De la tenir iamaïs ne fusmes las:
 Et maintenons que cela est noblesse,
 Car noble cœur ne cherche que soulas.

E N V O Y.

Prince d'amours, à qui deuons hommage,
 Certainement c'est un fort grand dommage,
 Que nous n'auons en ce monde largesse
 Des grands tresors de Iuno la Deesse
 Pour Venus suyure: & que dame Pallas
 Nous vint apres resiouyr en vieillesse,
 Car noble cœur ne cherche que soulas.

Cry du ieu de l'Empire
d'Orleans.

Laissez à part vos vineuses tauerne,
 Museaux ardants, de rouge enluminez:
 Renieuenissez, saillez de vos cauernes,
 Vieux accroupis, par aage examinez:
 Voyci les iours qui sont determinez
 A blasonner, à desgorgier, & dire:
 Voyci le temps, que supposts de l'empire
 Doiuent par droit leurs coustumes tenir:
 Si voulez donc passer le temps & rire,
 N'y enuoyez, mais pensez de venir.

Harnois, cheuaux, fiffres, tabours, & trompes,
 Riches habits, & grands bragues auoir,
 Ce ne sont pas de l'empire les pompes:

Leurs mots, leur ieu, c'est cela qu'il faut voir:
 Qui vouldra donc des nouvelles sçauoir,
 Qui ne sçaura des folies cent mille,
 Qui ne sçaura mainte abusion vile,
 Sans trop piquer l'en ferons souuenir:
 Pourtant, Seigneurs de ceste noble ville,
 N'y enuoyez, mais pensez de venir.

N'ayez pas peur, dames gentes mignonnes,
 Qu'en nos papiers on vous vueille coucher:
 Chacun sçait bien, qu'estes belles & bonnes,
 On ne sçauroit à vos honneurs toucher:
 Qui est morueux, si se voise moucher.
 Venez, venez, sots, sages, fols, & foles:
 Vous mussequins, qui tenez les escoles
 De caqueter, faire, & entretenir,
 Pour bien iuger, que c'est de nos paroles,
 N'y enuoyez, mais pensez de venir:

E N V O Y.

Prince, le temps, & le terme s'approche,
 Qu'Empiriciens par dessus la Barroche
 Triompheront, pour honneur maintenir,
 Toutes & tous, si trop fort on ne cloche,
 N'y enuoyez, mais pensez de venir.

#

De frere Lubin.

Pour courir en poste à la ville
 Vingt fois, cent fois, ne sçay combien:
 Pour faire quelque chose vile,
 Frere Lubin le fera bien:
 Mais d'auoir honneste entretien,
 Ou mener vie salutare,
 C'est à faire à vn bon chrestien:
 Frere Lubin ne le peut faire.

Pour mettre (comme vn homme habile)
 Le bien d'autruy avec le sien,
 Et vous laisser sans croix ne pile,
 Frere Lubin le fera bien.
 On a beau dire, ie le tien,
 Et le presser de satisfaire,
 Iamais ne vous en rendra rien:
 Frere Lubin ne le peut faire.

Pour desbaucher par vn doux stile
 Quelque fille de bon maintien,
 Point ne faut de vieille subtilité,
 Frere Lubin le fera bien.
 Il presche en Theologien:
 Mais pour boire de belle eau claire,
 Faites la boire à nostre chien,
 Frere Lubin ne le peut faire.

E N V O Y.

Pour faire plustost mal que bien,
 Frere Lubin le fera bien:
 Mais si c'est quelque bon affaire,
 Frere Lubin ne le peut faire.

Du temps que Marot estoit au
 Palais à Paris.

MUSICIENS à la voix argentine,
 D'oresnavant comme vn homme esperdu.
 Ie chanteray plus haut qu'une buccine:
 Helas si i'ay mon ioli temps perdu.
 Puis que ie n'ay ce que i'ay pretendu,
 C'est ma chanson, pour moy elle est bien deuë:
 Or ie vois voir, si la guerre est perduë,
 Ou s'elle pique ainsi qu'un herisson.
 Adieu vous dy mon maistre Iean Griffon,
 Adieu Palais, & la porte barbette,

Où i'ay chanté mainte belle chanson
Pour le plaisir d'une ieune fillette.

Celle qui s'est, en ieunesse est bien fine,
Où i'ay esté assez mal entendu:
Mais si pour elle encores ie chemine,
Parmi les pieds ie puisse estre pendu:
C'est trop chanté, sifflé, & attendu,
Deuant sa porte, en passant par la rue,
Et mieux vaudroit tirer à la charrue.
Qu'auoir tell' peine, ou seruir vn masson.
Brief, si iamais i'en tremble de frisson,
Ie suis content qu'on m'appelle caillette,
C'est trop souffert de peine & marriçon
Pour le plaisir d'une ieune fillette.

Ie quitte tout, ie donne, ie resigne
Le don d'aimer, qui est si cher vendu:
Ie ne di pas que ie me determine
De vaincre amour, cela m'est defendu:
Car nul ne peut contre son arc tendu:
Mais de souffrir chose si mal congrüe,
Par mon serment ie ne suis plus si Gruë,
On m'a appris tout par cœur ma leçon:
Ie crains le guet, c'est vn mauuais garçon.
Et puis de nuit trouuer vne charrette:
Vous vous cassez le nez contre vn glason
Pour le plaisir d'une ieune fillette.

E N V O Y.

Prince d'amour, regnant deffous la nuë,
Liure la moy en vn liët toute nuë,
Pour me payer de mes maux la façon:
Ou la m'enuoye à l'ombre d'un buisson:
Car s'elle estoit avecque moy seulette,
Tu ne vis onq mieux planter le cresson,

Pour le plaisir d'une ienne fillette.

A Madame d'Alençon pour estre
couché en son estat.

PRINCESSE au cœur noble & rassis,
La fortune que j'ay suyvie
Par force m'a souvent assis
Au froid giron de triste vie:
De m'y seoir encor me conuie
Mais ie respons(comme fasché)
D'estre assis ie n'ay plus d'enuie:
Il n'est que d'estre bien couché.

Ie ne suis point des excessifs
Importuns, car j'ay la pepie:
Dont suis au vent comme un chassis,
Et debout, ainsi qu'une espie:
Mais s'une fois en la copie
De vostre estat ie suis merché,
Ie criray plus haut qu'une pie,
Il n'est que d'estre bien couché.

L'un soustient contre cinq ou six
Qu'estre accoudé, c'est musardie:
L'autre, qu'il n'est que d'estre assis
Pour bien tenir chere hardie:
L'autre dit, que c'est melodie
D'un homme debout bien fiché:
Mais, quelque chose que lon die,
Il n'est que d'estre bien couché.

E N V O Y.

Princesse de vertu remplie,
Dire puis(comme j'ay touché)
Si promesse m'est accomplie,
Il n'est que d'estre bien couché.

D'un Amant ferme en son amour.

Pres de toy m'a fait arrester
Amour, qui tousiours me remord:
Mais d'en partir faut m'apprester,
Sans en ce poursuivre ma mort:
Belaccueil, qui m'a ris, me mord,
Et tourne ma ioye en destresse,
Pour auoir quis en trop haut port,
Premiere, & derniere maistresse.

Ha mon cœur, que voy regretter,
Tu cerches trop heureux confort.
Foible suis pour te conqvester
Un chasteau de si grand effort:
Si viuras-tu loyal, & fort:
Et combien que rigueur t'opresse,
Ie veux que là tiennent (au fort)
Premiere, & derniere maistresse.

Premiere, car d'autre accointer
Neme vint oncques en record:
Et derniere, car la quitter
Iamais ie ne seray d'accord.
Premiere me serre, & entord:
Derniere peut m'oster de presse.
Brief, elle m'est (soit droit, ou tort).
Premiere, & derniere maistresse.

E N V O Y.

Adieu donc cœur de noble apport,
Taché d'ingratitude expresse:
Adieu du seruant sans support
Premiere, & derniere maistresse.

De la naissance de feu Monseigneur le
Dauphin, François.

Q V A N D Neptunus puissant Dieu de la mer,

Cessa d'armer carraques & galees,
 Les Gallicans bien le deurent aymer,
 Et reclaimer ses grand's ondes salees:
 Car il voulut en ses basses vallees
 Rendre la mer de la Gaule hautaine
 Calme, & paisible, uinsi qu'une fontaine:
 Et pour oster matelots de souffrance,
 Faire nager en ceste eau claire, & saine
 Le beau Dauphin tant desiré en France.

Nymphes des bois, pour son nom sublimer,
 Et estimer, sur la mer sont allees:
 Si furent lors, comme on peut presumer,
 Sans escumer les vagues rauallees:
 Car les forts vents eurent gorges hallees:
 Et ne souffloit sinon à douce aleine:
 Dont Mariniers vogoyent en la mer pleine
 Sans craindre en rien des orages l'outrance,
 Bien preuoyans la paix, que leur ameine
 Le beau Dauphin tant desiré en France.

Monstres marins vid-on lors assommer,
 Et consommer tempestes deuallees;
 Si que les nef's sans crainte d'abismer
 Nageoyent en mer à voiles auallees:
 Les grands poissons faisoient sauts & bullees,
 Et les petits d'une voix fort seraine
 Doucetttement avecques la Seraine
 Chantoyent au iour de sa noble naissance;
 Bien soit venu en la mer souueraine.
 Le beau Dauphin tant desiré en France.

E N V O Y.

Prince Marin fuyant œuure vilaine,
 Ie te suppli' garde que la Baleine
 Au celerin plus ne face nuisance,

Afin qu'on ayme en ceste mer mondaine
Le beau Dauphin tant desiré en France.

Du triomphe d'Ardres, & Guignes, par les
Rois de France, & d'Angleterre.

Au camp des Rois les plus beaux de ce monde,
Sont arrivez trois riches estendars:
Amour tient l'un de couleur blanche & munde,
Triomphe l'autre avecques ses soudars,
Vivement peint de couleur celestine:
Beauté apres en sa main noble & digne
Porte le tiers, teint de vermeille sorte:
Ainsi chacun richement se comporte,
Et en tel ordre & pompe primeraine
Sont venus veoir la Royale cohorte
Amour, Triomphe, & beauté souveraine.

En ces beaux lieux, plus tost que vol d'aronde,
Vient celle amour des celestines parts,
Et en apporte une viue, & claire vnde,
Dont elle estaint les fureurs du Dieu Mars:
Avecques France, Angleterre enlumine,
Disant, Il faut qu'en ce camp ie domine:
Puis à son vueil fait bon guet à la porte,
Pour empescher que discorde n'apporte
La pomme d'or, dont vint guerre inhumaine:
Aussi afin que seulement en sorte
Amour, Triomphe, & Beauté souveraine.

Pas ne conuient que ma plume se fonde:
A rediger du triomphe les arts,
Car de si grands en hauteffe profonde
N'en firent onc les belliqueux Césars.
Que diray plus? richesse tant insigne
A tous humains bien demonstre, & designe

Des deux partis la puissance tresforte:
 Brief, il n'est cœur qui ne se reconforte
 En ce pays, plus qu'en mer la seraine,
 De voir regner (apres rancune morte)
 Amour, Triomphe, & Beauté souveraine.

E N V O Y.

De la beauté des hommesme deportée:
 Et quant à celle aux dames, ie rapporte,
 Qu'en ce monceau laide seroit Heleine.
 Parquoy conclus, que ceste terre porte
 Amour, Triomphe, & Beauté souveraine.

De l'arriuee de Monseigneur d'Alen-
 çon en Haynaut.

D E V E R S Haynaut, sur les fins de Champagne,
 Est arriué le bon Duc d'Alençon,
 Avec honneur, qui tousiours l'accompagne,
 Comme le sien propre & vray escusson.
 Là peut on voir sur la grand' plaine viuie
 De bons soudars son enseigne munie,
 Prests d'employer leur bras fulminatoire
 A repousser dedans leur territoire
 Lourds Haynuyers, gent rustique, & brutale,
 Voulant marcher, sans raison peremptoire,
 Sur les climats de France Occidentale.

Prenez haut cœur donques, France, & Bretaigne:
 Car si en camp tenez siere façon,
 Fondre verrez deuant vous Allemaigne,
 Comme au Soleil blanche neige & glason.
 Fiffres, tabours, sonnez en harmonie:
 Auanturiers, que la pique en manie,
 Pour les choquer & mettre en accessoire:
 Car desia sont au Royal possesioire:
 Mais (comme croy) destruiſe fatale

Vent ruiner leur outrageuse gloire.
Sur les climats de France Occidentale.

Donques pietons, marchans sur la campagne,
Foudroyez tout, sans rien prendre à rançon:
Preux cheualiers, puis qu'honneur on y gaigne,
Vos ennemis poussez hors de l'arçon:
Faites rougir du sang de Germanie
Les clairs ruisseaux, dont la terre est garnie,
Si seront mis vos hauts noms en histoire.
Frappez donc tant de main gladiatoire
Qu'après leur mal & deffaite totale
Vous rapportiez la palme de victoire
Sur les climats de France Occidentale.

E N V O Y.

Princes remplis de haut loz meritoire
Faisons les tous, si vous me voulez croire,
Aller humer leur ceruoise & godale:
Car de nos vins ont grand desir de boire -
Sur les climats de France Occidentale.

De Paix, & de victoire.

Quel haut souhait, quel bien heuré desir
Feray-ie las, pour mon dueil qui empire?
Souhaiteray-ie auoir dame à plaisir?
Desireray-ie vn regne, ou vn Empire?
Nenny (pour vray) car celuy qui n'aspire
Qu'à son seul bien, trop se veut desuoyer:
Pour chacun donc à soulas conuoyer,
Souhaiter veux chose plus meritoire:
C'est que Dieu rueille en bres nous enuoyer
Heureuse paix, ou triomphant' victoire.

Famine vient labour aux champs saisir;
Le bras au chef soudaine mort d'sire;

Sous terre voy gentils hommes gesir,
 Dont mainte dame en regrettant sousspire:
 Clameurs en fait ma bouche, qui respire:
 Mon triste cœur l'œil en fait larmoyer:
 Mon foible sens ne peut plus rimoyer,
 Fors en dolente, & pitoyable histoire:
 Mais bon espoir me promet pour loyer
 Heureuse paix, ou triomphant' victoire.

Ma plume lors aura cause & loisir
 Pour du loyer quelque beau lay escrire:
 Bon temps adonc viendra France choisir,
 Labeur alors changera pleurs en rire.

O que ces mots sont faciles à dire!
 Ne sçay se Dieu les voudra employer:
 Cœur endurci (las) il vous faut ployer,
 Amende toy, ô regne transitoire.
 Car tes pechez pourroyent bien foruoyer
 Heureuse paix, ou triomphant' victoire.

E N V O Y.

Prince François, fuy discorde noyer:
 Prince Espagnol, cesse de guerroyer:
 Prince aux Anglois, garde ton territoire:
 Prince du ciel, vueille en France ottroyer
 Heureuse paix, ou triomphant' victoire.

Du iour de Noel.

Or est Noël venu son petit trac:
 Sus donc aux champs, bergeres de respect,
 Prenons chacun panetiere & bissac,
 Flute, flageol, cornemuse & rebec:
 Ores n'est pas temps de clorre le bec,
 Chantons, sautons, & dansons ric à ric:
 Puis allons voir l'enfant au pauvre nic,
 Tant exalté d'Helie, aussi d'Enoc,

Et adoré de maint grand Roy & Duc:
 S'on vous dit nac, il faudra dire noc:
 Chantons Noël tant au soir qu'au desinc.

Colin, Georget, & toy Margot du Clac
 Esconte vn peu, & ne dors plus illec:
 N'a pas long temps, sommeillant pres d'un lac,
 Me fut aduis qu'en ce grand chemin sec
 Vn ieune enfant se combatoit avec
 Vn grand serpent & dangereux Aspic:
 Mais l'enfant eust en moins de dire pic,
 D'une grand' croix luy donna si grand choc,
 Qui l'abbatit, & luy cassa le suc:
 Garde n'auoit de dire en ce desroc,
 Chantons Noel tant au soir, qu'au desinc.

Quand ie l'oüy frapper, & tic & tac,
 Et luy donner si merueilleux eschet,
 L'Ange me dit, d'un ioyeux estomac,
 Chante Noel, en François ou en Grec,
 Et de chagrin ne donne plus vn zec,
 Car le serpent a esté prins au brie.
 Lors m'esueillay, & comme fant astic,
 Tous mes troupeaux ie laissay pres vn roc,
 Si m'en allay plus fier qu'un Archeduc
 En Bethleem. Robin, Gautier, & Roc,
 Chantons Noel tant au soir, qu'au desinc.

E N V O Y.

Prince deuot, souuerain, catholic,
 Sa maison n'est de pierre, ne de brie,
 Car tous les vents y soufflent à grand floc:
 Et qu'ainsi soit demandez, à saint Luc.
 Sus donc auant, pendons souci au croc:
 Chantons Noel tant au soir qu'au desinc.

De Carême.

Cessez, Auteurs, d'escrire en eloquence
 D'armes, d'amours, de fables, & sonnettes:
 Venez, ditter sous piteuse eloquence
 Liures plaintifs de tristes chansonnettes:
 N'escriuez, d'or, mais de couleurs brunettes,
 A celle fin que tout dueil y abonde:
 Car Iesus Christ, l'Aigneau tout pur, & monde,
 Pour nous tirer des enfers detestables,
 Endura mort horrible & furibonde
 En ces saints iours piteux, & lamentables.

Romps tes flageols Dieu Pan par violence,
 Et va gemir en champestres logettes:
 Laissez, les bois vous Nymphes d'excellence,
 Et vous rendez, en cauernes subiettes:
 Ne chantez plus, refrenez vos gorgettes
 Tous oiselets: trouble toy la claire onde:
 Ciel noirci-toy: & d'angoisse profonde
 Bestes des champs par cris espouuantables
 Faites trembler toute la terre ronde
 En ces saints iours piteux & lamentables.

Riches habits de noble preference
 Vneillez, changer Dames, & pucelettes,
 Aux ornements de dolente apparence
 Et resserrez, vos blanches mammellettes:
 En temps d'Esté fleurissent violettes,
 Et en Hyuer seichent par tout le monde,
 Donc puis qu'en vous ioye & soulas redonde
 Durant les iours à rire conuenables,
 Pleurez au moins, autant noire que blonde,
 En ces saints iours piteux & lamentables.

E N V O Y.

Prince Chrestien sans que nul te confonde,

Presche chacun, qu'à ieusner il se fonde,
 Non seulement de mets bien delectables,
 Mais de peché, & vice trop immonde,
 Et des saints iours piteux, & lamentables.

De la passion de nostre Seigneur
 Iesus Christ.

Le Pelican de la forest celique
 Apres les cieux & l'ordre Archangelique,
 Entre ses faits tant beaux & nouuelets,
 Voulut creer ses petits oiselets:
 Puis s'enuola, les laissa tous seules,
 Et leur donna, pour mieux sur la terre estre,
 La grand' forest de Paradis terrestre,
 D'arbres de vie amplement reuestue,
 Plantez par luy, qu'on peut dire en tout estre
 Le Pelican, qui pour les siens se tue.

Mais ce pendant qu'en ramage musique
 Chantent au bois comme rosignolets,
 Vn oiseleur cauteleux & inique
 Les a deceus à glus rets & filets:
 Dont sont bannis des iardins verdelets,
 Car des hauts fruits trop voulurent repaistre,
 Parquoy en lieu sentant poudre, & salpestre
 Par plusieurs ans mainte souffrance ont eue,
 En attendant hors du beau lieu champestre
 Le Pelican qui pour les siens se tue.

Pour eux mourut cest oisel deïfique,
 Car du haut bois, plein de saints Angelets,
 Vola çà bas par charité pudique,
 Où il trouua corbeaux tresfords & laids,
 Qui de son sang ont fait maints ruisselets,

Le tormentant à dextre & à senestre:
 Si que sa mort, comme lon peut cognoistre,
 A ses petits a la vie rendue:
 Ainsi leur fit sa bonté apparoiestre
 Le Pelican, qui pour les siens se tue.

E N V O Y.

Les corbeaux sont ces Iuifs exilez,
 Qui ont à tort les membres mutilez
 Du Pelican: c'est du seul Dieu, & maistre.
 Les oiselets, sont humains, qu'il fit naistre:
 Et l'oiseleur, la serpente tortue,
 Qui les deceut, leur faisant mescognoistre
 Le Pelican, qui pour les siens se tue.

Contre celle qui fut s'amio.

Vn iour escriui à m'amie,
 Son inconstance seulement,
 Mais elle ne fut endormie
 A me le rendre chaudement:
 Car dès l'heure tint parlement
 A ie ne sçay quel papelard,
 Et luy a dit tout bellement,
 Prenez-le, il a mangé le lard.

Lors six pendants ne faillent mie
 A me surprendre finement:
 Et de iour pour plus d'infamie,
 Firent mon emprisonnement.
 Ils vindrent à mon logement:
 Lors ce va dire vn gros paillard,
 Par la morbien voila Clement,
 Prenez-le, il a mangé le lard.

Or est ma cruelle ennemie
 Vengce bien amerelement

Reuenge n'en veulx, ne demie.
Mais quand ie pense, voirement,
Elle a de l'engin largement,
D'inuenter la science & l'art
De crier sur moy hautement,
Prenez-le, il a mangé le lard.

E N V O Y.

Prince, qui n'eust dit pleinement
La trop grand' chaleur dont elle ard
Iamais n'eust dit aucunement
Prenez-le, il a mangé le lard.

De s'amie bien belle.

Amour me voyant sans tristesse,
Et de le seruir desgouté,
M'a dit que fisse vne maistresse,
Et qu'il seroit de mon costé:
Après l'auoir bien escouté,
I'en ay fait vne à ma plaisance,
Et ne me suis point mesconté,
C'est bien la plus belle de France.

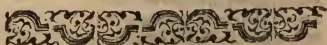
Elle a vn œil riand, qui blesse
Mon cœur tout plein de loyauté,
Et parmi sa haute noblesse
Mesle vne douce priuauté.
Grand mal seroit, si cruauté
Faisoit en elle demourance:
Car quant à parler de beauté,
C'est bien la plus belle de France.

De fuir s'amour qui m'oppresse,
Ie n'ay pouuoir, ne volonté,
Arreste suis en ceste presse
Comme l'arbre en terre planté
S'esbahit-on, si i'ay planté

De peine, torment, & souffrance?
 Pour moins on est bien tormenté:
 C'est bien la plus belle de France.

E N V O Y.

Prince d'amours, par ta bonté
 Si d'elle i'auois iouissance,
 Onc homme ne fut mieux monté,
 C'est bien la plus belle de France.



CHANTS DIVERS.

Chant Royal de la Conception.

LORS que le Roy par haut desir & cure
 Delibera d'aller vaincre ennemis,
 Et retirer de leur prison obscure
 Ceux de son ost à grands tormentz soufinis,
 Il enuoya ses fourriers en Iudee
 Prendre logis sur place bien fondee:
 Puis commanda tendre en forme facile
 Un pavillon pour exquis domicile:
 Dedans lequel dresser il proposa
 Son liét de cam, nommé en plein concile
 La digne couche, où le Roy reposa.

Au pavillon fut la riche peinture,
 Monstrant par qui nos pechez sont remis:
 C'estoit la nue, ayant en sa closture
 Le iardin clos, à tous humains propis.
 La grand' cité des haults cieux regardée,
 Le lys royal, l'oline collandee,
 Avec la tour de Dauid immobile.
 Parquoy l'ouurier sur tous le plus habile
 En lieu si noble asbit & apposa

(Mettant à fin le dit de la Sibylle
La digne couche, où le Roy reposa.

D'antique ouurage a composé Nature
Le bois du liēt, où n'a vn poinct obmis:
Mais au coussin plume tres blanche, & pure
D'un blanc Coulomb le grand ouurier a mis:
Puis Charité, tant quise & demandee,
Le liēt prepare avec Paix accordee:
Linge trespur dame Innocence file:
Diuinité les trois rideaux enfile:
Puis à l'entour le tendit; & posa,
Pour preseruer du vent froid, & mobile
La digne couche, où le Roy reposa.

Aucuns ont dit noire la couuerture:
Ce qui n'est pas: car du ciel fut transmis
Son lustre blanc, sans autre art de teinture:
Vn grand pasteur l'auoit ainsi permis:
Lequel iadis par grace concoree
De ses aigneaux la toison bien gardee
Transmit au clos de nature subtile,
Qui vne en fit la plus blanche & utile,
Qu'onques sa main tissut ou composa:
Dont elle orna (outre son commun style)
La digne couche, où le Roy reposa.

Pas n'eut vn ciel fait à frange & figure,
De fin damas, sargettes, ou samis.
Car le haut ciel, que tout rond on figure,
Pour telle couche illustrer fut commis,
D'un tour estoit si precieux bordee,
Qu'onques ne fut de vermine abordee.
N'est-ce donc pas d'humanité fertile
Oeuvre bien fait, veu que l'aspic hostile,

Pour y dormir approcher n'en osa?
 Certes si est, & n'est à luy seruire
 La digne couche, où le Roy reposa.

E N V O Y.

Prince ie prens en mon sens puerile
 Le pavillon, pour sainte Anne sterile:
 Le Roy: pour Dieu, qui aux cieux repos a:
 Et Marie est (vray comme l'Evangile)
 La digne couche, où le Roy reposa.

D'amour fugitif, inuention de Marot, qui
 est la suite d'Amour fugitif, qui se
 lit aux raductions.

LE propre iour que Venus aux yeux verds
 Parmi le monde alloit chanter ces vers,
 Desir de voir, & d'ouyr nouveauté
 Me fit courir apres sa grand' beauté
 Iusques à Paris. Quand fut en plein carroy,
 Sus vn haut lieu se mit en bel arroy,
 Monstrant en face auoir le cœur assez triste,
 Ce neantmoins en habits cointe & miste.

Lors d'une voix plus douce & resonnante,
 Que d'Orpheus la harpe bien sonnante,
 Chanta les vers que dessus declairons,
 Plus haut & clair, que trompes & clairons:
 Dont maintes gens eut alors entour elle.
 L'un y couroit, l'autre en vne tournelle
 Mettoit le nez: tous peuples esbandus
 Droit là se sont à la foule rendus,
 Pour voir Venus, & ouyr son parler.

Son cry fini, se fit mener par l'air
 Dedans son char avec ses graces belles
 Sous le conduit de douze colombelles:
 Ce qui donna grande admiration
 Aux regardans de mainte nation.

Or quand Venus eurent perdu de veüe,
 De là se part ceste assemblee esmeüe
 A grands troupeaux. L'un s'en va deuissant
 De son cher fils, qu'elle a perdu, disant,
 Pleust or' à Dieu, qu'en mer ou terre sceusse
 Luy enseigner, afin que ie receusse
 Un doux baiser de sa bouche riant.
 Ha Cupido (disoit l'autre en criant)
 Si te tenois lié de cordons maints,
 Croÿ, qu'à grand' peine istrois hors de mes mains
 Que de ta mere, en beauté l'out repasse,
 N'eusse le don qui le baiser surpasse.

Mais quant à moy, n'en eu aucun desir:
 Car qu'ay-ie affaire aller chercher plaisir,
 Qui soit compris en Venus la Deesse,
 Veu qu'en Pallas gist toute ma liesse?
 Ainsi me teu, en contemplant la geste
 De gens ravis d'un tel regard celeste:
 Entre lesquels vy apres vne tourbe
 D'hommes piteux, ayans la teste courbe,
 L'œil vers la terre en grand' cerimonia,
 Pleins (à les voir) de dueil, & agonie,
 Disans à eux mondanitez aduerses,
 Et en habits monstrans sectes diuerses.

L'un en corbeau se vest pour triste signe:
 L'autre s'habille à la façon d'un cigne:
 L'autre s'accoustre ainsi qu'un ramonneur,
 L'autre tout gris: l'autre grand sermoneur
 Porte sur soy les couleurs d'une pie.
 O bonnes gens pour bien servir d'espie!

Que diray plus? Bien loger sans danger,
 Dormir sans peur, sans coust boire, & manger,
 Ne faire rien, aucun mestier n'apprendre,
 Rien ne donner, & le bien d'autrui prendre,
 Gras & puissant, bien nourri, bien vestu,

S'est

S'est (selon eux) pauvreté, & vertu,
Aussi (pour vray) il ne sort de leur bouche
Que mots succrez: quant au cœur ie n'y touche:
Mais c'est vn peuple à celuy ressemblant,
Que Iean de Mehun appelle faux semblant,
Forgeant abus deffous religion.

Incontinent que ceste legion
(Selon le cry de Venus) sent, & void,
Que Cupido le Dieu d'Amour auoit
Prins sa volée, ainsi qu'un vagabond,
Chacun pensa de luy donner le bond.
Si vont querir libelles sophistiques,
Corps enchassez, & bulles papistiques,
Et là dessus vouïerent tous à Dieu,
Et au patron de leur conuent, & lieu,
De Cupido lier, prendre & estraindre,
Et son pouuoir par leurs œures contraindre.
Plus pour loyer celeste en recevoir,
Que pour amour qu'en Dieu puissent auoir.

Voilà comment par voyes mal directes
Les presumans, outrecuidees sectes
Seures se font d'auoir de Dieu la grace,
Et de garder chose qu'humaine race
Ne peut de soy. Or se sont-ils espars
De Chrestienté aux quatre coings, & parts,
Tous en propos de Cupido happer,
Et qu'ainsi soit, afin que d'eschapper
Ne trouue lieu, ne façon s'il est pris,
Aucuns d'iceux par serment entrepris
Portent sur eux des cordes à gros nouds,
Pour luy lier iambes, pieds & genoux.

Et sur ce poinct prendra repos ma Muse,
Ne voulant plus qu'à ce propos m'amuse:
Ains que ie pense à dresser autre conte:
En concludant, que cestuy-ci raconte,

A qui aura bien compris mon traité,
Dont proceda le vœu de chasteté.

Chant nuptial du mariage de madame
Rencee fille de France, avec le
Duc de Ferrare.

QVI est ce Duc venu nouvellement
En si bel ordre, & riche à l'avantage?
On iuge bien à le voir seulement,
Qu'il est issu d'excellent parentage:
N'est-ce celui, qui en fleurissant aage
Doit espouser la Princesse Renee?
Elle en fera (ce pense-ie) estrence:
Car les hautbois l'ont bien chanté ennuict:
Et d'un accord, & tous d'une allenee
Ont appelé la bien-heureuse nuict.

O nuict pour vray: si es-tu bien cruelle,
Et tes excez nous sont tous apparents;
Tu viens ravir la Royale pucelle
Entre les bras de ses propres parents:
Et qui plus est, tu la liures, & rends
Entre les mains d'un ardent & ieune homme:
Que firent pis les ennemis à Rome,
N'a pas long temps par pillage empiree?
Or de rechef cruelle ie te nomme:
Pourquoy es-tu doncques nuict desiree?

Ie me desdi tu n'es point nuict crnelle,
Tes doux effets nous sont tous apparents:
Tu prends d'amour, & de gré la pucelle
Entre les mains de ses nobles parents:
Et qui plus est, deux cœurs en un tu rends
En chaste liêt sous nuptial affaire:
Ce qu'autre nuict iamaïs n'auroit sçeu faire.
Brief, ta pñissance est grande, & point ne nuit:

Ce que tu fais on ne sçauroit deffaire:
O trespuissante, & bien-heureuse nuit!

Fille de Roy, Adieu ton pucelage:
Et toutefois tu n'en dois faire pleurs,
Car le pommier qui porte bon fruitage,
Vaut mieux que cil qui ne porte que fleurs.
Roses aussi de diuerses couleurs,
S'on ne les cueult, sans profiter perissent:
Et s'on les cueult, les cueillans les chérissent,
Prisuns l'odeur qui d'elles est tiree.
Si de toy veux, que fruits odorans yssent,
Fuir ne faut la nuit tant desirée.

Et d'autre part ta virginité toute
Ne t'appartient, en quatre elle est partie:
La part premiere elle est au Roy (sans doute)
L'autre à madame est par droit departie:
La sœur du Roy a la tierce partie:
Toi la quatrieme. Or ils donnent leurs droits
A ton mari: veux-tu combattre à trois?
Trois (pour certain) qui en valent bien huit?
Certes ie croy que plustost tu voudrois,
Que desia fust la bien-heureuse nuit.

Ta douce nuit ne sera point obscure:
Car Phebé lors plus que Phebus luira:
Et si Phebé a de te voir grand' cure,
Iusqu'à ton liect par les vitres ira:
Venus aussi la nuit éclaircira,
Et Vesperus qui sur le soir s'enflamme:
Hymeneus, qui fait la fille femme,
Et Chaste-amour, aux nopces preferee,
Te fourniront tant d'amoureuse flamme,
Qu'ils feront iour de la nuit desirée.

Vous qui souppez laissez ces tables grasses:
 Le manger peu vaut mieux pour bien danser.
 Sus aumosniers, dites vistement graces,
 Le mari dit qu'il se faut auancer:
 Le iour luy fasche, on le peut bien penser,
 Dames dansez: & que lon se deport e
 (Si m'en croyez) d'escouter à la porte,
 S'il donnera l'assaunt sur la minuiet:
 Chaut appetit en tels lieux se transporte:
 Dangereuse est la bien-heureuse nuit.

Dansez, ballez, solennisez la feste
 De celle en qui vostre amour git si fort:
 Las qu'ay-ie dit? qu'est-ce que i' admoneste:
 Ne dansez point, soyez en desconfort.
 Elle s'en va: Amour par son effort
 Luy fait laisser le lieu de sa naissance,
 Parens, amis, & longue cognoissance,
 Pour son espoux suyre iour, & serree.
 O noble Duc, pourquoy t'en vas de France,
 Où tu as en la nuit tant desiree?

Duchesse (helas) que fais-tu? Tu delaisse
 Vn peuple entier pour l'amour d'un seul Prince,
 Et au partir en ta place nous laisses
 Triste regret, qui nos cœurs mord, & pince:
 Or va donc voir ta ducale prouince:
 Ton peuple,jà de dresser se soucie
 Arc triomphal, theatre, & facade
 Pour t'accueillir en honneur, & en bruit,
 Bien tost y soit ta ceinture accourcie
 Par vne bonne, & bien-heureuse nuit.

Chant Royal de la Conception.

DEDANS Syon, au pays de ludee
 Fut un debat honnestesuscité,

Sur la beauté des dames collaudée
 Diuersement par ceux de la cité:
 Et sans faueur de maison, ne de race
 Fut dit que celle ayant le plus de grace,
 Seroit plus belle. Or sommes hors de peine
 (Dit lors quelqu'un) car Marie en est pleine,
 Pleine en sa forme, & pleine en ses esprits.
 Que ces proces donques plus on ne meine:
 Seule merite entre toutes le prix.

Ceste sentence à son honneur vuidee
 Maintes en mit en grand' perplexité,
 Qui pour enuie, & gloire outrée nidee
 Nouveau debat contre elle ont excité.
 A leurs honneurs veulent qu'on satisface:
 Si ont requis que chanter on la face,
 Disant qu'elle a l'organe mal sereine:
 Parquoy n'estoit en vertu souveraine.
 Brief, de la voix toutes ont entrepris
 La surpasser, d'autant que la sereine
 Seule merite entre toutes le prix.

Lors chacune a sa chanson recordee
 D'un estomac par froid debilité:
 Mais ceste vierge en voix mieux accordee
 Qu'orgues, ne luts, chanta ce beau ditté:
 Brunette suis, mais belle en cœur, & face,
 Et si en tout toutes autres i'efface.
 Ce bien m'a fait la puissance hautaine
 Du Dieu d'aimer, qui de sa cour loingtaine
 M'est venu voir d'ardante amour esprits.
 Donques non moy, mais sa bonté certaine
 Seule merite entre toutes le prix.

La voix qui est de ce corps procedee,

Perça d'enfer l'orde concanité:
 Des neufcieux a la hauteur excedee
 Par son hant ton, plein de suauité,
 Qui fut ouy au monde en toute place.
 Mort endormit: dormans, plus froids que glace,
 A resueillez: pour ce nature humaine
 Gisant au liēt se leue, & se pourmeine
 Du grand soulas, qu'en ceste voix a pris:
 Certainement qui tel bien leur ameine,
 Seule merite entre toutes le prix.

Lors l'assistance en raison bien fondee
 Sur champ conclud (& conclud verité)
 Qu'impossible est telle voix redondee
 Estre d'organe ayant impurité:
 Mesmes enuie, à la fin s'accorde à ce,
 Et refraingnit à ce chant son audace,
 Mieux que Pluton sa fureur inhumaine
 Au chant d'Orphee en l'infernal domaine.
 Donc estomacs de froidure surpris,
 Quand chanterez, chantez Marie suine
 Seule merite entre toutes le prix.

E N V O Y.

Le diuin verbe est la voix & haleine,
 Qui proceda d'organe non vilaine,
 C'est de Marie, ou tous biens sont compris:
 Dont de rechef ce refrain ie rameine,
 Seule merite entre toutes le prix.

Chant pastoral, à Mōseigneur le Cardinal
 de Lorraine, qui ne pouuoit ouyr nou-
 uelles de son iouieur de flutes.

N'y pense plus, Prince n'y pense mie,
 Si de Michel n'es orēs visité,
 Car le Dieu Pan, & Syringue s'amie

Ce mois d'Auril ont vn prix suscité:
 Et ont donné sus vn des monts d'Arcade
 Au mieux disant de la flute vne aubade,
 La flute d'or, neuf pertuis contenant:
 Tityre y court, Mopsus s'y va trainant,
 Et Coridon a le chemin appris:
 Chacun y va, pour voir qui maintenant
 Du ieu de flute emportera le prix.

Lors ton Michel n'a eu teste endormie,
 Ains est couru voir la solennit ,
 Et a sonné sa flute, & chalemie,
 Tout à ton loz, honneur, & dignité:
 Incontinent que toute la brigade
 Son armonie ouyt sous la fueillade,
 Pan se teut coy, merueille, se donnant:
 Dont chacun va sa flute abandonnant,
 Et sous la sienne à danser se sont pris,
 Disant entre eux, ce François resonant
 Du ieu de flute emportera le prix.

Pan (en effet) eut la face bleunie,
 Et sur Michel se monstra despit :
 Si douterois, que de peur d'infamie
 Du haut du mont ne l'eut precipit :
 Car vn haut dieu, de dueil trop est malade,
 Quand vn mortel le surmonte & degrade.
 Mais Pan, qui t'ayme, est assez souuenant,
 Qu'un tel ouurier est propre & aduenant
   toy qui es recueil des bons esprits:
 Donc reuiendra, & en s'en reuenant
 Du ieu de flute emportera le prix.

E N V O Y.

Prince Lorrain, par vertu consonant
   bons subiets, ton Michel bien sonnant

Plus pour l'honneur, qui est en toy compris,
Que pour monstrez, qu'il n'est point apprenant,
Du ieu de flute emportera le prix.

Chant de ioye, au retour d'Espagne, de
Messieurs les Enfans.

Ils sont venus les Enfans desirez,
Loyaux François, il est temps qu'on s'appaise:
Pourquoy encor pleurez, & soupirez?
Ie l'enten bien, c'est de ioye, & grand aise:
Car prisonniers (comme eux) estiez aussi.
O Dieu tout bon, quel miracle est-ce ci?
Le Roy voyons, & le peuple de France
En liberté: & tout par vne enfance
Qui prisonniere estoit en fortes mains,
Or en est hors, c'est triple deliurance:
Gloire à Dieu seul, Paix en terre aux humains.

Nouvelle Roïne, ô que vous demeurez,
Sentez vous point de loing nostre mesaise?
Sus peuples, sus, vos quantons decorez
De diuers ioux: Est-il temps qu'on se taise?
De vos iardins arrachez le souci,
Et qu'il n'y ait gros canon racourci,
Qui ceste nuit ne bruye par outrance,
Signifiant que guerre avec souffrance
Part, & s'en va aux enfers inhumains:
Et puis chantez en commune accordance,
Gloire à Dieu seul, Paix en terre aux humains.

Sots deuineurs vos liures retirez:
Tousiours faisez la nouvelle mauuaise:
Mais Dieu a bien vos propos renierez,
Tant que menti auez, ne vous desplaise.
Heureux baron noble Montmorenci,
Ce qu'en as fait (il le faut croire ainsi)

Est du grand Maistre ouvrage sans dontance.
 Conseil François, quoy qu'en ceste alliance
 N'eussent mieux fait les messages Romains,
 Ne dites pas que c'est vostre puissance:
 Gloire à Dieu seul, Paix en terre aux humains.

E N V O Y.

Prince Royal ma terrestre esperance,
 Si le plaisir de ceste deliurance
 Voulez peser contre les trauaux maints,
 Droite sera(ce croy-ie) la balance,
 Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

Chant Royal, Chrestien.

Qui ayme Dieu, son regne & son empire
 Rien desirer ne doit, qu'à son honneur:
 Et toutesfois l'homme tousiours aspire
 A son bien propre, à son aise & bonheur,
 Sans aduiser, si point contemne, ou blesse
 En ses desirs la diuine noblesse.
 La plus grand' part appetite grand auoir:
 La moindre part souhaite grand sçauoir:
 L'autre desire estre exempte de blasme:
 Et l'autre quiert (voulant mieux se pourueoir)
 Santé au corps, & Paradis à l'ame.

Ces deux souhaits contraires on peut dire
 Comme la blanche & la noire couleur.
 Car Iesus Christ ne promet par son dire
 Ca bas aux siens, qu'ennuy, peine, & douleur.
 Et d'autre part (respondex moy) qui est-ce,
 Qui sans mourir aux ciens aura liesse?
 Nul pour certain. Or faut-il conceuoir,
 Que mort ne peut si bien nous decenuir,
 Que de douleur ne sentions quelque drame:

Par ainsi semble impossible d'avoir
 Santé au corps, & Paradis à l'ame.
 Douce santé mainte ame me attire:
 Et peine au corps, est à l'ame douceur.
 Les bien-heureux, qui ont souffert martyre,
 De ce nous font tefnoignage tout seur.
 Et si l'homme est quelque temps sans destresse,
 Sa propre chair sera de luy maistresse,
 Et détruira son ame (à dire veoir)
 Si quelque ennuy ne vient ramentenir
 Le pauvre humain d'invoquer Dieu qui l'ame,
 En luy disant: Homme, penses-tu veoir
 Santé au corps, & Paradis à l'ame?

O donques, homme, en qui santé empire,
 Croy que ton mal d'un plus grand est vainqueur:
 Si tu sentoies de tous tes maux le pire,
 Tu sentirois enfer dedans ton cœur,
 Mais Dieu tout bon sentir (sans plus) te laisse
 Tes petis maux, sçachant que ta foiblesse
 Ne pourroit pas ton grand mal pertevoir
 Et qu'aussi tost, que de l'appercevoir
 Tu perirois comme paille en la flamme,
 Sans nul espoir de jamais recevoir
 Santé au corps, & Paradis à l'ame.

Certes plustost un bon pere desire
 Son fils blessé, que meurdrier, ou iureur:
 Mesme de verge il le blesse, & deschire,
 Afin qu'il n'entre en si tourde fureur:
 Aussi quand Dieu, pere celeste, oppresse
 Ses chers enfans, sa grand' bonté expresse
 Fait lors sus eux eau de grace pleuvir,
 Car par tel peine à leur bien veut prevoir
 A ce qu'enfer en fin ne les enflamme,

Leur reseruant (outre l'humain deuoir)
Santé au corps, & Paradis à l'ame.

E N V O Y.

Prince royal, quand Dieu pour son pouuoir
Fera les ciëux, & la terre mouuoir,
Et que les corps sortiront de la lame,
Nous aurons lors ce bien, c'est assauoir,
Santé au corps, & Paradis à l'ame.

Chant Royal, dont le Roy bailla
le refrein.

Prenant repos deffous vn verd Laurier,
Après travail de noble Poësie,
Vn nouueau songe assez plaisant, l'autr'hier
Se present a deuant ma fantaisie,
De quatre amants fort melancolieux,
Qui deuers moy vindrent par diuers lieux:
Car le premier sortir d'un bois i' aduise:
L'autre d'un roc: celui d'apres ne vise
Par où il va: l'autre sante vne claye:
Et si portoyent tous quatre en leur deuise,
Desbander l'arc, ne guerit point la playe.

Le premier vint tout pasle me prier
De luy donner confort par courtoisie,
Poursuyuant suis (dit-il) dont le crier
N'est point oüy, d'une que i'ay choisie.
Elle a tiré de l'arc de ses deux yeux
Le perçant trait, qui me rend soucieux,
Me respondant (quand de moy est requise)
Que n'en peut mais, & sa beauté exquise
De moy s'absente, afin qu'en oubly l'aye,
Mais pour absence en oubly n'est pas mise:
Desbander l'arc, ne guerit point la playe.

L'autre disoit au rebours du premier,

J'ay bien assez, & ne me rassasie:
 Car servant suis de iouyr costumier
 De la plus belle, & d'Europe, & d'Asie:
 Ce neantmoins amour trop furieux,
 D'elle me fait estre trop curieux,
 Auant qu'auoir la iouissance prise,
 Ainsi ie suis du feu la flamme esprise,
 Qui plus fort croit, quand esteindre on l'essaye,
 Et cognoy bien, qu'en amoureuse emprise
 Desbander l'arc, ne guerit point la playe.

Apres ie vy d'aymer vn vieil routier,
 Qui de grand cœur, sous puissance moisie
 Chanta d'amours vn couplet tout entier,
 Loüant sa dame, & blasmant ialousie,
 Dont les premiers ne furent enuieux:
 Bien luy ont dit, Vieil homme entre les vieux,
 Comment seroit ta pensee surprise
 D'aucune amour, quand le temps, qui tout brise,
 T'a desnué de ta puissance gaye?
 J'ay bon vouloir (respond la teste grise),
 Desbander l'arc, ne guerit point la playe.

D'un rocher creux saillit tout au dernier
 Vne ame estant de son corps dessaisie,
 Qui ne vouloit de Charon nautonnier
 Passer le fleuve, ô quelle frenesie!
 Aller ne veut aux champs delicieux,
 Ains veut attendre au grand port Stigienor
 L'ame de celle où s'amour est assise,
 Sans du venir scauoir l'heure precise.
 Lors m'esueillay, tenant pour chose vraye,
 Que puis qu'amour suit la personne occise,
 Desbander l'arc, ne guerit point la playe.

E N V O Y.

Prince, l'amour vn querant tyrannise:
Le iouissant cuide esteindre, & attise:
Le vieil tient bon, & du mort ie m'esmaye,
Iugez lequel dit le mieux sans feintise,
Desbander l'arc, ne guerit point la playe.

Chant nuptial du Roy d'Escoffe, & de
Madame Magdaleine, premiere
fille de France.

Celuy matin, que d'habit nuptial
Le Roy d'Escoffe ornoit sa beauté blonde,
Pour espouser du sceptre Lilial
La fille aisnee, où tant de grace abonde,
Vous eussiez veu des peuples vn grand monde,
Qui de sa chambre au sortir l'attendoyent;
Et ça, & là mille autres à la ronde,
Qui à la file avec eux se rendoyent.

Tandis les mains des nobles gracieuses
De pied en cap richement l'ont vestu:
Son corps lui soit de pierres precieuses,
Moins toutesfois, que son cœur de vertu:
De musc d'eslite avec ambre battu
Perfumé ont son vestement propice:
Puis luy ont ceint son fort glaiue pointu,
Dont il sçait faire & la guerre & Iustice.

Ainsi en point de sa chambre depart
Pour s'en aller rencontrer Magdaleine:
De beauté d'homme auoit plus grande part
Que le Troyen, qui fut espris d'Heleine:
Si qu'au sortir sa beauté souveraine
Les regardans resioiit tout ainsi,
Que le soleil quand à l'aube sercine

Sort d'Orient pour se monstrier icy.

Vien Prince, vien: la fille au Roy de France
Vient estre tienne, & ton amour poursuit:
Pour toy s'est mise en royalle ordonnance,
Au Temple va, grand' noblesse la suit:
Maint diamant sur la teste reluit
De la brunette: & ainsi attournee
Son teint pour vray semble vne claire nuit,
Quand elle est bien d'estoilles couronnée.

Brunette elle est: mais pourtant elle est belle,
Et te peut suyure en tous lieux, où iras,
En chaste amour. Danger fier & rebelle
N'y a que voir: d'elle tu iouiras:
Mais s'il te plait, demain tu nous diras
Lequel des deux t'a le plus grief esté,
Ou la longueur du iour que desiras,
Ou de la nuit la grande briueté.

La fille donc du plus grand Roy du monde
Elle est à toy. L'Eternel tout puissant
Avant le ciel, avant la terre, & l'onde,
Te destina d'elle estre iouissant,
Afin, que d'elle, & de toy soit issant
Immortel neud d'amitié indicible,
Entre le sceptre Escossois fleurissant,
Et le François par autres inuincible.

Fille de Roy, mes propos adresser
A toy ie veux: escoute moy donc ores,
Ie t'adverty, qu'il te conuient laisser
Freres, & sœurs, pere, & pays encores,
Pour suyure cil, que celuy Dieu, qu'adores,
Par sa parole a ioint avecques toy

Te commandant, que l'aymes, & l'honores:
Tu le sçais bien, mais ie le ramentoy.

Or suy le donc: ià te sont preparez,
Cent mil honneurs, là où faut que tu voisies:
D'Escosse sont tous enuuis separez,
Trompes, clairons y meinent douces noises:
Mesmes la bas les Nymphes Escossoises
Auec grand' ioye attendent ton venir,
Et vont disant, qu'elles seront Françoises
Pour le grand bien, qui leur doit aduenir.

Va donques: Non, ne nous vueilles priner
Encor si tost de ta noble presence:
Attens vn peu, laisse passer l'Hyuer:
Car assez tost sentirons ton absence.
Vent contre vent se bat par insolence,
Printemps viendra, qui les fera rengier:
Lors passeras la mer sans violence,
Et ne craindrons que tu sois en danger.

Et si verras des dieux de mainte forme,
Comme Egeon monté sur la baleine:
Doris y est: Proteus s'y transforme:
Triton sa trompe y sonne à forte haleine
Au fons de l'eau sont ores sur l'areine:
Mais si attens le Printemps, ou l'Esté,
Tous sortiront hors de la mer sereine
Pour saluer ta haute maiesté,

Sur le beau temps ainsi tu partiras,
Et en ton lieu regrets demoureront:
Adieu dirons, Adieu tu nous diras,
Dont tes doux yeux sur l'heure pleureront:
Mais en chemin ces larmes seicheront

Au nouveau feu d'amour bien estable:
 Nos cœurs pourtant point ne s'en fascheront,
 Pourueu que point le tien ne nous oublie.

Si prions Dieu, noble Royne d'Escoffe,
 Qu'au temps nouveau vienne vn nouveau danger,
 C'est qu'il te faille icy demeurer grosse,
 Pour si à coup de nous ne t'estranger:
 A ce propos bien te dois allegier,
 Car pour parens, qu'icy tu abandonnes,
 Enfans auras, enfans (pour abbreger)
 Qui porteront & sceptres & couronnes.

Cantique à la Deesse Santé pour
 le Roy malade.

DOUCE Santé de langueur ennemie,
 De ieux, de rix, de tous plaisirs amie,
 Gentil refueil de la force endormie,
 Douce Santé.

Soit à ton loz, mon cantique chanté:
 Car par toy est l'aise doux enfanté:
 Par toy la vie en corps aggrauanté
 Est restauree.

Tu es des vieux, & ieunes adoree:
 Richesse n'est tant que toy desirée:
 De rien, fors toy, la personne empiree
 Ne se souuient.

Et aussi tost que ta presence vient,
 Palleur s'enfuit, couleur viue renient:
 Mesmes la mort fuir du lieu conuient,
 Où tu arriues.

Les vieilles gens tu rends fortes & riues:
 Les ieunes gens tu fais recreatiues,
 A chasse, à vol, à tournoirs ententines,
 Et esbats maints.

O doux repos, nourrie des humains,
Bien doit chacun t'invoquer jointes mains,
Veu que sans toy les ennuis inhumains
Nous precipitent:
Veu que sans toy en la terre n'habitent
Les dieux riens, qui à plaisir inultent:
Ains tous faschez, s'en vont, & se despitent,
Si tu n'y viens.
Vien donc ici, ô source de tous biens:
Vien voir François le bien aimé des siens:
Vien, fusses tu aux champs Elysiens:
Ou sur les nues.
Tu recevras cent mille bien venues
Des Princes hauts, & destourbes menus,
Qui sont du bras de François soustenues
Roy couronné.
Las, au besoing tu l'as abandonné:
Et s'est mon cœur maintes fois estonné,
Comment d'un corps de graces tant orné
Tu t'es bougee.
Où peux-tu estre ailleurs si bien logee?
Renien, secours de nature affligee:
Si te sera toute France obligee
Moult grandement.
Puis d'un tel Roy (apres l'amendement)
Tu recevras les graces meritoires,
Et auras part à l'honneur mesmement
De ses futurs triomphes, & victoires.

Chant de May.

En ce beau mois delicieux,
Arbres, fleurs, & agriculture,
Qui durant l'Hyver soncieux,
Avez esté en sepulture,
Sortez, pour servir de pasture
Aux troupeaux du plus grand pasteur:

Chacun de vous en son nature
Louez le nom du Createur.

Les seruans d'amour furieux
Parlent de l'amour vaine & dure:
Où vous vrais amants curieux
Parlez de l'amour sans laidure
Allez aux champs sur la verdure
Ouyr l'oiseau, parfait chanteur:
Mais du plaisir, si peu qu'il dure,
Louez le nom du Createur.

Quand vous verrez rire les cieux,
Et la terre en sa floriture,
Quand vous verrez deuant vos yeux
Les eaux luy baillent nourriture,
Sur peine de grand' forfaiture,
Et d'estre larron & menteur,
N'en louez nulle creature,
Louez le nom du Createur.

E N V O Y.

Prince pensez, veu la facture,
Combien puissant est le facteur:
Et vous aussi, mon escriture,
Louez le nom du Createur.

Chant de May, & de Vertu.

VOLONTIERS en ce mois ici,
La terre nue, & renouuelle:
Maints amoureux en font ainsi
Subiets à faire amour nouuelle
Par legereté de cernelle,
Ou pour estre ailleurs plus contents:
Ma façon d'aimer n'est pas telle,
Mes amours durent en tout temps.

N'y a si belle dame aussi,
 De qui la beauté ne chancelle:
 Par temps, maladie, ou souci,
 Laidetur les tire en sa nasselle:
 Mais rien ne peut enlaidir celle,
 Que seruit sans fin ie pretends:
 Et pource qu'elle est tousiours belle,
 Mes amours durent en tout temps.

Celle, dont ie di tout ceci,
 C'est Vertu la Nymphé éternelle,
 Qui au mont d'honneur esclairci
 Tous les vrais amoureux appelle:
 Venez, amans, venez (dit-elle)
 Venez, à moy ie vous attends:
 Venez (ce dit la Iouuencelle)
 Mes amours durent en tout temps.

E N V O Y.

Prince fais amie immortelle,
 Et à la bien aymer entends:
 Lors pourras dire, sans cautelle,
 Mes amours durent en tout temps.

Chant de folie. De l'origine de
Villemanoeche.

L'E s Pichelins par le monde esbandus,
 Sont de si haut, & si loing descendus,
 Qu'à peine a lon sçeu trouver la racine,
 N'vn seul rameau de si braue origine:
 Mais Dieu voulant, qu'ils ne fussent peris,
 A resueillé les ioyeux esperits
 De l'vn d'entre eux, nommé Villemanoeche,
 Qui tout ainsi que lon romps vne roche
 Pour trouver l'eau qui dessous est cachee,
 Ainsi a-il sa race tant cerchee,

En se rompant entendement, & corps,
Qu'il l'a trouuee en liures tous d'accords:
Liures, mais quels? Liures tresauthentiques,
Vieux & vsez de force d'estre antiques.
Lesquels il a à grand' peine trouuez,
Leus, & releus, voluez & reuoluez:
Si vieux (de faict) les a voulu eslire,
Que nul, fors luy, oncques ni sceut rien lire.

Il a trouué ses grands predecesseurs,
Preux & hardis comme leurs successeurs,
Dont l'une part reside en Germanie,
Et la pluspart plusieurs regnes manie.

Il a trouué, à force de cercher,
Que ses parents sceurent si bien prescher,
Non pas prescher, mais si bien harenguerent,
Qu'à nostre loy infideles rengerent.
Et de ceux-là on void par consequence
Villemanoche auoir leur eloquence:
Car luy estant vestu de longue togue,
Sçait harenguer tout seul en dialogue.
Et s'il auoit la robbe courte prise,
Lors on verroit, qu'il seroit d'entreprise:
Et, qui plus est, semblable de prouesse
A ses ayeuls, comme il est de sagesse.

Or est ainsi (helas) qu'il nous appert,
Que par desjà ceste race se perd,
Si cestuy-ci n'est ioint par mariage
En noble lieu, qui seroit grand dommage.

O Pichelin, tu dessers, qu'on t'allie
En lieu Royal: ô superbe Italie
Tu es enflée au nom des Crinelins,
Mais Gaule s'enfle au nom des Pichelins.
Vine (dis-tu) la Case Criueline:
Mais en tous lieux vine la Picheline.

Cantique de la Chrestienté, sur la venue
de l'Empercur & du Roy, au
voyage de Nice.

APPROCHE toy Charles, tant loing tu sois,
Du magnanime, & puissant Roy François:
Approche toy, François, tant loing sois-tu,
Dz Charles plein de prudence & vertu:
Non pour tous deux en bataille vous ioinde,
Ne par fureur de vos lances vous poindre:
Mais pour tirer paix, la tant desirée,
Du ciel treshaut, là où s'est retirée.

Si Mars cruel vous en fites descendre,
Ne pouvez vous le faire condescendre
A s'en aller, pour ça bas donner lieu
A paix la belle, humble fille de Dieu?
Certainement si vous deux ne le faites,
Du monde sont vaines les entrefaites.
Receuez la, Princes cheualeux,
Pour faire nous (voire vous) bien heureux,
Ce vous sera trop plus d'honneur & gloire,
Qu'auoir chacun quelque grosse victoire.
Receuez-la, car si vous la fuyez,
Elle dira, que serez ennuyez
De vos repos, & que portez enuie
A la douceur de vostre heureuse vie.

Si pitié donc (ô Princes triomphans)
Vous ne prenez des peuples, vos enfans
(Dont reciter l'estat calamiteux
Seroit vn cas trop long, & trop piteux).
Si d'eux n'auex commisération,
A tout le moins ayez compassion
Du noble sang, & de France, & d'Espaigne,
Dedans lequel ce cruel Mars se baigne.

Mars, ci deuant, souloit taindre ses dars

Dedans le sang de vos simples souldars:
Mais maintenant (ô Dieu quel dur esclandre!)
Plaisir ne prend fors à celuy espandre
Des nobles chefs, merittans diademe:
Et si respand souuent le vostre mesme,
Faisant servir les hauts Princes de butte
Au vil souldart tirant de hacquebutte:
Si que de Mars ne sont plus les Trophées
Fors enrichis d'armes bien estoffees:
Plus ils ne sont garnis & decorez,
Que de harnois bien polis & dorez,
Qui disent bien, la despouille nous sommes
De grands Seigneurs, & de vertueux hommes.

O quants, & quels de vos plus fauoris
Sont puis dix ans en la guerre peris!
O quants encor en verrez desuier,
Si à ce coup paix n'y vient obuier!
Que pensez vous? cherchez vous les moyens
De vos malheurs, nobles Princes Troyens?
Ià pour tenir ou vos droits, ou vos torts,
Sont ruez ius vos plus vaillans Hectors.
Gardez qu'en fin, ie qui suis vostre Troye,
Du puissant Grec ne deuienne la proye.

Estimez vous que ce grand Eternel
Ne voye bien du manoir supernel
Les grands debats d'une, & d'autre partie?
Ne scauez vous, qu'un bon pere chastie
Plustost les siens, que les desauouez?
Si maintenant faites ce que pouuez,
Paix descendra, portant en main l'olive,
Laurier en teste: en face couleur viue,
Toufours riant, claire comme le iour,
Pour venir faire en mes terres seiour.

Et Mars souillé tout de sang, & de poudre,
Deslogera plus soudain que la foudre:

Car il n'est cœur, tant soit gros, qui ne tremble,
Si vous voulez on sent vnus ensemble.

Vienne sur champs Mars avec son armee
Vous presenter la bataille termee,
Il la perdra Ainsi doncques vnus,
Et de pitié paternelle munis,
Vous eslierez quelque bien-heuré lieu,
Là où viendra de vous deux au milieu
Pallas sans plus. Pallas, à sa venue,
Vous courra d'une celeste nue,
Pour empescher que les malins trompeurs,
D'heureuse paix trop malheureux rompeurs,
Ne puissent voir les moyens que tiendrez,
Alors qu'au point tant désiré viendrez:
Si qu'ils seront tout à coup esbahis,
Que sur le soir, l'un & l'autre pays
Relaira tout de beaux feux de liesse,
Pour le retour de paix noble deesse:
Et que rendray, sans que Mars m'en retarde,
Graces au ciel: ô mon Dieu, qu'il me tarde!

Approches toy, Charles, tant loing tu sois,
Du magnanime, & puissant Roy François:
Approche toy, François, tant loing sois-tu,
De Charles, plein de prudence & vertu.

A la Royne de Hongrie, venue
en France.

Q V A N D toute France aura fait son deuoir
De ta hautesse en ioye recevoir,
Chaste Diane, ennemie d'oïseuse,
Et d'honorable exercice amoureuse:
Je, de ma part, le plus petit de tous,
M'enhardiray humble salut, & doux
Te presenter: non en voix & parole,
Qui parmi l'air avec le vent s'ennole:

Mais par escrit qui contre le temps dure,
Autant ou plus, que fer ou pierre dure:
Ie dy escrit, fait des Muses sacrees,
Qui sçauent bien, qu'à lire te recrees:
Escrit (pour vray) que s'il n'est immortel,
Le tien Marot le desire estre tel,
Pour saluër par Epiſtre immortelle,
Celle de qui la renommee est telle.

O combien fut le peuple reſioüy
D'Espagne, & France, apres auoir ouï
Qu'ici venois! Cela nous eſt en ſigne
(Ce diſoyent-ils) que l'amour s'enracine
Es cœurs Royaux: cela eſt vn preſage,
Que Dieu nous veut monſtrer ſon doux viſage:
Et que la Paix, dedans Nice traitee,
Eſt vne Paix pour iamais arreſtee.
L'arc qui eſt peint de cent couleurs és cieux,
Quand on le void, ne demonſtre pas mieux
Signé de pluye: en temps ſec attendue:
Ne la verdure au Printemps eſpandue,
Parmi les champs, ſi bien ne monſtre point,
Que les beaux fruiets viendront toſt, & appoint,
Comme ta veuë en France ſignifie
Que pour iamais la paix ſe fortifie.
Arriere donc Royne Pentheſilee
Maintenant eſt ta gloire anichilee
Car deuant Troye allas pour guerroyer,
Marie vient pour guerre foudroyer.

Ainſi diſoit France & Eſpaigne auſſi,
Dés que lon ſceut, que de venir ici
Tu propoſas: & crent leur ioye, apres
Que pour partir ils virent tes appreſts:
Puis quand tu fus eſbranlee, & partie,
Leur plaiſir crent d'une grande partie:
Et te voyant toute venue en ſà,

A redoubler leur ioye commença:

Laquelle ioye en eux n'ay apperceuë

Tant seulement, mais sentie, & conceuë

Dedans mon cœur, tesmoin l'escriit present,

Plein de liesse, & de tristesse exempt.

T'aduertissant, que quand paix ne seroit,

Ià pour cela France ne laisseroit

A desirer ta venue honoree,

Pour les vertus dont tu es decoree.

Combien (pourtant) que peuples, & Prouinces

Sont de nature enclins à aimer Princes,

Qui, comme toy, sont amis de concorde,

Et ennemis de guerre, & de discorde:

Ce qui plustost entre aux cœurs femenins,

D'autant qu'ils sont doux, piteux, & benins,

Que ceux des Rois: qui pour honneur acquerre

Sont inclinez à prouesse, & à guerre.

Doncques, Saba, Royne prudente & meure,

Qui as laissé ton peuple, & ta demeure

Pour venir voir en riche & noble arroy

Le Salomon de France nostre Roy,

Ie te suppli' par la grande liesse

Du bien de paix, si t'ay prins hardiesse,

De bienueigner vne dame si haute,

Ne l'estimer presumption, ne faute:

En imitant le grand Prince des Anges,

Lequel reçoit aussi tost les loüanges

Du plus petit, que du plus haut monté,

Quand le cœur est plein d'ardante bonté.

Sur l'entree de l'Empereur à Paris.

OR est Cesar, qui tant d'honneur acquit,

Encor vn coup en ce beau monde né.

Or est Cesar, qui les Gaules conquît,

Encor vn coup en Gaule retourné:

De legions non point enuironné,
 Pour guerroyer, mais plein d'amour naïue:
 Non point au vent l'aigle noir couronné,
 Non point en main le glaive, mais l'oline.
 François & luy viennent droit de la riuë
 De Loire, à Seine: afin de Paris voir,
 Et avec eux guerre meinent captiue,
 Qui à discord les souloit esmouuoir.
 L'un (pour au fait de ses pays pouruoir)
 Passe par cy sans peur ne deffiance:
 L'autre de cœur trop haut pour deceuoir,
 Luy donne loy de commander en France.
 Si que lon est en dispute, & dout ante,
 Qui a des deux plus hauts loz merité,
 Ou de Cesar la grande confiance,
 Ou de François la grand' fidelité.
 O Rois vnis plus que d'affinité,
 Bien-heureuse est la gent qui n'est point morte
 Sans voir premier vostre ferme unité,
 Qui le repos de tant delmonde porte.
 Vien donc, Cesar, & vne paix apporte
 Perpetuelle, entre nous, & les tiens,
 Hausse, Paris, hausse bien haut ta porte,
 Car entrer veut le plus grand des Chrestiens.

Marot à l'Empereur.

Si la fureur du ciel, à ton passage
 En France, fait de grands biens vn presage,
 Aussi promet croistre l'heur qui te suit,
 Cesar Auguste à l'effect qui s'ensuit.
 Ta conscience en la fidelité
 Du Roy, ton frere, & son humanité.
 T'ont fait en France acquerir en vn mois,
 Dedans trois iours, sans soudars & harmois,
 Plus que Cesar des Gaules acquerreur.

Et le premier des Romains Empereur,
 N'auoit conquis en huit ou neuf annees,
 Accompagné de legions armées.
 Car des François, assuiettis par force
 En leurs pays, ne conquit que l'escorce:
 Mais tu as eu, par vn don liberal,
 De leurs francs cœurs vn acquest general.
 Et pour garder ce que tu as acquis
 Aucune force y tenir n'est requis:
 Mais seulement vne paix bien fermee,
 Par alliance en amour consermee:
 Dont aduiendra ferme tranquillité,
 Et sous la Foy Catholique vnité.

Paix qui tiendra les prouinces ouuertes,
 Et peuplera les regions desertes:
 Des Rois vnis la force assemblera,
 Dont le surplus du monde tremblera:

Paix, qui fera la viue salamandre,
 Apres son fait mortel estaint en cendre,
 Nourrir au feu d'une vie immortelle:
 A l'aigle aussi, quand le vol de son aïfle
 Plus ne pourra sur la terre s'estendre
 Pour voler plus outre, si fera fendre
 Tous les neuf ciens iusqu'au lieu angelique,
 Promis à ceux qui aiment paix publique.

Cantique de la Roynes, sur la maladie
 & conualeſcence du Roy.

S'esbahit-on si ie suis esloreë?
 S'esbahit-on si suis descoloreë,
 Voyant celuy, qui m'a tant honoreë,
 Estre à la mort?
 O Seigneur Dieu, tire son pied du bord
 D'obsure tombe: ou bien, pour mon support,
 Avecques luy fay moy passer le port,

Du mortel fleuve.

Donne à tous deux; en vn iour tombe neuue:

A celle fin qu'en deux mots ne s'esmeue

Qu'un dueil funebre, & que France despreue

Dueil apres dueil.

Ne soit, helas, ce mien larmoyant œil

Si malheureux, que de voir au cercueil

Ietter celuy qui en si doux accueil

M'a couronnée:

Qui m'a sur chef la couronne donnée,

La plus d'honneur, & gloire environnée,

Dont aujour d'huyl l'Europe soit ornee,

O tout puissant!

Si pitié n'as de mon cœur languissant:

Si pitié n'as du bon Roy perissant,

Aye pitié du peuple geussant,

Par ta clemence.

Laisse meurir la Royale semence,

Sans que voyons l'extreme decadence

Du pere, estant au sommet de prudence,

Pour dominer.

As-tu basti pour apres ruiner?

As-tu voulu planter, & rardiner

Pour ton labour parfait exterminer?

O quelle perte!

Si elle aduient, soit la terre couuerte

D'air tenebreux, plus ne soit l'herbe verte:

Soit toute bouche ou muette, ou ouuerte

Pour faire cris.

Soyent de regrets tous volumes escrits;

Tragique soyent tous escrivains esprits;

Et rien ne soit celle qui a le prix

D'estre nommée

Femme d'un Roy de si grand renommée:

Bien plus ne soit, que poudre consommée,

Poudre avec luy, toute fois, inhumee:

Ce bien i'auray.

Ainsi tousiours sa compagne seray:

A son costé sans fin reposeray:

Et de langueur n'experimenteray

La longue peine.

Mais pourquoy suis-je ainsi de douleur pleine?

Est esperance en moy ou morte, ou vaine?

Le tout puissant, par sa bonté humaine,

Le guerira.

Nos cœurs bien tost de lieffe emplira:

Car Monseigneur encor ne perira:

Ains par longs iours son peuple regira:

C'est ma fiance.

Croistra ses faits, pays, & alliance:

Puis ayant tout fondé sur assurance,

Ira plein d'ans prendre sa demeure

Là haut és Cieux.

Qu'est-ce, mes gens? pourquoy torchez vos yeux?

Quel nouveau pleur, quel maintien soucieux

Fait-on encor? vien, mon Dieu gracieux,

Haste toy Sire.

I'euten que mort mon amy veut occire:

Sa force fond ainsi, qu'au feu la cire,

Dont tout bon cœur barbe, & cheueux descire,

Faisant regrets.

Semblent Troyens de nuit surprins des Grecs:

Semblent Romains voyans (oultre leurs grez)

Cesar occis par traistres indiscrets:

Ha Dieu mon pere!

S'il est ainsi qu'à ta loy i'obtempere,

De mon Seigneur les angoisses tempere,

En me faisant, ainsi qu'en toy i'espere,

A ceste fois.

Or a mon Dieu d'en haut ouy ma voix,

Faites Pallas palle, & fort deschiree:

Mars tout marri, sa personne empiree,
En appellant d'Atropostropiree
Comme d'abus.

Puis tout à coup chantez, comment Phebus

Luy mesmes va par les preaux herbus
Herbes cueillir, fleurs, & bontons barbus,
Fueille, & racine.

Pour faire au Roy l'heureuse medecine,

Prinse dessous tant beniuole signe,
Que nous verrons son chef blâc cômme vn Cigne
A l'aduenir.

Celà chanté, vous faudra souuenir,

De faire Mars tout ioyeux deuenir,
Et à Pallas la couleur reuenir,
Non plus marrie.

Faites, que tout pleure fort, & puis rie,

Ainsi que moy, vostre dame cherie:
Certes souuent de grande fascherie
Grand plaisir vient.

Ainsi ferez, & mieux, s'il en souuient:

Mais à la fin de vostre œuvre accomplie,
Auecques moy conclure vous conuient,
Que iamais Dieu ceux qui l'aiment, n'oublie.

Sur la maladie de s'Amie.

DIEU, qui voulus le plus haut ciel laisser,

Et ta hauteſſe en la terre abbaiſſer,
Là où ſanté donnas à maints, & maintes:

Vueilles ouyr de toutes mes complaints
Vne ſans plus: Vueilles donner ſanté
A celle-là par qui ſuis tormenté.

Ta ſainte voix en l'Euaſgile crie,
Que tout viuant pour ſes ennemis prie:
Guéri donc celle (ô medecin parfait)

Qui m'est contraire, & malade me fait.

Helas (Seigneur) il semble, tant est belle.

Que plaisir prins à la composer telle:

Ne souffre pas aduenir cest outrage,

Que maladie efface ton ouurage.

Son embompoint commence à se passer:

Ià ce beau trait se prend à effacer:

Et ces beaux yeux clairs & resplendissans

Qui m'ont nauré, deuiennent languissans.

Il est bien vray que ceste grand' beauté

A desserui pour sa grand' cruauté

Punition: Mais, Sire, à l'aduenir

Elle pourra plus douce deuenir.

Pardonne luy, & fay, que maladie

N'ait point l'honneur de la faire enlaidie.

Assez, à temps viendra vieillesse paste,

Qui de ce faire a charge principale:

Et ce pendant, si tu la maintiens saine,

Ceux qui verront sa beauté souueraine,

Beniront toy, & ta fille Nature,

D'auoir formé si belle creature:

Et de ma part, feray vn beau Cantique,

Qui chantera le miracle autentique,

Que fait auras, admirable à chacun,

D'en guerir deux en n'en guerissant qu'un.

Non que pour moy ie leue au ciel la face,

Ne que pour moy priere ie te face:

Car ie te doy supplier pour son bien:

Et ie la doy requérir pour le mien.

France à l'Empereur, à son arriuee.

S i ce bas monde, & toute sa rondour

Est embelli par la claire splendeur

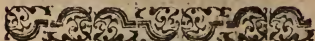
Du seul renom qui court de ta personne,

Que doy-ie faire? ayant receu tant d'honneur,

De voir à l'œil la hautesse & grandeur,
De ta sacrée & Auguste couronne?

Sera-ce assez que i'en dresse & ordonne
Arc triomphant, Pyramide, & Colonne,
Pour vray record à la posterité?
Suffira-il, Cesar, que ie m'addonne
A te louer, tant que tout lieu resonne
Ta grand' vertu, & ma prosperité?

Non: car ie voy ta magnanimité
De si pres iointe à la diuinité,
Que si ie veux parfaire chose telle,
Ie fay grand tort à l'immortalité,
Qui en louant ceste benignité
Se pense rendre encor plus immortelle.



R O N D E A U X.

Rondeau, duquel les lettres capitales portent le nom de l'Auteur.

C O M M E Dido, qui moult se courrouça,
Lors qu'Eneas seule la delaiissa
En son pays: tout ainsi Maguelonne
Mena son dueil comme tressainte, & bonne,
En l'hospital toute sa fleur passa.

Nulle fortune oncques ne la blessa:
Toute constance en son cœur amassa:
Mieux esperant: & ne fut point selonne
Comme Dido.

Aussi celuy qui toute puissance a,
Renuoya cil qui au bois la laissa,
Où elle estoit: mais, quoy qu'on en blasonne,
Tant eut de dueil, que le monde s'estonne,

Que d'un couteau son cœur ne transperça,
Comme Dido.

Responce à vn Rondeau, qui se commen-
çoit Maistre Clement mon bon amy.

En vn Rondeau sur le commencement
Vn vocatif, comme Maistre Clement,
Ne peut faillir rentrer par huis, ou porte:
Aux plus sçauans Poëtes m'en rapporte,
Qui d'en vser se gardent sagement.

Bien inuenter vous faut premierement:
L'inuention deschiffrer proprement:
Si que raison, & rime ne soit morte
En vn Rondeau.

Vsez de mots receus communément:
Rien superflus n'y soit aucunement,
Et de la fin quelque bon propos sorte:
Clonez tout court, rentrez de bonne sorte:
Maistre passé serez certainement
En vn Rondeau.

A vn creancier.

V N bien petit de pres me venez prendre,
Pour vous payer: & si denex entendre,
Que ne vy onc Anglois de vostre taille:
Car à tous coups vous criez baille, baille,
Et n'ay dequoy contre vous me defendre.

Sur moy ne faut telle rigueur estendre,
Car de pecune vn peu ma bourse est tendre:
Et toutesfois i'en ay, vaille que vaille,
Vn bien petit.

Mais à vous voir (ou lon me puisse pendre)
Il semble aduis, qu'on ne vous vueille rendre

Ce qu'on vous doit: beau Sire ne vous chaille,
 Quand ie seray plus garmy de cliquaille,
 Vous en aurez: mais il vous faut attendre
 Vn bien petit.

Du disciple soustenant son maistre.

D v premier coup, entendez ma responce,
 Fols detracteurs, mon maistre vous annonce
 Par moy, qui suis l'un de ses clers nouveaux:
 Que pour rimer ne vous craint deux naïueaux,
 Et eussiez vous de sens encor vne once.

Si l'espargnez tous deux ie vous renonce:
 Piquez le donc, mieux que d'espine, ou ronce,
 Lny enuoyant des meilleurs & plus beaux

Du premier coup.

Et tenez bon, ensuyuant ma semonce:
 Car si vn coup ses deux sourcils il fronce,
 Et eussiez vous de rimes & Rondeaux
 Plein trois barils, voire quatre tonneaux,
 Je veux mourir, s'il ne les vous deffonse

Du premier coup.

D'un, qui incite vne ieune Dame
 à faire amy.

A M O N plaisir vous faites feu, & basine,
 Parquoy souuent ie m'estonne Madame,
 Que vous n'avez quelque amy par amours:
 Au diable l'un qui fera ses clamours
 Pour vous prier, quand serez vieille lame.

Or en effet, ie vous iure mon ame,
 Que si i'estois ieune & gaillarde femme,
 I'en aurois vn deuant qu'il fut trois iours

A mon plaisir.

Et pourquoy non? ce seroit grand diffame,

Si vous perdiez ieunesse, bruit & fame
 Sans esbranler drap, satin, & velours:
 Pardonnez moy, si mes mots sont tropz lourds,
 Je ne vous veux qu'apprendre vostre game
 A mon plaisir.

De l'amoureux ardent.

A v feu, qui mon cœur a choisi,
 Jettez y, ma seule deesse,
 De l'eau de grace, & de lieffe,
 Car il est consommé quasi.

Amour l'a de si pres saisi,
 Que force est qu'il crie sans cesse
 Au feu.

Si par vous en est dessaisi,
 Amour luy doit plus grand' destresse,
 Si iamais sert autre maistresse:
 Donques, Madame courez y
 Au feu.

A vne mesdisante.

Q N le m'a dit, dague à roüelles
 Que de moyen mal vous parlez:
 Le vin que si bien auillez
 Vous le met-il en la cervelle?

Vous estes rapporte nouvelle,
 D'autre chose ne vous meslez:
 On le m'a dit.

Mais si plus vous aduient, meselle,
 Vos reins en seront bien gallez:
 Allez de par le diable, allez,
 Vous n'estes qu'une maquerelle:
 On le m'a dit.

A vn Poëte ignorant.

Qv' O N meine aux champs ce coquardeau,
Lequel gaste, quand il compose,
Raison, mesure, texte, & glose,
Soit en Bullade, ou en Rondeau.

Il n'a ceruelle, ne cerueau:
C'est pourquoy si haut crier i'ose,
Qu'on meine aux champs ce coquardeau.

S'il veut rien faire de nouveau,
Qu'il œuvre hardiment en prose
(l'entens s'il en sçait quelque chose)
Car en rime ce n'est qu'un veau,
Qu'on meine aux champs.

De la ieune Dame qui a vieil mari.

E N languissant, & en griesue tristesse
Vis mon las cœur, iadis plein de liesse,
Puis que lon m'a donné mary vieillard.
Helàs, pourquoy? rien ne sçait du vieil art,
Qu'apprend Venus l'amoureuse deesse.
Par un desir de monstrier ma prouesse
Souuent l'assauts: mais il demande, où est-ce?
Ou dort peut estre, & mon cœur veille à part
En languissant.

Puis quand ie veux luy iouër de finesse,
Honte me dit, cesse ma fille, cesse,
Garde t'en bien, à honneur prens esgard.
Lors ie respons, Honte, allez, à l'escart:
Ie ne veux pas perdre ainsi ma ieunesse
En languissant.

Du mal content d'Amours.

D'ESTRE amoureux n'ay plus intention:

C'est maintenant ma moindre affection:
 Car celle-là, de qui ie cuidon estre
 Le bien aymé, m'a bien fait apparoiſtre,
 Qu'au fait d'amour n'y a que fiction.

Ie la penſois ſans imperfection,
 Mais d'autre amy a prins poſſeſſion:
 Et pource, plus ne me veux entremettre
 D'eſtre amoureux.

Au temps preſent par toute nation
 Les dames ſont comme vn petit ſion,
 Qui touſiours ploye à dextre & à ſeſtre.
 Brief, les plus fins, n'y ſſauent rien cognoiſtre:
 Parquoy concluds que c'eſt abuſion
 D'eſtre amoureux.

De l'absent de ſ'Amie.

Tout au rebours (dont conuient que languiſſe)
 Vient mon vouloir: car de bon cœur vous viſſe
 Et ie ne puis par deners vous aller.
 Chante qui vent: balle qui veut baller,
 Ce ſeul plaifir ſeulement ie vouſiſſe.

Et ſ'on me dit, qu'il faut que ie choiſiſſe
 De par deſà dame qui m'eſioüiſſe
 Ie ne ſſaurois me tenir de parler
 Tout au rebours.

Si reſpons franc, i'ay dame ſans nul vice:
 Autre n'aura en amour mon ſervice:
 Ie me deſire, & ſouhaite voler
 Pour l'aller voir, & pour nous conſoler:
 Mais mes ſouhairs vont comme l'eſcreuice
 Tout au rebours,

De l'amant douloureux.

A V A N T mes iours, mort me faut incourir
 Par vn regard, dont m'as voulu ferir,
 Et ne te chant de ma griesue tristesse:
 Mais n'est ce pas à toy grande rudesse,
 Ven que tu peux si bien me secourir?

Aupres de l'eau me faut de soif perir:
 Ie me voy ieune, & en aage fleurir,
 Et si me monstre plein de vieillesse

Auant mes iours.

Or si ie meurs, ie veux Dieu requerir
 Prendre mon ame, & sans plus enquerir
 Ie donne aux vers mon corps plein de foiblesse:
 Quant est du cœur, du tout ie le te laisse,
 Ce nonobstant que me faces mourir

Auant mes iours.

A monsieur de Pothon.

L A où sçauiez, sans vous ne puis venir,
 Vous estes cil qui pouuez subuenir
 Facilement à mon cas & affaire,
 Et des heureux de ce monde me faire,
 Sans qu'aucun mal vous en puisse aduenir.

Quand ie regarde, & pense à l'aduenir,
 I'ay bon vouloir de sage deuenir:
 Mais sans support ie ne me puis retraire

Là où sçauiez.

Male fortune a voulu maintenir,
 Et a iuré de tousiours me tenir:
 Mais, Monseigneur, pour l'occire & deffaire,
 Enuers le Roy vueillez mon cas parfaire,
 Si que par vous ie puisse paruenir

Là où sçauiez.

De la mort de monficur de Chiffay.

D'VN coup d'estoc, Chiffay noble hõme, & fort
L'an dix & sept, sous malheureux effort
Tomba occis au mois qu'on sème l'orge,
Par Pomperan: qui de Bouchal, & Lorge
Fut fort bleffé, quoy qu'il resistat fort.

Chiffay beau, ieune en credit & support,
Fit son deuoir au combat, & abord:
Mais par hazard fut frappé en la gorge
D'vn coup d'estoc.

Dont vn chacun de dueil ses leures mord,
Disant, helàs, l'honneste homme est-il mort?
Pleust or' à Dieu, & monseigneur saint George,
Que tout baston eust esté en la forge,
Alors qu'il fut ainsi nauré à mort
D'vn coup d'estoc.

A vn Poëte François.

M I E U X, resonnant, qu'à bien louer facile,
Est ton renom volant du domicile
Palladial vers la terrestre gent:
Puis vers les cieux, dont as le tiltre gent
D'aigle moderne, à suyre difficile.

Ie dymoderne, antique en façons mile:
Ce qui pres toyme rend bas, & humble,
D'autant que plomb est plus sourd, que l'argent
Mieux resonnant.

Ainsi ma plume, en qui bourbe distille,
Vent esclartir l'onde claire & utile,
Dont le grauiet est assez refulgent,
Pour troubler l'œil de l'esprit indigent,
Qui en tel cas a besoing d'autre stile
Mieux resonnant.

Au seigneur Theocrenus, lisant
à ses disciples.

P L U S profitable est de t'escouter lire,
Que d'Apollo ouyr toucher la lire,
Où ne se prend plaisir, que pour l'oreille:
Mais en ta langue ornee, & nompareille,
Chacun y peut plaisir & fruit eslire.

Ainsi d'autant qu'un Dieu doit faire & dire:
Mieux qu'un mortel, chose où n'ayt que redire:
D'autant il faut estimer ta merueille

Plus profitable.

Brief, si dormir plus que veiller peut nuire,
Tu dois en loz par sus Mercure bruire,
Car il endort l'œil de celuy qui veille:
Et ton parler les endormis esueille,
Pour quelque iour à repos les conduire

Plus profitable.

A Estienne du Temple.

T A N T est subtil & de grande efficace
Le tien esprit, qu'il n'est homme qui face
Chose qui plus honneur & loz conserve
En ce qu'as fait, Roy, seigneur, serf, ne serue
Ne le fit onc: ie mets raison en face.

Qui veut descendre en la vallee basse,
Monté doit estre avant en haute place:
Mais ton esprit tout le contraire observe,

Tant est subtil.

Descendu es des Temples, quant à race,
Et puis monté au Temple, quant à grace,
Ie dy au Temple excellent de Minerve.
Brief, ton descendre est d'antique reserve,

Et ton monter le ciel cristallin passe,
Tant est subtil.

Estienne Clavier, à Marot.

P O U R bien louer vne chose tant digne,
Comme ton sens, il faut sçauoir condigne,
Mais moy pauvre d'esprit & de sçauoir
Ne puis atteindre à si haut concevoir:
Dont de despit souuent me pais, & disne.

Car ie cognois que le fons & racine
De tes escrits ont prins leur origine
Si tresprofond que ie n'y puis rien voir,
Pour bien louer.

Donc Orateur chacun de vous consigne,
Termes dorez puissez en la piscine
Palladiane, & faites le deuoir
Du fils Marot en telle estime auoir,
Qu'il n'a second en Poësie insigne,
Pour bien louer.

Responce audit Clavier.

P O U R bien louer, & pour estre loüé,
De tout esprit tu dois estre alloüé,
Fors que tu mien, car tu me plus que loues:
Mais en louant plus haut termes alloues,
Que la saint Iean, ou Pasques, ou Noé.

Qui nouë mieux, respons, ou C, ou E?
I'ay iusqu'ici en eau basse noué:
Mais dedans l'eau Caballine tu noues,
Pour bien louer.

C, c'est Clement, contre chagrin cloué:
E, est Estienne esueille, enioné,
C'est toy qui maints de loz tresamples dones:

Mais endroit moy tu fais cygnes les oues,
 Quoy que de loz doines estre doné,
 Pour bien louer.

A Ieanne Gaillarde, Lyonnoise.

D' A V O I R le prix en science & doctrine,
 Bien merita de Pisan la Christine,
 Durant ses iours: mais ta plume doree
 D'elle seroit à present adoree,
 S'elle viuoit par volonté diuine.

Car tout ainsi, que le feu l'or affine,
 Le temps a fait nostre langue plus fine,
 De qui tu as l'eloquence assuree
 D'auoir le prix.

Donques, ma main, rends toy humble & benigne,
 En donnant lieu à la main femmine:
 N'escri plus rien en rime mesuree,
 Fors que tu es vne main bien-heuree,
 D'auoir touché celle qui est tant digne
 D'auoir le prix.

Responce de ladite Gaillarde.

D E m'acquiter, ie me treuve surprise
 D'un foible esprit, car à toy n'ay sçauoir
 Correspondant: tu le peux bien sçauoir,
 Veu qu'en cest art plus qu'autre lon te prise.

Si fusse autant eloquente & apprise
 Comme tu dis, ie ferois mon deuoir
 De m'acquiter.

Si veux prier la grace en toy comprise,
 Et les vertus, qui tant te font valoir,
 De prendre en gré l'affectueux vouloir,
 Dont ignorance a rompu l'entreprise

De m'acquiter.

A ccluy, dont les lettres capitales
portent le nom.

V E V ton esprit, qui les autres surpasse,
Ie m'esbahi, comme ie prens audace
Composer vers: Est-ce pour te valoir,
Touchant cest art? c'est plustost bon vouloir,
Ou franc desir, qui mon cœur induit à ce.

Rien n'est mon fait: le tien est don de grace.
Brief, ta façon en peu de rime embrasse
Raison fort grande, & sans grand' peine auoir,
Veu ton esprit.

Or deormais ie veux suivre la trace
De ton haut sens duquel la veine passe
Entre les rocs du profond concevoir,
A tant me tais: mais si en tel sçauoir
Veu x t'addonner, tu seras l'outrepasse,
Veu ton esprit.

A Madame la Duchesse d'Alençon
sœur vnique du Roy.

S A N S rien blasmer, ie sers vne maistresse,
Qui toute femme ayant noble hautesse
Passe en vertus, & qui porte le nom
D'une fleur belle: & en Royal surnom
Demonstre bien son antique noblesse.

En chasteté elle excède Lucrese:
De vif esprit, de constance & sagesse
C'en est l'enseigne, & le droit gousfanon,
Sans rien blasmer.

On pourroit dire, il l'estime sans cesse,
Pour ce que c'est sa dame & sa Princesse:

Mais on ſçait bien, ſi ie dy vray ou non.
 Brief, il ne fut en louable renom
 Depuis mille ans vne telle Duchefſe,
 Sans rien blaſmer.

A ſes amis.

I L n'en eſt rien, de ce qu'on vous reuelle:
 Ceux qui l'ont dit, ont faute de ceruelle,
 Car en mon cas il n'y a meſpriſon,
 Et par dedans ne vy iamais priſon:
 Donques amis l'ennuy qu'auex oſtez-le.

Et vous cauſeurs pleins d'enuie immortelle,
 Qui voudriez bien que la choſe fuſt telle,
 Creuez de dueil, de deſpit, ou poiſon:
 Il n'en eſt rien.

Ie ry, ie chante en ioye ſolennelle:
 Ie ſers ma dame, & me conſole en elle:
 Ie rime'en proſe (& peut eſtre en raiſon)
 Ie ſors dehors, ie rentre en la maiſon:
 Ne croyez, plus donques l'autre nouuelle,
 Il n'en eſt rien.

D'un qui ſe plaint de mort,
& d'enuie.

D E P U I S quatre ans faux rapport vicieux,
 Et de la mort le dard pernicious
 Ont fait ſur moy tomber maint grand orage:
 Mais l'un des deux m'a mûrè en courage
 Trop plus que l'autre, & en bien plus de lieux.

Touchant rapport, en deſpit de ſes yeux
 Ie vy touſiours riche, ſain, & ioyeux,
 Combien qu'à tort il m'ait fait grand dommage
 Depuis quatre ans.

Mais quand de mort le remors furieux
 S'en vient par fois passer deuant mes yeux,
 Lors suis contrainct de blasmer son outrage:
 Car luy tout seul m'a plus donné de rage,
 Que n'a enuie, & tous les enuieux,
 Depuis quatre ans

D'un qui se complaint de fortune.

F A V S S E fortune, ô que ie te vy belle!
 Las, qu'à present tu m'es rude & rebelle!
 O que iadis fis bien à mon desir!
 Et maintenant me fais le desplaisir
 Que ie craignois plus que chose mortelle.

Enfans nourris de sa gauche mammelle,
 Composons luy (ie vous prie) un libelle
 Qui pique dru, & qui morde à loisir
 Fausse fortune.

Par sa rigueur (helas) elle m'expelle
 Du bien que i'ay, disant puis qu'il vient d'elle,
 Qu'elle peut bien du tout m'en dessaisir.
 Mais en fin mort, mort me fera gesir
 Pour me venger de sa sœur la cruelle
 Fausse fortune.

A madame de Bazauges.

D E fortune trop aspre & dure,
 Peut trop souffrir un pauvre corps,
 Si par paroles ne met hors
 La cause pourquoy il endure.

Mais sous constante couuerture
 On peut bien déclarer les sorts
 De fortune.

D'en descirer robbe & ceinture,

Crier, & faire tels efforts,
 Tout celà ne sert de rien, fors
 A plus indigner la nature
 De fortune.

Du confit en douleur.

S i i'ay du mal, malgré moy ie le porte:
 Et s'ainsi est qu'aucun me reconforte,
 Son reconfort ma douleur point n'appaise:
 Voilà comment ie languis en mal aise,
 Sans nul espoir de liesse plus forte.

Et faut qu'ennuy i'amaïs de moy ne sorte:
 Car mon estat fut fait de telle sorte
 Dès que fus né: pourtant ne vous desplaise,
 Si i'ay du mal.

Quand ie mourray, ma douleur sera morte
 Mais ce pendant mon pauvre cœur supporte
 Mes tristes iours en fortune mauuaise:
 Dont force m'est que mon ennuy me plaise:
 Et ne faut plus que ie me desconforte,
 Si i'ay du mal.

Par contradictions.

E N esperant espoir me desespere,
 Tant que la mort m'est vie tresprospere,
 Me tourmentant de ce qui me contente,
 Me contentant de ce qui me tormente,
 Pour la douleur du soulas que i'espere.

Amour haineuse en aigreur me tempere:
 Puis temperance, aspre comme vipere,
 Me refroidit sous chaleur vehemente
 En esperant.

L'enfant aussi qui surmonte le pere,

Bande ses yeux pour voir mon improperé:
 Demoy s'enfuit, & i'amaïn n'es absente:
 Mais sans bouger va en obscure sente
 Cacher mon dueil, afin que mieux appere,
 En esperant.

Aux amis, & sœurs de feu Claude
 Pérreal Lyonnois.

E N grand regret, si pitié vous remord,
 Pleurez l'amy Perreal qui est mort:
 Vous ses amis chacun prenez sa plume:
 La mienne est prestee, & bon desir l'allume
 A deplorer (de sa part) telle mort.

Et vous ses sœurs, dont maint beau tableau sort,
 Peindre vous faut pleurantes son grief sort
 Pres de la tombe en laquelle on l'inhume
 En grand regret.

Regret m'en blesse, & si sçay bien, au fort,
 Qu'il faut mourir, & que le desconfort
 (Soit court ou long) ni sert que d'amentume:
 Mais vraye amour est de telle coustume,
 Qu'elle contraint les amis plaindre fort,
 En grand regret.

Du Vendredi saint.

D V E I L ou plaisir me faut auoir sans cesse,
 Dueil quand ie voy (ce iour plein de rudesse)
 Mon Redempteur pour moy en la croix pendre:
 Ou tout plaisir, quand pour son sang espandre
 Ie me voy hors de l'infemale presse.

Ie riray donc, non, ie prendray tristesse:
 Tristesse, ouy, di-ie toute liesse:
 Brief, ie ne sçay bonnement lequel prendre,
 Dueil, ou plaisir.

Tous deux sont bons, selon que Dieu nous dresse:
 Ainsi la mort, qui le Sauueur oppresse,
 Fait sur nos cœurs dueil & plaisir descendre:
 Mais nostre mort, qui en fin nous fait cendre,
 Tant seulement l'un ou l'autre nous laisse.

Dueil, ou plaisir.

De la conception nostre Dame.

C O M M E nature est en peché enree
 Par art d'enfer: grace, qui nous recree
 Par art du ciel, Marie en garentit:
 Car autrement cil qui s'y consentit,
 Ne l'eust iamais à son fils consacree.

Mais il peut tout, & veut, & luy aggree,
 Qu'un fils sacré aye mere sacree:
 Ce qu'elle fut, & vice ne sentit,

Comme nature.

Nature trop de fol desir outree,
 Est en peché originel entree,
 Et sans baptesme onc homme n'en partit:
 Mesmes iamais la Vierge n'en sortit,
 Aussi iamais elle n'y fit entree.

Comme nature.

De la veuë des Rois de France &
 d'Angleterre entre Ardres,
 & Guynes.

D E deux grands Rois la noblesse & puisſance
 Venü en ce lieu, nous donne cognoissance,
 Qu'amitié prend courage de lyon,
 Pour ruer ius vieille rebellion,
 Et mettre sus de paix l'esioüissance.

Soit en beauté, sçauoir, & contenance,
 Les anciens n'ont point de souuenance

D'auoir onc veu si grand' perfection
De deux grands Rois.

Et le festin, la pompe, & l'assistance
Surpasse en bien le triomphe, & prestance
Qui fut iadis sur le mont Pelion:
Car de là vint la guerre d'Iliou:
Mais de ceci vient paix, & alliance
De deux grands Rois.

De ceux qui alloient sur mule, au
camp d'Attigny.

A V X champs, aux champs, braues qu'on ne
vous trouffe:

Prenez harnois, l'arc, la fiesche, & la trouffe
Pour vous defendre en Haynaut, ou Milan,
Et gardez bien d'y empoigner mal an:
Car le drap d'or bien peu sert, quand on pouffe.

Raison pourquoy? on s'y bat & courrouce
Plus qu'à chasser à quelque beste rousse,
Ou à voler la pie ou le Milan
Aux champs.

En cestuy camp, où la guerre est si douce,
Allez sur mulle avecques vne housse
Aussi touffez qu'un moine ou capellen:
Mais vous voudriez estre en Hierusalem,
Quand ce viendra à donner la secousse
Aux champs.

A V R O Y.

A V departir de la ville de Reims
Faute d'argent me rend foible de reins
Roy des François, voire de telle sorte,
Que ne ssay pas comme d'ici ie sorte,
Car mon cheual tient mieux que par les crains.

uis l'hoste est rude, & plein de gros refrains,
 I'y laisseray mors, bossettes, & frains,
 Ce m'a-il dit: ou le diable l'emporte
 Au departir.

Si vous suppli', Prince, que j'ayme & crains,
 Faites miracle avecques aucuns grains,
 Resuscitez ceste personne morte:
 Ou autrement demourray à la porte
 Avec plusieurs qui sont à ce contrains
 Au departir.

D'un lieu de plaifance.

P L U S beau que fort ce lieu ie puis iuger
 Parquoy le veux non pas comparager
 A Ilion: non à Troye la grande,
 Mais bien au val tapisé de lauande,
 Où s'endormit Paris ieune berger.

En ce beau lieu Diane vient loger:
 Ne vueillez donc sur luy faute songer,
 Car il est tel comme elle le demande,
 Plus beau que fort.

Maints ennemis le viennent assieger,
 Dont le plus rude est le serain leger,
 L'autre le geay, la passe, la calande:
 Ainsi la dame (à qui me recommande)
 S'esbat à voir la guerre en son verger
 Plus beau que fort.

D'aucunes Nonnains.

H O R S du cōuent l'autr'hier sous la condrette
 Je rencontray mainte Nonne proprette,
 Suyuant l'Abbesse en grand' deuotion:
 Si cours apres, & par affection
 Vins aborder la plus ieune & tendrette.

Je l'arrai sonne, elle plaint & regrette:
Dont ie cognu (certes) que la pauvrette
Eust bien voulu autre vacation

Hors du conuent.

Toutes auoyent sous vesture secrette
Vn teint vermeil, vne mine saffrette,
Sans point auoir d'amour fruition.
Ha (di-ie lors) quelle perdition
Se fait ici, de ce dont i'ay souffrette

Hors du conuent.

D'alliance de pensee.

V N Mardi gras, que tristesse est chassée,
M'aduint par heur d'amitié pourchassée.
Vne pensee excellente, & loyale.
Quand ie dirois digne d'estre Royale,
Par moy seroit à bon droit exaucée.

Car de rimer ma plume dispensée
(Sans me louer) peut louer la pensée,
Qui me suruint dansant en vne sale

Vn Mardi gras.

C'est celle qu'ay d'alliance pressée
Par ces attraiçts, laquelle à voix baissée
M'a dit ie suis ta pensée feale,
Et toy la mienne, à mon gré cordiale:
Nostre alliance ainsi fut commencee

Vn Mardi gras.

De sa grande amie.

D E D A N S Paris, ville iolie,
Vn iour passant melancholie,
Je prins alliance nouvelle
A la plus gaye damoiselle
Qui soit d'ici en Italie.

D'honnesteté elle est saisie,

Et croy (selon ma fantaisie)
Qu'il n'en est gueres de plus belle
Dedans Paris.

Je ne la vous nommeray mie,
Sinon que c'est ma grand amie,
Car l'alliance se fit telle,
Par vn doux baiser, que i'eux d'elle
Sans penser aucune infamie,
Dedans Paris.

De trois alliances.

T A N T & plus mon cœur se contente
D'alliances, car autre attente
Ne me scauroit mieux assouir,
Veu que i'ay (pour honneur suyuir)
Pensee, grande amie, & tante.

La pensce est noble, & prudente:
La grande amie belle, & gentie:
La tante en bonté veux pleuuir
Tant & plus.

Et ce Rondeau ie luy presente:
Mais, pour conclusion decente,
La premiere ie veux seruir:
De l'autre l'amour desservir:
Croire la tierce, est mon entente
Tant & plus.

Aux damoiselles paresseuses d'escrire
à leurs amis.

B O N iour: & puis, quelles nouuelles?
N'en scauroit-on de vous auoir,
S'en brief ne m'en faites scauoir,
I'en feray de toutes nouuelles.

Puis que vous estes si rebelles,

Bon vespere, bonne nuit, bon soir,

Bon iour.

Mais si vous cueillez des groiselles,
Enuoyez m'en: car, pour tout voir,
Je suis gros: mais c'est de vous voir
Quelque matin, mes Damoiselles,
Bon iour.

De celuy qui nouuellement a receu
lettres de s'amie.

A MON desir, d'un fort, singulier estre,
Nouveaux escrits on m'a fait apparostre,
Qui m'ont ravi, tant qu'il faut que par eux
Aye lieffe, ou ennuy langoureux:
Pour l'un ou l'autre amour si m'a fait naistre.

C'est par un cœur que du mien i'ay fait maistre
Voyant en luy toutes vertus accroistre:
Et ne crains fors qu'il soit trop rigoureux
A mon desir.

C'est vne dame en faits & dits adextre,
C'est vne dame ayant la sorte d'estre
Fort bien traitant un loyal amoureux
Pleust or' à Dieu que fusse assez heureux,
Pour quelque iour l'esprouuer, & cognoistre
A mon desir.

De trois couleurs, Gris,
Tanné, Noir.

G R I S, Tanné, Noir, porte la fleur des fleurs
Pour sa liuree, avec regrets, & pleurs:
Pleurs & regrets en son cœur elle enferme:
Mais les couleurs dont ses vestemens ferme,
Sans dire mot, exposent ses douleurs.

Car le Noir dit la fermeté des cœurs

Gris le travail: & Tanné les langueurs:
Par ainsi c'est langueur en travail ferme,
Gris, Tanné, Noir.

I'ay ce fort mal par elle, & ses valeurs,
Et en souffrant ne crains aucuns malheurs,
Car sa bonté de mieux auoir m'a afferme:
Ce nonobstant, en attendant le terme,
Me faut porter ces trois tristes couleurs,
Gris, Tanné, Noir.

D'un qui se deffioit de sa dame.

P L V S qu'en autre lieu de la ronde,
Mon cœur vole comme l'aronde
Vers toy, en prieres & dits:
Mais si asprement l'escondis,
Que noyer le fais en claire onde.

Donc ne puis croire, ou lon me tonde,
Que ton cœur à m'aimer se fonde,
Quand tous biens m'y sont interdits
Plus qu'en autre lieu.

Car il n'y a Princeesse au monde,
Qui m'aimast d'amour si profonde,
Comme celle que tu me dis,
Qui ne m'ouurist le Paradis
De ioyissance, où grace abonde
Plus qu'en autre lieu.

De celuy qui ne pense qu'en
s'amic.

T O V T E S les nuits ie ne pense qu'en celle
Qui a le corps plus gent qu'une pucelle
De quatorze ans, sur le poinct d'enrager:
Et au dedans vn cœur, pour abbreger,
Autant ioyeux qu'ent onques damoiselle.

Elle a beau teint, vn parler de bon zele,
 Et le tetin rond comme vne groiselle:
 N'ay-ie donc pas bien cause de songer
 Toutes les nuicts.

Touchant son cœur, ie l'ay en ma cordelle
 Et son mari n'a sinon le corps d'elle:
 Mais toutefois, quand il voudra changer,
 Prenne le cœur: & pour le soulager
 I'auray pour moy le gent corps de la belle
 Toutes les nuicts.

De celuy qui entra de nuict
 chez s'amie.

DE nuict & iour faut estre auantureux,
 Qui d'amours veut auoir bien plantureux.
 Quant est de moy, ie n'eus onc crainte d'ame,
 Fors seulement, en entrant chez ma dame,
 D'estre apperceu de languars dangereux.

Vn soir bien tard me firent si paoureux,
 Qu'aduis m'estoit qu'il estoit iour pour eux:
 Mais si entray-ie, & n'en vint iamais blasme
 De nuict & iour.

La nuict ie prins d'elle vn fruit sauoureux:
 Au poinct du iour vy son corps amoureux,
 Entre deux draps, plus odorans que basme:
 Mon œil adonc, qui de plaisir se pasme,
 Dit à mes bras, vous estes bienheureux
 De nuict & iour.

Du content en amours.

LA me tiendray, où à present me tien:
 Car ma maistresse, au plaisant entretien,
 M'ayme d'un cœur tant bon, & desirable,
 Qu'on me deueroit appeller miserable,
 Si mon vouloir estoit autre que sien.

Et fusse Heleine au gracieux maintien,
 Qui me vinst dire, amy, fay mon cœur tien.
 Je respondrois, point ne seray muable:

Là me tiendray.

Qu'un chacun donc voise chercher son bien:
 Quand est à moy, ie me trouue tresbien:
 J'ay dame belle, exquise, & honorable:
 Parquoy fusse-ie onze mille ans durable,
 Au dieu d'amours ne demanderay rien:

Là me tiendray.

D'un delaisié de s'amie.

Tout à par soy est melancholieux
 Le tien seruant, qui s'eslongne des lieux
 Là où lon veut chanter, danser, & rire:
 Seul en sa chambre il va ses pleurs escrire,
 Et n'est possible à luy de faire mieux.

Car quant il peut, & le soleil des cieux,
 Ne reluit point, tout homme soucieux,
 Et toute beste en son creux se retire

Tout à par soy.

Or maintenant pleut larmes de ses yeux,
 Et toy qui es son soleil gracieux,
 L'as delaisié en l'ombre de martire:
 Pour ces raisons, loing des autres se tire,
 (Que son ennuy ne leur soit ennuyeux)

Tout à part soy.

De celuy, de qui l'amie a fait
 nouuel amy.

Iusqu'à la mort, dame t'eusse clamée,
 Mais un nouueau t'a si bien reclamée,
 Que tu ne veux qu'à son leurre venir:
 Si ne peux-tu contre moy soustenir,

Pourquoy l'amour deust estre consommee:

Car en tous lieux tousiours t'ay estimee:
Et si on dit que ie t'ay deprimee,
Ie dy que non, & le veux maintenir.

Iusqu'à la mort.

Dieu doint que pis tu n'en sois renommee:
Car s'il est sçeu, tu en seras nommee
Femme sans cœur, qui ne se peut tenir
D'aller au change, & à grand tort bannir
Celuy qui t'eust parfaitement aymee
Iusqu'à la mort.

D'un amant marry contre sa dame.

D v tout me veux desheriter,
De ton amour, car profiter
Ie n'y pourrois par longue espace
Veu qu'un autre recoit ta grace,
Sans mieux que moy la meriter.

Puis qu'à toy se veut presenter,
De moy se devra contenter,
Car ie luy quitteray la place

Du tout.

Tes graces sont fort à noter:
On n'y sçauroit mettren'oster:
Tu as beau corps, & belle face:
Mais ton cœur est plein de fallace:
Voila qui m'en fait deporter

Du tout.

D'alliance de sœur.

P A R alliance ay acquis vne sœur,
Qui en beauté, en grace, & en douceur
Entre un millier ne trouue sa pareille:

Aussi mon cœur à l'aymer s'appareille:
Mais d'estre aymé ne se tient pas bien seur.

Làs, elle m'a nauré de grand' vigueur,
Non d'un couteau, ne par haine, ou rigueur:
Mais d'un baiser de sa bouche vermeille,
Par alliance.

Cil qui la void ioiuyt d'un treshaut heur:
Plus heureux est qui parle à sa hauteur:
Et plus heureux à qui preste l'oreille:
Bien-heureux donc deuroit estre à merueille,
Qui en amours seroit son scruteur
Par alliance.

D'une dame ayant beauté & grace.

G R A N D E vertu, & beauté naturelle
Ne sont souuent en forme corporelle:
Mais ta forme est en beauté l'ontrepassee,
D'autant que l'or tous les metaux surpasse,
Et si void-on mainte vertu en elle.

Aussi par tout en vole la nouvelle:
Et ce qui plus ton renom renouvelle,
C'est que tu as, toy seule, double grace,
Grande vertu.

Grace en maintien, & en parole belle:
Grace en apres, que mercy on appelle:
L'une contraint que t'amour on pourchasse:
L'autre de toy la ioiissance brasse:
Je te supplie vse enuers moy d'icelle
Grande vertu.

A la ieune dame, melancholique
& solitaire.

P A R seule amour, qui a tout surmonté,
On trouue grace en diuine bonté,

Et ne la faut par autre chemin querre:
 Mais tu la veux par cruauté conquerre,
 Qui est contraire à bonne volonté.

Certes c'est bien à toy grand' cruauté,
 D'rser en ducil ta ieunesse & beauté,
 Que t'a donné nature sur la terre
 Par seule amour.

En sa verdure se resioüyt l'Este:
 Et sur l'Hyuer laisse ioyenseté:
 En ta verdure plaisir donques asserre,
 Puis tu diras, si vieillesse te serre,
 Adieu le temps, qui si bon a esté
 Par seule amour.

A vne dame, luy offrant cœur,
 & seruice.

T A N T seulement ton amour ie demande:
 Te suppliant, que ta beauté commande
 Au cœur de moy, comme à ton seruiteur:
 Quoy que iamais il ne desseruit heur,
 Qui procedast d'une grace si grande.

Croy que ce cœur de te cognoistre amande:
 Et volontiers se rendroit de ta bande,
 S'il te plaisoit luy faire cest honneur
 Tant seulement,

Si tu le veux, mets le sous ta commande:
 Si tu le prens, las, ie te recommande
 Le triste corps, ne le laisse sans cœur:
 Mais loges y le tien, qui est vainqueur
 De l'humble serf, qui son vouloir ie mande
 Tant seulement.

A vne dame pour la louer.
 Rondeau, ou toute aigreur abonde,

Va voir la douceur de ce monde:

Telle douceur t'addoucira,

Et ton aigreur ne l'aigrira.

T R O P plus qu'en autre, en moy s'est arresté
Fascheux ennuy: car Hyuer, & Esté
N'ay veu que fraude, haine, vice, & oppresse
Avec chagrin: & durant ceste presse
Plus mort que vif au monde i'ay esté.

Mais le mien cœur (lors de vie absenté)
Commence à viure, & revient à santé,
Et tout plaisir vers moy prend son adresse,
Trop plus qu'en autre.

Car maintenant i'apperçoy loyauté:
Ie voy à l'œil amour, & feauté:
Ie voy vertu, ie voy pleine liesse.
Tout celà voy: voire mais en qui est-ce?
C'est en vous seule, où git toute beauté
Trop plus qu'en autre.

A la fille d'un peintre d'Orleans, belle
entre les autres.

A v temps passé Appelles, peintre sage,
Fit seulement de Venus le visage,
Par fiction mais, pour plus haut atteindre,
Ton pere a fait de Venus sans rien feindre,
Entierement la face & le corsage.

Car il est peintre, & tu es son ouvrage,
Mieux ressemblant Venus, de forme & d'age,
Que le tableau qu'Appelles voulut peindre
Au temps passé.

Vray est, qu'il fit si belle son image
Qu'elle eschauffoit en amour maint courage:
Mais celle-la que ton pere a sçeu teindre,

Y met le feu, & a de quoy l'estaindre:
L'autre n'eut pas vn si gros aduantage
Au temps passé.

Du baiser de s'amie.

EN la baisant m'a dit, amy, sans blasme,
Ce seul baiser, qui deux bouches embasme,
Les arres sont du bien tant esperé:
Ce mot elle a doucement proferé,
Pensant du tout appaiser ma grand' flemme.

Mais le mien cœur adonc plus elle enflamme:
Car son haleine, odorant plus que basme,
Souffloit le feu, qu'amour ma préparé,
En la baisant.

Brief, mon esprit sans cognoissance d'ame,
Viuoit alors sur la bouche à Madame,
Dont se mouroit le corps enamouré:
Et si sa leure eust gueres demouré
Contre la mienne, elle m'eust succé l'ame
En la baisant.

Pour vn, qui estoit allé loing de s'amie.

LOING de tes yeux t'amour me vient pour-
Autant ou plus qu'elle me souloit suyure. (suyure
Aupres de toy: car tu as (pour tout seur)
Si bien graué dedans moy ta douceur,
Que mieux grauer ne se pourroit en cuyure.

Le corps est loing, plus à toy ne se liure:
Touchant le cœur, ta beauté m'en deliure.
Ainsi ie suis (long temps a) sans mon cœur,
Loing de tes yeux.

Or l'homme est mort, qui n'a son cœur deliure:

Mais endroit moy ne s'en peut mort ensuyure:
 Car si tu as le mien plein de langueur,
 J'ay avec moy le tien plein de vigueur,
 Lequel autant, que le mien, me fait vivre
 Loing de tes yeux.

De la Paix traittee à Cambray
 par trois Princeſſes.

D E S S U S la terre on void les trois deeſſes,
 Non pas les trois, qui apres grands lieſſes
 Mirent au monde aspre guerre & discord:
 Cest trois icy avec paix & accord
 Rompent de Mars les cruelles rudesses.
 Par ces trois là, entre tourbes & presses
 La pomme d'or cauſa grandes oppresses:
 Par ces trois cy l'Oliue croit & ſort

Dessus la terre.

S'elle fleurit, ſont diuines largeſſes:
 S'elle flettrit, ſont humaines ſageſſes:
 Et en viendra (ſi l'arbre eſt bon, & fort,)
 Gloire à D:eu ſeul, aux hommes reconfort,
 Amour de peuple aux trois grandes princeſſes
 Dessus la terre.

A monſeigneur de Belle-ville.

E N attendant que plus grand œuvre face,
 Pour preſenter deuant la claire face
 De Diana, Seigneur tant eſtimé,
 Pren ceſt eſcrit mal poly & limé:
 Et ſi lourd ſuis, mes offeſſes efface.

Si reſpondray-ie à ton enuoy qu'Horace
 N'anenderoit: Voire mais, quand ſera-ce?
 Tu le ſçauras par ce Rondeau rimé,
 En attendant.

Ce sera lors que ma muse trop basse
 Se hauffera, pour loüer l'outrepasse
 En bruit, & loz, qui par tout est semé.
 Loyal amant, tresdigne d'estre aymé
 Vueille moy mettre, & tenir en ta grace,
 En attendant.

Sur la deuise de Madame de Lorraine,
 Amour, & Foy.

A M O U R & foy sont bien appariez:
 Voire trop mieux ensemble mariez
 Que les humains qu'en ce monde on marie:
 Car iamais foy de l'amour ne varie:
 Et vous humains bien souuent variez.

Dames de cœur, icy estudiez:
 Car deux beaux dons Dieu vous a dediez,
 Et sont seans en haute seigneurie
 Amour, & foy.

Tant sont vnis, tant sont bien alliez,
 Qu'oubliant l'un, l'autre vous oubliez:
 Si l'amour faut, la foy n'est plus chérie:
 Si foy perit, l'amour s'en va perie:
 Pource les ay en deuise liez,
 Amour, & foy.

De l'amour du siecle antique.

Au bon vieux temps vn train d'amour regnoit,
 Qui sans grand art & dons se demenoit.
 Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
 C'estoit donné toute la terre ronde:
 Car seulement au cœur on se prenoit.

Et si par cas à iouyr on venoit,
 Sçaez vous bien comme on s'entretenoit,

Vingt ans, trente ans, celà duroit vn monde,
 Au bon vieux temps.

Or est perdu ce qu'amour ordonnoit:
 Rien que pleurs feints, rien que changes on n'oyt.
 Qui voudra donc qu'à aimer ie me fonde,
 Il faut premier que l'amour on refonde,
 Et qu'on la meine ainsi qu'on la menoit,
 Au bon vieux temps.

Responce au precedent: par Victor
 Brodeau.

A v bon vieux temps, que l'amour par bouquets
 Se demenoit, & par ioyeux caquets
 La femme estoit trop sotte, ou trop peu fine:
 Le temps depuis, qui tout fine, & affine,
 Luy a monstré à faire ces acquets.

Lors les Seigneurs estoient petits naquets,
 D'aux, & oignons se faisoient les banquetz
 Et n'estoit bruit de ruer en cuisine
 Au bon vieux temps.

Dames aux huis n'auoyent clefs, ne loquets:
 Leur garderobbe estoit petits paquets
 De caneuas, ou de grosse estamine:
 Or, dyamans, on laissoit en leur mine,
 Et les couleurs porter aux perroquets
 Au bon vieux temps.

D'une dame à vn importun.

T A N T seulement ton repos ie desire,
 T'aduertissant (puis qu'il faut le te dire)
 Que ie ne suis disposée à t'aymer:
 Si pour cueillir tu veux donques semer,
 Trouue autre champ, & du mien te retire.

Brief, si ton cœur plus à ce chemin tire,
 Il ne fera qu'augmenter son martyre:
 Car ie ne veux seruiteur te nommer,
 Tant seulement.

Tu peux donc bien autre maistresse eslire:
 Que pleust à Dieu, qu'en mon cœur peusses lire,
 Là où amour ne t'a sceu imprimer:
 Et m'esbahi (sans rien desestimer)
 Comment i'ay pris la peine de t'escrire,
 Tant seulement.

D'une mal marice, qui ne veut
 faire amy.

C O N T R E raison fortune l'esuolee,
 Trop lourdement deuers moy est volee,
 Quand pour loyer de ma grand' loyauté,
 Du mien espoux ie n'ay que cruauté,
 En lieu d'en estre en mesmaux consolee.

Or d'autre amy ne seray-ie accolee,
 Et aimerois mieux estre decolee,
 Que desloyale à sa desloyauté
 Contre raison.

La fleur des champs n'est seichee, & foulée
 Qu'en temps d'Hyuer: mais moy pauvre affolée
 Perds en tout temps la fleur de ma beauté.
 Helas ma mere, en qui i'ay priuauté
 Reconfortez la pauvre desolée,
 Contre raison.

De l'inconstance d'Ysabeau.

C O M M E instante, & de cœur fausse & las-
 Elle me laisse. Or puis qu'ainsi me lasche, (che,
 A vostre aduis ne la doy-ie lascher?
 Certes ouy: mais autrement fascher

Je ne la veux combien qu'elle me fasche.

Il luy faudroit (au train qu'à mener taſche)
Des ſerviteurs à iournee, & à tache:
En trop de lieux veut ſon cœur attacher
Comme inſtante.

Or pour courrir ſon grand vice, & ſa tache,
Souvent ma plume à la louer s'attache,
Mais à celà ie ne veux plus taſcher:
Car ie ne puis ſon mauvais bruit cacher
Si ſeulement, qu'elle ne le deſcache
Comme inſtante.

R O N D E A U P A R F A I T.

A ſes amis apres ſa deliurance.

EN liberté maintenant me pourmeine,
Mais en priſon pourtant ie fus cloué:
Voilà comment fortune me demeine,
C'eſt bien, & mal, Dieu ſoit du tout loué.

Les enuieux ont dit, que de Noué
N'en ſortirois: que la mort les emmeine.
Maugré leurs dents le nœud eſt deſnoué:
En liberté maintenant me pourmeine.

Pourtant ſi i'ay faſché la cour Romaine,
Entre meſchans ne fus onc allowé:
Des bien famez i'ay hanté le domaine:
Mais en priſon pourtant ie fus cloué.

Car auſſi toſt que fus deſanoué
De celle-là, qui me fut tant humaine,
Bien toſt apres à ſaint Pris fus voué,

Voilà comment fortune me demaine.

I'eus à Paris prison fort inhumaine:
A Chartres fus doucement encloué:
Maintenant vois ou mon plaisir me meine,
C'est bien & mal. Dieu soit du tout loué.

Au fort amis: c'est à vous bien ioué,
Quand vostre main hors du per me rameine.
Ecrit, & fait d'un cœur bien enioué,
Le premier iour de la verte semaine.
En liberté.

L'Adieu de France à l'Empereur.

A D I E U Cesar, Prince bien fortuné,
De vray honneur par vertu couronné:
Adieu le chef de la noble toison,
Au departir de la propre maison,
Dont le bon Duc ton grand ayeul fut né.

Quand ie t'auray cent fois à Dieu donné,
Et à grand dueil des yeux abandonné,
Le cœur fera pour toy son oraison,
Adieu Cesar.

Le suppliant, qu'un iour ià ordonné
Te voye ici des tiens environné:
I'entens des tiens qui sont miens par raison,
Or i'attendray ceste heureuse saison,
En grand desir que tu sois retourné.
Adieu Cesar.



CH A N S O N S.

I.

PLAISIR n'ay plus, mais vy en desconfort:
 Fortune m'a remis en grand douleur:
 L'heur que i'auois est tourné en malheur:
 Mal-heureux est qui n'a aucun confort.

Fort suis dolent, & regret me remord:
 Mort m'a osté ma dame de valeur:
 L'heur que i'auois est tourné en malheur:
 Mal-heureux est, qui n'a aucun confort.

Valoir ne puis, en ce monde suis mort:
 Morte est m'ainour, dont suis en grand langueur:
 Langoureux suis plein d'amere liqueur:
 Le cœur me part, pour sa dolente mort.

I I.

SECOVREZ moy ma dame par amours:
 Ou autrement la mort me vient querir.
 Autre que vous ne peut donner secours
 A mon las cœur, lequel s'en va mourir.
 Hélas, hélas, veuillez donc secourir,
 Celuy qui vit pour vous en grand' destresse:
 Car de son cœur vous estes la maistresse.

Si par aimer, & souffrir nuiets & iours,
 L'ami dessert ce qu'il vient requérir,
 Dites pourquoy faites si longs seiours
 A me donner ce que tant veux cherir?
 O noble cœur, laisserez vous perir
 Vostre seruant par fante de liesse?

Je croy qu'en vous n'a point tant de rudesse.

Vostre rigueur me fit plusieurs destours,
 Quand au premier ie vous vins requerrir:
 Mais belaccueil m'a fait d'assez bons tours,
 En me laissant maints baisers conquerir,
 Las, vos baisers ne me scauent guerir,
 Mais vont croissant l'ardant feu qui me presse:
 Iouissance est ma medecine expresse.

III.

DIEU gard ma maistresse & regente,
 Gente de corps, & de façon:
 Son cœur tient le mien en sa tente
 Tant & plus, d'un ardant frisson.
 Son m'oyt pousser sur ma chanson
 Son de lucs, ou harpes doucettes,
 C'est espoir qui sans marriçon,
 Songer me fait en amourettes.

La belle colombelle belle
 Souuent ie vois priant, criant:
 Mais deffous la cordelle d'elle
 Me iette un œil friand, riant,
 En me consommant, & sommant
 A douleur qui ma face efface,
 Dont suis le reclamant amant,
 Que pour l'outrepasse trespasse.

Dieu des amans, de mort me garde:
 Me gardant, donne moy bon heur:
 En le me donnant, prend ta darde:
 En la prenant, naure son cœur:
 En le naurant, me tiendras seur:
 En seureté suiuray l'acointance:
 En l'acointant, ton seruiteur.

En seruant aura iouissance.

I I I I.

I O V I S S A N C E vous donneray
Mon amy, & si meneray
A bonne fin v. stre esperance:
Viuant ne vous laisseray:
Encores quand morte seray,
L'esprit en aura souuenance.

Si pour moy auez du souci,
Pour vous n'en ay pas moins aussi,
Amour le vous doit faire entendre:
Mais s'il vous griesue d'estre ainsi,
Appaisez vostre cœur transi:
Tout vient à point qui peut attendre.

V.

I' A T T E N secours de ma seule pensee:
I'atten le iour que l'on m'escondura,
Ou que du tout la belle me dira,
Amy, t'amour sera recompensee.

Mon alliance est fort bien commencee,
Mais ie ne sçay comment il en ira:
Car s'elle veut, ma vie perira,
Quoy qu'en amour s'attend d'estre auancee.

Si i'ay refus, vienne mort insensee,
A son plaisir de mon cœur iouyra:
Si i'ay merci, adonc s'esiouyra
Celuy qui point n'a sa dame offensee.

V I.

A M O U R & mort m'ont fait outrage:
Amour me retient en seruage:
Et mort, pour accroistre ce dueil,
A prins celuy loing de mon œil,

Qui de pres naure mon courage.

Helas, amour tel personnage
Te seruoit en fl. ur de son aage:
Mais tu es ingrat à mon vueil,
De souffrir guerre, & son orgueil
Tuer ceux qui t'ont fait hommage.

Si est-ce à mon cœur aduantage,
De ce que son noble corsage,
Gist enuers, loing de mon accueil:
Car si i'auois veu son cercueil,
Ma grand' douleur deniendrait rage.

V I I.

C E L L E qui m'a tant pourmené,
A eu pitié de ma langueur:
Dedans son iardin m'a mené,
Où tous arbres sont en vigueur:
Adonques n'usa de vigueur:
Si ie la baise elle m'accolle:
Puis m'a donné son noble cœur,
Dont il m'est aduis que ie volle.

Quand ie vy son cœur estre mien,
Ie mis toute crainte dehors,
Et luy di, belle ce n'est rien,
Si entre vos bras ie ne dors:
La dame respondit alors,
Ne faites plus ceste demande:
Il est assez maistre du corps,
Qui a le cœur à sa commande.

V I I I.

S I de nouveau i'ay nouvelles couleurs
Il n'en faut ià prendre esbahissement:
Car de nouveau i'ay nouvelles douleurs,

Nonnelle

Nonuelle amour, & nouveau pensément:
 Dueil & ennuy c'est tout l'avancement,
 Que i'ay encor' de vous tant amoureuse:
 Si vous suppli', que mon commencement
 Cause ne soit de ma fin langoureuse.
 Pleust or' à Dieu, pour fuir mes malheurs,
 Que ie vous tinse à mon commandement:
 Ou, pour le moins, que vos grandes valeurs
 Ne fussent point à mon entendement:
 Car vos beaux yeux me plaisent tellement,
 Et vostre amour me semble tant heureuse,
 Que ie languis: ainsi voilà comment,
 Ce qui me plaist m'est chose douloureuse.

I X.

Q V A N D i'ay pensé en vous, ma bien aimée,
 Trouver n'en puis de si grande beauté:
 Et de vertu seriez plus estimée,
 Qu'autre qui soit, si n'estoit cruauté.
 Mais pour vous aimer loyaument
 I'ay recompense de torment:
 Toutefois, quand il vous plaira,
 Mon mal par merci finira.

Dés que mon œil appercent vostre face,
 Ma liberté du tout m'abandonna:
 Car mon las cœur esperant vostre grace
 De moy partit, & à vous se donna.
 Or s'est-il voulu retirer
 En lieu d'où ne se peut tirer:
 Et vous a trouvez sans si,
 Fors qu'estes dames sans merci.

Vostre rigueur veut donques que ie meure,
 Puis que pitié vostre cœur ne remord:
 Si n'aurez vous, de ce ie vous assure,

Loz ni honneur de si cruelle mort,
 Car on doit mettre en langueur
 Celuy qui aime de bon cœur:
 Trop est rude à son ennemi
 Qui est cruel à son ami.

X.

Je suis aimé de la plus belle,
 Qui soit vivant' deffous les cieux:
 Encontre tous faux enuieux
 Je la soutiendray estre telle.

Si Cupido doux & rebelle
 Auoit desbandé ses deux yeux,
 Pour voir son maintien gracieux,
 Je croy qu'amoureux seroit d'elle.

Venus, la Deesse immortelle,
 Tu as fait mon cœur bien-heureux,
 De l'auoir fait estre amoureux
 D'une si noble Damoiselle.

X I.

QVI veut auoir liesse,
 Seulement d'un regard,
 Vienne voir ma maistresse,
 Que Dieu maintienne & gard:
 Elle a si bonne grace,
 Que celuy qui la void,
 Mille douleurs efface,
 Et plus, s'il en auoit.

Les vertus de la belle,
 Me font esmerveiller:
 La souuenance d'elle
 Fait mon cœur esueiller:
 Sa beauté tant exquise
 Me fait la mort sentir:

Mais sa grace requise
M'en peut bien garentir.

XII.

TANT que viuray en aage fleurissant,
Je serviray amour, le dieu puissant,
En faits, en dits, en chansons, & accords,
Par plusieurs iours m'a tenu languissant:
Mais apres dueil m'a fait resioüissant:
Car i'ay l'amour de la belle au gent corps.
Son alliance,
C'est ma fiance:
Son cœur est mien,
Le mien est sien:
Fy de tristesse,
Viue liesse,
Puis qu'en amour i'ay tant de bien.

Quand ie la veux servir & honorer,
Quand par escrits veux son nom decorer,
Quand ie la voy, & visite souuent,
Les enuieux n'en font que murmurer,
Mais nostre amour n'en scauroit moins durer:
Autant ou plus en emporte le vent.
Maugré enuie
Toute ma vie
Je l'aimeray:
Et chanteray,
C'est la premiere,
C'est la derniere,
Que i'ay seruié, & serviray.

XIII.

LANGVIR me fais sans t'auoir offensee:
Plus ne m'escriis, plus de moy ne t'enquiers,
Mais nonobstant, autre dame ne quiers:
Plustost mourir que changer ma pensee.

Je ne dy pas t'amour estre effacee:
 Mais ie me plains de l'ennuy que s'acquiers:
 Et loing de toy humblement te requiers,
 Que loing de moy, de moy ne sois faschee.

XIIII.

D'o v vient cela, belle, ie vous suppli,
 Que plus à moy ne vous recommandez?
 Tousiours seray de tristesse rempli,
 Iusques à tant qu'au vray le me mandez:
 Je croy que plus d'ami ne demandez:
 Ou mauuais bruit de moy on vous reuele:
 Ou vostre cœur a fait amour nouuelle.

Si vous laissez d'amour le train ioli,
 Vostre beauté prisonniere rendez:
 Si pour autruy m'auex mis en oubli,
 Dieu vous y doit le bien qu'y pretendez:
 Mais si de mal en rien m'apprehendez,
 Je v'eu x qu'autant que vous me semblez belle,
 D'autant ou plus vous me soyez rebelle.

XV.

M A dame ne m'a pas vendu,
 Elle m'a seulement changé:
 Mais elle a au change perdu,
 Dont ie me tiens pour bien vengé:
 Car vn loyal a estrangé
 Pour vn autre qui la diffame:
 N'est-elle pas legere femme?

Le noir a quitté & rendu:
 Le blanc est d'elle desfrangé:
 Violet luy est defendu:
 Point n'aine bien ni oreugé:
 Son cœur muable s'est rengé
 Vers le changeant, couleur infame,

N'est-elle pas legere femme?

XVI.

I'AY contenté
 Ma volonté
 Suffisamment:
 Car i'ay esté
 D'amours traité
 Differemment.
 J'ay eu torment,
 Bon traitement:
 J'ay eu douceur & cruauté,
 Et ne me plains fors seulement
 D'auoir aimé si loyaument
 Celle qui est sans loyauté.
 Cœur affecté,
 Moins arresté
 Qu'un seul moment,
 Ta lascheté
 M'a deietté
 Fascheusement,
 Pren hardiment
 Amendement.
 Et vous, dames de grand' beauté
 Si l'honneur aimez, cherement,
 Vous n'ensuyurez aucunement
 Celle qui est sans loyauté.

XVII.

IE ne fay rien que requerir,
 Sans acquerir
 Le don d'amoureuse lieffe.
 Las, ma maistresse,
 Dites, quand est-ce,
 Qu'il vous plaira me secourir?
 Je ne fay rien que requerir.

Vostre beauté, qu'on void fleurir,
 Me fait mourir:
 Ainsi i' aime ce qui me blesse:
 C'est grand' simplessse:
 Mais grand' sagesse,
 Pourueu que m'en vueillez guerir,
 Je ne fay rien que requerir.

X V I I I.

D' V N nouveau dard ie suis frappé
 Par Cupido, cruel de soy:
 De luy pensois estre eschappé,
 Mais cuidant fuir, me desoy:
 Et remede ie n'apperçoy
 A ma douleur secrette,
 Fors de crier, alleges moy,
 Douce plaisante brunette.

Si au monde ne fussiez point,
 Belle, i'amaïs ie n'aimerois:
 Vous seule auez gaigné le point,
 Que si bien garder i'esperois:
 Mais quand à mon gré vous aurois
 En ma chambre seulette,
 Pour me venger, ie vous ferois
 La couleur vermeillette.

X I X.

M A V D I T E soit la mondaine richesse,
 Qui m'a osté m'amie & ma maistresse:
 Las, par vertu i'ay son amitié quise,
 Mais par richesse vn autre l'a conquise:
 Vertu n'a pas en amour grand' proïesse.

Dieu gard de mal la Nymphé, & la Deesse:
 Maudit soit l'or où elle a sa lieffe:
 Mandite soit la fine soye exquisite,

Le diamant, & la perle requise,
Puis que par eux il faut qu'elle me laisse.

X X.

LE cœur de vous, ma presence desire:
Mais pour le mieux, belle, ie me retire,
Car sans auoir autre contentement,
Ie ne pourrois seruir si longuement:
Venons au poinct, au poinct, qu'on n'ose dire.

Belle brunette à qui mon cœur souspire,
Si me donnez ce bien sans m'escondire,
Ie seruiray: mais sçauex vous comment?
De nuit & iour, tresbien & loyaument,
Si ne voulez, ie fuiray mon martire.

X X I.

A M O U R au cœur me poind,
Quand bien aimé ie suis:
Mais aimer ie ne puis
Quand on ne m'aime point.

Chacun soit aduerti
De faire comme moy:
Car d'aimer son parti,
C'est vn trop grand esnoy.

X X I I.

Q V I veut entrer en grace
Des dames bien auant,
En cautelle & fallace
Faut estre bien sçauant:
Car tout vray pour suuant
La loyauté suuant,
Auiourd'huy est deceu:
Et le plus deceuant
Pour loyal est reu.

Voilà comment fortune me demaine.

I'eus à Paris prison fort inhumaine:
A Chartres fus doucement encloué:
Maintenant vois ou mon plaisir me meine,
C'est bien & mal. Dieu soit du tout loué.

Au fort amis: c'est à vous bien ioué,
Quand vostre main hors du per me rameine.
Escrit, & fait d'un cœur bien enioué,
Le premier iour de la verte semaine.
En liberté.

L'Adieu de France à l'Empereur.

A D I E U Cesar, Prince bien fortuné,
De vray honneur par vertu couronné:
Adieu le chef de la noble toison,
Au departir de la propre maison,
Dont le bon Duc ton grand ayeul fut né.

Quand ie t'auray cent fois à Dieu donné,
Et à grand dueil des yeux abandonné,
Le cœur fera pour toy son oraison,
Adieu Cesar.

Le suppliant, qu'un iour ià ordonné
Te voye ici des tiens environné:
I'entens des tiens qui sont miens par raison,
Or i'attendray ceste heureuse saison,
En grand desir que tu sois retourné.
Adieu Cesar.



CH A N S O N S.

I.

PLAISIR n'ay plus, mais vy en desconfort:
 Fortune m'a remis en grand douleur:
 L'heur que i'auois est tourné en malheur:
 Mal-heureux est qui n'a aucun confort.

Fort suis dolent, & regret me remord:
 Mort m'a osté ma dame de valeur:
 L'heur que i'auois est tourné en malheur:
 Mal-heureux est, qui n'a aucun confort.

Valoir ne puis, en ce monde suis mort:
 Morte est m'ainour, dont suis en grand langueur:
 Langoureux suis plein d'amere liqueur:
 Le cœur me part, pour sa dolente mort.

I I.

SECOVREZ moy ma dame par amours:
 Ou autrement la mort me vient querir.
 Autre que vous ne peut donner secours
 A mon las cœur, lequel s'en va mourir.
 Hélas, hélas, veuillez donc secourir,
 Celuy qui vit pour vous en grand' destresse:
 Car de son cœur vous estes la maistresse.

Si par aimer, & souffrir muicts & iours,
 L'ami dessert ce qu'il vient requérir,
 Dites pourquoy faites si longs seiours
 A me donner ce que tant veux cherir?
 O noble cœur, laisserez vous perir
 Vostre seruant par faute de liesse?

Je croy qu'en vous n'a point tant de rudesse.

Vostre rigueur me fit plusieurs destours,
 Quand au premier ie vous vins requerir:
 Mais belaccueil m'a fait d'assez bons tours,
 En me laissant maints baisers conquerir,
 Las, vos baisers ne me sçauent guerir,
 Mais vont croissant l'ardant feu qui me presse:
 Iouissance est ma medecine expresse.

I I I.

D I E V gard ma maistresse & regente,
 Gente de corps, & de façon:
 Son cœur tient le mien en sa tente
 Tant & plus, d'un ardent frisson.
 Son m'oyt pousser sur ma chanson
 Son de lucs, ou harpes doucettes,
 C'est espoir qui sans marriçon,
 Songer me fait en amourettes.

La belle colombelle belle
 Souuent ie vois priant, criant:
 Mais deffous la cordelle d'elle
 Me iette un œil friand, riant,
 En me consommant, & sommant
 A douleur qui ma face efface,
 Dont suis le reclamant amant,
 Que pour l'oultre passe trespasse.

Dieu des amans, de mort me garde:
 Me gardant, donne moy bon heur:
 En le me donnant, prend ta darde:
 En la prenant, naure son cœur:
 En le naurant, me tiendras seur:
 En seureté suiuray l'acointance:
 En l'acointant, ton seruiteur

En seruant aura iouissance.

I I I I.

I O V I S S A N C E vous donneray
Mon amy, & si meneray
A bonne fin v^{ost}re esperance:
Viuante ne vous laisseray:
Encores quand morte seray,
L'esprit en aura souuenance.

Si pour moy auez du souci,
Pour vous n'en ay pas moins aussi,
Amour le vous doit faire entendre:
Mais s'il vous griesue d'estre ainsi,
Appaisez v^{ost}re cœur transi:
Tout vient à point qui peut attendre.

V.

I' A T T E N secours de ma seule pensee:
I'atten le iour que l'on m'escondira,
Ou que du tout la belle me dira,
Amy, t'amour sera recompensee.

Mon alliance est fort bien commencee,
Mais ie ne sçay comment il en ira:
Car s'elle veut, ma vie perira,
Quoy qu'en amour s'attend d'estre auancee.

Si i'ay refus, vienne mort insensee,
A son plaisir de mon cœur iouyra:
Si i'ay merci, adonc s'esjouyra
Celuy qui point n'a sa dame offensee.

V I.

A M O U R & mort m'ont fait outrage:
Amour me retient en seruage:
Et mort, pour accroistre ce dueil,
A prins celuy loing de mon œil,

Qui de pres naure mon courage.

Helas, amour tel personnage
Te seruoit en fl. ur de son aage:
Mais tu es ingrat à mon vueil,
De souffrir guerre, & son orgueil
Tuer ceux qui t'ont fait hommage.

Si est-ce à mon cœur aduantage,
De ce que son noble corsage,
Gist enuers, loing de mon accueil:
Car si i' auois veu son cercueil,
Ma grand' douleur deviendroit rage.

VII.

CELLE qui m'a tant pourmené
A eu pitié de ma langueur:
Dedans son iardin m'a mené,
Où tous arbres sont en vigueur:
Adonques n'vsa de rigueur:
Si ie la baise elle m'accolle:
Puis m'a donné son noble cœur,
Dont il m'est aduis que ie volle.

Quand ie vy son cœur estre mien,
Ie mis toute crainte dehors,
Et luy di, belle ce n'est rien,
Si entre vos bras ie ne dors:
La dame respondit alors,
Ne faites plus ceste demande:
Il est assez maistre du corps,
Qui a le cœur à sa commande.

VIII.

SI de nouueau i'ay nouvelles couleurs
Il n'en faut i'à prendre esbahissement:
Car de nouueau i'ay nouvelles douleurs,

Nouvelle

Nonuelle amour, & nouveau pensement:
 Dueil & ennuy c'est tout l'avancement,
 Que i'ay encor' de vous tant amoureuse:
 Si vous suppli', que mon commencement
 Cause ne soit de ma fin langoureuse.
 Pleust or' à Dieu, pour fuir mes malheurs,
 Que ie vous tinse à mon commandement:
 Ou, pour le moins, que vos grandes valeurs
 Ne fussent point à mon entendement:
 Car vos beaux yeux me plaisent tellement,
 Et vostre amour me semble tant heureuse,
 Que ie languis: ainsi voilà comment,
 Ce qui me plaist m'est chose douloureuse.

I X.

Q V A N D i'ay pensé en vous, ma bien aimée,
 Trouver n'en puis de si grande beauté:
 Et de vertu seriez plus estimée,
 Qu'autre qui soit, si n'estoit cruauté.
 Mais pour vous aimer loyaument
 I'ay recompense de torment:
 Toutefois, quand il vous plaira,
 Mon mal par merci finira.

Dés que mon œil appercent vostre face,
 Ma liberté du tout m'abandonna:
 Car mon las cœur esperant vostre grace
 De moy partit, & à vous se donna.
 Or s'est-il voulu retirer
 En lieu d'où ne se peut tirer:
 Et vous a trouvez sans si,
 Fors qu'estes dames sans merci.

Vostre rigueur veut donques que ie meure,
 Puis que pitié vostre cœur ne remord:
 Si n'aurez vous, de ce ie vous assure,

Loz ni honneur de si cruelle mort,
 Car on doit mettre en langueur
 Celuy qui aime de bon cœur:
 Trop est rude à son ennemi
 Qui est cruel à son ami.

X.

Je suis aimé de la plus belle,
 Qui soit vivant' deffous les cieux:
 Encontre tous faux enuieux
 Je la soutiendray estre telle.

Si Cupido doux & rebelle
 Auoit desbandé ses deux yeux,
 Pour voir son maintien gracieux,
 Je croy qu'amoureux seroit d'elle.

Venus, la Deesse immortelle,
 Tu as fait mon cœur bien-heureux,
 De l'auoir fait estre amoureux
 D'une si noble Damoiselle.

X I.

Q V I veut auoir lieffe,
 Seulement d'un regard,
 Vienne voir ma maistresse,
 Que Dieu maintienne & gard:
 Elle a si bonne grace,
 Que celuy qui la void,
 Mille douleurs efface,
 Et plus, s'il en auoit.

Les vertus de la belle,
 Me font esmerveiller:
 La souuenance d'elle
 Fait mon cœur esueiller:
 Sa beauté tant exquise
 Me fait la mort sentir:

Mais sa grace requise
M'en peut bien garentir.

XII.

TANT que viuray en aage fleurissant,
Je serviray amour, le dieu puissant,
En faits, en dits, en chansons, & accords,
Par plusieurs iours m'a tenu languissant:
Mais apres dueil m'a fait resoüissant:
Car i'ay l'amour de la belle au gent corps.
Son alliance,
C'est ma fiance:
Son cœur est mien,
Le mien est sien:
Fy de tristesse,
Viue liesse,
Puis qu'en amour i'ay tant de bien.

Quand ie la veux servir & honorer,
Quand par escrits veux son nom decorer,
Quand ie la voy, & visite souuent,
Les enuieux n'en font que murmurer,
Mais nostre amour n'en sçauroit moins durer:
Autant ou plus en emporte le vent.
Maugré enuie
Toute ma vie
Je l'aimeray:
Et chanteray,
C'est la premiere,
C'est la derniere,
Que i'ay serui, & serviray.

XIII.

LANGVIR me fais sans t'auoir offensee:
Plus ne m'escriis, plus de moy ne t'enquiers,
Mais nonobstant, autre dame ne quiers:
Plustost mourir que changer ma pensee.

Ie ne dy pas t'amour estre effacee:
 Mais ie me plains de l'ennuy que i'acquiers:
 Et loing de toy humblement te requiers,
 Que loing de moy, de moy ne sois faschee.

XIIII.

D'où vient cela, belle, ie vous suppli,
 Que plus à moy ne vous recommandez?
 Tousiours seray de tristesse rempli,
 Iusques à tant qu'au vray le me mandez:
 Ie croy que plus d'ami ne demandez:
 Ou mauvais bruit de moy on vous reuele:
 Ou vostre cœur a fait amour nouvelle.

Si vous laissez d'amour le train ioli,
 Vostre beauté prisonniere rendez:
 Si pour autrui m'auex mis en oubli,
 Dieu vous y doint le bien qu'y pretendez:
 Mais si de mal en rien m'apprehendez,
 Ie veux qu'autant que vous me semblez belle,
 D'autant ou plus vous me soyez rebelle.

XV.

M A dame ne m'a pas vendu,
 Elle m'a seulement changé:
 Mais elle a au change perdu,
 Dont ie me tiens pour bien vengé:
 Car vn loyal a estrangé
 Pour vn autre qui la diffame:
 N'est-elle pas legere femme?

Le noir a quitté & rendu:
 Le blanc est d'elle desfrangé:
 Violet luy est defendu:
 Point n'aime bleu ni oreugé:
 Son cœur muable s'est rengé
 Vers le changeant, couleur infame,

N'est-elle pas legere femme?

XVI.

I'AY contenté
 Ma volonté
 Suffisamment:
 Car i'ay esté
 D'amours traité
 Differemment.
 I'ay eu torment,
 Bon traitement:
 I'ay eu douceur & cruauté,
 Et ne me plains fors seulement
 D'auoir aimé si loyaument
 Celle qui est sans loyauté.
 Cœur affetté,
 Moins arresté
 Qu'un seul moment,
 Ta lascheté
 M'a deiecté
 Fascheusement,
 Pren hardiment
 Amendement.
 Et vous, dames de grand' beauté
 Si l'honneur aimez chèrement,
 Vous n'en suyurez aucunement
 Celle qui est sans loyauté.

XVII.

IE ne fay rien que requérir,
 Sans acquerir
 Le don d'amoureuse lieffe.
 Las, ma maistresse,
 Dites, quand est-ce,
 Qu'il vous plaira me secourir?
 Je ne fay rien que requérir.

Le diamant, & la perle requise,
Puis que par eux il faut qu'elle me laisse.

X X.

LE cœur de vous, ma presence desire:
Mais pour le mieux, belle, ie me retire,
Car sans auoir autre contentement,
Ie ne pourrois seruir si longuement:
Venons au poinct, au poinct, qu'on n'ose dire.

Belle brunette à qui mon cœur sousspire,
Si me donnez ce bien sans m'escondire,
Ie seruiray: mais sçauex vous comment?
De nuit & iour, tresbien & loyaument,
Si ne voulez, ie fuiray mon martire.

X X I.

A M O U R au cœur me poind,
Quand bien aimé ie suis:
Mais aimer ie ne puis
Quand on ne m'aime point.

Chacun soit aduerti
De faire comme moy:
Car d'aimer son parti,
C'est vn trop grand esinoy.

X X I I.

Q V I veut entrer en grace
Des dames bien auant,
En cautelle & fallace
Faut estre bien sçauant:
Car tout vray poursuuant
La loyauté suuant,
Auourd'huy est deceu:
Et le plus deceuant
Pour loyal est reueu.

XXIII.

LONG temps y a que ie vis en espoir,
 Et que rigueur a dessus mon pouuoir:
 Mais si iamaïs ie rencontre allegiance,
 Ie luy diray, ma dame, venez voir,
 Rigueur me bat, faites m'en la vengeance.

Si ie ne puis allegiance esmouuoir,
 Ie le feray au dieu d'amours sçauoir
 En luy disant: ô mondaine plaisance,
 Si d'autre bien ne me voulez pouruoir,
 A tout le moins ne m'ostez esperance.

XXIIII.

QUAND vous voudrez faire vne amie,
 Prenez-la de belle grandeur:
 En son esprit non endormie,
 En son tetin bonne rondeur;
 Douceur
 En cœur,
 Langage
 Bien sage,
 Dansant, chantant par bons accords,
 Et ferme de cœur & de corps.

Si vous la prenez trop ieunette,
 Vous en aurez peu d'entretien:
 Pour durer, prenez la brunette,
 En bon point, d'asseuré maintien.
 Tel bien
 Vant bien
 Qu'on facé
 La chasse
 Du plaisant gibier amoureux:
 Qui prend telle proye est heureux.

X X V.

Du iour de Noel.

V N E pastourelle gentille
 Et vn berger en vn verger,
 L'autr'hier ioüant à la bille
 S'entredisoient, pour abbreger,
 Roger
 Berger,
 Legere
 Bergere,
 C'est trop à la bille ioüé:
 Chantons Noé, Noé, Noé.

Te souuient-il plus du Prophete,
 Qui nous dit cas de si haut fait,
 Que d'une pucelle parfaite
 Naistroit vn enfant tout parfait?
 L'effet
 Est fait:
 La belle
 Pucelle
 A vn fils du ciel aduoüé:
 Chantons Noé, Noé, Noé.

X X V I.

E N entrant en vn iardin
 Ie trouuay Guillot Martin
 Auecques s'amie Heleine,
 Qui vouloit pour son butin
 Son beau petit picotin,
 Non pas d'orge ne d'auoine.

Adonc Guillot luy a dit,
 Vous aurez bien ce credit,
 Quand ie seray en aleine.
 Mais n'en prenez qu'un petit,

Car par trop grand appetit
Vient souuent la pance pleine.

XXVII.

D'AMOURS me va tout au rebours:
Ià ne faut que de celamente,
I'ay refus en lieu de secours,
M'amie rid, & ie lamente.
C'est la chose pourquoy ie chante,
D'amours me va tout au rebours,
Tout au rebours me va d'amours.

XXVIII.

I'AY grand desir
D'auoir plaisir
D'amour mondaine:
Mais c'est grand peine,
Car chacun loyal amoureux
Au temps present est malheureux:
Et le plus fin
Gaigne à la fin
La grace pleine.

XXIX.

O CRVAUTE' logee en grand' beaulté,
O grand' beaulté, qui loges cruauté,
Quant ma douleur iamais ne sentiras,
Au moins vn iour pense à ma loyauté,
Ingrate alors (peut-estre) te diras.

XXX.

I'AI ME le cœur de m'amie,
Sa bonté & sa douceur:
Ie l'ayme sans infamie,
Et comme vn frere la sœur.
Amitié desmesuree,
N'est iamais bien assuree,
Et met les cœurs en torment:
Ie veux aimer autrement.

Ma mignonne debonnaire,
 Ceux qui font tant de clamours,
 Ne tafchent qu'à eux complaire,
 Plus qu'à leurs belles Amours.
 Laiſſons les en leur folie,
 Et en leur melancholie:
 Leur amitié ceſſera,
 Sans fin la noſtre ſera.

XXXI.

S i ie vy en peine & langueur,
 De bon gré ie le porte,
 Puis que celle qui a mon cœur,
 Languit de meſme ſorte.
 Tous ces maux nous fait recevoir
 Ennie deceuante,
 Qui ne permet nous entrevoir,
 Et d'en parler ſe vante.

Auſſi Danger faux blaſonneur
 Tient rigueur à la belle:
 Car il menace ſon honneur,
 S'il me void auprès d'elle:
 Mais pluſtoſt loing ie me tiendray,
 Qu'il en vienne nuifance:
 Et à ſon honneur entendray,
 Pluſtoſt qu'à ma plaifance.

XXXII.

Changeons propos, c'eſt trop chanté d'amours;
 Ce ſont clamours, chantons de la ſerpette:
 Tous vigneronſ ont à elle recours,
 C'eſt leurs ſecours pour tailler la vignette,
 O ſerpillette, ô la ſerpillonnette,
 La vignolette eſt par toy miſe ſus,
 Dont les bons vins tous les ans ſont iſſus.

Le dieu Vulcain: forgeron des hants dieux,
 Forgea aux cieux la serpe bien taillante,
 De fin acier, trempé en bon vin vieux,
 Pour tailler mieux, & estre plus vaillante:
 Bacchus la vante, & dit qu'elle est seante,
 Et conuenante à Noé le bon hom
 Pour en tailler la vigne en la saison.

Bacchus alors chappeau de treille auoit,
 Et arriuoit pour benitre la vigne:
 Avec flascons Sylenus le suyuoit,
 Lequel buuoit aussi droit qu'une ligne.
 Puis il trepegne, & se fait vne bigne:
 Comme vne guigne estoit rouge son nez,
 Beaucoup de gens de sa race sont nez.

XXXIII.

La plus belle de trois sera
 Celle qui mourir me fera,
 Ou qui me fera du tout viure:
 Car de mon mal seray deliure,
 Quand à sa puissance plaira.

Pallas point ne m'y aydera:
 Iuno point ne s'en meslera:
 Mais Venus, que i'ay voulu suyre,
 Me dira bien, tien, ie te liure
 Cille qui rany ton cœur a.

XXXIIII.

Puis que de vous ie n'ay autre visage,
 Ie m'en vois rendre hermite en vn desert,
 Pour prier Dieu, si vn autre vous sert.
 Qu'autant que moy en vostre honneur soit sage.

Adieu amour, Adieu gentil cors sage,
 Adieu ce taint, Adieu ces frians yeux.

Je n'ay pas eu de vous grand aduantage:
Vn moins ayment aura, peut estre mieux.

X X X V.

V O U S perdez temps de me dire mal d'elle,
Gens qui voulez diuertir mon entente:
Plus la blasmez, plus ie la trouue belle:
S'esbahit-on si tant ie me contente?
La fleur de sa ieu nesse,
A vostre aduis rien n'est-ce?
N'est-ce rien de ses graces?
Cessez vos grand's audaces?
Car mon amour vaincra vostre mesdire:
Tel en mesdit qui pour soy la desire.

X X X V I.

De la Brune.

P O U R T A N T si ie suis brunette,
Amy, n'en prenez esmoy,
Autant suis ferme & ieumette,
Qu'une plus blanche que moy:
Le blanc effacer ie voy.

Couleur noire est tousiours vne:
I'ayme mieux donc estre brune
Auecque ma fermeté,
Que blanche comme la lune
Tenant de legereté.

X X X V I I.

Pour la Blanche.

P O U R T A N T si le blanc s'efface,
Il n'est pas à despriser:
Comme luy le noir se passe,
Il a beau temporiser.

Ie ne veux point mespriser.
Ne mesdire en ma reuanche:

Mais i'ayme mieux estre blanche
 Vingt ou trente ans ensuyuant
 En beauté naïue & franche,
 Que noire tout mon viuant.

XXXVIIII.

I'AY trouué moyen & loisir
 D'enuoyer monsieur à la chasse:
 Mais vn autre prend le plaisir,
 Qu'enuers Madame ie pourchasse.

Ainsi pour vous gros bœufs puissants,
 Ne trainez charrue en la plaine.
 Ainsi pour vous, montons paissans,
 Ne portez sur le dos la laine.

Ainsi pour vous oyseaux du ciel,
 Ne sçauriez faire vne couuee:
 Ainsi pour vous, mouches à miel,
 Vous n'auex la cire trouuee.

XXXIX.

Si i'auois tel credit *a*
 Et d'amour recompense, *b*
 Comme l'enuieux pense: *b*
 Et comme il vous a dit: *a*
 Menteur ne seroit dit, *a*
 Ne vous froide amoureuse: *b*
 Et moy, pauvre interdit, *b*
 Serois personne heureuse. *b*
 Quand viens à remirer *a*
 Si belle iouïssance, *a*
 Il n'est en ma puissance *b*
 De ne la desirer:
 Et pour y aspirer
 N'en doy perdre loüange,
 Ne d'honneur empier:

Suis-je de fer, ou Ange?

Qu'est besoing de mentir?
 J'ose encores vous dire,
 Que plus fort vous desire,
 Quand veulx m'en repentir,
 Et pour aneantir
 Ce desir qui tant dure,
 Il vous faudroit sentir
 La peine que j'endure.

Vostre doux entretien,
 Vostre belle ieunesse,
 Vostre bonté expresse
 M'ont fait vostre, & m'y tien:
 Vray est que ie voy bien
 Vostre amour endormie,
 Mais langueur ce m'est bien
 Pour vous, ma chere amie.

X L.

Ne sçay combien la haine est dure,
 Et n'ay desir de le sçavoir:
 Mais ie sçay, qu'amour, qui peu dure,
 Fait un grand torment recevoir.
 Amour autre nom deust avoir:
 Nommer le faut fleur, ou verdure,
 Qui peu de temps se laisse voir.

Nommez le donc fleur ou verdure,
 Au cœur de mon leger amant:
 Mais en mon cœur qui trop endure,
 Nommez-le roc, ou dyamant:
 Car ie vy tousiours en aymant,
 En aymant celuy qui procure
 Que mort ne voise consommant.

X L I.

Composée par Heroët.

Q V I la vouldra, souhaite que ie meure:
 Puis s'il cognoit son grand dueil appaisé,
 La serue bien: mais il est mal aisé,
 Mort son amy, qu'elle vint demeurer.

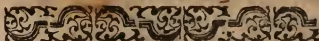
Second couplet, par Marot.

I E cuide bien qu'elle mourroit à l'heure
 Que mort viendroit tous les amans saisir:
 Mais si, toy mort, elle en trouue à choisir,
 I'ay belle peur qu'à grand' peine elle pleure.

X L I I.

M O N cœur se recommande à vous,
 Tout plein d'ennuy & de martyre:
 Au moins en despit des ialoux
 Faites qu'adien vous puisse dire:
 Ma bouche qui vous souloit rire,
 Et conter propos gracieux,
 Ne fait maintenant que maudire
 Ceux qui m'ont banny de vos yeux.

Banny i'en suis par faux semblant:
 Mais pour nous voir encor ensemble,
 Faut que me soyez ressemblant
 De fermeté: car il me semble,
 Que quand faux rapport de s'assemble
 Les amans qui sont ressemblez,
 Si ferme amour ne les rassemble,
 Sans fin seront desassemblez.



EPIGRAMMES.

A Monsieur Cretin, souuërain
Poëte François.

L' H O M M E sotart, & non sçauant,
Comme vn rotisseur qui lase oye,
La fantè d'aucun nonce, auant
Qu'il la cognoisse, ne la voye:
Mais vous de haut sçauoir la voye,
Sçaurez par trop mieux m'excuser
D'vn gros erreur, si fait l'auoye,
Qu'vn amoureux de musc vser.

A Monsieur de Chasteau-briant.

Ce liure mien d'Epigrammes te donne,
Prince Breton, & le te presentant,
Present te fais, meilleur que la personne,
De l'ouurier mesme, & fust-il mieux chantant:
Car mort ne val. s œures abbattant:
Et mortel est celuy-là qui les ditte:
Puis tien ie suis, des iours si tant, & tant,
De m'y donner, ne seroit que redite.

De Barbe, & de Iacquette.

Q V A N D ie voy Barbe en habit bien duisant,
Que l'estomac blanc & poly descœure,
Ie la compare au dyaniant luisant,
Fort bien taillé, mis de mesmes en œure.

Mais quand ie voy Iacquette qui se cœure
Le dur tetin, le corps de bonne prise,
D'vn simple gris accoustrement de frise:
Adonc ie dy, pour la beaulté d'icelle,

Ton habit gris est vne cendre grise,
Couvrant vn feu qui tousiours estincelle.

De Ieanne Gaillarde Lyonnoise.

C'EST vn grand cas voir le mont Pelion,
Où d'auoir veu les ruynes de Troye:
Mais qui ne void la ville de Lyon,
Aucun plaisir à ses yeux il n'ottroye,
Non qu'en Lyon si grand plaisir ie croye,
Mais bien en vne estant dedans sa garde:
Car de la voir d'esprit ainsi gaillarde,
C'est bien plus veu, que de voir Ilion:
Et de ce siecle vn miracle regarde,
Pource qu'elle est seule entre vn million.

De madame la Duchesse d'Alençon.

MA maistresse est de si haute valeur,
Qu'elle a le corps droit, beau, chaste, & pudique:
Son cœur constant n'est pour heur, ou malheur
Iamais trop gay, ne trop melancholique.
Elle a au chef vn esprit angelique,
Le plus subtil qui onc aux cieux vola.
O grand' merueille! on peut voir par cela
Que ie suis serf d'un monstre fort estrange:
Monstre ie dy, car pour tout vray elle a
Corps femenin, cœur d'homme, & teste d'Ange.

A Isabeau.

QVI en amour vent sa ieunesse esbatre,
Vertus luy sont propres en dits & faits:
Mais il ne faut qu'un vent pour les abbatre,
Si fermeté ne soustient bien le faix.
Ceste vertu, & ses seruans parfaits
Portent le noir, qui ne se peut destindre:
Et qui l'amour premiere laisse esteindre

Le noir habit n'est digne de porter.
 Tout homme doit ceste vertu atteindre,
 Si femme y faut, elle est à supporter.

Du iour des Innocens.

TRESCHERE sœur, si ie sçauois où couche
 Vostre personne au iour des Innocens,
 De bon matin i'irois à vostre couche,
 Voir ce gent corps que i'aime entre cinq cens:
 Adonc ma main (veu l'ardeur que ie sens)
 Ne se pourroit bonnement contenter
 Sans vous toucher, tenir, tater, tenter:
 Et si quelqu'un suruenoit d'aduenture,
 Semblant ferois de vous innocenter:
 Serait-ce pas honneste couuerture?

D'un songe.

LA nuit passée en mon liét ie songeoye,
 Qu'entre mes bras vous tenois nu à nu:
 Mais au resueil se rabbaissa la ioye
 De mon desir en dormant aduenu.
 Adonc ie suis vers Apollo venu,
 Luy demander qu'aduiendroit de mon songe:
 Lors luy ialoux de toy, longuement songe:
 Puis me respond tel bien ne peux auoir,
 Helas, m'amour, fay luy dire men songe:
 Si confondras d'Apollo le sçauoir.

Du mois de May, & d'Anne.

MAY qui portoit robbe reuerdissante,
 De fleurs semee vn iour se mit en place:
 Et quand m'amie il vid tant fleurissante,
 De grand despit rougit sa verte face,
 En me disant. Tu cuides qu'elle efface,
 A mon aduis, les fleurs qui de moy issent:

Je luy respons, toutes tes fleurs perissent
 Incontinent qu'Hyuer les vient toucher,
 Mais en tout temps de Madame fleurissent
 Les grand's vertus que mort ne peut secher.

D'un baiser refusé.

LA nuit passée à moy s'est amusé
 Le Dieu d'amours (au moins ie le songeoye)
 Lequel me dit, pauvre amant refusé
 D'un seul baiser, pren reconfort, & ioye.
 Ta maistresse est de douceur la montioye:
 Dont (comme croy) son refus cessera:
 Ha, dy-ie, amour, ne sçay quand ce sera:
 Le meilleur est que bien tost me retire:
 Avec sa dame à peine couchera,
 Qui par priere un seul baiser n'en tire.

Des Statues de Barbe, & de Iacquette.
 Vers Alexandrins.

ADVINT à Orleans, qu'en tant de mille dames
 Vne, & vne autre avec, nasquirent belles femmes.
 Pour d'un tant nouveau cas sauuer marques insi-
 gnes,
 On leur a establi deux Statues marbrines.
 Mais on s'enquiert, pourquoy furent, & sont en-
 core (re.
 Mises au tēple aux saints: & maint la cause igno-
 Ie dy qu'on ne doit mettre ailleurs qu'en saint se-
 iour
 Celles à qui se font prieres nuit, & iour.
 Mais quelle durté est sous vos peaux tāt doucettes?
 Maint amāt vous requiert, respōdez femmelettes:
 Et les saints absens oyent des prians les langages,
 Nonobstant qu'adressez, ils soyēt à leurs images.
 Mais en parlant à vous, n'entendez nos paroles,

Non plus que si parlions à vos sourdes idoles.

De madamoifelle du Pin.

L'ARBRE du Pin tous les autres surpasse,
Car il ne croit iamais en terre basse,
Mais sur hauts monts sa racine se forme,
Qui en croissant prend si tresbelle forme
Que par forests ou aucun autre endroit
On ne scauroit trouuer arbre plus droit.

Qui touchera son escorce polie,
Pour ce jour-là n'aura melancholie:
Au chef du Pin sont fueilles verdoyantes,
Et à son pied sont aines ondoyantes.

Son bois est bon, ou couppé, ou entier:
S'il est couppé hors de son beau sentier,
On en fera ou nauire ou gallee
Pour nauiger dessus la mer sallee:
Et s'on le laisse en la terre croissant,
Il deviendra fertile & fleurissant,
Et produira vne tresbelle pomme,
Pour substanter le triste cœur de l'homme.
Par ainsi donc en terre, & sur la mer,
Tout noble cœur le Pin doit estimer.

De madamoifelle de la Chapelle.

Vers Alexandrins.

LA chapelle, qui est bastie & consacree
Pour le lieu d'oraison, à Dieu plaist, & agreee.
De contrebas, & haut, la chapelle fournie
Auec taille, & dessus, est tresbelle harmonie.
La chapelle où se font eaux odoriferantes:
Donne par ses liqueurs guerisons differentes:
Mais toy Chapelle viue, estant de beauté pleine,
Tu ne fais que donner à tes seruiteurs peine.

Du Roy, & de ses perfections.
Vers Alexandrins.

CEL VY qui dit sa grace, eloquence, & sçavoir
N'estre plus grands qu'humains, de pres ne t'a peu
Et à qui ton parler ne sent diuinité, (voir,
De termes & propos n'entend la grauité.

De l'Empire du monde est ta presence digne:
Et ta voix ne dit chose humaine, mais diuine.
Combien donques diray l'ame pleine de grace,
Si outre les mortels tu as parole, & face?

A Linotte lingere mesdisante.

L I N O T T E

Bigote

Marmote,

Qui couds,

Ta note

Tant sottte

Gringote

De nous.

Les poux,

Les loups,

Les cloux

Te puissent ronger sous la cotte,

Trestous

Tes trous

Ordous,

Les cuisses, le ventre, & la motte.

Abel à Marot.

P O E T I S E R contre vous ie ne veux,
Mais comme l'un des enfans, ou neueux
De poësie, ayans desir d'entendre,
Vers vous ie veux mon entendement tendre.

Responce par Marot.

POETISER trop mieux que moy sçavez,
 Et pour certain, meilleure grace auez,
 A ce que voy, que n'ont plusieurs & maints,
 Qui pour cest art mettent la plume és mains.

A maistre Grenouille, Poète
 ignorant.

BIEN ressembles à la grenouille,
 Non pas que tu sois aquatique:
 Mais comme en l'eau elle barbouille,
 Si fais-tu en l'art poëtique.

A vn nommé Charon, qu'il con-
 uie à soupper.

METS voile au vent, single vers nous Charon,
 Car on t'attend: puis quand seras en tente,
 Tant & plus boit bonum vinum charum,
 Qu'aurois pour vray, donques (sans longue attëte)
 Tente tes pieds à si decëte sentë
 Sans te fâcher, mais en sois content, tant
 Qu'en ce faisant nous le soyons autant.

Au Roy: pour commander vn acquit.

PLAISE au Roy nostre Sire
 De commander & dire,
 Qu'un bel acquit on baille
 A Marot, qui n'a maille:
 Lequel acquit dira
 (Au moins on y lira)
 Telle, ou semblable chose:
 Mais se sera en prose.

Thresorier, on entend
 Que vous payez content
 Marot, n'y faillez pas,

Dés le iour du trespas
De Iean Marot son pere.

Ainsi (Sire) i'espere,
Qu'au moyen d'un acquit,
Cil qui pauvre nasquit,
Riche se trouuera
Tant qu'argent durera.

A monsieur le grand Maistre: pour
estre mis en l'estat.

Q V A N T par acquits les gages on assigne,
On est d'ennuy tout malade & fasché,
Mais à ce mal ne faut grand' medecine:
Tant seulement faut estre bien couché:
Non pas en liét, n'en linge bien séché,
Mais en l'estat du noble Roy chrestien.
Long temps y a que debout ie me tien
Noble seigneur prenez doncques enuie
De me coucher à ce coup si trefbien,
Que releuer n'en puisse de ma vie..

Le dizain de May qui fut ord,
Et de Feurier qui luy fit tort.

L' A N vingt & sept, Feurier le froidureux
Eut la saison plus claire, & disposée,
Que Mars, n'Auril: brief, il fut si heureux,
Qu'il priua May de sa dame rosee:
Dont est May triste à la terre arrousee
De mille pleurs, ayant perdu s'amie,
Tant que lon dit, que pleuré il n'a mie,
Mais que grand' pluye hors de ses yeux bouta.
Las, i'en ientay vne fois & demie
Trop plus que luy, quand m'amie on m'osta.

Du depart de s'amie.

ELLE s'en va de moy la mieux aimee,
 Elle s'en va (certes) & si demeure
 Dedans mon cœur tellement imprimee,
 Qu'elle y sera iusques à ce qu'il meure.
 Voise où voudra, d'elle mon cœur s'assure:
 Et s'assurant n'est melancolieux:
 Mais l'œil vent mal à l'espace des lieux,
 De rendre ainsi sa lieffe loingtaine.
 Or adieu donc le plaisir de mes yeux,
 Et de mon cœur l'assurance certaine.

D'Anne qui luy ietta de la neige.

ANNE par ieu me ietta de la neige,
 Que ie cuidois froide certainement:
 Mais c'estoit feu, l'experience en ay-ie
 Car embrasé ie fus soudainement.

Puis que le feu loge secrettement
 Dedans la neige, où trouueray-ie place
 Pour n'ardre point? Anne ta seule grace
 Estaindre peut le feu, que ie sens bien,
 Non point par eau, par neige, ne par glace,
 Mais par sentir vn feu pareil au mien.

A Anne, pour estre en sa grace.

SI iamais fut vn Paradis en terre,
 Là où tu es, là est-il sans mentir:
 Mais tel pourroit en toy Paradis querre
 Qui ne viendrait fors à peine sentir:
 Non toutesfois, qu'il s'en doit repentir,
 Car heureux est qui souffre pour tel bien,

Donques celuy que tu aimerois bien,
 Et qui receu seroit en si bel estre,
 Que seroit-il? Certes ie n'en sçay rien,
 Fors qu'il seroit ce que ie voudrois estre.

De la Venus de marbre presentee
au Roy.

Ceste Deesse avec sa ronde pomme,
Prince Royal des autres le plus digne,
N'est point Venus, & Venus ne se nomme,
Ià n'en desplaise à la langue Latine:
C'est du haut ciel quelque vertu diuine,
Qui de sa main t'offre la pomme ronde,
Te promettant tout l'empire du monde,
Ains que mourir. O quel marbre taillé!
Bien peu s'en faut, qu'il ne die, & responde,
Que mieux encor te doit estre baillé.

La mesme Venus.
Vers Alexandrins.

SEIGNEUR, ie suis Venus: ie vous dy celle
mesme
Qui la pomme emporta pour sa beauté supreme;
Mais tant rauie suis de si haute loüange,
Que viande & liqueur ie ne boy & ne mange.
Donques vous estônez, si morte semble, & roide?
Sans Ceres & Bacchus tousiours Venus est froide.
Vne dame, à vn qui luy donna sa
pourriture.

Tu m'as donné au vif ta face peine,
Peinte pour vray de main d'excellent homme:
Si l'ay-ie mieux de dans mon cœur emprainte
D'un autre ouurier, qui Cupido se nomme.

De ton présent heureuse me renomme:
Mais plus heureuse, ami, ie serois bien,
Si en ton cœur i'estois emprainte, comme
Tu es empraint & gravé sur le mien.

Sur la deuise: Non ce que ie pense.

TANT est l'amour de vous en moy emprainte,
De vos desirs ie suis tant desireux,

Et de desplaire au cœur ay telle crainte,
Que plus à moy ne suis: dont suis heureux.

A d'autre saint ne s'adressent mes vœux,
Tousiours voulant (de peur de faire offence)
Ce que voulez, & non ce que ie veux:
Ce que pensez, & non ce que ie pense.

A Anne qu'il regrette.

INCONTINENT que ie te vy venue,
Tu me semblas le clair Soleil des cieux,
Qui sa lumiere a long temps retenue:
Puis se fait voir luisant & gracieux.
Mais ton depart me semble vne grand' nuë
Qui se vient mettre au deuant de mes yeux;
Pas n'eusses creu, que de ioye aduenü
Fust aduenü regret si ennuyeux.

De la statue de Venus,
endormie.

Q V I dort ici? le faut-il demander?
Venus y dort, qui vous peut commander:
Ne l'esueillez, elle ne vous nuira:
Si l'esueillez, croyez qu'elle ouurira
Ses deux beaux yeux, pour les vostres bander.

De Martin, & Alix.

M A R T I N menoit son pourceau au marché
Auec Alix, qui en la plaine grande
Pria Martin luy faire le peché
De l'un sur l'autre: & Martin luy demande,
Mais qui tiendroît nostre pourceau, friande?
Qui? dit Alix, bon remede il y a:
Lors le pourceau à sa iambe lia,
Puis Martin inche, & lourdement engaine:
Le porc eut peur, & Alix s'escria,
Serre Martin, nostre pourceau m'entraine.

Dés le iour du trespas
 De Iean Marot son pere.
 Ainsi (Sire) i'espere,
 Qu'au moyen d'un acquit
 Cil qui pauvre nasquit,
 Riche se trouuera
 Tant qu'argent durera.

A monsieur le gre
 estre mis

Q V A N T par acquit
 On est d'ennuy tout mal,
 Mais à ce mal ne faut g
 Tant seulement faut est
 Non pas en liect, n'en liu
 Mais en l'estat du nob
 Long temps y a que de
 Noble seigneur prenez d
 De me coucher à ce cou
 Que releuer n'en puisse

Le dizain de M
 Et de Feurier q

L' A N vingt & sep
 Eut la saison plus clai
 Que Mars, n'Auril: bri
 Qu'il priua May de f
 Dont est May triste a
 De mille pleurs, ayan
 Tant que lon dit, que
 Mais que grand' pluy
 Las, i'en ietay vne f
 Trop plus que luy, qu

sa chambre a fait ceste escriture,
 enfermé qu'en sa cage linote.
 A Monsieur l'Amy, Medecin.
 X de nom, de pensée, & de saint,
 ie meffait, que vers moy ne prends voye?
 à Dieu, tu es dru & refait,
 plus deffait, que ceux que morts on fait:
 en effet: si Dieu toy ne m'enuoye,
 pournois au mal qui me desuoye.
 te voye, à demi suis gueri:
 te voir à demi suis peri.

A Pierre Vuyard.

meschant corps demande guerison,
 Mere cher, & l'esprit au contraire,
 veut laisser comme vne orde prison.
 tend au monde, & l'autre à s'en distraire.
 st grand pitié que de les ouyr braire:
 le corps, faut-il mourir ainsi?
 l'esprit, faut-il languir ici?
 le corps, mieux que toy ie souhaite:
 l'esprit, ta faux, & moy ainsi:
 Seigneur Dieu la volonté soit faite.

Au Roy, pour auoir cent escus.

LAISE au Roy ne refuser point;
 donner, lequel qu'il vouldra,
 Marot cent escus à point:
 il promet qu'en son pourpoint,
 pour les garder ne les coudra.
 Monsieur le Legat l'absoudra,
 pour plus dignement recevoir:
 entends s'il veut faire deuoir
 de seeller l'acquit à l'espargne:
 Mais s'il est dur à y pourvoir.
 croyez qu'il aura grand pouuoir,
 si il me fait bien dire d'Auvergne.

XLI.

Composée par Heroët.

QVI la vouldra, souhaite que ie meure:
 Puis s'il cognoit son grand dueil appaisé,
 La serue bien: mais il est mal aisé,
 Mort son amy, qu'elle viue demeure.

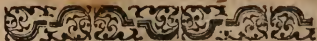
Second couplet, par Marot.

IE cuide bien qu'elle mourroit à l'heure
 Que mort viendroit tous les amans saisir:
 Mais si, toy mort, elle en trouue à choisir,
 I'ay belle peur qu'à grand' peine elle pleure.

XLI.

MON cœur se recommande à vous,
 Tout plein d'ennuy & de martyre:
 Au moins en despit des ialoux
 Faites qu'adien vous puisse dire:
 Ma bouche qui vous souloit rire,
 Et conter propos gracieux,
 Ne fait maintenant que maudire
 Ceux qui m'ont banny de vos yeux.

Banny i'en suis par faux semblant:
 Mais pour nous voir encor ensemble,
 Faut que me soyez ressemblant
 De fermeté: car il me semble,
 Que quand faux rapport desassemble
 Les amans qui sont ressemblez,
 Si ferme amour ne les rassemble,
 Sans fin seront desassemblez.



EPIGRAMMES.

A Monsieur Cretin, souuërain
Poëte François.

L' H O M M E sotart, & non sçauant,
Comme vn rotisseur qui laue oye,
La faulte d'aucun nonce, auant
Qu'il la cognoisse, ne la voye:
Mais vous de haut sçauoir la voye,
Sçaurez par trop mieux m'excuser
D'vn gros erreur, si fait l'auoye,
Qu'vn amoureux de musc vser.

A Monsieur de Chasteau-briant.

C E liure mien d'Epigrammes te donne,
Prince Breton, & le te presentant,
Present te fais, meilleur que la personne,
De l'ouurier mesme, & fust-il mieux chantant:
Car mort ne val: sœures abbattant:
Et mortel est celuy-là qui les ditte:
Puis t'en ie suis, des iours si tant, & tant,
De m'y donner, ne seroit que redite.

De Barbe, & de Iacquette.

Q V A N D ie voy Barbe en habit bien duisant,
Que l'estomac blanc & poly descœure,
Ie la compare au dyamant luisant,
Fort bien taillé, mis de mesmes en œure.

Mais quand ie voy Iacquette qui se cœure
Le dur tetin, le corps de bonne prise,
D'vn simple gris accoustrement de frise:
Adonc ie dy, pour la beaulté d'icelle,

Ton habit gris est vne cendre grise,
 Courrant vn feu qui tousiours estincelle.

De Ieanne Gaillarde Lyonnoise.

C'EST vn grand cas voir le mont Pelion,
 Ou d'auoir veu les ruynes de Troye:
 Mais qui ne void la ville de Lyon,
 Aucun plaisir à ses yeux il n'ottroye,
 Non qu'en Lyon si grand plaisir ie croye,
 Mais bien en vne estant dedans sa garde:
 Car de la voir d'esprit ainsi gaillarde,
 C'est bien plus veu, que de voir Ilion:
 Et de ce siecle vn miracle regarde,
 Pource qu'elle est seule entre vn million.

De madame la Duchesse d'Alençon.

MA maistresse est de si haute valeur,
 Qu'elle a le corps droit, beau, chaste, & pudique:
 Son cœur constant n'est pour heur, ou malheur
 Iamais trop gay, ne trop melancholique.
 Elle a au chef vn esprit angelique,
 Le plus subtil qui onc aux ciens vola.
 O grand' merueille! on peut voir par cela
 Que ie suis serf d'un monstre fort estrange:
 Monstre ie dy, car pour tout vray elle a
 Corps femenin, cœur d'homme, & teste d'Ange.

A Isabeau.

QVI en amour vent sa ieunesse esbatre,
 Vertus luy sont propres en dits & faits:
 Mais il ne faut qu'un vent pour les abbatre,
 Si fermeté ne soustient bien le faix.
 Ceste vertu, & ses seruans parfaits
 Portent le noir, qui ne se peut destindre:
 Et qui l'amour premiere laisse esteindre

Le noir habit n'est digne de porter.
 Tout homme doit ceste vertu atteindre,
 Si femme y faut, elle est à supporter.

Du iour des Innocens.

TRESCHERE sœur, si ie sçauois où couche
 Vostre personne au iour des Innocens,
 De bon matin i'irois à vostre couche,
 Voir ce gent corps que i'aime entre cinq cens:
 Adonc ma main (veu l'ardeur que ie sens)
 Ne se pourroit bonnement contenter
 Sans vous toucher, tenir, tater, tenter:
 Et si quelqu'un suruenoit d'aduenture,
 Semblant ferois de vous innocenter:
 Seroit-ce pas honneste couuerture?

D'un songe.

LA nuit passée en mon liect ie songeoye,
 Qu'entre mes bras vous tenois nu à nu:
 Mais au resueil se rabbaissa la ioye
 De mon desir en dormant aduenu.
 Adonc ie suis vers Apollo venu,
 Luy demander qu'aduiendroit de mon songe:
 Lors luy ialoux de toy, longuement songe:
 Puis me respond tel bien ne peux auoir,
 Helas, m'amour, fay luy dire mensonge:
 Si confondras d'Apollo le sçauoir.

Du mois de May, & d'Anne.

MAY qui portoit robbe reuerdissante,
 De fleurs semee vn iour se mit en place:
 Et quand m'amie il vid tant fleurissant e,
 De grand despit rougit sa verte face,
 En me disant. Tu cuides qu'elle efface,
 A mon aduis, les fleurs qui de moy issent:

Je luy respons, toutes tes fleurs perissent
 Incontinent qu'Hyuer les vient toucher,
 Mais en tout temps de Madame fleurissent
 Les grand's vertus que mort ne peut secher.

D'un baiser refusé.

LA nuit passée à moy s'est amusé
 Le Dieu d'amours (au moins ie le songeoye)
 Lequel me dit, pauvre amant refusé
 D'un seul baiser, pren reconfort, & ioye.
 Ta maistresse est de douceur la montioye:
 Dont (comme croy) son refus cessera:
 Ha, dy-ie, amour, ne sçay quand ce sera:
 Le meilleur est que bien tost me retire:
 Avec sa dame à peine couchera,
 Qui par priere un seul baiser n'en tire.

Des Statues de Barbe, & de Iacquette.
 Vers Alexandrins.

ADVINT à Orleans, qu'en tant de mille dames
 Vne, & vne autre avec, nasquirent belles femmes.
 Pour d'un tant nouveau cas sauuer marques insi-
 gnes,
 On leur a establi deux Statues marbrines.
 Mais on s'enquiert, pourquoy furent, & sont en-
 core (re.
 Mises au tēple aux saints: & maint la cause igno-
 ie dy qu'on ne doit mettre ailleurs qu'en saint se-
 iour
 Celles à qui se font prieres nuit, & iour.
 Mais quelle durté est sous vos peaux tāt doucettes?
 Maint aimāt vous requiert, respōdez femmelettes:
 Et les saints absens oyent des prians les langages,
 Nonobstant qu'adressez, ils soyēt à leurs images.
 Mais en parlant à vous, n'entendez nos paroles,

Non plus que si parlions à vos sourdes idoles.

De madamoiselle du Pin.

L'ARBRE du Pin tous les autres surpasse,
Car il ne croit iamais en terre basse;
Mais sur hauts monts sa racine se forme,
Qui en croissant prend si tresbelle forme
Que par forests ou aucun autre endroit
On ne scauroit trouver arbre plus droit.

Qui touchera son escorce polie,
Pour ce jour-là n'aura melancholie:
Au chef du Pin sont fueilles verdoyantes,
Et à son pied font aines ondoyantes.

Son bois est bon, ou couppé, ou entier:
S'il est couppé hors de son beau sentier,
On en fera ou nauire ou gallee
Pour nauiger dessus la mer sallee:
Et s'on le laisse en la terre croissant,
Il deviendra fertile & fleurissant,
Et produira vne tresbelle pomme,
Pour substantier le triste cœur de l'homme.
Par ainsi donc en terre, & sur la mer,
Tout noble cœur le Pin doit estimer.

De madamoiselle de la Chapelle.
Vers Alexandrins.

LA chapelle, qui est bastie & consacree
Pour le lieu d'oraison, à Dieu plaist, & aggree.
De contrebas, & haut, la chapelle fournie
Avec taille, & dessus, est tresbelle harmonie.
La chapelle où se font eaux odoriferantes:
Donne par ses liqueurs guerisons differentes:
Mais toy Chapelle viue, estant de beauté pleine,
Tu ne fais que donner à tes seruiteurs peine.

Du Roy, & de ses perfections.
Vers Alexandrins.

CEL VY qui dit sa grace, eloquence, & sçavoir
N'estre plus grands qu'humains, de pres ne t'a peu
Et à qui ton parler ne sent diuinité, (voir,
De termes & propos n'entend la gravité.

De l'Empire du monde est ta presence digne:
Et ta voix ne dit chose humaine, mais diuine.
Combien donques diray l'ame pleine de grace,
Si outre les mortels tu as parole, & face?

A Linotte lingere mesdisante.

LINOTE

Bigote

Marmote,

Qui couds,

Ta note

Tant sotte

Gringote

De nous.

Les poux,

Les loups,

Les cloux

Te puissent ronger sous la cotte,

Trestous

Tes trous

Ordous,

Les cuisses, le ventre, & la motte.

Abel à Marot.

POETISER contre vous ie ne veux,
Mais comme l'un des enfans, ou neueux
De poësie, ayans desir d'entendre,
Vers vous ie veux mon entendement tendre.

Responce par Marot.

POETISER trop mieux que moy sçauiez,
 Et pour certain, meilleure grace auez,
 A ce que voy, que n'ont plusieurs & maints,
 Qui pour cest art mettent la plume és mains.

A maistre Grenouille, Poëte
 ignorant.

BIEN ressembles à la grenouille,
 Non pas que tu sois aquatique:
 Mais comme en l'eau elle barbouille,
 Si fais-tu en l'art poëtique.

A vn nommé Charon, qu'il con-
 uie à soupper.

METS voile au vent, single vers nous Charon,
 Car on t'attend: puis quand seras en tente,
 Tant & plus boit bonum vinum charum,
 Qu'aurois pour vray, donques (sans longue attëte)
 Tente tes pieds à si decëte sentë
 Sans te fascher, mais en sois content, tant
 Qu'en ce faisant nous le soyons aut ant.

Au Roy: pour commander vn acquit.

PLAISE au Roy nostre Sire
 De commander & dire,
 Qu'un bel acquit on baille
 A Marot, qui n'a maille:
 Lequel acquit dira
 (Au moins on y lira)
 Telle, ou semblable chose:
 Mais se sera en prose.

Thresorier, on entend
 Que vous payez content
 Marot, n'y faillez pas,

Dés le iour du trespas
De Iean Marot son pere.

Ainsi (Sire) i'espere,
Qu'au moyen d'un acquit,
Cil qui pauvre nasquit,
Riche se trouuera
Tant qu'argent durera.

A monsieur le grand Maistre: pour
estre mis en l'estat.

Q V A N T par acquits les gages on assigne,
On est d'ennuy tout malade & fasché,
Mais à ce mal ne faut grand' medecine:
Tant seulement faut estre bien couché:
Non pas en liét, n'en linge bien séché,
Mais en l'estat du noble Roy chrestien.
Long temps y a que debout ie me tien
Noble seigneur prenez doncques enuie
De me coucher à ce coup si tresbien,
Que releuer n'en puisse de ma vie..

Le dizain de May qui fut ord,
Et de Feurier qui luy fit tort.

L' A N vingt & sept, Feurier le froidureux
Eut la saison plus claire, & disposée,
Que Mars, n'Auril: brief, il fut si heureux,
Qu'il prin a May de sa dame rosee:
Dont est May triste a la terre arrousee
De mille pleurs, ayant perdu s'amie,
Tant que lon dit, que pleuré il n'a mie,
Mais que grand' pluye hors de ses yeux bout a.
Las, si en ientay vne fois & demie
Trop plus que luy, quand m'amie on m'osta.

Du depart de s'amie.

ELLE s'en va de moy la mieu x aimee,
 Elle s'en va (certes) & si demeure
 Dedans mon cœur tellement imprimee,
 Qu'elle y sera iusques à ce qu'il meure.
 Voise où voudra, d'elle mon cœur s'assure:
 Et s'assurant n'est melancolieux:
 Mais l'œil veut mal à l'espace des lieux,
 De rendre ainsi sa liesse loingtaine.
 Or adieu donc le plaisir de mes yeux,
 Et de mon cœur l'assurance certaine.

D'Anne qui luy ietta de la neige.

ANNE par ieu me ietta de la neige,
 Que ie cuidous froide certainement:
 Mais c'estoit feu, l'experience en ay-ie
 Car embrasé ie fus soudainement.

Puis que le feu loge secrettement
 Dedans la neige, où trouueray-ie place
 Pour n'ardre point? Anne ta seule grace
 Estaindre peut le feu, que ie sens bien,
 Non point par eau, par neige, ne par glace,
 Mais par sentir vn feu pareil au mien.

A Anne, pour estre en sa grace.

SI iamais fut vn Paradis en terre,
 Là où tu es, là est-il sans mentir:
 Mais tel pourroit en toy Paradis querre
 Qui ne viendroît fors à peine sentir:
 Non toutesfois, qu'il s'en doit repentir,
 Car heureux est qui souffre pour tel bien,
 Donques celuy que tu aimerois bien,
 Et qui receu seroit en si bel estre,
 Que seroit-il? Certes ie n'en sçay rien,
 Fors qu'il seroit ce que ie voudrois estre.

De la Venus de marbre presentee
au Roy.

Ceste Deesse avec sa ronde pomme,
Prince Royal des autres le plus digne,
N'est point Venus, & Venus ne se nomme,
Ià n'en desplaist à la langue Latine:
C'est du haut ciel quelque vertu diuine,
Qui de sa main t'offre la pomme ronde,
Te promettant tout l'empire du monde,
Ains que mourir. O quel marbre taillé!
Bien peu s'en faut, qu'il ne die, & responde,
Que mieux ençor te doit estre baillé.

La mesme Venus.
Vers Alexandrins.

SEIGNEUR, ie suis Venus: ie vous dy celle
mesme

Qui la pomme emporta pour sa beauté supreme;
Mais tant rauie suis de si haute loüange,
Que viande & liqueur ie ne boy & ne mange.
Donques vous estönez, si morte semble, & roide?
Sans Ceres & Bacchus tousiours Venus est froide.
Vne dame, à vn qui luy donna la
pourriture.

Tu m'as donné au vif ta face peine,
Peinte pour vray de main d'excellent homme:
Si l'ay-je mieux dedans mon cœur emprainte
D'un autre ouurier, qui Cupido se nomme.

De ton présent heureuse me renomme:
Mais plus heureuse, ami, ie serois bien,
Si en ton cœur i'estois emprainte, comme
Tu es empraint & gravé sur le mien.

Sur la deuise: Non ce que ie pense.

TANT est l'amour de vous en moy emprainte,
De vos desirs ie suis tant desireux,

Et de desplaire au cœur ay telle crainte,
Que plus à moy ne suis: dont suis heureux.

A d'autre saint ne s'adressent mes vœux,
Toujours voulant (de peur de faire offence)
Ce que voulez, & non ce que ie veux:
Ce que pensez, & non ce que ie pense.

A Anne qu'il regrette.

INCONTINENT que ie te vy venue,
Tu me semblas le clair Soleil des cieux,
Qui sa lumiere a long temps reténue:
Puis se fait voir luisant & gracieux.
Mais ton depart me semble vne grand' nuë
Qui se vient mettre au deuant de mes yeux:
Pas n'eusses creu, que de ioye aduenü
Fust aduenü regret si ennuyeux.

De la statue de Venus,
endormie.

Qv i dort ici? le faut-il demander?
Venus y dort, qui vous peut commander:
Ne l'esueillez, elle ne vous nuira:
Si l'esueillez, croyez qu'elle ouurira
Ses deux beaux yeux, pour les vostres bander.

De Martin, & Alix.

MARTIN menoit son pourceau au marché
Avec Alix, qui en la plaine grande
Pria Martin luy faire le peché
De l'un sur l'autre: & Martin luy demande;
Mais qui tiendroît nostre pourceau, friande?
Qui? dit Alix, bon remede il y a:
Lors le pourceau à sa iambe lia,
Puis Martin inche, & lourdement engaine:
Le porc eut peur, & Alix s'escria,
Serre Martin, nostre pourceau m'entraine.

A Monsieur Braillon Medecin.

C'EST vn espoir d'entiere guerison
Puis que santé desia en moy s'imprime:
Vray est, qu'Hyuer, foible, froid, & grison,
Nuit à nature, & sa vertu reprime:
Mais si voulez, si aurez vous l'estime
De me guerir sans la neuue saison:
Parquoy, Monsieur, ie vous supplie en rime,
Me venir voir pour parler en raison.

A Monsieur Akakia Medecin, qui luy
auoit enuoyé des vers Latins.

TES vers exquis, seigneur AKAKIA,
Meritent mieux de Maro le renom,
Que ne font ceux de ton amy, qui a
Auec Maro confinité de nom.
Tes vers pour vray semblent coups de canon:
Et resonnance aux miens est si petite,
Qu'aux tiens ne sont à comparer, sinon
Du bon vouloir, que ta plume recite.

A Monsieur le Coq Medecin, qui luy
promettoit guerison.

LE chant du Coq la nuit point ne prononce,
Ains le retour de la lumiere absconse:
Dont sa nature il faut que noble on tienne.
Or t'es monstre vray Coq en ta responce,
Car ton haut chant rien d'obscur ne m'annonce,
Mais santé viue, en quoy Dreu te maintienne.

Audit Coq.

SI le franc Coq liberal de nature
N'est empesché avec sa gelinote,
Luy plaise entendre au chant que ie luy note,
Et visiter la triste creature,

Qui en sa chambre a fait ceste escriture,
Mieux enfermé qu'en sa cage linote.

A Monsieur l'Amy, Medecin.

AMX de nom, de pensée, & de fait,
Qu'ay-ie meffait, que vers moy ne prends roye?
Graces à Dieu, tu es dru & refait,
Moy plus deffait, que ceux que morts on fait:
Mort en effet: si Dieu toy ne m'enuoye,
Et ne pourrois au mal qui me desuoye.
Que ie te voye, à demi suis gueri:
Et sans te voir à demi suis peri.

A Pierre Vuyard.

CE meschant corps demande guerison,
Mon frere cher, & l'esprit au contraire,
Le veut laisser comme vne orde prison.
E'n tend au monde, & l'autre à s'en distraire.

C'est grand pitié que de les ouyr braire:
Ha, dit le corps, faut-il mourir ainsi?
Ha, dit l'esprit, faut-il languir ici?
Va, dit le corps, mieux que toy se souhaite:
Va, dit l'esprit, ta faux, & moy aussi:
Du Seigneur Dieu la volonté soit faite.

Au Roy, pour auoir cent escus.

PLAISE au Roy ne refuser point;
Ou donner, lequel qu'il voudra,
A Marot cent escus à point:
Et il promet qu'en son pourpoint,
Pour les garder ne les coudra.

Monsieur le Legat l'absondra,
Pour plus dignement recevoir:
I'entends s'il veut faire deuoir
De sceller l'acquit à l'espargne:
Mais s'il est dur à y pouuoir.
Croyez qu'il aura grand pouuoir,
S'il me fait bien dire d'Auvergne.

Du Lieutenant Criminel, & de
Semblançay.

LORS que Maillart, iuge d'enfer, menoit
A Monfaucon Semblançay l'ame rendre;
A vostre aduis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour le vous faire entendre,
Maillart sembloit homme qui mort va prendre:
Et Semblançay fut si ferme vieillard,
Que lon cuidoit, pour vray, qu'il menast pendre
A Monfaucon le lieutenant Maillart.

D'une espouse farouche.

L'ESPOUSE la premiere nuit
Assenroit sa femme farouche:
Mordez moy, dit-il, s'il vous cuit:
Voilà mon doigt en vostre bouche.
Elle y consent, il s'escarmouche:
Et apres qu'il l'eust deshousee,
Or ça, dit-il, tendre rosee
Vous ay-ie fait du mal ainsi?
Adonc respondit l'espousee,
Je ne vous ay pas mors aussi.

Que ce mot, viser, est bon langage.

REGARDER est tres bon langage:
Viser, est plus agu du tiers:
De dire qu'il n'est en vsage,
L'en croy tous les arbalestriers.

Je demanderois volontiers,
Comme on diroit plus proprement,
Un de ces deux haquebutiers
Par mal viser faut lourdement.

Je dy (à parler rondement)
Qu'il faut que ce mot y pouruoie:
Et ne se peut dire autrement:

Qui est tout le pis que i'y voye.

Celuy qui ne vise à la voye
Par où il va, faut, & s'abuse:
Mais point ne faut, ne se foruoie,
Celuy qui du terme ainsi vse.

Donques, amy, ne le recuse:
Car, quand au pis on le prendroit,
Vser on en peut sous la ruse
De metaphore en maint endroit.

Viser du latin vient tout droit:
Visée en est vne lisiere
Et par ailleurs viser faudroit,
Pour bien m'attaindre à la visiere.

De l'Abbé, & de son valet.

MONSIEUR l'Abbé, & monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire:
L'un est grand fol, l'autre petit folet:
L'un veut railler, l'autre gaudir & rire:
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire:
Mais vn debat au soir entre eux s'esment:
Car maistre Abbé toute la nuit ne veut
Estre sans vin, que sans secours ne meure:
Et son valet iamaïs dormir ne peut,
Tandis qu'au pot vne goutte en demeure.

De frere Thibaut.

FRERE Thibaut seiourné gros & gras,
Tirot de nuit vne garse en chemise
Par le treillis de sa chambre, où le bras
Elle passa, puis la teste y a mise,
Puis tout le sein, mais elle fut bien prise,
Car son fessier y passer ne sceut onc:
Par la morbiens, ce dit le moyne adonc,
Il ne me chant de bras, tetin ne teste:

Passiez le cul, ou vous retirez donc,
 Je ne scaurois sans luy vous faire feste.

A deux freres Mineurs, par le
 ieune Brodeau.

MES beaux peres religieux,
 Vous disnez pour vn grammerci:
 O gens heureux! ô demi dieux!
 Pleust à Dieu que ie fusse ainsi:
 Comme vous viurois sans souci:
 Car le vœu, qui l'argent vous oste,
 Il est clair qu'il defend aussi,
 Que ne payez iamaïs vostre hoste.

Responce par vn Greffier de la maison de
 Monseigneur d'Orleans, qui cuïdoit
 que Marot eust fait le prece-
 dent huitain.

Tu dis, Marot, par tes raisons
 Qui ne valent le publier,
 Que quant allons par les maisons,
 Disions sans bourse deslier:
 D'un cas ie te veux supplier,
 Puis que tu n'as argent en pouppe,
 Comme moy rends toy cordelier:
 Tu disneras comme ie soupe.

Replique sur ladite responce,
 par Marot.

PRINCE, ce griffon qui me gronde,
 Semble à Iouan qui se mordoit:
 Que voulez vous que luy responde?
 C'est la plus grand' pitié du monde,
 Excuser plustost on le doit:
 Car quand ainsi son feu iettoit,
 Et qu'il disoit argent en pouppe,

Le pauvre homme se mescontoit,
Et vouloit dire qu'il estoit
Toujours yure comme vne souppe.

A vn quidam.

VEUX tu sçauoir à quelle fin
Iet'ay mis hors des œuvres miennes:
Ie l'ay fait tout expès, afin
Que tu me mettes hors des tiennes.

Du ris de Madame d'Alebrét.

ELLE atresbien ceste gorge d'albastre,
Ce doux parler, ce clair teint, ces beaux yeux,
Mais, en effet, ce petit ris folatre,
C'est à mon gré, ce qui luy sied le mieux:
Elle en pourroit les chemins & les lieux
Où elle passe, à plaisir inciter:
Et si ennuy me venoit contrister,
Tant que par mort fust ma vie abbatue:
Il ne faudroit pour me ressusciter,
Que ce ris là, duquel elle me tue.

Des cinq poincts en amours.

Fleur de quinze ans, si Dieu vous fauue & gard,
I'ay en amour trouué cinq poincts expès:
Premierement, il y a le regard,
Puis le deuis, & le baiser apres:
L'atouchement le baiser suit de près:
Et tous ceux-là, tendent au dernier poinct,
Qui est, Et quoy? le ne le diray point:
Mais, s'il vous plaist en ma chambre vous rendre,
Ie me mettray volontiers en pourpoint,
Voire tout nud, pour le vous faire apprendre.

De Anne à ce propos.

O VY R parler de Madame & maistresse,
M'est plus de bien que toutes autres voir:

Voir son maintien, ce m'est plus de liesse,
 Que bon propos des autres recevoir:
 Avecques elle vn bon propos auoir,
 M'est plus grand heur que baiser vne Heleine:
 Et ne croy pas si i'auois son alaine,
 I'entens sa bouche, à mon commandement,
 Que ceux qui ont leur iouissance pleine,
 N'eussent despit de mon contentement.

Contre l'inique, à Antoine du Moulin
 Masconnois, & Claude
 Galland.

FUYEZ, fuyez (ce conseil ie vous donne) *la*
 Fuyez le fol, qui à tout mal s'adonne, *by*
 Et dont la mere en mal jour fut enceinte, *en*
 Fuyez l'infame inhumaine personne, *la*
 De qui le nom si mal cimbale & sonne *u*
 Qu'abhorré est de toute oreille sainte: *le*
 Fuyez celui qui sans honte ne crainte *le*
 Conte tout haut son vice hors d'vsance, *le*
 Et en fait gloire, & y prend sa plaisance: *le*
 Qui s'aimera ne le frequente done,
 O malheureux de peruerse naissance!
 Bien-heureux est qui fuit ta cognoissance:
 Et plus heureux qui ne te cogneut onc.

A Selua, & à Heroët.

DEMANDEZ-vous qui me fait glorieux?
 Heleine a dit, & i'en ay bien memoire,
 Que de nous trois elle m'aimoit le mieux:
 Voilà pourquoy i'ay tant d'aise & de gloire.
 Vous me direz qu'il est assez notoire,
 Qu'elle se mocque, & que ie suis deçeu:
 Ie le sçay bien, mais point ne le veux croire,
 Car ie perdrois l'aise que i'ay receu.

De Heleine de Tournon.

A v mois de May, que l'on saignoit la belle,
 Ie vins ainsi son medecin reprendre:
 Luy tires tu sa chaleur naturelle?
 Trop froide elle est, bien me l'a fait apprendre,
 Tay toy, dit-il, content ie te vois rendre:
 I'oste le sang qui la fait rigoureuse,
 Pour prendre humeur en amour vigoureuse,
 Selon ce mois qui chasse tout esmoy:
 Ce qui fut fait, & devint amoureuse:
 Mais le pis est, que ce n'est pas de moy.

De Phebus, & Diane.

Le clair Phebus donne la vie & l'aise,
 Par son baiser tant digne & precieux:
 Et mort devient ce que Diane baise,
 O dur baiser, rude, & mal gracieux!
 Tu fais venir vn desir soucieux
 De mieux auoir, dont souuent on desue:
 Mais qui pourroit paruenir à ce mieux,
 Il n'est si mort qui ne reuinist en vie.

De Diane.

HOMMES experts, vous dites par science,
 Que Diane est en baisant beaucoup pire,
 Que n'est la mort: mais par experience
 De ce vous veux, & vous puis contredire:
 Car quand sa bouche en la mienne souspire,
 Toute vigueur dedans mon cœur s'assemble.
 Vous resuez donc, ou certes il faut dire,
 Qu'en la baisant, mourir, viure me semble?

Par vne sçauante Damoiselle.

Vn facheux corps vestu d'un satin gras,
 Vn satin gras doublé d'un facheux corps,
 Vn sourd marcher, vn branlement de bras,

Vn sot parler, avec vn museau tors:
 Contrefaisant le gracieux, alors
 Qu'il pense mieux d'amours fair e butin,
 Que dessert-il? d'estre ietté dehors,
 Et l'enuoyer degraisser son satin.

A ladite Damoiselle.

V N lourd vestu de satin est icy
 Suyuant la cour (sans propos) à la trace:
 De bonne graisse est son satin farci,
 Et tout son corps plein de mauuaise grace:
 Quant à la grace, à peine qu'on l'efface,
 Car il sent trop son escolier Latin:
 Quant à la graisse, il l'a soir & matin
 (Comme ie croy) en trois ans amassée:
 Mais baillez luy douze annes de satin
 Voilà sa robbe en vn iour degraissée.

De Blanche de Tournon.

D E D A N S le clos d'un iardin fleurissant,
 Entre autres fleurs voy vne rose blanche,
 Que ie serois sur toutes choisissant,
 Si de choisir i'auois liberté franche:
 Dieu gard sans fin le rosier & la branche,
 Dont est sortie vne tant belle rose:
 Dieu gard la main qui pour croistre l'arrose:
 Dieu gard aussi le tres excellent clos:
 Dieu face en moy la sienne amour enclose,
 A peine d'estre en son amour enclos.

A Isabeau.

Q V A N D i'escrirois que ie t'ay bien aymee,
 Et que tu m'as sur tous autres aymé,
 Tu n'en serois femme desestimée,
 Tant peu me sens homme desestimé.

Petrarque a bien sa maistresse nommee,
 Sans amoindrir sa bonne renommee.
 Donc, si ie suis son disciple estimé,
 Craindre ne fait que tu en sois blasnee,
 D'Anne i'escris plus noble & mieux famee
 Sans que son loz en soit point deprimé.

De Diane.

ESTRE Phebus bien souuent ie desire:
 Non pour cognoistre herbes diuinement:
 Car la douleur qui mon cœur veut occire,
 Ne se guerit par herbe aucunement:
 Non pour auoir ma place au firmament.
 Car en la terre habite mon plaisir:
 Non pour son arc encontre amour saisir,
 Car à mon Roy ne veux estre rebelle:
 Estre Phebus seulement i'ay desir,
 Pour estre aymé de Diane la belle.

D'un importun.

BREN, laissez moy, ce disoit vne
 A vn sot qui luy desplaisoit:
 Ce lourdaud tousiours m'importune:
 Puis i'ouy, qu'elle luy disoit,
 La plus grosse beste qui soit
 Monsieur, comme est-ce qu'on l'appelle?
 Vn Elephant, Mademoiselle,
 Me semble qu'on la nomme ainsi,
 Pour Dieu (Elephant ce dit-elle)
 Va t'en donc, laisse moy icy.

De Diane.

L'ENFANT amour, n'a plus son arc esträge,
 Dont il blessait d'hommes, & cœurs, & testes:
 Avec celui de Diane a fait change,

Dont elle alloit aux champs faire les questes.
 Ils ont changé, n'en faites plus d'enquestes:
 Et si on dit, à quoy les cognois-tu?
 Je voy qu'amour chasse souvent aux bestes:
 Et qu'elle atteint les hommes de vertu.

A Madamoiselle de la Greliere.

M E s yeux sont bons, Greliere, & ne voy rien:
 Car ie n'ay plus la presence de celle,
 Voyant laquelle au monde voy tout bien:
 Et voyant tout ie ne voy rien sans elle.

A ce propos souvent (Madamoiselle)
 Quand vous voyez mes yeux de pleurs lavez,
 Me venez dire, amy, qu'est-ce qu'avez?
 Mais, le disant, vous parlez mal à point:
 Et m'est aduis que plus tost vous devez
 Me demander, qu'est-ce que n'avez point?

De Madamoiselle de la Fontaine.

E N grand travail, plein d'amour, i'ay passé
 Les monts tresfroids au partir d'Aquitaine:
 Mais leur froideur n'a de mon cœur chassé
 La grande ardeur de mon amour certaine:
 Quand au travail bien ie vous acertaine,
 Qu'incessamment y seray exposé,
 Iusques à tant qu'aupres de la Fontaine
 A mon desir ie me sois repos  .

A Coridon.

L A medisante ne faut croire,
 Coridon, amy gracieux:
 Je la cognois, c'est vne noire,
 Noire faite en despit des cieux:
 Si elle eust (pour la peindre mieux)
 Au bec vne prune sauvage,

On diroit, qu'elle auroit trois yeux,
On bien trois prunes au visage.

De ouy, & nenni.

V N doux nenni, avec vn doux sousrire
Est tant honnesté, il le vous faut apprendre:
Quand est d'ouy, si veniez à le dire,
D'auoir trop dit ie voudrois vous reprendre:
Non que ie sois ennuyé d'entreprendre
D'auoir le fruit, dont le desir me poid:
Mais ie voudrois, qu'en le me laissant prendre
Vous me disiez, non, vous ne l'aurez point.

Du conuent des blancs Mantcaux.

L E s blancs Mantcaux en leur conuent
Ont fait rempart de longues selles:
Pour nuire à ceux qui vont souuent
Faire la cour aux damoiselles:
Quand maris gardent leurs femelles,
Ils ont droit, ie m'en t'ay tout coy:
Mais ces cagots sont ialoux d'elles:
Ie sçauois volontiers pourquoy.

D'entretenir Damoiselles.

I E ne sçauois entretien appeller
Le deuifer qui aucun fruit n'apporter:
C'est le vray vent qui tost se perd en l'air:
Ou l'eau qui roide en anal se transporte.
L'oysseau gentil, sur le poing ie le porte:
Après luy crie, à luy souuent i'entends:
Car de son vol rend mes esprits contents.
O donc, amour, bel oysseau par les esles,
Apporte proye, & donne passetemps,
Ou entretien (tout seul) tes damoiselles,

D'vn pourfuyuant en amours.

Je sens en moy vne flamme nouuelle,
Laquelle vient d'une cause excellente,
Qui tous les iours me dit, & me reuelle,
Que demeurer doy personne dolente.
O amour plein de force violente,
Pourquoy as-tu mon torment entrepris?

Approchez-vous, belle qui m'avez pris:
Amour cruel vostre amy veut occire,
Et gaignera la bataille & le pris,
Si ne m'armez du bien que ie desire.

A celle qui souhaita Marot aussi amou-
reux d'elle, qu'un sien amy.

ESTRE de vous autant que l'autre espris,
Me seroit gloire, ayment en lieu si haut:
De l'autre part, il m'en seroit mal pris,
Quand d'y atteindre en moy gist le defect.
I'ay dit depuis (cent fois, ou peu s'enfant)
O cœur, qui veux mon malaise, & mon bien,
Ie t'ayme assez, ne souhaite combien:
Et si tu dis, que pareil d'amitié
Ne suis à l'autre: helàs, ie le sçay bien,
Car i'ayme plus, mais c'est de la moitié.

Du partement d'Anne.

O v allez vous, Anne que ie le sçache,
Et m'enseignez avant que de partir,
Comment feray, afin que mon œil cache
Le dur regret du cœur triste & martir.

Ie sçay comment, point ne faut m'aduertir:
Vous le prendrez ce cœur, ie le vous liure:
L'emporterez, pour le rendre deliure:
Du dueil qu'auroit loing de vous en ce lieu:
Et pour autant qu'on ne peut sans cœur viure,
Me laisserez le vostre: & puis adieu.

De Madame Isabeau de Nauarre.

QVI cuideroit desguiser Isabeau
 D'un simple habit, ce seroit grand' simpleesse:
 Car au visage a ne sçay quoy de beau,
 Qui fait iuger tousiours qu'elle est Princesse:
 Soit en habit de chambriere ou maistresse,
 Soit en drap d'or entier ou decoppé,
 Soit son gent corps de toile enuveloppé,
 Tousiours sera sa beauté maintenue:
 Mais il me semble (ou ie suis bien trompé)
 Qu'elle seroit plus belle toute nue.

Pour vne dame qui donna vne teste
 de mort en deuise.

P V I S que nos cœurs ne sont qu'un point lié,
 Et que d'amour naïvement extreme
 Ie t'ay (amy) ce present dedié,
 Ie ne croy point qu'il ne soit prins de mesme:
 Tu y verras vne mort triste, & blesme,
 Qui ne s'entend te melancholier:
 C'est, que l'amour, qui nos cœurs fait lier,
 Iusqu'à la mort sera continuelle:
 Et si la mort ne fait rien oublier,
 De mon costé sera perpetuelle.

A la femme de Thomas Seuin.

L A mignonne de mon ami,
 Bien fort à vous me recommande:
 Vous n'estes pas femme à demi:
 Hastez vous de deuenir grande,
 Grande par tout: car il demande
 Entrer en la cité d'amours,
 Se pleignant, qu'il n'est qu'aux fauxbourgs.
 Pen de maris ainsi se dentlent:

Mais vont disant tout au rebours,
Qu'ils y entrent plus qu'ils ne veulent.

Marot à ses Disciples.

ENFANS, oyex vne leçon:
Nostre langue a ceste façon,
Que le terme qui va deuant,
Volontiers regit le suyuant.
Les vieux exemples ie suiuray
Pour le mieux: car, à dire vray,
La chanson fut bien ordonnee,
Qui dit: M'amour vous ay donnee
Et du bateau est estonné,
Qui dit: M'amour vous ay donné.
Voila la force que possede
Le femenin, quand il precede.

Or prouueray, par bons tesmoins,
Que tous pluriers n'en font pas moins:
Il faut dire en termes parfaits,
Dieu en ce monde nous a faits:
Faut dire en paroles parfaites,
Dieu en ce monde les a faites,
Et ne faut point dire, en effet,
Dieu en ce monde les a fait.
Ne nous a fait pareillement,
Mais nous a faits tout rondement.

L'Italien, dont la faconde
Passe les vulgaires du monde,
Son langage a ainsi basti,
En disant, Dio noi à fatti.

Parquoy, quand me suis aduisé,
Ou mes Iuges ont mal visé,
Ou en cela n'ont grand' science,
On ils ont dure conscience.

Du beau Tetin.

TETIN refait, plus blanc qu'un œuf,
Tetin de satin blanc tout neuf.
Tetin qui fais honte à la rose.
Tetin plus beau que nulle chose.
Tetin dur (non pas tetin, voire,
Mais petite boule d'yvoire)
Au milieu duquel est assise
Vne freze, ou vne cerise,
Que nul ne void, ne touche aussi,
Mais ie gage qu'il est ainsi:
Tetin donc au petit bout rouge,
Tetin qui iamais ne se bouge,
Soit pour venir, soit pour aller,
Soit pour courir, soit pour baller,
Tetin gauche, tetin mignon,
Toujours loing de son compagnon,
Tetin qui portes tesmoignage
Du demeurant du personnage,
Quand on te void il vient à maints
Vne enuie dedans les mains
De te taster, de te tenir:
Mais il se faut bien contenir
D'en approcher, bon gré ma vie,
Car il viendroït vne autre enuie.

O tetin ne grand, ne petit,
Tetin meur, tetin d'appetit,
Tetin nuict & iour criez,
Mariez moy tost, mariez.
Tetin qui t'enfles & repousses
Ton gorgias de deux bons pousses,
A bon droit heureux on dira
Celuy qui de lait t'emplira,
Faisant d'un tetin de pucelle,

Tetin de femme entiere & belle.

Du laid Tetin.

TETIN qui n'a rien que la peau,
Tetin flac, tetin de drapeau,
Grand' tetine, longue tetasse,
Tetin, doy-ie dire bezace,
Tetin au grand vilain bout noir,
Comme celui d'un entomoir,
Tetin qui brimballe à tous coups
Sans estre esbranlé, ne secous,
Bien se peut vanter qui te tâte,
D'avoir mis la main à la paste.

Tetin grillé, tetin pendant,
Tetin flestry, tetin rendant
Vilaine bourbe en lieu de lait,
Le diable te fit bien si laid.

Tetin pour tripe réputé,
Tetin, ce cuide-ie, emprunté,
Ou desrobbé en quelque sorte,
De quelque vieille cheure morte,
Tetin propre pour en enfer
Nourrir l'enfant de Lucifer.

Tetin, boyau long d'une gaule,
Tetasse à ietter sur l'espaule,
Pour faire (tout bien compassé)
Un chaperon du temps passé,
Quand on te void, il vient à maints
Une envie dedans les mains,
De te prendre avec les gands doubles,
Pour en donner cinq ou six couples
De soufflets, sur le nez, de celle
Qui te cache sous son esselle.

Va, grand vilain tetin puant,
Tu fournirois bien en suant

De ciuettes, & de parfums
 Pour faire cent mille defuncts:
 Tetin de laideur depiteuse,
 Tetin, dont nature est honteuse,
 Tetin des vilains le plus braue,
 Tetin, dont le bout tousiours bane,
 Tetin fuit de poix, & de glus.
 Bren, ma plume, n'en parlez plus,
 Laissez-le là, ventre saint George,
 Vous me feriez rendre ma gorge.

A Anne, pour lire ses Epigrammes.

ANNE, ma sœur, sur ces-miens Epigrammes
 Iette tes yeux doucement regardans:
 Et en lisant, si d'amour ne t'enflames,
 A tout le moins ne mesprise les flammes,
 Qui pour t'amour lui sent ici dedans.]

A soy-mesme, De inadame Laure.

Si tu n'es pris, tu te pourrois bien prendre,
 Cuidant louer ceste Laure inuincible:
 Laisse tout là, que veux-tu entreprendre?
 Veux-tu monter vn roc inaccessible?
 Son noble sens, & sa grace indicible,
 Ceste douceur qui d'aimer sçait contraindre,
 Et ses vertus, que mort ne peut esteindre,
 Sont du pouuoir de Dieu si grans tesmoins,
 Que tu ne peux à sa loüange atteindre:
 A son amour, hélas, encore moins.

De la Royne de Nauarre.

ENTRE autres dons de graces immortelles
 Madame escrit si haut, & doucement,
 Que ie m'estonne en voyant choses telles,
 Qu'on n'en recoit plus d'esbalissement.

Puis quand ie l'oy parler si sagement,
 Et que ie voy sa plume travailler,
 Ie tourne bride, & m'esbahi comment
 On est si sot de s'en esmerveiller.

A François Dauphin de France.

C E L V Y qui a ce Dixain composé,
 Enfant Royal, en qui vertu s'imprime,
 Et qui à vous presenter l'a osé,
 C'est vn Clement, vn Marot, vn qui rime:
 Voyci l'ouurier, l'art, la forge, & la lime:
 Si vous sentez, n'en estre importuné,
 Vous pouuez bien, Prince tresfortuné,
 Vous en seruir à dextre & à senestre:
 Car vostre estoit auant que fussiez né:
 Or deuinez maintenant qu'il peut estre?
 Pour Madamoiselle de Talard,
 au Roy.

D' A M O V R entiere, & tout à bonne fin,
 Sire il te plaist trois poissons bien aimer:
 Premièrement le bien-heureux Dauphin:
 Et le Chabot qui nouë en ta grand' mer:
 Puis ta Grenouille. Ainsi ta pleu nommer
 L'humble Talard, dont enuie en gasouille,
 Disant que c'est vn poisson qui l'eau souille,
 Et qui chantant a la voix mal seraine:
 Mais i'aime mieux du Roy estre Grenouille,
 Qu'estre (en effet) d'un autre la Seraine.

De l'amour chaste.

A M O V R E V X suis, & Venus estonnee
 De mon amour, là où son feu defaut:
 Car ma dame est à l'honneur tant donnee,
 Tant est bien chaste & conditionnee,
 Et tant cerchant le bien qui point ne fault,

Que de l'aimer autrement qu'il ne faut,
 Seroit vn cas par trop dur & amer:
 Elle est (pourtant) bien belle, & si le vaut:
 Mais quand ie sens son cœur si chaste & haut,
 Ie l'aime tant que ie ne l'ose aimer.

Epigramme qu'il perdit contre
 Heleine de Tournon.

P O V R vn dixain que gaignates mardi,
 Cela n'est rien, ie ne m'en fay que rire:
 Et fus tresfaisé alors que le perdi,
 Car aussi biennie vous voulois escrire:
 Et ne scauois bonnement que vous dire,
 Qui est assez pour ce taire tout coy.
 Or vous payez, ie vous baille dequoy,
 D'aussi bon cœur que si ie le donnoye:
 Que pleust à Dieu que ceux à qui ie doy.
 Fussent contents de semblable monnoye.

La Royne de Nauarre respond pour
 Heleine de Tournon.

S I ceux à qui deuez, comme vous dites,
 Vous cognoissoyent comme ie vous cognois,
 Quitte seriez des debtes que vous fites
 Le temps passé, tant grandes que petites,
 En leur payant vn Dixain, toutesfois
 Tel que le vostre, qui vaut mieux mille fois,
 Que l'argent deu par vous, en conscience:
 Car estimer on peut l'argent au poids,
 Mais on ne peut (& i'en donne ma voix)
 Assez, priser vostre belle science.

Replique à la Royne de
 Nauarre.

M E S creanciers, qui de Dixains n'ont cure,
 Ont leu le vostre: & sur ce leur ay dit,

Sire Michel, sire Bonaventure,
 La sœur du Roy a pour moy fait ce dit:
 Lors eux cuidans que fusse en grand credit,
 M'ont appelé Monsieur à cry, & cor,
 Et m'a valu vostre escrit autant qu'or:
 Car promis ont, non seulement d'attendre,
 Mais d'en prester, foy de marchand, encor:
 Et i'ay promis, foy de Clement, d'en prendre.

Du Roy, & de Laure.

O LAURE, Laure, il t'a esté besoing
 D'aimer l'honneur, & d'estre vertueuse:
 Car François Roy, sans cela, n'eust prins soing,
 De t'honorer de tombe somptueuse,
 Ne d'employer sa dextre valeureuse,
 A, par escrit, ta loüange coucher:
 Mais il a fait, pour autant qu'amoureuse
 Tu as esté, de ce qu'il tient plus cher.

Contre les ialoux.

DE ceux qui tant de mon bien se torment,
 I'ay d'une part grande compassion:
 Puis me font rire, en, voyant qu'ils augmentent
 Dedans m'amie vn feu d'affection:
 Vn feu, lequel par leur inuention
 Cuident estandre. O la pauvre cautelle:
 Ils sont plus loing de leur intention
 Qu'ils ne voudroyent que ie fusse loing d'elle.

A vne dame, touchant vn faux rapporteur.

QV I peche plus, luy qui est esuenteur.
 Que i'ay de toy le bien tant souhaitable:
 Ou toy qui fais qu'il est tousiours mienteur,
 Et si le peux faire homme veritable?

Voire,

Voire, qui peulx d'une œuvre charitable
 En guerir trois, y mettant ton estude:
 Luy de mon songe inique & detestable:
 Moy de langueur: & toy d'ingratitude.

Pour vne qui donna la deuise d'un neud
 à un gentilhomme.

LE neud iadis tant fort à desnoüer,
 Fut en un coup d'Alexandre tranché:
 Et celuy neud que t'ay voulu noüer,
 Peu à peu l'as à moitié destaché:
 Mais tu n'as sçeu (& n'en sois point fâché)
 L'autre moitié desnoüer, ne parfaire
 Ton œuvre empris: Là ne sçauroyent rien faire
 Doigts, tant soyēt forts, ne glaine plein d'esclādre,
 O gent il neud, pour te rompre & deffaïre,
 La seule mort sera ton Alexandre.

A deux sœurs Lyonnoïses.

P V I S que vers les sœurs damoiselles
 Il ne m'est possible d'aller,
 Sus dixain, courez deuers elles,
 Au lieu de moy vous faut parler:
 Dites leur que me mettre à l'air
 Je n'ose, dont me poise fort:
 Et que pour faire mon effort
 D'aller visiter leurs personnes,
 Je me souhaite estre aussi fort,
 Comme elles sont belles & bonnes.

A vne amie.

S I le loisir tu as, avec l'ensie
 De me renoir, ô ma ieune esperee,
 Ie te rendray bon conte de ma vie,
 Depuis qu'à toy parlay l'autre serree:

Ce soir fut court, mais c'est chose assensee,
 Que tu m'en peux donner vn par pitié,
 Lequel seroit de plus longue duree,
 Et sembleroit plus court de la moitié.

A Renée.

AMOUR vous a (dés le iour que fusné)
 De mon seruice ordinaire estrenée:
 Et si ne fus de vous onc estrené
 Que de rigueur sous parole obstinée:
 Si vous suppli, noble Nymphé Renée,
 Ce nouuel an parler nouveau langage:
 Et tout ainsi qu'on void changer d'année,
 Vouloir changer enuers moy de courage.

De Madamoiselle de la Rouë.

PEINTRES experts, vostre façon commune
 Changer vous faut, plustost huy que demain:
 Ne peingnez plus vne rouë à fortune,
 Elle a d'amour pris le dard inhumain:
 Amour aussi a pris la Rouë en main,
 Et des mortels par ce moyen se iouë.
 O l'homme heureux, qui de l'enfant humain
 Sera poussé au dessus de la Rouë.

De ladite Damoiselle.

L'AUTRE iour aux champs tout fâché
 Vy vn voleur se lamentant,
 Dessus vne rouë attaché:
 Si luy ay dit, en m'arrestant,
 Ton mal (pauvre homme) est bien distant
 Du torment qui mon cœur empestre:
 Car tu meurs sur la rouë estant,
 Et ie meurs que ie n'y puis estre

Pour vne Mommerie de deux Hermites.

Le premier Hermite.

S Ç A V E Z-vous la raison pourquoy
Hors du monde ie me retire
En vn hermitage à requoy?
Sans faute ie vous le veux dire:
Celle que tant i'ayme & desire,
En lieu de me reconforter,
Tousiours le cul arriere tire:
Le diable la puisse emporter.

L'autre Hermite.

I E m'en vois tout vestu de gris
En vn bois, là ie me confine:
Au monde aussi bien i'amaigris,
M'amie est trop dure, ou trop fine:
Là viuray d'eau & de racine,
Mais (par mon ame) il ne m'en chant:
Cela me sera medecine
Contre mon mal qui est trop chant.

Mommerie de quatre ieunes damoisel-
les, faite de madame de Rohan
à Alençon.

La premiere portant des esles.

P R E N E Z en gré, Princesse, les bons Zeles
De l'entreprinse aux quatre damoiselles,
Dont ie me tien des plus petites l'une:
Mais toutesfois entendez par ces esles,
Qu'à vn besoin pour vous, avecques elles
I'entreprendrois voler iusqu'à la Lune.

La premiere vestue de blanc.

Pour resiouyr vostre innocent,
Auons prins habit d'innocence:
Vous pourriez dire qu'il ne sent

Rien encor de resjouissance:
 Mais (Madame) s'il a puissance
 De sentir mal, quand mal auez:
 Pourquoy n'aura-il iouissance
 Des plaisirs que vous receuez?

La seconde portant des esles.

Madame, ces esles ici
 Ne montrent faute de souci
 Ne trop de ieunesse frivole:
 Elles vous declarent pour moy
 Que quand vous estes hors d'esinoy,
 Le vois, ie vien, mon cœur s'en vole.

La seconde vestue de blanc.

L'habit est blanc, le cœur noir ne fut onques:
 Prenez en bien (noble Princeesse) donques:
 Ce passetemps de nostre inuention:
 Car n'en desplaise à la melancholie,
 Soy resjouyr n'est peché ni folie,
 Sinon à gent de male intention.

Pour la ieune.

Receuez en gré la bourssette,
 Ouuree de mainte couleur:
 Volontiers en don de fillette,
 On ne regarde en la valeur,
 J'auray grand plaisir, avec heur,
 S'il est prins de volonté bonne:
 Car ie le donne de bon cœur,
 Et le cœur mesme ie vous donne.

Pour l'aisnée.

C'est vn don fait d'un cœur pour vous tout né:
 C'est de la main à vous toute addonnée:

Brief, c'est vn don lequel vous est donné
 De celle-là que lon vous a donnée:
 Voire donné d'amour bien ordonnée:
 Parquoy mieux prins sera comme ie pense.
 Si le don plaist, me voila guerdonnée,
 Amour ne veut meilleure recompense.

A la bouche de Diane.

BOUCHE de coral precieux
 Qui à baiser semblez semondre,
 Bouche qui d'un cœur gracieux
 Sçauex tant bien dire & respondre,
 Respondes moy: Doit men cœur fondre
 Deuant vous, comme au feu la cire?
 Voulez-vous bien celuy occire,
 Qui craint vous estre desplaisant?
 Ha bouche, que tant ie desire,
 Dites nenni, en me baisant.

A vne qui faisoit la longue.

QUAND ie vous aime ardalement,
 Vostre beauté toute autre efface:
 Quand ie vous aime froidement,
 Vostre beauté fond comme glace:
 Hastez-vous de me faire grace,
 Sans trop user de cruauté.
 Car si mon amitié se passe,
 Adieu command vostre beauté.

A vne qui luy fit chere par ma-
 niere d'acquit.

NE vous forcez de me cherer,
 Chere ne quiert point violence:
 Mes vers vous veulent reuerer,
 Non obliger vostre excellence:

Si mon amour & ma science
 En vostre endroit n'ont sçeu valoir,
 C'est à moy d'auoir patience:
 Et à vous de ne vous chaloir.

De Cupido, & de sa dame.

AMOUR trouua celle qui m'est amere:
 (Et i'y estois, i'en sçay bien mieux le conte)
 Bon iour, dit-il, bon iour Venus ma mere:
 Puis tout à coup il void qu'il se mesconte:
 Dont la couleur au visage luy monte,
 D'auoir failli honteux Dieu sçait combien.
 Non, non, amour (ce di-ie) n'ayez honte:
 Plus clair-voyans que vous s'y trompent bien.

De sa mere par alliance.

SI mon poil noir en blanc se teint,
 Comment seroit-ce de vieillesse?
 Ma mere est en fleur de iemessse,
 Et n'est au monde vn si beau teint,
 Car le sien tous autres esteint:
 De la voir-faites moy la grace:
 Mais ne contemplez trop sa face,
 Que d'aimer n'entriez en esmoy:
 Et que sa rigueur ne vous face
 Vieillir de langueur, comme moy.

De la Duché d'Estampes.

CE plaisant val que lon nommoit Tempé,
 (Dont mainte histoire est encor embellie)
 Arrosé d'eaux, si doux, si attrempé,
 Sçachez, que plus il n'est en Thessalie,
 Iuppiter Roy, qui les cœurs gaigne & lie,
 L'a de Thessale en France remué,
 Et quelque peu son nom propre mué:
 Car pour Tempé, vent qu'Estampes s'appelle:

Ainsi luy plaist, ainsi l'a situé,
Pour y loger de France la plus belle.

Du passereau de Maupas.

L A s il est mort, pleurez-le, damoiselles.
Le passereau de la ieune Maupas:
Vn autre oiseau, qui n'a plumes qu'aux esles,
L'a deuoré: le cognoissez vous pas?
C'est ce fascheux Amour, qui sans compas
Auecques luy se iettoit au giron
De la pucelle, & voloit enuiron,
Pour l'enflamber, & tenir en detresse:
Mais par despit tua le passeron,
Quand il ne sceut rien faire à la maistresse.

Pour Monsieur de la Rochepot, qui gagea
contre la Royne que le Roy cou-
cheroit avec elle.

O R ça, vous avez ven le Roy,
Ay-ie gaigné? dites ma dame:
Toute seule ie vous en croy,
Sans le rapport de luy, ne d'ame:
Vray est qu'au propos que i'entame,
Le Roy seruiroit bien d'vn tiers:
Vous estes deux tesmoins entiers,
Car l'vne est dame, & l'autre est maistre:
Mais i'en croirois plus volontiers
Vn enfant qui viendrait de naistre.

La Royne de Nauarre, en faueur
d'vne Damoiselle.

Il pensoit bien brusler son chaste cœur
Par doux regards, par souspirs tresardants,
Par vn parler, qui fait amour vainqueur,
Par long seruir, par signes enuidens:

Mais il trouua vne froideur dedans,
 Qui tous ses traits conuertissoit en glace:
 Et, qui pis est, par vne douce audace,
 L'œil chaste d'ell' le regarda si fort,
 Que sa froideur à trauers son cœur passe,
 Et mit son feu, amour, & luy à mort.

Responce pour le gentilhomme.

CE feroit trop, que la belle esmouuoir,
 Le pauvre amant n'y a pensé, ne pense:
 Parler à elle, & la seruir & voir
 Luy sont assez heureuse recompense:
 En confessant, noble fleur d'Excellence,
 Qu'elle l'a bien mis à mort voirement:
 Mais son amour, & son feu véhément,
 Chasteté d'œil ne les pourroit estaindre:
 Car tant plus vit la dame chastement,
 De tant plus croist le desir d'y atteindre.

A vne dame, pour l'aller voir.

ENDORMEZ bien Argus, qui a tât d'yeux,
 Et faites tant que Danger se retire:
 Duisans ne sont, mais par trop ennuyeux,
 A qui aller vers sa dame desirer.
 Là vous pourray de bouche à loisir dire
 Ce dont l'escrit vn mot n'ose parler.
 Qu'en dites vous, madame, y doy-ie aller?
 Non, i'y courray, mes emprises sont telles.
 Comme courrir? I'y pourray bien voler:
 Car i'ay d'Amour avecques moy les esles.

De Charles Duc d'Orleans.

NATURE estant en esmoy de forger
 Ou fille, ou fils, conceut finalement
 Charles si beau, si beau, pour abreger,

Qu'estre fait fille il cuida proprement:
 Mais s'il auoit à son commandement
 Quelque fillette, autant comme luy belle,
 Il y auroit à craindre grandement,
 Que trouué fust plus masle que femelle.

A vne Dame aagée & prudente.

NE pensez point que ne soyez aymable,
 Vostre aage est tant de grace guerdonné,
 Qu'à tous les coups vn Printemps estimable
 Pour vostre Hyuer seroit abandonné:
 Ie ne suis point Paris, iuge estonné,
 Qui faueur fit à beauté qui s'efface:
 Par moy le prix à Pallas est donné,
 De qui on void l'image en vostre face.

A Anne, qu'il songe de nuict.

ANNE ma sœur, dont me vient le songer,
 Qui toute nuict par deuers vous me meine?
 Quel nouuel hoste est venu se loger
 Dedans mon cœur, & tousiours s'y pourmeine:
 Certes ie croy(& ma foy n'est point vaine)
 Que c'est vn Dieu: me vient-il consoler?
 Ha, c'est Amour, ie le sens bien voler
 Anne ma sœur, vous l'auiez fait mon hoste,
 Et le sera, me deust-il affoller,
 Si celle-là qui l'y mit ne l'en oste.

De Marguerite d'Alençon, sa
 sœur d'Alliance.

VN chacun qui me fait requeste
 D'auoir œurre de ma façon,
 Voise tout chercher en la teste
 De Marguerite d'Alençon:
 Ie ne say dizain ne chanson;
 Chant Royal, Ballade, n'Epistre,

Qu'en sa teste elle n'enregistre
Fidelement, correct, & seur,
Ce sera mon petit registre,
Elle n'aura plus nom ma seur.

De la dame & de soy mesmes.

DES que m'amie est vn iour sans me voir
Elle me dit, que i'en ay tardé quatre:
Tardant deux iours, elle dit ne m'auoir
Veu de quatorze, & n'en veut rien rabatre:
Mais pour l'ardeur de mon amour abbatre:
De ne la voir i'ay raison apparente.

Voyez, amans, nostre amour differente:
Languir la fais, quand suis loing de ses yeux:
Mourir me fait, quand ie la voy presente,
Iugez, lequel vous semble aimer le mieux.

De Ieanne Princeſſe de Nauarre.

B IEN soit venue aupres de pere & mere,
Leur fille vnique, & le chef d'œuure d'eux,
Elle nous trouue en douleur trop amere,
Voyans vn Roy mal sain, làs, voire deux:
Elle nous trouue vn œil qui est piteux,
L'autre qui rid à sa noble venue:
Et comme on voit souuent l'obscur nuë
Claire à moitié par celestes rayons,
Ainsi nous est demy ioye aduenue:
Dieu daint qu'en bresfentiere nous l'ayons.

De Madamoiselle du Brueil.

I E VNE beauté, bon esprit, bonne grace,
Cent fois le iour ie m'esbahy comment
Tous trois auez en vn corps trouué place
Si à propos & si parfaitement.

Celle à qui Dieu fait ce bon traitement,
Doit bien aymer le iour de sa naissance:
Et moy le soir, qui fut commencement
De prendre à elle honneste cognoissance.

Du Comte de Lanyuolare.

LE vertueux Comte Lanyuolare
Italien, droit à l'assaut alla:
Trois fois nauré, son bon sens ne s'esgare,
Trois fois remonte, & trois fois deualla:
Mais sa fortune en fin l'arresta là.

O gentil cœur (quand bien ie te contemple)
Digne de Mars estre esleué au temple:
Tu as viuant seruy France aux dangers,
Et apres mort sers encores d'exemple
De loyauté, aux sondars estrangiers.

D'Albert, ioüeur de Luth du Roy.

QUAND Orpheus reuiendrait d'Elisee,
Du ciel Phebus, plus qu'Orpheus expert,
Ià ne seroit leur musique prisee
Pour le iour d'huy, tant que celle d'Albert:
L'honneur d'ainesse est à eux, comme appert:
Mais de l'honneur de bien plaire à l'oüyr,
Ie dy qu'Albert, par droit, en doit ioüyr:
Et qu'un ouurier plus exquis n'eust sçeu naistre,
Pour un tel Roy que François resioüyr:
Ne pour l'ouurier un plus excellent maistre.

D'Anne ioüant de l'Espinette.

LORS que ie voy en ordre la brunette
Ieune, en bon poinct, de la ligne des dieux,
Et que sa voix, ses doigts, & l'Espinette
Meinent un bruit doux, & melodieux.
I'ay du plaisir, & d'oreilles, & d'yeux,

Plus que les saints en leur gloire immortelle:
 Et autant qu'eux ie deuiens glorieux,
 Dès que ie pense estre vn peu aimé d'elle.

Pour Madame d'Orsonuilliers,
 Au Roy de Nauarre.

I'ay ioué rondement,
 Sire, ne vous desplaise:
 Vous m'auéz finement
 Couppé la queue raisée,
 Et puis que ie m'en taisse?
 Iamais ne se feroit.
 Mais seriez vous bien aise,
 Qui la vous couperoit?

Responce pour le Roy de Nauarre.

S La queue ay coupee
 Au ieu si nettement,
 Point ne vous ay trompee,
 I'ay ioué rondement:
 Aussi honnestement
 Faisons marché qui tienne:
 Pour iouer finement,
 Ie vous preste la mienne.

A la commere.

PARDONNEZ moy ma commere m'amie,
 Si deuers vous bien tost ne puis aller,
 Au bon vouloir certes il ne tient mie:
 Car pour souuent avecques vous parler,
 De paradis ie voudrois deualler.
 Que voulez vous? la fortune à present
 Ne me permet de seruire estre exempt:
 Mais maugré elle, en brest temps qui trop dure,
 Vous reuerray, & si m'aurez present
 Ce temps pendant de cœur & d'escriture.

A Monsieur de Iuilly.

L'ARGENT par terme recueilly
 Peu de profit souuent ameine:
 Parquoy, Monsieur de Iuilly,
 Qui sçauetz le vent qui me meine,
 Plaise vous ne prendre la peine
 De diuiser si peu de bien:
 Car ma boîte n'est pas si pleine
 Que cinq cens francs n'y entre bien.

Il conuie trois Poëtes à disner.

DEMAIN que Sol veut le iour dominer,
 Vien Boissonné, Villas, & la Perriere:
 Je vous conuie avec moy à disner,
 Ne reiettez ma semonce en arriere:
 Car en disnant, Phebus, par la verriere
 Sans la briser, viendra voir ses supposts:
 Et donnera faueur à nos propos,
 En les faisant dedans nos bouches naistre.
 Fy du repas, qui en paix & repos
 Ne sçait l'esprit avec le corps repaistre.

Du Sire de Montmorency Conne-
stable de France.

MEVR en conseil, en armes redoutable,
 Montmorency à toute vertu né,
 En verité tu es fait Connestable,
 Et par merite, & par ciel fortuné:
 Dieu doint qu'en brief du glaiue à toy donné
 Tu faces tant par prouesse & bon heur,
 Que cestuy-là qui en fut le donneur,
 Par ton seruice ait auant de puissance
 Sur tout le monde en triomphe & honneur
 Comme il t'en a donné dessus la France.

D'un doux bailer.

CE franc baiser, ce baiser amiable,
Tant bien donné, tant bien reçu aussi,
Qu'il estoit doux! O beauté admirable!
Baisez moy donc cent fois le iour uinsi.
Me receuant dessous vostre mercy
Pour tout iamaiz: ou vous pourrez bien dire,
Qu'en me donnant vn baiser addoucy,
M'aurez donné perpetuel martire.

A Anne, luy declarant sa pensee.

P V I S qu'il vous plaist entendre ma pensee,
Vous la sçaurez, gentil cœur gracieux:
Mais ie vous pri' ne soyez offensee,
Si en pensant suis trop audacieux.

Ie pense en vous, & au fallacieux
Enfant Amour, qui par trop sottement
A fait mon cœur aymer si hautement.
Si hautement, helàs, que de ma peine
N'ose esperer vn brin d'allegement,
Quelque douceur dequoy vous soyez pleine.

A Ieanne.

V O S T R E bouche petite & belle,
Et de gracieux entretien,
Puis vn peu son maistre m'appelle,
Et l'alliance ie retien,
Car ce m'est honneur & grand bien.
Mais quand vous me printes pour maistre,
Que ne disiez vous aussi bien,
Vostre maistresse ie veux estre?

A la Royne de Nauarre.

N O V S fusmes, sommes, & serons
Mort, & malice, & innocence:

Le pas de mort nous passerons,
 Malice est tousiours en presence:
 Dieu en nostre premiere essence
 Nous voulut d'innocence orner.
 O la mort pleine d'excellence,
 Qui nous y fera retourner!

A Anne, du iour de sainte Anne.

P V I S que vous portez le nom d' Anne,
 Il ne faut point faire la beste:
 Dés aujourd'huy ie vous condamne
 A solenniser vostre feste:
 Où autrement, tenez vous preste
 De voir vostre nom à neant:
 Aussi pour vous trop doux il sonne,
 Veü la rigueur de la personne:
 Vn dur nom vous est mieux seant.

Des Cerfs en rut, & des amoureux.

L E S Cerfs en rut pour les biches se battent:
 Les amoureux pour les dames combattent:
 Vn mesme effet engendre leurs discours:
 Les Cerfs en rut d'amours brament & crient:
 Les amoureux gemissent, pleurent, prient:
 Eux & les Cerfs feroient de beaux accords:
 Amants sont cerfs à deux pieds sous vn corps,
 Ceux-cy à quatre: & pour venir aux testes,
 Il ne s'en faut que ramures, & cors,
 Que vous amans ne soyez aussi bestes.

A Maurice Sceue Lyonnois.

E N m'oyant chanter quelquefois
 Tu te plains qu'estre ie ne daigne
 Musicien, & que ma voix
 Merite bien que l'on m'enseigne.

Voire que la peine ie preigne
 D'apprendre, vt, ré, mi, fa, sol, la,
 Que diable veux-tu que i'apprenne?
 Ie ne boy que trop sans cela.

Au Poëte Borbonius.

L'ENFANT Amour n'est pas si petit Dieu,
 Qu'un paradis il n'ait sous sa puissance:
 Vn purgatoire aussi pour son milieu,
 Et vn enfer plein d'horrible nuisance:
 Son paradis, c'est quand la iouissance
 Aux poursuyuans par grace il abandonne:
 Son purgatoire est alors qu'il ordonne
 Paistre nos cœurs d'un espoir incertain:
 Et son enfer, c'est à l'heure qu'il donne
 Le voler bas, & le vouloir hautain.

Il salue Anne.

DIEU te gard douce, amiable calandre,
 Dont le chant fait ioyeux les ennuyez:
 Ton dur départ me fit larmes espandre:
 Ton doux reuoir m'a les yeux essuyez:
 Dieu gard le cœur sus qui sont appuyez
 Tous mes desirs: Dieu gard l'œil tant adextre,
 Là où amour a ses traits estuyez:
 Dieu gard sans qui gardé ie ne puis estre.

Dialogue de luy, & de sa Muse.

MUSE, dy moy, pourquoy à ma maistresse
 Tu n'as sçeu dire adieu à son départ?

L A M U S E.

Pource que lors ie mourus de destresse:
 Et que d'un mort vn mot iamais ne part.

M A R O T.

Muse, dy moy, comment donques Dieu gard

Tu luy peulx dire ainsi par mort raie?

L A M V S E.

Va pauvre sot, son celeste regard
(La renoyant) m'a redonné la vie.

D'une dame de Normandie.

V N iour la dame en qui si fort ie pense,
Me dit vn mot de moy tant estimé,
Que ie ne puis en faire recompense,
Fors de l'auoir en mon cœur imprimé.
Me dit, avec vn ris accoustumé,
Ie croy qu'il faut qu'à t'aimer ie parviene:
Le luy responds, garde n'ay qu'il m'aduienne
Vn si grand bien: & si ose affermer,
Que ie deuerois craindre que celà vienne,
Car i'aime trop quand on me veut aimer.

Responce de ladite Dame.

L E peu d'amour qui donne lieu à crainte,
Perdre vous fait le tant désiré bien:
Car par celà, amy, ie suis contrainte
De reuoquer le premier propos mien.
Ne vous pleignez, donc si vous n'avez rien,
Ou si pour bien mal on vous fait auoir:
Car qui pour bien pense mal recevoir,
Indigne il est d'auoir vn seul bon tour,
Voire de plus sa maistresse ne voir,
Puis que la peur triomphe de l'amour.

Replique à ladite Dame.

I E n'ay pas dit que ie crains d'estre aimé:
I'ay dit, sans plus, que ie deuerois le craindre,
De peur d'entrer en feu trop allumé:
Mais mon desir ce deuoir vient estaindre:
Car ie voudrois à ton amour atteindre,

Et tant t'aimer que i'en fusse en torment:
 Qui ne sçait donc amour bandé bien paindre,
 Me vienne voir, il apprendra comment.

D'Anne qu'il aime fort.

I A M A I S ie ne confesseroy,
 Qu'amour d'Anne ne m'a sçeu poindre:
 Je l'aine, mais trop l'aymeroy,
 Quand son cœur au mien voudroit ioindre:
 Si mon mal quiers, m'amour n'est moindge.
 Ne moins prise le Dieu qui vole:
 Si ie suis fol, amour m'affole,
 Et voudroy, tant i'ay d'amitié,
 Qu'autant que moy elle fut folle,
 Pour estre plus fol la moitié.

Au Roy de Nauarre.

M O N second Roy, i'ay vne haquenee
 D'assez bon poil, mais vieille comme moy:
 A tout le moins long temps a qu'elle est nee,
 Dont elle est foible, & son maistre en esnoy:
 La pauvre beste, aux signes que ie voy,
 Dit qu'à grand' peine ira iusqu'à Narbonne:
 Si vous voulez, en donner vne bonne,
 Sçauex comment Marot l'acceptera,
 D'außi bon cœur comme la sienne il donne
 Au fin premier qui la demandera.

Du retour du Roy de Nauarre.

L A I S S O N S enuuy, maison de Marguerite,
 Nostre Roy s'est deuers nous transporté:
 Quand il s'en va, son aller nous despité:
 Quand il reuiert chacun est conforté:
 Or vueille Dieu, s'il a rien apporté,
 Pour l'an nouveau à nostre souueraine,
 Que soit vn fils, duquel soit si tost pleine

Qu'au mesme an pour nous fuisse estre né:
 A celle fin que d'une seule estreine
 On puisse voir tout vn peuple estrené.

De Madame de Laual en
 Dauphiné.

A L'APPROCHER de la nouvelle année,
 Nouvelle ardeur de composer m'a pris,
 Non de la paix, ne de trefue donnée:
 Mais de Laual noble dame de prix:
 Sur ceste ardeur crainte d'estre repris
 M'a dit, Marot tais toy pour ton deuoir:
 Car pour ce faire il te faudroit auoir
 Autant de mains, autant d'esprits & d'ames,
 Qu'il est de gens d'estime, & de sçauoir,
 Tous estimans Laual entre les dames.

De l'entree des Roys, & Roynes de
 Nauarre à Cahors.

PRENONS le cas, Cahors que tu me doynes
 Autant que doit à son Maro Mantue:
 De toy ne veux, sinon que tu recoynes
 Mon second Roy d'un cœur qui s'esuertue:
 Et que tu sois plus gaye & mieux vestue
 Qu'aux autres iours: car son espouse humaine
 Y vient aussi, qui ton Marot t'ameine,
 Lequel tu as filé, fait, & tissu:
 Ces deux trop plus d'honneur te feront pleine
 D'entrer en toy, que moy d'en estre issu.

Pour le may planté par les Imprimeurs
 de Lyon deuant le logis du
 Seigneur Triuulſe.

A v ciel n'y a ne Planette, ne Signe,
 Qui si à point sçent gouverner l'année,

Comme est Lyon la cité gouuernée
 Par toy, Triuulſe, homme clair & inſigne.
 Cela diſons pour ta vertu condigne,
 Et pour la ioye entre nous demenee,
 Dont tu nous as la liberté donnée,
 La liberté, des treſors la plus digne.
 Heureux vieillard, les gros tabours tonnans,
 Le may planté, & les fifſſres ſonnans,
 En vont loüant toy: & ta noble race.
 Or penſe donc, que ſont nos volontez,
 Ven qu'il n'eſt rien, iuſqu'aux arbres plantez,
 Qui ne t'en louë, & ne t'en rende grace.

A Madame de Pons.

Vous auez droit de dire, ſur mon ame,
 Que le Boſquet ne vous pleuſt onc ſi fort:
 Car dès qu'il a ſenti venir ſa dame
 Pour prendre en luy ſeiour & reconfort,
 D'eſtre agreable a mis tout ſon effort,
 Et a veſtu ſa verte robe neuue,
 De ce ſeiour le Pau tout fier ſe treuue,
 Les roſſignols s'en tiennent angeliques:
 Et trouuerez, pour en faire la preuue,
 Qu'au departir ſeront melancholiques.

A Renée de Parthenay.

Quand vous oyez, que ma Muſe reſonne
 En ce Boſquet, qu'oïſeaux font reſonner,
 Vous vous pleignez que rien ie ne vous donne,
 Et ie me plains que ie n'ay que donner,
 Sinon vn cœur, tout preſt à s'addonner
 A voz plaiſirs. Ie vous en ſay donc offre:
 C'eſt le treſor le meilleur de mon coffre:
 Seruez-vous en, ſi deſir en auez.

Mais quel besoing est-il que ie vous offre
Ce que gagner d'un chacun vous sçavez?

Du mois de May, & d'Anne.

MOIS amoureux, mois vestu de verdure,
Mois qui tant bien les cœurs fais esjouyr,
Comment pourras, veu l'ennuy que i'endure,
Faire le mien de liesse iouyr?
Ne prez, ne champs ne rosignols ouyr
N'y ont pouuoir: quoy donc? ie te diray:
Tant seulement fay Anne resjouyr,
Incontinent ie me resjouyray.

De son feu, & de celuy qui se print au
Bosquet de Ferrare.

P V I S qu'au milieu de l'eau d'un puisât fleuve
Le vert Bosquet par feu est consumé,
Pourquoy mon cœur en cendre ne se treuve
Au feu, sans eau, que tu m'as allumé?
Le cœur est sec, le feu bien enflammé!
Mais la rigueur (Anne) dont tu es pleine,
Le voir souffrir a tousiours mieux aimé,
Que par la mort mettre fin à sa peine.

A V R O Y.

T A N D I S que i'estois par chemin,
L'estat sans moy print sa cloture:
Mais (Sire) un peu de parchemin
M'en pourra faire l'ouuerture:
Puis le tresorier dit & iure,
Si du parchemin puis auoir,
Qu'il m'en fera par son sçauoir
De l'or, c'est vne grand' pratique:
Et ne l'ay encore sçeu voir
Dans les fourneaux du Magnifique.

A monsieur Preud'homme Tresorier
de l'Espargne.

V A tost, Dizain, solliciter la somme,
I'en ay besoing: pourquoy crains, & t'amuses?
Tu as affaire à vn deux fois Preud'homme,
Grand amateur d'Apollo & des Muses:
Afin (pourtant) que de s'amour n'abuses,
Parle humblement, que mon Zele apperçoüe,
Et qu'en lisant quelque plaisir conçoüe.
Mais dequoy sert tant d'admonnestement?
Fay seulement que si bien te recoüe,
Que receuoir ie puisse promptement.

A Anne tencee pour Marot.

P V I S que les vers que pour toy ie compose,
T'ont fait tencer, Anne ma sœur, m'amie,
C'est bien raison que ma main se repose.
Ce que i'ay fay: ma plume est endormie,
Encre, papier, la main pasle & bleemie
Reposent tous par ton commandement:
Mais mon esprit reposer ne peut mie,
Tant tu me l'as trauaillé grandement.
Pardonne donc à mes vers le torment,
Qu'ils t'ont donné: & ainsi que ie pense,
Ils te feront viure eternellement:
Demandes-tu plus belle recompense?

A deux ieunes hommes qui escriuoient
à la louiange.

A D O L E S C E N S, qui la peine auez prise
De m'enrichir de loz non meritè,
Pour en louiant dire bien verité,
Laissez moy là: & louëz moy Loyse.
C'est le doux feu, dont ma Muse est esprise:

C'est de mes vers le droit but limité:
 Hauffez-la donc en toute extremité:
 Car bien prise me sens, quand on la prise.
Et n'enquerez dequoy louer la faut:
 Rien qu'amitié en elle ne defaut:
 I'y ay trouuë amitié à redire:
Mais, au surplus, escriuez hardiment
 Ce que voudrez: faillir aucunement
 Vous ne sçauriez, sinon de trop peu dire.

D'une mal mariée.

FILLE qui prend facheux mari,
 (Ce disoit Alix à Colette)
 Aura toujours le cœur marri,
Et mieux vaudroit dormir seulette.
 Il est vray, dit sa sœur doucette:
 Mais contre vn facheux endormi,
 La vraye & certaine recepte
 Ce seroit de faire vn ami.

A vne, portant bleu pour couleurs.

TANT que le bleu aura non loyauté
 Si on m'en croit, il vous sera osté:
 I'entens osté, sans iamaïs le vous rendre.
 Mais quand verrez, conclud, & arresté,
 Que bleu sera nommé legereté,
 Vous le pourrez à l'heure bien reprendre.

A Crauan sien ami, malade.

AMI Crauan, on t'a fait le rapport
 Depuis vn peu, que i'estois trespasé.
 Je prie à Dieu que le Diable m'emport
 S'il en est rien, ne si i'y ay pensé.
 Quelque ennemi a ce bruit anancé,
Et quelques ami m'a dit que mal te portes:

Ce sont deux bruits de differentes sortes.

Las on dit vray: c'est vn bruit bien mauuade,
 Quand à celuy qui a fait l'ambassade
 De mon trespas croy moy qu'il ment, & mord:
 Que pleust à Dieu que tu fusses malade
 Ne plus ne moins qu'à present ie suis mort.

A monsieur le Duc de Ferrare.

Q V A N D la vertu cognut que la fortune
 Me conseilloit abandonner la France,
 Elle me dit: Cherche terre oportune
 Pour ton recueil, & pour ton assurance:
 Incontinent, Prince, i'eus esperance,
 Qu'il seroit bon deuers toy se retraire,
 Qui tous enfans de vertu veulx attirer,
 Pour decorer ton Palais somptueux:
 Et que plaisir ne prendrois à ce faire,
 Si tu n'estois toy-mesmes vertueux.

A ses amis, quand laissant la Roynne de
 Nauarre fut receu en la maison &
 estat de Madame Renee Du-
 chesse de Ferrare.

M E S amis, i'ay changé ma dame:
 Vne autre a dessus moy puissance,
 Nee deux fois, de nom, & d'ame,
 Enfant de Roy par sa naissance:
 Enfant du ciel par cognoissance
 De celuy qui la sauuera:
 De sorte, quand l'autre sçaura,
 Comment ie l'ay telle choisie,
 Ie suis bien seur qu'elle en aura
 Plus d'aise que de ialousie.

Huitain fait à Ferrare.

D E ceux qui tant de mon mal se torment,

J'ay d'une part grande compassion:
 Puis ie m'en ry, en voyant qu'ils augmentent
 Dedans m'amie vn feu d'affection:
 Vn feu lequel par leur inuention
 Cuident estaindre. O la pauvre cautelle!
 Ils sont plus loing de leur inuention,
 Qu'ils ne voudroyent que ie fusse loing d'elle.
 A la ville de Paris.

P A R I S, tu m'as fait maints alarmes,
 Iusqu'à me pourfuyure à la mort:
 Ie n'ay que blasomié tes armes:
 Vn ver, quand on le presse il mord:
 Encor la coulpe m'en remord:
 Ne sçay de toy comment sera:
 Mais de nous deux le diable emport
 Celuy qui recommencera.

Pour le Perron de Monseigneur le
 Dauphin au Tournoy des che-
 ualiers errans.

I c y est le Perron
 D'amour loyalle & bonne,
 Où maint coup d'esperon,
 Et de glaiue se donne.
 Vn cheualier Royal
 Y a dressé sa tente:
 Et sert de cœur loyal
 Vne dame excellente.

Dont le nom gracieux
 N'est ià besoing d'escrire:
 Il est escrit aux cieux,
 Et de nuict se peut lire.

C'est endroit de forest
 Nul cheualier ne passe,
 Sans confesser qu'elle est
 Des dames l'ontrepasse.

S'il en doute, ou debat,
Point ne faut qu'il presume
S'en aller sans combat,
C'est du lieu la coustume.

Pour le Perron de Monseigneur
d'Orleans.

VOYCI le val des constans amoureux,
Où tient le Parc l'Amant cheualeux,
Qui n'aima onc, n'aime, & n'aimera qu'une:
D'ici passer n'aura licence aucune
Nul chevalier, tant soit preux & vaillant,
Si ferme Amour est en luy defaillant.
S'il est loyal, & veut que tel se treuve,
Il luy conuient leuer pour son esprouue
Ce marbre noir, & si pour luy trop poise,
Cercher ailleurs son aduventure voise.

De Monsieur du Val, Tresorier
de l'Espargne.

TOY noble esprit, qui veux chercher les Muses,
En Parnasus (croy moy) ne monteras:
De les trouuer sur le mont tu t'amuses,
Dont, si m'en crois, au Val t'arresteras,
Là d'Helicon la fontaine verras,
Et les neuf sœurs, Muses bien entendues,
Qui puis vn peu (ainsi le trouueras)
Du mont Parnase, au Val sont descendues.

Responce de Monsieur du Val.

TOY noble esprit qui voudras t'arrestier
En aucun Val, pour les neuf Muses voir,
Et tous tes sens de nature apprestier,
Pour aucun fruct de leur science auoir,
Ne pense pas vn tel bien receuoir

D'un val en friche, où ces sœurs ont trouué
 Nouveau vassal: mais s'il est abbreuüé
 De la liqueur qui par Marot distile
 De Parnasus, lors sera espromüé,
 Combien tel mont peut vn val faire vtile.

De Madame de l'Estrange.

CELLE qui porte vn front clair & serain,
 Semblant vn ciel, où deux planettes luisent,
 En entretien, grace & port souverain,
 Les autres passe autant qu'argent l'airain,
 Et tous ces poincts à l'honorer m'induisent.
 Les escriuains qui ses vertus deduisent,
 La nomment tous madame de l'Estrange:
 Mais, veu la forme, & la beauté qu'elle a
 Je vous suppli, compagnons, nommez-la
 D'oresnauant, ma dame qui est Ange.

A l'Empereur.

LORS que, Cesar, Paris il te pleust voir,
 Et que pour toy la ville estoit ornee,
 Vn iour deuant il ne fit que plouuoir,
 Et lendemain claire fut la iournee.

Si donc faueur du ciel te fut donnee:
 Cela, Cesar, ne nous est admirable:
 Car le ciel est, comme par destinee,
 Tout coustumier de t'estre fauorable.

De Viscontin, & de la calandre
 du Roy.

INCONTINENT que Viscontin mourut,
 Son ame entra au corps d'une calandre:
 Puis de plein vol vers le Roy s'en courut,
 Encor vn coup son seruice reprendre.
 Et pour mieux faire à son maistre comprendre,

Que c'est luy mesme, & qu'il est retenu,
Comme on l'ouyt parler gros, & menu,
Contrefaisant d'hommes geste & faconde,
Ores, qu'il est calandre deuenu,
Il contrefait tous les oiseaux du monde.

D'un gros Prieur.

V N gros Prieur son petit fils bai soit,
Et mignardoit au matin en sa couche:
Tandis rotir sa perdrix on faisoit:
Se leue, crache, esneutit, & se mouche:
La perdrix vire: Au sel de broque en bouche
La deuora, bien sçauoit la science:
Puis quand il eut prins sur sa conscience
Broc de vin blanc, du meilleur qu'on eslise,
Mon Dieu, dit-il, donne moy patience,
Qu'on a de maux pour seruir sainte Eglise.

Dela ville de Lyon.

O N dira ce que lon vouldra
Du Lyon, & sa cruauté:
Tousiours, ou le sens me faudra,
I'estimeray sa priuauté:
I'ay trouué plus d'honesteté,
Et de noblesse en ce Lyon,
Que n'ay pour auoir frequenté
D'autres bestes vn million.

A vne, dont il ne pouuoit oster
son cœur.

P V I S qu'il convient pour le pardon gaigner,
De tous pechez, faire confession:
Et pour d'Enfer l'esperit eslongner,
Avoir au cœur ferme contrition:
Ie te supply fay satisfaction

Du pauvre cœur qu'en peine tu retiens:
Où si le veux en ta possession,
Confesse donc mes pechez & les tiens.

A Pierre Marrel, le merciant
d'un couteau.

T O N vieil couteau, Pierre Marrel, rouillé
Semble ton vit ià retrait & mouillé:
Et le fourreau tant laid où tu l'engaines,
C'est que tousiours as aimé vieilles guines:
Quant à la corde à quoy il est lié,
C'est qu'attaché seras & marié:
Au manche aussi de corne, cognoit-on
Que tu seras cornu comme un mouton:
Voila le sens, voila la prophetie
De ton couteau, dont ie te remercie.

D'Alix, & de Martin.

M A R T I N estoit dedans un bois taillis
Avec Alix, qui par bonne maniere
Dit à Martin: Le long de ces pallis
T'amie Alix d'amour te fait priere:
Martin dit lors, S'il venoit par derriere
Quelque lourdaud, ce seroit grand' vergongne:
Du cul (dit ell') vous ferez signe, arriere,
Passez chemin, laissez faire besongne.

D'un cheual, & d'une Dame.

S I i'ay content un beau cheual payé,
Il m'est permis de dire qu'il est mien:
Qu'il a beau trot, que ie l'ay essayé:
En ce faisant cela me fait grand bien.
Donques si i'ay payé content & bien,
Celle qui tant sous moy le cul leua,
Il m'est permis de vous dire combien
Elle me coute, & quel emble elle va.

D'une Dame desirant voir Marot.

A I N S que me voir, en lisant mes escrits,
Elle m'aima: puis, voulut voir ma face:
Si m'a veu noir, & par la barbe gris:
Mais pour cela ne suis moins en sa grace.

O gentil cœur, Nymphé de bonne race
Raison auez, car ce corps ià grison,
Ce n'est pas moy, ce n'est que ma prison:
Et aux escrits dont lecture vous fites,
Vostre bel œil (à parler par raison)
Me vid trop mieux, qu'à l'heure que me vites.

A vne Dame de Lyon.

Sus lettre, faites la petite
A la Brunette Marguerite.

S I le loisir tu as, avec l'enuie
De faire vn tour ici pres seulement,
Ie te rendray bon conte de ma vie,
Depuis le soir qu'eus à toy parlement:
Ce soir fut court: mais ie sçay seurement
Que tu en peux donner vn par pitié,
Qui dureroit dix fois plus longuement,
Et sembleroit plus court de la moitié.

Responce par ladite Dame.

Lettre saluez humblement,
De Maro, le seul fils, Clement.

Q V A N D tu voudras, le loisir & l'enuie
Dont me requiers sera bien tost venue:
Et de plaisir seray toute rauie
Lors me voyant de toy entretenue.

Le souuenir de ta grace cogneue
Du soir auquel i'eus à toy parlement,

Souuent me fait par amour continue
Avoir desir de recommencement.

A Monsieur Crassus, qui luy vouloit
amasser deux mil escus.

CESSE, Crassus, de fortune contraindre,
Qui grand tresor ne veut m'estre ordonné:
Suffise toy qu'elle ne peut estaindre
Ce nom, ce bruit, que vertu m'a donné:
C'est à François, ce grand Roy couronné
Am'enrichir. Quant aux escus deux mille
Que m'assembler ne trouues difficile
D'autant d'amis: En verité ie tien,
Qu'il n'y a chose au monde plus facile,
Si tous auoyent semblable cœur au tien.

De la conualescence du Roy. 1537.

ROY des François, François premier du nom,
Dont les vertus passent le grand renom;
Et qui en France, en leur entier rameines
Tous les beaux arts, & sciences Romaines.
O de quel grand benefice estendu,
De Dieu sur nous, à nous il t'a rendu!
Qui pour acces de sieure longue & grosse,
Auois destia le pied dedans la fosse!
Ià te ploroit France de cœur & d'œil:
Ià pour certain, elle portoit le dueil:
Mais mort qui fit de toy si grand's approches,
Iamais ne sceut endurer nos reproches:
Et t'a rendu, par grand despit, à nous,
Dont deuant Dieu nous ployons les genoux.

Ainsi tu sçais combien, par faux alarmes,
La mort a fait, pour toy, jeter des larmes.
Et si te peux vanter en verité
De succeder à ta posterité,

Et d'estre Roy apres ton successeur:
 Car ià pour Roy le tenons pour tout seur.
 Vy donc François, ainsi que d'une vie
 D'entre les mains des trois Parques ravie:
 Pren les plaisirs & biens qui s'enuoyent,
 Et qui de toy desrober se vouloyent.
 Que Dieu te doint venir tout bellement
 Au dernier poinct naturel tellement
 Que de la vie en ce poinct retournee,
 Ne puisses perdre vne seule iournee.

A V R O Y.

S I mon Seigneur, mō Prince, & plus que pere,
 Qui des François, François premier se nomme,
 N'estoit point Roy de sa France prespere,
 Ne Prince avec: mais simple gentilhomme,
 I'irois autant dix fois par dela Rome,
 Que i'en suis loing, chercher son accointance,
 Pour sa vertu, qui plus fort le couronne
 Que sa fortune & Royale prestance:
 Mais seuhaiter cas de telle importance,
 Seroit vouloir mon bien partivulier,
 A luy dommage, & tort fait à la France,
 Qui a besoing d'un Roy tant singulier.

Dizain au Roy enuoyé de Sauoye.

I 5 4 3.

L O R S que la peur aux talens met des esles,
 L'homme ne sçait ou s'en fuir ne courre:
 Si en enfer il sçait quelques nouvelles
 De sa seurte, au fin fons il se fourre:
 Puis peu à peu sa peur vient à escourre,
 Ailleurs s'en va. Sire, i'ay fait ainsi:
 Et vous requier de permettre qu'ici
 A seurte service ie vous face:

Puny assez ie J'aray en soucy,
De plus ne voir vostre Royale face.

Du retour de Tallard à la Cour.

P V I S que voyons à la cour revenue
Tallard la fille, à nulle autre seconde,
Confesser faut par sa seule venue,
Que les esprits reuiennent en ce monde:
Car rien qu'esprit n'est la petite blonde,
Esprit qui point aux autres ne ressemble.
Veu que de peur, s'ils reuiennent, on tremble:
Mais cestuy-cy, n'espouuente ne nuit.
O esprit donc bon feroit ce me semble,
Auecques toy rabboter toute nuit!

DIZAIN.

M A L-H E V R E V X suis, ou à mal-heu-
reux maistre,
Qui tant de fois, sur moy a desiré,
Qu'aupres de luy sa deesse peust estre,
Par qui long temps amour l'a martyré,
Or elle y est. Mais ce Dieu a tiré
Dedans son cœur autre fiesche nouvelle,
Mon maistre (hélas) voyez chose cruelle:
Car d'un costé vostre desir m'aduiant,
De l'autre non: car ie porte avec elle
Un autre amy, qui vostre place tient.

DIZAIN.

V N E dame du temps passé,
Vyn'aguères entretenue
D'un vieil gentilhomme cassé,
Qui auoit la barbe chenuë:
Alors la souhaittaes nuë
Entre ses bras main puis qu'il tremble.

Et puis que morte elle ressemble,
 Monsieur, si pitié vous remord,
 Ne les faites coucher ensemble,
 De peur qu'ils n'engendrent la mort.

De la fille de Vaugourt.

V A U G O U R T parmy sa domestique bande,
 Voyant sa fille Augustine ià grande,
 S'attendoit bien de brief vn gendre auoir,
 Et enfans d'elle aggreables à voir,
 Qui luy rendroyent sa vieillesse contente,
 Or a perdu sa fille & son attente:
 Et luy a prins la mort, par vn trespas,
 Ce qu'il auoit, & ce qu'il n'auoit pas.

D'Isabeau.

I S A B E A U, ceste fine mouche,
 Clavier (tu entens bien Clement)
 Je sçay que tu sçais qu'elle est lonche,
 Mais ie te veux dire comment:
 Elle l'est si horriblement,
 Et de ses yeux si mal s'accoutre,
 Qu'il vandroit mieux, par mon serment,
 Qu'elle fust auengle tout outre.

A Anne.

L E clair Soleil par sa presence efface,
 Et fait fuyr les tenebreuses nuëls,
 Ainsi pour moy (Anne) deuant ta face
 S'en vont fuyans mes langoureux ennuis.

Quand ne te voy, tout ennuyé ie suis:
 Quand ie te voy, ie suis bien d'autre sorte.
 Dont vient celà? sçauoir ie ne le puis,
 Si n'est d'Amour, Anne, que ie te porte.

A vn ieune Escolier docte; griefue-
ment malade.

CHARLES, mon fils, prenez courage,
Le beau temps vient apres l'orage,
Après maladie santé:
Dieu a trop bien en vous planté;
Pour perdre ainsi son labourage.

Huitain.

I'AY vne lettre entre toutes eslite:
I'ayme vn pays, & ayme vne chanson:
N'est la lettre, en mon cœur bien escrite,
Et le pays est celuy d'Alençon.
La chanson est (sans en dire le son)
Allegez moy douce plaisant' brunette:
Elle se chante à la vieille façon:
Mais c'est tout vn, la brunette est ieunette.

Huitain.

PLUS ne suis ce que i'ay esté
Et ne le scaurais iamais estre.
Mon beau Printemps & mon Esté
Ont fait le saut par la fenestre.
Amour, tu as esté mon maistre,
Ie t'ay seruy sur tous les dieux.
O si ie pouuois deux fois naistre,
Comment ie te seruirois mieux!

Responce au huitain precedent.

NE menez plus tel desconfort
Ieunes ans sont petites pertes:
Vostre aage est plus meür & plus fort,
Que ces ieunesses mal expertes.
Boutons ferrez, roses ouuertes,
Se passent trop legerement:
Mais du rosier les fueilles vertes
Durent beaucoup plus longuement.

Sur le mesme propos.

POURQUOY voulez-vous tant durer,
Ou renaistre en fleurissant uage?
Pour aymen & pour endurer
Y trouuez-vous tant d'auantage?
Certes celuy n'est pas bien sage
Qui quiert deux fois estre frappé:
Et veut repasser vn passage
Dont il est, à peine, eschappé.

A Madame de la Barme, pres de
Necy en Gencuois.

ADIEU ce bel œil tant humain,
Bouche de bon propos armee:
D'ynoir la gorge & la main,
Taille sur toutes bien formee.
Adieu douceur tant estimee,
Vertu à l'ambre ressemblant:
Adieu de celuy mieux aymee
Qui moins en monstra de semblant.

Salutation du camp de monsieur
d'Anguyen à Cerisoles.

SOIT en ce camp paix pour mienx faire guerre:
Dieu doint au chef suite de son bonheur;
Aux cheualiers desir de loz, acquerre,
Aux pietons profit ioint à l'honneur.
Tout aux despens, & au grand deshonneur
De l'ennemy. S'il se iette en la plaine,
Soit son cœur bas, son entreprise vaine:
Ponvoir en vous de le vaincre & tuer,
Et à Marot occasion & veine,
De par escrit vos noms perpetuer.

Au Roy, pour estre remis en son estat.

SILE Roy seul, sans aucun y commettre,
Met tout l'estat de sa maison à point,
Le cœur me dit, que luy qui m'y fist mettre,

M'y remettra, & ne m'ostera point:
 Crainte d'oubly pourtant au cœur me poind,
 Combien qu'il ait la memoire excellente,
 Et n'ay pas tort: car si ie perds ce poinct,
 Adieu command le plus beau de ma rente:
 Or doncques soit sa maiesté contente
 De m'y laisser en mon premier arroy,
 Soit de sa chambre, ou sa loge, ou sa tente,
 Ce m'est tout vn, mais que ie sois au Roy.
 C. Marot à L.D.D.F. luy estant en Italic.

SONNET.

ME souvenant de tes graces diuines
 Suis en douleur, Princeesse, en ton absence:
 Et si languis quand suis en ta presence,
 Voyant ce Lys au milieu des espines.
 O la douceur des douceurs feminines!
 O cœur sans fie! ô race d'excellence!
 O dur mary remply de violence!
 Qui s'endurcit par les choses benignes!
 Si seras-tu de la main soustenuë
 De l'Eternel, comme chere tenuë,
 Et les nuisans auront honte & reproche.
 Courage donc, en l'air ie voy la nuë,
 Qui s'a & là s'escarte & diminuë,
 Pour faire place au beau temps qui approche.

De frere Thibaud.

FRERE Thibaud, pour soupper en caresme,
 Fait tous les iours sa lamproye rostir:
 Et puis, avec vne couleur fort blesme,
 En pleine chaire il nous vient aduertir
 Qu'il iusne bien, pour sa chair amortir,
 Tout le caresme en grand deuotion:
 Et qu'autre chose il n'a, sans point mentir,
 Qu'une rostie à sa colation.

Du Lieutenant de B.

V N Lieutenant vuidoit plus volontiers
 Flascons de vin, tasses, verres, bouteilles,
 Qu'il ne voyoit procez, sacs, ou papiers
 De contredits, ou cautelles pareilles.
 Et ie luy dy: Teste digne d'oreilles,
 De pampre verd, pourquoy as fantaisie
 Plus à t'emplir de vin & maluoysie,
 Qu'en bien iugeant acquerir loz & gloire?
 D'espices (dist la face cramoysee)
 Friand ie suis qui me causent le boire.

D'un orgueilleux emprisonné,
 pris du Latin.

T'ESBAHIS-tu dont point on ne soupire,
 Et qu'on rid tant? qui se tiendrait de rire,
 De voir par force à present estre doux,
 L'amy de nul, & l'ennemy de tous?

D'Annette & Marguerite.

CE s'iours passez, ie fu chez la Normande,
 Ou ie trouuay Annette & Marguerite:
 Annette est grasse, en bon poinct, belle & grande:
 L'autre est plus ieune & beaucoup plus petite.
 Annette assez m'embrasse & sollicite:
 Mais Marguerite eut de moy son plaisir,
 La grande en fut, ce croy-ie bien despit:
 Mais de deux maux le moindre on doit choisir.

A vne vieille, pris sur ce vers.

Non gaudet veteri sanguine mollis amor.

V E V X-tu vieille ridee entendre
 Pourquoy ie ne te puis aymer?

Amour (l'enfant mol, ieune & tendre)

Tousiours le viel sang trouue amer.

Le vin nouueau fait animer

Plus l'esprit que vieille boisson:

Et puis l'on n'oyt bien estimer
 Que ieune chair, & vieil poisson.
 De Nenny.

N E N N Y desplaisst, & cause grand soucy,
 Quand il est dit à l'any rudement:
 Mais quand il est de deux yeux adoucy
 Pareils à ceux qui causent mon torment,
 S'il ne rapporte entier contentement,
 Si monstre-il bien que la langue pressée
 Ne respond pas le plus communément
 De ce qu'on dit avecques la pensée.

D'un Ouy.

V N Ouy mal accompagné,
 Ma triste langue profera,
 Quand mon cœur du corps eslongné
 Du tout à vous se retira.
 Lors à ma langue demeura
 Ce seul mot, comme triste, ouy:
 Mais si mon cœur plus resiouy
 Auoit sur vous ce poinct gaigné,
 Croyez que dirois vn ouy,
 Qui seroit mieux accompagné.

De Robin, & Catin.

V N iour d'hyuer Robin tout esperda,
 Vint à Catin presenter sa requeste,
 Pour desgeler son chose morfondu,
 Qui ne pouuoit quasi leuer la teste:
 Incontinent Catin fut toute preste,
 Robin aussi prend courage & s'accroche:
 On se remue, on se ioue, on se hoche:
 Puis quand ce vint au naturel deuoir,

Ha, dit Catin, le grand dégel s'approche:
Voire, dit-il: car il s'en va plouvoir.

A Anne.

L'HEVR ou malheur de vostre cognoissance
Est si douteux en mon entendement
Que ie ne sçay s'il est en la puissance
De mon esprit en faire iugement:
Car, si c'est heur, ie sçay certainement
Qu'un bien est mal quand il n'est point durable:
Si c'est malheur, ce m'est contentement
De l'endurer pour chose si louable.

De sa maistresse.

QVAND ie voy ma maistresse
Le clair soleil me luit:
S'ailleurs mon œil s'adresse
Ce m'est obscure nuit:
Et croy que sans chandelle
A son liēt à minuit
Ie verrois avec elle:

A vne dame de Piemont, qui refusa six
escus de Marot pour coucher avec
elle, & en' vouloit auoir dix.

MADAME, ie vous remercie
De m'auoir esté si reddeurſe:
Pensez-vous que ie m'en ſoucie,
Ne que tant ſoit peu m'en courrouſſe?
Nenny, non: Et pourquoy? pource
Que ſix eſcus ſauuē m'anez,
Qui ſont auſſi bien en ma bourſe,
Que dans le tron que vous ſçanez.



EPIGRAMMES A L'IMI-
TATION DE MARTIAL.

I N L E N T I N V M.

Lib. v. Epig. 90.

Métiris iuuenem tinctis Lentine capillis.

A Geofroy Bruflard.

T'v peins ta barbe, ami Bruflard, c'est signe
Que tu voudrois pour ieune estre tenu:
Mais on t'a veu n'agueres estre vn Cigne,
Puis tout à coup vn Corbeau deuenu.
Encor le pis qui te soit aduenu,
C'est que la mort, plus que toy fine & sage.
Cognoit assez que tu es tout cheuu,
Et t'ostera ce masque du visage.

A D C A E S A R E M.

Do. lib. viii. Epig. 53.

Magna licet toties tribuas, maiora datur.
Dona, ducum victor, victor & ipse tui.
Diligeris populo, non propter præmia,
Cæsar

Propter te populus præmia, Cæsar, amat.

A V R O Y.

Q'v oy que souvent tu faces d'un franc cœur,
Dons bien sentans ta Royauté supresme,
D'en faire encor' bien t'attends, ô vainqueur
Des cœurs de tous, & vainqueur de toymesme.
Chacun, pour vray, te porte amour extresme,
Non pour tes dons à venir ou presens:
Mais au rebours, Roy, l'honneur d'Angoulesme,
Pour ton amour on aime tes presens.

AD LVCIVM IVLIVM.

Lib. I. Epig. 152.

Sæpe mihi dicis, Luci charissime Iuli.

A monsieur Castellanus, évesque de Tule.

Ty dis, Prelat, Marot est paresseux,
De luy ne puis quelque grand' œuvre voir:
Fay tant qu'il ait biens semblables à ceux
Que Mecenas à Maro fit avoir,
Ou moins encor: lors fera son devoir
D'escrire vers en grand nombre & haut stile.

Le laboureur sur la terre infertile
Ne picque bœuf, ne charnè ne meine:
Bien est-il vray que champ gras & utile
Donne travail, mais plaisante est la peine.

DE CATELLA PVBLII.

Lib. I. Epig. 154.

Ista est passere nequior Catulli.

De la Chienne de la Royne Elconor.

MIGNONNE est trop plus affetee,
Plus fretillant, moins arrestee
Que le passeron de Maupas:
Cinquante pucelles n'ont pas
La mignardie si friande.

Mignonne nasquit aussi grande
Quasi comme vous la voyez.

Mignonne vaut (& m'en croyez)
Un petit tresor: aussi est-ce
Le passetemps & la lieffe
De la Royne, à qui si fort plaist,
Que de sa belle main la paist.

Mignonne est la petite chienne,
Et la Royne est la dame sienne;

Qui l'orroit plaindre aucune fois,
On gageroit que c'est la voix
De quelque dolente personne:
Et a bien cest esprit Mignonne,
De sentir plaisir & esmoy,
Aussi bien comme vous & moy,
La Royne en sa couche patee,
Luy a sa place preparee:
Et dort, la petite follastre,
Dessus la gorge d'allebastre
De sa dame, si doucement
Qu'on ne l'oit souffler nullement.
Et si piffer vent d'auenture,
Ne gaste draps ni couuerture,
Mais sa maistresse gratte, gratte,
Auecques sa flateuse patte:
L'aduertissant qu'on la descende:
Qu'on l'essuye, & puis qu'on la rende
En sa place: tant est honneste,
Et nette la petite beste.
Le ieu d'Amours n'a esprouné:
Car encores n'auons trouué
Vn mari digne de se prendre
A vne pucelle si tendre.

Or afin que du tout ne meure
Quand de mourir viendra son heure,
Sa maistresse en vn beau tableau
L'a fait paindre à Fontainebleau.
Plus semblable à elle (ce semble)
Qu'elle mesme ne se ressemble.
Et qui Mignonne a pprochera
De sa peinture, il pensera
Que toutes deux viuent sans feinte:
Ou bien que l'une & l'autre est peinte.

AD SEIPSV M.

Lib. x. Epig. 47.

Vitam quæ faciunt beatiorcm.

De soy mesme.

MAROT voici (si tu le veux sçauoir)

Qui fait à l'homme heureuse vie auoir:
 Successions, non biens acquis à peine,
 Feu en tout temps, mais en plaisante, & seine,
 I'a n'ais procès, les membres bien dispos,
 Et au dedans vn esprit à repos:
 Contraire à nul, n'auoir aucuns contraires,
 Peu se mesler des publiques affaires,
 Sage simplesse, amis à soy pareils,
 Table ordinaire, & sans grands appareils,
 Facilement avec toutes gens viure,
 Nuiët sans nul soin, n'estre pas pourtant yure,
 Femme ioyeuse, & chaste neantmoins,
 Dormir qui fait que la nuit dure moins,
 Plus haut qu'on n'est ne vouloir point atteindre,
 Ne desirer la mort, ni ne la craindre.
 Voilà Marot, si tu le veux sçauoir,
 Qui fait à l'homme heureuse vie auoir.

DE SVAPVELLA.

Lib. vii. Epig. 13.

Accidit infandū nostræ scel⁹, Aule, puellæ.

De la tristesse de s'amie.

C'EST grand' pitié de m'amie qui a
 Perdu ses ieux, son passetemps, sa feste:
 Non vn moineau, ainsi que Lesbia:
 N'vn petit chien, belette, ou autre beste.
 A ieux si sots mon tendron ne s'arreste:
 Ces pertes là ne luy sont malfaisans,
 (Vrais amoureux soyez en desplaisans)

Elle a perdu, hélas, depuis Septembre,
 Un ieune ami, beau, de vingt & deux ans,
 N'ayant encor pied & demi de membre.

AD FABVLAM AMBITIO-
 SAM IN LAVDE.

Lib. 1. Epig. 32.

Bella es, nouimus, & puella, verum est.

D'une qui se vante.

Vous estes belle en bonne foy,
 Ceux qui dient que non sont bestes.
 Vous estes riche, ie le voy:
 Qu'est-il besoing d'en faire enquestes?
 Vous estes bien des plus honnestes:
 Et qui le nie est bien rebelle.
 Mais quand vous vous louez, vous n'estes
 Honneste, ne riche, ne belle.

AD ÆMILIANVM.

Lib. v. Epig. 122.

Semper eris pauper, si pauper es Æmiliane
 Dantur opes nullis nunc, nisi diuitibus.

A Antoine.

Situ es pauvre, Antoine, tu es bien
 En grand danger d'estre pauvre sans cesse:
 Car aujourd'hui on ne donne plus rien,
 Sinon à ceux qui ont force richesse.

IN CANDIDVM.

Lib. v. Epig. 73.

Prædia solus habes, & solus. Cádide, nūmos.

De Jean Jean.

Tu as tout seul, Jean Jean, vignes & prez:
 Tu as tout seul ton cœur & ta pecune:

Tu as tout seul deux logis diaprez,
 Là où vivant ne pretend chose aucune:
 Tu as tout seul le fruiet de ta fortune:
 Tu as tout seul ton boire & ton repas:
 Tu as tout seul toutes choses fors vne,
 C'est que tout seul ta femme tu n'as pas.

IN POSTHVMVM.

Lib. 11. Epig. 67.

Occurris quocunque loco mihi, Posthu-
 me clamas.

A Hilaire.

DES que tu viens là où ie suis
 (Hilaire) c'est ta façon folle
 De me dire tousiours, Et puis
 Que fais-tu? voilà tout ton rolle,
 Cent fois de iour ceste parolle
 Tu me dis, i'en suis tout battu.
 Quant tout sera bien debattu,
 Ie cuide par mon ame, Hilaire,
 Qu'auèques ton beau, Que fais-tu,
 Tu n'as rien toymesine que faire.

IN CALLISTRATVM.

Lib. v. Epig. 13.

Sum (fateor) semperque fui, Callistrate,
 pauper.

DIZAIN.

RICHENE suis, certes ie le confesse:
 Bien né pourtant, & nourri noblement:
 Mais ie suis leu du peuple & gentillesse
 Par tout le monde: Et dit-on, c'est Clement.
 Maints viuront peu, moy eternellement:
 Et toy tu as prez, fontaines & puits,
 Bois, champs, chasteaux, rentes, & gros appuis:

C'est de nous deux la difference & l'estre.
 Mais tu ne peux estre ce que ie suis:
 Ce que tu es vn chacun le peut estre.

IN LESBIAM.

Lib. VI. Epig. 23.

Stare iubes nostrum semper tibi, Lesbia,
 penem.

A vne laide.

Tousiours voudriez que ie l'eusse tout droit,
 Ma laideron: & vous semble, ie gage,
 Que i'en puis faire ainsi comme du doigt:
 Vous auez beau le flutter de langage,
 Voire des mains, ce diable de visage
 Desgousté tout, & à vous mesmes nuit:
 Parquoy deuriez (si vous estiez bien sage)
 Ne me chercher seulement que de nuit.

AD SABIDIUM.

Lib. I. Epig. 89.

Non amo te, Sabidi: nec possum dicere,
 quare.

Hoc tantum possum dicere, non amo te.

IEAN, ie ne t'aime point, beau sire:
 Et ne sçay quell' mouche me poind:
 Ne pourquoy c'est, ie ne puis dire,
 Sinon que ie ne t'aime point.

AD FLACCUM.

Lib. I. Epig. 66.

Litigat, & podagra Diodorus, Facce, la-
 borat.

D'un Abbé.

L'ABBE' a vn procès à Romme,
 Et la goutte aux pieds, le pauvre homme:

Mais l'Aduocat s'est plaint à maints,
 Que rien au poing il ne luy boute:
 Cela n'est pas aux pieds la goutte,
 C'est bien plustost la goutte aux mains.

AD NAEVOLVM CAVSIDICVM.

Lib. I. Epig. 65.

Cum clamant omnes, loqueris tu,
 Næuole semper.

D'un aduocat ignorant.

Tu veux que bruit d'Aduocat on te donne,
 Et de sçauant, mais i amais au parquet
 Tu ne dis mot, sinon quand le caquet
 Des grands criards les escoutans estonne.

A faire ainsi, ie ne sçache personne
 Qui ne puisse estre homme docte à le voir:
 Or maintenant, qu'un seul mot on ne sonne,
 Dis quelque chose, oyons ce beau sçauoir.

Autrement.

Quand d'un chacun la voix bruit & resonne
 En plein parquet, onc homme ne parla
 Plustost que toy, & si semble par là,
 Que le renom d'Aduocat on te donne:

A faire ainsi, &c.

DE GELLIA.

Lib. I. Epig. 90.

Amisſū non flet, cū sola est Gellia, patrē.

I amais Alix son feu mari ne pleure
 Tout à part soy, tant est de bonne sorte:
 Et deuant gens, il semble que sur l'heure
 De ses deux yeux vne fontaine sorte.
 De faire ainsi (Alix) si te deporté,
 Ce n'est point dueil, quand louange on en veut.
 Mais le vray dueil, sçais-tu bien qui le porte?
 C'est cestuy-là qui sans tesmoings se deult.

AD

AD CINNAM.

Lib. v. Epig. 58.

Cū voco te dñm, nolo tibi, Cinna, placere:
Sæpe etiam seruum sic resaluto meum.

Q V A N D Monsieur ie te dy, Roulet,
Le te dy-ie pauvre follet,
Pour te plaire, ou pour ta valuë?
Ie t'aduise que mon valet,
Bien souuent ainsi ie saluë.

AD GELLIAM.

Lib. v. Epig. 30.

Si quādo Leporé mittis mihi, Gellia, dicis:
A Isabeau.

I S A B E A V Lundy m'enuoyastes
Vn lieure, & vn propos nouueau:
Car d'en manger vous me priastes,
En me voulant mettre au cerneau,
Que par sept iours ie serois beau,
Resuez-vous? auez vous la fieure?
Si cela est vray, Isabeau,
Vous ne mangéastes iamais lieure.

AD LYCORIM.

Lib. vi. Epig. 40.

Fœmina præferri potuit tibi nulla, Lycori:

I A D I S Catin, tu estois l'outrepasse:
Ieanné à present toutes les autres passe.
Et pour donner l'arrest d'entre vous deux,
Elle sera ce dequoy tu te deuls:
Tu ne seras iamais de sa valuë.
Que fait le temps? il fait que ie la veux,
Et que ie t'ay autrefois bien vouluë.

A D Æ L I A M.

Lib. I. Epig. 76.

Si memini, fuerant tibi quatuor: Ælia,
dentes.

D'une vieille.

S' I L m'en souviét, Vieille au regard hideux,
De quatre dents ie vous ay veu mascher:
Mais vne toux dehors vous en mit deux,
Vne autre toux deux vous en fit cracher.
Or pouuez bien toussir sans vous fascher.
Car ces deux toux y ont mis si bon ordre,
Que si la tierce y veut rien arracher,
Non plus que vous n'y trouuera que mordre.

D E P H I L O N E.

Lib. v. Epig. 48.

Nunquam se cœnasse domi Philo iurat.
& hoc est.

Non cœnat quoties nemo vocauit eum.

De Macé Longis.

C E prodigue Macé Longis,
Fait grand serment qu'en son logis
Il ne souppa tout de sa vie:
Si vous n'entendez bien ce poinct,
C'est à dire il ne soupe point,
Si quelque autre ne le conuie.

D E L E S B I A.

Lib. II. Epig. 63.

Lesbia se iurat gratis nunquã esse futurã:
Verũ est: cùm futui vult, numerãre solet.

M A C E E me veut faire accroire,
Que requise est de mainte gent:
Plus enuieillit, plus a de gloire,
Et iure comme un vieil sergent,

Qu'on n'embrasse point son corps gent
 Pour neant. Et dit vray Macee:
 Car tousiours elle baille argent,
 Quand elle veut estre embrassée.

D E P A V L A.

Lib. x. Epig. 8.

Nubere Paula cupit nobis, ego docere
 Paulam
 Nolo, anus est: vellem, si magis esset anus.

De Pauline.

P A V L I N E est riche, & me veut bien
 Pour mari: le n'en feray rien,
 Car tant vieille est que i'en ay honte,
 S'elle estoit plus vieille d'un tiers,
 Je la prendrois plus volontiers:
 Car la despeche en seroit prompte.

D E L I N O.

Lib. i. Epig. 43.

Dimidiũ donare Lino, quã credere votũ,
 Qui mauult, mauult perdere dimidium.
 D'un mauuais reñdeur.

C I L qui mieux aime par pitie,
 Te faire don de la moitié,
 Que prester le tout rondement,
 Il n'est point trop mal gracieux:
 Mais c'est signe qu'il aime mieux
 Perdre la moitié seulement.

I N P R I S C V M.

Lib. i. Epig. 157.

Cũ te nõ nossem, dñm, regẽmque vocabã:
 Cũ benete noui, iã mihi Priscus eris.
 A Benest.

B E N E S T, quand ne te cognoissoye,
 Un grand monsieur ie te pensoye:

Mais quand i'ay veu ce qui en est,
 Je trouue que tu es Benest.

DE FORMICA ELECTRO
 INCLUSA. Lib. VI. Epig. 15.
 Dum Phaëtontea formica vagatur in
 vmbra, -

DESSOVS l'arbre ou l'Ambre degoute,
 La petite formis alla:

Sur elle en tomba vne goutte,
 Qui tout à coup se congela:
 Dont la formis demoura là
 Au milieu de l'ambre enfermee.

Ainsi la beste desprisee,
 Et peu prisee quand viuoit,
 Est à sa mort fort estimee,
 Quand si beau sepulchre on luy void.

IN SVTOREM.

Lib. IX. Epig. 75.

Détib' antiquas solitus producere pelles.

Du Sauetier.

TOY qui tirois aux dents vieilles sauattes,
 De ton feu maistre, or' possedes & tiens
 Rentes, maisons, & meubles, jusqu'aux nattes,
 A son trespas il les ordonna tiens:
 Avec sa filte en repos t'entretiens.
 Et mes parens, pour me faire escolier:
 M'ont fait tirer bien vingts ans au collier.
 Qu'en ay-ie mieux? Romps la plume & le liure
 Callioppé, puis que le vieux soulier
 Donne si bien au sauetier à viure.

IN CINNAM.

Lib. III. Epig. 9.

Versiculos in me narratur scribere Cinna
Non scribit, cuius carmina nemo legit.

A Merlin de saint Gelais.

T A lettre, Merlin, me propose
Qu'un gros sot en rime compose
Des vers, par lesquels il me poind:
Tien toy tout seur qu'en rime n'en prose,
Celuy n'escrit aucune chose,
Duquel l'ouvrage on ne lit point.

D'un mauuais Poëte.

S A N S fin (pauvre sot) tu t'amuses
A vouloir complaire aux neuf Muses:
Mais tu es si lourd, & si neuf
Que tu en fasches plus de neuf.

IN PAVLAM.

Lib. IX. Epig. 6.

Nubere vis Prisco, nō miror Paula, sapisti:
Ducere te non vult. Priscus, & ille sapit.

C A T I N veut espouser Martin,
C'est fait en tres fine femelle:
Martin ne veut point de Catin,
Ie le trouue aussi fin comme elle.

AD LICIANVM, SCRIPTORES

VNDE. Lib. I. Epig. 29.

Verona docti syllabas amat vatis.

Des Poëtes François, à Salel.

D E Jean de Meun s'enfle le cours de Loire:
En maistre Alain Normandie prend gloire.

Et plaint encor' mon arbre paternel:
 Oſtauius rend Cognac eternel:
 De Moulinet, de Iean le Maire, & Georges,
 Ceux de Haynaut chantent à pleines gorges:
 Villon, Cretin, ont Paris décoré:
 Les deux Grebans ont le Mans honoré:
 Nantes la Brette en Meſchinot ſe baigne:
 De Coquillart s'eſiouyt la Champagne:
 Quercy, Salel, de toy ſe vantera:
 Et (comme croy) de moy ne ſe taira.

IN DETRACTOREM.

Lib. v. Epig. 61.

Adlatres licet vſque nos, & vſque,
 Et gannitibus improbis laceſſas; &c.

A Eſtienne Dolet.

TANT que voudras iette feu & fumee:
 Meſdi de moy à tors & à trauers:
 Si n'auras-tu iamais la renommee,
 Que de long temps tu cerches par mes vers:
 Et nonobſtant tes gros Tomes diuers,
 Sans bruit mourras, celà eſt arreſté:
 Car quel beſoing eſt-il, homme peruers,
 Que l'on te ſçache auoir iamais eſté?

DE SERTORIO.

Lib. III. Epig. 37.

Rem peragit nullam Sertorius, inchoat
 omnes:

Hūc ego quū futuit, non puto perficere.

D'un Limosin.

C'EST grand cas que noſtre voiſin,
 Touſiours quelque beſongne entame,

Dont ne peut, ce gros Limosin,
 Sortir qu'à sa honte & diffame.
 Au reste, ie croy sur mon ame,
 Tant il est lourd & endormi,
 Que quand il besongne sa femme,
 Il ne luy fait rien qu'à demi.

AD MARTIALEM.

Lib. v. Epig. 21.

Si tecum mihi chare Martialis,
 Securis liceat frui diebus:
 Si disponere tempus otiosum,
 Et veræ pariter vacare vitæ, &c.

A F. Rabelais.

S'ON nous laissoit nos iours en paix vser.
 Du temps present à plaisir disposer,
 Et librement viure comme il faut viure,
 Palais & Cours ne nous faudroit plus suryre,
 Plaid, ne procez, ne les riches maisons
 Avec leur gloire & enfumez blasons.
 Mais sous belle ombre en chambre, & galeries
 Nous pourmenans, liures, & railleries
 Dames, & bains, seroyent les passetemps,
 Lieux & labeur de nos esprits contents.

Las, maintenant à nous point ne viuons,
 Et le bon temps perir pour nous sçauons
 Et s'en voler, sans remedes quelconques,
 Puis qu'on le sçait, que ne vit-on bien donques?

IN FAVSTVM.

Lib. I. Epig. 65.

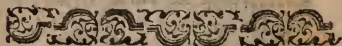
Nescio tam multis quid scribas, Fauste
 puellis

Hoc scio, quod scribit nulla puella tibi.

V iij

Du Curé.

A V Curé, ainsi comme il dit,
 Plaisent toutes belles femelles,
 Et ont enuers luy grand credit
 Tant Bourgeoises que damoiselles:
 Si luy plaisent les femmes belles
 Autant qu'il dit ie n'en sçay rien:
 Mais vne chose sçay-ie bien,
 Qu'il ne plaist pas à vne d'elles.



ESTRENES.

De celle qui enuoye à son amy vne
 de ses couleurs.

S O V S esperance & attente d'auoir
 Responce faite en plus profond sçauoir,
 Les miens esprits vn lourd Rondeau t'escriuent,
 Et deners t'oy peu d'estrenes arriuent,
 Pour forte amour entre nous conceuoir.

Gris, blanc, & bleu; sont mes couleurs, pour voir:
 Mais du seul gris ie t'ay voulu pournoir,
 Dont sont vestus plusieurs humains qui viuent
 Sous esperance.

Reçoy le donc, & vueilles par ce voir,
 Que les tendans à leur desir se voir,
 S'arment de gris, & de desespoir ne suyuent:
 Car par luy seul souuent de bien se priuent
 Ceux qui pourroyent mieux que bien recevoir
 Sous esperance.

De la Rose.

L A belle Rose à Venus consacree
 L'œil & le sens de grand plaisir pournoir.

Si vous diray, dame qui tant m'aggree,
 Raison pourquoy de rouges on en void:
 Vn iour Venus son Adonis suyuoit
 Parmy iardins pleins d'espines & branches,
 Les pieds tous nuds & les deux bras sans manches,
 Dont d'un rosier l'espine luy mefffit:
 Or estoyent lors toutes les Roses blanches,
 Mais de son sang de vermeilles en fit.

De ceste Rose ay ià fait mon profit
 Vous estrenant, car plus qu'à autre chose
 Vostre visage en douceur tout confit,
 Semble à la fraiche & vermeillete Rose.

A vne Damoiselle.

DAMOISELLE que i'ayme bien,
 Ie te donne pour la pareille,
 Tes estrenes d'un petit chien,
 Qui n'est pas plus grand que l'oreille,
 Il iappe, il mord, il fait merueille,
 Et va desia tout seul trois pas:
 C'est pour toy que ie l'appareille,
 Excepté que ie ne l'ay pas.

Present de couleur blanche.

PRESENT, present de couleur de colombe
 Va où mon cœur s'est le plus addonné:
 Va doucement, & doucement y tombe.
 Mais au parler ne te monstre estonné.
 Dy que tu es pour Foy bien ordonné:
 Dy outre plus, car ie te l'abandonne,
 Que le Seigneur à qui tu es donné,
 N'a Foy semblable à celle qui te donne.

A sa Dame.

VNE assez suffisante estrene
 Trouver pour vous ie ne scaurois:

Mais vous pouuez estre certaine
 Que vous l'aurez quand ie l'aurois:
 Et lors qu'asseuré ie serois
 D'estre receu selon mon zele,
 Moymesmes ie me donnerois,
 Du tout à vous Mademoiselle.

A vne Dame.

Ces quatre vers à te salüer tendent:
 Ces quatre vers à toy me recommandent:
 Ces quatre vers sont les estrenes tiennes:
 Ces quatre vers te demandent les miennes.

A Anne.

Ce nouuel an pour estrene vous donne
 Mon cœur blessé d'une nouvelle playe:
 Contraint y suis. Amour ainsi l'ordonne,
 En qui vn cas bien contraire i'essaye,
 Car ce cœur là, c'est ma richesse vraye:
 Le demeurant n'est rien, où ie me fonde,
 Et faut donner le meilleur bien que i'aye,
 Si i'ay vouloir d'estre riche en ce monde.

A Ieane Seue Lyonnoise.

Ie ne sçay pas quelles estrenes
 Plus excellentes vous voudriez,
 Que les graces tant souveraines
 De dons à vous appropriez:
 Mais ie sçay que quand vous auriez
 Cela que sent vostre presence,
 Sans point de faute vous seriez
 Quelque princesse d'excellence.

A Ieane Faye Lyonnoise.

Pour estrene ie vous enborte
 Fuir d'amour la cruauté:

Mais si vous n'estiez la plus forte,
 Je vous estrene en priuauté,
 D'un amy plein de loyauté,
 Loyauté ronde & mesurée
 Au compas de vostre beauté,
 Mais qu'il soit de plus grand duree.

A la Royne.

A v Ciel madame ie crie,
 Et Dieu prie,
 Vous faire voir au printemps
 Frere & mary si contens
 Que tout rie.

A Madame la Dauphine.

A Madame la Dauphine
 Rien n'assigne:
 Elle a ce qu'il faut auoir.
 Mais ie la voudrois bien voir
 En gesine.

A Madame Marguerite.

A la noble Marguerite
 Fleur d'eslite,
 Je luy donne aussi grand heur,
 Que sa grace & sa grandeur
 Le merite.

A Madame la princesse de Nauarre.

LA mignonne de deux Rois,
 Je voudrois
 Qu'eussiez vn beau petit Frere:
 Et deux ans de vostre mere,
 Voire trois.

A Madame de Neuers.

LA Duchesse de Neuers
 Aux yeux verts,
 Pour l'esprit qui est en elle,

Aura loüange eternelle

Parmes vers.

A Madame de Montpensier.

VOSTRE beauté, maintefois,

Où ie vois

Hautement i'oy couronner:

Que vous puis-ie lors donner

Que ma voix?

A Madame d'Estampes.

SANS preiudice à personne

Ie vous donne

La pomme d'or de beauté:

Et de ferme loyauté

La couronne.

A elle encores.

VOUS reprendrez, ie l'affie,

Sur la vie,

Le teint que vous a osté

La deesse de beauté

Par enuie.

A la Contesse de Vertus.

VEV ceste belle ieunesse,

Et noblesse,

Dont vos esprits sont vestus,

Deux fois serez de vertus

La Contesse.

A Madame l'Amirale.

LA douce beauté bien nee

Estrenee

Puissions voir auant l'esté,

Mieux qu'elle ne l'a esté

L'autre annee.

A Madame la grand' Seneschale.

QUE voulez Diane bonne,

Que vous donne?

Vous n'eustes, comme i'entens,
Iamaistant d'heur au Printemps
Qu'en Autonne.

A Madame de Canaples.

Nos yeux de voir ne sont las
Sous Atlas
Plusieurs Deeesses en grace:
Dont Canaples tient la place
De Pallas.

A Madame de l'Estrange.

A la beauté de l'Estrange,
Face d'Ange,
Je donne longue vigueur:
Pourueu que son gentil cœur
Ne se change.

A Miolant l'ainee.

M I O L A N T l'ainee est bien,
Et de rien
Ne doit estre mal contente,
Pourueu que la longue attente
Vienne à bien.

A Miolant la ieune.

A M I O L A N T la puisnee,
Ceste annee
Luy doint sur l'este luisant,
Ce qui seroit bien duisant
A l'ainee.

A Bonneual.

S A fleur durer ne pourra,
Et mourra:
Mais ceste grace laquelle
La fait tousiours trouuer belle,
Demourra.

A Chastagneraye.

G A R D E toy de descocher,

Jeune archer,
Pour à son cœur faire bresche,
Car elle feroit la flesche
Reboucher.

A Torcy.

D A M O I S E L L E de Torcy,
Cest an cy
Tel estrene vous desire,
Qu'un bon coup vous puissiez dire
Grand mercy.

A Douartis.

C E N T noblès & bons partis,
Douartis,
Vostre amour pourchasseront,
Quand de vostre amour seront
Aduertis.

A Cardelan.

C' E S T bon pays, que Bretagne
Sans montagne:
Mais ie croy qu'elle voudroit
Tenir le chemin tout droit
D'Allemagne.

A Madame de Bressuyre.

S' O N veut changer vostre nom.
De renom
A un meilleur, ou pareil,
Ne vueillez de mon conseil
Dire non.

A Mademoiselle de Macy.

S O V S vos attours bien fournis
D'or garnis
A Venus vous ressemblez:
Sous le bonnet me semblez
Adonis.

A Madamoiselle de Duraz.

BELLE, quand la foy iuras
A Duraz
Tu fus tresbien estrenee:
Bien doux auant ton ainee
L'enduras.

A Telligny.

MONSTRE VIL monstre clairement
Seurement,
Qu'en beau corps grace, rassise
C'est la pierre en l'or assise
Proprement.

A Ricux.

DAMOISELLE de Ricux
En maints lieux
L'embonpoint se perd & gaste,
Je suis d'aduis qu'on se haste
Pour le mieux.

A Dauangour.

NATURE, ouvriere sacree,
Qui tout cree
En vostre brun a bouté
Je ne ssay quoy de beauté,
Qui aggree.

A Helly.

DIX & huit ans ie vous donne
Celle, & bonne:
Mais à vostre sens rassis
Trentecinq, ou trente six
I'en ordonne.

A la Chappelle.

I'ESTRENE de nom de belle
La Chappelle:
Voire quelque brun qu'elle ait.
S'on dit qu'elle ait rien de laid,

I'en appelle.

A Bouzan.

EN sa douce feminine
Tant benigne
Rigueur pourroit estre enclose:
Car tousiours avec la rose
Croist l'espine.

A Melurillon.

SI quelcun pour son estreime
Vous emmeine,
Ie vous donne, & à peu pres,
Au bout de neuf mois apres
Pance pleine.

A Lursinge.

IE puisse deuenir Singe
Si Lursinge
N'a la sorte (& n'en ments point)
D'estre blanche & en bon poinct
Sous le linge.

A Lucreffe.

C'est an vous face maistresse
Sans destresse.
D'amy aussi gracieux,
Que fut Tarquin furieux
A Lucreffe.

A Byc.

Vos graces en fait & dit
Ont credit
De plaire, Dieu sçait combien:
Ceux qui s'y cognoissent bien
Le m'ont dit.

A la Baume.

BIEN doit la Baume aduoier
Et loier
L'an, lequel luy appareille

Sur le vert bille pareille
Pour iouër.

A saint Tam.

DE responce bien certaine
Et soudaine
Vous donne le doctinal,
Pour respondre au Cardinal
De Lorraine.

A Brueil l'aisnee.

IE donne à Brueil aux deux yeux,
Gracieux,
Par sa grace bien sçauoir
Celle des hommes auoir,
Et des dieux.

A Brueil la ieune.

SI vous n'estes en bon point
Bien à point
Quelque iour engresserez:
Et alors vous le ferez,
Serez point?

A d'Aubeterre.

AVBETERRE, Amour ressemble,
Ce me semble:
Petite veuë ont tous deux:
Et toute fois chacun d'eux
Les cœurs emble.

A la Tour.

POUR estreñes de la Tour
Qui d'atour
Nuptial la coifferoit,
Je pense qu'on luy feroit
Un bon tour.

A Orsonuillier.

SI Dieu qui vous composa,
N'y posa

Beauté en tout compassée,
 En esprit recompensée
 Bien vous a.

A Madame du Gauguier.

IE vous donne en conscience
 La science
 De porter le faix, & somme
 D'une vertu qui se nomme
 Patience.

A elle-mesme.

POUR vostre estrene qui vaille
 Je vous baille
 Tant d'esbats & passetemps,
 Que de celuy que i'entends
 Ne vous chaille.

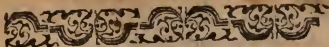
A Madame de Bernay, dit
 saint Paul.

VOSTRE mari a fortune
 Opportune:
 Si de iour ne veut marcher,
 Il aura beau cheuaucher
 Sur la brune.

Au Roy, pour estrenes.

CE nouuel an, François où grace abonde,
 M'a fait present de pleine liberté,
 Il m'a ouuert, pour'estrener le monde,
 Dont l'Occident deux ans clox m'a esté:
 Et pourtant i'ay d'estrener protesté
 Le monde ouuert, & mon Roy valeureux.

Je donne au Roy ce monde plantureux:
 Je donne au monde un tel Prince d'eslite,
 Afin que l'un viue en paix bienheureux,
 Et que l'autre ait l'estrene qu'il merite.



E P I T A P H E S.

Du petit Argentier Paulmier
d'Orleans.

C Y gist le corps d'un petit Argentier,
Qui eut le cœur si bon, large & entier,
Qu'en son vivant n'assembloit bien aucun,
Fors seulement l'amitié de chacun:
Laquelle gist avec luy (comme pense)
Et a laissé, pour toute recompense,
A ses amis le regret de sa mort.

Doncques, passant, si pitié te remord,
Où si ton cœur quelque dueil en reçoit,
Souhaite luy (à tout le moins) qu'il soit
Autant aimé de Dieu tout pur & munde,
Comme il estoit du misérable monde.

De Coquillart, & de ses armes à trois
coquilles d'or.

LA morre est ieu pire qu'aux quilles,
Ne qu'aux eschecs, ne qu'au quillart.
A ce meschant ieu, Coquillart,
Perdit sa vie & ses coquilles.

De frere Iean l'Euesque Cordelier
natif d'Orleans.

C Y gist, repose, & dort leuns
Le feu Euesque d'Orleans.
I'entens l'Euesque en son surnom,
Et frere Iean en propre nom:
Qui mourut l'an cinq cents & vingt,

De la verole qui luy vint.

Or afin que Saintes & Anges
Ne prennent ces boutons estranges,
Prions Dieu qu'au frere frappart
Il donne quelque chambre à part.

De Iean le Veau.

C y gist le ieune Iean le Veau,
Qui en sa grandeur & puissance,
Fut deuenu bœuf ou taureau,
Mais la mort le print dès enfance.
Il mourut Veau, par desplaisance:
Qui fut dommage à plus de neuf,
Car on dit (veu sa corporence)
Que c'eust esté vn maistre bœuf.

De Guion le Roy, qui s'attendoit d'estre
Pape auant que mourir.

C y gist Guion, Pape iadis, & Roy:
Roy de surnom, Pape par fantasie:
Non marié, de peur (comme iè croy)
D'estre cocu, ou d'auoir ialousie.
Il prefera bon vin, & maluoisie,
Et chair salee pour sa propre santé.
Or est-il mort la face cramoisie:
Dieu te pardoint, pauvre pater sancté.

De Ioüan, fol de Madamc.

I e fus Ioüan, sans auoir femme,
Et fol iusqu'à la haute game:
Tous fols, & tous Ioüans aussi
Venez pour moy prier ici,
L'un apres l'autre, & non ensemblé:
Car le lieu seroit (ce me semble)
Vn petit bien estroit pour tous.

Et puis s'on ne parloit tout doux,
 Tant de gens ne romproyent mon somme.
 Au surplus quand quelque sage homme
 Viendra mon epitaphe lire,
 L'ordonne, s'il se prend à rire,
 Qu'il soit des fols maistre passé,
 Faut-il rire d'un trespasé?

De frere André, Cordelier.

C y gist qui assez mal preschoit,
 Par ces femmes tant regretté,
 Frere André qui les cheuauchoit,
 Comme vn grand asne desbaté.

De maistre Pierre de Villiers.

C y gist feu Pierre de Villiers
 Iadis fin entre deux milliers,
 Et Secretaire de renom
 De François premier de ce nom.
 Si sagement viure souloit,
 Que iamais estre ne vouloit
 (Combien qu'il fut vieil charié)
 Prestre, ne mort, ne marié,
 De peur qu'il ne chantast l'office,
 De peur qu'il n'entrast en seruice,
 Et de peur d'estre enseuely.
 Et, de fûict, ie tien tant de ly,
 Ou au moins par tout le bruit a,
 Que de trois les deux euit a:
 Car iamais on ne le vid estre
 Au monde marié, ne prestre:
 Mais de mort, ma foy ie croy bien,
 Qu'il l'est, depuis ne sçay combien.
 Les deux il sçeut bien eschapper,
 Mais le tiers le sçeut bien happer.

Mil cinq cents & vingt & quatre:
 Non pas happer, mais si bien battre,
 Qu'il dort encor ici dessous:
 De ses pechez soit-il absous.

De Iean Serre, excellent ioüeur
 de farces.

Cy dessous gist, & loge en serre
 Ce tresgentil fallot Iean Serre,
 Qui tout plaisir alloit suyuant:
 Et grand ioüeur en son vinant,
 Non pas ioüeur de dez, ne quilles,
 Mais de belles farces gentilles:
 Auquel ieu iamais ne perdit,
 Mais y gaigna bruit & credit,
 Amour, & populaire estime,
 Plus que d'escus, comme i'estime.

Il fut en son ieu si adextre
 Qu'à le voir on le pensoit estre
 Yurongne quand il s'y prenoit,
 Ou badin, s'il l'entreprenoit,
 Et n'eüst sceu faire en sa puissance
 Le sage: car à sa naissance
 Nature ne luy fit la trongne
 Que d'un badin, ou d'un yurongne,
 Toutefois ie croy fermement,
 Qu'il ne fit onc si viuement
 Le badin, qui rid, ou se mord,
 Comme il fait maintenant le mort.

La science n'estoit point vile,
 Mais bonne: car en ceste ville
 Des tristes tristeur destournoit,
 Et l'homme aise en aise tenoit.

Or bref, quand il entroit en salle
 Avec vne chemise sale,

Le front, la iouë, & la narine
 Toute couuerte de farine,
 Et coiffé d'un beguin d'enfant,
 Et d'un haut bonnet triomphant
 Garni de plumes de chappons,
 Avec tout celà, ie responds,
 Qu'en voyant sa grace ni aise
 On n'estoit pas moins gay ni aise,
 Qu'on est aux champs Elisiens,
 O vous humains Parisiens,
 De le pleurer pour recompense
 Impossible est: car quand on pense
 A ce qu'il souloit faire & dire,
 On ne se peut tenir de rire.

Que di-ie? on ne le pleure point:
 Si fait-on: & voici le point:
 On en rid si fort en maints lieux,
 Que les larmes viennent aux yeux,
 Ainsi en riant, on le pleure:
 Et en pleurant rid on à l'heure.

Or pleurez, riez vostre soul,
 Tout celà ne luy sert d'un soul,
 Vous feriez beaucoup mieux, en somme,
 De prier Dieu pour le pauvre homme.

De l'Abbé de Beaulieu la Marche, qui
 osa tenir contre le Roy.

QV I pour Beaulieu, le presomptueux moine,
 Voudra dresser tombeau propre, & idoine,
 Dessus conuient au vis grauer, ou peindre
 Les grands Geans, qui s'empeschent d'atteindre
 Iusques aux cieus pour nuire à Iuppiter,
 Qui promptement les fait precipiter.
 Semblablement la fable y faudra mettre
 De Phaëton, soy voulant entremettre

A gouverner le char du clair Phebus,
Dont sa ieuuesse en fin luy fit abus.

Aussi faudra peindre sur ce tombel
L'antique histoire au beau Luciabel
Et ses consors s'esleuans contre Dieu,
Dont en enfer tresbuchent d'un beau lieu.

Puis à l'entour de la tombe ainsi peinte
Sera au long ceste escriture empreinte:

Seigneurs passans, qui voyez tell' peinture:
Celuy qui gist sous ceste sepulture,
Voulut en faits ressembler à ceux-ci,
Et comme à eux luy en est prins aussi.

Du cheual de Vuyart.

GRISON fus Hedart:

Qui garrot & dart
Passay de vitesse:
En seruant Vuyart
Aux champs fus criart,
L'ostant de tristesse.

Bucephal en graisse
Eut un maistre en Grece
Mis entre les dieux:
Mais mon maistre, qu'est ce!
Plus que luy sans cesse
Il est glorieux.

I'allay curieux
En chocs fuyieux,
Sans craindre estrapade:
Mal rabolez lieux
Passay àelos jeux
Sans faire choppage.

La viste virade,
Pompant ponnade,
Le saut soufleuant,

La roide ruade,
 Prompte petarrade
 Je mis en auant.

Efcumeur bauant,
 Au manger ſſauant,
 Au penſer tresdoux:
 Relen   deuant,
 Inſqu'au bout ſeruant
 I'ay eſt   ſur tous.

Mourant bien ſecoux,
 Senti par deux coups
 Mon maiſtre venir,
 Et d'un foible poulx
 Diſant, adieu vous,
 Me prins    hennir.

Sur ce ſouuenir
 Voyci aduenir
 La mort ſans hucher:
 Mon œil fit ternir,
 Mon ame finir,
 Mon corps tresbucher.

Mais mon maiſtre cher
 N'a permis ſecher
 Mon los, bruit, & fame:
 Car iadis plus cher
 M'aima chenaucher,
 Que fille ne femme.

D'Ortis, le more du Roy.

S O V S ceſte tombe giſt, & qui?
 Vn qui chantoit lacochi qui.
 Cy giſt, que dure mort piqua.
 Vn qui chantoit lacochi qua:
 C'eſt Ortis:    quelle douleurs!
 Nous le viſmes de trois couleurs

Tout mort, il n'en souuient encore.
 Premièrement il estoit more:
 Puis en habit de cordelier
 Fut enterré sous ce pilier:
 Et auant qu'eust l'esprit rendu,
 Tout son bien auoit despendu.
 Par ainsi mourut, le folastre,
 Aussi blanc comme vn sac de plastre:
 Aussi gris qu'vn foyer cendreux,
 Et noir comme vn beau diable, ou deux.

D'Alix.

C Y gist, qui est vne grand' perte,
 En culetis la plus experte,
 Qu'on sceut iamais trouuer en France:
 C'est Alix qui dès son enfance,
 Quand sa nourrice l'allettoit,
 Dedans le berceau culetoit:
 Et de trois, iusques à neuf ans,
 Avec garçons, petits enfans,
 Alloit tousiours en quelque coin
 Culeter au grenier au foin.
 Et à dix ans tant fut culee,
 Qu'en culant fut despucelee.

Depuis grosse garsse deuint,
 Et lors culetoit plus que vingt,
 En apres deuint toute femme,
 Et inuenta la bonne dame
 Mille tordions aduenans
 Pour culeter à tous venans:
 Vray est, quand plus n'eut dent en gueule,
 Qu'elle culet a toute seule.
 Mais afin que le monde vist
 Son grand sçauoir, elle escriuit
 Vn beau lure de culetage,

* *tordre. gtorquere. wringen.*

Pour ceux qui estoient en grand aage:
 Et vn autre de culetis
 Pour ceux qui estoient plus petits.
 Ces liures fit en s'esbatant,
 Et puis mourut en culetant.
 Encor' dit-on par grand' merueille,
 Que si on veut mettre l'oreille
 Contre sa tombe & s'arrester,
 On oïra ses os culeter.

De Martin.

CY gist, pour Alix contenter,
 Martin qui souloit plus que dix
 A la rengette culeter,
 Par champaignes, bois, & taillis,
 Prie Dieu toy qui cecy lis,
 Mettre l'ame du trespasé
 En quelque lieu bien loin d'Alix,
 Afin qu'il repose in pacé.

x l'un après
l'autre.

Epitaphe de Monseigneur de Langey.

ARRESTE toy lisant,
 Cy dessous est gisant
 Dont le cœur dolent i'ay,
 Ce renommé Langey,
 Qui son pareil n'est pas:
 Et duquel au trespas
 Ietterent pleurs & larmes
 Les lettres & les armes.

De feu Madame de Maintenon.

Cy gist l'espouse au mary venerable
 Iean Cotereau, Seigneur de Maintenon:
 Femme iadis prudente & honorable,
 De nom Marie, & Thurin de surnom.

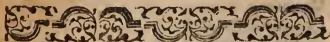
Qui de beauté à bon droit eut renom,
 Et de vertu, à la beauté bien duite:
 L'une par temps la laisse, l'autre non:
 Car apres mort, iusqu'au ciel l'a conduite.

D'elle mesmes.

Cy gist qui fut de Maintenon la dame,
 Belle de corps, encor plus belle d'ame,
 Pour les hauts dons qu'elle eut du grand donneur.
 Cy gist, qui fut exemplaire d'honneur
 En ses beaux ans pour toute femme exquise,
 Ayant beauté desirée & requise:
 Si que ses ans ieunes tant decorez,
 Rendirent fort ses vieux iours honorez.
 * ~~Ainsi~~ resquit, ainsi mourut Marie,
 Qui des Thurins annoblit l'armoirie.

De Cl. Marot par E.I. excellent
 Poëte François.

Q U E R C Y, la Cour, le Piemont, l'Vniuers,
 Me fit, me tint, m'enterra, me cognut,
 Quercy mon loz, la Cour tout mon temps eut,
 Piemont mes os, & l'Vniuers mes vers.
 * loz : louange.



C I M E T I E R E.

De Ieanne Bonté.

CY gist le corps Ieane Bonté houté,
 L'esprit au ciel est par bonté monté.

De Longueil, homme docte.

O V I A T E U R, cy deffous gist Longueil:
 A quoy tient-il que ne meines long ducil,

Quand tu entends sa vie consommee?
 N'as tu encor' entendu Renommee
 Par les climats, qui son renom insigne
 Va publiant à voix, trompe, & buccine?
 Si as pour vray: mais si grande est la gloire
 Qu'en as oüy, que tu ne le peux croire.

Va lire donc (pour en estre assuré)
 Ses beaux escrits de stile mesuré:
 Lors seulement ne croiras son haut prix,
 Mais apprendras, tant fois tu bien appris.
 Si te sera son bruit tout veritable,
 Et la grandeur de ses faits profitable.

De maistre André le Voust, mede-
 cin du Duc d'Alençon.
 Vers Alexandrins.

C E L V Y qui prolongeoit la vie des humains,
 A la sienne perdue, au dommage de maints.
 Helas! c'estoit le bon feu maistre andré le Voust
 Iadis Alençonnois, ores pasture & goust
 De terrestre vermine: & ores reuestu
 De cercueil & de tombe, & iadis de vertu.
 Or est mort medecin du bon Duc d'Alençon:
 A nature ainsi faut tous payer la rançon.

De Catherine Budé.

M O R T a rauy Catherine Budé:
 Cy gist le corps: helas! qui l'eust cuidé?
 Elle estoit ieune, en bon poinct, belle & blanche:
 Tout cela chet comme fleurs de la branche:
 N'y pensons plus, Voire mais du renom:
 Qu'elle merite, en diray-je rien? non:
 Car du mari les larmes pour le moins,
 De sa bonté sont suffisans tesmoins.

De la Royne Claude.

Cy gist enuers Claude Royne de France,
 Laquelle, auant que mort luy fit outrage,
 Dit à son ame (en iettant larmes d'œil)
 Esprit lassé de viure en peine & dueil,
 Que veux-tu plus faire en ces basses terres?
 Assez y as rescu en pleurs & guerres
 Va viure en paix au ciel resplendissant,
 Si complairas à ce corps languissant.
 Sur ce fina, par mort qui tout termine,
 Le lys tout blanc, la toute noire Hermine:
 Noire d'ennuy, & blanche d'innocence.
 Or vueille Dieu la mettre en haute essence,
 Et tant de Paix au ciel luy impartir,
 Que sur la terre en puisse departir.

De messire Charles de Bourbon.

D E D A N S le clos de ce seul tombeau ci,
 Gist vn vainqueur & vn vaincu aussi:
 Et si n'y a qu'un corps tant seulement.
 Or esbahir ne s'en faut nullement:
 Car ce corps mort, du temps qu'il a rescu,
 Vainquit pour autre, & pour soy fut vaincu.

De mōsieur de Precy. Vers Alexandrins.

L E cheualier gisant deffous ce marbre ci,
 François d'Alegre fut, & seigneur de Precy,
 Qui sous Charles huietième a Naples se trouua:
 Là où sa force en guerre en vingt ans esprouua:
 Et y demeura chef, pour son preinier merite,
 De trois mil combattans Suisses gens d'eslite:
 Avec lesquels deffit, par deux fois en campagne
 Plus gros nôbre de ceux de Naples & d'Espagne.
 Grand Seneschal estoit au Royaume susdit,
 Mais trop tost cest office & son maistre perdit:

Ce nonobstant Loys, qu'apres on couronna,
 D'estat de chambellan le defunct guer donna,
 En luy donnant maistrise, & supreme puissance
 Dessus les claires eaux, & grans forests de France;
 Et en tous les perils, & grans guerres d'adonques
 Alla & retourna, sans reproches quelconques.

Loys douzieme mort, François Roy couronné,
 Iceux mesmes estats, & mieux luy a donné.

Premier il espousa de Chartres la Vidame,
 Dont n'eut aucuns enfans: mais la seconde dame
 Contesse de loigny & luy deux filles eurent,
 Qui tout le reconfort de leur vieillesse furent.
 Or mourut aagé d'ans soixante cinq, & dix,
 Regretté de chacun. Dieu luy doint Paradis.

De messire Iean Cotereau Cheualier,
 Seigneur de Maintenon.

Celuy qui gist cy dessous consummé
 Cheualier fut Iean Cotereau nommé,
 Qui en ieunesse eut vn si grand bon-heur,
 Qu'il deceda plein de biens & d'honneur.
 En ce bon-heur, fortune favorable
 Le fit seruir sous estat honorable
 Vn noble Duc, qui apres grand' souffrance,
 Au chef porta la couronne de France:
 Ce fut Loys, de ce nom le douzieme,
 Que le defunct suyuit en peine extreme
 Par tout, au pis de ses aduersitez,
 Puis se sentit de ses prosperitez:
 Car estant Roy (en bonne & volontaire
 Reconnoissance) il le fit Secretaire,
 Et tresorier des finances royales,
 Pour le loyer de ses vertus loyales.

Le maistre mort, le seruant souspira:
 Et pour repos, dès lors se retira

Icy chez luy, où par deuote emprise,
Fonda, bastit, & donna ceste Eglise.

Ses bons suiets il voulut frequenter,
Et leur apprint à semer & enter
Commodement: & a rendre fertile
Ce qui estoit desert & inutile:
En leur faisant apporter de maint lieu
Arbres diuers. Puis, mourant, dit adieu
A ses enfans, qui sur luy ont posee
Cest Epitaphe, & la tombe arrosee
De larmes d'œil, par naturel deuoir.

Deuant sa mort des ans pouuoit auoir
Soixante & douze. O longue vie & belle!
Ta longueur soit deuenue eternelle.

De luy mesme.

Icy gist mort viuant par bon renom
Iean Cotereau, seigneur de Maintenon:
Ie dy celuy cheualier estimé,
Du Roy Loys douzième tant aimé,
Qu'en ses tresors pouuoir luy assigna,
Et aux secrets des finances signa:
Ie dy celuy de vertu amateur,
Qui de ce Temple a esté fondateur.

Des ans vesquit pres de soixante & douze:
Chez luy mourut. Puis enfans & esponse
L'ont mis au cœur de sa fondation,
Où il attend resuscitation.

De luy encores. Vers Alexandrins.

I E fus Iean Cotereau, qui quatre Rois serui,
Desquels en bien seruant la grace desserui,
Et dont fut le dernier François premier du nom,
Sous qui ie trespassey seigneur de Maintenon,
Ayant ià serui France en son priné secret,

Et en ses grands tresors que laissay sans regret.
 Pour venir cy attendre, en paix, de mort le iour,
 Où ce temple fonda pour mon dernier sejour.

Des Allemans de Bourges, recité par la
 Dcesse memoire.

Q V I veut sçauoir grans accords differens,
 Les plus nouueaux qu'on vid entre parens .
 Long temps y a, vienne en ceste Oratoire
 Des Allemans, lire la courtte histoire.

Memoire suis, qui avecques leurs corps
 Ne veux souffrir enterrer leurs accords:
 Ains d'en escrire il me prend appetit.

Iean l'Allemant, & Marie Petit
 Deux autres Ieans en mariage acquirent,
 Qui en commun en vn logis resquirent:
 Et ces deux Ieans, deux Ieanes espouserent,
 Qui dix enfans sur la terre poserent.
 Ieane Gaillard espousa Iean l'aisné:
 Vne autre Ieane eut l'autre Iean puisné,
 Laquelle auoit le surnom de Champanges.
 Ainsi en noms conformes & estranges
 Furent tous cinq en amitié confits:
 Et qui plus est, le bon pere & ses fils,
 Comme de noms, d'estats furent esgaux,
 Est ins tous trois receueurs generaux.

Le pere au fait des Normans trouuailla:
 Puis ceste charge au fils aisné bailla:
 Et le puisné reçeut charge semblable
 En Languedoc. O peuple venerable!
 Les corps humains que i'ay cy declarez.
 De mesme estat, & mesme honneur parez,
 De mesme nom, de mesme nourriture,
 Sont enterrez sous mesme sepulture.
 Faites à Dieu de bon cœur oraison,
 Qu'au ciel leur doint vne mesme maison.

De la verole qui luy vint.

Or afin que Saintes & Anges
Ne prennent ces boutons estranges,
Prions Dieu qu'au frere frappart
Il donne quelque chambre à part.

De Iean le Veau.

C y gist le ieune Iean le Veau,
Qui en sa grandeur & puissance,
Fut devenu bœuf ou taureau,
Mais la mort le print dès enfance.
Il mourut Veau, par desplaisance:
Qui fut dommage à plus de neuf,
Car on dit (veu sa corporence)
Que c'eust esté vn maistre bœuf.

De Guion le Roy, qui s'attendoit d'estre
Pape auant que mourir.

C y gist Guion, Pape iadis, & Roy:
Roy de surnom, Pape par fantasie:
Non marié, de peur (comme ie croy)
D'estre cocu, ou d'auoir ialousie.
Il prefera bon vin, & maluoisie,
Et chair salee pour sa propre santé.
Or est-il mort la face cramoisie:
Dieu te pardoint, pauvre pater sainté.

De Ioüian, fol de Madame.

I e fus Ioüian, sans auoir femme,
Et fol iusqu'à la haute game:
Tous fols, & tous Ioüians aussi
Venez pour moy prier ici,
L'un apres l'autre, & non ensemble:
Car le lieu seroit (ce me semble)
Vn petit bien estroit pour tous:

Et puis s'on ne parloit tout doux,
Tant de gens ne romproyent mon somme.

Au surplus quand quel que sage homme
Viendra mon epitaphe lire,
I'ordonne, s'il se prend à rire,
Qu'il soit des fols maistre passé,
Faut-il rire d'un trespasé?

De frere André, Cordelier.

C y gist qui assez mal preschoit,
Par ces femmes tant regretté,
Frere André qui les cheuauchoit,
Comme vn grand asne desbaté.

De maistre Pierre de Villiers.

C y gist feu Pierre de Villiers
Iadis fin entre deux milliers,
Et Secretaire de renom
De François premier de ce nom.
Si sagement viure souloit,
Que iamais estre ne vouloit
(Combien qu'il fut vieil charié)
Prestre, ne mort, ne marié,
De peur qu'il ne chantast l'office,
De peur qu'il n'entrast en service,
Et de peur d'estre enseuely.
Et, de faict, ie tien tant de ly,
On auinois par tout le bruit a,
Que de trois les deux euit a:
Car iamais on ne le vid estre
Au monde marié, ne prestre:
Mais de mort, ma foy ie croy bien,
Qu'il l'est, depuis ne sçay combien.
Les deux il sçeut bien eschapper,
Mais le tiers le sçeut bien happer.

Mil cinq cents & vingt & quatre:
 Non pas happer, mais si bien battre,
 Qu'il dort encor ici deffous:
 De ses pechez soit-il absous.

De Iean Serre, excellent ioüeur
 de farces.

Cy deffous gist, & loge en serre
 Ce tresgentil fallot Iean Serre,
 Qui tout plaisir alloit suyuant:
 Et grand ioüeur en son vinant,
 Non pas ioüeur de dez, ne quilles,
 Mais de belles farces gentilles:
 Auquel ieu iamais ne perdit,
 Mais y gaigna bruit & credit,
 Amour, & populaire estime,
 Plus que d'escus, comme i'estime.

Il fut en son ieu si adextre
 Qu'à le voir on le pensoit estre
 Yurongne quand il s'y prenoit,
 Ou badin, s'il l'entreprenoit,
 Et n'eüst sçeu faire en sa puissance
 Le sage: car à sa naissance
 Nature ne luy fit la trongne
 Que d'un badin, ou d'un yurongne,
 Toutefois ie croy fermement,
 Qu'il ne fit onc si viuement
 Le badin, qui rid, ou se mord,
 Comme il fait maintenant le mort.

La science n'estoit point vile,
 Mais bonne: car en ceste ville
 Des tristes tristeur destournoit,
 Et l'homme aise en aise tenoit.

Or bref, quand il entroit en salle
 Avec vne chemise sale,

Le front, la iouë, & la narine
 Toute couuerte de farine,
 Et coiffé d'un beguin d'enfant,
 Et d'un haut bonnet triomphant
 Garni de plumes de chappons,
 Avec tout celà, ie responds,
 Qu'en voyant sa grace ni aise
 On n'estoit pas moins gay ni aise,
 Qu'on est aux champs Elisiens,
 O vous humains Parisiens,
 De le pleurer pour recompense
 Impossible est: car quand on pense
 A ce qu'il souloit faire & dire,
 On ne se peut tenir de rire.

Que di-ie? on ne le pleure point:
 Si fait-on: & voici le poinct:
 On en rid si fort en maints lieux,
 Que les larmes viennent aux yeux,
 Ainsi en riant, on le pleure:
 Et en pleurant rid on à l'heure.

Or pleurez, riez vostre saoul,
 Tout celà ne luy sert d'un soul,
 Vous feriez beaucoup mieux, en somme,
 De prier Dieu pour le pauvre homme.

De l'Abbé de Beaulieu la Marche, qui
 osa tenir contre le Roy.

Q V I pour Beaulieu, le presomptueux moine,
 Voudra dresser tombeau propre, & idoine,
 Dessus conuient au vis grauer, ou peindre
 Les grands Geans, qui s'empeschent d'atteindre
 Jusques aux cieus pour nuire à Iuppiter,
 Qui promptement les fait precipiter.
 Semblablement la fable y faudra mettre
 De Phaëton, soy voulant entremettre

A gouverner le char du clair Phebus,
Dont sa ieunesse en fin luy fit abus.

Aussi faudra peindre sur ce tombel
L'antique histoire au beau Luciabel
Et ses consors s'esleuans contre Dieu,
Dont en enfer tresbuchent d'un beau lieu.

Puis à l'entour de la tombe ainsi peinte
Sera au long ceste escriture empreinte:

Seigneurs passans, qui voyez tell' peinture:
Celuy qui gist sous ceste sepulture,
Voulut en faits ressembler à ceux-ci,
Et comme à eux luy en est prins aussi.

Du cheual de Vuyart.

GRISON fus Hedart

Qui garrot & dart

Passay de vitesse:

En servant Vuyart

Aux champs sus criart,

L'ostant de tristesse.

Bucephal en graisse

Eut un maistre en Grece

Mis entre les dieux:

Mais mon maistre, qu'est ce?

Plus que luy sans cesse

Il est glorieux.

J'allay curieux

En chocs fuyieux,

Sans craindre estrapade:

Mal rabolez lieux

Passay à clos jennx

Sans faire choppade.

La viste virade,

Pompant pommade,

Le saut sousleuant,

La roide ruade,
 Prompte petarrade
 Je mis en auant.

Escumeur bauant,
 Au manger sçauant,
 Au penser tresdoux:
 Reluë deuant,
 Insqu'au bout seruant
 I'ay esté sur tous.

Mourant bien secoux,
 Senti par deux coups
 Mon maistre venir,
 Et d'un foible poulx
 Disant, adieu vous,
 Me priis à hennir.

Sur ce souuenir
 Voyci aduenir
 La mort sans lucher:
 Mon œil fit ternir,
 Mon ame finir,
 Mon corps trespucher.

Mais mon maistre cher
 N'a permis secher
 Mon los, bruit, & fame:
 Car iadis plus cher
 M'aima cheuaucher,
 Que fille ne femme.

‡ D'Ortis, le more du Roy.

S o u s ceste tombe gist, & qui?
 Vn qui chantoit lacochi qui,
 Cy gist, que dure mort piqua,
 Vn qui chantoit lacochi qu:
 C'est Ortis: ô quelle douleurs!
 Nous le vismes de trois couleurs

Tout mort, il n'en souuiert encore.
 Premièrement il estoit more:
 Puis en habit de cordelier
 Fut enterré sous ce pilier:
 Et auant qu'eust l'esprit rendu,
 Tout son bien auoit despendu.
 Par ainsi mourut, le solastre,
 Aussi blanc comme vn sac de plastre:
 Aussi gris qu'vn fouyer cendreux,
 Et noir comme vn beau diable, ou deux.

D'Alix.

C Y gist, qui est vne grand' perte,
 En culetis la plus experte,
 Qu'on sceut iamais trouuer en France:
 C'est Alix qui dès son enfance,
 Quand sa nourrice l'allettoit,
 Dedans le berceau culetoit:
 Et de trois, iusques à neuf ans,
 Avec garçons, petits enfans,
 Alloit tousiours en quelque coin
 Culeter au grenier au foin.
 Et à dix ans tant fut culee,
 Qu'en culant fut despucelee.
 Depuis grosse garce deuint,
 Et lors culetoit plus que vingt,
 En apres deuint toute femme,
 Et inuenta la bonne dame
 Mille tordions aduenans
 Pour culeter à tous venans:
 Vray est, quand plus n'eut dent en gueule,
 Qu'elle culet a toute seule.
 Mais afin que le monde vist
 Son grand s'fauoir, elle escriuit
 Vn beau lure de culetage,

* tordre. gtorquere. wringen.

Pour ceux qui estoient en grand aage:
 Et vn autre de culetis
 Pour ceux qui estoient plus petits.
 Ces liures fit en s'esbatant,
 Et puis mourut en culetant.
 Encor' dit-on par grand' merueille,
 Que si on veut mettre l'oreille
 Contre sa tombe & s'arrester,
 On oïra ses os culeter.

De Martin.

CY gist, pour Alix contenter,
 Martin qui souloit plus que dix
 A la rengette culeter,
 Par champaignes, bois, & taillis,
 Prie Dieu toy qui cecy lis,
 Mettre l'ame du trespassé
 En quelque lieu bien loin d'Alix,
 Afin qu'il repose in pacé.

x l'un après
l'autre.

Epitaphe de Monseigneur de Langey.

ARRESTE toy lisant,
 Cy dessous est gisant
 Dont le cœur dolent i'ay,
 Ce renommé Langey,
 Qui son pareil n'eut pas:
 Et duquel au trespass
 Ietterent pleurs & larmes
 Les lettres & les armes.

De feu Madame de Maintenon.

Cy gist l'espouse au mary venerable
 Iean Cotereau, Seigneur de Maintenon:
 Femme iadis prudente & honorable,
 De nom Marie, & Thurin de surnom.

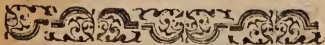
Qui de beauté à bon droit est renom,
 Et de vertu, à la beauté bien duite:
 L'une par temps la laisse, l'autre non:
 Car apres mort, iusqu'au ciel l'a conduite.

D'elle mesmes.

Cy gist qui fut de Maintenon la dame,
 Belle de corps, encor plus belle d'ame,
 Pour les hauts dons qu'elle eut du grand donneur.
 Cy gist, qui fut exemplaire d'honneur
 En ses beaux ans pour toute femme exquise,
 Ayant beauté desirée & requise:
 Si que ses ans ieunes tant decorez,
 Rentrèrent fort ses vieux iours honorez.
 * *Ainsi* vesquit, ainsi mourut Marie,
 Qui des Thurins annoblit l'armoirie.

De Cl. Marot par E.I. excellent
 Poëte François.

Q U E R C Y, la Cour, le Piemont, l'Vniuers,
 Me fit, me tint, m'enterra, me cognut,
 Quercy mon *loz*, la Cour tout mon temps eut,
 Piemont m'es os, & l'Vniuers mes vers.
 * *loz* : loüange.



C I M E T I E R E.

De Ieanne Bonté.

C Y gist le corps Ieane Bonté houté,
 L'esprit au ciel est par bonté monté.

De Longueil, homme doctre.

O V I A T E U R, cy dessous gist Longueil:
 A quoy tient-il que ne meines long ducil,

Quand tu entends sa vie consommee?
 N'as tu encor' entendu Renommee
 Par les climats, qui son renom insigne
 Va publiant à voix, trompe, & buccine?
 Si as pour vrây: mais si grande est la gloire
 Qu'en as oüy, que tu ne le peux croire.
 Va lire donc (pour en estre assûré)
 Ses beaux escrits de stile mesure:
 Lors seulement ne croiras son haut prix,
 Mais apprendras, tant fois tu bien appris.
 Si te sera son bruit tout veritable,
 Et la grandeur de ses faits profitable.

De maistre André le Voust, mede-
 cin du Duc d'Alençon.
 Vers Alexandrins.

C E L V Y qui prolongeoit la vie des humains,
 A la sienne perduë, au domniage de maints.
 Helas! c'estoit le bon feu maistre andré le Voust
 Iadis Alençonnois, ores pasture & goust
 De terrestre vermine: & ores reuestu
 De cercueil & de tombe, & iadis de vertu.
 Or est mort medecin du bon Duc d'Alençon:
 A nature ainsi faut tous payer la rançon.

De Catherine Budé.

M O R T a rauy Catherine Budé:
 Cy gist le corps: helas! qui l'eust cuidé?
 Elle estoit ieune, en bon poinct, belle & blanche:
 Tout cela chet comme fleurs de la branche:
 N'y pensons plus, Voire mais du renom:
 Qu'elle merite, en diray-ie rien? non:
 Car du mari les larmes pour le moins,
 De sa bonté sont suffisans tesmoins.

De la Royne Claude.

CY gist enuers Claude Royne de France,
 Laquelle, auant que mort luy fit outrance,
 Dit à son ame (en iettant larmes d'œil)
 Esprit lassé de viure en peine & dueil,
 Que veux-tu plus faire en ces basses terres?
 Assez y as vescu en pleurs & guerres
 Va viure en paix au ciel resplendissant,
 Si complairas à ce corps languissant.

Sur ce fina, par mort qui tout termine,
 Le lys tout blanc, la toute noire Hermine:
 Noire d'ennuy, & blanche d'innocence.
 Or vueille Dieu la mettre en haute essence,
 Et tant de Paix au ciel luy impartir,
 Que sur la terre en puisse departir.

De messire Charles de Bourbon.

D E D A N S le clos de ce seul tombeau ci,
 Gist vn vainqueur & vn vaincu aussi:
 Et si n'y a qu'un corps tant seulement.
 Or esbahir ne s'en faut nullement:
 Car ce corps mort, du temps qu'il a vescu,
 Vainquit pour autre, & pour soy fut vaincu.

De mōsieur de Precy. Vers Alexandrins.

L E cheualier gisant deffous ce marbre ci,
 François d'Alegre fut, & seigneur de Precy,
 Qui sous Charles huietième à Naples se trouua:
 Là où sa force en guerre en vingt ans esprouua:
 Et y demeura chef, pour son premier merite,
 De trois mil combattans Suisses gens d'eslite:
 Avec lesquels deffit par deux fois en campagne
 Plus gros nōbre de ceux de Naples & d'Espagne.

Grand Seneschal estoit au Royaume susdit,
 Mais trop tost cest office & son maistre perdit:

Ce nonobstant Loys, qu' apres on couronna,
 D'estat de chambellan le defunct guerdonna,
 En luy donnant maistrise, & supreme puissance
 Dessus les claires eaux, & grans forests de Frâce;
 Et en tous les perils, & grans guerres d'adonques
 Alla & retourna, sans reproches quelconques.

Loys douzième mort, François Roy couronné,
 Iceux mesmes estats, & mieux luy a donné.

Premier il espousa de Chartres la Vidame,
 Dont n'eut aucuns enfans: mais la seconde dame
 Contesse de Joigny & luy deux filles eurent,
 Qui tout le reconfort de leur vieillesse furent.
 Or mourut aagé d'ans soixante cinq, & dix,
 Regretté de chacun. Dieu luy doint Paradis.

De messire Iean Cotereau Cheualier,
 Seigneur de Maintenon.

Celuy qui gist cy dessous consummé
 Cheualier fut Iean Cotereau nommé,
 Qui en ieunesse eut vn si grand bon-heur,
 Qu'il deceda plein de biens & d'honneur.
 En ce bon-heur, fortune favorable
 Le fit seruir sous estat honorable
 Vn noble Duc, qui apres grand' souffrance,
 Au chef porta la couronne de France:
 Ce fut Loys, de ce nom le douzième,
 Que le defunct suyuit en peine extreme
 Par tout, au pis de ses aduersitez,
 Puis se sentit de ses prosperitez:
 Car estant Roy (en bonne & volontaire
 Reconnoissance) il le fit Secretaire,
 Et tresorier des finances royales,
 Pour le loyer de ses vertus loyales.

Le maistre mort, le seruant sospira:
 Et pour repos, dès lors se retira

Icy chez luy, où par deuote emprise,
Fonda, bastit, & donna ceste Eglise.

Ses bons suiets il voulut frequenter,
Et leur apprint à semer & enter
Commodement: & a rendre fertile
Ce qui estoit desert & inutile:
En leur faisant apporter de maint lieu
Arbres diuers. Puis mourant, dit adieu
A ses enfans, qui sur luy ont posée
Cest Epitaphe, & la tombe arrosée
De larmes d'œil, par naturel deuoir.

Deuant sa mort des ans pouuoit auoir
Soixante & douze. O longue vie & belle!
Ta longueur soit deuenue eternelle.

De luy mesme.

Icy gist mort viuant par bon renom
Iean Cotereau, seigneur de Maintenon:
Ie dy celuy cheualier estimé,
Du Roy Loys douzième tant aimé,
Qu'en ses tresors pouuoir luy assigna,
Et aux secrets des finances signa:
Ie dy celuy de vertu amateur,
Qui de ce Temple a esté fondateur.

Des ans vesquit pres de soixante & douze:
Chez luy mourut. Puis enfans & espouse
L'ont mis au cœur de sa fondation,
Où il attend resuscitation.

De luy encores. Vers Alexandrins.

I E fus Iean Cotereau, qui quatre Rois serui,
Desquels en bien seruant la grace desserui,
Et dont fut le dernier François premier du nom,
Sous qui ie trespassay seigneur de Maintenon,
Ayant ià serui France en son priné secret,

Et en ses grandz tresors que laissay sans regret.
 Pour venir cy attendre, en paix, de mort le iour,
 Où ce temple fonday pour mon dernier seiour.

Des Allemans de Bourges, recité par la
 Dceſſe memoire.

Q V I veut ſçauoir grans accords differens,
 Les plus nouueaux qu'on vid entre parens
 Long temps y a, vienne en ceſte Oratoire
 Des Allemans, lire la courtte hiſtoire.

Memoire ſuis, qui avecques leurs corps
 Ne veux ſouffrir enterrer leurs accords:
 Ains d'en eſcrire il me prend appetit.

Iean l'Allemant, & Marie Petit
 Deux autres Ieans en mariage acquirant,
 Qui en commun en vn logis veſquirent:
 Et ces deux Ieans, deux Ieanes eſpouſerent,
 Qui dix enfans ſur la terre poſerent.
 Ieane Gaillard eſpouſa Iean l'aiſné:
 Vne autre Ieane eut l'autre Iean puisné,
 Laquelle auoit le ſurnom de Champanges.
 Ainſi en noms conformes & eſtranges
 Furent tous cinq en amitié conſits:
 Et qui plus eſt, le bon pere & ſes fils,
 Comme de noms, d'eſtats furent eſgaux,
 Eſtans touſtrois receneurs generaux.

Le pere au fait des Normans trauailla:
 Puis ceſte charge au fils aiſné bailla:
 Et le puisné reçeut charge ſemblable
 En Languedoc. O peuple venerable!
 Les corps humains que i'ay cy declarez.
 De meſme eſtat, & meſme honneur parez,
 De meſme nom, de meſme nourriture,
 Sont enterrez ſous meſme ſepulture.
 Faites à Dieu de bon cœur oraiſon,
 Qu'au ciel leur doint vne meſme maiſon.

D'Alexandre, President de Barrois.

S o v s ceste tombe est gisant Alexandre,
Non pas celuy qui son nom fit esandre
Par l'vniuers, non pas celuy de Troye,
Qui par l'amour mit son pays en proye.
Alexandre est cestuy-cy de Barrois,
Qui à bon droit fuit le nombre des trois.

A l'un luno fit present de ses biens:
Venus à l'autre a eslargi des siens:
A cestuy-cy Pallas noble Deesse,
De ses tresors a fait grande largesse.

Le Gree conquist le monde à force & peine:
Par estre beau le Troyen eut Heleine:
Cil de Barrois, par prudence & sçauoir,
Los immortal a merité d'auoir.

De maistre Iaques Charmoluë.

C y gist enuers la chair de Charmoluë:
De terre vint, la terre la voluë,
Quant à l'esprit, qui du ciel est venu,
Seigneurs passans, croyez qu'il n'a tenu
A estre bon, & de vertus orné,
Que dont il vint il ne soit retourné.

De damoiselle Anne de Marle.

V o v s qui aymez amitié nuptiale,
Vous qui prisez charité cordiale,
Et qui louëz en vn corps femenin
Vn cœur entier, gracieux, & benin,
Arrestez-vous. Cy gist la damoiselle
Qui tout cela, & mieux auoit en elle.

Anne est le nom de celle dont ie parle,
Fille iadis de Hierome de Marle,
Du noble lien de Luxanci seigneur:
Et sa mere est damoiselle d'honneur,

Qui porte nom de Philippe Laurens,
 Laquelle avec pere, & frere, & parens
 Fit la defuncte estre premiere femme
 Du General des finances, Spifame,
 Gaillard de nom, & seigneur de Bisseaux,
 Qui d'un tel arbre a eu neuf arbrisseaux.

Or a vescu tresuertueusement
 Avecques luy dix ans tant seulement.
 Facheuse mort, par non cruel outrage,
 N'a pas voulu qu'elle y fust d'auant age:
 Mais, comme ayant sur la bonté enuie,
 Luy annonça le depart de sa vie,
 L'an de son aage, à peine huit, & vingt:
 Lors sans viser au lieu dont elle vint,
 Et desprisant la gloire que lon a
 En ce bas monde, icelle Anne ordonna
 Que son corps fust entre les pauvres mis
 En ceste fosse. Or prions chers amis,
 Que l'ame soit entre les pauvres mise,
 Qui bienheureux sont chantez en l'Eglise.

De maistre Guillaume Cretin,
 Poëte François.

Seigneurs passans, comment pourrez vous croire
 De ce tombeau la grand' pompe, & la gloire?
 Il n'est ne peint, ne poly, ne doré,
 Et si se dit hautement honoré,
 Tant seulement pour estre conuerture
 D'un corps humain cymis en sépulture:
 C'est de Cretin, Cretin, qui tant sçanoit.

Regardez donc si ce tombeau auoit
 De ce Cretin les faits laborieux,
 Comme il deuroit estre bien glorieux,
 Veu qu'il prend gloire au pauvre corps tout mort,
 Lequel par tout vermine mine, & mord.

O dur tombeau, de ce que tu encœuvres,
 Contente toy, auoir n'en peux les œures:
 Chose eternelle en mort iamaïs ne tombe:
 Et qui ne meurt n'a que faire de tombe.

De Loys Iagoynau.

C y gist Loys Iagoynau surnommé:
 Tresorier fut en charges renommé:
 Et de pecune onc ne thesaurisa,
 Ains de vertu, que plus qu'argent prisi.

Ie ne sçay pas de quell' race estoit-il:
 Mais ie sçay bien que son cœur fut gentil,
 Hurdy, courtois, de tresnoble nature,
 Et trop plus grand que du corps la stature.
 Il est certain que Chasteaudun, son estre,
 Sous liberal planette le fit naistre.

Receneur fut de Soissons: & de fait,
 France le fit, l'Itale l'a deffait.

Italiens en ont le corps icy,
 Et les François le dueil & le soucy:
 Avec lequel dessus luy ont posé
 Ce dur tombeau de leurs pleurs arrosé.

Or de l'auoir si trest mort estendu,
 Mort le trompa: car tout, bien entendu,
 Son vif esprit à grans biens pretendoit:
 Monté soit-il plus haut qu'il ne tendoit.

De Madame la Regente mere du Roy.

C E L L E qui trouuailla pour le repos de maints,
 Repose maintenant: pourquoy criez humains?
 Gardez bien le repos qu'elle vous a donné,
 Sans luy rompre le sien, puis qu'il est ordonné.

De Florimond de Champeverne.

L E Roy, la mort aymerent Florimond
 De Champeverne en son florissant aage:

Le Roy par temps le poussa vers le mont
 D'honneur & biens, en suffisant estage:
 Mais mort voulant le traiter d'auantage,
 En vn moment le poussa iusqu'aux cieux,
 Et fit tresbien: car des bons l'heritage
 N'est point assis en ce val vicieux.

De Iean Mondoucet.

Vers Alexandrins.

A P R E S auoir seruy autour de la personne
 Du Roy Louys douziesme, auant que sa couronne
 Ornast son noble chef, & apres l'auoir prise,
 Ie Iean de Mondoucet esproumay la surprise
 De l'incertaine mort: car vn esclat de lance,
 En vn plaisant tournoy dedans mon corps se lance,
 Si rigoureusement, & par fortune telle,
 Qu'au milieu de plaisir senty douleur mortelle,
 Qui au liēt me ietta saisi de fieure grosse,
 De mon liēt au cercueil, du cercueil en la fosse:
 Non pas sans grād regret du maistre & des amis:
 Les amis m'ont pleuré: & le bon maistre a mis
 Mes enfans aux estats de moy lors retenus
 Entre autres que i' auois de sa grace obtenus,
 Et donna penson à la mienne espousee,
 C'est Ieane Cotereau qui est icy posee.

Si tant d'honneur & bien en vint de mō merite,
 Il vint d'amour du Roy enuers moy non petite.
 Mais la source du tout fut la bonté de Dieu.

Priez pour moy, passans, priez qu'en cestuy lieu
 Ie puisse en Iesus Christ tellement sommeiller,
 Qu'avec les siens me face au grand iour resueiller.

De Guillaume Chantereau, homme
 de Guerre.

C Y gist Guillaume, en terre
 Chantereau, surnommé,

Entre les gens de guerre
Iadis trefrenommé.

Bien viuant estimé,
Sans noise, sans offense:
S'on l'auoit animé,
Rude estoit en deffense.

A plaisir & outrance
Si adextre on le rid,
Que le Dauphin de France
Finalement seruit.

Mais la mort le rauit
En sa ieu nesse meure,
A maint homme qui vit
Grand regret en demeure.

Puis qu'il faut que tout meure,
S'en faut-il estonner?
Eternelle demeure
Dieu luy vueille donner.

De trois enfans, freres.

D'v N mesme dard, sous vne mesme année,
Et en trois iours de mesme destinee,
Mal pestilent sous ceste dure pierre
Mit Iean de Bray, Bonauenture, & Pierre,
Freres tous trois: dont le plus vieil dix ans
A peine auoit. Qu'en dites vous lisans?
Cruelle mort, mort plus froide que marbre,
N'a elle tort de faire cheoir de l'arbre
Vn fruit tant ieune, vn fruit sans meureté,
Dont la verdeur donnoit grand' seureté
De bien futur? Qu'a elle encores fait?
Elle a, pour vray, du mesme coup deffait
De pere, & mere, esperance & liesse,
Qui s'attendoyent resiouyr leur vieillesse
Avec leurs fils: desquels la mort soudaine

Nous est tesmoing, que la vie mondaine
 Autant enfans, que vieillards abandonne,
 Il nous doit plaire, & puis que Dieu l'ordonne.

De François Dauphin de France.

Cy gist François, Dauphin de grand renom:
 Fils de François le premier de ce nom:
 Duquel il tint la prison en Espagne
 Cy gist François, qui la lice en campagne,
 Glaines trenchans, & harnois bien fourbis
 Ayma trop plus que somptueux habits.

Formé de corps, ce qu'est possible d'estre,
 Le fit nature: encores plus adextre.
 Et en ce corps, haut & droit composé,
 Le ciel transmit vn esprit bien posé:
 Puis le reprint quand par griefue achoison
 Vn Ferrarois luy donna la poison
 Au vueil d'autrui, qui en crainte regnoit,
 Voyant François qui Cesar deuenoit.

Ce Dauphin dy, qui par terre & par mer,
 Fustes, & gens eust prins plaisir d'armer,
 Et la grandeur de terre dominee,
 Si rompre eust peu sa dure destinee:
 Mais ses vertus luy causerent envie,
 Dont il perdit sur les vingt ans la vie
 Avec l'attente, hélas, de la couronne
 Qui le clair chef de son pere enuironne.

Qu'as tu passant? complaindre on ne s'en doit,
 Il a trop mieux que ce qu'il attendoit.

De Anne de Beauregard qui mourut à Ferrare.

D E Beauregard Anne suis qui d'enfance
 Laisay parens, pays, amis, & France.
 Pour suyre icy la Duchesse Renée:

Laquelle i'ay depuis abandonnee,
 Futur espons, beauté, fleurissant aage,
 Pour aller voir au ciel mon heritage,
 Laissant le monde avec moindre soucy,
 Qu'en laissant France, alors que vins icy.

De Heleine de Boisy. Vers
 Alexandrins.

N E sçay où gist Heleine, en qui beauté gisoit :
 Mais icy gist Heleine où bonté reluisoit :
 Et qui la grand' beauté de l'autre eust bien ternie
 Par les graces & dons, dont elle estoit garnie.

Donques (ô toy passant) qui cest escrit liras,
 Va, & dy hardyment en tous lieux où iras :
 Heleine Grecque a fait que Troye est desplorée :
 Heleine de Boisy la France a decorée.

De Monsieur du Tout, maître
 Robert Gedoyne.

S Ç A I S-tu, passant, de qui est ce tombeau ?
 D'un qui iadis, en cheminant tout beau,
 Monta plus haut, que tous ceux qui se hastent.
 C'est le tombeau, là où les vers s'appassent
 Du bon vieillard agreable & heureux,
 Dont tu as veu tout le monde amoureux.

Cy gist, helàs, plus ie ne le puis taire,
 Robert Gedoyne excellent secretaire,
 Qui quatre Roys seruit sans desarroy :
 Maintenant est avecques le grand Roy,
 Où il repose apres travail & peine.

Or a vescu personne d'aage pleine,
 Pleine de biens & vertu honorable :
 Puis a laissé ce monde miserable,
 Sans le regret qui l'homme souuent mord,
 O vie heureuse, ô bien-heureuse mort.

De Iean l'Hulier Conseiller.

INCONTINENT que Louyse le Maistre
Cognut qu'aux vers le corps on faisoit paistre
De son espoux, le prudent Iean l'Hulier,
Helas, dit-elle, amy tresingulier,
Vostre prudence au Senat honoree,
Eust mieux porté, que moy lasse espleuree,
Le dueil de mort: inutile ie vy,
Et vous eussiez encores bien serui.
Car vous estiez vertueux & sçauant.
Las, pourquoy donc ne suis ie morte auant?
En ce regret demoura des mois douze
La bonne, belle, & vertueuse espouse:
Puis trespassa, & en mourant va dire:
C'est trop d'un an, sans voir ce qu'on desire,
Mon esprit va le sien là haut chercher,
Vueille mon corps aupres du sien coucher.
Ce qui fut fait, & n'a s  eu mort tant poindre,
Qu'elle ait desjoint ce qu'amour vint ioinde.

De madame Chasteau-briant.

S O V S ce tombeau gist Françoise de Foix,
De qui tout bien tout chacun souloit dire:
Et le disant, onc vne seule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire.
De grand' beauté, de grace qui attire,
De bon sçavoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneurs, & mieux que ne raconte,
Dieu eternal richement l'estoffa,
O viateur pour t'abreger le conte,
Cy g st vn rien, là où tout triompha.

De monsieur le General preu-
d'homme.

C Y dessous prend son dernier somme
Le prudent Guillaume prend'homme,

De Normandie General:

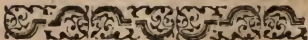
A qui Dieu fut tant liberal,

Qu'il luy donna & ser sa vie

Sans peur, sans blasme, sans envie:

Et mourut (voyez quel bonheur)

Plein d'ans, plein de biens, plein d'honneur.



COMPLAINTES.

Du Baron de Malleville, Parisien.

A LA TERRE.

O TERRE basse, où l'homme se conduit,
 Respons (hélas) à ma demande triste:
 Où est le corps que tu avois produit,
 Dont le depart me torture & contriste?
 L'avois-tu fait tant bon, tant beau, tant miste,
 Pour de son sang teindre les dards pointus
 Des Turcs maudits? Las, ils n'en ont point eus
 De plus aimant vray honneur, qu'iceluy,
 Qui mieux aima là mourir en vertu,
 Qu'en deshonneur sur une plusieurs battus.
 Tel vit encor qui est plus mort que luy.

A LA MER.

O cruauté d'impetueuses vagues,
 Mer variable, où toute crainte abonde,
 Cause mouvant, dont trop cruelles dagues
 L'ont fait perir de mort tant furibonde:
 Si haut desir de cognoistre le monde
 T'avoit transmis si gentil personnage,
 Les faisoit-il qu'en la fleur de son age

Par deuers toy si rudement le prinſes,
 Sans plus reuoir la cour des nobles Princes,
 Où tant il eſt à preſent regretté?

O mer amere aux mordantes eſpines!
 Certainement ce qu'arreſtes & pinces,
 Au gré de tous eſt trop bien arreſté.

A N A T U R E.

Helas, Nature, où eſt la bonne grace,
 Dont tu le fis luire par ſes effets?
 Formé l'auois beau de corps & de face
 Doux en parler, & conſtant en ſes faits:
 D'honneſteté eſtoit l'un des parfaits,
 Car en fuyant les piquants eſpinettes
 D'oïſiueté, flutes & eſpinettes
 Bruire faiſoit en treſdouce accordance:
 Du luth ſonnoit motets & chanſonnettes:
 Danſer ſçauoit avec, & ſans ſonnettes,
 Las, or' eſt-il à ſa derniere danſe.

A L A M O R T.

Las, or' eſt-il à ſa derniere danſe,
 Où toy, la Mort, luy as fait ſans ſoulas,
 Faire faux pas, & mortelle cadence,
 Sous dur rebec, ſonnant le grand helas.

Quant eſt du corps, vray eſt que meurdri l'as,
 Mais de ſon bruit, où iamais n'eut friuſle,
 Malgré ton dard, par tout le monde vole
 Touſiours croiſſant, comme Lys qui fleuronne.

Touchant ſon Ame immortelle couronne
 Luy a donné celui pour qui mourut:
 Mais quelque bien encor que Dieu luy donne,
 Ie ſuis contraint par Amour, qui l'ordonne,
 Le regretter, & maudire Baruth.

A F O R T U N E.

Fortune, helas, muable & deſreiglee,

De la Royne Claude.

CY gist enuers Claude Royne de France,
 Laquelle, auant que mort luy fit outrance,
 Dit à son ame (en iettant larmes d'œil)
 Esprit lasé de viure en peine & dueil,
 Que reux-tu plus faire en ces basses terres?
 Assez y as vescu en pleurs & guerres
 Va viure en paix au ciel resplendissant,
 Si complairas à ce corps languissant.

Sur ce fina, par mort qui tout termine,
 Le lys tout blanc, la toute noire Hermine:
 Noire d'ennuy, & blanche d'innocence.
 Or vueille Dieu la mettre en haute essence,
 Et tant de Paix au ciel luy impartir,
 Que sur la terre en puisse departir.

De messire Charles de Bourbon.

DEDANS le clos de ce seul tombeau ci,
 Gist vn vainqueur & vn vaincu aussi:
 Et si n'y a qu'un corps tant seulement.
 Or esbahir ne s'en faut nullement:
 Car ce corps mort, du temps qu'il a vescu,
 Vainquit pour autre, & pour soy fut vaincu.

De monsieur de Precy. Vers Alexandrins.

LE cheualier gisant deffous ce marbre ci,
 François d'Alegre fut, & seigneur de Precy,
 Qui sous Charles huietième à Naples se trouua:
 Là où sa force en guerre en vingt ans esprouua:
 Et y demeura chef, pour son prenier merite,
 De trois mil combattans Suisses gens d'eslite:
 Auec lesquels deffit, par deux fois en campagne
 Plus gros nôbre de ceux de Naples & d'Espagne.
 Grand Seneschul estoit au Royaume susdit,
 Mais trop tost cest office & son maistre perdit:

Ce nonobstant Loys, qu'apres on couronna,
 D'estat de chambellan le defunct guerdonna,
 En luy donnant maistrise, & supreme puissance
 Dessus les claires eaux, & grans forests de France;
 Et en tous les perils, & grans guerres d'adonques
 Alla & retourna, sans reproches quelconques.

Loys douzième mort, François Roy couronné,
 Iceux mesmes estats, & mieux luy a donné.

Premier il espousa de Chartres la Vidame,
 Dont n'eut aucuns enfans: mais la seconde dame
 Contesse de Joigny & luy deux filles eurent,
 Qui tout le reconfort de leur vieillesse furent.
 Or mourut aagé d'ans soixante cinq, & dix,
 Regretté de chacun. Dieu luy doint Paradis.

De messire Iean Cotereau Cheualier,
 Seigneur de Maintenon.

Celuy qui gist cy dessous consummé
 Cheualier fut Iean Cotereau nommé,
 Qui en ieunesse eut vn si grand bon-heur,
 Qu'il deceda plein de biens & d'honneur.
 En ce bon-heur, fortune favorable
 Le fit seruir sous estat honorable
 Vn noble Duc, qui apres grand' souffrance,
 Au chef porta la couronne de France:
 Ce fut Loys, de ce nom le douzième,
 Que le defunct suyuit en peine extreme
 Par tout, au pis de ses aduersitez,
 Puis se sentit de ses prosperitez:
 Car estant Roy (en bonne & volontaire
 Reconnoissance) il le fit Secretaire,
 Et tresorier des finances royales,
 Pour le loyer de ses vertus loyales.

Le maistre mort, le seruant souspira:
 Et pour repos, dès lors se retira

Icy chez luy, où par deuote emprise,
Fonda, bastit, & donna ceste Eglise.

Ses bons suiets il voulut frequenter,
Et leur apprint à semer & enter
Commodement: & a rendre fertile
Ce qui estoit desert & inutile:
En leur faisant apporter de maint lieu
Arbres diuers. Puis, mourant, dit adieu
A ses enfans, qui sur luy ont posee
Cest Epitaphe, & la tombe arrosée
De larmes d'œil, par naturel deuoir.

Deuant sa mort des ans pouuoit auoir
Soixante & douze. O longue vie & belle!
Ta longueur soit deuenue eternelle.

De luy mesme.

Icy gist mort viuant par bon renom
Jean Cotereau, seigneur de Maintenon:
Ie dy celuy cheualier estimé,
Du Roy Loys douzième tant aimé,
Qu'en ses tresors pouuoir luy assigna,
Et aux secrets des finances signa:
Ie dy celuy de vertu amateur,
Qui de ce Temple a esté fondateur.

Des ans vesquit pres de soixante & douze:
Chez luy mourut. Puis enfans & esponse
L'ont mis au cœur de sa fondation,
Où il attend ressuscitation.

De luy encores. Vers Alexandrins.

I E fus Jean Cotereau, qui quatre Rois serui,
Desquels en bien seruant la grace desserui,
Et dont fut le dernier François premier du nom,
Sous qui ie trespassey seigneur de Maintenon,
Ayant ià serui France en son priné secret,

Et en ses grands trespors que laissay sans regret.
 Pour venir cy attendre, en paix, de mort le iour,
 Où ce temple fonday pour mon dernier sejour.

Des Allemans de Bourges, recité par la
 Deesse memoire.

Q V I veut sçauoir grans accords differens,
 Les plus nouueaux qu'on vid entre parens
 Long temps y a, vienne en ceste Oratoire
 Des Allemans, lire la courte hystoire.

Memoire suis, qui anecques leurs corps
 Ne veux souffrir enterrer leurs accords:
 Ains d'en escrire il me prend appetit.

Iean l'Allemant, & Marie Petit
 Deux autres Ieans en mariage acquirent,
 Qui en commun en vn logis resquirent:
 Et ces deux Ieans, deux Ieanes espouserent,
 Qui dix enfans sur la terre poserent.
 Ieane Gaillard espousa Iean l'aisné:
 Vne autre Ieane eut l'autre Iean puisné,
 Laquelle auoit le surnom de Champanges.
 Ainsi en noms conformes & estranges
 Furent tous cinq en amitié confits:
 Et qui plus est, le bon pere & ses fils,
 Comme de noms, d'estats furent esgaux,
 Estans tous trois receueurs generaux.

Le pere au fuit des Normans trauailla:
 Puis ceste charge au fils aisné bailla:
 Et le puisné reçeut charge semblable
 En Languedoc. O peuple venerable!
 Les corps humains que i'ay cy declarez.
 De mesme estat, & mesme honneur parez,
 De mesme nom, de mesme nourriture,
 Sont enterrez sous mesme sepulture.
 Faites à Dieu de bon cœur oraison,
 Qu'au ciel leur doint vne mesme maison.

D'Alexandre, President de Barrois.

S O V s ceste tombe est gisant Alexandre,
Non pas celuy qui son noin fit espandre
Par l'univers, non pas celuy de Troye,
Qui par l'amour mit son pays en proye.
Alexandre est cestuy-cy de Barrois,
Qui à bon droit fait le nombre des trois.

A l'un l'un fit present de ses biens:
Venus à l'autre a eslargi des siens:
A cestuy-cy Pallas noble Deesse,
De ses tresors a fait grande largesse.

Le Grec conquist le monde à force & peine:
Par estre beau le Troyen eut Heleine:
Cil de Barrois, par prudence & sçavoir,
Los immortel a merité d'avoir.

De maistre Iaques Charmoluë.

C y gist enuers la chair de Charmoluë:
De terre vint, la terre la voluë,
Quant à l'esprit, qui du ciel est venu,
Seigneurs passans, croyez qu'il n'a tenu
A estre bon, & de vertus orné,
Que dont il vint il ne soit retourné.

De damoiselle Anne de Marle.

V o v s qui aymex amitié nuptiale,
Vous qui prisez charité cordiale,
Et qui louëz en un corps femenin
Un cœur entier, gracieux, & benin,
Arrestez-vous. Cy gist la damoiselle
Qui tout cela, & mieux auoit en elle.

Anne est le noin de celle dont ie parle,
Fille iadu de Hierome de Marle,
Du noble lieu de Luzanci seigneur:
Et sa mere est damoiselle d'honneur,

Qui porte nom de Philippe Laurens,
 Laquelle avec pere, & frere, & parens
 Fit la defuncte estre premiere femme
 Du General des finances, Spifame,
 Gaillard de nom, & seigneur de Bisseaux,
 Qui d'un tel arbre a eu neuf arbrisseaux.

Or a rescu tresuertueusement
 Avecques luy dix ans tant seulement.
 Facheuse mort, par non cruel outrage,
 N'a pas voulu qu'elle y fust d'auant age:
 Mais, comme ayant sur la bonté enuie,
 Luy annonça le depart de sa vie,
 L'an de son aage, à peine huit, & vingt:
 Lors sans viser au lieu dont elle vint,
 Et despriant la gloire que lon a
 En ce bas monde, icelle Anne ordonna
 Que son corps fust entre les pauvres mis
 En ceste fosse. Or prions chers amis,
 Que l'ame soit entre les pauvres mise,
 Qui bienheureux sont chantez en l'Eglise.

De maistre Guillaume Cretin,
 Poëte François.

Seigneurs passans, comment pourrez vous croire
 De ce tombeau la grand' pompe, & la gloire?
 Il n'est ne peint, ne poly, ne doré,
 Et si se dit hautement honoré,
 Tant seulement pour estre couuerture
 D'un corps humain cymis en sépulture:
 C'est de Cretin, Cretin, qui tant sçauoit.

Regardez donc si ce tombeau auoit
 De ce Cretin les faits laborieux,
 Comme il deuroit estre bien glorieux,
 Veu qu'il prend gloire au pauvre corps tout mort,
 Lequel par tout vermine mine, & mord.

O dur tombeau, de ce que tu encœuvres,
 Contente toy, auoir n'en peux les œuures:
 Chose eternelle en mort iamaïs ne tombe:
 Et qui ne meurt n'a que faire de tombe.

De Loys Iagoyneau.

C y gist Loys Iagoyneau surnommé:
 Tresorier fut en charges renommé:
 Et de pecune onc ne thesaurisa,
 Ains de vertu, que plus qu'argent prisa.
 Je ne sçay pas de quell' race estoit-il:
 Mais ie sçay bien que son cœur fut gentil,
 Hurdy, courtois, de tresnoble nature,
 Et trop plus grand que du corps la stature.
 Il est certain que Chasteaudun, son estre,
 Sous liberal planette le fit naistre.
 Receueur fut de Soissons: & de fait,
 France le fit, l'Itale l'a deffait.

Italiens en ont le corps icy,
 Et les François le dueil & le soucy:
 Avec lequel dessus luy ont posé
 Ce dur tombeau de leurs pleurs arrosé.

Or de l'auoir si test mort estendu,
 Mort le trompa: car tout, bien entendu,
 Son vif esprit à grans biens pretendoit:
 Monté soit-il plus haut qu'il ne tendoit.

De Madame la Regente mere du Roy.

C E L L E qui trauailla pour le repos de maints,
 Repose maintenant: pourquoy criez humains?
 Gardez bien le repos qu'elle vous a donné,
 Sans luy rompre le sien, puis qu'il est ordonné.

De Florimond de Champeverne.

L e Roy, la mort aymerent Florimond
 De Champeverne en son florissant aage:

Le Roy par temps le poussa vers le mont
 D'honneur & biens, en suffisant estage:
 Mais mort voulant le traiter d'avantage,
 En vn moment le poussa iusqu'aux cieux,
 Et fit tresbien: car des bons l'heritage
 N'est point assis en ce val vicieux.

De Iean Mondoucet.

Vers Alexandrins.

A P R E S auoir seruy autour de la personne
 Du Roy Louys douziésme, auant que sa couronne
 Ornast son noble chef, & apres l'auoir prise,
 Ie Iean de Mondoucet esprouuay la surprise
 De l'incertaine mort: car vn esclat de lance,
 En vn plaisant tournoy dedans mon corps se lance,
 Si vigoureuusement, & par fortune telle,
 Qu'au milieu de plaisir senty douleur mortelle,
 Qui au liét me ietta saisi de sieure grosse,
 De mon liét au cercueil, du cercueil en la fosse:
 Non pas sans grãd regret du maistre & des amis:
 Les amis m'ont pleuré: & le bon maistre a mis
 Mes enfans aux estats de moy lors retenus
 Entre autres que i' auois de sa grace obtenus,
 Et donna pension à la mienne espousee,
 C'est Ieane Cotereau qui est icy posée.

Si tant d'honneur & bien en vint de mō merite,
 Il vint d'amour du Roy enuers moy non petite.
 Mais la source du tout fut la bonté de Dieu.

Priez pour moy, passans, priez qu'en cestuy lieu
 Ie puisse en Iesus Christ tellement sommeiller,
 Qu'avec les siens me face au grand iour resueiller.

De Guillaume Chantereau, homme
 de Guerre.

C Y gist Guillaume, en terre
 Chantereau, surnommé,

Entre les gens de guerre
Iadis trefrenommé.

Bien vivant estimé,
Sans noise, sans offense:
S'on l'auoit animé,
Rude estoit en deffense.

A plaisir & outrance
Si adextre on le vid,
Que le Dauphin de France
Finalement seruit.

Mais la mort le rauit
En sa iuennesse meure,
A maint homme qui vit
Grand regret en demeure.

Puis qu'il faut que tout meure,
S'en faut-il estonner?
Eternelle demeure
Dieu luy vueille donner.

De trois enfans, freres.

D'v N mesme dard, sous vne mesme année,
Et en trois iours de mesme destinee,
Mal pestilent sous ceste dure pierre
Mit Iean de Bray, Bonaventure, & Pierre,
Freres tous trois: dont le plus vieil dix ans
A peine auoit. Qu'en dites vous lisans?
Cruelle mort, mort plus froide que maybre,
N'a elle tort de faire cheoir de l'arbre
Vn fruiet tant ieune, vn fruiet sans meureté,
Dont la verdeur donnoit grand' seureté
De bien futur? Qu'a elle encores fait?
Elle a, pour vray, du mesme coup deffait
De pere, & mere, esperance & liesse,
Qui s'attendoyent resioüyr leur vieillesse
Avec leurs fils: desquels la mort soudaine

Nous est tesmoing, que la vie mondaine
 Autant enfans, que vieillards abandonne,
 Il nous doit plaire, & puis que Dieu l'ordonne.

De François Dauphin de France.

Cy gist François, Dauphin de grand renom;
 Fils de François le premier de ce nom:
 Duquel il tint la prison en Espagne
 Cy gist François, qui la lice en campagne,
 Glaives trenchans, & harnoïs bien fourbis
 Ayma trop plus que somptueux habits.

Formé de corps, ce qu'est possible d'estre,
 Le fit nature: encores plus adextre.
 Et en ce corps, haut & droit composé,
 Le ciel transmit vn esprit bien posé:
 Puis le reprint quand par griesue achoison
 Vn Ferrarois luy donna la poison
 Au vueil d'autrui, qui en crainte regnoit,
 Voyant François qui Cesar deuenoit.

Ce Dauphin dy, qui par terre & par mer,
 Fustes, & gens eust prins plaisir d'armer,
 Et la grandeur de terre dominee,
 Si rompre eust pensa dure destinee:
 Mais ses vertus luy causerent enuie,
 Dont il perdit sur les vingt ans la vie
 Avec l'attente, hélas, de la couronne
 Qui le clair chef de son pere environne.

Qu'as tu passant? complaindre on ne s'en doit,
 Il a trop mieux que ce qu'il attendoit.

De Anne de Beauregard qui mourut à Ferrare.

D E Beauregard Anne suis qui d'enfance
 L'assay parens, pays, amis, & France.
 Pour suuyre icy la Duchesse Renée;

Laquelle i'ay depuis abandonnee,
 Futur espoux, beauté, fleurissant aage,
 Pour aller voir au ciel mon heritage,
 Laissant le monde avec moindre soucy,
 Qu'en laissant France, alors que vins icy.

De Heleine de Boisly. Vers
 Alexandrins.

N E scay où gist Heleine, en qui beauté gisoit :
 Mais icy gist Heleine où bonté reluisoit :
 Et qui la grand' beauté de l'autre eust bien ternie
 Par les graces & dons, dont elle estoit garnie.
 Donques (ô toy passant) qui cest escrit liras,
 Va, & dy hardymment en tous lieux où iras :
 Heleine Grecque a fait que Troye est desplorée :
 Heleine de Boisly la France a decorée.

De Monsieur du Tout, maître
 Robert Gedoyne.

S Ç A I S-tu, passant, de qui est ce tombeau ?
 D'un qui iadis, en cheminant tout beau,
 Mont a plus haut, que tous ceux qui se hastent.
 C'est le tombeau, là où les vers s'appastent
 Du bon vieillard agreable & heureux,
 Dont tu as veu tout le monde amoureux.
 Cy gist, helàs, plus ie ne le puis taire,
 Robert Gedoyne excellent secretaire,
 Qui quatre Roys seruit sans desarroy :
 Maintenant est avecques le grand Roy,
 Où il repose apres travail & peine.
 Or a vescu personne d'aage pleine,
 Pleine de biens & vertu honorable :
 Puis a laissé ce monde miserable,
 Sans le regret qui l'homme souvent mord,
 O vie heureuse, ô bien-heureuse mort.

De Iean l'Hulier Conseiller.

I N C O N T I N E N T que Louyse le Maistre
 Cognut qu'aux vers le corps on faisoit paistre
 De son espoux, le prudent Iean l'Hulier,
 Helas, dit-elle, amy tresingulier,
 Vostre prudence au Senat honoree,
 Eust mieux portée, que moy lasse espleuree,
 Le dueil de mort: Inutile ie vy,
 Et vous eussiez encores bien serui.
 Car vous estiez vertueux & sçauant.
 Las, pourquoy donc ne suis ie morte auant?
 En ce regret demoura des mois douze
 La bonne, belle, & vertueuse espouse:
 Puis trespassa, & en mourant va dire:
 C'est trop d'un an, sans voir ce qu'on desire,
 Mon esprit va le sien là haut chercher,
 Vueille mon corps aupres du sien coucher.
 Ce qui fut fait, & n'a sçeu mort tant poindre,
 Qu'elle ait desioint ce qu'amour vint ioinde.

De madame Chasteau-briant.

S O U S ce tombeau gist Françoise de Foix,
 De qui tout bien tout chacun souloit dire:
 Et le disant, onc vne seule voix
 Ne s'auança d'y vouloir contredire.
 De grand' beauté, de grace qui attire,
 De bon sçauoir, d'intelligence prompte,
 De biens, d'honneurs, & mieux que ne raconte,
 Dieu eternel richement l'estoffa,
 O viateur pour t'abreger le conte,
 Cy g st vn rien, là où tout triompha.

De monsieur le General preu-
 d'homme.

C Y dessous prend son dernier somme
 Le prudent Guillaume prend'homme,

De Normandie General:

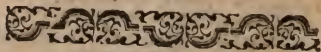
A qui Dieu fut tant liberal,

Qu'il luy donna vser sa vie

Sans peur, sans blasme, sans enuie:

Et mourut (voyez quel bonheur)

Plein d'ans, plein de biens, plein d'honneur.



COMPLAINTE S.

Du Baron de Malleville, Parisien.

A LA TERRE.

O TERRE basse, où l'homme se conduit,
 Respons (hélas) à ma demande triste:
 Où est le corps que tu avois produit,
 Dont le depart me torment e & contriste?
 L'avois-tu fait tant bon, tant beau, tant miste,
 Pour de son sang teindre les dards pointus
 Des Turcs maudits? Las, ils n'en ont point eus
 De plus aimant vray honneur, qu'iceluy,
 Qui mieux aime là mourir en vertus,
 Qu'en deshonneur suyvre plusieurs battus.
 Tel vit encor qui est plus mort que luy.

A LA MER.

O cruauté d'impetueuses vagues,
 Mer variable, où toute crainte abonde,
 Cause mouuant, dont trop cruelles dagues
 L'ont fait perir de mort tant furibonde:
 Si haut desir de cognoistre le monde
 T'avoit transmis si gentil personnage,
 Las saloit-il qu'en la fleur de son âge

Par deuers toy si rudement le prinſes,
 Sans plus reuoir la cour des nobles Princes,
 Où tant il eſt à preſent regretté?

O mer amere aux mordantes eſpines!
 Certainement ce qu'arreſtes & pinces,
 Au gré de tous eſt trop bien arreſté.

A N A T U R E.

Helas, Nature, où eſt la bonne grace,
 Dont tu le fis luire par ſes effets?
 Formé l'auois beau de corps & de face
 Doux en parler, & conſtant en ſes faits:
 D'honneſteté eſtoit l'un des parfaits,
 Car en fuyant les piquants eſpinettes
 D'oïſuété, flutes & eſpinettes
 Bruire faiſoit en treſdouce accordance:
 Du luth ſonnoit motets & chanſonnettes:
 Danſer ſçauoit avec, & ſans ſonnettes,
 Las, or' eſt-il à ſa derniere danſe.

A L A M O R T.

Las, or' eſt-il à ſa derniere danſe,
 Où toy, la Mort, luy as fait ſans ſoulas,
 Faire faux pas, & mortelle cadence,
 Sous dur rebec, ſonnant le grand helas.

Quant eſt du corps, vray eſt que meurdri l'as,
 Mais de ſon bruit, où iamais n'eut friuſle,
 Malgré ton dard, par tout le monde vole
 Touſiours croiſſant, comme Lys qui fleuronne.

Touchant ſon Ame immortelle couronne
 Luy a donné celuy pour qui mourut:
 Mais quelque bien encor que Dieu luy donne,
 Ie ſuis contraint par Amour, qui l'ordonne,
 Le regretter, & maudire Baruth.

A F O R T U N E.

Fortune, helas, muable & deſreiglee,

Qui du palud de malheur viens & fors,
 Bien as montré, que tu es aveuglee,
 D'auoir ietté sur luy tes rudes sorts.
 Car si tes yeux, d'inimitié consors,
 Eusses ouuerts, pour bien appercevoir
 Les grands vertus qu'on luy a veu auoir,
 Pitié t'eust inuée à le retenir seur:
 Mais tu ne veux de toymesmes rien voir,
 Pour aux humains faire mieux à sçauoir,
 Que plus te plaist cruauté que douceur.

MAROT CONCLVD.

La terre dit, qu'à bon droit peut reprendre
 Ce qu'elle a fait, quoy qu'on ait desserui.
 La Mer, respond, que sain le sçeut bien rendre
 En terre ferme où soudain fut rani.
 Nature dit, que mort a l'audiui
 Par dessus elle, & qu'en rien ne peut mais.¹
 La mort respond, que les plus grands iamais
 N'espargnera. Et Fortune l'infame,
 Dit qu'elle est nee à faire tort & blasme.
 Laisson-la donc en sa custume vile:
 Et supplions le Fils de nostre Dame,
 Qu'en fin és Cieux il nous face voir l'ame
 Du feu Baron, dit Iean de Malleville.

D'une niepce, sur la mort de
 sa tante.

O que ie sens mon cœur plein de regret,
 Quand souuenir ma pensee resueille
 D'un dueil caché, au plus profond secret
 Du mien esprit, qui pour se plaindre veille!
 Seigneurs luisans, n'en soyez en merueille,
 Ains vos douleurs à la mienne vnissez,
 Ou pour le moins ne vous esbahissez.
 Si ma douleur est plus qu'autre profonde:
 Mais tous ensemble estommez-vous assez,

Comment ie n'ay en mon cœur amassez
Tous les regrets qui furent onc au monde.

Tous les regrets qui furent onc au monde,
Venez saisir la dolente niepce,
Qui a perdu par fiere mort immunde
Tante, & attente, & entente, & ließe:
Perdu (helas) gist son corps. Et qui est-ce?
Ieanne Bonté, des meilleures de France:
De qui la vie eslongnoit de souffrance
Mon triste cœur, & le logeoit aussi
Au parc de ioye & au clos d'esperance:
Mais, las, sa mort bastit ma demeurance
Au bois de dueil, à l'ombre de souci.

Au bois de dueil, à l'ombre de souci
N'estoye au temps de sa vie prospere:
Mon soulas gist sous ceste terre ici,
Et de le voir plus au monde n'espere,
O mort mordante, ô impropre impere,
Pourquoy (helas) ton dard ne flechissoit,
Quand son vouloir au mien elle vnissoit
Par vraye amour, naturelle & entiere?
Mon cœur ailleurs ne pense, ne pensoit,
Ne pensera. Donques (quoy qu'il en soit)
Si ie me plains, ce n'est pas sans matiere.

Si ie me plains, ce n'est pas sans matiere,
Veu que trop fut horrible cest orage,
De conuertir en terreestre fumiere,
Ce corps qui seul a nuiré maint courage.
Helas, estoit celle tant bonne & sage,
A qui iadis le Prince des hauts ciens
Voulut liurer le don tant precieux
D'homme steté, en cœur constant & fort:

Mais dard mortel de ce fut enuieux:
Dont plus ne vient plaisir deuant mes yeux,
Tant ay d'ennuy, & tant de desconfort.

Tant ay d'ennuy & tant de desconfort,
Que plus n'en puis: donq en bois, ou mont aigne
Nymphes laissez l'eau qui de terre sort,
Maintenant faut qu'en larmes on se baigne,
Pourquoy celà? pour de vostre compaignie
Pleurer la mort. Mort l'est venu saisir:
Pleure Rouen, pleure ce desplaisir.
En douleur soit tant plaisante demeure:
Et qui aura de soy triste desir,
Vicme avec moy, qui n'ay autre plaisir,
Fors seulement l'attente que ie meure.

Fors seulement l'attente que ie meure
Rien ne me peut allegier ma douleur:
Car sous cinq poincts incessamment demeure,
Qui m'ont contrainte aimer noire couleur.
Dueil tout premier me plonge en son malheur:
Ennuy sur moy employe son effort:
Souci me tient sans espoir de confort:
Regret apres m'oste liesse pleine:
Peine me suit, & tousiours me remord,
Par ainsi i'ay, pour vne seule mort,
Dueil, & ennuy, souci, regret, & peine.

DEPLORATION DE
MESSIRE FLORI-
mond Robertet.

I ADIS ma plume on vid son vol estendre
Au gré d'Amour, & d'un bas stile & sendre
Distiller dits, que soulois mettre en chant,

Mais vn regret de tous costez trenchant
Luy fait laisser ceste douce coustume
Pour la tremper en encre d'amertume.
Ainsi le faut, & quand ne le faudroit,
Mon cœur, hélas, encores le voudroit:
Et quand mon cœur ne le voudroit encores,
Oltre son vueil contraint y seroit ores
Par l'aguillon d'une mort qui le point:
Que di-ie mort? d'une mort n'est-ce point,
Ains d'une amour: car quand chacun mourroit,
Sans vraye amour plaindre on ne le pourroit:
Mais quand la mort a fait son malefice,
Amour adonc use de son office,
Faisant porter aux vrais amis le dueil:
Non point vn dueil de feintes larmes d'œil,
Non point vn dueil de drap noir annuel,
Mais vn dueil teinct d'ennuy perpetuel:
Non point vn dueil qui dehors apparoit,
Mais qui au cœur, sans apparence croit.
Voilà le dueil qui a vaincu ma ioye:
C'est ce qui fait, que toute rien que i'oye
Me sonne ennuy: c'est ce qui me procure,
Que couleur blanche à l'œil me soit obscure:
Et que iour clair me semble noire nuit:
De tell' façon, que ce qui tant me nuit
Corrompt du tout le naif de ma muse,
Lequel de soy ne veut que ie m'amuse
A composer en triste tragedie:
Mais maintenant force m'est que ie die
Chanson mortelle en stile plein d'esmoï,
Veu qu'autre cas ne peut sortir de moy.
De mon cœur donc l'intention totale
Vous contera vne chose fatale:
Que ie trouuay d'auenture mal seïne
Et m'en venant de Loire droit à Seine

Dessus Tourfon, Tourfon iadis estoit
Vn petit bois, où la mort commettoit
Meurdres bien grands, sur ceux qui chemin tel
Vouloyent passer. En celuy lieu mortel
Le ry la mort hideuse & redoutee,
Dessus vn char en triomphe montee,
Dessous ses pieds ayant vn corps humain
Mort à l'enuers, & vn dard en la main
De bon mortel, de plumes empenné
D'un vieil corbeau, de qui le chant damné
Predit tout mal: & fut trempé le fer
En eau de Stix: steuve triste d'enfer.
La mort, en lieu de sceptre venerable,
Tenoit en main ce dard espouventable,
Qui en maint lieu estoit teint & taché
Du sang de cil qu'elle auoit sur un arché.
Ainsi debout sur le char se tenoit,
Qu'un chenal passe en harnissant trainoit:
Deuant lequel cheminoit une Fee
Fresche, en bon point, & noblement coiffée,
Sur teste raze ayant triple couronne,
Que mainte perle & rubis environne:
Sa robe estoit d'un blanc & fin samis,
Où elle auoit en pourtraiture mis,
Par trait de temps, un million de choses,
Comme chasteaux, Palais, & villes closes,
Vilages, tours, & temples, & conuents.
Terres, & mers, & voiles à tous vents,
Artillerie, armes, hommes armez,
Chiens, & oiseaux, plaines, & bois ramez,
Le tout brodé de fine soye exquisite,
Par mains d'autrui torse, teinte, & acquise:
Et pour deuise, au bord de la besongne,
Estoit escrit: Le feu à qui en grongne.
Ce neant moins sa robe elle mufloit

Sous vn manteau, qui humble paroissoit,
 Où plusieurs draps diuers furent compris,
 De noir, de blanc, d'ensumé, & de gris,
 Signifiant de sectes vn grand nombre,
 Qui sans travail viuent dessous son ombre.

Ceste grand' dame est nommee Rommaine,
 Qui ce corps mort iusques au tombeau meine,
 La Croix deuant, en grand' cerimonie,
 Chantant motets de piteuse harmonie.

Vne autre dame au costé droit venoit,
 A qui trop peu de chanter souuenoit:
 D'un haubin noir, de pareure tance,
 Mntee estoit, la plus triste & tennee,
 Qui fust alors sous la hauteur Celique:
 Helas c'estoit Françoisë Republique,
 Laquelle auoit en maint lieu entamé
 Son manteau bleu, de fleurs de lys semé:
 Si desfrompoit encor' de toutes parts
 Ses beaux cheueux sus elle tous espars:
 Et pour son train ne menoit avec elle,
 Sinon douleur, ennuy, & leur sequelle,
 Qui la seruoient de tout celà qui duit
 Quand au sepulchre vn ami on conduit.

De l'autre part cheminait en grand' peine
 Le bon homme au Labeur, qui en la plaine
 Auoit laissé bœuf, charrue, & culture,
 Pour ce corps mort conduire en sepulture:
 Mais bien l'aua son visage haslé,
 De force pleurs, ains que là fust allé.

Lors ie voyant telle pompe mondaine,
 Presupposay, en pensëe soudaine,
 Que là gisoit quelque Prince de nom:
 Mais tost apres fus aduertit que non,
 Et que c'estoit vn seruiteur Royal,
 Qui fut iadis si prudent & loyal,

Qu'apres sa mort, son vray Seigneur & Roy
Luy ordonna ce beau funebre arroy:
Monstrant au doigt combien d'amour, de seruence
De leurs Seigneurs les seruans qui bien seruent.

Et comment sçeu-ie alors qui estoit l'homme?
Autour de luy ne voy qui le me nomme,
Et m'en enquiers; mais le cœur qui leur fend,
Toute parole à leur bouche defend.
Si vous diray comment donques i'ay sçeu
Le nom de luy. Ce char que i'apperceus
N'estoit paré de rouge, iaune, ou vert,
Mais tout le noir par tristesse couuert:
Et le suyuoient cent hommes, en douleur,
Vestus d'habits de semblable couleur:
Chacun au poing torche, qui feu rendoit,
Et où l'escu du noble mort pendoit.

Lors curieux piquay pour voir les armes:
Mais telle venë aux yeux me mit les larmes,
Y voyant peint l'Esle sans per à elle,
Dieu immortel (di-ie lors) voyci l'Esle,
Qui a volé ainsi que voler faut,
Entre deux airs, ne trop bas, ne trop haut:
Voyci, pour vray, l'Esle dont la volée
Par sa vertu a la France extollée,
Circonuolant ce monde spacieux,
Et suruolant maintenant les neuf cieux,
C'est l'esle noire, en la bande d'oree,
L'esle en volant iamais non efforee,
Et dont sortie est la mieux escriuant
Plume, qui fut de nostre aage viuant.

C'est celle plume, où modernes esprits,
Sous ses patrons, leur sçauoir ont appris:
Ce fut la plume en sage main baillée,
Qui ne fut onc, comme ie croy, taillée,
Que pour seruir, en leurs secrets, les Rois:

Aussi de rang elle en a serui trois,
 En guerre, en paix, en affaires vrgents,
 Au gré des Rois, & profit de leurs gens.

O vous humains, qui escoutez ma plainte,
 Qui est celuy, qui eut ceste Esle peinte
 En son escu? Vous en faut-il douter?
 Sentez-vous point, quand venez à gouster
 Ce que ie dis en mon triste motet,
 Que c'est le bon Florimond Robertet?
 En est-il d'autre en la vie mortelle,
 Pour qui ie disse vne louange telle?
 Non: car viuant de son art n'en approche:
 Or est-il mort seruiteur sans reproche.

Ainsi (pour vray) que mon cœur & ma lāgue
 Disoyent d'accord si piteuse harengue,
 La fiere mort sur le char seiournee,
 Sa face pasle a deuers moy tournee,
 Et à bien peu qu'elle ne m'a rué
 Le mesme dard, dont elle auoit tué
 Celuy qui fut la toute ronde sphere,
 Par où guettois ma fortune prospere.
 Mais tout à coup tourna sa venë oblique,
 Contre & deuers Françoise Republique,
 Qui l'irritoit, maudissoit, & blasmoit,
 D'auoir occis celuy qui tant l'aimoit.

Adonc la Mort, sans s'effrayer, l'escoute,
 Et Republique hors de l'estomac boute
 Les propres mots contenus ci apres,
 Avec sanglots s'entre suyans de pres.

La Republique Françoise.

P V I S qu'on sçait bien, ô peruerse Chimere,
 Que toute rage en toy se peut choisir,
 Insqu'à tuer avec angoisse amere
 L'enfant petit au ventre de sa mere,

Sans luy donner de naistre le loisir:
 Puis qu'ainsi est, pourquoy prens tu plaisir
 A monstrier plus ta force tant cognüe,
 Dont ne te peut louange estre aduenüe?

Qui de son corps la force met en preuue,
 Deuant ses yeux loz ou gaing luy appert:
 Mais en l'effet, où la tienne s'espreuue,
 Blasme pour loz, perte pour gain se treuue:
 Cbacun t'en blasme, & tout le monde y pert:
 Perdu nous as l'homme en conseil expert,
 Et l'as ietté mort dedans le giron
 De France (helas) qui pleure à l'enuiron.

François franc Roy de France & des François,
 Tu le fus voir quand l'ame il vouloit rendre:
 De luy donner reconfort t'auançois,
 Et en ton cœur contre la mort tançois,
 Qui ton bon serf au besoing venoit prendre.
 O quelle amour impossible à comprendre!
 Santé cent ans puisse auoir vn tel maistre,
 Et du seruant au ciel puisse l'ame estre.

France, & la fleur de ses Princes ensemble,
 Le corps au temple en grand dueil ont mené.
 Lors France triste à Hecuba ressemble,
 Quand ses enfans à l'entour d'elle assemble,
 Pour lamenter Hector son fils aîné:
 Quiconques fut Hector aux armes né,
 Robertet fut nostre Hector en sagesse:
 Pallas aussi luy en fit grand' largesse.

Au fons du cœur les larmes vont puisant
 Pauvres de cour pour pleurer leur ruine:
 Et tóy, Labeur, tu ne vois plus luisant
 Ce clair soleil, qui estoit tant duisant
 A esclarcir de ce temps la bruine:
 Processions, ne chanter en rue hynne
 N'ont s'en mouuoir fiere Mort à merci,

Qui me contraint de dire encor ainsi:

Vieille effacee, infecte, image immunde,
Crainte de gens, pensement soucieux,
Quel bon aduis, quelle sagesse abonde
En ton cerueau, d'apauvrir ce bas monde,
Pour enrichir de nos biens les hauts cieux?
Que maudit soit ton dard malicieux,
En vn seul coup s'est monstré trop habile
D'en tuer vn, & en naurer cent mille.

Tu as froissé la main tant imitable,
Qui au profit de moy, lasse, escrivoit:
Tu as confu la bouche veritable,
Tu as percé le cœur tant charitable,
Et assommé le chef qui tant scauoit:
Mais malgré toy, ça bas de luy se void
Vn clair renom, qui ce tour te fera,
Que par sus toy, sans fin, triomphera.

Tu as deffait (ô lourde & mal adextre)
Ta non nuisance, & nostre allegement:
Endormi as de ta pesante dextre
Cel qui ne peut resueillé au monde estre,
Iusques au iour du final iugement.
Las, & tandis nous souffrons largement,
N'ayans recours qu'au ciel, & à nos larmes,
Pour nous venger de tes soudains alarmes.

De vos deux yeux, vous sa chere espousee,
Faites fontaine, où puiser on puisse eau:
Filles de luy, vostre face arrosée
De larmes soit, non comme de rosée,
Mais chacun œil soit vn petit ruisseau:
Chacun des miens en iette plus d'vn scan:
De tout cela faisons vne riuere,
Pour y noyer la Mort qui est si fiere.

Ha, la meschante! escoutez sa malice:
Premier occit en Martial destroit

Quatre meilleurs cheualiers de ma lice,
 Lescut, Bayart, la Tremouille, & Palice:
 Puis est entree en mon conseil estroit,
 Et de la troupe alla frapper tout droit.
 Le plus aimé, & le plus diligent:
 Souuent de tels est vn peuple indigent.

Si son nom propre à dire on me semond,
 Je respondray, qu'à son loz se compasse:
 Son loz fleurit, son nom c'est Florimond,
 Vn mont flori, vn plus que flori mont,
 Qui de hauteur Parnasus outrepasse:
 Car Parnasus (sans plus) les nues passe:
 Mais cestuy vainc la hauteur cristaline:
 Et de luy sort fontaine cabaline.

De Robertet par tout le mot s'espart
 En Tartarie, Espaigne, & la Moree:
 Deux fils du nom nous restent de sa part,
 Et vn neveu qui d'esprit, forme, & art,
 Semble Phebus à la barbe doree:
 De luy se sert dame France honoree
 En ses secrets: car le nom y consonne:
 Si fait son sens, sa plume, & sa personne.

Vous ses deux fils, ne sont vos yeux laissez?
 Cessez vos pleurs, cessez François, & Claude:
 Et en Latin, dont vous sçauiez assez,
 Ou en beau Grec quelque œuvre compassez,
 Qui apres mort vostre Pere collaude.
 Puis increpez ceste mort qui nous fraude,
 En luy prouuant par diis philosophaux,
 Comme inutile est son dard, & sa faux.

L'AUTEUR.

Incontinent que la mort entendit,
 Que lon vouloit inutile la dire,
 Son bras tout sec en arriere estendit,
 Et fierement son dard mortel brandit,

Pour Republique en frapper par grande ire:
 Mais tout à coup de fureur se retire,
 Et d'une voix, qui sembloit bien lointaine,
 Dit telle chose utile & trescertaine.

La Mort, à tous humains.

Peuple seduit, endormi en tenebres
 Tant de longs iours par la doctrine d'homme,
 Pourquoi me fais tant de pompes funebres,
 Puis que ta bouche inutile me nomme?
 Tu me maudis, quand tes amis assomme:
 Mais quand ce vient qu'aux obseques on chante,
 Le Prestre adonc qui d'argent en a somme,
 Ne me dit pas maudite, ne meschante.

Et par ainsi de ma pompe ordinaire
 Amende plus le vivant que le mort:
 Car grand tombeau, grand dueil, grand lumineux
 Ne peut laver l'ame que peché mord:
 Le sang de Christ, quand la Loy te remord,
 Par foy te lave ains que le corps de suie:
 Et toutesfois sans moy qui suis la mort,
 Aller ne peux en l'eternelle vie.

Pourtant si suis deffaite & deschiree,
 Ministre suis des grands tresors du Ciel:
 Dont ie deuerois estre plus desiree,
 Que ceste vie, amere plus que fiel.
 Plus elle est douce, & moins en sort du miel:
 Plus tu y vis, plus te charges de crimes:
 Mais par defect d'esprit celestiel,
 En t'aimant trop, tu me hais & deprimes.

Que dis-ie aimer? celuy ne s'aime en rien,
 Lequel voudroit tousiours viure en ce monde,
 Pour se frustrer du tant souverain bien
 Que luy promet verité pure & munde:
 Posseda-t-il mer, & terre seconde,

Beauté, sçauoir, santé sans empirer,
Il ne croit pas qu'il soit vie secoude,
Où s'il la croit, il me doit desirer.

L'apostre Paul, saint Martin charitable,
Et Augustin de Dieu tant escriuant,
Maint autre Saint plein d'esprit veritable,
N'ont desiré que moy en leur viuant.
Or est ta chair contre moy estriuant,
Mais pour l'amour de mon Pere celeste,
T'enseigneray comme iras ensuyuant
Ceux à qui onc mon dard ne fut moleste.

Prie à Dieu seul, que par grace te donne
La vne Foy, dont saint Paul tant escrit:
Ta vie apres du tout luy abandonne,
Qui en peché iournellement aigrit.
Mourir, pour estre avecques I E S V C H R I S T,
Lors aimeras, plus que vie mortelle,
Ce beau souhait fera le tien esprit:
La chair ne peut desirer chose telle.

L'ame est le feu, le corps est le tison:
L'ame est d'enhaut, & le corps inutile
N'est autre cas qu'une basse prison,
En qui languit l'ame noble & gentile:
De tell' prison i'ay la, c'est ressubtile,
C'est le mien dard à l'ame gracieux:
Car il la tire hors de sa prison vile:
Pour d'ici bas la renuoyer aux cieux.

Tien toy donc fort du seul Dieu triomphant,
Croyant qu'il est ton vray & propre pere:
Si ton pere est, tu es donc son enfant,
Et heritier de son regne prospere:
S'il t'a tiré d'eternel impropere,
Durant le temps que ne le cognoissois,
Que fera-il, s'en luy ton cœur espere?
Douter ne faut que mieux traite ne sois,

Et pour autant que l'homme ne peut faire,
 Qu'il puisse viure icy bas sans peché,
 I'amaïs ne peut enuers Dieu satisfaire,
 Et plus luy doit le plus tard despeché:
 Donc comme C H R I S T en la croix attaché
 Mourut pour toy, mourir pour luy desire:
 Qui pour luy meurt, est du tout relaché
 D'ennuy, de peine, & peché, qui est pire.

Qui fait le coup? c'est moy, tu le sçais bien,
 Ainsi ie suis au chrestien qui desuie,
 Fin de peché, commencement de bien:
 Fin de langueur, commencement de vie.

Donc homme vieil, pourquoy prens-tu envie
 De retourner en ta ieunesse pleine?
 Veux-tu rentrer en misere asseruie,
 Dont eschappé tu es à si grand' peine?

Si tu me dis, qu'en te venant saisir,
 I'ene te fay sinon tort & nuisance,
 Et que tu n'as peine ne desplaisir,
 Mais tout plaisir, liesse, & toute aisance,
 Ie dy, qu'il n'est desplaisir que plaisir,
 Ven que sa fin n'est rien que damnement:
 Et dy qu'il n'est plaisir que desplaisance,
 Ven que la fin redonde à sauement.

Quell' desplaisance entens-tu que ie die:
 Craindre mon dard? cela n'enten ie point:
 I'enten pour Dieu souffrir dueil, maladie,
 Perte, & meschef, tant vienne mal appoint.
 Et mettre ius de gré (car c'est le poinct)
 Desirs mondains & liesse charnelles.
 Ainsi mourant sous ma darde qui poind,
 Tu en auras qui seront eternelles.

Donques pour moy contristé ne seras,
 Ains par fiance & d'un ioyeux courage,
 Pour à Dieu seul obeir, laisseras

Tresors, amis, maison, & labourage.
 Clair temps de loing, est signe que l'orage
 Fera de l'air tost separation:
 Aussi tell' foy, au mourant personnage,
 Est signe grand de sa saluation.

I E S V S afin que de moy n'eusses crainte,
 Premier que toy voulut mort encourir:
 Et en mourant ma force a si estainte,
 Que quand ie tuë, on ne sçauoit mourir:
 Vaincue m'a pour les sçens secourir:
 Et plus ne suis qu'une porte ou entree,
 Qu'on doit passer volontiers, pour courir
 De ce vil monde en celeste contree.

Iadis celui, que Moÿse l'on nomme,
 Vn grand serpent tout d'airain esleuoit:
 Qui (pour le voir) pouuoit guerir vn homme,
 Quand vn serpent naturel mors l'auoit,
 Ainsi celui, qui par vne foy void
 La mort de C H R I S T guerir de ma blesseure:
 Et vit ailleurs plus qu'icy ne viuoit:
 Que dy-ie plus? mais sans fin, ie t'asseure.

Parquoy bien folle est la coustume humaine
 Quand aucun meurt, porter & faire dueil:
 Si tu crois bien, que Dieu vers luy le meine,
 A quelle fin en iettes larmes d'œil?
 Le veux-tu vist tirer hors du cercueil,
 Pour à son bien mettre empesche & defense:
 Qui pour ce pleure, est marry, dont le vueil
 De Dieu est fait: lugez si c'est offense.

Laisse gemir & braire les Payens,
 Qui n'ont espoir d'eternelle demeure:
 Faute de foy te donne les moyens
 D'ainsi pleurer, quand faut que quelqu'un meure,
 Et quant au port du drap plus noir que meure,
 Hypocrisie en a taillé l'habit,

Deffous lequel tel pour sa mere pleure,
Qui bien voudroit de son pere l'obit.

Messes sans nombre, & force anniuersaires,
C'est belle chose, & la facon i'en prise:
Si sont les chants, cloches, & luminaires:
Mais le mal est en l'auare prestriſe:
Car si tu n'as vaillant que ta chemise,
Tien toy certain, qu'apres le tien trespas,
Il n'y aura ne conuent, ny Eglise,
Qui pour toy sonne, ou chante, ou face vn pas.

N'ordonne à toy telles solennitez,
Ne sous quel marbre il faudra qu'on t'enterre.
Car ce ne sont vers Dieu que vanitez:
Salut ne git en tombeau, ny en terre.
Le bon Chrestien au ciel ira grand erre,
Fust le sien corps en la ruë enterré:
Et le mauuais en enfer tiendra serre,
Fust le sien corps sous l'autel enserré.

Mais pour tomber à mon premier propos,
Ne me crains plus, ie te pry, ne maudis:
Car qui vouldra en eternal repos.
Auoir de Dieu les promesses, & dits,
Qui vouldra voir les Anges benedits,
Qui vouldra voir de son vray Dieu la face,
Brief, qui vouldra viure au beau Paradis,
Il faut premier que mourir ie le face.
Confesse donc que ie suis bienheureuse,
Puis que sans moy tu ne peux estre heureux:
Et que ta vie est aigre & rigoureuse,
Et que mon dard n'est aigre ou rigoureux:
Car, tout au pis, quand l'esprit rigoureux
Seroit mortel, comme le corps imunde,
Entorest t'est ce dard bien amoureux
De te tirer des peines de ce monde.

L' A V T E U R.

Quand mort preschoit ces choses, ou pareilles,
 Ceux qui auoyent les plus grandes oreilles,
 N'en desiroyent entendre mots quelconques:
 Parquoy se tent, & fit marcher adonques
 Son chariot en grand triomphe & gloire,
 Et le defunct mener à Blois sur Loire:
 Où les manans, pour le corps reposer,
 Preparoyent tombe, & pleurs pour l'arroser.

Or est aux champs ce mortel chariot,
 Et n'y a blé, sauge, ne polliot,
 Fleurs, ne boutons hors de la terre yssus,
 Qu'il n'amortisse en passant par dessus
 Taulpes, & vers, qui dedans terre hantent,
 Tremblent de peur, & bien passer le sentent,
 Mesmes la terre en seurté ne se tient,
 Et à regret ce chariot soustient.

Là dessus est la mort maigre & vilaine,
 Qui de sa froide & pestifere alaine,
 L'air d'entour elle a mis en tel meschef,
 Que les oiseaux volans par sus son chef.
 Tombent d'enhaut, & morts en terre gisent:
 Excepté ceux qui les malheurs predisent.

Bœufs & iumens courent par le pays,
 De voir la mort grandement esbahis.
 Le loup cruel craint plus sa face seule,
 Que la brebis du loup ne craint la gueule.
 Tous animaux de quelconques manieres
 A sa venue entrent en leurs tefmieres,
 Quand elle approche ou fleuves, ou estangs,
 Poulles, canards, & cignes là estans,
 Au fonds de l'eau se plongent & se cachent,
 Tant que la mort loing de leurs riuës sçachent.

Et s'elle approche vne ville, ou bourgade,
 Le plus hardy, se muce, ou chet malade:

Ou meurt de peur: Nobles, prestres, marchands,
 Laisent la ville, & gagnent l'air des champs:
 Chacun fait voye à la Chimere vile.
 Et quand on void, qu'elle a passé la ville,
 Chacun reuiet. Lors on esband, & ruë,
 Eau de senteurs, & vinaigre en la ruë,
 Puis es cantons fen de geneure allument,
 Et leurs maisons esuentent, & persument:
 A leur pouuoir, de leur ville chassant
 L'air que la mort y a mis en passant.

Tant fait la mort, qu'aupres de Blois arrive,
 Et costoyoit ià de loire la riuë,
 Quand les poissons grands, moyens, & petits
 Le haut de l'eau laisserent tous craintifs,
 Et vont trouuer au plus profond & bas
 Loire leur Dieu, qui prenoit ses esbats
 Dedans son creux, avec ses sœurs & filles
 Dames des eaux les Naiades gentilles:
 Mais bien à coup ses esbas se perdirent,
 Car les poissons en leur langue luy dirent,
 Comment la mort, qu'ils auoyent rencontree,
 Auoit occis quel qu'un de sa contree.

Le fleuue Loire adonc en ses esprits,
 Bien deuina que la mort auoit pris
 Son bon voisin, dont si fort lamenta,
 Que de ses pleurs ses ondes augmenta:
 Et n'eust esté qu'il estoit immortel,
 Trespassé fust d'ouir vn remors tel.

Ce temps pendant la mort fait ses exploits
 De faire entree en la ville de Blois:
 Dedans laquelle il n'y a citoyen,
 Qui pour fuyr cherche lieu, ne moyen:
 Car du defunct ont plus d'amour empreinte
 Dedans leurs cœurs, que de la mort n'ont crainte.
 De leurs maisons partirent seculiers,

Hors des conuents sortirent reguliers,
Iusticiers laisserent leurs pratiques,
Gens de labeurs serrentent leurs boutiques,
Dames aussi, tant fussent bien polies,
Pour ce iour là ne se firent iolies:
Toutes & tous, des grands iusqu'aux menus
Loing au deuant de ce corps sont venus:
Sinon aucuns, qui les cloches sonnoient,
Et qui la fosse, & la tombe ordonnoient.

Ses cloches donc chacune Eglise esbranle
Sans carillon, mais toutes à grand branle,
Si hautement que le ciel entendit
La belle Echo, qui pareil son rendit.

Ainsi receu ont honorablement
Leur amymort, & lamentablement
L'ont amené avec croix, & banieres,
Cierges, flambeaux, de diuerses manieres
Dedans l'Eglise au bon saint Honoré:
Là où Dieu fut pour son ame imploré.
Par Augustins, par Iacobins, & Carmes,
Et Cordeliers. Puis avec pleurs & larmes
Enterré l'ont ses parens & amis:
Et aussi tost qu'en la fosse fut mis,
Et que sur luy terre & tombe lon void,
La fiere mort, qui amené l'auoit,
Subtilement de là s'esuanoïit,
Et onques puis on ne la vid, n'ouït.

Tel fut conduit dedans Blois la Conté
L'ordre funebre, ainsi qu'on m'a conté.
Si l'ay compris succinct en cest ouurage,
Fait en faueur de maint noble couraige.
S'il y a mal, il vient tout de ma part,
S'il y a bien, il vient d'où le bien part.

De madame Louyse de Sauoye , mere du
roy en forme d'Eglogue.

THENOT. COLIN.

En ce beau Val sont plaisirs excellents,
Un clair ruisseau bruyant pres de l'ombrage,
L'herbe à souhait, les vents non violents:
Puis toy Colin, qui de chanter fais rage.

A Pan ne veux rabbaïsser son hommage:
Mais quand aux champs tu l'accompagnerois,
Plustost profit en auroit que dommage:
Il s'apprendroit, & tu l'enseignerois.

Quant à chansons tu y besongnerois
De si grand art, s'on venoit à contendre,
Que quand sur Pan rien tu ne gagnerois,
Pan dessus toy rien ne pourroit pretendre.

S'il gagne en prix un beau formage tendre,
Tu gagneras un pot de laiët caillé:
Ou si le laiët il ayme plus cher prendre,
A toy sera le fromage baillé.

COLIN.

Berger Thenot, ie suis esmerueillé
De tes chansons: & plus fort ie m'y baigne,
Qu'à escouter le linot esueillé,
Où l'eau qui bruit tombant d'une montaigne.

Si au matin Calliope te gaigne,
Contre elle au soir obtiendras le butin:
Ou s'il aduient que tant noble compagne
Te gaigne au soir, tu vaincras au matin.

Or ie te pry tandis que mon mastin
Fera bon guet, & que ie feray paistre
Nos deux troupeaux, chante un peu de Catin,
En deschiffrant son bel amy champestre.

THENOT.

Le rossignol de chanter est le maistre,

Taire conuient deuant luy les puiers:
 Aussi estant là où tu pourras estre,
 Taire feray mes chalumeaux diuers.
 Mais si tu veux chanter dix fois dix vers,
 En deplorant la bergere Loüyse,
 Des coings auras, si iaunes, & si vers,
 Les mieux sentans qu'on vid depuis Moÿse.
 Et si tes vers sont d'aussi bonne mise,
 Que les derniers que tu fis d'Isabeau,
 Tu n'auras pas la chose qu'ay promise,
 Ains beaucoup plus & meilleur & plus beau.
 De moy auras vn double chalumeau
 Fait de la main de Raffi Lyonnois:
 Lequel à peine ay eu pour vn cheureau,
 Du bon pasteur Michau, que tu cognois.
 Iamais encor n'en sonnay qu'une fois,
 Et si le garde aussi cher que la vie:
 Si l'auras-tu du bon cœur toutesfois,
 Faisant cela à quoy ie te conue.

COLIN.

Tu me requiers de ce dont i'ay enuie,
 Sus dont mes vers, chantez chants douloureux,
 Puis que la mort a Loüyse rauie,
 Qui tant tenoit noz courtils vigoureux.
 Or sommes nous maintenant malheureux,
 Plus estonnez de sa mortelle absence,
 Que les aigneaux, à l'heure qu'entour eux
 Ne trouuent pas la mere qui les pense.
 Pleurons bergers, nature nous dispense,
 Pleurons la mere au grand berger d'icy:
 Pleurons la mere à Margot d'excellence:
 Pleurons la mere à nous autres aussi.
 O grand Pasteur, que tu as de souci!
 Ne sçay lequel, de toy, ou de ta mere

Me rend le plus de tristesse noirci:

Chantez mes vers, chantez, douleur amere.

Lors que Louyse en sa loge prospere

Son beau mesnage en bon sens conduisoit,

Chacun pasteur, tant fust-il riche pere,

Lieu là dedans pour sa fille esli soit.

Aucunesfois Louyse s'auisoit

Les faire soir toutes sous vn grand orme,

Et elle estant au milieu, leur disoit,

Filles, il faut que d'un poinct vous informe:

Ce n'est pas tout qu'auoir plaisante forme:

Bordes, troupeaux, riche pere, & puissant:

Il faut preuoir, que vice ne difforme

Par long repos vostre aage fleurissant.

Oysiuete n'allez point nourissant,

Car elle est pire, entre ieunes bergeres,

Qu'entre brebis ce grand loup rauissant,

Qui vient au soir tousiours en ces fougeres.

A travailler soyez donques legeres:

Que Dieu pardoint au bon homme Roger,

Tousiours disoit que chez les mesnageres

Oysiuete ne trouuoit à loger.

Ainsi disoit la mere au grand berger,

Et à son dit travailloyent pastourelles:

L'une plantoit herbes en vn verger,

L'autre paissoit colombs, & tourterelles.

L'autre à l'esguille ouuroit choses nouuelles:

L'autre en apres, faisoit chapeaux de fleurs:

Or maintenant ne font plus rien les belles,

Sinon ruisseaux de larmes & de pleurs.

Conuerti ont leurs danses en douleurs,

Le blen en brun, le vergay en tané:

Et leurs beaux teints en mauuaises couleurs:

Chantez mes vers, chantez, aueil ordonné.

Dés que la mort ce grand coup eut donné,

Tous les plaisirs chamestres s'assoupirent:
 Les petits vents alors n'ont alené,
 Mais les forts vents encores en sousspirent:
 Feuilles & fruits des arbres abbatirent:
 Le clair soleil chaleur plus ne rendit:
 Du manteau verd les prez se desuestirent:
 Le ciel obscur larmes en respandit.

Le grand pasteur sa musette fendit,
 Ne voulant plus que de pleurs se mesler,
 Dont son troupeau, qui plaindre l'entendit,
 Laisa le paistre, & se print à besler.

Et quand Margot onyt tout reueler,
 Son gentil cœur ne fut assez habile
 Pour garder l'œil de larmes distiler,
 Ains de ses pleurs en fit bien pleurer mille.

Terre en ce temps deuint nuë & debile:
 Plusieurs ruisseaux tous à sec demeurèrent:
 La mer en fut troublée & mal tranquile,
 Et les Dauphins bien ieunes y pleurerent.

Biches & cerfs estonnez s'arrestèrent:
 Bestes de proye, & bestes de pasture,
 Tous animaux Louyse regretterent,
 Exemptez loups de mauuaise nature.

Tant en effet griefue fut la pointure,
 Et de mal'heur l'auanture si pleine,
 Que le beau Lys en print noire teinture,
 Et les troupeaux en portent noire laine.

Sur arbre sec s'en complaint Philomene:
 L'Aronde en fait cris piteux & trenchans,
 La tourterelle en gemit, & en mene
 Semblable dueil, & i'accorde à leurs champs.

O francs bergers sur franche herbe marchants,
 Qu'en dites vous? quel dueil, quel emmy est-ce,
 De voir secher la fleur de tous nos champs?
 Chantez mes vers, chantez adieu liesse.

Nymphes & Dieux, de nuict en grand' tristesse
La vindrent voir, & luy dirent, *helas,*
Dors-tu ici, des bergers la maistresse,
Ou si c'est mort, qui t'a mise en ses lacs?

Las, ta couleur (telle comme tu l'as)

Nous iuge bien, que morte tu reposes,
Hà mort facheuse! onques ne te meslas
Que de raur les excellentes choses.

Tant eut au chef de sagesse encloses:

Tant bien sçauoit le clos de France aimer:
Tant bien y sçeut au Lys rendre les roses:
Tant bien y sçeut bonnes herbes semer.

Tant bien sçauoit en seurté confermer

Tout le bestial de toute la contree:
Tant bien sçauoit son parc clorre, & fermer,
Qu'on n'a point veu les loups y faire entree.

Tant a de fois sa prudence monstree

Contre le temps obscur & pluuioux,
Que France n'a (long temps a) rencontree
Telle bergere, au rapport des plus vieux.

Adieu Lonyse, adieu en larmes d'yeux:

Adieu le corps qui la terre decore.
En ce disant: s'en vont Nymphes & Dieux:
Chantez, mes vers, chantez douleur encore.

Rien n'est çà bas qui ceste mort ignore:

Cognac s'en coigne en sa poitrine blesmee:
Remorantin la perte rememore:
Aniou fait iou: Angoulesme est de mesme.

Amboise en boit vne amertume extreme:

Le Maine en meine vn lamentable bruit:
La pauvre Touure, arroufant Angoulesme,
A son paué de Truites tout destruit.

Et sur son eau chantent de iour & nuict

Les cignes blancs, dont toute elle est couuerte,
Prognostiquans en leur chant, qui leur nuit,

Que mort, par mort, leur tient sa porte ouuerte,
 Que faites vous en ceste forest verte
 Faunes, Siluains? ie croy que dormez-là:
 Veillez, veillez, pour pleurer ceste perte:
 Ou si dormez, en dormant songez-là.
 Songez, la mort, songez le tort qu'elle a:
 Ne dormez point sans songer la meschante:
 Puis au resueil, contez moy tout cela
 Qu'aurez songé afin que ie le chante.
D'où vient cela, qu'on void l'herbe sechante
 Retourner viue, alors que l'esté vient?
 Et la personne au tombeau trebuchante,
 Tant grande soit, iamais plus ne reuiet?
Hà, quand i'ouy l'autre hier (il me souuiet)
 Si fort crier la corneille en vn chesne,
 C'est vn grand cas (di-ie lors) s'il n'aduiet
 Quelque meschef, bien tost, en cestuy regne.
 Autant m'en dit le corbeau sus vn fresne:
 Autant m'en dit l'estoille à la grand' quenë:
 Dont ie laschay à mes souspirs la resne,
 Car tell' douleur ne pense auoir onc eüe.
 Chantez mes vers fraiche douleur conceüe.
 Non, taisez-vous, c'est assez deploré:
 Elle est aux champs Elisiens receüe:
 Hors des trauaux de ce monde exploré.
 Là où elle est n'y a rien de floré:
 Iamais le iour, & les plaisirs n'y meurent:
 Iamais n'y meurt le vert bien coloré,
 Ne ceux avecqui la dedans demeurent:
 Car toute odeur Ambrosienne y fleurēt:
 Et n'ont Iamais ne deux, ne trois saisons,
 Mais vn printemps; & iamais ils ne pleurent
 Perte d'amis ainsi que nous faisons.
 En ces beaux champs, & naïues maisons,
 Louyse rit, sans peur, peine, ou mesaise:

Et nous çà bas, pleins d'humaines raisons,
Sommes marris (ce semble) de son aise.
Là ne void rien, qui en rien luy desplaïse:
Là mange fruit d'ineestimable prix:
Là boit liqueur, qui toute soif appaïse:
Là cognoïstra mille nobles esprits
Tous animaux plaisans y sont compris,
Et mille oïseaux y font ioye immortelle,
Entre lesquels vole par le pourpris
Son papegay, qui partit auant elle.
Là elle void vne lumière telle,
Que pour la voir mourir deurions vouloir:
Puis qu'elle a donc tant de ioye eternelle,
Cessez mes vers, cessez de vous douloir.
Mettez vos monts, & puis en nonchaloir,
Venez en France, ô Nymphes de Sauoye,
Pour faire honneur à celle qui valdir
Fit par son loz, son pays, & sa voye.
Sanoisienne c'estoit, bien le sauoye,
Si faites vous: venez donques, afin
Qu'auant mourir vostre œil par deçà voye,
Là où fut mise, apres heureuse fin.
Portez au bras chacune plein coffin
D'herbes, & fleurs, du lieu de sa naissance,
Pour les semer dessus son marbre fin,
Le mieux pouruen, dont ayons cognoissance.
Portez rameaux paruenus à croissance,
Laurier, lierre, & lis blancs honorez,
Romarin vert, roses en abondance,
Jaune soucie, & bassinets dorez:
Passeveloux de pourpre coulorez,
Lauande franche, œillets de couleur vive,
Aubepins blancs, aubepins azurez,
Et toutes fleurs de grand' beauté naïue.
Chacune soit d'en porter attentine:

Puis sur la tombe en iettez bien espais,
 Et n'oubliez force branche d'oline:
 Car elle estoit la bergere de Paix:
 Laquelle sceut dresser accords parfaits
 Entre bergers, alors que par le monde
 Taschoyent l'un l'autre à se rendre deffaits
 A coup de goy, de houlette, & de finde.
 Vien le Dieu Pan, vien plus tost que l'aronde,
 Parts de tes parcs, d'Arcadie desplace:
 Cesse à chanter de Syringue la blonde:
 Approche toy, & te mets en ma place.
 Pour exalter avec meilleure grace
 Celle de qui ie me suis entremis:
 Non (pour certain) que d'en parler me lasse,
 Mais tu as tort que tu ne la gemis.
 Et toy, Thenot, qui à pleurer tes mis
 En m'escoutant parler de la tresbonne,
 Delivre moy le chalumeau promis,
 A celle fin qu'en concludant la sonne:
 Et que du son rende graces, & donne
 Loüange aux dieux des hauts monts & des
 plains
 Si hautement, que ce val en resonne:
 Cessez mes vers, cessez ici vos plaints.

T H E N O T.

O franc pasteur, combien tes vers sont pleins
 De grand' douceur, & de grande amertume:
 Le chant me plaist, & mon cœur tu contrainds
 A se douloir plus qu'il n'a de coustume.
 Quand tout est dit, Melpomené allumé
 Ton style doux à tristement chanter:
 Outre, il n'est cœur (& fust-ce vn cœur d'en-
 Que ce propos ne fist bien lamenter. (clume
 Parquoy (Colin) sans flatter ne vanter,

Non seulement le bon flageol merites,
 Ains deueroit-on chapeau te presenter
 De vert laurier, pour choses tant bien dites.
 Sus, grands toreaux, & vous brebis petites,
 Allez au test, assez auez brouté:
 Puis le soleil tombe en ces bas limites,
 Et la nuit vient deuers l'autre costé.

De Monsieur le General Guillaume
 Preud'homme.

VNIQUE fils de Preud'homme, dont l'ame
 Ces iours passez, sous la funebre lame
 Laisa le corps, escoute vn peu comment
 Celle du mien s'en vint en vn moment
 Bien tost apres en mon liét m'apparoistre,
 Et les secrets qu'elle me fit cognoistre.

Fils (ce dit-elle) en nos champs Elisées
 N'a pas long temps par les droites brisées
 Est deuers nous vn esprit arriné,
 Discret gentil, amiable, & priué,
 Qui deschargé de son terrestre corps,
 Et plus n'estant de ce monde records
 S'en vint trouuer au plus beau du pourpris,
 Les immortels & florissans esprits
 Des renommez vieux Poëtes Galliques,
 Qui en accords plus diuins qu'Angeliques,
 Tout à l'entour des lauriers tousiours vers,
 Alloyent chantant à l'enui maints beaux vers.

Luy là veu, ils cessèrent leurs chants,
 Et il leur dit, ô l'eslite des champs
 Elisiens ! Esprits en verité
 Par dessus tous remplis de deité:
 Je ne suis point esprit de Poësie,
 Mais ie suis tel, qu'amour & fantasie

4 COMPLAINTE.
I'auois en vous & en vostre vertu,
Estant encor de chair & d'os vestu,
Et delaisant le monde terrien,
Le quittay tout, & si n'apportay rien
Que les beaux vers de vos celestes veines,
Qui en mes soins, mes labeurs & mes peines,
Me soulageoyent, tout par cœur les disant,
Auec amis ou Princes deuissant:
Parmi lesquels alors en toute gloire,
De vos hauts noms il estoit fait memoire.

Or donc esprits pleins de bonté naïue,
Souffrez qu'ici auecques vous ie viue,
Puis que vescu auez au cabinet
De ma memoire. Adonques Molinet
Aux vers fleuris, le graue Chastelain,
Le bien disant en rime & prose, Alain,
Les deux Grebans au bien resonnant style,
Oëtouian à la veine gentile,
Le bon Cretin aux vers equivoqué,
Ton Iean le Maire entre eux haut colloqué;
Et moy ton pere en ioye le receumes:
Car quasi tous de luy cognoissance eufmes.

Heureux esprit (ce luy va Cretin dire)
Quelle raison plus tost vers nous te tire,
Que par deuers tant d'esprits excellents
Qui sont ici, iadis tous opulents,
A toy pareils, & conseilliers royaux,
Desquels tu fus, voire des plus loyaux:
Il luy respond: O' ame debonnaire,
Penser me fais au labeur ordinaire
Que i'eu au monde: & parmi eux estant
I'y penserois encores tant & tant,
Que le record de ces sollicitudes
Me prieroit des grand's beatitudes
Qui sont ceans. Le cherche les delices.

Qui aux esprits sont duisans & propices,
 Je cherche ioye, & repos, & sçauoir,
 Où les peut-on mieux qu'entre vous auoir?
 Or soit ma ioye en ce poinct accomplie:
 Et par sur tous, Cretin, ie te supplie
 De me monstrier, en ces beaux champs floriz,
 Nostre Ennius, Guillaume de Loris,
 Qui du Romant acquit si grand renom,
 Duquel aussi nous deux portons le nom,
 Dont mieux ie l'aime. Adonc Cretin le meins
 Par vn sentier odorant & anene,
 Au bout duquel sous vn rosier plaisant,
 Peut voir de loing Loris encor faisant
 Tout à part soy ses regrets & clamours
 Apres sa rose. O puissance d'amours!
 Là paruenus, Cretin qui le plaint fort,
 Luy dit, Loris, Amour te doint confort,
 Laisse tes plaints. Voyci vne noble ame,
 Qui euitant d'ignorance le blasme,
 Fut en son temps le copieux registre
 Des beaux escrits, qui iadis sçeurent tistre
 Les bons faâteurs de Galli que Hemisphere,
 Desquelst tu es le bon ancien pere.

Si eusses veu comment sans peine prendre,
 En sa memoire il les sçauoit comprendre,
 Puis de quell' grace, & avec quel plaisir
 Les recitoit en lieu, temps, & loisir:
 Non moins aimé eusses le reciteur
 Que l'œuure mesme, ou le compositeur.
 C'est le plaisir où il se delectoit,
 Quand du Roy Franc seruant fidele estoit,
 Et general des argenteuses sommes,
 Là où du Nort prindrent le nom les hommes.

C'est le second de qui les mains loyales
 Seules ont eu des finances Royales

356 C O M P L A I N T E S.
Gouuernement. Or les a-il laissées
Mieux, qu'auant luy, en ordre bon dressées:
Et au sortir du corps, ià d'aage plein,
Clair, pur, & net, s'en vint en ce beau plain
Cercher repos en la troupe immortelle
De nous, qui tous luy deuons amour telle
Que luy à nous. Au nom du tout puissant
Bien venu soit l'esprit resplendissant,
Respond Loris: d'un nom sommes tous trois,
Pour la morniste encor vn i'en voudrois
Auecques nous. De sa bouche à grand' peine
Fut hors ce mot, qu'ils virent en la plaine
Venir plus clair que nul rubi ballay,
L'esprit du preux Guillaume du Bellay,
Tant trauaillé des guerres Piedmontoises,
Qu'à peine eust sçeu encor' aller deux toises:
Si se vint mettre avec eux à repos,
Larmes laissant à soudarts & supposts.
Laisant en France & en Piedmont ennuy,
Mais non laissant homme semblable à luy.

Bien tost apres allans d'accord tous quatre
Par les preaux tousiours herbus s'esbatre,
Du mesme nom deux esprits rencontrèrent:
L'un Bisiput, que neuf Sœurs allaitèrent:
L'autre Budé, qui la palme conquit
Sur les sçauans du siecle où il vesquit.
Bienheureuse est, ô Clement, ta naissance
Qui de luy eust priuée cognoissance.

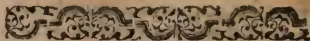
Au demeurant nostre Gaule, ainsi comme
Nous a conté l'esprit du grand Preud'homme,
De maint Poète ores est decoree:
Mais entre tous, de trois moult honoree,
Dont tu es l'un, saint Gelais Angelique,
Et Heroët, à la plume Heroyque:
Malgré le temps vos escrits dureront,

Tant que François les hommes parleront
Ainsi le dit l'ame de frais venue,
A qui sans fin est la troupe tenue
De Parnassus, veu qu'en mortelle vie
Aimee l'a, & en l'autre suyuie.

Poëtes donc, qui en terre vivez,
Le loz, le bruit de Preud'homme escriuez,
En chacun genre & espee de metre:
Et escriuans, n'oubliez pas à mettre,
Qu'au riche estat où il se conduisoit,
Autant sur tous sa vertu reluisoit,
Comme Aurora est luisante & decore
Sur toute estoile, ou Phebus sur Aurore.

Aurore adonc, à la face vermeille,
Sortoit du ciel: & sur ce ie m'esueille.
La plume prins, me mis à rimoyer
Ma vision: afin de l'enuoyer
A toy, du vray Preud'homme fils vnique:
Refoy la donc, ie la te communique:
Comme au plus proche esperant que ce Val,
Plus grand d'esprit, qu'en armes Perceual,
Et dont ta sœur à bon iour fut pourueüe,
Aura l'honneur de la seconde veüe.

Et si mes vers te plaisent (comme pense)
De toy ne veux, pour toute recompense,
Fors qu'en vertus sois ton pere ensuyuant,
Si qu'on le voye encor' en toy viuant.



EGLOGVE SVR LA

naissance du fils de Monseigneur
le Dauphin.

CONFORTEZ-moy, Muses Savoisiennes,
Le souvenir des aduersitez miennes
Faites cesser, iusques à tant que i'aye
Chanté l'enfant dont la Gaule est si gaye:
Et permettez l'infortuné berger
Sonner Eglogue en propos moins leger
Quo ci deuant: les rosiers qui sont bas,
Et les taillis à tous ne plaisent pas.
Suis à ce coup chantons forests ramees,
Les forests sont de grands Princes aimées.

Or sommes nous prochains du dernier aage,
Prophetizé par Cumane la sage:
Des siecles longs le plus grand & le chef
Commencer veut à naistre de rechef.
La vierge Astree en brestemps reuiendra:
De Saturnus le regne encor viendra:
Puis que le ciel, lequel se renouuelle
Nous a pourueu de lignee nouvelle:
Diane claire a de là, sus donné
Fauueur celeste à l'enfant nouveau né
D'Endymion: à l'enfant voirement,
Dessous lequel faudra premierement
La gent de fer, & puis par tout le monde
S'esleuera la gent d'or pur & munde.

Ce temps heureux, François preux & sçauant,
Commencera dessous toy bien auant:
Et si lon void sous Henri quelque reste,
De la malice aujourd'huy manifeste,

Elle sera si foible & si esteinte,
 Que plus de rien la terre n'aura crainte:
 Puis, quand au ciel serez dieux triomphans,
 Ce nouveau né, heureux sur tous enfans,
 Gouvernera le monde ainsi prospere,
 Par les vertus de l'un & l'autre pere.

La terre donc gracieux enfantin,
 Te produira serpolet & plantin,
 Treffle & cerfueil sans culture venu,
 Pour engraisser tous les troupeaux menus:
 Les cheures lors au logis reviendront.
 Pleines de lait: les brebis ne craindront
 Lyon ne loup: l'herbe qui venin porte,
 Et la couleuvre aux champs demourra morte:
 Et l'odorant Amome d'Assyrie
 Sera commun comme herbe de prairie.

Regarde enfant de celeste semence,
 Comme desia ce beau siecle commence:
 Ià le laurier te prepare couronne:
 Ià le blanc lis dedans ton bers fleuronne.
 D'ici à peu, des hauts princes parfaits,
 Et du grand Pere aussi les nobles faits
 Lire pourras, tandis que les louanges
 Du pere tien, par nations estranges
 Iront volant: & deslors pourras-tu
 Sçavoir combien vaut honneur & vertu.

En cestuy temps steriles monts & plains
 Seront de bleds & de vignes tous pleins:
 Et verra lon les chesnes plantureux,
 Par les forests suer miel sauoureux.
 Ce neantmoins des fraudes qui sont ores
 Quelque relique on pourra voir encores.
 La terre encor du soc on verra fendre:
 Villes & bourgs de murailles defendre,
 Conduire en mer les nauires volants,

Et aura France encores des Rolands.

Mais quand les anst' auront fait homme fort,
Plus ne sera de guerre aucun effort:
Plus voile au vent ne fera la galles
Pour traffiquer dessus la mer sallee.
Chacune terre, à chacune tité
Apportera toute commodité:
Arbres croistront d'eux mesmes à la ligne:
Besoin n'aura plus de serpe la vigne:
Et osterà le laboureur champestre
Aux bœufs le ioug, plus ne feront que paistre:
La laine plus n'aura besoin d'apprendre
A feintement diuerses couleurs prendre:
Car le belier en chacune saison
De cramoisi portera la toison,
Ou iaune, ou perse: & chacun aiglelet
Sera vestu de pourpre violet.
Ce sont pour vray choses determinees
Par l'immuable arrest des destinees.
Commence, enfant, d'entrer en ce bon heur:
Reçoy desia & l'hommage & l'honneur
Du bien futur, voy la ronde machine
Qui sous le poids de ta grandeur s'encline.
Voy comme tout ne se peut contenir
De s'esgayer, pour le siecle aduenir.
O si tant viure en ce monde ie peusse,
Qu'auant mourir loisir de chanter i'eusse
Tes nobles faits, Ny Orpheus de Thrace,
Ni Apollo, qui Orpheus efface,
Ne me vaincroit: non pas Clio la belle,
Ni le Dieu Pan, & Syringue y fut-elle.
Or ry enfant, ry enfant bienheureux,
Donne à ta mere vn doux ris amoureux:
D'vn petit ris commence à la cognoistre.
Et say les iours multiplier & croistre

De ton ayeul, le grand berger de France,
Qui en toy void renaistre son enfance.



P A N E G Y R I Q V E , A M O N -
seigneur, Monsieur François de Bour-
bon, Seigneur d'Anguien.

V E R T U , qui est de l'heur accompagnée,
Prince sorti de Royale lignée,
C'est la seurte de victoire & d'honneur:
Or t'a donné le souverain donneur,
Et l'un & l'autre, il t'a donné fortune
A ta vertu propice & opportune
Vertu, qui rien de jeunesse ne sent:
Vertu chenuée en aage adolescent,
Qui ne sera (comme ie croy) trompée
De la fortune aduerse de Pompee.

Ainsi, ayant ce que Cesar auoit,
Qui est celuy, qui à l'œil bien ne void
Qu'Impossible est, qu'en armes ne l'imites,
Et que par temps passeras ses limites?

L'arbrisseau franc, qui fleurit & boutonne,
D'en voir le fruit esperance nous donne:
L'effet receu de tes premiers efforts,
De tes hauts faits aduenir nous fait sorts,
Qui puis vn peu en la plaine campagne
Rompit l'armee, & la gloire d'Espagne,
En foudroyant de tes robustes mains
Nombre infini d'Espagnols & Germaines:
Qui de leur corps as la terre couuerte,
Et de leur sang fait rougir l'herbe verte:
Qui fis fuir plus froid de peur que glace,
Le vieil Marquis deuant ta ieune face.

Puis ramenat, sans faire pertes grandes,
Dedans ton Ost les Martiales bandes
De tes souldars loyaux & non mutins,
Saoulez de sang, & riches de butins.
Qui tost apres chassas Pyrrhe Coulonne
De Carignan, dont meritas couronne
De verd laurier. Bien la merites certes,
Veu que tu es le recoureur des pertes,
Qu'a eu (helas) en la terre Italique
Depuis vingt ans la nation Gallique.

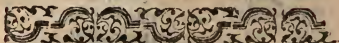
C'est luy, c'est luy: n'en soyex mal contents,
Vieux conducteurs, qui seul depuis ce temps
Nous a gaigné & bataille & iournee,
Courage enfans car la chance est tournée.
L'heur d'Annibal par la fatale main
De Scipion, le ieune enfant Romain.
Eut destourné Par Prince de mesme aage
S'est tournée l'heur de Charles en dommage.
Entrer voyons nos bonnes destinees,
Et prendre fin les siennes declinees.
Dessou. Bourbon fut son heur commencé:
Dessous Bourbon s'en va desauané.

Or Roy aussi ton propre nom il porte:
Et par François, François en maine sorte
Sera vengé. O Roy de grand renom,
Bien autre chose a de toy que le nom.
Il a de toy la sage hardiesse:
Il a de toy au combat la prouesse:
Il a de toy (nature ainsi le veut)
Ie ne scay quoy, qui nommer ne se peut,
Dont attirer il fait le cœur des hommes,
Et à bon droit souvent ton fils le nommes.

A toy donc Roy, à toy doncques ne tiemme,
Qu'entre tes mains la possession tiemme
Nemette en brief: soit tousiours ta main prompto

A soustenir sa fortune qui monte.

Et toy, qui tiens aux Itales son lieu,
Pallas prudente, & Mars le puissant Dieu,
Te doint finir ton œuvre encommencee.
S'ainsi aduient, sortez de ma pensee
Tristes ennuis, qui m'avez fait escrire
Vers douloureux Arriere ceste lyre,
Dont ie chantois l'amour par ci deuant:
Plus ne m'orrez Venus mettre en auant,
Ne du flageol sonner chant bucolique:
Ains sonneray la trompette bellique
Du grand Vergile, ou d'Homere ancien,
Pour celebrer les hauts faicts d'Anguien,
Lequel sera contre fortune amere
Nostre Achilles, & Marot son Homere.



Auant-naissance du troisieme enfant de
Madame, Madame la Duchesse
de Ferrare.

P E T I T enfant, quel que sois, fille ou fils,
Parfay le temps de tes neufmois prefix
Heureusement: puis sors du Royal ventre,
Et de ce monde en la grand' lumiere entre:
Entre sans cri, vien sans pleur en lumiere:
Vien sans donner destresse constumiere
A la mere humble, en qui Dieu t'a fait naistre
Puis d'un doux ris commence à la cognoistre.
Après que fait luy auras cognoissance,
Prends peu à peu nourriture & croissance:
Tant qu'a demi commences à parler,
Et tout seulet en trepignant aller
Sur les carreaux de ta maison prospere,

Au passetemps de ta mere & ton pere:
Qui de t'y voir vn de ces iours pretendent
Auec ton frere, & ta sœur qui t'attendent.

Vien hardiment: car quand grandet seras,
Et qu'à entendre vn peu commenceras,
Tu trouueras vn siecle pour apprendre
En peu de temps, ce qu'enfant peut comprendre.

Vien hardiment: car, auant plus grand aage,
Tu trouueras encores d'auantage:
Tu trouueras la guerre commencee
Contre Ignorance, & sa troupe insensee:
Et au rebours, Vertu mise en auant,

Qui te rendra personnage sçauant.
En tous beaux arts, tant soyent-ils difficiles,
Tant par moyens, que par lettres faciles.
Puis ie suis seur, & on le cognoistra,
Qu'à ta naissance auecques toy naistras
Esprit docile, & cœur sans tache amere,
Si tu tiens rien du costé de la mere.

Vien hardiment, & ne crains que Saturne,
En biens mondains te puisse estre importune:
Car tu naistras, non ainsi pauvre & mince,
Comme moy (las) mais enfant d'un grand Prince.

Vien sain & sauf, tu peux estre assure,
Qu'à ta naissance il n'y aura pleuré,
A la façon des Thraces lamentans
Leurs nouueaux nais, & en grand dueil chantans
L'ennuy, le mal, & la peine asseruie,
Qu'il leur falloit souffrir en ceste vie.
Mais tu auras (que Dieu ce bien te face)
Le vray moyen qui tout ennuy efface,
Et fait qu'au monde anguisse on ne craint point,
Ne la mort mesme, alors qu'elle nous poind.

Ce vray moyen plein de ioye seconde,
C'est ferme espoir de la vie seconde,

Par I E S V S C H R I S T vainqueur & triom-
phant

De ceste mort. Vien donc petit enfant:

Vien voir de terre, & de mer le grand tour,

Avec le Ciel, qui se courbe à l'entour.

Vien voir, vien voir mainte belle ornatüre

Que chacun d'eux à receu de nature.

Vien voir ce monde, & les peuples & Princes

Regnans sur luy, en diuerses Prouinces:

Entre lesquels est le plus apparent

Le Roy François qui te sera parent

Sous, & par qui ont esté esclarcis:

Tous les beaux arts par auant obscurcis.

O Siecle d'Or, le plus fin que l'on treuue,

Dont la bonté sous vn tel Roy s'espreuue!

O iours heureux, à ceux qui les cognoissent,

Et plus heureux ceux qui aujour d'huynaiissent!

Je te diróis encor' cent mille choses

Qui sont en terre, autour du ciel encloses,

Belles à l'œil, & douces à penser:

Mais i'aurois peur de ta mere offenser:

Et que de voir, & d'y penser tu prinsses

Si grand desir qu'auant le terme vinsses.

Parquoy (enfant) quel que sois, fille ou fils,

Parfaits le temps de tes neufmois prefix

Heureusement: puis sors du Royal ventre,

Et de ce monde en la grand' lumiere entre.

F I N.



L. E S
TRADVCTIONS
DE CLEMENT
M A R O T.

Le contenu des traductions.

La premiere Eglogue des Bucoliques de Vergile.	page 1
Le iugement de Minos.	6
Les tristes vers de Beroalde.	17
De l'Amour fugitif.	22
Des Visions de Petrarque.	25
Vn Epigramme de Salmonius, au Roy.	28
Le premier Liure de la Metamorphose.	32
Le second Liure de la Metamorphose.	77
L'histoire de Leander & Hero.	123
Six Sonnets de Petrarque.	140
Epitaphe de M. Laure.	143
Cinquante Psalmes de Dauid.	152
Oraisons à la fin suyuant les Psalmes.	254

LA PREMIERE EGLOGUE
DES BVCOLIQUES
de Vergile.

MELIBEE.

TOY Tityrus gisant deffous l'Ormeau
Large & espais, d'un petit chalumeau
Chantez chansons rustiques en beaux chants:
Et nous laissons (maugré nous) les doux champs:
Et nos pays. Toy oisif en l'ombrage
Fais resonner les forests qui font rage
De rechanter apres ta chalemelle
La tienne amie Amaryllis la belle.

TITYRE.

O Melibee, ami cher & parfait,
Un Dieu fort grand ce bien ici m'a fait:
Lequel aussi tousiours mon Dieu sera,
Et bien souuent son riche Autel aura
Pour sacrifice, un agneau le plus tendre,
Qu'en mon troupeau pourray choisir & prendre:
Car il permet mes brebis venir paistre
Comme tu vois, en ce beau lieu champestre:
Et que ie chante en mode pastorale
Ce que voudray de ma flute rurale.

MELIBEE.

Ie te promets que ta bonne fortune,
Dedans mon cœur ne met envie aucune:
Mais m'esbahy, comme en toutes saisons
Malheur nous suit en nos champs & maisons.
Ne vois-tu point, gentil berger, hélas,
Ie tout malade, & privé de soulas
D'un lieu loingtain meine cy mes cheurettes
Accompagnees d'aigneaux, & brebiettes.
Et (qui pis est) à grand labeur ie meine
Celle que vois tant maigre en ceste pleine,
Laquelle estoit la totale esperance

De mon troupeau: or n'y ay ie assurance,
 Car maintenant (ie te promets) elle a
 Fait en passant, pres de ces coudres là,
 Qui sont espais, deux gemeaux aignelets,
 Qu'elle a laissez (moy contraint) tous seuls;
 Non dessus l'herbe, ou aucune verdure,
 Mais tous tremblans dessus la pierre dure.

Ha, Tityrus (si t'eusse esté bien sage)
 Il me souvient, que souvent par presage
 Chèvres frappez de la foudre des cieux,
 Me predisoyent ce mal pernicieux,
 Semblablement la sinistre corneille
 Me disoit bien la fortune pareille.

Mais ie te pry, Tityre, conte moy,
 Qui est ce Dieu qui t'a mis hors d'esmoy?

T I T Y R E.

Ie sot cuidois, que ce, que lon dit Romme,
 Fust vne ville ainsi petite, comme
 Celle de nous, là où maint aignelet
 Nous retirons, & les bestes de l'air:
 Mais ie faisois semblables à leurs peres
 Les petits chiens, & aigneaux à leurs meres,
 Accomparant (d'imprudence surpris)
 Chose petite à celle de grand prix:
 Car, pour certain, Romme noble, & civile
 Leue son chef par sus tout autre ville,
 Ainsi que font les grans & hauts cypres
 Sur ces buissons, que tu vois ici pres.

M E L I B E E. Et quel motif si expres t'a esté
 D'aller voir Romme?

T I T Y R E. Amour de liberté,
 Laquelle tard toutesfois me vint voir,
 Car ains que vint, barbe pouuois auoir:
 Si me vid elle en pitié bien expres,
 Et puis ie l'eus assez long temps apres:
 C'est assuoir, si tost qu'eus accointee.

Amaryllis, & laissé Galathee.

Cert ainement ie confesse ce poinct,
Que quand i'estois à Galathee ioint
Aucun espoir de liberté n'auoye,
Et en souci de bestail ne viuoie:
Voire & combien que maintefois ie fisse
De mes troupeaux à nos dieux sacrifice:
Et nonobstant que force gras formage
Se fist tousiours en nostre ingrat village:
Pour tout cela i'amaïs iour de semaine
Mamain chez nous ne s'en retournoit pleine.

M E L I B E E.

O Amaryll', moult ie m'esmerueillois,
Pourquoy les dieux d'un cœur triste appellois:
Et m'estonnois, pour qui d'entre nous hommes.
Tu reseruois en l'arbre tant de pommes.
Tityre lors n'y estoit (à vray dire).
Mais toutesfois (ô bien-heureux Tityre)
Les pins treshauts, les ruisseaux qui couloyent,
Et les buissons adoncques t'appelloyent.

T I T Y R E.

Qu'eusse-ie fait, sans de chez nous partir?
Ie n'eusse peu de service sortir,
N'ailleurs que là n'eusse trouué des dieux;
Si à propos, ne qui me diussent mieux.
Là (pour certain) en estat triomphant
(O Melibe') ie vy ce ieune enfant,
Au loz de qui nostre autel par coustume
Douze fois l'an en sacrifice fume.
Certes c'est luy, qui premier respondit
A ma requeste, & en ce poinct me dit:
Allez, enfans, menez paistre vos bœufs,
Comme deuant, ie l'entens & le veux:
Et faites ioindre aux vaches vos taureaux.

M E L I B E E.

Heureux vieillard, sur tous les pastoureux.

4
 Doncques tes champs par ta bonne aduantage
 Te demourront, & assez de pasture.
 Quoy que le roc d'herbe soit despoillé,
 Et que le lac de bourbe tout souillé,
 Du ionc limoux couure le bon herbage,
 Ce neantmoins le mauuais pasturage
 Ne nourrira iamais tes brebis pleines:
 Et les troupeaux de ces prochaines pleines
 Deformais plus ne te les gasteront,
 Quand quelque mal contagieux auront.
 Heureux vieillard, deformais en ces prees
 Entre ruisseaux, & fontaines surees
 A ton plaisir tu te rafraichiras:
 Car d'un costé, ioinant de toy auras
 La grand' closure à la sausaye espaisse,
 Là où viendront manger la fleur sans cesse
 Mouches à miel, qui de leur bruit tant douce
 T'inciteront à sommeil tous les coups.
 De l'autre part, sus un haut roc sera
 Le Rossignol, qui en l'air chantera.
 Mais ce pendant la Palombe enroïee,
 La Tourte aussi de chasteté loïee
 Ne laisseront à gemir sans se taire
 Sus un grand Orme: & tout pour te complaire.
 TITYRE. Dōques plustost cerfs legers, & cornus.
 Viuront en l'air, & les poissons tous nuds
 Seront laissez de leurs fleuves taris:
 Plustost beuront les Parthes Araris
 Le fleuve grand: & Tigris Germanie:
 Plustost sera ma personne bannie
 En ces deux lieux: & leurs fins & limites
 Circuiray à iournees petites,
 Ains que celuy que ie t'ay raconté
 Du souuenir de mon cœur soit osté.
 MELIBEE. Helas, & nous irons sans demoree
 Vers le pays d'Afrique l'alteree:

La plus grand' part en la froide Scythie
 Habiterons: ou irons en Parthie,
 Puis qu'en ce poinct fortune le decrete,
 Au fieuue Oaxe impetueux de Crete:
 Finalement viendront tous esgarez,
 Vers les Anglois, du monde separez.

Long temps apres, ou auant que ie meure,
 Verray-ie point mon pays & demeure?
 Ma pauvre loge aussi faite de chaume?
 Las s'il aduient, qu'en mon petit royaume
 Rienne encor, ie le regarderay,
 Et des ruines fort ie m'estonneray.

Las faudra-il qu'un gendarnie impiteux
 Tienne ce champ tant culte, & fructueux?
 Las, faudra-il qu'un Barbare estrange
 Cueille ces bleds? O en quel grand danger
 Discorde a mis, & pasteurs, & marchands
 Las, & pour qui auons semé nos champs?
 O Melibee, plantes arbres à la ligne,
 Entre poiriers, mets en ordre la vigne:
 Helas pour qui? allez iadis heurieuses,
 Allez brebis maintenant malheureuses.

Après ceci, de ce grand creux tout vert,
 Là où souuent me couchois à couuert,
 Ne vous verray iamaïs plus de loing paistre,
 Vers la montagne espineuse, & champestre:
 Plus ne diray chansons recreatives:
 Ni dessous moy, pauvres chieures chetives
 Plus ne paistrez, le trefste fleurissant,
 Ne l'aigre fueille au saule verdissant.

T I T Y R E.

Tu pourras bien (& te pri' que le vueilles)
 Prendre repos dessus des vertes fueilles
 Auecques moy, ceste nuit seulement:
 I'ay à soupper assez passablement,
 Pommes, pruneaux, tout pleins de bon fruitage,

LE IVGEMENT
Chataignes, aulx, avec force laiſſage.
Puis des citez, les cheminees fument:
Deſia le feu pour le ſoupper allument:
Il s'en va nuit, & des hauts monts deſcendent
Les ombres grands, qui parmi l'air s'eſpandent.

LE IVGEMENT DE MINOS
ſur la preference d'Alexandre le grand,
Annibal de Carthage, & Scipion le Ro-
main, dit l'Africain.

ALEXANDRE.

O Annibal, mon haut cœur magnanime
Ne peut ſouffrir, que par gloire ſublime
Vueilles marcher par deuant mes charrois
Quant à honneur & triomphant arrois:
Car ſeulement aucun ne doit en riens,
Accomparer ſes faits d'armes aux miens:
Ainſi (comme nuls) eſt decent de les taire
Entre les preux.

ANNIBAL. Je ſouſtien le contraire,
Et m'en rapporte à Minos l'un des dieux,
Iuge infernal commis en ces bas lieux
A ſouſtenir le glaive de iuſtice:
Dont ſaut que droit avec raiſon iuſte yſſe
Pour vn chacun.

MINOS. Or me dites ſeigneurs,
Qui eſtes vous, qui touchant hauts honneurs.
Querez auoir l'un ſur l'autre aduantage?

ALEXANDRE.

Cy eſt le Duc Annibal de Carthage,
Et ie le grand Empereur Alexandre,
Qui ſy mon nom par tous climats eſpandre
En ſubiuant chacune nation.

MINOS. Certes vos noms ſont en perfection
Dignes de loz & des gloires ſupremes,
Dont decorez ſont vos clairs diademes:

Si m'es bahi, qui vous a meus ensemble
Avoir debat.

ALEXANDRE. Minos (comme il me semble)

Tu dois sçavoir, & n'es pas ignorant,
Qu'onc ne souffris homme de moy plus grand,
Ne qui à moy fust pareil, ou esgal:

Mais tout ainsi comme l'aigle royal
Estend son vol plus pres des airs celestes,
Que nul oiseau, par belliqueuses gestes
L'ay surmonté tous humains aux harnois:

Parquoy ne veux que ce Carthaginois
Ait bruit sur moy, ne costoye ma chaise.

MINOS. Or convient donc q' l'un de vous se taise,
Afin que l'autre ait loisir & saison
Pour raconter deuant moy sa raison.

ANNIBAL. Certes, Minos, ceux ie repute dignes
D'estre esleuez iusques aux cours diuines

Par bon renom, qui de basse puissance
Sont paruenus à hautaine accroissance.

D'honneur & biens: & qui noms glorieux
Ont conquesté par faits laborieux:

Ainsi que moy, qui à peu de cohorte
Me departi de Carthage la forte:

Et en Sicile, où marcher desiroye,

Prins & ravi, pour ma premiere proye,

Vne cité Sarragousse nommee,

Des fiers Rommains tresgrandement aimee,

Que maugré eux, & leur force superbe,

Le petillay aux pieds ainsi que l'herbe,

Par mes hauts faits & furieux combats.

On sçait aussi, comment ie mis au bas,

Et dissipay (dont gloire i'en merite)

Des Gallicans le puissant exercite:

Et par quel art, moyens, & façons cantes,

Taillay les monts, & les Alpes tres hautes:

Minay, & mis les rochers en rompture,

Qui sont haults murs, massonnez par nature,
 Et le renfort de toutes les Itales:
 Auquel pays (quand mes armes Ducales
 Y flamboyoyent) maint ruisseau tout ordi
 Du sang Romain, que lors s'y espan di:
 Ce sont tesnoings, & certaines espereues,
 Si est le Pan, Tibre, & maints autres fleuves,
 Desquels souuent la trespure & claire onde
 I'ay fait muer en couleur rubiconde.

Pareillement les chasteaux triomphans,
 Par sus lesquels mes puissans Elephans,
 Ie sy marcher iusques aux murs de Romme:
 Et n'est decent que ie raconte, ou nomme
 Mes durs combats, rencontres Martianes,
 Et grands efforts par moy faits deuant Canne.

Grand' quantite de noblesse Romaine
 Ruerent ius par puissance inhumaine
 Lors mes deux bras, quand en signe notoire
 De souverain triomphe meritoire,
 Trois murs d'anneaux à Carthage transmis
 De tresfin or, lesquels furent desfinis
 Des doigts des morts, sur les terres humides
 Tous estendus: car des charongnes vuides
 De leurs esprits, gisantes à l'enuers,
 Par mes confits furent les champs couuers:
 De tell' façon qu'on en fit en maints lieux
 Pons à passer fleuves espacieux.

Par maintefois, & semblables conquestes
 Plus que canons, ou foudroyans tempestes,
 Fy estonner du monde le monarque,
 Toujours content, quelque part où ie marche,
 Le tiltre seul de vray honneur auoir,
 Sans vaine gloire en mon cœur concevoir:
 Comme cestuy, qui par occasion
 D'une incredible & veine risson,
 La nuit dormant apparue à sa mere,

Se disoit fils de Iuppiter le pere
De tous humains, aux astres honoré,
Et comme Dieu voulut estre adoré.

Ainçois Minos, tousiours & ainsi comme
Petit soudart me suis reputé homme
Carthaginois, qui pour heur ou malheur,
Ne fus atteint de liesse ou douleur.
Puis on cognoit, comme au pays d'Afrique,
Durant mes iours, à la chose publique
Me suis voulu vray obeyssant ioindre:
Et qu'ainsi soit, ainsi comme le moindre
De tout mon Oÿ, au simple mandement
De mes consors, conclus soudainement
De m'en partir, & adressay ma voye
Vers Italie, où grand desir auoye.

Que diray plus? par ma grande proïesse,
Et par vertu de sens & hardiesse,
I'ay acheué maints autres durs efforts,
Contre, & enuers les plus puissans & forts.
Mes estandars, & guidons Martiens
Onc ne pressay vers les Armeniens,
Où les Medois, qui se rendent vaincus
Ains qu'employer leurs lances, & escus:
Mais sy trembler de main victorieuse
Les plus hautains c'est Romme l'orgueilleuse,
Et ses soudars: que lors ie combattis
Par maintes fois: & non point des craintifs,
Mais des plus fiers fis vn mortel deluge.

Et d'autre part, Minos (comme bon iuge)
Tu dois prenoir les aises d'Alexandre:
Car dés que mort son pere voulut prendre,
A luy, par droit, le royaume suruint,
Et fut receu, dés que sur terre vint
Entre les mains d'amiable fortune,
Qui ne fut onc en ses faits importune,
Et s'il veut dire auoir vaincu les Rois

Dare, & Pyrrhus, par militans arrois,
Aussi fut-il vaincu en ses delices
D'immoderez, & desordonnez vices.
Car si son pere aimo bien en son cœur
Du dieu Bacchus la vineuse liqueur,
Aussi fit-il: & si bien s'en troubloit,
Que non pas homme, ains beste ressenbloit.

N'occit-il pas (estant yure à sa table)
Callisthenes Philosophe notable,
Qui reprenoit par discrettes paroles,
Les siennes mœurs, vicieuses & foles?
Certainement vice si dereftable
En moy (peut estre) eust este excusable,
Ou quelqu'un autre en mœurs, & disciplines
Peu introduit: mais les saintes doctrines
Lenés auoit d'Aristote son maistre,
Qui pour l'instruire, & en vertus accroistre,
Par grand desir nuit & iour trauailloit,
Et apres luy trop plus qu'autre veilloit.

Et si plus haut esleue sa personne,
Dont en son chef il a porté couronne,
Pourtant ne doit homme Duc despriser,
Qui a voulu entre viuans vser
De sens exquis & prouesse louable,
Plus que du bien de fortune amiable.
MINOS. Certes tes faits de treslaire vertu
Sont decorez. En apres que du-tu
Roy Alexandre?

ALEXANDRE. A homme plein d'outrage
N'est de besong tenir aucun langage:
Et mesmement la riche renommee
De mes hauts faits aux astres sublimée.
Assez & trop te peuent informer,
Que pas sur moy ne se doit renommer.
Aussi tous ceux de la vie mortelle
Sont cognoissans la raison estre telle:

Mais neantmoins, pource qu'à maintenir
 L'or & honneur ie veulx la main tenir,
 Sache, Minos, iuge plein de prudence,
 Qu'en la verdeur de mon adolescence,
 Portant en chef ma couronne invincible,
 Au glaive aigu prins vengeance terrible
 (Comme vray fils) de ceux qui la main mirent
 Dessus mon pere, & à mort le soufinirent:
 Et non content du royaume qu'auoye,
 Cherchant honneur, mis & iettay en voye
 Mes estendars, & la flotte petite
 De combattans, par moy fut desconfite
 Et mise au bas, en mes premiers assaux,
 Thebes cité antique, & ses rassaux:
 Puis subiuguay, par puissance Royale,
 Toutes citez d'Achaye, & Thessale,
 Et decoppay à foison par les champs
 Illyriens, de mes glaives trenchans,
 Dont ie rendi toute Grece esbahie.
 Par mon pouuoir, fut Asie enuahie:
 Libye prins, le Phaise surmontay:
 Brief, tous les lieux où passay & plantay
 Mes estendars, redoutans ma puissance,
 Furent soufinis à mon obeysance.

Le puissant Roy Dare cognut à Tharse,
 Par quell' vigueur fut ma puissance esparse
 Encontre luy, quand sous luy cheuaucherent
 Cent mil Persous, & fierement marcherent
 Vers moy de front dessous ses estendars
 Bien trois cent mil pietons hardis soudars.
 Que diray plus? quand vint à l'eschauffer,
 Le viel Charon, grand nautonnier d'enfer,
 Bien eut à faire à gouverner sa peautre,
 Pour celuy iour passer de rive en autre
 Tous les esprits, qu'à bas ie luy transmis,

A celuy iour, en la mortelle estorce,
 Pas n'espargnay ma corporelle force,
 Car aux enfers quatre vingt mil esprits
 L'envoyay lors: & hautement ie pris,
 Que me lançay par les flottes mortelles:
 De ce font soy mes playes corporelles.

Et ià ne faut laisser aneantir
 Mes grands combats executez en Tyr:
 Et ne conuient que le loz, on me rase,
 D'auoir passé le haut mont de Caucase,
 Vn chacun sçait, qu'y fust tant employé,
 Que tout sous moy fut rasé & ployé.

En Inde fis aborder mon charroy
 Triomphamment, où Porus le fier Roy
 A son meschef, de mes bras esprouua
 La pesanteur, quand de moy se trouua
 Prins & vaincu. Qui plus est ie marchay
 En tant de lieux, qu'à la fin detrenchay
 Le dur rocher, où Hercules le fort
 Pour le passer, en vain mit son effort,
 Brief, tout battis, & vainquis sans repos
 Iusques à tant que la fiere Atropos,
 Seule cruelle ennemie aux humains,
 Mon pouuoir large osta hors de mes mains.

Et s'ainsi est, que iadis en maint lieu
 Fusse tenu des mondains pour vn Dieu,
 Et du parti des dieux immortels né,
 De tell' erreur pardon leur soit donné:
 Car la hauteur de mes faits, & la gloire
 Qu'eus en mon temps, les mouuoit à ce croire.

Encores plus: tant fus fier belliqueur,
 Que i'entreprins, & eus vouloir en cœur
 De tout le monde embrasser & saisir,
 Si fiere mort m'enst presté le loisir.

Or çà, Minos, ie te suppli' demande
 A Annibal (puis qu'il me vilipende
 De doux plaisirs) si plus il est record
 De ses delits de Capue, où son corps
 Plus des brisa aux amoureux alarmes,
 Qu'à soustenir gros bois, haches, & armes.
 Ne fut sa mort meschante & furibonde,
 Quand par despit de viure au mortel monde
 Fut homicide & bourreau de soy-mesmes,
 En auallant les ords venins extremes?
 Et pour monstrier sa meschance infinie,
 Soit demandé au Roy de Bithynie,
 Dit Prusias, vers lequel s'enfuit,
 S'il fut iamais digne de loz & bruit.
 Vn chacun sçait, qu'il fut le plus pollü
 De tous plaisirs, & le plus dissolu:
 Et que par fraude, & ses trahisons feintes,
 Il est venu de son nom aux atteintes,
 Plusieurs grands faits il fit en maintes terres:
 Mais qu'est-ce au prix de mes bruits & t'onnerres!
 A tous mortels le cas est euident,
 Que si iugé n'eusse tout Occident
 Estre petit, ainsi que Theffalie,
 I'eusse pour vray (en vainquant l'Italie)
 Tout conquesté sans occision nulle,
 Iusques au lieu des colonnes d'Hercule.
 Mais (pour certain) ie n'y daignay descendre:
 Car seulement ce haut nom, Alexandre,
 Les fit mes serfs redoutans mes merueilles:
 Parquoy, Minos, garde que tu ne vueilles
 Deuant le mien son honneur preferer.

S C I P I O N.

Entens ainçois ce que veux proferer,
 Iuge Minos.

MINOS.

Comment es-tu nommé?

SCIPION.

Scipion suis l'Africain surnommé,
Homme Romain, de noble experience.

MINOS.

Or parle donc ie te donne audience.

SCIPION.

Certes mon cœur ne veut dire ou penser
Chose pourquoy ie desire exaucer
La grand' hameur de mes faits singuliers,
Par sur ces deux belliqueux cheualiers:
Car ie n'eus onc de vaine gloire eueic:
Mais s'il te plaît, Minos, entens ma vie.

Tu sçais assez, que de mes ieunes ans
Faits vicioux me furent desplaisants,
Et que Vertu ie voulu tant cherir,
Que tous mon cœur semut à l'acquerir,
Ingeant en moy science peu valoir,
Si d'un haut vueil, & par ardent vouloir
D'acquerir bruit & renom vertueux,
N'est employee en œuvre fructueux,
Brief, tant aimay Vertu, que dès enfance
Ie fus nommé des Romains l'esperance:
Car quand plusieurs du Senat esbahis,
De crainte, & peur, à rendre le pays
Par maintefois furent condescendans,
Ie de hault cœur, & assez ieune d'ans,
Sailli en place, ayant le glaive au poing,
Leur remonstrant que pas n'estoit besoing,
Que le clair nom que par peine & vertu
Auions acquis, fust par honte abbatu:
Et que celuy mon ennemi seroit,
Qui la sentence ainsi prononceroit.

Lors estimans cela estre un presage,

Et que les Dieux, pour le grand aduantage
 Du bien public, m'auoyent donné haut cœur
 En aage bas, comme vn fort belliqueur
 Fus esleu chef de l'armee Romaine:
 Dont sur le champ de bataille inhumaine
 Ie fy ietter mes bannieres au vent,
 Et Annibal pressay tant, & souuent,
 Qu'avec bon cœur, & bien peu de conduite
 Le fy tourner en trop honteuse fuite,
 Tant qu'en la main de Romme l'excellente
 Serue rendi Carthage l'opulente:
 Et toutesfois les Rommains consistoires,
 Apres mes grand's & louables victoires,
 Aussi humain & courtois m'ont trouué,
 Qu'auant que fusse aux armes esprouué.

Tous biens mondains prisay moins que petit:
 L'amour du peuple estoit mon appetit,
 Et d'acquérir maints vertueux offices
 A ieune Prince honestes & propices.
 Et d'autrepart, de Carthage amenay
 Maints prisonniers, lors que i'en retournay
 Victorieux: desquels en la presence
 Par moy fut prins le Poëte Terence:
 Dont aux Romains mon faiët tant aggrea,
 Qu'en plein Senat Censeur on me crea.

Ce faiët, Asie, & Lybie courus,
 D'Egypte, & Grece à force l'amour eus.
 Et qu'ainsi soit, sous querelle trefiuste
 Par plusieurs fois ma puissance robuste
 Ont esprouué. Puis ie Consul voyant
 Le nom Romain iadis reſlamboyant
 Lors chanceler, soy ternir & abbatre,
 Pour l'esleuer fus conquerir & battre
 Vne Cité de force & biens nantie,
 Dite Numance, és Espaignes bastie:

Trop long seroit (Minos) l'entier deduire
 De mes hauts faits, qu'on verra tousiours luire:
 Et, d'autre part, simple vergongne honeste
 D'en dire plus, en rien ne m'admoneste:
 Parquoy à toy en laisse l'achoisson,
 Qui sçau où sont les termes de raison.

Si t'aduerti qu'onques malheur en riens
 Ne me troubla, ne pour comble de biens,
 Que me donnast la Decesse Fatale,
 Close ne fut ma main tresliberale.
 Bien l'ont cogneu, & assez, le prouuerent
 Après ma mort ceux qui rien ne trouuerent
 En mes trefors, des biens mondains deliures,
 Fors seulement d'argent quatre vingts liures.

Des dieux aussi la bonté immortelle
 M'a bien voulu louer de grace telle,
 Que cruauté & iniustice au bas
 Je deietay, & ne mis mes esbats
 Aux vanitez & doux plaisirs menus
 De Cupido le mol fils de Venus:
 Dont les deduits & mondaines enquestes,
 Nuisantes sont à louables conquestes.

Tous lesquels mots ie ne di pour tascher
 A leur honneur confondre ou surmachier:
 Ainçois le di, pour tousiours en prouesse
 Du nom Romain soustenir la hautesse:
 Dont tu en as plus ouy referer,
 Que n'en pourroit ma langue proferer.

LA SENTENCE DE MINOS.

CERTAINEMENT vos Martiaux ouur-
 Sont acheuez de trefardants courages: (3es
 Mais ainsi est, que par Vertu doyne estre

Honneur acquis, Raison donne à cognoistre
 Que Scipion iadis fuyant delices,
 Et non saillant de Vertu hors des lices,
 D'honneur dessert le tiltre precieux,
 Deuant vous deux, qui fustes vicieux.
 Parquoy iugeons Scipion preceder,
 Et Alexandre Annibal excéder,
 Et si de nous la sentence importune
 Est à vous deux, demandez à Fortune
 S'elle n'a pas tousiours favorisé
 A vostre part. Après soit aduisé
 Au trop ardent & outrageux desir,
 Qu'eustes iadis de prendre tout plaisir
 A (sans cesser) espandre sang humain,
 Et ruiner de foudroyante main
 Sans nul propos la fabrique du monde:
 Où Raison faut, Vertu plus n'y abonde.



LES TRISTES VERS
 de Beroalde, sur le iour du
 Vendredy Saint.

OR est venu le iour en dueil tourné,
 Or est le temps plein de pleurs retourné:
 Or sont ce iour les funerailles saintes
 De I E S U C H R I S T, celebrées & teintes
 D'aspre douleur: soyent doncques rougissans:
 Ores nos yeux par larmes d'eux issans:
 Tous estomacs, en griefs vices tombez,
 Par coups de poing soyent meurdrys & plombez:
 Quiconques aime, exalte, & qui decore
 Le nom de Dieu, & son pouuoir adore,
 Cœurre son cœur & sensitif expres

Ces gros sanglots s'entresuyuant de pres.

Voyci le iour lamentable sur terre,

Le iour qu'on doit marquer de noire pierre:

Pourtant plaisirs, amours, ieux, & banquets,

Ris, voluptez, broquars, & fins caquets,

Tenez vous loing: & vienne douleur rude,

Soing, pleurs, souspirs, avec sollicitude.

C'est le iour noir, auquel faut, pour peinture

De dueil monstrier, porter noire teinture.

Soyent donc vestus de couleur noire & bruno

Princes, Prelats, & toute gent commune:

Viennent aussi avec robe de dueil,

Ieunes & vieux, en pleurant larmes d'œil:

Et toute femme, où liesse est apperte,

De noir habit soit vestue & couuerte.

Riuieres, champs, forests, monts, & valles,

Ce iour d'huy soyent tristes & desolees:

Bestes aussi priuees & sauvages

En douleur soyent. Par fleuves & riuages

Soyent gemissans poissons couuerts d'escaille,

Et tous oiseaux peints de diuerse taille.

Les elements, la terre, & mer profonde,

L'air, & le feu, lune, soleil, le monde,

Le ciel aussi de hauteur excellente,

Et toute chose à present soit dolente:

Car c'est le iour dolent, & douloureux,

Triste, ternity, trop rude, & vigoureux.

Maintenant donc faut vsurper & prendre

Les larmes d'œil, qu'Heracle sceut espandre:

De Xenocrate ou de Crassus: doit-on

Avoir la sue, & le front de Caton:

La barbe aussi longue, rude, & semblable

A celle là d'un prisonnier coupable.

Porter ne vueille homme ou femme qui viue,

Robbe de pourpre, ou d'escarlata viue:

Ne soit luisant la chaine à grosse boucle
 Dessus le col, ni l'ardante escarboncle:
 Ne vueille aucun au tour des doigts cercler
 Verte esmeraude, ou diamant tresclair:
 Sans pigner soit le poil au chef tremblant:
 Et aux cheneux soit la barbe semblant:
 Ne soit la femme en son cheminer graue,
 Et d'eau de fard son visage ne laue:
 Ne soit sa gorge en blancheur decoree,
 Ne d'aucun art sa bouche coloree:
 Ne soyent les chefs des grand's dames coiffez
 D'ornemens fins, de gemmes estoffez:
 Mais sans porter brasselets ne carcans,
 Prennent habits, signe de dueil marquans.
 Car c'est le iour auquel le redempteur,
 De toute chose vnique Createur,
 Apres torments, labeurs de corps & veines,
 Mille soufflets, flagellements, & peines,
 Illusions de ces Iuifs inhumains,
 Pendit en croix, encloué pieds & mains:
 Piquant' couronne au digne chef portant,
 Et d'amertume vn bruage goustant.

O iour funebre! ô lamentable mort!
 O cruauté, qui la pensee mord
 De ceste gent prophane & incredule!
 O fiere tourbe emplie de macule,
 Trop plus subiette à rude felonnie,
 Qu'ours de Libye, ou Tigres d'Hyrkanie,
 Ne que le salle & cruel domicile,
 Ou s'exerçoit tyrannie en Sicile.
 Ainsi auez (sacrileges) mouillé
 Vos mains au sang qui ne fut onc souillé:
 Et iceluy mis à mort par enuie,
 Qui vous auoit donné lumiere & vie.
 Manoirs & champs de tous biens plantureux,

16 LES PRINCES VERTUEUX
Puissant empire, & siege bienheureux,
Et qui iadis, en faisant consommer
Pharaon Roy dedans la rouge mer,
En liberté remit sous vos Monarches
Tous vos parens, anciens Patriarches:
O crime, ô tache! ô monstre, ô cruel signe,
Dont par tout droit apparoit la racine!
O fausse ligne extraite de Iudee,
As-tu osé tant estre outrecuïde,
De perdre cil, qui par siècles plusieurs
T'a preserue par dons superieurs.
Et t'a instruit en la doctrine exquise
Des saintes loix du Prophete Moysé,
En apportant sur le haut des limites
De Simay les deux tables escrites,
Pour & afin qu'obtinsses diademes?
O digne palme aux regions supremes!

Las, quels mercis tu rends pour vn tel donz.
O quel ingrat & contraire guerdon!
Et quel peché se pourroit-il trouuer
Semblable au tien? point ne te peux lauer.

A tous humains certes est impossible
D'en perpetrer encor' vn si horrible:
Car beau-parler, ni soy serme & antique,
Religion, ne vertu auientique
Des peres saints, n'ont sceu si haut atteindre
Que ta fureur ayes roplu refraindre.

Des vray disans Prophetes les oracles,
Ne de I E S V S les apparents miracles
De faux conseil ne t'ont sceu reuoyer,
Tant t'es voulu à durté prouoquer.

O gent sans cœur, gent de fausse nature,
Gent auenglee en ta perte future,
En meurdissant par peines & foiblesses
Vn si grand Roy, de ton couteau te blesses:

Et qu'ainſi ſoit, à preſent tu en ſouffres
 Cruelle geine en feu flammes, & ſoulfres:
 Si qu'à iamais ton torment merité
 Vous & verras: & ta poſterité,
 Si elle adhere à ta faute importune,
 Se ſentira de ſemblable fortune:
 Car il n'y a que luy qui ſceuſt purger
 Le trop cruel & horrible danger
 De mort ſeconde, & ſans luy n'auront grace
 Vos fils viuants, n'aucune humaine race.

Quelconque Iuiſ, pour telle faute ancienne,
 N'a ſiege, champ, ny maiſon qui ſoit ſienne.
 Et tout ainſi que la forte torment
 En pleine mer la naſſelle torment
 Laquelle eſtant ſans maſt, ſans voile, & maïſtre
 De tous les vents à dextre & à ſeſtre
 Eſt agitée: ainſi eſtes, Iuiſs,
 De tous coſtez dechassez & ſuis,
 Viuans touſiours ſous tributaire reigle.
 Et tout ainſi que le cigne hait l'aigle,
 Le chien, le loup, Hennuyer le François,
 Ainſi chacun, quelque part que tu ſois,
 Hait & hairra ta fauſſe progenie,
 Pour l'humaine, & dure tyrannie
 Que fis à cil qui tant de bien t'offrit,
 Quand paradis & les enfers t'ouurit.

O douce mort, par ſalut manifeſte
 Tu nous repais de viande Celeſte:
 Par toy fuyons le regne Plutonique,
 Par toy giſt bas le ſerpent draconique:
 Car le iour vient agreable ſur terre,
 Le iour qu'on doit noter de blanche pierre:
 Le iour heureux en trois iours ſuruiendra,
 Que I E S V C H R I S T des enfers reuiendra.

Parquoy, pecheur dont l'ame eſt deliuree,

Qui ce iour d'huy portes noire liuree,
 Resioüy toy, prens plaisir pour douleur:
 Pour noir habit, rouge, & rime couleur:
 Pour pleurs, motets de liesse assignee:
 Car c'est le iour d'heureuse destinee,
 Qui à satan prepare affliction,
 Et aux mortels seure saluation:
 Dont, cognoissant le bien de mort amere,
 Doux IESVCHRIT, né d'une Vierge mere,
 S'il est ainsi que ton pouuoir honore,
 S'il est ainsi que de bon cœur t'adore,
 S'il est ainsi que t'ensuyue ta Loy,
 S'il est ainsi que ie rime en ta Foy,
 Et comme croy qu'es aux cieux triomphant,
 Secours (helàs) vn chacun tien enfant:
 Si qu'en vivant soit en santé la vie,
 Et en mourant aux cieux l'ame ranie.

DE L'AMOUR FUGITIF

DE LVCIAN.

ADVINT vn iour que Venus Cithereë:
 Mere pour lors dolente & exploree,
 Perdit son fils, qui s'en alla voloit:
 Et ainsi triste, en haste s'en alloit
 Par maint carroy, par maint canton & place,
 Pour le chercher: puis sus quelque terrace,
 Ou sus vn mont esleué se plantoit,
 Et deuant tous à haute voix chantoit
 Ce qui s'ensuit: Quiconque de bon vueil
 M'enseignera ou au doigt, ou à l'œil,
 En quelle roye, ou deners quel costé
 Mon Cupido fuyant s'est transporté:
 Pour son loyer (qui faire le scaura)
 Vn franc baiser de Venus il aura,
 Et si quelcun pri sommier le rancine,

Lamere lors, enuers luy plus humaine,
Luy donnera (pour plus son cœur aiser)
Quelque antre don par dessus le baisier.

Toy qui iras, afin que par tous lieux
Ce faux garson puisse cognoistre mieux,
Ie i'en diray vingt enseignes & taches,
Que finement faut qu'en memoire caches:

Blancheur aucun, en luy n'est euidente,
Son corps est teint de rougeur tresardante,
Ses yeux persans, qui de trauers regardent,
Incessamment estincellent & ardent:

Et son penser, cauteleux & friuole,
Iamais ne suit sa doucette parole.

Certainement le son de sa faconde
Passe en douceur le plus doux miel du monde:
Mais le droit sens, & la cause effectiue
Correspond mal à sa voix deceptiue.

Si en cholere il se prend à monter,
Il porte vn cœur impossible à dompter:
Et de son bec il sçait (tout au contraire)
Tromper, seduire, & en ses laqs attraire
Les cœurs remplis d'aspre seuerité.
Sans que iamais confesse verité.

Certes il est enfant plein de ieunesse,
Mais bien pourueu d'astuce & de finesse:
Souuent se ioie, & fait de l'inscient:
Mais en ioüant il tasche à bon escient
Faire son cas. Sur son dos, outreplus,
Pendent en ordre vns cheueux crespeluz:
Et en sa face, ayant fiere apparence,
Iamais n'y a honte ne reuerence.

Après il a (si bien vous l'espiez)
Petites mains, avecques petits pieds:
Mais toutefois, en hant ou bas endroit,

D'un petit arc tire fort loing, & droit.
 Iadis frappa de fleſches & vireton,
 Inſqu'aux bas lieux le cruel Roy Pluton:
 Et des enfers les ombres & eſprits
 Virent leur Roy d'amour vaincu & pris,
 Lors que dedans ſon grand char ſtygienx
 Il ennuia Proſerpine aux beaux yeux.

Son corps ardañt, en flambe de nature,
 Il a tout nud, ſans quelque couuerture:
 Mais le cœur caut, & courage qu'il porte,
 Se veſt de mainte & variable ſorte.
 Et d'auantage, en ſouleuant en l'air
 Les membres ſiens, par vn ſubtil voler
 Aux Nymphes va, puis aux hommes deſcend:
 Et quand reſen de bon gré il ſe ſent,
 Son ſiège fait plus chaũt que ſeu de pailles,
 Au plus profond de leurs cœurs & entrailles.

Petit & court eſt ſon arc amoureux:
 Mais le ſien trãit mortel & rigoureux
 Va de droit fil inſques au firmament,
 Depuis qu'il eſt deſcoché fermement.

Sur ſon eſpaule ardante & coloree,
 Tu verras pendre vne trouſſe doree:
 Et au dedans ſes peſtiferes traits,
 Dont le cruel abuſeur plein d'attraits
 A bien ſouuent fait mainte playe amere,
 Meſmes à moy qui ſuis ſa propre mere,
 Griefue choſe eſt tout ce que i'ay dit ores:
 Mais voyci (là) plus griefue choſe encores:
 Sa dextre main iette & darde vn brandon,
 Qui bruſle & ard ſans mercy ne pardon
 Les pauures os. Brief, de ſon chaũt extreme
 Il bruſteroit le bruſlant ſoleil meſme.

Si tu le peux donc trouuer & atteindre,
 Et de cordons à ferme neuus eſtraindre,

Meine le moy estroitement lié:
 Et si vers toy se rend humilié,
 N'en pren mercy, quoy que deuant toy face
 Tomber des yeux larmes dessus sa face.
 Garde toy bien qu'en ce ne te deſoyues:
 Et s'ainſi eſt, que ſa bouche appèrçoyues
 Riant à toy, bien faut que te recordes
 De n'ordonner qu'on luy laſche les cordes.
 Si par doux mots te venoit incitant
 A te baiſer, va cela enit ant:
 Car (pour certain) en ſes leures habite
 Mortel venin, qui cauſe mort ſubite.
 Et ſi de franc & liberal viſage
 Il te promet des dons à ſon vſage,
 C'eſt à ſçauoir, fleſches & arc turquois,
 La trouſſe peinte, & le doré carquois,
 Fuy tous ces dons de nuifance & reproche:
 Ils vont bruſlant tout ce qui d'eux s'approche.

DES VISIONS DE
 Petrarque, de Tuſcan
 en François.

V N iour eſtant ſeulet à la ſeſtre
 Vy tant de cas nouueaux deuant mes yeux,
 Que d'en tant voir fuſché me conuint eſtre.
 Si m'apparut vne biſbe à main dextre,
 Belle pour plaire au ſouuerain des Dieux:
 Chaffée eſtoit de deux chiens enuieux,
 Vn blanc, vn noir, qui par mortel effort
 La gente beſte aux flans mordoyent ſi fort,
 Qu'au dernier pas en brieſtemps l'ont menée
 Cheoir ſous vn roc: Et là la cruauté
 De mort vainquit vne grande beauté,
 Dont ſouſpirer me fit ſa deſtinee.

Puis en mer haute vn nauire admi soye,
Qui tout d'hebene & blanc yuoire estoit,
A voiles d'or, & à cordes de soye:
Doux fut le vent, la mer paisible & coye,
Le ciel par tout clair se manifestoit.
La belle nef pour sa charge portoit
Riches tresors, mais tempeste subite
En troublant l'air, ceste mer tant irrite,
Que la nef hurte vn roc caché sous l'onde.
O grand' fortune! ô creue-cœur trop grief,
De voir perir, en vn moment si brief,
La grand' richesse à nulle autre seconde!

Après ie vy sortir diuins rameaux
D'un laurier ieune, en vn nouveau bocage,
Et me sembla voir vn des arbrisseaux
De Paradis, tant y auoit d'oyseaux.
Diuersement chantans à son ombrage.
Ces grands delits rauirent mon courage:
Et ayant l'œil fiché sur ce laurier,
Le ciel entour commence à varier,
Et à noircir: dont la foudre grand erre
Vint arracher celuy plant bienheureux,
Qui me fait estre à iamais languoureux,
Car plus telle ombre on ne reconüre en terre.

Au mesme bois sourdoit d'un vif rocher
Fontaine d'eau murmurant soüesueiment:
De ce lieu frais tant excellent & cher,
N'osoient pasteurs ne bouuiers approcher:
Mais mainte Muse, & Nymphe seulement,
Qui de leurs voix accordoyent doucement
Au son de l'eau. Là i'asû mon desir,
Et lorsque plus i'y prenois de plaisir,
Ie vy, helàs, de terre ouuir vn gouffre,
Qui la fontaine & le lieu deuora:
Dont le mien cœur grand regret encor a,

Et y pensant, du seul penser ie souffre.

Au bois ie vy vn seul Phenix portant
Esles de pourpre, & le ches tout doré:
Estrange estoit, dont pensay en l'instant
Voir quelque corps celeste, insqu'à tant,
Qu'il vint à l'arbre en pieces demouré,
Et au ruisseau que terre a deuoré.

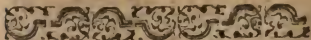
Que diray plus? Toute chose en fin passe.

Quand ce Phenix vid les rameaux en place,
Le tronc rompu, l'eau seiche d'autre part,
Comme en desdain, de son bec s'est feru,
Et des humains sur l'heure disparu:
Dont de pitié & d'amour mon cœur ard.

En fin ie vy vne dame si belle,
Qu'en y songeant tousiours ie brusle & tremble:
Entre herbe & fleurs pensue marchoit elle,
Humble de soy, mais contre amour rebelle
Et blanche cotte auoit, comme il me semble,
Faitte en tel art, que neige & or ensemble,
Sembloyent meslez: mais en sus la ceinture,
Couuerte estoit d'une grand' nue obscure,
Et au talon vn serpenteau la blesse,
Dont languissoit comme vne fleur cueillie:
Puis assenree en l'esse est saillie.

Làs, rien ne dure au monde, que tristesse.

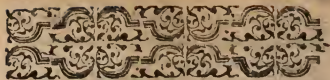
O chanson mienne, en tes conclusions
Dy hardiment, ces six grand's visions
A monseigneur donnent vn doux desir
De briefuement sous la terre gesir.



EPIGRAMME DE
Salmonius, mis de Latin
en François.

AV ROY.

A I N S I qu'un iour au grand Palais tes yeux
Virent dressez les simulachres vieux
Des Rois François (Roy d'entre eux l'excellence)
Nombrez voutus tous par ordre & sequence
Les tiens ayeuls, qui ont de main en main
Baillé le sceptre à Prince tant humain:
Mais quand le lieu vuide tu vins à voir,
Lequel s'attend le tien image auoir,
Voyez (dis-tu) la place à moy promise,
Quand ceste chair au tombeau sera mise.
Or ie demande, en tenant ce propos,
Fus-tu esmeu de la peur d'Atropos? —
Non: car tu as malgré mort assurance,
Qu'entre les Dieux sera ta demurance.



MAROT AU ROY, TOU-
CHANT LA ME-
tamorphose.

LONG temps avant que vostre liberalité Royale m'eust fait successeur del'estat de mō Pere, le mien plus affectionné (& non petit) desir auoit tousiours esté, Sire, de pouuoir faire œuure en mon labour Poëtique, qui tant vous aggreast, que par là ie puisse deuenir (au fort) le moindre de vos domestiques. Et pour ce faire, mis en auant, comme pour mon Roy, tout ce que ie peus: & tāt importunay les Muses quel-les en fin offrirent à ma plume inuentions nouuelles & antiques luy dōnant le choïs ou destourner en nōstre langue aucune chose de la Latine: ou d'escrire œuure nouuelle, par cy deuant non iamais veuë. Lors ie consideray qu'à Prince de hant esprit, hautes choses luy affierent: & tant ne me fiay en mes propres inuentions, que pour vous trop basses ne les sentisse. Parquoy les laissant reposer, iettay l'œil sur les liures Latins: dont la grauité des sentences, & le plaisir de la lecture (si peu que i'y compris) m'ont espris mes esprits, mené ma main & amusé ma Muse. Que dy-
ie, amusee? Mais incitee à renouueller;

pour vous en faire offre, l'une des plus Latines antiquitez, & des plus antiques Latinites. Entre lesquelles celle de la Metamorphose d'Ouide mē sembla la pl⁹ belle: tāt pour la grāde douceur du style, q̄ pour le grand nombre des propos tombans de l'un en l'autre par liaisons si artificielles, qu'il sēble que tout ne soit qu'un. Et toutesfois aisément (& peut estre point) ne se trouuera Liure, qui tant de diuersitez de chose raconte. Parquoy, Sire, si la nature en la diuersité se resioiit, là ne se deura elle melancholier. Pour ces raisons & autres maintes delibēray mettre la main à la besongne: & de tout mon pouuoir suyure & contrefaire la veine du noble Poète Ouide, pour mieux faire entendre & scauoir à ceux qui n'ont la langue Latine, de quelle sorte il escriuiroit: & quelle difference peut estre entre les anciens & les modernes. Outreplus, tel lit en maint passage les noms d'Apollo, Daphné, Pyramus, & Tisbé, qui a l'histoire aussi loing de l'esprit, que les noms pres de la bouche: ce qui pas ainsi n'iroit si en facile vulgaire estoit mise ceste belle Metamorphose: laquelle aux Poètes vulgaires, & aux Peintres seroit tresprofitable: & aussi decoratiō grande en nostre langue: veu mesmement que l'arrogance Grecque l'a bien voulu mettre en la siēne. Or est ainsi que Metamorphose est vne diction Grecque, vulgairement signifiait transformation. Et a voulu Ouide ainsi intituler son liure contenant quinze Volumes, pource qu'en iceluy il

transforme les vns en arbres, les autres en pierres, les autres en bestes, & les autres en autres formes. Et pour ceste mesme cause, ie me suis pensé trop entreprendre de vouloir transmuier celuy, qui les autres transmuë. Et apres i'ay contrepensé, que double louïange peut venir de transmuier vn transmueur, comme d'assaillir vn assaillieur, de tromper vn trompeur, & moquer vn moqueur. Mais pour rendre l'œuvre presentable à si grande maiesté, faudroit premierement, que vostre plus que humaine puissance transmuast la Muse de Marot en celle de Maro. Toutesfois telle qu'elle est, sous la confiance de vostre accoustumé bon recueil, elle a (par maniere d'essay) traduit & paracheué de ces quinze Liures le premier : dont au chasteau d'Amboise vous en pleut ouyr quelque commencement. Si l'eschantillon vous plait, par temps aurez la piece entiere : car la plume du petit ouurier ne desire voler sinon là, où le vent de vostre Royale bouche la voudra pousser. Et à tant me tairay.

Quide veut parler.

LE PREMIER LIVRE
DE LA METAMORPHO-
SE D'OVIDE.

ARDANT desir d'escrire vn haut
ouurage
M'a viuement incité le courage
A reciter maintes choses formees
En autres corps tous nouueaux transformees,
Dieux souverains, qui tout faire scauez,
Puis qu'en ce point charges les auez,
Donnez faueur à mon commencement,
Et deduisez mes propos doucement,
A commencer depuis le premier naistre
Du monde rond, iusqu'au temps de mon estre.
Auant la mer, la terre, & le grand œure
Du ciel tres haut, qui toutes choses œure,
Il y auoit en tout ce monde enorme
Tant seulement de nature vne forme,
Dite Chaos, vn monceau amassé,
Gros, grand, & lourd, nullement compassé.
Brief, ce n'estoit qu'une pesanteur vile
Sans aucun art, vne masse immobile,
Là où gisoient les semences enclôses,
Desquelles sont produites toutes choses,
Qui lors estoient ensemble mal coplees,
Et l'une et l'autre en grand discord troublees.
Aucun soleil encorés au bas monde
N'estlargissoit lumiere claire & munde:
La lune aussi ne se renouelloit,
Et ramener ses cornes ne souloit
Par chacun mois. La terre compassée

En l'air espais ne pendoit balancee
 Sous son droit poids. La grand' fille immortelle
 De l'Ocean, Amphitrite la belle
 N'estendois pas ses bras marins encores
 Aux longues fins de la terre, ainsi qu'ores:
 Et quelque part où fut la terre illec,
 Estoit le feu, l'air, & la mer avec.

Ainsi pour lors estoit la terre instable,
 L'air sans clarté, la mer non navigable:
 Rien n'auoit forme, office ne puissance,
 Ainçois faisoit l'un aux autres nuisance:
 Car froid au chaud menoit guerre & discords:
 Sec à l'humide, & le tout en vn corps:
 Avec le dur le mol se combattoit,
 Et le pesant au leger debattoit.

Mais Dieu, qui est la nature excellente
 Appaisa bien leur noise violente:
 Car terre adonc du ciel desempara:
 De terre aussi les eaux il separa,
 Et mit à part, pour mieux faire leur paix,
 Le ciel tout pur d'avecques l'air espais.
 Puis quand il eut demeslez & hors mis
 De l'orde masse, iceux quatre ennemis
 Il va lier en concorde paisible.
 Chacun à part, en sa place duisible.

Le feu sans poids du ciel courbe & tout rond
 Fut à monter naturellement prompt,
 Et occupa le degré plus hautain:
 L'air le suivit qui n'en est pas loingtain,
 Ains du clair feu approche grandement
 D'agilité, de lien semblablement.

En espaisseur la terre les surpasse:
 Et en porta la matiere plus crasse
 Du lourd monceau: dont en bas s'aualla
 Par pesanteur. Puis la mer s'en alla

Aux derniers lieux sa demourance querre,
Enuiromant de tous costez la terre.

En tell' façon (quiconque ait esté
Celuy des Dieux) quand il eut proietté
Ce grand ouurage & en membres dresse
La grosse masse en ce poinct despecée,
Il arrondit & fit la terre au moule,
Forme, & façon, d'une bien grande boule,
A celle fin qu'en son poids iuste & droit
Egale fust par vn chacun endroit.
Puis ça & là les grand's mers espanxit,
Et par grands vents enflées les rendit,
Leur commandant faire flotter leur onde
Tout à l'entour des fins de terre ronde:
Parmi laquelle adiousta grands estangs,
Lacs, & marets, & fontaines sortans,
Et puis de bords & riués tournoyantes
Ceintures fit aux riuieres courantes,
Qui d'une part en la terre se boyuent:
Antres plusieurs en la mer se reçoient.
Et là au lieu de riués & de bords
Ne battent plus que grands hautes & ports.

Aux champs apres commande de s'estendre,
Et aux forests rameaux & fueilles prendre:
Vn chacun val en pendant fit basser,
Et contre haut les montaignes dresser.

Et tout ainsi que l'ouurier aduisé
Fit le haut ciel par cercles diuisé:
Deux à la dextre, & sur fenestre deux,
Dont le cinquieme est le plus ardens d'eux:
Par tell' façon, & en semblable nombre
Il diuisa terre pesante & sombre:
Et en celà le haut ciel ne l'excede:
Car comme luy cinq regions possède,
Dont la moyenne habiter on ne peut,

Par le grand chant qui en elle se meut:
 Puis elle en a deux conuertes de neige:
 Et au milieu de cès deux est le siege
 De deux encor, que Dieu, qui tout ouuroit,
 Amodera par chant meslé de froid.

Sur tout cela l'air il voulut rengez:
 Lequel d'autant comme il est plus leger
 Que terre, & l'eau, d'autant est-il pesant
 Plus que le feu tant subtil & luisant.
 En celuy air les nues & nuees
 Commanda estre ensemble situees:
 Et le tonnerre & tempeste soudaines,
 Espouuantans les pensees humaines:
 Semblablement avec la foudre ardante,
 Les vents causans froidure morfondante.

A iceux vents Dieu n'a permis d'aller
 Confusément par la voye de l'air:
 Et nonobstant que chacun d'eux exerce
 Ses soufflemens en region diuerse,
 Encor à peine on peut (quand s'esuertuent)
 Y resister, qu'ils ne rompent & ruent
 Le monde ius par bouffemens austeres:
 Tant terrible est la discorde des freres.

Le vent Eurus tout premier s'enuolla
 Vers Orient, & occuper alla
 Nabathe & Perse, & les monts qui s'esleuent
 Sous les rayons qui au matin se leuent:

Zephyrus fut sous Vesper residant,
 Pres des ruisseaux tiedis de l'Occident.

Boreas froid enualhit la partie
 Septentrionne, avecques la Scythie.

Et vers Mydi, qui est tout au contraire,
 Auster moiteux ietta pluye ordinaire.

Sur tout cela que i'ay cy declaré,
 Le grand ouurier mit le ciel etheré

Clair, pur, sans poids, & qui ne tient en rien
De l'espaisseur, & brouas terrien.

A peine auoit tous ces œuures hautains
Ainsi aſſez en lieux ſeurs & certains,
Que tout autour du ciel claires & nettes
Vont commencer à luire les planettes,
Qui de tous temps preſſees & tachees,
Sous celle maſſe auoyent eſtê cachees.

Auſſi aſſin que region aucune
Vuide ne fuſt d'animaux, à chacune
Propres & duits, les eſtoilles & ſignes,
Et des hauts dieux les formes tresinſignes
Tindrent le ciel: Les poiſſons nets & beaux
Eurent en part (pour leur manoir) les eaux:
La terre apres print les beſtes ſauuages:
Et l'air ſubtil oiſeaux de tous plumages.

La trop plus ſainte & noble creature,
Capable plus de haut ſens par nature,
Et qui ſur tout pouuoit auoir puissance,
Reſtoit encor. Or print l'homme naiſſance,
Où l'ouurier grand, de tous biens origine,
Le compoſa de ſemence diuine:
Où terre adonc (qui eſtoit ſeparee
Tout fraiſchement de la part etherée)
Retint en ſoy ſemence ſupernelle
Du ciel, qui print ſa facture auec elle:
Laquelle apres Prometheus meſla
En eau de ſeuue, & puis formee l'a
Au propre image & ſemblable effigie
Des dieux par qui toute choſe eſt regie.

Et neantmoins que tout autre animal
Iette touſiours ſon regard principal
Encontre bas, Dieu à l'homme a donné
La face haute, & luy a ordonné
De regarder l'excellence des cieux

Et d'esleuer aux estoilles ses yeux.

La terre donc n'aguères desnuée
D'art, & d'image ainsi fut transnuée
Et se couurit d'hommes d'elle venus
Qui luy estoient nouueaux & incognus.

L'aage doré sur tous resplendissant,
Fut le premier au monde fleurissant,
Auquel chacun, sans correcteur & loy,
De son bon gré gardoit iustice & foy
En peine, & pour aucun ne souloit viure:
Loix menaçans ne se grauoyent en cuyure
Fiché en murs: pauvres gens sans refuge
Ne redoutoyent la face de leur iuge:
Mais en seurté se scauoyent accointer,
Sans qu'il fallust iuge à les appointer.

L'arbre du pin charpenté & fendu
N'estoit encor des hauts monts descendu
Sur les grand's eaux, pour flotter & nager
Et en pays estrange voyager.

Hommes mortels ne cognoissoient à l'heure
Fors seulement le lieu de leur demeure:
Fossez, profonds, & murs de grands efforts
N'environnoient encor villes & forts:
Trompes, clairons d'airain, droit, ou tortu,
L'armet, la lance, & le glaive pointu
N'estoyent encor. Sans vsage & alarmes
De cheualiers, de pietons, & gensdarmes,
Les gens alors seurement en tous cas
Accomplissoient leurs plaisirs delicats.

La terre aussi non froissée, & fernée
Par homme aucun, du soc de la charruë,
Donnoit de soy tous biens à grand' planté,
Sans qu'on y eust ne semé, ne planté:
Et les viuans contents de la pasture
Produite alors sans labeur ne culture,

Cueilloient le fruit des sauuages pommiers,
Fraises aux monts, les cornes aux cormiers:
Pareillement les meures, qui sont iointes,
Contre buissons pleins d'espineuses pointes,
Auec le gland qui leur tomboit à gré
Du large chesne à Iuppiter sacré.

Printemps le vert regnoit incessamment,
Et Zephyrus soupirant doucement:
Souffles rendoit, par tiedes alenees,
Les belles fleurs sans semences bien nees.
Terre portoit les fruits tost & à point,
Sans cultiuer. Le champ sans estre point
Renouuellé, par tout deuenoit blanc
Par force espis pleins de grain bel & franc,
Prests à cueillir. Flenues de lait couloyent:
Flenues de vin aussi couler souloyent,
Et le doux miel, dont lors chacun gautoit,
Des arbres vers tout iaune degoutoit.

Puis quand Saturne, hors du beau regne mis,
Fut au profond des tenebres transinis,
Sous Iuppiter estoit l'humaine gent
Et en ce temps suruint l'aage d'argent,
Qui est plus bas que l'or tressouuerain,
Aussi plus haut & riche que l'airain.

Ce Iuppiter abbaisa la vertu
Du beau Printemps, qui tousiours auoit eu
Son cours entier, & sous luy fut l'annee
En quatre parts reduite & ordonnee:
En froid Hyuer, & en Esté qui tonne,
En court Printemps, & variable Antonie.

Lors commença blanche & riue splendeur
Reluire en l'air espris de seche ardeur,
D'autre costé suruint la glace froide,
Par vents d'Hyuer pendue estrainte & roide.
Lors on se print à mussier sous maisons:

Maisons estoient, cauernes, & cloisons,
 Arbres espais, fraische ramee à force,
 Et verts ostiers ioints auecques escorce.

Lors de Ceres les bons grains seconrables
 Sous longs seillons de terres labourables
 Sont enterrez: & furent bœufs puissans
 Pressez, du ioug, au labour mugissans.

Après cestuy, troisième succeda
 L'aage d'airain, qui les deux exceda
 D'engin mauuais, & plus audacieux
 Aux armes fut, non pourtant vicioux.

Le dernier est de fer dur & roüillé,
 Où tout soudain chacun vice broüillé
 Se vint fourrer, comme en l'aage total
 Accomparé au plus meschant metal:
 Honneste honte & verité certaine
 Auecques foy prindrent fuite loingtaine:
 Au lieu desquels entrèrent flatterie,
 Deception, trahison, menterie,
 Et folle amour, desir, & violence
 D'acquérir gloire, & mondaine opulence:

Telle auarice adonc, le plus souuent
 Pour pratiquer, mettoit voiles au vent,
 Lors mal cognu du nautonnier & maistre:
 Et mainte nef, dont le bois souloit estre
 Planté debout sur montaignes cornües,
 Nageoit, sautoit par vagues incognües.

Mesmes la terre (auant aussi commune,
 Que la clarté du soleil, air, & lune)
 Fut diuisee en bornes & partis
 Par mesureurs fins, cauts, & deceptifs.

Ne seulement humaines creatures
 Cercherent bleds & autres nourritures:
 Mais iusqu'au fonds des entrailles allerent
 De terre basse, où prindrent & fouillerent.

Les grands tresors & les richesses vaines
 Qu'elle cachoit en ses profondes veines:
 Comme metaux, & pierres de valeurs,
 Incitemens à tous maux & malheurs.

là hors de terre estoit le fer nuisant,
 Auecques l'or, trop plus que fer cuisant:
 Lors guerre sort, qui par ces deux metaux
 Fait des combats inhumains & brutaux,
 Et casse & rompt de main sanguinolente
 Armes cliquans sous force violente.

On vit desia de ce qu'on emble & oste:
 Chez l'hostelier n'est point assésuré l'hoste,
 Ne le beaupere auecques le sien gendre:
 Petite amour entre freres s'engendre:
 Le mari s'offre à la mort de sa femme:
 Femme au mari fait semblable diffame:
 Par malvalent les maritres terribles
 Meslent souvent venins froids & horribles:
 Le fils, afin qu'en biens mondains prospere,
 Souhaite mort (auant ses iours) son pere.

Dame Pitié gist vaincuë & outree:
 Iustice aussi, la noble vierge Astree,
 Seule & dernière apres tous Dieux sublimes.

Aussi afin que le ciel etheré,
 Ne fust de soy plus que terre assésuré,
 Les siers geants (comme on dit) affecterent
 Regner aux cieus, & contremont dresserent,
 Pour y monstrer, marte montaigne mise
 L'une sur l'autre. Adonques par transmise
 Foudre du ciel, l'ennimpotent faeleur
 Du mont Olympé abbatit la hauteur:
 Et desbrisa en ruine fort grosse,
 Pelion, mont, assis sur celuy d'Osse.

Quand par son poids ces corps saux & cruels,
 Furent gisans, desrompus & inez,

La terre fut mouillee en façon telle,
 De moult de sang des geants, enfans d'elle,
 Que (comme on dit) trempee s'en yura,
 Puis en ce sang tout chaut, ame liura:
 Et pour garder enseigne de la race
 En fit des corps portans humaine face:
 Mais ceste gent fut aspre & despitueuse,
 Blasmant les Dieux, de meurdres conuoiteuse:
 Si qu'à la voir, bien l'eussiez deuinee
 Du cruel sang des geans estre nee.

Cecy voyant des haults cieux Iuppiter,
 Crie, gemit, se prend à despiter,
 Et sur le champ par luy fut allegué
 Vn autre faict, non encor' diuulgüé,
 Des banquets pleins d'horreur espouuentable,
 Que Lycaon preparoit à sa table:
 Dont son cœur ire va concevoir
 Telle qu'un Roy comme luy peut auoir:
 Et son conseil appella hautement,
 Dont les mandez vindrent subitement.

Or d'ici bas, là sus au lieu celeste
 Est vne voye aux humains manifeste
 Semblable à lait, dont laitee on l'appelle,
 Aisee à voir, pour sa blancheur tant belle:
 Et par icelle est le chemin des Dieux,
 Pour droit aller au trosne radieux
 Du grand Tonant, & sa maison Royale.
 En ce lieu blanc, des nobles Dieux la salle
 Fut frequentee alors par tout son estre,
 A huis ouuert, sur dextre & à fenestre.

Les moindres Dieux en diuers lieux s'asirent:
 Et les puissans leurs riches sieges mirent,
 Vers le hault bout: brief telle est ceste place,
 Que si i' auois de tout dire l'audace,
 Je ne craindrois dire que c'est là mesme,

Qu'est du haut ciel le grand palais supreme.

Donc quand les Dieux furent en ordre assis
Aux sieges bas, faits de marbre massifs,
Iuppiter mis au plus haut lieu de gloire,
Et appuyé sur son sceptre d'ivoire,
Comme indigné par trois fois, voire quatre,
De son grand chef fit bransler & debutre
L'horrible poil: duquel par son pouuoir,
Fit terre & mer, & estoiles mouuoir:
Puis tout despit deuant tous il desboucha
En tell' façon son indignee bouche.

Je ne fus onc pour le regne mondain
Plus triste en cœur, de l'orage soudain
Auquel geants qui ont serpentins pieds
Furent tous prests, quand fusmes espiez,
De tendre & mettre au ciel recreatif
Chacun cent bras, pour le rendre captif.

Car neantmoins que l'ennemi fust tant
Cruel & fier, celle guerre pourtant
Ne dependoit que d'une seule suite,
Et d'une ligne en fin par moy destruite:
Mais maintenant en toute voye & trace,
Par où la mer le monde entier embrasse,
Perdre & tuer me faut, pour son iniure,
Le mortel genre: & qu'ainsi soit, i'en iure,
Des bas enfers les eaux noires & creuses
Coulans sous terre aux forests tenebreuses:
Quoy que deuant faut toute chose vraye
Bien esprouuer: mais l'incurable playe
Par glaive faut tousiours couper à haste,
Que la part saine elle n'infeste & gaste.

L'ay en forests, & sur fleuves antiques
Mes Demidieux, & mes Faunes rustiques,
Satyres gais, Nymphes nobles compaignes,
Et mes Syluains residans aux montaignes:

Lesquels d'autant que ne les sentons dignes
 D'auoir encor' les gloires celestines
 Souffrons, au moins, que seurement & bien
 Ils puissent viure en terre, que du mien
 Leur ay donnee. O Dieux intercesseurs,

- Les pensez vous en bas estre assez seurs,
 Quand Lycaon, noté de felonnie,
 A conspiré mortelle vilenie
 Encontre moy, qui par puissance eterne,
 La foudre, & vous sçà haut tiens, & gouuerne?

Lors tous ensemble en fremissant murmurent:
 Et Iuppiter (d'ardant desir qu'ils eurent)
 Vont suppliant qu'en leurs mains vueille mettre
 Cil qui osa telle chose commettre.

Ainsi au temps que la cruelle main
 D'aucuns voulut tenir le nom Romain,
 Tendant au sang Cesarien esandre,
 Pour la terreur d'un tant subit esclandre,
 Fut l'humain genre asprement estonné,
 Et tout le monde à horreur addonné.
 Et la pitié des tiens, ô preux Auguste,
 Ne te fut pas moins agreable & iuste,
 Que ceste-ci à Iuppiter insigne:
 Lequel apres auoir par voix & signe
 Refraint leur bruit, chacun d'eux fit silence.

Le bruit cessé par la graue excellence
 Du haut regent, de rechef tout despit,
 D'un tel propos la silence rompit:

Les peines a (ne vous chaille) souffertes:
 Mais quoy qu'il ait receu telles dessertes,
 Si vous diray-ie en resolution,
 Quel est le crime & la punition.

De ce dur temps l'infamie à merueilles
 Venoit souvent iusques à nos oreilles:
 Lequel rapport desirant estre faux,

Subit descens des cieux luisans & hauts,
Et le circuy le terrestre domaine,
Estant vray Dieu deffous figure humaine.

Fort long seroit vous dire (ô Dieux sublimes)

Combien par tout il fut trouué de crimes:
Car l'infame, & le bruit plein d'opprobre
Bien moindre fut que la verité propre.

De Menalus trauersuy les passages,
Craints pour les trous des grans bestes sauvages,
Et les hauts pins au froid mont Lyceus,
Et Cyllené. Quand celà passé eus,
Du Roy d'Arcade és lieux me vins renger,
Et en sa cour dangereuse à loger,
Entre tout droit, au point que la serée
Tire la nuit d'un peu de iour paree.

Par signes lors montray que j'estois Dieu
Venu en terre: & le peuple du lieu
Am'adorer ià commence, & m'inuoke:
Mais Lycaon (d'entree) raille & moque
Leurs doux priers, en disant: Par un grief
Et clair peril, j'esprouueray de brief,
Si mortel est ce Dieu cy qu'on redoute,
Et n'en sera la verité en doute.

Puis quand serois la nuit en pesant somme,
A me tuer s'appreste ce faux homme,
De mort subite: icelle experience
De verité luy plaist d'impatience.

Et non content est de si griefue coulpe:
Mais d'un poignart la gorge il ouure & coupe
A un, qui là fut en hostage mis,
De par les gens de Molosse transmis:
Et l'une par des membres de ce corps
Va faire cuire ainsi à demi morts
En eau bouillant, rendant l'autre partie
Sur ardent feu de gros charbons rotie:

Lesquels sur table ensemble met & pose:
Dont par grand feu, qui vengea telle chose,
Sur le Seigneur tombay la maculee
Orde maison digne d'estre bruslee.

Adonc s'enfuit, troublé de peur terrible:
Et aussi tost qu'il sentit l'air paisible
Des champs & bois, de hurler luy fut force:
Car pour neant à parler il s'efforce:
Son museau prend la fureur du premier,
Et du desir de meurdres constumier
Sur les aigneaux or en vse & iouit,
Et de voir sang encores s'esjouit.
Ses vestemens poil de beste deuindrent:
Et ses deux bras façon de cuisses prindrent:
Il fut fait loup, & la marque conforme:
Retient encor de sa premiere forme:
Tel poil vieillard, & tell' frayeur de vis
Encore a! semblables yeux tous vifs
Ardent en luy. Brief, tell' figure porte
De cruauté, comme en premiere sorte.

Or est tombé vn manoir en ruine,
Mais vn manoir tout seul n'a esté digne
D'estre peri: par tout où paroît terre
Regne Erinny's, aymant pechez & guerre:
Et si diriez que tous ils ont iuré
De maintenir vice desmesuré,
Tous donques soyent par peine punitee
Punis à coup. C'est sentence arrestee.

Alors de bouche aucuns des Dieux approuuent
L'arrest donné par Iuppiter: & mouuent
Plus son courroux, Les autres rien ne dirent,
Mais (sans parler) par signe y consentirent.
Ce neantmoins du genre humain la perte
A tous ensemble est douleur tresaperte:
Et demander vont à Iuppiter, quelle

Forme aduendra sur la terre, apres qu'elle
Sera priuee ainsi d'hommes mortels:
Qui portera l'encens sur les autels:
Et si la terre aux bestes veut bailler
Pour la destruire & du tout despoillier.

Alors defend Iuppiter, & commande,
A vn chacun qui tell' chose demande,
De n'auoir peur, disant qu'à ce besoing,
De toute chose il a la cure & soing:
Et leur promet lignee non semblable
Au premier peuple, en naissance admirable.
Soudain deuoit, pour mettre humains en poudre,

Par toute terre esandre ardante foudre:
Mais il craignit que du ciel la facture,
Par tant de feux, ne conceust d'auenture
Quelque grand' flamme: & que soudainement
Bruslé ne fust tout le haut firmament.

Puis luy souuint qu'il est predestiné,
Qu'aduenir doit vn temps determiné
Que mer, que terre, & la maison brisée
Du ciel luisant, ardra toute embrasée:
Et qu'on doit voir le tresgrand edifice
Du monde rond, en labeur & supplice.

Lors on cacha les dards de feu chargez,
Des propres mains des Cyclopes forgez:
Et d'une peine au feu toute contraire
Luy plaist vser: sous eaux veut desfaire
Le mortel genre: & sur les terres toutes,
De tout le ciel ietter pluyes & gouttes.

Incontinent aux cauernes d'Eole
Enclot le vent Aquilon qui tost vole:
Semblablement en ses fosses estuye
Tous vents chassans la nue apportant pluye:
Et seulement mit Notus hors d'icelles,
Lors Notus vole avec ses maites aisles,

Son vis terrible est couuert ceste fois
D'obscurité noire comme la poix.
Par force d'eau sa barbe poise toute:
De ses cheueux tous chenus eau degoute:
Dessus son front moiteurs coulent & filent:
Son sem par tout, & ses plumes distillent.

Puis quand il eut ça & là nues maintes
Pendans en l'air dedans sa main estraintes,
Gros bruit se fait esclairs en terre abondent,
Et du haut ciel pluyes espais ses fondent.

Iris aussi, de Iuno messagere,
Vestant couleurs de façon estrangere,
Tire & conçoit grandes eaux & menues,
En apportant nourrissement aux nues:
Dont renuersez sont les bleds à outrance,
Morts sont & vains les vœus, & l'esperance
Des laboureurs: & fut perdu adonc
Tout le labeur de l'an qui est si long.

Encor pour vray l'ire ouuerte & patente
De Iuppiter, ne fut assez contente
Des grandes eaux que de son ciel ietta:
Mais Neptunus son frere s'appresta,
De promptement à son ayde enuoyer
Grand renfort d'eaux, pour le monde noyer.
Et à l'instant tous ses freres il mande:
Lesquels entrez dedans la maison grande
De leur Seigneur, en brief dire leur vient:

Pour le present vser ne vous conuient
De long propos: vos forces descouurez,
Ainsi le faut, & vos maisons ouurez:
Puis en ostant vos obstacles & bondes
Laschez la bride à vos eaux furibondes.

Ce commandé, s'en reuont à grand's courses:
Tous les ruisseaux l'entree de leurs sources
Laschent à plein, & d'un cours effrené

48 LE I. LIVRE DE L'EN

Tout à l'entour des grand's mers ont tourné.

Neptune adonc de son sceptre uasif
Frappa la terre, & du coup excessif
Elle trembla si que du mouuement
Elle fit voye aux eaux appertement.
Si vont courant tous fleumes esendus
Parmy les champs ouuerts & estendus,
En rauissant avec les fruiets les arbres,
Bestes, humains, maisons, palais de marbres
Sans espargner temples peints & dorez,
Ne leurs grands Dieux sacrez & adorez.

Et s'ainsi est, qu'aucun logis debout
Soit demouré en resistant du tout
A si grand mal, toute fois l'eau plus haute
Cœuure le fest, & par dessus luy saute.
Que diray plus? grandes tours submergees
Cachees sont sous les eaux desgorgees:
Et n'y auoit tant soit peu d'apparence,
Qu'entre la mer, & terre eust difference:
Toute estoit mer: en la mer, qui tout baigne,
N'à aucuns bords. L'un pour se sauuer gaigne
Quelque haut mont: L'autre tout destourbé
Se sied dedans vn nauire courbé:
Et droit au liu il tire l'auiron,
Où labouroit n'aguere enuiron.

L'un sur les bleds conduit ne fi & bateaux,
Ou sur le haut des villes & chateaux
Qui sont noyez: L'autre sur les grands ormes
Prend à la main poissons de maintes formes.
L'ancre de mer se fiche au pré tout vert:
Fortane ainsi l'a voulu & souffert.

Bateaux courbez couurent les beaux vignobles
Gisans sous l'eau, & plusieurs terres nobles:
Et au lieu propre, où cheures, & moutons,
Broutoyent n'aguere herbes, fleurs, & bouillons.

Là maintenant baleines monstrueuses
 Posent leurs corps. Les Nymphes vertueuses
 Regnans en mer, & belles Nereides
 S'estonnent fort de voir sous eaux liquides
 Forests, maisons, villages, & citez:
 Par les Dauphins les bois sont habitez,
 Et en courant parmy les hauts rameaux
 Heurtent maint tronc agité des grand's eaux.

Entre brebis nagent loups ravisans:
 La mer soustient les rous lions puissans:
 Tigres legers portent l'eau ondoyante:
 De rien ne sert la force foudroyante
 Au dur sanglier: ne les iambes agiles
 Au cerfrani par les ondes mobiles.

Et quand l'oyseau vagant a bien cherché
 Terres, ou arbre, où puisse estre branché;
 A la fin tombe en la mer anassée,
 Tant a du vol chacune aisle lassée.

Ià de la mer la fureur à grand's brasses
 Auoit couuert & mottes & terrasses:
 Vagues aussi, qui de nouveau flottoyent,
 Les hauts sommets des montaignes battoyent
 Brief, la plus part gist engloutie & morte
 Dedans la mer. Ceux que la mer n'emporte,
 Le long ieu sner de tell' façon les mine,
 Qu'à la parfin tombent morts de famine.

Or separez sont les champs tresantiques
 Aoniens d'avecques les Attiques
 De par Phocis terre grasse, i'entens,
 Quand terre estoit: mais en iceluy temps
 La plus grand' part n'estoit que mer comblee
 Et un grand champ d'eau subit assemblee.

En ce pays Parnassus le haut mont
 Tendant au ciel, se dresse contremont
 A double croupe: & les nues surpasse

De sa hauteur. Sur ceste haute place,
 Pource que mer couuroit le demourant,
 Deucalion aborda tout courant
 En vne nef, qui grande n'estoit mie,
 Avec Pyrrha sa compaigne & amie,
 Les Dieux du mont, & Nymphes Corycides
 Là adoroyent, prians à leurs subsides
 Themis, disant les choses aduenir,
 Qui lors souloit les oracles tenir
 Le temple saint: oncques ne fut viuant
 Meilleur que luy, ne de plus ensuyuant
 Vraye equité, & n'eut onc au monde ame
 Plus honorant les Dieux, qu'icelle Dame.

Quand Iuppiter vid par l'eau continuë
 Que terre estoit vn estang deuenüe,
 Et ne rester de tant de milliers d'hommes
 Maintenant qu'un sur la terre où nous sommes,
 Et ne rester de tant de femmes qu'une:
 Voyant aussi, que sans malice aucune
 Tous deux estoient: & tous deux amateurs
 De son saint nom, & vrais adorateurs:
 Celà voyant, les nues qui tant plurent,
 Rompt & separe. Et quand les pluyes furent
 Par Aquilon chassées en maints lieux,
 Aux cieux la terre, à la terre les cieux
 Il va monstrier: aussi l'ire & tempeste
 De la marine illec plus ne s'arreste.

Puis Neptune, sur la mer presidant,
 En mettant ius son grand sceptre & trident,
 Les eaux appaise, & huche, sans chommer,
 Le verd Triton, flottant dessus la mer,
 Le dos couuert de pourpre fait expres
 Sans artifice: & luy commande apres
 Souffler dedans la resonnant bouccine:
 Et rappeler, apres auoir fait signe,
 Flennes & flots, Lors Triton prend & charge.

Sa trompe creuse entortillée en large,
 Et qui du bas vers le haut croit ainsi,
 Qu'un tourbillon laquelle trompe aussi
 Après qu'elle a prins air tout au milieu
 De la grand' mer, chacun riuage & lieu
 Gisant sous l'un & sous l'autre soleil
 Elle remplit de son bruit noppareil:
 Laquelle aussi (quand elle fut ioignante
 Contre la bouche à Triton, degoutante
 Pour la moiteur de sa barbe chargée
 Et qu'en soufflant la retraite enchargée
 Elle eut sonné) par tout fut entendue,
 Des eaux de terre, & de mer estendue:
 Tant que les eaux qui l'oüirent corner,
 Contraignit lors toutes s'en retourner.

Desia la mer prend bords & riués neuues:
 Chacun canal se remplit de ses fleuues:
 Fleuues on void baisser & departir,
 Et hors de l'eau les montaignes sortir:
 Terre s'esleue, & les cieux, qui paroissent,
 Croissent ainsi comme les eaux descroissent.

Longs iours apres, bois & forests mouillees,
 Manifestoyent leurs testes despoüillees
 De feuille & fruit: au lieu dequoy retindrent
 Les gras limons, qui aux branches se prindrent.
 Restably fut tout pays despouruen,
 Lequel estant par Deucalion veu
 Large & ouuert, & que terrestre voye
 Mise en desert faisoit silence quoye,
 La larme à l'œil, adonc il souspira,
 Parlant ainsi à sa femme Pyrrha:

O chere esponse, ô ma sœur honorée,
 O femme seule au monde demouree,
 Que commun sang, puis parenté germaine,
 Puis mariage ont iointe à moy prochaine,

Et à present iointe à moy de rechef
 Par ce peril & dangereux meschef
 De toute terre, & pays evident
 De l'Orient, & de tout l'Occident,
 Nous deux seules sommes tourbe du monde:
 Le residu possede mer profonde:
 Et n'est encor la fiance & duree
 De nostre vie assez bien assuree:
 Et d'autrepart les nues qu'icy hantent,
 Nostre pensee asprement esponuantent.

Si par fortune eschappee sans moy
 Fusses des eaux, quel courage ore en toy
 Fust demouré? O chetive & dolente,
 Comme eusses-tu tell' crainte violente
 Seule souffert? qui te fust consoleur,
 Pour supporter maintenant ta douleur?
 Certes, croy moy, si l'eau t'auoit ranie
 Ie te suyurois, & l'eau auroit ma vie.
 Que pleust aux Dieux, qu'un si grand pouuoir
 Que par les arts de mon pere ie peusse (i'eusse
 Renouueller toute gent consummee,
 Et mettre esprit dedans terre formee.

Le genre humain reste en nous deux: & pource
 Doit en nous deux prendre fin, ou ressource:
 Et des humains demeurons la semblance:
 Telle a esté des hauts Dieux l'ordonnance?

Après ces mots, après pleur & crier,
 Bon leur sembla deuotement prier
 Themis celeste, & sous diuins miracles
 Chercher secours en ses sacrez oracles.
 Lors n'out tardé: tous deux s'en vont aux ondes
 De Cephissus, non bien claires & mundes
 Encor du tout: mais bien ià retirees
 Au droit vaisseau, duquel s'estoyent tirees.
 Et quand iell'eurent de l'eau beue,

Sur leurs habits en grand' cerimonie,
 Et sur leurs chefs, ils prindrent leur adresse
 Droit vers le temple à la sacre Deesse,
 Dont les sommets, & routes se gastoyent
 De laide mouffe: & les autels estoyent
 Sans sacrifice, & les lampes esteintes.

Puis quand du temple ont les marches atteintes
 Vn chacun d'eux s'enclinè contre terre,
 Et tout craintif baise la froide pierre,
 Disant ainsi: Si en tristes saisons
 Les Dieux vaincus par iustes oraisons
 Sont amollis: & si courroux & ire
 Flechit en eux, helas, vueilles nous dire,
 Dame Themis, par quel art, ou sçauoir.
 Reparable est la perte que peux voir
 De nostre genre: & aux choses noyees
 Tes aides soyent par douceur ottroyees.

Adonc s'esmeut ce diuin simulacre,
 Et leur respond: Partez du temple sacre,
 Couurez vos chefs en deuotions saintes,
 Et desliez vos robbes qui sont ceintes:
 Apres iettez souuent par sur le dos
 De vostre antique & grand mere les os.

Lors esbahis demeurent longuement:
 Et puis Pyrrha parlant premierement
 Rompt le silence, & d'obeir refuse
 Aux mots & dits dont celle deesse, vse:
 En la priant (avec craintive face)
 Deudtement, qu'en ce pardon luy face:
 Et d'offenser craint de la mere l'ame,
 Jettant ses os, & de luy faire blame.

Tandis entre eux reuoluent & remirent
 Les mots obscurs de l'Oracle, qu'oüirent
 Sous couuerture ambigue donné.
 Deucalion (comme moins estonné)

R'asseure apres, & doucement console
La femme simple, avec telle parole:
Croy moy, Pyrrha, que les dieux pour nous veillent:
Ils sont tous bons, & i'amaïs ne conseillent
Rien de mauuais, & si trop fort ie n'erre
Nostre grand' mere antique c'est la terre.
Ses offemens (selon le mien records)
Les pierres sont, qu'elle a dedans son corps:
Et commandé nous est de les lancer
Derriere nous. Combien qu'en bon penser
Pyrrha fut meüe à cause de l'augure,
Que son mari bien expose & figure:
Ce nonobstant son espoir est douteux,
Et moult encor se desfient tous deux
De cest Oracle, en apres vont disant:
Mais que nuira l'esprouue ce faisant?
Sur ce s'en vont du temple où s'humilient,
Couurent leurs chefs & leurs rabbes deslient,
Et derriere eux (à toutes aduentures)
Comme on leur dit, iettent les pierres dures.

Les pierres lors vindrent à delaisser
Leur durescé, & rudesse abaisser,
A s'amollir, & en amollissant,
Figure humaine en elles fut issant:
Mais qui croira que ce soit verité,
Si pour tesmoing n'en est l'antiquité?

Bien tost apres que croissance leur vint,
Et que nature en icelles deuint
Plus douce et tendre, aucune forme d'homme
On y peut voir, non pas entiere, comme
Celle de nous, mais ainsi qu'esbauchee
D'un marbre dur, non assez bien touchée:
Et ressembloit du tout à ces images
Mal rabotez, & rudes en ouurages.

Ce neantmoins des pierres la partie

Qui fut terreuse, ou molle, ou amoitie
 D'aucun humeur, elle fut transformee
 En chair & sang d'homme ou femme formee:
 Ce qui est dur & point ne flechissoit,
 En ossement tout se conuertissoit:
 Ce qui estoit veine de pierre à l'heure,
 Fut veine d'homme, et sous son nom demeure.
 Si qu'en brief temps les pierres amassees,
 Qui par les mains de l'homme sont lancees,
 Des hommes ont (par le pouuoir des Dieux)
 Prins la figure en corps, en face, et yeux:
 Aussi du iet de la femme esgaree
 La femme fut refaïcte & reparee.
 Et de là vient, que sommes (comme appert)
 Un genre dur, au gros labeur expert:
 Et bien donnons entiere cognoissance,
 D'où nous sortons & de quelle naissance.

Quand l'humeur vieille alors des eaux laissée,
 Fut par l'ardeur du clair soleil pressée
 D'eschauffoi son, & que paluds & fanges,
 Furent enflex sous ces chaleurs estranges,
 Terre engendra tous autres animaux
 De son vueil propre, en formes inegaux.
 Pareillement les semences des choses
 Conceuans fruit, nourries & encloses
 En terre grasse à produire propice,
 Comme au giron de leur mere & nourrice,
 Vindrent à croistre, & demerance y tindrent
 Si longuement, qu'aucune forme prindrent.

Qu'il soit ainsi, quand l'eau du Nil qui court
 Par sept tuyaux, a delaisé tout court
 Les champs mouilleux, & chacun sien ruisseau
 Rendu dedans son antique vaisseau.
 Apres aussi que le lymon tout frais
 Est eschauffé du soleil & ses rais,

Les paysans plusieurs animaux trouuent,
Faits & creéz de motes où se couuent:
Et en peut-on en elles voir assez,
Qui seulement ne sont que commencez,
Pour le brief temps de leur tout nouveau naistre,
Semblablement d'autres y void-on estre
Tous imparfaits, qui à demi sont nais,
D'espaule, teste, ou iambes trançonnez:
Et du corps mesme imparfait l'une part
Bien souuent vit: l'autre est terre sans art.

Certes. apres qu'humour de froid esprise,
Et chaleur aspre ont attrempance prise.
Produisans sont, & consoyuent & portent,
Et de ces deux toutes les choses sortent.

Et quoy que feu à l'eau contraire soit,
Humide chant toutes choses conçoit:
Et par ainsi concorde discordante
A geniture est apte & concordante.

Donques apres que la terre mouillée,
Et du nouveau Deluge fort soüillée,
Vint à sentir derechef le grand chaud
De l'air prochain & du soleil treshaut,
Elle mit hors cent mille especes siennes:
Et d'une part les formes anciennes
Restitua, iadis mortes des eaux:
Et l'autre part fit monstres tous nouveaux.

O grand Python monstre horrible & infet,
Terre vouldroit (certes) ne t'auoir fait,
Mais toutesfois elle (dont se repent)
T'engendra lors, ô incognu serpent
Au peuple neuf! aussi crainte donnois,
Tant large lieu de montagne tenois.

Or Appollo tenant pour faire alarmes
L'arc & la flesche, & qui de telles armes
Par cy deuant n'y soit iamais que contra

Cheures fuyans, ou dains: à sa rencontre
Ce gros serpent rua mort estendu,
Par coups noircis de venin espandu,
Sous tant de traits tirez à tell' secousse,
Que toute vuide en fut quasi sa trouffe.

Et puis afin que vieil temps aduenir
Ne sceust du fait la memoire tenir,
Il establit sacrez ieux & esbats
Solemnisez, par triomphans combats
Pythies dits, du nom du grand Python
Serpent vaincu: pour cela les fit-on.

En celuy prix quiconques ieune enfant
A luite, à course, ou au char triomphant
Estoit vainqueur, par honneur singulier
Prenoit chapeau de fueilles de meslier,
Car le laurier encores ne regnoit:
Et en ce temps Phebus enuiroïnoit
Sa blonde teste à long poil bien seante
De chacun arbre, & fueille verdoyante.

L'amour premiere au cœur de Phebus nee
Ce fut Daphné, fille au fleuve Penée:
Laquelle amour d'aucun cas d'adventure
Ne luy suruint: mais de l'ire & pointure
De Cupido. Phebus tout glorieux
D'auoir vaincu le serpent furieux
Vid Cupido qui de corde nerueuse
Bandoit son arc de corne somptueuse:
Si luy a dit, Dy moy pourquoy tu portes,
Enfant lascif, ces riches armes fortes?
Ce noble port qui sur ton col s'asiet,
Mieux en escharpe à mes espauls siet,
Qui bien en sçay donner playes cert aines
Aux ennemis, aux bestes inhumaines:
Qui pais vn peu par sagettes sans nombre
Ay rüé ius le serpent plein d'encombre

Python l'enflé, dont la mortelle pance
Fouloit de terre incredible distance.

Tien toy content d'esmouuoir en clamours
Par ton brandon, ne scay quelles amours:
Et de formais n'approprie à toy me fines
Ainsi à tort, nos louanges supremes.

Lors luy respond de Venus le fils cher,
Fiche ton arc ce qui pourra ficher,
O Dieu Phebus, le mien te fichera:
Ainsi ton bruit du mien est & sera
Moindre d'autant que bestes en tout lieu
Plus foibles sont, et plus basses qu'un Dieu.

Ainsi disoit: & quand en ses volées
Eut tranché l'air, des aisles esbranlées,
Il se planta prompt & léger dessus
L'obscur sommet du haut mont Parnassus:
Et de sa trouffe, où met ses dards pervers,
Tira deux traits d'ouurage tout diuers:
L'un chasse amour, & l'autre l'amour cree:
Tout doré est celuy qui la procree,
Et a ferrure aigue, claire, & cointe:
Cil qui la chasse est rebouché de pointe,
Et a du plomb tout confit en amer
Sous l'empennon. Cupido Dieu d'aimer
Ficha ce trait, qui est de mercy vuide,
Contre Daphné, la Nymphe Peneyde:
Et du doré les os il trauersa
Du blond Phebus, & au cœur le blessa.

Subitement l'un aime, et l'autre non,
Ains va fuyant d'amoureuse le nom.
Et iusqu'aux trous des bois chasser venoit:
Brief, la despoille aux bestes que prenoit,
C'estoit sa grand' ioye quotidienne,
En imitant la pucelle Diane:
Et d'un bandeau ses cheueux mal en ordre

Serroit au chef, sans les lier ne tordre.

Plusieurs l'ont quise, à l'espouser tendans:
Mais tousiours fit refus aux demandans,
Sans vouloir homme: & du plaisir exempt
Va par les bois, qui n'ont cheun ne sente
Et ne luy chaut sçauoir que c'est de nopces,
N'aussi d'un tas d'amoureuses negoces.

Son père aussi luy a dit maintefois,
Ma chere fille un gendre tu me dois:
Et luy a dit cent fois, blusmant ses vœus,
Tu me dois fille, enfans & beaux neveux.

Elle abhorrant mariage aussi fort
Que si ce fust un crime vil & ord,
Entremesloit parmy sa face blonde
Vne rougeur honteuse & vereconde:
Puis en flattant son pere desolé,
Et le tenant doucement accolé:
Mon trescher pere hélas (ce disoit-elle)
Fay moy ce bien, que i'vse d'éternelle
Virginité: Iuppiter immortel
Fit bien iadis à Diane un don tel.

Lors (ô Daphné) vray est que ta demande
Ton pere entend, mais ceste beauté grande
A ton vouloir ne donne aucun aduen,
Et ta force est repugnante à ton vœu.

Phebus qui tant la void bien composee,
L'aime tousiours, la souhaite espousee:
Ce qu'il souhaite espere, quoy que soit:
Mais son oracle à la fin le deçoit,
Et tout ainsi que le chaume sec ard,
Quand on a mis les espis à l'escart,
Comme buissons ardent par nuit obscure
D'aucuns brandons, qu'un passant d'aduenture
En s'esclairant a approchez trop pres
D'iceux buissons, on les y laisse apres

Qu'il void le iour: ainsi Phebus en flamme
S'en va reduit, & d'amour qui l'enflamme
Par tout son cœur se brusle & se destruit,
Et en espoir nourrit amour sans fruit.

Au long du col de Daphné void pendus
Ses blonds cheveux, meslez & espendus.
O dieux, dit-il, si peignée elle estoit,
Que pourroit-ce estre? En apres s'arrestoit
A contempler ses estincellans yeux,
Qui ressembloyent deux estoilles des cieux.

Sa bouche void petite par compas,
Dont le seul voir ne le satisfait pas:
Prise ses mains aussi blanches que lys:
Prises ses doigts prise ses bras polis:
Semblablement ses espauls charnues
Plus qu'à demi descouuertes & nues.

S'il y a rien caché dessous l'habit,
Meilleur le pense: elle court plus subit,
Que vent leger, & ne prend pied la belle
Au dits de cil qui en ce point l'appelle.

Ie te pri', Nymphe, arreste un peu tes pas,
Comme ennemi apres moy ne cours pas:
Nymphe demeure, ainsi la brebiette
S'enfuit du loup, & la biche foiblette
Du fort Lyon: ainsi les Colombelles
Vont fuyant l'Aigle avec fremissans aisles:
Ainsi chacun de ses hayneux prend fuite,
Mais vray amour est cause de ma suite.

O que ie crains que tombes, & qu'espines
Poignent tes pieds & tes iambes non dignes
D'auoir blessure: ô pour moy grand malheur
Si i'estois cause en rien de ta douleur!

Là où tu vas, sont lieux fascheux, & bestes:
Ie te suppli' (non pas que tu t'arrestes
Du tout sur pied) mais cours plus lentement:

Te te suiuray aussi plus doucement.

Enquier, aumoins, à qui tu plais amie:
 D'une montraigne habitant ne suis mie,
 Ne pastoure au point ne garde & fay paistre
 Troupeaux ici, comme un vilain champestre,
 Tu ne sçais point, sotte, tu ne sçais point
 Qui est celuy que tu suis en ce point:
 Pour ce me suis. La puissante Isle Clare,
 Delphe, Tenede, & aussi de Petare
 Le grand Palais me sert & obtempere:
 Iuppiter est mon geniteur & pere:
 Tout ce qui est, sera, & a esté,
 Aux hommes est par moy manifesté.

Par moy encor maint beau vers Poëtique
 Accorde au son des cordes de Musique,
 Et ma sagette est pour vray bien certaine:
 Mais un autre est trop plus seure & soudaine,
 Laquelle a fait playe à mon triste cœur,
 Dont n'auoit onc amour esté vainqueur.
 Medecine est de mon inuention,
 Et si suis dit par toute nation
 Dieu de secours & la grande puissance
 Des herbes est sous mon obeissance.
 O moy chetif, ô moy trop miserable,
 De ce qu'annour n'est par herbes curable,
 Et que les arts qui un chacun conseruent,
 A leur seigneur ne profite et ne seruent!

Alors Daphné craintiue se retire
 Loing de Phebus, qui vouloit encor dire
 Maints autres mots, & laissa sur ses fuits
 Auecques luy ses propos imparfaits.
 Lors en fuyant, moult gente se monroit:
 Le vent par coups ses membres descouroit,
 Et voleter faisoit ses vestemens,
 Qui resistoyent contre les soufflemens:

Puis l'air subtil repoussoit en arriere
Ses beaux cheveux esbandus par derriere,
Don sa fuite a sa beauté augmentee,
Mais le Dieu plein de ieunesse tentee,
Plus endurer ne peut à ce besoing
Perdre & ietter son beau parler au loing,
Ains comme amour l'admaneste & poursuit,
D'un pas leger les traces d'elle suit.

Et tout ainsi que le leurier agile,
Quand il a veu le lieure moins habile
En un champ vague, & qu'au pied l'un conclud
Gagner sa proye, & l'autre son salut,
Le chien leger de pres le semble ioinde:
Et pense bien ià le tenir & poindre:
Puis de ses dents (ouurant sa gueule gloute)
Rase des pieds: lors le lieure est en doute
S'il est point prins: ceste morsure eschappe,
Et de la dent, qui coup sur coup le happe,
Il se demesle, & fuit tout estonné:
Ainsi est-il de Phebus & Daphné:
Espoir le rend fort leger à la suite,
Crainte lu rend fort legere à fuite:
Mais le suiuant, qui des aisles d'amours
Est soulagé, va de plus soudain cours,
Sans point donner de repos ne d'arrest,
A la fuyante: & si prochain il est
De ses talons, que ià de son haleine
Ses beaux cheveux tous espars il haleine.

Quand de Daphné la force fut esteinte,
Palle deuint: lors vaincue & atteinte
Par le travail d'une si longue course,
Va regarder de Penens la source,
Disant; Mon pere, aide à mon cœur tant las,
Si puissance est en vos fleuues & lacs.
Puis dit: O terre, or me perds & efface

En transmuant ma figure & ma face,
 Par qui trop plais: ou la transglontis vaine,
 Elle, qui est de mon ennuy motive.

Ceste priere ainsi finie à peine,
 Grand' pasmoison luy surprend membre & veine,
 De son cœur fut la subtile toilette
 Tournee en tendre escorce verdelette:
 En fueille lors croissent ses cheueux beaux:
 Et ses deux bras en branches & rameaux,
 Le pied qui fut tant prompt avec la plante,
 En tige morne & racine se plante.
 D'un arbre entier son chef la hauteur a,
 Et sa verueur (sans plus) luy demeura:
 Parquoy Phebus l'arbre aima desadonc.
 Et quand eut mis sa dextre sur son tronc,
 Encor sentoit le cœur de la pucelle
 Se demener sous l'escorce nouvelle.

En embrassant aussi ses rameaux verts,
 Comme eut bien fait ses membres descouverts,
 Il baise l'arbre, & tout ce nonobstant,
 A ses baisers l'arbre va resistant.

Auquel Phebus a dit: Puis qu'impossible
 Est, que tu sois mon espouse sensible,
 Certainement mon arbre approprié
 Seras du tout, & à moy dédié:
 O vert laurier, tousiours t'aura ma harpe,
 Ma claire teste, & ma trouffe en escharpe:
 Et si seras des capitaines gloire
 Tous resiois, quand triomphe & victoire
 Chanteront haut les claires voix & trompes,
 Et qu'on verra les grand's & longues pompes:
 Au Capitole, aux consacrez poteaux,
 Sera debout deuant les grands portaux
 Feale garde, & au loz de ton regne
 Entre lassé seras autour du Chesne:

Et tout ainsi que mon beau chef doré
Est tousiours ieune, & de poil decoré,
Vueilles aussi porter en chacun aage
Perpetuel honneur de verd fueillage.

Ces mots finis, le laurier s'y consent
En ces rameaux qui sont faits de recent,
Et si sembloit bransler en sorte honneste
Sa sommité, comme on bransle la teste.

En Thessalie vne haute forest
Par tout enclot vn val, qui encor est
Nommé Tempé, temperé fleurissant:
Parmy lequel Peneus fleuve issant:
Du fonds du pied de Pindus, grand' montagne,
D'eaux escumans le pays tourne & baigne:
D'un roide cours les nues embrumees
Va conduisant, qui petites fumees
Semblent ietter: & va si roidement
Contre les rocs, que du redondement
Les bois arrose: & de son bruit qui sonne,
Les lieux plus loing que ses voisins, estonne.

Là la maison, là le siege lon treuve,
Et lieu secret de Pencus grand fleuve:
Là, comme Roy residant en ses terres,
En sa caverne estant faite de pierres
Gardoit iustice aux ondes là courantes:
Pareillement aux Nymphes demourantes
En celles eaux. Premier sont là venus
Tous les prochains fleuves à luy tenus,
Non bien sçachans si chere luy feront,
Ou pour sa fille ils le consoleront
Que perdue a. Sperche y vint à propos
Portant Peupliers, Empe sans repos,
Le doux Amphryse, & le vieil Apidain,
Avec Eas: d'autres fleuves soudain
Y sont venus, qui de quelque costé

Où soyent portez d'impetuosité,
 En la mer font leurs ondes retourner,
 Quand lassez sont de courir & tourner.

Le fleuve Inache à par soy tout fasché
 Seul est absent, & au profond caché
 De son grand creux, l'eau par larmes augmente,
 Et tout chetif sa fille Yo lamente
 Comme perdue: il ne sçait si en vie
 Elle est au monde, ou aux enfers ravie:
 Mais pour autant que point ne l'apperçoit,
 En aucun lieu, cuide qu'elle ne soit
 En aucun lieu, & craint en ses esprits,
 Que pirement encores luy soit pris.

Or quelquefois Iuppiter: eternal
 La vid venir du fleuve paternel:
 Si luy a dit, ô vierge bien formee,
 De Iuppiter tresdigne d'estre aimée.
 Et qui dois faire vn iour par grand delit
 Je ne sçay, qui bienheureux en ton lit,
 Ce temps pendant que le soleil treshaut
 Est au milieu du monde ardant & chant,
 Vien à l'ombrage en ce bois de grand monstre,
 Ou en cestuy: & tous deux les luy monstre.
 Et si tu crains entrer seulette aux creuses
 Fosses & trous de bestes dangereuses,
 Croy qu'à seurte iras d'oresnauant
 Sous les secrets des forests, moy deuant,
 Qui suis vn Dieu, non point des moindres Dieux,
 Mais qui en main le grand sceptre des cieux
 Tien & possede, & qui darde & enuoye
 La foudre esparse en mainte place & roye.
 Ne me fuy point: or fuyoit elle fort,
 Et ià de Lerne auoit par son effort
 Outrepasé les pallis & les plains,
 Et les beaux champs Lyrcees d'arbres pleins,

Quand Iuppiter couurit terre estenduë
D'obscurité parmi l'air espanduë:
Retint la fuite à Yo ieune d'aage,
Et par ardeur ravit son pucelage.

Ce temps pendant, Iuno des cours hautaines:
Regarde en bas au milieu des grands plaines:
Si s'esbahit, dont les nues subites
Sous le iour clair auoyent aux bas limites
Fait & formé la face de la nuit:
Et bien iugea, que d'aucun fleuve induit
A grands moiteurs ne sont faites ces nuës,
Ne de l'humeur de terre en l'air venuës.

Puis çà & là, regarde d'œil marry,
Où estre peut Iuppiter son mary,
Comme sçachant ces emblees secretes
Du sien espoux tant de fois en cachettes
D'elle surpris, & apres qu'apperceu
Ne l'a au ciel: Ou mon cœur est deceu
(Dit-elle alors) ou ie suis offensée.

Puis du haut ciel soudainement baissée
Se plante en terre, & commande aux nuees
Loing s'en aller d'obscurté des nuees.
Mais Iuppiter, qui bon temps se donnoit,
Preuoyoit bien que sa femme venoit,
Et ià auoit d'Yo, fille d'Inache,
Mué la forme en vne blanche vache,
Belle de corps comme Yo fut en vis.

Adonc Iuno (quoy que ce fut enuis)
En estima la forme & le poil beau,
Et si s'enquiert, à qui, de quel troupeau,
Et d'où elle est, comme non cognoissant
La verité. Iuppiter Dieu puissant
Dit, en mentant, qu'elle est née de terre,
A celle fin que lon cesse d'enquerre
S'il l'a point faite: & lors Iuno la grande

Icelle vache en pur don luy demande.

Que pourra-il or' faire ou deuenir?
C'est cruauté ses amours forbannir:
Ne luy donnant, la fait soupçonner:
Honte en apres l'incite à luy donner:
Puis amour est à l'en diuertir prompte:
Et en effet amour eust vaincu honte:
Mais si la vache (vn don qui peu montoit)
Eust refusee à celle qui estoit
Sa femme & sœur, sembler eut peu adonques
Visiblement, que vache ne fut onques.

Quand Iuno eut en don son ennemie
De premier coup elle ne laissa mie
Toute sa peur, & craignit grandement,
Que Iuppiter luy print furtiuement,
Iusques à tant qu'es mains d'Argus l'eut mise
Fils d'Aristo pour en garde estre prise.

Or tout le chef auoit cestuy Argus.
Enuironné de cent yeux bien agus,
Qui deux à deux à leur tour sommeillans
Prenoyent repos: tous les autres veillans
Gardoyent Yo, & en faisant bon guet
Demouroient tous arrestez en aguet.
En quelque lieu où fust Yo la belle,
Incessamment regardoit deuers elle.
Deuant ses yeux tousiours Yo il void,
Quoy que sa face ailleurs tournée auoit.

Quand le iour luit, il souffre qu'elle païsse:
Quand le soleil est sous la terre espaisse,
L'enferme & clost: & du rude cheuestre
Lie son col, qui n'a merité d'estre
Ainsi traité: de fueille d'arbre dure
Et d'herbe amere elle prend sa pasture:
Puis la pauvrette en lieu de molle couche
Toute la nuit dessus la terre couche,

N'ayant tousiours de la paille qu'à peine,
Et boit de l'eau de boubier toute pleine.

Quand elle aussi, qui si fort se doulloit,
Deuers Argus ses bras tendre vouloit
S'humiliant, las, la doucette & tendre
N'a aucun bras, qu'à Argus puisse tendre,
Et s'efforçant lamenter de sa gorge,
Un cry de Vache & mugissant desgorge.
Tant que du son en crainte se bounta,
Et de sa voix propre s'espouuenta.

Après s'en vint aux rines de son pere
Le fleuve Inache, où en soulas prospere
Souloit ioier souuent avec pucelles.
Et quand en l'eau vid ses cornes nouvelles,
Eut grande peur, & de la crainte extreme
S'effarouchoit & se fuyoit soy mesme.
Ignorans sont les Naiades encore,
Voire Inachus le fleuve mesme ignore
Qui elle soit: mais pour les rendre seurs,
Suyuoit son pere, & si suyuoit ses sœurs:
Estre touchée assez, elle souffroit,
Et à iceux (tous esbahis) s'offroit.

Le bon vieillard Inachus à ionchees
Luy presenta des herbes arrachees:
Soudain ses mains elle luy vint lecher,
Baisant la paume à son pere trescher,
Et retenir onc ses larmes ne sceut:
Et s'orendroit de parler la grace eust,
Elle eust requis secours & aide aucune,
Et recité son nom & sa fortune.

En lieu de mots, la lettre qu'imprima
Son pied en terre, adoncques exprima
Parfaitement & mit en descourance
Du corps mué la triste demonstrence.

O moy chetif! cria lors esperdu

Son pere Inache, & aux cornes pendu,
 Aussi au col de la vache luisante
 En son poil blanc, & en dueil gemissante,
 O moy chetif(dit-il par plusieurs fois)
 N'est-ce pas toy ma fille que ie vois
 Cerchant par tout? Or est chose esprouuee
 Qu'en te trouuant ie ne t'ay point trouuee:
 Et mes douleurs plus que deuant sont grandes:
 Làs, tu te tais, & aux miennes demandes
 Tu ne rends point responses reciproques:
 Tant seulement aigre souspirs euoques
 Du cœur profond: & ce que faire peux,
 A mon parler mugis comme les bœufs.

Làs, ie pauure ignorant tout ce mal,
 Te preparois cierge & liët nuptial:
 D'un gendre fut l'esperoir premier de moy,
 Et le second de voir enfans de toy:
 Or d'un troupeau mary te faut auoir,
 Et d'un troupeau lignee conceuoir:
 Et n'est possible à moy que finir face
 Tant de douleurs, par mort qui tout efface:
 Ains estre Dieu ce m'est nuisante chose,
 Et de la mort la porte qui m'est close,
 Prolonge & fait le mien regret durable,
 En aage & temps eterne & perdurable.

Comme Inachus disoit son desconfort,
 Argus se leue, & en le poussant fort,
 Meine par force en pasturages maints
 La pauvre fille arrachee des mains.
 De son cher pere: & puis occupe & gaigne
 Legerement le haut d'une montaigne
 Assez loingtaine, où se sied & accule,
 Et, là seant, en toutes parts specule.
 Lors Iuppiter, Roy de tous les celestes,
 Plus endurer ne peut tant de molestes

A celle Yo, du bon Phoronne extraite.
 Si appella son fils, qu'une parfaite
 Claire Pleiade eut en enfantement:
 Mercure eut nom luy fit commandement
 D'occire Argus. Si ne demeura gueres
 Mercure à prendre aux pieds aisles legeres,
 En main puissante aussi la verge preste
 D'endormir gens, & son chappeau en teste.

Tantost apres, que celui Dieu Mercure
 Eust disposé tout cela par grand' cure,
 Du haut manoir de son pere suuta
 Jusques en terre, où son chappeau esta
 Semb'ablement des aisles se desnüë,
 Et seulement sa verge a retenüe.

D'icelle verge (en s'en allant) conuoye
 Brebis en troupe, à trauers champs sans voye,
 Comme vn pasteur chantant de chalumeaux
 Faits & construits de pailles, ou roseaux.

Argus vacher de Iuno, tout espris
 Du son de l'art nouvellement appris,
 Luy dit ainsi: Quiconques sois, approche:
 Tu pourras bien te seoir sur ceste roche
 Auecques moy: en autre lieu du monde
 L'herbe n'est point (pour certain) plus seconde
 Pour le bestail: tu vois aussi l'ombrage
 Bon aux pasteurs en cestuy pasturage.

Mercure adonc s'assit auprès d'Argus,
 Tint & passa en propos & argus
 Le iour coulant, parlant de plusieurs poinctz:
 Et en chantant de ses chalumeaux ioints:
 L'un auec l'autre, à surmonter il tasche
 Les yeux d'Argus, gardans Yo la vache:
 Et toutefois Argus vaincre s'efforce
 Le doux sommeil amollissant sa force:
 Voire & combien que iusques au demy

De tous ses yeux, se trouuaſt endormy,
Ce nonobſtant veille de l'autre part:
S'enquiert auſſi, pourquoy & par quel art
Trouuee fut la flute dont chantoit,
Car puis vn peu inuentee elle eſtoit.

Lors, dit Mercure, aux monts gelez d'Arcade
En Nonacris ſur toute Hamadryade
Vne Naiade y eut trefrenommee:
Syringue eſtoit par les Nymphes nommee,
Non vne fois, mais par diuerſes tires
Auoit moqué grand nombre de Satyres
Qui la ſuyuoient, & tous les Dieux avecques
Des bois ombreux & champ fertile d'illecques:

En venerie & virginal nobleſſe
Elle enſuyuoit Diane la Deeſſe
De l'Isle Ortyge: & accouſtree & ceinte
A la façon de ceſte noble ſainte
Maints euſt deſeu, & pour Diane auſſi
Prendre ou l'eũt peu, ne fuſt que ceſte-cy
Auoit vn arc de corne decoré,
Et ceſte là en auoit vn doré:
Eucor ainſi maintes gens deceuoit.

Or le Dieu Pan vn iour venir la void
Du mont Lycee, & ayant ſur la teſte
Chappeau de pin, luy fit telle requeſte:

O noble Nymphe obtempere au plaifir
D'vn Dieu qui a grand vouloir & deſir
De t'eſpoſer. Brief, mainte autre aduenture
Reſtoit encor à dire par Mercure,
C'eſt à ſçauoir (tell' priere ennuyante
Miſe à deſpris) la Nymphe eſtre fuyante
Par bois eſpais, tant que de grand randon
Vint iuſqu'au bord de ſablonneux Ladon,
Fleuve arreſté: & comment à la ſuite,
Lors que les eaux empeſcherent ſa ſuite,

Ses claires sœurs pria illec pres
De la muer: aussi comment apres
Que Pan cuida Syringue par luy prise,
Au lieu du corps de la Nymphé requise
Tint en ses mains des cannes & roseaux
Croissans autour des pallus & des eaux:
Comment aussi, quand dedans anhela
Le vent esmeu dedans ces cannes-là
Y fit vn son delicat en voix feinte,
Semblable à cil d'vn cœur qui fait sa plainte:
Et comment Pan surpris du son predict,
Et du doux art tout nouveau, luy a dit,
Cestuy parler & chant, en qui te deuls,
Sera commun tousiours entre nous deux:
Aussi comment, pour eternel renom,
Deslors retint, & donna le droit nom
De la pucelle à ses flutes rurales,
Iointes de cire en grandeur inegales.

Ainsi pour vray que Mercure deuoit
Dire tels mots, les yeux d'Argus il void
Tous succomber, & sa lumiere forte
De grand sommeil enueloppee & morte.

Soudain sa voix refraignit, & cessa,
Et puis d'Argus le dormir renforça,
Addoucissant de la verge charmee
Les yeux foiblets de sa teste assommee.

Lors tout subit d'vn glaiue renuersé
Baissant le chef, en dormant l'a blessé
Au propre endroit auquel est iointe & proche
La teste au col: puis du haut de la roche,
Le iette à val: & le mont haut & droit
Soiille du sang. Ainsi es orendroit
Gisant par terre, ô Argus, qui viuois:
Et la clarté qu'en cent yeux tu auois
Est or'estainte: & la seule obscurté

De mort surprenent cent yeux & leur clarté.

Adonc Iuno prend ces yeux, & les fiche
Dessus la plume au Paon son oyseau riche,
Et luy remplit toute la queue d'yeux,
Clairs & luisants comme estoilles des cieux.

Soudain Iuno en ire ardante brusle,
Et du courroux le temps ne dissimule:
Car Erynnis, la Deesse de rage
Mit au deuant des yeux & du courage
D'icelle Yo: & cacha l'insensee
Maint aiguillon secret en sa pensee
Espouuantant par rage furibonde
La pauvre Yo fuyant par tout le monde.
O fleuve Nil, en grand labeur & plaindre,
Tu luy restois le dernier à atteindre,
Auquel pourtant à la fin elle arriue,
Et en posant tout au bout de la rine
Ses deux genoux, se veautra en la place:
Et en leuant sa telle quelle face
Vers le haut ciel, renuersant en arriere
Son col de rache, en piteuse priere,
En larmes d'œil, & en gémissements,
Et en plaintifs & gros mugissements,
Elle sembloit à Iuppiter crier,
Et de ses maux fin finall' luy prier.

Lors Iuppiter de ses deux bras embrasse
Sa femme au col, la priant que de grace
Vueille d'Yo finalement finir
La grande peine. Et quant à l'aduenir,
De moy, dit-il, toute crainte demets:
Car ceste-cy ne te sera iamais
Cause de dueil. Et aux stigieux fleuves
Commande ouyr cestuy serment, pour preuues.

Quand Iuno eut appaisé sa pointure,
Yo reprint sa premiere stature,

Et faite fut ce que deuant estoit:
Du corps s'enfuit le poil qu'elle vestoit:
Lors luy desiroist des cornes la grandeur:
Moindre deuient de ses yeux la rondeur:
Guenle & museau plus petits luy deuient:
Espaules, bras, & les mains luy reuient:
L'ongle de vacbe en nouveaux pieds & mains,
Fut diuisee en cinq ongles humains.

Brief rien n'y eut de la vache sur elle,
Fors seulement la blancheur naturelle:
Et tout debout fut la Nymphé plantee,
Du cheminer de deux pieds contentee:
N'osant parler, que de la gorge n'isse
Mugissement comme d'une genisse:
Et avec crainte essayoit à redire,
Ce qu'autrefois elle auoit bien sçeu dire.

Or maintenant en Deesse honoree
Elle est du peuple en Egypte adoree.
Parquoy en elle Epaphus on pourpense
Estre engendré de la noble semence
De Iuppiter: & brief, en lieux certains
Cestuy Epaphe a ses temples haut ains
Faits à l'honneur de son pere & de luy.

Or en ce temps, vray est qu'à iceluy
Estoit egal, de cœur, d'aage, & puissance,
Vn qui auoit du soleil prins naissance,
Dit Phaëton: qui iadis deuissant
De ses grands faits, & honneur non faisant
A Epaphus, en gloire se mettoit,
Dont le soleil son propre pere estoit,

Ce qu'Epaphus ne peut pas bonnement
Lors endurer, & luy dit pleinement:
O pauvre sôt, tu mets foy & credit
A tout celà que ta mere te dit:
Et te tiens fier & loüvnges retiens

D'un pere feint, qui pour vray ne t'est riens.

Lors Phaëton rougit d'ouyr ce dire,
Et refraignit de vergongne son ire:
Puis s'encourut à Clymene, sa mere,
Luy rapporter l'iniure tant amere:
Et si luy dit, Chere mere, au surplus
Celà dequoy tu te dois douloir plus,
C'est que rien n'ay repliqué sur l'iniure:
Car quant à moy, ie suis de ma nature
Doux & courtois: & l'autre insupportant
Et outrageux: mais i'ay honte pourtant,
Dont tel opprobre on m'a peu imputer,
Et que sur champ ne l'ay sçeu confuter.

D'nc si créé suis de ligne celeste,
Monstre à present le signe manifeste
D'un genre tel, tant digne & precieux,
En maintenant que ie suis des hauts cieux.
Ces mots finis ses deux bras auança,
Et de sa mere au col les enlassa,
La suppliant par son cheftant cheri,
Et par celuy de Merops son mari,
Et en l'honneur des nopces de ses sœurs,
De luy donner signes certains & seurs
De son vray pere. En effet à grand' peine
Sçait-on lequel a plus esmeu Clymene,
Ou le prier par son fils proposé,
Ou le despit du reproche imposé.

Les bras au ciel lors tendit & leua,
Et regardant le Soleil, elle va
Dire ces mots: Par la lumiere sainte
De luisans rais environnee & ceinte,
Qui nous void bien, & qui entend nos voix,
Ie iure, Fils, que ce soleil que vois,
Et qui le monde illumine & tempere,
T'a engendré, & que c'est ton vray pere.

Si menterie en mes propos ie mets,
 Ie me consens qu'il face que iaman
 Ie ne le voye, & que ceste lumiere
 Soit maintenant à mes yeux la derniere.

Or tu n'as pas grand affaire à cognoistre
 La demourance à ton pere, & son estre:
 Car la maison dont il se teue & part,
 Est fort voisine à nostre terre & part:
 Si aller là tu desires & quiers,
 Parts dès ceste heure, & à luy t'en enquiers.

Quand Phaëton de sa mere eut ouy
 Vn tel propos, soudain fut resiouy,
 Tressaut de ioye, & se promet soy mesmes
 Les plus hauts dons des regions supresmes.

Brief, son pays d'Ethiope il traaverse,
 Et les Indoïs gisans sous la diuerse
 Chaleur du ciel: & promptement de là
 En la maison de son clair pere alla.

Fin du premier Liure.



LE DEUXIESME LIVRE
DE LA METAMORPHO-
SE D' OVIDE.

LE grand palais ou Phebus habitoit,
Haut eslené sur colonnes estoit
Tout luisant d'or, & d'escarboucles
fines,

Qui du clair feu en splendeur sont affines.
De blanc yuoire estoit la couverture:
Le grand portail fut à double ouuerture
De fin argent, espendant mille rais:
Moult somptueux estoit, & de grands frais:
Mais la façon les estoilles surpasse,
Car Mulciber, des feux l'outrepasse,
Y entailla de la mer la claire onde,
Qui tournoyot la terre ferme & ronde,
Et y grava des terres le grand tour,
Avec le ciel qui se courbe alentour.

En ceste mer les Dieux marins void-on,
C'est à sçauoir le resonant Triton:
Puis Proteus, qui se transforme ainsi
Comme il luy plaist: & Egeon aussi,
Lequel estraint parmi les ondes pleines
De ses grands bras, les gros dos des Baleines:
Doris aussi, & ses filles ensemble,
Dont l'une part en la mer nouër semble:
L'autre seant en quelque Isle ou rocher,
Ses verds cheueux semble faire seicher:
L'autre au rif semble estre sur vn poisson.

Visage n'ont toutes d'une façon,
Non pas aussi trop differents à voir,
Mais comme il faut entre sœurs les avoir.

La terre apres, qui là estoit emprainte,
Homme portoit, fleuves, & ville mainte,
Bestes, forests Nymphes illec cerchans
Leur demourance, & autres Dieux des champs.
Puis là dessus estoit fort bien grauee
Du ciel luisant la figure esleuee:
Et y auoit dessus la porte dextre
Six signes clairs, & six à la senestre.

En la maison que i'ay ci racontee,
Vint Phaëton par vne grand' montee,
Et de plain saut deuant les yeux se bonte
Du pere sien, dont il estoit en doute:
Si se tint loing, car de plus pres estant
N'eust peu souffrir clarté qui lui soit tant.

Le clair Phebus, à la porte doree,
Robbe portant de pourpre coloree,
Seoit en trosne à sa hauteur duisant,
Garni de mainte esmeraude luisant.

Autour de luy sont en ce beau seiour
L'an & les mois, les siecles, & le iour:
Les heures là tiennent aussi leurs places
Toutes de rang par egales espaces.
Là est debout Printemps, le nouveau né,
Qui d'un chapeau de fleurs est couronné.
Là est sur pieds l'Esté nud, sans chemise,
D'espis de bleds la couronne au chef mise,
Automne aussi, qui les membres tachez,
Auoit par tout de raisins escachez,
Avec Hyuer, qui tremble & qui frissonne,
Et dont le poil tout chenu herissonne.

Au milieu d'eux Phebus son siege auoit:
Lors de ses yeux, dont toutes choses void,

Vid ce ieune homme estonné à merueilles
De voir là haut choses si nompareilles:
Si luy a dit à chef de temps ainsi:

Que cerches tu en ce palais ici
O Phaëton, enfant tresreccuable
De moy ton pere, & non desaduotable?
Que cerches-tu? O lumiere pudique,
Ce respond-il, Phebus mon pere vnique,
S'il est ainsi que tu vueilles que i' vse
De ce nom là, sans ce que i' en abuse:
Et s'il est vray que ma mere, qui fait
Tant de sermens, ne couure son meffait
Sous couleur fausse: en te monstrant vray pere,
Fay moy vn don par lequel il appere
Que ie suis tien: & hors de ma penssee
Soit ie te pri' ceste doute chassée.

Ces mots finis, Phebus qui l'escouta,
Ses clairs rayons estincellans osta
D'entour du chef: & luy commande apres
De s'approcher hardiment de plus pres:
Puis l'accolla: disant, En verité,
Mon cher enfant tu n'as point merité
Que renonce, & Clymene a produit
Vray naturel, & legitime fruit,
S'il en fut onc: or sans autrestresmoins.
A celle fin que tu en doutes moins,
Demande vn don tel que tu le voudras:
Tien toy certain que de moy ne faudras
A l'obtenir. O grand serment des Dieux:
Paluds d'enfer, incognus à mes yeux
Soyez presens à ce que i'ay promis.

A peine auoit à fin son propos mis
Que Phaëton, d'une ardeur ieune & grande,
Le chariot de son pere demande,
Avec la charge & le gouuernement

De ses cheuaux, pour vn iour seulement.
Dont tout à coup Phebus se repentit
D'auoir iuré, & du grief qu'il sentit
Son chef luisant se couua plusieurs fois,
Disant: Mon fils, ma parole & ma voix
Prop de leger s'accorda à la tienne:
Que pleust aux Dieux que la promesse mienne
Retinse encor: ie confesse ce poinct,
Que ce seul don ne t'accorderois point.

Or est besoing de ton propos changer:
Car ton desir est plein de grand danger.
O Phaëton, ton sens peu raisonnable
Quiert vn haut don, voire mal conuenable
A ceste force, encor si peu virile,
Et à cest aage encor si puerile.
Tu es mortel, & suiet à trespas:
Ce que tu quiers mortel certes n'est pas:
Ainçois te di qu'il y a plus d'affaire
Qu'il n'est permis aux Dieux d'en pouuoir faire.
Brief, tu ne sçais que tu vas affectant:
Les autres Dieux auront du pouuoir tant
Qu'il leur plaira: Mais celuy seul ie suis
Qui le flambant chariot mener puis.

Le Roy du ciel, dont la main merueilleuse
Iette ou luy plaist la foudre perilleuse,
Ne s'y pourroit luy mesme habilitier:
Et qu'est-il rien plus grand que Iuppiter?

Si difficile est la voye premiere
Que mes cheuaux ont peine custumiere
A la monter portant au poinct du iour,
Combien qu'ils soyent tous frais & de seiour.

Le haut chemin est du ciel au milieu
D'ou bien souuent moy mesmes qui suis Dieu,
Tremble & fremy de frayeur, & d'esmoy,
Voyant la terre & la mer dessous moy.

L'autre chemin dernier, est en descente,
Et a besoing de conduite decente:
Aussi Thetis, qui en mer me reçoit,
Tousiours s'effraye, alors qu'elle apperçoit
Que ie descens: & entre en peur subite
Que ie ne tombe, & ne me precipite.

Et d'autre part, du hault ciel la rondeur
Incessamment tourne de tell' roideur
Qu'avecques soy les estoilles il tire,
Et d'un grand bransle impetueux les vire:
Mais i'y resiste, & la force, qui dompte
Les autres tous, i'amaï ne me surmonte:
Ains en allant du ciel tout au contraire,
On void du bas au plus hault me retraire.

Pren donc le cas que le chariot mien
Ie t'ay donné: entreprendras tu bien
Tirer deuers les deux Poles, en sorte
Que la roideur du hault ciel ne t'emporte?

Tu crois (peut estre) en tes discours debiles,
Que là hault sont forests, temples, & villes:
Ie t'aduerti (afin que ne trebuches)
Qu'aller y faut par dangers & embuches:
Et que passer te faut deuant les formes
Des animaux horribles & diffformes.

Donques, afin que tu tiene la roye
Si seurement que rien ne te desuoie,
Passer aupres des cornes conuiendra
Du fier Taureau, qui contre toy viendra:
Du Sagittaire ayant l'arc en la main,
Et du Lyon cruel & inhumain:
Puis le chemin du Scorpion suyuras
Qui d'un grand tour courbe ses vilains bras.
Celuy du Cancre aussi finalement,
Qui les deux bras courbe tout autrement.

Et n'est en toy pouuoir par nuls travaux

Du premier coup regir mes fiers cheuaux:
Fiers, pour le feu qui ard en leurs poitrines:
Et qui leur sort par bouches & narines.
Certes depuis que leurs aigres courages
Sont eschauffez, tant sont fols & volages,
Qu'à bien grād' peine ils souffrēt pour leur guide
Ma propre main, & tirent à la bride.

Donques afin que d'un don mortifere
Ie ne t'estrene, helas mon fils differe:
Pren garde à toy, & refrain ton desir
Ce temps pendant que tu as le loisir.
Tu veux afin d'auoir la cognoissance,
Comme tu as de mon sang pris naissance,
Qu'un gage seur en tes mains i' abandonne,
Las, en craignant, gage seur ie te donne,
Et ceste peur, que celer ie ne puis,
Te smoigne assez que ton pere ie suis.
Iette un petit sur ma face tes yeux,
Et voy mon teint: que pleust ores aux Dieux
Que iusqu'au cœur me peusses voir aussi,
Et là dedans comprendre mon souci.

Au demourant voy tout ce qui abonde
En cestuy riche & uniuersel monde,
Et de si grand's & tant d'autres richesses
Dont terre, & mer, & ciel font leurs largesses,
Demande m'en ce que bon tu verras,
D'estre esconduit au danger ne cherras,
Fors qu'en ceci ie ne te diray, non,
Qui n'est que peine (à bien dire son nom)
Non point honneur: ô mon enfant trescher,
Peine pour don tu viens ici cercher,
Qui te fait tant estre à mon col pendu?
Ostes tes bras, fluteur mal entendu:
Tu obtiendras (& t'en tien assuré,
Puis que les eaux d'enfer i'en ay iuré)

Ce que voudras, tant soit la chose grande:
Mais sois au moins plus sage en ta demande.

Ainsi Phebus son fils admonnestoit,
Qui à ses dits fort repugnant estoit,
Opiniastre en son premier propos,
Et le beau char conuoitoit sans repos:
Donc quand son pere avec peine indicible
Eut differé tant qu'il luy fut possible,
Il le mena au lieu haut, où rengé
Estoit ce char, par Vulcanus forgé.
D'or fut l'aisseul, d'or lui soyent tout autour
Les deux limons, d'or estoit le haut tour
De chasque rouë, & l'ordre bel & gent
De chacun ray, fust estoffé d'argent.
Sur les coliers sont belles chrysolites
Mises par ordre, avec gemmes esclites,
Desquelles fut grande lumiere issant
Pour le soleil contre resplendissant.

Et ce pendant que l'œil & haut courage
De Phaëton contemploit cest ouurage,
Aurore vint ouvrir les portes closes
De l'Orient, toutes pleines de roses.
Si vont fuyant les estoilles par routes
Que Lucifer deuant soy chasse toutes
A grands troupeaux: & apres tout le reste
Sort le dernier de la maison celeste.

Lors aussi tost que Phebus apperçoit
Que terre & monde à rougir commençoit,
Et qu'il eut veu toutes pastes & mornes
Esuanouyr du croissant les deux cornes,
Il va soudain les heures appeller,
Et les cheuaux leur commande atteler,
Ce qu'elles font: & les cheuaux superbes
Fort bien repeus d'ambrosiennes herbes,
Hors de l'estable ont tirez & guidez:

Et de leurs freins bien resonmans bridez.

Le pere adonc d'un vnguent precieuz
Oingnit le blanc visage gracieux
De son cher fils, & de tendre & sensible
Contre l'ardeur le rendit defensible:
S' luy a mis les rais autour du chef,
Et les mettant redoubla de rechef
Mille sospirs, qui son prochain martyre
Prognostiquoyent & sur ce luy va dire:
Au moins mon fils à l'aduis que ton pere
Te veut donner, si tu veux obtempere:
Les fiers cheuaux piquer donne toy garde,
Ains par la resne à force les retarde:
De leur gré vont, voire si roide & fort
Qu'à les tenir faut merueilleux effort.
Et ne faut pas que d'aller t'aduantures
Directement le long des cinq Arctures:
Le vray chemin qu'à tenir ie t'encharge
Va de trauers en curuature large,
Et seulement iusqu'à l'extremité
De trois cerceaux son but est limité,
Du Pole Austral, tant qu'il peut s'eslongnant,
Aussi de l'Ourse à l'Aquilon ioingnant.
D'aller par là, non par ailleurs t'aduonè:
Tu verras bien les traces de la rouë.
Et pour donner eschauffois on egale
A terre & ciel, ne monte ne deuale:
Car si ton char en l'air haut monter laisses,
Le ciel ardras: si aussi tu l'abbaisse,
Par mesme feu la terre destruiras:
Tien le moyen, à seurté tu iras.
Aussi afin que la rouë qui tourne,
Du costé droit, ne te meine & destourne
Au serpent tors, & qu'au signe de l'arc
La gauche rouë aussi point ne t'esgare,

Tien l'entredeux, ne fay destorce aucune:
 Le demourant ie laisse à la fortune,
 Laquelle puisse à ton secours veiller,
 Et mieux que toy te vueille conseiller.

Or ce pendant que t'ay propos tenu
 L'humide nuit par atteindre est venu
 L'extremité de l'Hesperide mer:
 Honnestement ne pouuons plus chommer:
 On me demande, & Aurore auancee
 Reluit desja, toute obscurté chassée.
 Pren ceste resue, il est temps de partir:
 Ou si tu vois que puisse diuertir
 Ta fantasie, vse pour ton grand bien
 De mon conseil, non du chariot mien.
 Outre, tandis qu'as d'y penser le terme,
 Et que tu es encores en lieu ferme,
 Sans que mal duit tu sois encor ietté
 Dessus le char follement conuoité,
 Concede moy clarté en terre esprendre
 Laquelle voir tu puisses sans esclandre.

Lors Phaëton de corps ieune & habile
 Sauta dedans le chariot mobile.
 Sur pieds se plante, & grand plaisir prenoit
 A manier la resue qu'il tenoit.
 Puis mercia son pere plein d'ennuy,
 Contre & maugré la volonté de luy.

Ainsi s'en va le ieune Phaëton,
 Lors Pyrois, Eous & Ethon,
 Phlegon aussi, cheuaux du soleil clair,
 En harnissant de feu remplirent l'air:
 Et du ciel clos les barres grand's & lees
 Heurtent des pieds, lesquelles reculees
 Furent soudain par Tethys, qui encore
 De son neuue les fortunes ignore.
 Donc quand le ciel ainsi par elle ouuert

Se fut monstré bien large & descouvert,
 Les fiers cheuaux deslogeans galloperent
 Parmi les airs, & les nues coupperent,
 Outrepassans, tant fut prompt leur depart,
 Le vent issu d'icelle mesme part.

Mais trop à l'aise, & peu chargez se treuuent,
 Ne, qui pis est, bien cognoistre ne peuuent
 Qui les conduit, & pas ne leur pesoit
 Le ioug, ainsi que purauant faisoit.
 Ains comme danse en la mer le nauire
 Sans iuste poid, & sur l'eau tourne & vire
 Puis çà, puis là, instable & sans arrest,
 Pource que vague & par trop leger est:
 Ainsi, n'ayant l'accoustumee charge,
 Ce chariot par le ciel haut & large
 Saute & ressaute, & l'air le pousse & guide
 Encontre mont, comme vne chose vuide.

Ce que sentant les cheuaux attellez
 Hors du chemin battu s'en sont allez,
 Et d'un grand cœur leurs frains vindrēt à mordre
 Sans plus courir selon le premier ordre.
 Dont Phaëton se print à estonner:
 Ne sçait la bride à quelle main tourner,
 Ne sçait la voye, & quand il la sçauroit,
 Sur les cheuaux nulle puissance auroit.

Les sept Trions, tous gelez de froidure,
 Furent surpris de chaleur aspre & dure,
 Et se baigner pour neant ont tendu
 En l'Ocean, qui leur est deffendu.
 La grand' serpente au pole arctique emprainte
 Morne de froid, & à nul donnant crainte,
 Sentit ardeur, & du chaut irritée
 Concent en soy fureur inusitée,
 On dit aussi par tout (ô Bootes)
 Que moult troublé alors ensuyt'es,

Quoy que courir ne pouuois ne voulusses,
Et qu'empesché à ta charrette fusses.

Donc aussi tost que du haut des clairs cieux
Le miserable en bas ietta ses yeux,
La terre vid en rondour bien formee
Totalement deffous luy abismee:
Si deuint pasle, & de peur promptement
Aux deux genoux luy vint vn tremblement:
Et par si claire & grand' resplendissance
Obscurité print en ses yeux naissance.

Ià vouldroit-il qu'en ces lieux supernels
N'eust onc mené les cheuaux paternels:
Ià se repent dont sa race a cognuë,
Et plus d'auoir sa requeste obtenuë:
Ià, souhaitant de Merops estre né,
Le malheureux est ainsi pourmené:
Que le nauire agité des orages,
Auquel le maistre a lasché les cordages,
L'abandonnant du tout à la merci
Des oraisons, des vœux, des Dieux aussi.

Que fera-il? il a laissé derriere
Beaucoup de ciel, & si en void arriere.
Plus deuant soy, il mesure, il compasse
En son cerueau & l'vne & l'autre espace:
Aucunesfois vers l'Occident se tourne:
Aucunesfois son œil iette & sejourne
Sur l'Orient: mais il est for: à craindre
Que iamaïs plus ne les puisse restraindre.
Car rien ne fait de ce que faire tasche,
Tant il est neuf: la bride point ne lasche.
La tenir court ne luy sert d'vn seul point:
Et des cheuaux les noms ne cognoit point.
Puis tout tremblant void les merueilles sacres
Qui sont là sus, & les grands simulacres
Des monstres fiers, qui en diuerses parts

Par tout le ciel sont semez & espars.

Là est un lieu où parmi ceste tourbe
Le Scorpion sa queue & ses bras courbe
En forme d'arc, & iusques aux manoirs
De ses voisins estend ses membres noirs.

Quand l'enfant vid la beste monstrueuse
De noir venin toute moite & sueuse,
Le menassant à luy de près se ioindre,
Et de sa queue aguillonant le poindre,
Pauvre de sens tellement s'estonna,
Que de frayer la bride abandonna.

Quand sur le dos les cheuaux la sentirent,
En s'escartant parmi les airs bondirent,
Et librement d'allees & venues

Vont galopans regions incognues.

Là où leurs cours impetueux les porte,

Là sans compas chacun d'eux se transsporte.

Iusques au ciel des estoiles ils vont:

Le chariot trainent & rouller font

Au trauers lieux où n'a chemin ne sente:

Plus tost vont haut, plus tost vont en descente,

Et de droit fil viennent fondre grand' erre

Iusques à l'air plus prochain de la terre:

Si qu'esbahie est la Lune en sphere,

De voir courir les cheuaux de son frere

Dessous les siens: & les nues esparses

Parmi les airs fument à demi arses:

Mesmes la terre au plus bas lieu assise,

De flambes est (comme le reste) esprise:

Toute se fend pour l'humeur qui tarit:

L'herbe se fene, arbre & fueille perit:

Le champ du bled, à son dommage, baille

Au feu ardant foison de seiche paille.

Cela n'est rien, les grand's villes & fortes,
Murs & rampars bruslent iusques aux portes:

Et pour neant du feu les gens se gardent,
 En cendre vont: bois & montagnes ardent:
 Tmolus en ard, le mont Athos s'enflambe,
 Taurus se brusle, Oeta est tout en flambe,
 Si fut Iuda, pour lors, seiche & sans eaux,
 Qui parauant triomphoit en ruisseaux:
 Et Helion des neuf Muses aimé:
 Aussi Emus, non encor surnommé
 Eagrien: grand' flâme fit Etna,
 Car pour vn feu à ce coup deux en a:
 Cynthus, Eryx, Parnassus à deux testes,
 Cytheron propre à celebrer les festes,
 Mimas, Othryx, & Dindyma s'allument:
 De Rhodopé les neiges se consument,
 En feu s'en va Mycalé & Caucaise:
 Maugré son froid la Scythie s'embrase:
 Le grand mont d'Osse avec Pindus brusla,
 Voire Olympus plus grand que ces deux là:
 Si firent bien les grand's Alpes cornues,
 Et Apennin, lequel soustient les nues.

Lors Phaëton va aduiser le monde
 Qui flamboyoit de feu tout à la ronde,
 Si que du haut grande angoisse portoit:
 Et anhelant, de sa bouche sortoit
 Comme d'un four vapeur de chaleur pleine:
 Son char s'enflambe, intolerable peine
 Luy ont en l'air les bluettes donné,
 Et de fumee espesse environné:
 Ne sçait où va, n'ouïl est & l'emmeinent
 Les prompts chevaux où leurs plaisirs les meinent.

On tient qu'alors les Ethiopes prindrent
 Taint si hallé, que Mores ils deuindrent:
 Et que du haut qui l'humeur estancha,
 Comme on la void, la Libye seicha.
 Nymphes adonc, pleurans escheuelees,

Faisoyent le dueil des sources escoulees:
La Beottie avec vne soif grande
Cerche Dirce: Argos par tout demande
Amymoné, sa fontaine liquide:
Ephyre quiert sa source Pyrenide.
Les fleuves grands, grands de riués & fonds,
Ne furent pas en leurs canaux profonds
Bien assurez: mais trop plus qu'esbahis.
Au fil de l'eau a fumé Tanais,
Aussi a fait Peneus l'ancien
Et Caycus fleuve Teuthracien,
Et Ismenos, riuere non dormante,
Et de Phocis le beau fleuve Erymanthe,
Et Xantus clair, qui deuoit ardre encor,
Et Lycormas qui est aussi blond qu'or,
Et Meander qui va s'esbanoyant
Dedans son eau çà & là tournoyant.
Eurotas brusle, & Melas de Mygdone,
Et Euphrates arrosant Babylone:
Thermoodon, Phasis, Ganges, Ister
A ceste ardeur ne peurent resister,
Orontes ard: d'Alpheus les eaux riués,
Et Sperchius ardant iusques aux riués:
Et le fin or qui en Tagus se treuve,
Fondu du feu couloit comme le fleuve.
Les cygnes blancs qui de leur melodie
Solennisoyent les fleuves de Lydie,
Ardoient avec nombre infini d'oiseaux;
Dedans Caystre au beau milieu des eaux.

Le Nil fuyt effrayé du meschef
Au bout du monde, & retira son chef,
Si bien que point n'apparoit aujourdhuy:
Encor void-on sept entrees de luy
De qui les eaux s'en sont toutes allees:
Maintenant sont sept poudrenses vallees.

Pareil malheur a les ondes taries
 D'Herbes & Strymon, aux terres Ismaries:
 Et des plus beaux qu'en Occident cognois,
 Du Pau, du Rhin, du Rhone Lyonnais:
 Aussi du Tybre, à qui estoit promis
 Qu'à luy seroit tout le monde soumis.

La terre fend, & parmi les fendaces
 La grand' lueur iusqu'aux regions basses
 A penetré, & si clair y raya
 Que Proserpine & Pluton s'effraya:
 La mer se serre, & ce qu'on disoit mer,
 De sable sec vn champ se peut nommer.

Les monts terreux sous l'eau profonde estans
 Sont descouverts, & se manifestans
 Le nombre accru ont des Cyclades Isles.
 Aux fonds s'en vont les poissons moult debiles,
 Nobles dauphins pour la chaleur n'osoyent
 Saillir en l'air comme deuant faisoient.
 Maint bœuf de mer, & mainte grand' balaine,
 Au fonds de l'eau gisent morts sur l'arcaine.
 Doris, Neree, & leurs filles fâchees,
 Mesmes se sont (ainsi qu'on dit) cachees
 Dessous l'eau tiede: & le grand Neptuneus
 Tout renfrongné osa les bras tous nuds
 Trois fois hors l'eau mettre & auanturer,
 Trois fois ne sceut l'air ardent endurer.

Finalement Terre, dame tressainte,
 Des eaux de mer enuironnee & ceinte,
 Et des ruisseaux que l'infortune amere
 Fit retirer au ventre de leur mere,
 Va mettre hors parmi vne creuace
 Iusques au col sa liberale face,
 La main au front, & d'un grand tremblement
 Esbranlant tout vniuersellement,
 Plus bas vn peu s'assit & s'aualla

Que de constume, & puis ainsi parla.

Si tout cecy (supreme Deité)

A gré te vient, & ie l'ay merité,

A quel propos cesse à present ta foudre?

Puis que finir me conuient, & ressoudre

Par feu cruel, vien moy du tien ferir:

Regret n'auray de telle main perir.

A peine puis dire vn mot: (& sans doute

La grand' vapeur quasi l'estouffoit toute):

Regarde moy, & entends à mes vœux:

Grillez, & ards sont desia mes cheueux:

Flambe & fumee aussi mes yeux affollent,

Et sur mon chef les estincelles vollent.

Est-ce l'honneur, le fruiët, le benefice,

Que tu me rends de mon fertile office?

Et pour l'ennuy, la froissure, & l'ahan

Que i'ay de herce & de soc, d'an à an?

O Dieu des Dieux, me traites-tu ainsi,

Pour mon loyer d'administrer ici

L'herbe aux troupeaux, les fruits mœurs et recêts.

Au genre humain, & à vous de l'encens?

Or prens encor que merité ie l'aye,

Qu'ont fait les eaux pour souffrir ceste playe?

Qu'a desservi ton bon frere Neptune?

Pourquoy la Mer (qui luy est par fortune

Escheuë en lot) va elle en décroissant,

De iour en iour loing du Ciel s'abbaissant?

Las, si l'amour de moy, & de ton cher

Frere germain, ton cœur ne vient toucher,

Vueilles au moins, par pitié prendre garde

A ton clair Ciel, ô Dieu puissant regarde!

Bas & haut fume, & l'un & l'autre Pole.

Si, tant soit peu, la flambe les viole,

Vos beaux manoirs ruineront, hélas

Ne vois-tu point comment ahane Atlas?

A peine peut soustenir sur l'eschine
 Du Ciel treshaut l'enflambee machine.
 Si Mer, si Terre, & Ciel s'en vont perdus,
 Au vieil Chaos retournons confondus:
 Retire donc du feu si peu de chose
 Qui reste encor, & le tout mieux dispose.

A tant se teut la Terre douloureuse,
 Car endurer la vapeur chaleureuse
 Plus ne pouuoit, ne parler nullement:
 Parquoy son chef retira promptement
 Tout dedans soy, aux fosses sousterraines,
 Qui des Enfers estoyent les plus prochaines.

Lors Iuppiter misericordieux,
 Apres auoir bien fait entendre aux Dieux,
 Mesme à celuy qui le char a donné,
 Que sans secours tout s'en va ruiné,
 Droit au plus hant de la tour se retire,
 Dont d'icy bas les nues il attire,
 Et de laquelle, en tel endroit qu'il veut,
 Lance la foudre, & le tonnerre esment.
 Mais pour celle heure il n'eust pas sçeu où querre
 Nues qu'il peust attirer de la Terre,
 N'aucunes eaux que du Ciel fit plouuoir:
 Parquoy tonna, & de tout son pouuoir,
 Darda la foudre avecques le bras dextre
 Sur le nouveau charretier mal adextre,
 Luy osta l'ame & le char embrasé,
 Et par le feu a le feu appaisé.

Lors forts cheuaux, qui de peur tresbucherent,
 Cullebutant tous ensemble, arracherent
 Leurs cols des iougs, les harnois ont laissez
 Sur le chemin, rompus & despezcez.
 Loing d'un costé gist le mors tombé seul,
 De l'autre gist hors des limons l'aissèul,
 Roües, & rais, & pieces esclatees,

Du chariot au loing sont escartees:
 Et Phaëton, à qui les aspres feux
 Faisoyent flamber les beaux crespes cheueux,
 Cheut remuersé: Fortune ainsi le traite.
 Et parmy l'air fut porté longue traite:
 Comme par fois des serains & clairs cieux.
 Chet vne estoile, ou choir semble à nos yeux.

A la fin s'est sa cheute rencontrée
 Loing de sa terre, en contraire contree,
 Où le receut le Pau fleuve fumeux,
 Et luy lava son visage fumeux.

Les Nymphes lors Naiades d'Italie
 En tombeau fait de pierre bien polie,
 Le corps fumant posèrent à l'enuers,
 Et au dessus firent graver ces vers.

Cy dessous gist Phaëton, conducteur
 Du Chariot de son clair geniteur:
 S'on dit que mal sceut conduire sa prise,
 Si tomba-il ayant fait haute emprise.

Le Père alors miserable & fasché,
 Son larmoyant visage auoit caché:
 Voire & tient lon (si croire ainsi le faut)
 Que de soleil au monde y eut defaut
 Vn iour entier: la flambe seulement
 Du suruenu cruel embrasement
 Donna clarté en terre longue pose
 Et ce malheur seruit de quelque chose.

Clymene apres auoit dit par grand ire
 D'un tel malheur ce qu'il en falloit dire,
 Hors de son sens en habit descisé,
 Par tout le monde a couru & viré,
 Cerchant par tout, premier le corps sans ame,
 Et puis les os. En fin la bonne dame,
 Trouua les os sous leur tombeau serrez,
 Et sur rinage estrange enterrez.

Lors sur le lieu, quasi pasmee, tombe,
 Et ayant leu le nom dessus la tombe,
 Le marbre froid de larmes a couuert,
 Et l'eschauffa de son sein descouuert.

Ses sœurs aussi les Heliades belles,
 Non moins pleurans, firent des larmes d'elles
 Dons à la mort inutiles & vains:
 Et se frappans l'estomac de leurs mains,
 Ont appelé, par iours & par nuicts maintes;
 Leur frere cher Phaëton, qui leurs plaintes
 Ne peut oïyr: puis de douleur touchees
 Se sont dessus le sepulchre couchees.

Ià quatre mois ce dueil plein d'amertume
 Auoyent mené à leur mode & coustume
 (Car ià la mode estoit faite d'usage.)
 Des sœurs adonc, celle qui eut plus d'aage,
 Se voulant seoir dessus la terre froide,
 Crie & se plaint que des pieds deuient roides:
 Vers qui taschant la seconde venir,
 Ses plantes sent racines deuenir,
 La tierce ainsi que ses cheueux taschoit
 Rompre des mains, des fueilles arrachoit.
 L'une se plaint, dont ses cuisses charnues
 En tronc de bois tout court sont retenues:
 L'autre se plaint de quoy ses bras tant beaux
 A veuë d'œil deuient longz rameaux.
 Et ce pendant qu'elles sont en ces peines
 L'escorce vert' leur croist autour des aines;
 Des aines monte au ventre bellement,
 Au sein, aux bras, & aux mains, tellement
 Que plus n'appert sinon leur bouche belle
 Qui au secours encor' la mere appelle.

Mais que fera la mere martiree
 Sinon courir là où elle est tiree
 D'amour d'enfans, puis de ça, puis delà,

En les baisant, si l'aisement elle a?
 Ce n'est pas tout, elle a tasché adonc
 A retirer les corps hors de leur tronc.
 Et pour ce faire, avecques ses mains blanches
 De tous costez rompoit les ieunes branches,
 Dont il saillit dessus l'escorce verte
 Gouttes de sang, comme de playe ouverte.
 Chacune adonc, qui sent ce mal, s'escrie,
 Laissez celà, ma mere, ie vous prie,
 Laissez celà, & vos mains retirez:
 Car nostre corps en l'arbre deschirez:
 Adieu disons. Lors l'escorce & le bois
 Couurit leur bouche, & empescha la voix.

De ces nouueaux arbres encor degoutte
 Iournellement de larmes mainte goutte,
 Larmes de gomme en ambre durcissant,
 Lequel le Pau, fleuve clair & puissant,
 Souuent enuoye aux dames d'Italie,
 Pour le porter sur leur gorge polie.

Là fut present Cygnus fils de Sihenel,
 Parent sans plus du costé maternel
 A Phaëton, toutesfois son plus proche
 En Zele vray d'amitié sans reproche.
 Luy donc ayant son regne abandonné
 (Car de Ligure estoit Roy couronné)
 Auoit remply de grands clameurs plaintiues
 D'Eridanus les verdoyantes rines,
 Et la forest, qui d'arbres & ramees
 Accruë estoit, par les sœurs transformees.
 Mesmes le fleuve en auoit retenty:
 Quand le dolent sa voix d'homme a senty
 Attenuer, & son cheuu pelage
 Se transmuer en semblable pennage:
 Son col vid loing de l'estomac s'estendre:
 Ses doigts rongir & l'un l'autre se prendre.

Puis eut vn aisle à chacun costé iointe,
Et faite fut sa bouche vn bec sans pointe.

En fin Cygnus entierement demint
Vn oyseau blanc, auquel depuis n'aduint
D'auoir au ciel, n'a Iuppiter siance,
Comme n'ayant pas mis en oubliance
Le feu à tort sur Phaëton ietté,
Parquoy depuis a son refuge esté
Parmy estangs & grands lacs spacieux;
Et luy fut lors le feu tant odieux
Qu'il s'est depuis tousiours voulu retraire
En l'eau, qui est au feu toute contraire.

Tandis Phebus terny, de dueil attaint,
Et aussi fort decheu de son beau taint,
Que quand il souffre eclipse bien extreme,
La clarté hait, hait le iour & soymesme,
Pleure, & pleurant tant se despite & deult,
Que plus au monde esclairer il ne veut.
Ma destinee a (ce dit-il) assez
Eu de trauaux par les siecles passez,
Et me repens du labeur que i'ay pris,
Labeur sans fin, sans honneur, & sans prix.
Qui vouldra, vaise à ceste heure conduire
Le chariot qui le monde fait luire:
Et si aucun des Dieux ne le peut faire,
Vienne luy mesme entreprendre l'affaire.
Au moins tandus que mes resnes tiendra,
De faire outrage il ne luy souuiendra,
Et chommeront ses foudres trop seueres,
Dont si bien sçuit priuer d'enfans les peres:
Lors sçaura-il ayant experience
De mes cheuaux trop pleins d'impatienco,
Que cestuy là qui regir ne les sçeut,
N'auoit gaigné que la mort en receust.

Comme Phebus se plaint de ses molestes,

Circuy l'ont les autres Dieux celestes,
Le suppliant d'affection profonde
De ne laisser en tenebres le monde.
Iuppiter mesme à luy bien fort s'excuse
Du feu ietté, & de prieres vse,
Finalement d'une royale audace
A la priere adiousta la menace.

Sur ce Phebus ses grands cheuaux rassemble,
Dont le plus seur de peur encores tremble.
Les bat, les frappe, en cholere les broche,
Et le trespas de son fils leur reproche.

Le Tout-puissant adonc de toutes parts
A tournoyé du ciel les hauts remparts,
Pour visiter avecques providence
Si le feu a rien mis en decadence.
Puis quand il vid que de chacun quartier
Tout estoit seur, ferme, & en son entier,
Du ciel s'en vint aussi bas que nous sommes,
Pour voir la terre & le labeur des hommes:
Mais par sus tout il mit son estudie
A reparer son pays d'Arcadie,
Et restabli les fleuves & ruisseaux
Qui n'osoyent faire encor couler leurs eaux:
Herbes & fleurs à la terre rendit:
Fueilles & fruits sur les arbres pendit,
Et les forests gastees de l'ardeur
Fit reuestir de nouvelle verdure.

Tant il alla, & tant il en reuint
Qu'ardamment amoureux il deuint
De Calisto vierge, qui de Nonacre
Natiue estoit: ceste pucelle sacre
Pas ne faisoit ouurages delicats,
Parer son chef, aussi n'estoit son cas,
Ains le tenoit d'un blanc fronteau serré,
Et se ceingnoit d'un gros tissu ferré.

Aucune fois vn dard elle tenoit,
 Aucune fois vn arc elle prenoit,
 Car elle estoit de Diane compagne:
 Et n'y eut fille en toute la montagne,
 De Menalus, d'elle plus fort aymee,
 Mais grand' saueur passe comme fume.

Là le soleil hautement esleué
 Son michemin auoit plus qu'acheué,
 Quand elle entra dans vn bois, dont nul aage
 N'auoit fait cheoir ne branche ne fueillage.
 Là sur vn lieu fentré d'herbe & de mousse
 Va despoüiller de l'espaule sa trouffe:
 Puis son bel arc bien tendu destendit,
 Et dessus l'herbe à terre s'estendit
 Tout de son long, de reposer contrainte,
 Faisant chewet de sa trouffe bien peinte.
 Quand Iuppiter, qui de loing la regarde,
 La vid seulette, & sans aucune garde,
 Là (ce dit-il) ne sçaura mon espouße
 Ce coup d'emblee, & n'en sera ialouse:
 Ou, s'ell le sçait, elle aura beau s'en plaindre,
 Sont les courroux des Dames tant à craindre.

En ce disant il va prendre subit
 De Diana le visage & l'habit.
 Puis s'approcha de la vierge, en disant:
 Ma chere sœur, que fay tu cy gisant?
 Et en quel bois as-tu cherché ta prise?
 Lors se leua la vierge bien apprise,
 Et luy respond: De cœur ie te saluë
 Deesse chaste, & de plus grand' valuë
 Que Iuppiter, i'en dy ce qu'il m'en semble,
 Me deust-il ore ouyr & voir ensemble.
 Et luy de rire, auecques ioye extreme
 D'ainsi se voir preserer à soy mesme:
 Puis la baisa non assez chastement,

Ne comme font vierges communément.

Et comme estoit de luy racompter presté
Dedans quel bois auoit esté en queste,
Il l'empescha, l'embrassant ferme & fort:
Si se declare, vsant de grand effort.
Elle de luy met peine à se deffaire
Autant pour vray que femme scauroit faire,
Que pleust aux Dieux, Iuno, que voir la peusses!
Vers elle vsé de plus grand' douceur eusses:
Moult se debat: mais où pourroit-on prendre
Fille, qui peust d'un tel Dieu se deffendre?

Au ciel apres victorieux il monte,
Et Calisto pleine d'ennuy & honte,
Faisant en l'air sa complainte & querelle,
En haine print la forest maquerelle:
D'où s'en allant, tant eut le cœur saisi.
Et par troublé, qu'elle oubliâ quasi
Ses dards, sa trouffe, & son arc destendu
Qui là estoit contre un arbre pendu.

Surce voyci (avec sa chaste bande)
Venir Diane auai la forest grande
De Menalus bien fiere en son courage
D'auoir occis mainte beste sauvage,
Si apperçeut la Nymphé, & l'appellâ:
Elle l'oyant soudain se recula,
Et de prinsaut qu'eut Diane aduisé
Craignit que fust Iuppiter desguisé:
Mais quand ses yeux en se retournant, virent
Les Nymphes sœurs, qui leur dame suyuirent:
Elle cognut que ce n'estoyent cantelles,
Parquoy s'en vint droit en la troupe d'elles.

O combien est malaisé, qu'on ne face
Cognoistre aux gens son crime par la face!
Les yeux en haut à grand' peine elle dresse:
Ne n'osoit plus costoyer sa maistresse,

Nè cheminer en son rang la premiere,
Comme elle estoit parauant coustumiere:
Ains, ne dit mot, & rougissant tesmoigne
Qu'en son honneur elle a receu vergongne:
Voire, & ne fust que Diane est pucelle,
Inger eust peu de la coulpe d'icelle:
En cent façons, & dit-on que ses sœurs,
Cogneurent bien du faict des signes sœurs.

Le temps coula, & la lune cornue
Iusqu'à neuf fois estoit ià reuenue,
Quand il aduint qu'au retour de la chasse,
Diane estant du chant pesante & lasse
Entra dedans vne forest ramée,
D'arbres espais à l'entour bien fermée,
Où murmurant vn clair ruisseau couloit,
Duquel le sable au fonds de l'eau rouloit.

Après qu'elle eut de sa diuine bouche
Loué le lieu, l'eau du pied elle touche:
Puis dit ainsi, Loing de nous pour le moins,
Sont à present regardeurs & tesmoings:
Ie suis d'aduis, mes filles cher tenues,
Qu'en ce beau lieu nous baignons toutes nues,
A ce mot là rougit la pauvre fille:
Toute la troupe adonc se deshabille
Fors Calisto, qui triste & pensue est:
Voyant celà, chacune la deuëst,
Et dès que fut mise ius sa vesture,
Auec le corps parut sa forfaiture:
Dont plus auant en trouble & peur elle entre:
Et comme vent des mains cacher son ventre,
Va (dit Diane) ailleurs ton corps mouiller
Et le sacré ruisseau ne vien souiller:
Luy commandant puis qu'elle estoit enceinte,
De s'en aller hors de sa bande sainte.

Iuno Deesse arrogante & austere

De longue main sçauoit tout ce mistere,
 Et attendit l'heure propre & le point,
 Pour s'en venger griesuement & appoint.
 Or de tarder n'auoit plus cause aucune.
 Et ce qui plus augmentoit sa rancune,
 Son ennemie auoit ià fait l'enfant
 Nommé Arcas en beauté triomphant:
 Deuers lequel Iuno pleine de rage
 Tourna ses yeux; & son cruel courage,
 Disant ainsi: Adultere vilaine,
 Encor. falloit qu'eusses la pance pleine,
 Et que le tort, que de toy i'ay recen,
 Fust par ton fruit manifesté & sçeu,
 Et que par là fust aussi tesmoigné
 Le deshonneur qu'a mon mari gagné.
 Mais impunie or' ne te laisseray,
 Car pour iamaïs ta forme effaceray,
 Qui trop te plaist, & qui trop fut prisee,
 De mon mari, garse mal aduisee.

Ces mots finis de main cruelle & forte
 La prend au poil, & par terre la porte,
 Le front premier: elle la suppliant,
 Luy tend les bras bien fort s'humiliant,
 Ses bras adonc, ainsi qu'ils s'aduancerent
 Vn gros poil noir à vestir commencerent:
 Ses mains, ses doigts, à se courber se prindrent,
 Et peu à peu crochus ongles deuindrent,
 Seruans de pieds pour marcher en tous lieux.
 Sa bouche aussi, que le plus grand des Dieux
 Baisa iadis, changea sa belle forme
 En gueule grand' rechinee, & difforme.
 Aussi afin que par humble prier,
 Elle ne peust les courages plier,
 Osté luy fut le pouuoir de rien dire:
 Vne voix rauque, vne voix pleine d'ire

Et de terreur, luy sortoit seulement
Hors du gosier espouventablement:
Mais nonobstant que du tout devint ourse,
Son premier sens ne perdit-elle pource,
Ains tesmoignant ses douleurs & torments
Par continus aigres gemissemens,
Elle a leué, comme font les humains,
Deuers le ciel ses telles quelles mains:
Et quand ne peut son Iuppiter absent
Nommer ingrat, ingrat elle le sent.

Las, quantes fois en la prairie sienne
Et par deuant sa demeure ancienne
Se pourmena sans repos ni arrest!
N'osant coucher seulette en la forest.
Las, quantes fois par rochers & par bois
Les chiens courans l'ont tenue aux abbois!
Las, quantes fois elle qui fut chasseurse,
Deuant chasseurs fuit toute paoureuxse!
Souuent voyant mainte beste champestre,
S'alloit cacher ne se souuenant estre
Ce qu'elle estoit, si qu'en mont ne rocher
L'ourse n'o soit des ourses approcher:
Et voyant loups de peur se desesperer,
Combien qu'entr'eux fust Lycaon son pere.

A chef de temps suruint son fils Arcas,
Né de quinze ans, ignorant tout ce cas,
Qui en allant les bestes pourchasser,
Et eslisant propres bois pour chasser,
Dés que ses rets & filez eut tendus
Aux enuiron du bois d'Erymanthus,
Par grand hazard sus à sa mere il court,
Qui le voyant, sur pieds s'arresta court,
Comme si elle eust cognoissance bonne
De son enfant. Arcas adonc s'estonne,
Et recula de crainte espouuanté,

Voyant l'œil d'elle en luy tousiours planté,
Et non sçachant que sa mere fust elle,
Il ne voulut plus pres s'approcher d'elle:
Lors de son dard fraîchement esmoulu,
Par l'estomac enferrer l'a voulut.
Mais Iuppiter souveraine defense,
Retint le coup, empeschant cest offense:
Puis par le vent en l'air haut emportez
En vn moment il les a transportez
Iusques au ciel, où il en fit deux signes
Clairs & luisans, en mansions voisines.

Iuno s'enfla, dès que deuant ses yeux
Vid resplendir son aduersaire aux cieux:
D'où descendant en mer s'en est venue
Deuers Thetis la Deesse cheue,
En l'Ocean, tous deux pour leurs vieillesces
Moult reuerex des Dieux & des Deesses.
Si ont prié Iuno qu'elle leur dist
Pourquoy venoit, laquelle respondit:
Vous demandez pourquoy si diligente
Ie vien çà bas, qui du ciel suis regente:
Sçauoir vous fais qu'un autre maintenant
Est au clair ciel en lieu de moy regnant.
Et mentir veux, si dès que sera nuict,
Vous ne voyez (qui trop au cœur me nuit)
Deux astres neufs qui d'amour fauorable
Ont en n'agueres au ciel place honorable,
Droit au cerneau, dont la rondeur acole
En petit tour, des cieux le dernier pole.

O Dieux marins, est-ce là pour penser
Qu'on ne vouldra Iuno plus offenser?
Est-ce par là qu'on craindra ma puissance,
Qui fay profit quand ie porte nuisance?
O combien grande & habile ie suis!
O que j'ay bien monstré ce que ie puis!

D'estre plus femme ay gardé la traitresse,
 Et maintenant elle est faite Deesse:
 Ainsi punis sont ceux qui me font faute:
 Voila comment est ma puissance haute..
 Je suis d'avis que femme il la reface,
 Et que de beste il luy oste la face,
 Ainsi qu'il fit à Yo mugissant:
 A quoy tient-il qu'en me forbannissant,
 Il ne l'espouse, & qu'il ne delibere
 De recevoir Lycaon pour beaupere?

O puissans Dieux, si la griesue pointure
 Et le messpris de vostre nourriture
 Vous touche au cœur, commander vous prions
 A vostre mer, que les Septentrions
 N'y entrent point, & les astres chassez
 Qui par mal faire au ciel sont avancez:
 A celle fin que l'orde concubine
 Point ne se baigne en l'eau pure marine.

Iuno tresbien sa demande impetra
 Des Dieux de mer: puis dedans l'air entra
 En chariot ayant limons dorez,
 Tiré par Paons bien peints & colorez.

Aussi bien peints des yeux d'Argustué,
 Comme en noir fut ton pennage mué,
 Corbeau iaseur: qui auois de coustume
 Par ci deuant de porter blanche plume.

Certes l'oiseau par moy ores chanté,
 Estoit iadis si blanc & argenté,
 Qu'egal estoit aux colombelles coyes,
 Et de blancheur ne deuoit rien aux oyes,
 Qui preseruer deuoyent le capitoie,
 Nan Cygne avec, qui loing des eaux ne volet
 Mais tant luy fit sa langue de dommage,
 Qu'ores, pour blanc, il porte noir plumage.

Iadis n'y eut fille en toute Emonie

Qui fut de grace & beauté mieux garnie
Que Coronis, la Nymphé Larissée,
Que Phebus eut sur toutes en pensée,
Elle estant vierge, ou elle ayant forsaict:
Mais le corbeau s'apperçeut de son faict,
Et ne sceut-on iamais le diuertir
D'aller Phebus son maistre en aduertir,
En y allant la corneille esuolee
(Pour sçauoir tout) apres luy est volée,
Et aussi tost que la cause entendit
De son chemin, rondement luy a dit:
Tu vas tres mal, croy moy si tu es sage,
Sans mespriser de mon bec le presage:
Escoute vn peu ce que ie fus vn temps,
Voy ce que suis, & le pourquoy entens?
Tu trouueras que ma fidelité
M'a fait nuissance en disant verité.

Pallas vn iour par son sens & pratique,
En corbillon tissu d'ozier Attique,
Auoit l'enfant Erichthone enfermé,
Lequel sans mere auoit esté formé,
Et defendant que point on n'y regarde,
Elle bailla ce corbillon en garde
Entre les mains de trois pucelles, nees
Du Roy Cecrops, sans ce qu'acertenees
Pallas les eust de l'estrange merueille,
Qui enfermee estoit en la corbeille.
Ie, qui estois de fueilles bien cachee,
Du haut d'un orme où ie m'estois branchée
Les espiois: les deux, Herse, & Pandrose
Gardoyent tres bien ceste corbeille close:
Mais Aglauros l'une de ces trois gardes,
En appellant les deux autres coïardes,
La deferma, si bien que l'enfant virent
Demi serpent: la fante qu'elles firent

Te rapportay à la sage Pallas,
Qui m'en rendit si dur loyer, hélas,
Que, pour iamaïs, par tout suis appelée
De Minerua la garde reculée:
Et par auoir esté mal taciturne,
Va deuant moy la cheueche nocturne,
Certes ma peine, & ma punition
Doit estre exemple & admonition
A tous oiseaux de quelconque plumage
De ne chercher par leur langue dommage.

Tu me diras, qu'en mon premier degré,
Iamaïs Pallas ne me print de son gré,
Ne sans l'auoir de ce bien fort requise:
Quand tu l'auras elle mesmes enquisse,
Point ne voudra (quoy qu'irritee l'aye)
Nier, ce croy-ie, vne chose si vraye:
Car sçauoir dois, que iadis ie fus née
Dedans Phocis, du noble Coronee,
Qui me nourrit en triomphant arroy
Chacun le sçait, i'estois fille de Roy:
Et maints seigneurs (ie le di sans vantance)
Riches & grands cerchoyent mon accointance.
Las, ma beauté me causa dueil amer:
Car comme vn iour sur le bort de la mer
Ie m'en allois pas à pas pourmenant,
Comme ie fais encore maintenant,
Le Dieu des eaux me vid, & m'escria,
Et plein d'ardeur de l'aimer me pria:
Puis quand son temps, & sa douce requeste
Perdre sentit, la force mit en queste:
Me suit, ie fuy, i'abandonne la riuë,
Et en fuyant ie voy qu'en vain i'estriue:
Dont i'appellay & Dieux, & humains. Somme,
Ma voix ne vint en nulle oreille d'homme:
Pallas, sans plus, en souueuance m'eut,

(Pour vne vierge vne vierge s'esment)
Et me donna secours que i'attendoye:
Les bràs au ciel en pleurant ie tendoye:
Mes bras soudain ie vins à mescognoistre,
Et apperceu plumes noires y croistre:
Mes vestemens despoiller ie presume,
Mais ie trouuay que c'estoit desia plume,
Dont la racine en la peau ie cachois:
Frapper des mains l'estomac nud taschois,
Mais il estoit ià, certes, aduenu,
Que plus n'auois, ne mains, n'estomac nud:
I'alloyis courant, & mes pieds ne fouloyent
Plus le sablon, ainsi comme ils souloyent:
Ains souleuee estois à fleur de terre:
Puis haut en l'air ie m'enuolay grand erre,
Et de Minerue, en qui prudence abonde,
Faitte ie fu seruante chaste & munde.
Mais quel profit m'en vient ne quel seruice,
Quand Nyctimene estant pour son gries vice
Faitte choüette, a eu tant de bon heur,
Qu'elle succede à mon premier honneur?

Ne sçais-tu point le propos qu'on demene
Par tout Lesbos, de ceste Nyctimene,
Fille lasciuue, ayant par gries delict,
Contaminé de son pere le liect?
Vray est qu'elle a d'oiseau receu la forme,
Mais du remors de son forfait enorme
Craint qu'on la voye, & la lumiere fuit
Cachant sa honte à l'ombre de la nuit:
Ou s'on la void, tous les autres l'agassent,
Et hors de l'air de tous costez la chassent.
Lors le corbeau, se mocquant, respondit,
A toy, sans plus, puisse nuire ton dit:
Quand est à moy, ces presages menteurs
I'ay à mespris, & tous leurs inuenteurs:

Puis achena son chemin commencé,
Et à Phebus conter s'est auancé,
Que Coronis a veüe, en acte sale,
Couchée avec vn beau fils de Thessale.

Dés que Phebus entendit que s'amie
Estoit tombee en si lourde infamie,
Du chef tomba sa couronne lauree:
Luy cheut aussi la beauté couloree
De son clair vis, & l'archet de sa lire.
Lors à la chaude, enflé d'une telle ire,
Enfonça l'arc d'une force robuste,
Et de sa fiesche ineuitable & iuste
Tout à trauers à la poictrine pointe,
Qui tant de fois à la sienne fut iointe:
Sentant le coup, la dolente gemit,
Le fer trenchant hors de la playe mit,
Dont en maints lieux sa chair blanche & polie
De rouge sang fut trempee & salie:
Disant, ami, bien me pouuois defaire:
Mais tu deuois l'enfant me laisser faire.
Or nous conuient, puis qu'il plaist à fortune,
Presentement trespasser deux en vne,
Sur ce poinct l'aine avec le sang rendit:
Et la froideur par le corps s'espandit.

Las, de si dure aigre punition
Recent l'amant tarde condition:
Grand mal se veut dont le rapport ouyt,
Et dont si fort son ire l'esblouyt:
Maudit l'oiseau, qui la contrainst sçauoir
Ce qui luy fait tant de tristesse auoir:
Sa trouffe hait, & son arc, & sa main,
Avec le trait qui trop fut inhumain.
S'amie eschauffe: & nettoyant sa playe
Par vn secours, trop tard venu, s'essaye
A surmonter la mort dure & peruerse,

Et l'art en vain de medecine exerce.

Ce que voyant, & le feu allumer
 Pour le corps ardre, & la cendre inhumier,
 Point ne pleura (car il n'affiert aux Dieux
 Mouiller leur face avecques larmes d'yeux)
 Mais vn sousspir tira de cœur profond,
 Non autrement, ne moins grand que les font
 Ceux qui les bœufs, avec vn maillet tuent,
 Lors que le coup, pour les assommer, ruent.
 Apres (pourtant) que sa iadis aimée
 D'ingrate odeur Phebus eut enbaumée,
 Que plainte l'eut, & embrassée avecques,
 Et mis à fin l'iniuste droit d'obseques,
 Pas ne souffrit sa diuine clemence
 Au mesme feu voir perir sa semence:
 Ainçois l'enfant, prochain de mort amere,
 Tira du feu, & du ventre à sa mere:
 Puis le porta luy mesme en son giron,
 Dedans la fosse au Centuaire Chiron.

Et le corbeau, qui, pour auoir vray dit,
 Pensoit auoir recompense & crédit,
 Il condamna d'une cholere grande,
 Des blancs oiseaux n'estre plus de la bande.

Ce temps pendant Chiron s'esouyssoit,
 Dont d'un tel Dieu l'enfant il nourrissoit:
 L'aïse qu'il a de peine le descharge,
 Voyant honneur ioint avecques sa charge:
 Sur ce voyci venir escheuelee
 Sa propre fille, Ocyroë appelée,
 Dont vne Nymphe accoucha (comme on treuve)
 Dessus le bort de l'impetueux fleuve
 De Caycus: elle ne fut contente
 D'auoir appris, & mis en son entente
 Du père sien l'art de medeciner,
 Ains tout son cœur mit à vaticiner.

Donc quand fureur de deuiner l'eut prise,
Et qu'eschauffée elle fut, & esprise
De cest esprit qui broüilloit dedans elle,
L'enfant petit regarda d'un grand Zele:
Disant, enfant, en qui vertu abonde,
Croissance prens pour l'heur de tout le monde:
Les corps mortels, grands, moyens, & menus,
A toy seront plusieurs fois bien tenus:
Puissance auras, par ta science ardue,
Rendre la vie à qui l'aura perdue.
Et dès qu'auras vne fois l'osé faire,
Les Dieux du ciel, despits d'un tel affaire
Feront que plus faire ne le pourras:
Et par le feu de ton ayeul mourras:
Et lors d'un Dieu vn corps mort seras fait,
Puis d'un corps mort vn puissant Dieu parfait:
Renouellant encor vn coup ta vie,
Après que mort l'auras de toy ranie.

Et toy, Chiron, mon pere que i'honore,
Qui n'es subiet à mort qui tout deuore,
Ains par la loy de diuin parentage
Fait, & créé pour durer en tout aage,
De trespasser te prendra le desir
Lors que viendra la douleur te saisir,
Que sentiras par la cruelle atteinte
D'une sagette au sang de l'hydre teinte,
Et d'immortel par les Dieux tu seras
Rendu mortel, & si trespasreras.
Voulant encor prophetiser & dire
Quelque autre cas, vn soupir elle tire
Du fonds du cœur, & sentant peine & dueil,
Dessus sa face espandit larmes d'œil:
Disant, hélas, les choses diuinees
Font auancer trop tost mes destinees.
Je sens en moy la parole faillir:

Plus de mon corps ne peut ma voix saillir:
Maudit soit l'art (tant peu vaut & merite)
Qui contre moy l'ire des Dieux irrite.
Las, beaucoup mieux m'eust valu abstenir
De tant sçauoir des choses aduenir.
Ià m'est aduis que de fille la face
En moy se perd: & peu à peu s'efface.
Ià de desir, ià d'appetit suis pleine
D'herbe manger, & courir en la plaine:
Ne sçay quel Dieu en iument me transforme:
Prendre m'en vois de mon pere la forme.
Mais pourquoy doy- ie estre toute iument?
Demy cheual mon pere est seulement.

Ainsi parlant la Nymphie ienne & tendre
Sur le dernier ne pouuoit bien s'entendre,
Car de sa bouche est son parler sorti
Confusément, tost apres amorti:
Ny ne sembla de iument sa voix faite,
Ains de iument quelque voix contrefaite.
Puis peu à peu hannit de grand courage,
Et ses deux bras marchoyent dedans l'herbage:
Chacun des doigts l'un à l'autre s'assemble,
Ses ongles plats tout cinq liez ensemble
Firent vn ongle espais & endurci:
Luy creut le col, luy creut la bouche aussi:
De son habit la plus longue partie
Fut par derriere en quenë conuertie:
Et ses cheueux, volans de toutes parts, ..
Deuindrent crins (comme deuant) espars
Dessus le col, & la face & la voix
Elle mua toutes deux à la fois:
Brief, tous ces cas monstrueux la tournerent
Si bien, que nom de iument luy donnerent.

Pleurs infinis son cher pere espandit:
Et pour néant ton secours attendit;

O clair Phebus: mais rompre l'ordonnance
De Iuppiter n'estoit en ta puissance:
Et quand en toy eust la puissance esté,
Tu estois lors bien ailleurs arresté:
Car par les champs Messeniens à l'heure,
Et en Elis, tu faisois ta demeure:
C'estoit au temps que l'habit de berger
Et la houlette il te conuint charger,
Et que portois, à la mode rurale,
De sept roseaux la-flute pastorale.
Or ce pendant qu'en tes amours pensois,
Ou bien tandis que flutois ou dansois,
On dit qu'alors tes vaches mal gardees
S'estoyent aux champs Pyliens escartees,
Et que Mercure illec les apperçeut
Qui en vn bois tresbien cacher les sçeut.
Ce larrecin fait de tresgrand artifice
D'homme viuant ne vient en la notice,
Fors d'un vilain cognu en ce champ là:
Par son droit nom Battus on l'appella,
Qui garde estoit de l'herbeuse vallee
Et du haras du riche Roy Nelee.
Mercure eut peur de ce vilain, parquoy
Il le tira doucement à requoy:
Et luy a dit: amy quel que tu sois,
Si d'adventure ici tu apperçois
Quelqu'un cherchant ses bœufs esuanouys,
Dy luy, que veux-tu ne les as, n'ouys:
Et pour loyer du tour que m'auras fait,
Pren ceste vache, & la bailla de fait.
L'autre la print & luy dit, l'ayant prise,
Va hardiment, poursuy ton ent reprise
Le larrecin duquel tu t'es meslé,
Sera plus tost conté & reuelé
Par ceste pierre & luy en monstra vne.

Mercure encor n'y eut fiance aucune,
Parquoy il fit de s'en aller semblant:
Et puis reuint en rien ne ressemblant
De voix ne corps à sa premiere forme.
Lors au vilain, appuyé contre vn orme,
Va dire ainsi: Bon homme si tu peux,
Enseigne moy, où sont allez mes bœufs,
Que l'on m'a pris: ce larrecin ne cache,
Ie te donray vn bœuf & vne vache.
Quand le vilain qui promet de se taire,
Ouyt parler de doubler son salaire.
Ie les ay veus (dit-il) qui se iettoient
Dessus ces monts, & de fait y estoient.
Adonc se print à sourire Mercure:
Puis luy a dit: double vilain pariure,
Me trahis-tu? m'accuses-tu à moy?
Et transmuâ son estomac sans foy
En vn caillon, nommé touche, ou indice,
Qui d'accuser fuit encore l'office:
Et au caillon, qui pourtant n'en peut mais,
Demouree est l'infamie à iamais.

De là s'en va, ses aisles esbranlant,
De Iuppiter le messager volant:
Et haut en l'air, d'Athenes il contemple
La belle assiette, & la ville, & le temple,
Et les iardins de profit & soulâ,
Terre, pour vray, agreable à Pallas.
Aduint ce iour que les vierges honestes
Au temple haut porterent sur leurs testes
De Minerua les sacrifices saints,
En beaux panniens de fleurs couuerts & ceints.
A leur retour, Mercure les voyant
Ne vola droit mais ainsi tournoyant
Que le Milan qui les poulets regarde,
Quand il craint ceux qui en font bonne garde,

Il tourne, il rouë, & n'ose s'eslongner,
 Bien s'attendant quelque proye empoigner:
 Mercure ainsi d'Athenes sur les tours
 Faisoit en l'air maints circuits & tours,
 Et bassement sans s'eslongner voloit
 Pour mieux choisir la proye qu'il vouloit.

D'autant qu'Aurore est reluisante & claire
 Par sur toute autre estoille qui esclaire,
 Et que Phebé l'est par dessus Aurore,
 La belle Herse d'autant, & plus encore
 Outrepassoit ses compagnes pucelles,
 Si qu'elle estoit l'honneur & fleur d'icelles.
 Mercure en l'air de la voir s'esmerueille,
 Et s'embrasoit en la sorte pareille
 Que le caillou qu'avec la sonde on tire,
 Qui tant plus va, plus de chaleur attire:
 Et sont au cœur de Mercure aduenues
 Flambes ardans dessous les froides nues.

Ainsi espris, son premier chemin laisse,
 Descend de l'air, en la terre s'abbaisse,
 Sans que sa forme il change ne desguise,
 Tant se fioit en sa beauté exquisite.
 Voire à bon droit: toutesfoi par grand' cure
 Aidoit encor à sa beauté Mercure:
 Peigna son chef, sa cappe il accontra:
 Si que par tout rien qu'or ne se montra:
 Et sur l'espaule à dextre l'a troussée,
 Afin qu'on vist en main son Caducee
 Qui gens endort, & qu'à ses plantes belles
 Reluire on vist ses beaux patins à esles.

En la maison où demouroit Herse
 Sur le derriere estoit son liēt dressé
 Entre celuy de Pandrose à la dextre,
 Et cestuy-là d'Aglauros à senestre:
 Ceste Aglauros nota de prime face

Venir Mercure, & eut bien ceste audace
 De s'enquerir du nom d'un si grand Dieu.
 Et qui l'a mené de venir en ce lieu.
 Lors respondit Mercure en ceste sorte:
 Celuy ie suis qui les nouvelles porte.
 Du pere mien, & celuy est mon pere
 A qui la terre & le ciel obtempere:
 Ne desguiser te veux pourquoy ie vien,
 Pourueu, sans plus, qu'à ta sœur, pour son bien,
 Vueilles en briefte monstrier sœur fidelle,
 Et estre tante aux enfans qu'auray d'elle:
 Sçais-tu que c'est? d'Herse suis amoureux:
 Làs, favorise à l'amant douloureux.

Lors Aglauros vient à le regarder
 Du mesmes œil qui ne se sceut garder
 De voir n'aguere en trop grand' hardiesse,
 Le clos secret de Pallas la Deesse:
 Puis, pour loyer du plaisir qu'il demande,
 Luy demanda de l'or quantité grande:
 Et quant & quant de desloger le somme,
 Jusques à tant qu'il apporte la somme.

Pallas qui vid tous ces actes peruers,
 Contre Aglauros ietta l'œil de trauers:
 Et du profond de son cœur courroucé,
 Si puissamment un soupir a poussé,
 Que bransler fit l'estomac en auant,
 Et son escu qu'elle auoit au deuant,
 Si luy souuint du corbillon conuert,
 Qu'Aglaure auoit demain prophane ouuert,
 Lors qu'elle vid, par desobeysance,
 L'enfant lequel sans mere print naissance.
 Void en apres qu'au celeste annonceur
 Elle est ingrate, & ingrate à sa sœur:
 Et que de l'or dont requeste elle fit,
 L'anare auoit desia fait son profit.

Que fit Pallas? pour punir telle vie,
Delibera de parler à Enuie
Et s'en alla tout droit à son manoir
Plastré de sang melancolique & noir.
Son manoir est caché en vn bas centre,
Où le soleil ne le vent iamaïs n'entre:
Triste en tout temps, en tout tēps froid & sombre,
Touſiours ſans feu, touſiours plein d'obſcure ombre.

Quand la Deeſſe au fait des armes crainte
De l'orde vieille eut la maiſon attainte,
Deuant l'entree arreſta court ſes pas,
Car d'y entrer à elle ce n'eſt pas:
Et du fin bout du long bois qu'elle porte
De grand' vigueur donna contre la porte:
La porte s'ouure, Enuie elle apperçoit,
Qui accroupie à terre ſe paiſſoit
De gros ſerpents, viperes, & couleuvres,
Nourriſſements de ſes iniques œures.
L'apperceuant deſtourna ſon bel œil,
L'autre ſe leue avec pareſſe & dueil,
Et ſes ſerpents demy mangez laiſſa:
Puis lentement vers Pallas ſ'adreſſa,
Et la voyant armee belle, & blonde,
De grand deſpit au viſage luy gronde.

Sa face eſt bleſſine, & a le corps ethique,
La roüille aux dents, aux yeux la veuë oblique:
Toute de fiel eſt ſa poitrine verte:
De noir venin eſt ſa langue couuerte:
Iamaïs ne rid, ſi elle ne rencontre
Deuant ſes yeux meſchef ou malencontre:
Tant a de ſoing qui la pique & reſueille
Que point ne dort, ains ſon œil touſiours veille.
Pour voir ſ'il vient honneur ou bien à l'homme:
Et le voyant, ſe deſſeiche & conſomme,
Si qu'offenſant enſemble eſt offenſee,

Et son torment se donne l'insensee:
Pallas, pourtant, quoy que he l'aimast point,
Luy a parlé briefuement en ce poinct.

De ton noir sang emprisonne & enchaute
Du Roy Cecrops ceste fille meschante
Qu'on nomme Aglaure: or va si onc allas,
Ainsi le faut, A tant se tent Pallas.
Et repoussant de sa pique la terre
Print à fuyr & deslogea grand erre:
Et s'enfuyant, Enuie rechignee,
D'un mauvais œil de trauers l'a guignee,
Entre ses dents murmurante & despite
De la valeur qui en Pallas habite.
Puis print en main son baston plein de nœuds
Entortillé d'un lien espineux:
Et d'une nue obscure bien couuerte,
Par où passoit renuerçoit l'herbe verte,
Les champs fleuris çà & là desseichoit:
Et des pavots lestestes arrachoit:
Villes, maisons, & peuples, la vilaine,
Containnoit de sa puante alaine.
Finalement de Minerue va voir
La grand' cité triomphante en sçauoir,
D'entendement & richesses puissante,
Pleine d'esbats & en paix florissante:
Ce que voyant Enuie l'execrable,
Quasi pleura, n'y trouuant rien pleurable.

Mais quand d'Aglaure en la chambre se vid,
Ains que bouger, sa commission fit,
Et de sa main, teinte de vieille rouille,
Premierement la poitrine luy soüille:
Puis luy emplit l'entour du cœur d'espines,
Et luy souffla iusques aux intestines
Son noir venin, qui aux os s'estendit,
Et au milieu du poulmon s'espandit.

Et puis (afin que la cause recente
De sa douleur, loing d'elle ne s'absente)
Deuant ses yeux luy met sa sœur germane:
Deuant ses yeux à tous coups luy ameine
Pourtraite au vif de Mercure l'image:
Et de tous deux l'excellent mariage,
Faisant bien grande vne chacune chose:
Dont Aglauros souffroit douleur enclose
En cœur marry, si que triste de iour,
Triste de nuict, gémissoit sans seiour,
Fondant sur pieds, d'ennuy & maltalent,
Comme la glace au soleil foible & lent:
Et de l'honneur de la bienheureuse Herse,
Ne plus ne moins ardoit la sœur peruerse,
Qu'herbes de champs, qui au feu mises fument,
Et peu à peu sans flamber se consomment.
Par plusieurs fois fut souhaitant la mort
Pour ne voir plus le bien qui tant la mord:
Par plusieurs fois à son pere plein d'ire
Voulut en mal le cas conter & dire:
En fin, voyant Mercurius venir,
S'en va assise à la porte tenir,
Pour le chasser: il l'aborde, il la flatte,
Il la supplie. Oste toy, dit l'ingrate,
Car de ce lieu iamais ne bougeray,
Iusques à tant que t'en deslogeray:
Et bien, dit-il, suyuant ton ordonnance,
Content ie suis de ceste conuenance.

Mercuré adonc de sa verge charmee
Ouvrit la porte à gros verroux fermee:
Et elle assise, en se cuidant leuer,
Sentit son corps si pesamment greuer,
Qu'onques ne sceut mouuoir vne iointure:
Sur pieds se mettre essaya d'auanture:
Mais ses genoux se prindrent à roidir,

Et peu à peu ses ongles à froidir.
 Consequemment, perdant son sang, les veines
 Luy deuenoyent bien fort pasles & vaines.
 Et comme on void que le chancre incurable
 Gaigne pays sus vn corps miserable,
 Et tant s'espand qu'aux parties gastees
 Sont bien souuent les saines adionstees:
 Ainsi froideur & mortifere glace
 Print peu à peu en sa poitrine, place,
 Luy estoupant les conduits de la vie,
 Et le respit, sans lequel on desuie:
 Ny ne se mit en effort de parler:
 Et ores quand s'en fust voulu mesler
 Sa voix n'auoit passage n'ouuerture:
 Son col, sa bouche, estoyent ià pierre dure.
 Finalement assise, morte, & roide,
 Ce fut de marbre vne statue froide:
 Non marbre blanc, son cœur d'enuie atteint,
 De sang infet tout son corps auoit teint.

Apres qu'elle eût receu punition
 De sa parole, & male intention,
 Mercurius d'Athenes se partit,
 Et vers le ciel son chemin conuertit.
 Au ciel venu, son pere à part le huche:
 Et sans vouloir luy descouurir l'embuchie
 De ses amours: luy dit, pour abbreger
 Mon trescher fils, & feal messenger,
 Descends là-bas, va t'en, & point ne tardes,
 Droit au pays qui à gauche regarde
 Le ciel, où luit de ta mere le signe,
 C'est en Sidon, cité noble & insigne.
 Et le troupeau royal que tu voix paistre
 Là loing dessus la montagne champestre,
 Fay le venir sans bruit, & sans chommer,
 Là bas au long des rines de la mer.

Ces mots finis, soudain du haut herbage
 Les bœufs chassés, allerent au riuage,
 Là où du roy la fille tres chérie
 Ioiuoit avec les filles de Tyrie.

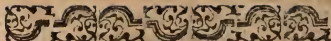
Maïesté grande & amour mal conuiennent,
 Et en vn siege ensemble ne se tiennent:
 Parquoy laissant son sceptre glorieux
 De pere & Roy des hommes & des Dieux,
 Qui main armee a de trois feux ensemble,
 Qui d'un clin d'œil fait que le monde tremble,
 La forme print d'un taureau mugissant,
 Et chemina sur l'herbe verdissant.
 Avec les bœufs: bel estoit le possible:
 Sa couleur fut de blancheur indicible,
 Neige sembloit, d'aucun pied non foulée,
 Ne par Auster pluuioux escoulée:
 De muscles a un gros col enident,
 Sur l'estomac est sa gorge pendant:
 Cornes auoit certainement petites,
 Mais à les voir un chacun les eust dites
 Faites de main à bien ouurer idoine,
 Et transluisoient plus que pur cassidoine.
 Le front n'auoit ridé ne redoutable,
 Ne tant soit peu la veüe espouuantable:
 Rien, sinon paix, en la face n'auoit.

La fille au Roy, qui de bon cœur le void,
 S'esbahit fort de ce qu'il est si beau,
 Et qu'il ne fait guerre à nul du troupeau,
 Mais quoy qu'il eust de la douceur beaucoup,
 D'en approcher craignit du premier coup:
 En fin s'approche, & fleurs, & herbe franche
 Luy apporte a pres de sa gueule blanche:
 Dont eut l'amant un merueilleux plaisir,
 Et attendant son esperé desir,
 Baise la main de la vierge modeste:

Et peu s'en faut qu'il ne prenne le reste.
 Ores se iouë à elle expressement,
 Pour l'asseurer peu à peu doucement
 Ores il sante au milieu des prez verds:
 Ores se veautre en l'araine à l'enuers:
 Puis quand il void qu'elle n'est plus farouche,
 A elle vient: elle sans peur le touche,
 Et de sa main virginal luy orne
 De fresches fleurs, & l'une & l'autre corne.
 En fin elle a tell' hardiesse prise,
 Que sur le dos du taureau s'est assise,
 Sans sçauoir, làs, à qui elle se frotte.

-Lors pas à pas droit à tamer qui flotte
 Il la porta: & dès qu'il y arriue,
 Amis ses pieds dedans l'eau de la riuë:
 De là, soudain plus outre se transporte,
 Et son butin parmy la mer emporte.
 La peur la prend, & regarde estonnee
 Desia de loing la riuë abandonnee:
 De la main dextre vne des cornes tient:
 De l'autre main sur le dos se soustient:
 Et ses habits, de soye & fine toile,
 Bransloyent en l'air, & au vent firent voile.

Fin de la Metamorphose.



HISTOIRE DE LEAN-
DER, ET ERO,
DE MVSEE.

MVSEE dy moy le fläbeau qu'on fit luire
Par les amours secrettes mieux cöduire
Dy moy l'amät, qui noüant en la mer,
Alloit de nuiët les nopces consommer.

Et le nocturne embrassement refcu,
Qui d'Aurora ne fut onc appersen,
Ne descouvert. Declare moy, au reste,
Les murs d'Abyde & la grand' tour de Seste,
Là où Ero, par Amour, tant osa,
Que Leander de nuiët elle espousa.

I'oy Leander desia noüier, ce semble,
Et flamboyer le flambeau tout ensemble:
Flambeau luisant, annonçant la nouvelle
De seure amour, & qui d'Ero la belle
Toute la nuiët la feste decora.

Quand le doux fñiët des nopces savoura:
Flambeau d'amour, le signal mis expres,
Que Iuppiter devoit planter auprès
Des Astres clairs, pour le hant benefice
D'avoir si bien de nuiët fait son office,
Et le nommer l'estoile bien-heureuse,
Favorisant toute espouse amoureuse:
Car il servit amour en ces negoces,
Et si sauva cestuy là qui aux nopces
Alla & vint par les ondes souvent
Ains que le fort & trop malheureux vent
Se fust esmeu. Vien donc, ma Muse afin
De me chanter le tout insqu'à la fin.

Qui telle fut, que par vn dur esclandre.
Elle estaignit le flambeau, & Leandre.

Seste iadis fut ville frequentee:
Vis à vis d'elle Abyde estoit plantee:
Et entre deux flotloit l'eau de la mer.
En ces deux lieux Cupido, Dieu d'aimer,
Tira de l'arc vne mesme sagette,
Rendant d'un coup à ses flammes subiette
Vne pucelle, & vn adolescent
Nommé Leandre, agreable entre cent:
Et l'autre Ero, pucelle desiamure,
Elle faisoit en Seste sa demeure:
Luy en Abyde: & furent en leurs ans
Des deux citez les deux astres luisans,
Pareils entre eux. Je te suppli', lecteur,
Quand par la mer seras nauigateur,
Fay moy ce bien (si passes là autour)
De t'enquerir d'une certaine tour,
Là où Ero (vn temps fut) demouroit,
Et des creneaux à Leandre esclairoit,
De demander mesmement te souuienne
La mer bruyant d'Abyde l'ancienne
Qui en son bruit plaint encores bien fort
De Leander & l'amour & la mort.

Mais d'où aduint, que Leander estant
En la cité Abydaine habitant,
Fut amoureux d'Ero, ieune pucelle,
Iusques à vaincre en fin le cœur d'icelle:

Ero iadis pleine de bonne grace,
Nee de riche & de gentille race,
Estoit nonnain à Venus dediee.
Et se tenoit vierge, & non mariee,
En vne tour dessus la mer assise,
Où ses parents, bien ieune, l'auoyent mise.
C'estoit, de vray, vne Venus seconde:

Mais si honteuse & chaste que le monde
 Luy desplaisoit, & tant s'en absent a,
 Qu'onc l'assemblée aux femmes ne hanta.
 Et d'avantage aux lieux iamaïs n'alloit,
 Où la ieunesse amoureuse balloit,
 Ni aux festins, ni à nopces aucunes,
 En evitant des femmes les rancunes:
 Car pour raison des beautez gracieuses
 Les femmes sont volontiers enuieuses:
 Mais humblement elle faisoit sans cesse
 Vœux, & offrande à Venus la Deesse:
 Souvent aussi alloit sacrifier
 A Cupido, pour le pacifier
 Non moins craignant sa trousses trop amere,
 Que le brandon de sa celeste mere:
 Mais pour cela ne sçent finalement
 Les traits à feu eviter nullement.

Or estois ià les mois & iours venus,
 Que Sestiens celebroyent de Venus
 La grande feste, & du bel Adonis.
 Là vindrent lors les peuples infinis,
 Qui habitoyent les petites & grandes
 Isles d'autour, tous y vindrent par bandes.
 Du fonds de Cypre à la cerimonie
 Vindrent les vns, les autres d'Hemonie.
 Femme du monde en toute Cytheree
 N'est en fauxbourg, ne cité demeuree:
 N'y eut danseur, ni autre demourant
 Dessus Liban, le mont bien odorant,
 Ne Phrygien (tant aimast le seiour)
 Qui ne courust voir la feste, ce iour.
 Tous ceux d'Abyde, aux Sestiens voisine,
 Tous iouvenceaux, qu'Amour tient en saisine,
 Y sont venus (car volontiers ils vont
 Là où l'on dit que les festes se font)

Plus pour y voir des Dames les beautez,
Que pour offrir leurs dons sur les autels.

Dedans le temple où se faisoit la feste,
Ero marchoit en grauité honneste,
Rendant par tout de sa face amiable
Vne splendeur à tous yeux agreable,
Telle blancheur au visage elle auoit,
Que Cynthia, quand leuer on la void:
Car sur le haut des ionès paroissoient,
Deux cercles ronds, qui vn peu rougissoient,
Comme le fonds d'une rose naïue,
Mésle de blanche & rouge couleur viue.
Vous eussiez dit ce corps tant bien formé,
Sembler vn champ de roses tout semé:
Car par dessus sa blancheur nompareille,
La vierge estoit des membres si vermeille,
Qu'en cheminant, ses habits blancs & longs
Montroyent par fois deux roses aux talons.

D'elle au surplus sortoyent bien apparentes
Graces sans nombre, & toutes differentes.
Vray est qu'en tout, trois graces nous sont peintes
Des anciens: mais ce ne sont que feintes,
Veu que d'Ero vn chacun œil friant,
Multiplioient cent graces en riant:
Si que Venus (si trop ne me desoy)
Auoit trouué nommain digne de soy.

Ainsi passant de beauté toutes celles
Qu'on est moit en son temps les plus belles,
L'humble nouice à Venus bien decente
Apparoissoit vne Venus recente:
Dont il aduint, quand ainsi se monstra,
Qu'aux tendres cœurs des ionuenceaux entra:
Et n'en fut vn, qui n'eust en son courage
Desir d'auoir Ero par mariage.
Chacun l'admire & chacun la contempez.

E I E R O. 127
Si qu'en allant çà & là par le temple,
L'œil & le cœur de tous ceux qui la virent
(Où qu'elle allast) tout le iour la suyuirent.

Et vn ieune homme entre autres estoit là,
Qui en ce poinct tout esbahi parla:
I'ay plusieurs fois veu Sparte la cité,
Lacedemone ay par tout visité,
Là où on oit, par maniere d'esbat,
Sur les beautez, chacun iour maint debat:
Mais telle fille encores n'ay-ie veüe,
Qui soit de grace & beauté si pouruenüe,
Peut estre aussi, que Venus en ces places
A fait venir quelqu'une des trois Graces.
Certes lassé de regarder ie suis,
Mais de la voir saouler ie ne me puis:
Content serois d'estre en terre bouté,
Après auoir au liët d'Ero monté:
Et Dieu du ciel estre ne voudrois mie:
L'ayant chez moy pour espouse & amie.
Helas, Venus, si c'est chose odieuse,
Que de toucher à ta religieuse:
A tout le moins avecques moy assemble
Par mariage vne qui luy ressemble.

Ainsi di: soyent maints gracieux & doux
Ieunes amants; Mais vn autre sur tous
Taisant son mal, hors du sens se iettoit,
Pour la beauté qui en la vierge estoit.
O Leander qui tant souffris, si est-ce
Qu'après auoir veu la demi Deesse,
Tu ne voulois sous l'aguillon d'aimer
Couuertement ta vie consommer:
Ainçois estant à l'improuiste atteint
Des traits chargez d'un feu qui ne s'estaint,
Tu n'eusses eu de viure patience,
Sans de la belle auoir experience.

Aux rais des yeux creut le brandon plus fort
D'amour cruel, dont par le grand effort
Impetueux de la flambe invincible
Brusloit sans fin le pauvre cœur paisible.
Aussi beauté excellente & bien née
En femme honneste & non contaminee,
Aux hommes est plus aiguë & perçante,
Que trait volant tiré de main puissante.
L'œil est la voye; & quand frappé se sent,
La playe coule & droit au cœur descend.

Si devint lors l'amant, dont ie vous conte,
Ravi, tremblant, tout honteux, & sans honte:
Du cœur trembla, honte le tenoit pris:
Ravi estoit en beauté de tel prix.
Finalement amour l'a tant dompté,
Que de honteux le rendit eshonté.

Par amour donc de soy mesmes cerchant
A n'avoir honte, il s'en alloit marchant
Tout pas à pas, & print l'audace apres
De costoyer la Vierge d'assez pres:
Puis de traners tourne de bonne grace
Ses yeux tous pleins d'amoureuse fallace:
En l'induisant par signes, sans mot dire,
A desirer la chose qu'il desire.

Incontinent qu'elle se vid aimée,
Bien aise fut se sentant estimée:
Et plusieurs fois tout bellement baissa
Sa belle face, & puis la redressa,
Guignant de l'œil Leander doucement,
Qui en son cœur fut aise grandement,
De ce qu'Ero son amour entendit,
Et l'entendant point ne se defendit.

Donques tandis que son heure opportune
Il espioit pour suyvre sa fortune,
Le clair soleil vers Occident tiroit,

Et peu à peu sa clarté retiroit:
Si que Vesper on vid de l'autre part,
Qui ià du iour tesmoignoit le depart.
Parquoy voyant le iouuenceau Leandre
De toutes parts les tenebres s'espandre,
Plus hardiment d'elle s'approcher ose.
Et luy serra les doigts plus blancs que rose,
En sousspirant: & elle, sans mot dire,
Comme en courroux sa main blanche retire.

Dés qu'il sentit aux gestes la pensee
D'Ero, en branle & demi eslancee,
De la tirer print tresbien l'aduanture
Par l'un des plis de sa riche vesture.
La destournant, & la menant adonc
A l'un des bouts du temple, grand & long:
Et elle alloit apres luy pas à pas
Tout lentement, comme ne voulant pas.
Puis de propos feminins l'a tancé,
Disant ainsi: Estes vous insensé,
Mon gentilhomme? entreprenez vous bien
D'ainsi tirer vne fille de bien?
Croyez, qu'ici fort mal vous adressez:
Allez ailleurs, & ma robe laissez,
Que n'esprouuiez, à vostre grand dommage,
L'ire & fureur de mon grand parentage.
Prier d'amour est chose defendue
Nonnain, qui s'est vierge à Venus rendue:
Et n'est loisible inuenter achoison
D'aller au liét de fille de maison.

Telle parole aux filles conuenable
Tenoit Ero à l'amant bien aimable.
Et quand Léandre eut de la vierge ouy
Le doux courroux, il fut tout resiouy.
Sentant en elle (à ceste occasion)
Les signes vrais de persuasion.

Car lors que femme à vn amant conteste,
Son contester signe d'amour atteste.

Donques apres qu'il eut de grand ardeur,
Baïsé son col, blanc, & de bonne odeur,
Desir d'amour, qui l'aguillonne & poind,
Le fit parler à sa dame en ce poinct:

Chere Venus, apres Venus la gente,
Noble Pallas, apres Pallas prudente:
Je parle ainsi, car trop grandement erre
Qui t'accompare aux femmes de la terre:
Veu que tu es, à bien te visiter
Toute semblable aux filles Iuppiter:
Bienheureux est celuy qui te planta,
Et pleine d'heur celle qui t'enfanta:
Si te suppli' entens à mes clamours,
Et pren pitié des contraintes d'amours:
Tu te dis fille à Venus consacree:
Fais donc cela qui à Venus aggree.

Vien, vien, m'amie, & d'une amour egale
Entrons tous deux en sa loy coningale:
Ce n'est pas chose aux vierges bien propice
D'administrer à Venus sacrifice:
Venus ne prend aux pucelles plaisir:
Ses vrais statuts (si tu as le desir
De les sçauoir) & ses misteres dignes
Ce sont anneaux, nopces, liëts & courtines,
Puis qu'aines donc Venus douce, & traitable,
Aime la loy d'amour tant delectable:
Et me reçois, en laissant tous ces vœux,
Pour humble serf, ou mari, si tu veux:
Serf, que pour toy Cupido a vené,
A coups de trait pour suyui & mené,
Vfant, helas, en moy de tel effort
Que fit Mercure en Hercules le fort,
Quand le mena sous sa verge doree,

Servir la Nymphé en Lydie honoree.

Las quand à moy, Venus au beau corsage,
M'a rendu tien, non Mercure le sage.

O noble vierge, il ne faut qu'on te die
D'Atalanta, la belle d'Arcadie:

Tu sçais comment en amour soulager
Ne vouloit pas le beau Meleager,
Pour demeurer tousiours vierge obstinee:

Mais, au moyen de Venus indignee,
Elle devint de luy plus amoureuse
Qu'au paravant ne luy fut rigoureuse.
Pourtant m'amie, aux choses que i'ay dites
Te faut renger, que Venus tu n'irrites.

Ainsi l'amant persuadoit de bouche
La belle Ero, encor toute farouche:
Si que les mots tant doux qu'ouys elle a,
Firent son cœur vaciller çà & là.

La vierge adonc muette devenue,
Sa veüe en terre a longuement tenue,
Cachant sa face, en laquelle luy monte
Le sang vermeil, tesmoignage de honte,
Plus cheminant pensive se monstroït,
Et sans besoing bien souvent, accoustroït
Ses vestemens, tous signes en partie
D'une pucelle à aimer conuertie.
Et silence est la promesse accordee
De toute fille ainsi persuadee.

Or sentoït ià ceste-ci les secouffes
Et aiguillons des amours aigres & douces:
Pource qu'en cœur si noble & de haut prix
Facilement le doux feu s'estoit pris:
Puis esbahie estoit d'autre costé
Du doux Leandre, & de sa grand' beauté.

Donc ce pendant qu'en la terre ses yeux
Elle eut fichez, Leander curieux,

Et plein d'amour, de voir n'estoit lassé.
Son tendre col, qu'elle tenoit baissé:
Lequel pourtant finalement leua,
Puis rougissant, ainsi dire elle va:

Ie ne croy pas, seigneur, que le pouuoir
Tu n'eusses bien d'une roche esmouuoir
Par tes deuis, qui t'a fait si sçauant
A mettre mots deceptifs en auant?

O pauvre moy! & qui t'a incité
De venir voir mon pays & cité?

Si est-ce en vain que m'as propos tenu:

Car ven qu'errant tu es & incognu,

Et qu'en toy n'a seurété ne fiance,

Comment peux-tu auoir mon alliance?

Nous ne pouuons (pour bien te l'exposer)

Publiquement tous deux nous espouser,

Pource que i'ay mes parens au contraire:

Et quand voudrois par deçà te retraindre,

En te feignant personne fugitiue,

Tu ne pourrois cacher l'amour furtiue,

Car en tous temps les langues sont amies

De faux rapports & toutes infamies:

Et ce que faire en secret on pretend,

En plein marché malebouche l'entend.

Ce neantmoins ie te pri' que ie sçache

D'où tu es né, & ton nom ne me cache:

Si quiers le mien, ne te diray de non:

Sçache de vray, qu'Ero est mon droit nom,

Et ma maison vne tour haute & droite,

Là où i'habite, en menant vie estroite,

Sans entretien de personne viuante,

Fors seulement d'une simple seruante.

Ceste grand' tour deuant Seste a son estre,

Sur creux riuage, auquel de ma fenestre

Me sont les flots de la mer apparents:

Tel fut l'aduis de mes rudes parens,
 Autres voisins autour de moy ne hantent;
 Ne ieunes gens point n'y dansent ne chantent;
 Mais sans cesser, & de iour & de nuict,
 La mer ventense à l'oreille me bruit.

Adonc Ero hontense de rechef,
 Vers son manteau baissa vn peu le chef,
 Et en couurit sa face illustre & claire,
 Pensant en soy, Ero que veux-tu faire?
 De l'autre part, Leander d'un extreme
 Desir qu'il a, consulte avec soy mesme,
 Comme il pourra deuenir si heureux,
 De paruenir au combat amoureux.

Certes amour, variable en conseil,
 Fait playe aux cœurs, puis baille l'appareil,
 Et luy, par qui sommes tous surmontez,
 Conseille ceux qu'il a pris & domptez.
 Ainsy fit-il, ainsy donna secours
 A Leander qui apres tous discours
 Triste & faisant d'un vray amant l'office,
 Va dire vn mot plein de grand artifice:

Vierge (dit-il) tant peu craintif seray
 Que l'aspre mer pour toy ie passeray,
 Fust-ce vn endroit d'innavigable gouffne:
 Voire fust l'eau boïllante en feu & soulfre:
 Ie ne crains point la mer desesperee,
 S'il faut aller en ta chambre patee:
 Et si n'auray frayeur en escoutant
 L'horrible bruit de la grand' mer flottant:
 Ains tous les soirs mouillé, sans peur ne honte
 Nageray nud en la mer Hellesponte:
 Car il y a distance assez petite
 De la cité Abydaine où i'habite,
 Iusques chez toy: fay moy, sans plus, ce tour
 De me montrer sur le haut de ta tour

Quelque lanterne ou brandon flamboyant
Deuers la nuit, afin qu'en le voyant
Je sois d'amour le nauire sans voile,
Ayant sur mer ton flambeau pour estoile:
Aussi afin qu'en le voyant, ne voye
De Bootes l'occidentale voye,
Ni Orion cruel & pluuieux,
Ne le train sec du chariot des cieux.
Qui de venir me pourroit bien garder
A ce doux port, où ie veux aborder.

Mais par sur tout (helas ma chere dame)
Si tu ne veux qu'à coup ie perde l'ame,
Pren garde aux vents, vueilles auoir le soing,
Que trop esmus n'estaignent au besoing
Le clair flambeau conducteur de ma vie.
Si au surplus de sçauoir as enuie,
Quel est mon nom, Leander ie m'appelle,
Mari d'Ero, la gracieuse & belle.

Ainsi tous deux ordonnoyent le decret
Du mariage entre eux clos & secret,
Et de garder tout l'ordre taciturne,
Seruant au faict de l'amitié nocturne,
Dont le flambeau seroit seul tesmoignage:
En promettant tout d'un mesme courage,
Elle de faire esclairer le brandon:
Luy, de se mettre en l'eau à l'abandon.

Puis confirmans la nuit des espousailles,
Par un baiser donné en fiançailles
Force leur fut (à regret & enuis)
Se separer, & rompre leurs deuis.
Si s'en alla Ero en sa tour haute:
Et Leander (afin que par sa faute
Ne s'esgarast de nuit en son retour)
Marquoit de l'œil le chemin de la tour,
Et nauigoit vers Abyde tendant.

Pensez en vous quantefois ce pendant
Ont desiré tous deux l'heure propice
D'entrer au liét d'amoureux exercice.

Or auoit ià la nuit, d'eux attendue.
Sa robe noire en l'air toute estendue,
Et les humains rendit par tout dormans,
Fors Leander le plus beau des amans,
Qui sur le bort de la mer pour nager
Attend, pied coy, le luisant messager,
De ses amours, & guette, de ce pas,
Le luminaire & feu de son trespas,
Lequel luy doit de loing monstrier par signes
Le droit chemin des nopces clandestines:

Si tost qu'Ero vid, que la nuit ombreuse
Noircie estoit d'obscurté tenebreuse,
Soigneusement, comme elle auoit promis,
A le flambeau en euidence mis,
Qui ne fut pas plus subit allumé,
Que Leander ne fust tout enflammé
Du feu d'amour: si que son cœur ravi,
Et le flambeau s'allumoit à l'enui.
Bien est-il vray, qu'oyant les sons orribles
Que font en mer ces grand's ondes terribles,
Il eut en soy frayeur de prime face,
Mais peu à peu, prenant cœur & audace,
Pour s'asseurer parloit tout seul ainsi:

Amour est dur, la mer cruelle aussi
Vn bien y a, ce n'est qu'eau en la mer,
Et dedans moy ce n'est que feu d'aimer:
Sus donc mon cœur, pren le feu de ta part,
Et ne crains l'eau, qui en la mer s'espart.
A ce coup faut qu'en amours me secondes:
Dequoy crains-tu les vagues, & les ondes?
O cœur d'amant, n'as-tu point cognoissance
Que Venus print des ondes sa naissance?

Et qu'elle a force & domination
 Dessus la mer, & sur l'affection
 Qui nous conduit? Mis à fin ce propos,
 Il desponilla ses membres bien dispos:
 Et des deux mains ses habits desliez.
 Autour du col a serrez & liez:
 Puis s'eslongnant du bort, vn peu en ça,
 D'vn saut de course en la mer se lança,
 Tirant tousiours vers la claire lanterne,
 Et tellement en la mer se gouuerne,
 Que luy tout seul, nauigant vers sa dame,
 Estoit sa nef, son passeur, & sa rame.

Ero tandis qui des creneaux esclaire:
 De son manteau couuroit la lampe claire,
 Quand s'estenoit quelque nuisible vent,
 Et la garda d'estaindre bien souuent:
 Iusques à tant que Leander passé,
 Au port de Seste arrina tout lassé:
 Et que la vierge en sa tour haute & forte
 Le fit monter: mais sçachez qu'à la porte
 Elle embrassa d'amour & d'aise pleine,
 Son cher espoux quasi tout hors d'aleine,
 Ayant encor ses blancs cheueux mouillez
 Tous degoutans, & d'escume souillez.
 Lors le mena dedans son cabinet:
 Et quand son corps eut essuyé bien net,
 D'huile rosat bien odorant l'oignit,
 Et de la mer la senteur esteignit.

En vn liét haut adonques il se couche,
 Et elle aupres, qui sa vermeille bouche
 Ouurit, ainsi parlant à son espoux,
 Auquel encor bien fort battoit le poulx:
 Amy, tu as beaucoup de travail pris,
 Plus qu'autre espoux n'en a onc entrepris:
 Amy, tu as de travail pris beaucoup,

Assez te dois contenter pour vn coup
 De l'eau sallee, & de l'odeur mauuaise
 De la marinée: or te mets à ton aise,
 Et en mon sein (cher amy qui tant vaux)
 Enseucli tes labeurs & travaux.

Leandre adonc la ceinture impollue,
 Qu'elle portoit, soudain luy a tollue
 D'autour du corps, & entrerent tous nuds
 Aux saintes loix de la douce Venus.

He! c'estoyent des nopces, mais sans dances
 C'estoit vn liēt, mais liēt sans accordances
 D'hymnes thantez: nul Poëte on n'y vid
 Qui du sacré mariage escriuit:
 Cierge benit aucun n'y fut posé,
 Pour illustrer le liēt de l'espouse:
 Là ménestriers ne sonnerent aubades:
 Là balladins ne ietterent gambades:
 Chants nuptiaux point n'y furent chantez
 Par les amis, & les deux parentez:
 Ainçois à l'heure à coucher disposée
 Silence fit le liēt de l'espousee:
 Et l'ornement, & principale cure
 De ceste feste, estoit la nuit obscure:
 Si qu'Aurora, qui le monde embellit,
 Ne vid iamais couché dedans ce liēt
 Le marié: car sans iour & sans guide,
 Tous les matins repassoit vers Abyde,
 Insatiable, & plein d'ardant desir
 De retourner au nocturne plaisir.

Quant à Ero, pour si seurement faire,
 Que ses parens ne cognussent l'affaire,
 Tousiours d'abit de nonnain se vestoit,
 Et de iour vierge, & de nuit femme estoit.

O quantefois le beau iour euidēt
 Ont souhaité descendre en Occident:

Ainsi leur grande amitié conduisoient,
Et en plaisir secret se deduisoient:
Mais peu vescu ont en ceste maniere:
Et peu iouy de l'amour mariniere:
Car dès que vint le bruineux Hyuer,
Voyci les vents tous esmeus arriuer,
Qui esbranloyent les fondemens profonds
De l'eau debile, & battoient iusqu'au fonds,
Faisans mouuoir d'orage horriblement
Toute la mer, çà & là, tellement
Que les nochers, fuyans les eaux irees,
Auoyent aux ports leurs voiles retirees.

Mais le fort vent, ne l'Hyuer, ne l'orage
N'espouuant a iamaïs ton fort courage,
O Leander: ains la lampe allumee,
Dessus la tour à l'heure accoustumee,
Te donna cœur d'entrer en la marine
Par ce dur temps, la fausse, & la maline.

Helas, Ero, de bon sens despourueüe,
Denoit l'Hyuer se passer de la venüe
De son ami, sans plus faire reluire
Le brandon prest à ses plaisirs destruire:
Mais destinee à son malheur la meine,
Si fait amour: car de son plaisir pleine,
Mit sur la tour le flambeau, sans propos,
Non plus flambeau d'amour, mais d'Atropos.

Or estoit nuict, quand les vents vehemens,
Par merueilleux & diuers soufflemens
Poussans l'un l'autre, en mer se remueuent,
Et, pestemesle, en fureur se ruerent
Sur le riuage: à celle mauuaise heure,
Le pauvre amant, que faux espoir asseure
D'aller encor aux ordinaires nopces,
Estoit porté des bruyantes & grosses
Vagues de mer: là les ondes ensemble

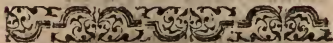
S'entrebattoyent: l'eau sallee s'assemble
 Tout en vn mont: les flots sont iusqu'aux cieux:
 La terre esmue est des vents en tous lieux
 Par leur combat: car Boreas se vire
 Contre Notus, Eurus contre Zephyre:
 Si que l'orage en mer bruyante espars
 Ineuitable estoit de toutes parts.

Leandre alors, qui maux intolerables
 Auoit souffert des ondes implacables,
 Prioit Venus de luy estre opportune:
 Prioit Tethys, se vouoit à Neptune:
 Et n'oublia de dire à Boreas,
 O Aquilon, qui tant labouré as
 Au fait d'amour pour la pucelle Attique,
 Entens à moy: mais nul Dieu aquatique
 A son prier n'a l'oreille inclinée,
 Et n'a l'amour sçeu vaincre destinée:
 Car tout rompu de ceste impetueuse
 Esmotion de la mer fluctueuse,
 Aux iambes eut les puissances debiles:
 Ses bras mouuans deuindrent immobiles,
 Et en sa gorge entrôit avec l'escume
 Grand' quantité d'eau pleine d'amertume.
 Finalement le vent par sa rudesse,
 Estaindre vint la lanterne traistresse,
 Avec la vie, & l'ardante amitié
 De Leander digne de grand' pitié.

Tandis Ero auoit ses beaux yeux verts
 Tousiours au guet, vigilans & ouuerts,
 Et lors sur pieds pleurant, pensant, resuant,
 La miserable, en sa face leuant,
 Va voir du iour la claire estoile Aurore,
 Et ne void point son cher espoux encore.
 Parquoy, estant ià estaint le flambeau,
 Deçà, delà, jettâ son œil tant beau

Sur le grand dos de la mer, pour sçauoir
 Si son ami nauigant pourra voir:
 Mais, las, si tost qu'elle eut ietté sa reuë
 Encontre bas, la pauvre despourueë
 Va voir au pied de la tour desiré:
 Contre les rocs, son ami desiré.
 Dont par fureur rompit son vestement
 Au tour du sein: puis tout subitement,
 Iettant vn cry de personne insensée,
 Du haut en bas de la tour s'est lancee.

Ainsi Ero mourut le cœur marri,
 D'auoir veu mort Leander son mari:
 Et apres mort qui amans desassemble,
 Se sont encor tous deux trouuez ensemble.



SIX SONNETS DE
 PETRARQUE, SVR LA
 mort de sa Dame
 Laure.

Voi ch'ascoltate in rime sparſe il ſuono.

V O V S qui oyez en mes rimes le ſon
 D'iceux ſouſpirs, dont mon cœur nourriſſoye,
 Lors qu'en erreur ma ieuneſſe paſſoye,
 N'eſtânt pas moy, mais bien d'autre faſon:
 De vains trauaux dont ſy rime & chanſon,
 Trouuer m'attens (mais qu'on les liſe & voye).
 Non pitié ſeule, ains excuſe en la voye,
 Où lon cognoit amour ce faux garſon.
 Si voy-ie bien maintenant, & entends
 Que long temps fus au peuple paſſetemps,
 Dont, à part moy, honte le cœur me ronge.

Ainsi le fruit de mon vain exercice
 C'est repentance, avec honte & notice,
 Que ce qui plaist au monde n'est que songe.

O passi sparsi, o pensier' vagh i e ponti.

- O pas espars! ô pensees soudaines!
 O aspre ardeur! ô memoire tenante!
 O cœur debile! ô volonté puissante!
 O vous mes yeux! non plus yeux, mais fontaines!
 O branche, honneur des vainqueurs capitaines!
 O seule enseigne aux Poëtes duisante!
 O douce erreur! qui sous vie cuisante
 Me fait aller cherchant & monts & plaines.
 O beau visage où amour met la bride!
 Et l'esperon, dont il me poinct & guide
 Comme il luy plaist, & defense y est vaine.
 O gentils cœurs, & ames amoureuses
 S'il'en fut onc! & vous ombres paoureuses
 Arrestez vous pour voir quelle est ma peine.

Chi vuol veder quantunque puo natura.

- Q V I voudra voir tout ce que peut nature,
 Contempler vienne vne qui en tous lieux
 Est vn soleil, vn soleil à mes yeux,
 Voire aux ruraux qui de vertu n'ont cure.
 Et vienne tost, car mort prend (tant est dure)
 Premier les bons, laissant les vicieux:
 Puis ceste-cy s'en va du rang des Dieux,
 Chose mortelle & belle bien peu dure.
 S'il vient à temps, verra toute beauté,
 Toute vertu, & mœurs de royauté,
 Joints en vn corps par merueilleux secret:
 Alors dira que muette est ma rime:
 Et que clarté trop grande me supprime:
 Mais si trop tarde, aura tousiours regret.

Lasciato hai morte senza Sole il mondo.

M O R T, sans soleil tu as laissé le monde,
Froid, & obscur: sans arc l'auengle archer:
Graces, beautez, prestes à trebuscher,
Moy desolé en angoisse profonde.

Bas, & bannis sont honneur & faconde:
Seul fasché suis: seul né à me fascher:
Car de vertu fis la plante arracher,
C'est la premiere, où prendrons la seconde?

Plaindre deuroyent l'air, la mer, & la terre,
Le genre humain, qui cōme anneau sans pierre
Est demeuré, ou comme vn pré sans fleurs.

Le monde l'eut, sans la cognoistre à l'heure:
Ie la cognus, qui maintenant la pleure:
Si fit le ciel, qui s'orne de mes pleurs.

Gli Angeli eletti, è l'anime beate.

L E premier iour que trespassa la belle,
Les purs esprits, les Anges precieux,
Saintes, & saints, citoyens des hauts cieux,
Tous esbahis vindrent à l'entour d'elle.

Quelle clarté, quelle beauté nouvelle,
(Ce disoyent-ils) apparoit à nos yeux?
Nous n'auons veu du monde vicieux
Monter çà haut encor vne ame telle.

Elle, contente auoir changé demeure,
Se parangonne aux Anges d'heure à heure:
Puis coup à coup derriere soy regarde,
Si ie la suy: il semble qu'elle attend:
Dont mon desir ailleurs qu'au ciel ne tend:
Car ie l'oy bien crier que trop ie tarde.

Da piu begli occhi, dal piu chiaro viso.

DE s plus beaux yeux, & du plus clair visage
 Qui onques fut, & des beaux cheueux longs,
 Qui faisoient l'or, & le soleil moins blonds.
 Du plus doux ris, & du plus doux langage.

Des bras & mains, qui eussent en seruage,
 Sans se bouger, mené les plus felons,
 De celle qui du chef iusqu'aux talons
 Sembloit diuin plus, qu'humain personnage.

Ie prenois vie. Or d'elle se consolent
 Le Roy celeste, & ses courriers qui volent,
 Me laissant nud, aueugle en ce bas estre,
 Vn seul confort attendant à mon dueil,
 C'est que là haut, elle qui sçait mon vueil,
 M'impetrera qu'avec elle puisse estre.

Epitaphe de Madame Laure.

E N petit lieu comprins vous pouuez voir
 Ce qui comprend beaucoup par renommee:
 Plume, labeur, la langue, le deuoir,
 Furent vaincus de l'Amant par l'Aymee.
 O gentille ame estant tant estimee!
 Qui te pourra louer qu'en se taisant:
 Car la parole est tousiours reprimee,
 Quand le suieët surmonte le disant.

F I N.



CLEMENT MAROT AV

ROY TRESCHRESTIEN

François premier de ce nom, sur la
traduction des Psalmes de David.

S A L V T.

I A n'est besoing, Roy qui n'aston pareil,
Me soucier, ne demander conseil
A qui ie doy dedier cest ouurage.
Car outre encor qu'en toy gist mon courage,
Tant est cest œure & Royal & chrestien,
Que de soy-mesme il se dit estre tien.
Qui as par droit de Treschrestien le nom,
Et qui es Roy, non de moindre renom
Que costuy-là, qui men du saint Esprit,
A le diter & le chanter se prit.

Certainement la grande conference
De ta hauteur, avec sa preference,
Me monstre au doigt, qu'à toy le dedier,
C'est à son poinct la chose approprier:
Car il fut Roy de prudence vestu,
Et tu es Roy tout orné de vertu:
Dieu le donna aux peuples Hebraïques,
Dieu te denoit, ce pense-ie, aux Galliques:
Il estoit Roy, des siens fort honoré,
Tu es des tiens, peu s'en faut, adoré:
Fort bien porta ses fortunes aduerses,
Fort constamment les tiennes tu renuerses:
Sçauoir voulut toutes sciences bonnes,
Et qui est celle à quoy tu ne t'adonnes?
En Dieu remit & soy & son affaire,
Tu as tresbien le semblable s'en faire:

Il eut en fin la paix par luy requise,
 Tant qui se l'as qu'en fin tu l'as acquise.
 Que diray plus? vous estes les deux Rois
 Qui au milieu des Martiaux desrois
 Auez acquis nom d'immortalité:
 Et qui durant paix & tranquillité
 L'aez acquis par sciences infuses,
 Daignans tous deux tant honorer les Muses,
 Que d'employer la mesme forte dextre
 Sceptre portant, & aux armes adextre,
 A faire escrits, qui si grande force ont,
 Qu'en rien suiets à la mort ils ne sont.
 O donques Roy, pren l'œuvre de David,
 Oeuvre plustost de Dieu qui le ravit:
 D'autant que Dieu son Apollo estoit,
 Qui luy en tram & sa Harpe mettoit.
 Le saint Esprit estoit sa Calliope,
 Son Parnassus, montagne à double crosse,
 Fut le sommet du haut ciel Cristallin:
 Finalement, son ruisseau Caballin
 De grace fut la fontaine profonde,
 Où à grands traits il but de la claire onde,
 Dont il deuint Poète en vn moment,
 Le plus profond deffous le firmament:
 Car le suiect, qui la plume en la main
 Prendre luy fit, est bien autre qu'humain.

Icy n'est pas l'auanture d'Enee,
 Ne d'Achilles la vie demenee:
 Fables n'y sont plaisantes mensongeres,
 Ne de mondains les amours trop legeres:
 Ce n'est pas cy le Poète escriuant
 Au gré du corps, à l'esprit estriuant.
 Ses vers diuins, ses chansons mesurees,
 Plaisent, sans plus, aux ames bienheurees
 Pource que là trouuent leur doux amant

Et plein d'amour, de voir n'estoit lassé,
 Son tendre col, qu'elle tenoit baissé:
 Lequel pourtant finalement leua,
 Puis rougissant, ainsi dire elle va:

Ie ne croy pas, seigneur, que le pouuoir
 Tu n'eusses bien d'une roche esmouuoir
 Par tes deuils, qui t'a fait si sçauant
 A mettre mots deceptifs en auant?

O pauvre moy! & qui t'a incité
 De venir voir mon pays & cité?

Si est-ce en vain que m'as propos tenu:

Car ven qu'errant tu es & incognu,

Et qu'en toy n'a seureté ne fiance,

Comment peux-tu auoir mon alliance?

Nous ne pouuons (pour bien te l'exposer)

Publiquement tous deux nous espouser,

Pource que i'ay mes parens au contraire:

Et quand voudrois par deçà te retraire,

En te feignant personne fugitiue,

Tune pourrois cacher l'amour furtiue,

Car en tous temps les langues sont amies

De faux rapports & toutes infamies:

Et ce que faire en secret on pretend,

En plein marché malebouche l'entend.

Ce neantmoins ie te pri' que ie sçache

D'où tu es né, & ton nom ne me cache:

Si quiers le mien, ne te diray de non:

Sçache de vray, qu'Ero est mon droit nom,

Et ma maison vne tour haute & droite,

Là où i'habite, en menant vie estroite,

Sans entretien de personne viuante,

Fors seulement d'une simple seruante.

Ceste grand' tour deuant Seste a son estre,

Sur creux riuage, auquel de ma fenestre

Me sont les flots de la mer apparents:

Tel fut l'aduis de mes rudes parens,
 Autres voisins autour de moy ne hantent;
 Ne ieunes gens point n'y dansent ne chantent:
 Mais sans cesser, & de iour & de nuict,
 La mer venteuse à l'oreille me bruit.

Adonc Ero honteuse de rechef,
 Vers son manteau baissa vn peu le chef,
 Et en couurit sa face illustre & claire;
 Pensant en soy, Ero que veux-tu faire?
 De l'autre part, Leander d'un extreme
 Desir qu'il a, consulte avec soymesme,
 Comme il pourra deuenir si heureux;
 De paruenir au combat amoureux.

Certes amour, variable en conseil,
 Fait playe aux cœurs, puis baille l'appareil,
 Et luy, par qui sommes tous surmontez,
 Conseille ceux qu'il a pris & domptez.
 Ainsy fit-il, ainsy donna secours
 A Leander qui apres tous discours
 Triste & faisant d'un vray amant l'office,
 Va dire vn mot plein de grand artifice:

Vierge (dit-il) tant peu crainctif seray
 Que l'aspre mer pour toy ie passeray,
 Fust-ce vn endroit d'innauigable gouffre:
 Voire fust l'eau boïillante en feu & soulfre:
 Ie ne crains point la mer desesperee,
 S'il faut aller en ta chambre patee:
 Et si n'auray frayeur en escoutant
 L'horrible bruit de la grand' mer flottant:
 Ains tous les soirs mouillee, sans peur ne honte
 Nageray nud en la mer Hellesponte:
 Car il y a distance assez petite
 De la cité Abydaine où i'habite,
 Iusques chez toy: fay moy, sans plus, ce tour
 De me montrer sur le haut de ta tour

Quelque lanterne ou brandon flamboyant
Deuers la nuit, afin qu'en le voyant
Je sois d'amour le nauire sans voile,
Ayant sur mer ton flambeau pour estoile:
Aussi afin qu'en le voyant, ne voye
De Bootes l'occidentale voye,
Ni Orion cruel & pluuiex,
Ne le train sec du chariot des cieux.
Qui de venir me pourroit bien garder
A ce doux port, où ie veux aborder.

Mais par sur tout (helas ma chere dame)
Si tu ne veux qu'à coup ie perde l'ame,
Pren garde aux vents, vueilles auoir le soing,
Que trop esmeus n'estaignent au besoing
Le clair flambeau conducteur de ma vie.
Si au surplus de sçauoir as enuie,
Quel est mon nom, Leander ie m'appelle,
Mari d'Ero, la gracieuse & belle.

Ainsi tous deux ordonnoient le decret
Du mariage entre eux clos & secret,
Et de garder tout l'ordre taciturne,
Seruant au faict de l'amitié nocturne,
Dont le flambeau seroit seul tesmoignage:
En promettant tout d'un mesme courage,
Elle de faire esclairer le brandon:
Luy, de se mettre en l'eau à l'abandon.

Puis confirmans la nuit des espousailles,
Par un baiser donné en fiançailles
Force leur fut (à regret & enuis)
Se separer, & rompre leurs deuis.
Si s'en alla Ero en sa tour haute:
Et Leander (afin que par sa fante
Ne s'esgarast de nuit en son retour)
Marquoit de l'œil le chemin de la tour,
Et nauigoit vers Abyde tendant.

Pensez, en vous quantefois ce pendant
Ont desiré tous deux l'heure propice
D'entrer au liét d'amoureux exercice.

Or auoit ià la nuit, d'eux attendue,
Sa robe noire en l'air toute estendue,
Et les humains rendit par tout dormans,
Fors Leander le plus beau des amans,
Qui sur le bort de la mer pour nager
Attend, pied coy, le luisant messager,
De ses amours, & guette, de ce pas,
Le luminaire & feu de son trespas,
Lequel luy doit de loing monstrier par signes
Le droit chemin des nopces clandestines:

Si tost qu'Ero vid, que la nuit ombreuse
Noircie estoit d'obscurté tenebreuse,
Soigneusement, comme elle auoit promis,
A le flambeau en euidence mis,
Qui ne fut pas plus subit allumé,
Que Leander ne fust tout enflammé
Du feu d'amour: si que son cœur rai,
Et le flambeau s'allumoit à l'enui.
Bien est-il vray, qu'oyant les sons orribles
Que font en mer ces grand's ondes terribles,
Il eut en soy frayeur de prime face,
Mais peu à peu, prenant cœur & audace,
Pour s'asseurer parloit tout seul ainsi:

Amour est dur, la mer cruelle aussi
Vn bien y a, ce n'est qu'eau en la mer,
Et dedans moy ce n'est que feu d'aimer:
Sus donc mon cœur, pren le feu de ta part,
Et ne crain l'eau, qui en la mer s'espart.
A ce coup faut qu'en amours me secondes:
Dequoy crains-tu les vagues, & les ondes?
O cœur d'amant, n'as-tu point cognoissance
Que Venuus print des ondes sa naissance?

Et qu'elle a force & domination
 Dessus la mer, & sur l'affection
 Qui nous conduit? Mis à fin ce propos,
 Il despoilla ses membres bien dispos:
 Et des deux mains ses habits desliez.
 Autour du col a serrez & liez:
 Puis s'eslongnant du bort, vn peu en sa,
 D'vn saut de course en la mer se lança,
 Tirant tousiours vers la claire lanterne,
 Et tellement en la mer se gouuerne,
 Que luy tout seul, nauigant vers sa dame,
 Estoit sa nef, son passeur, & sa rame.

Ero tandis qui des creneaux esclaire:
 De son manteau couuroit la lampe claire,
 Quand s'esleuoit quelque nuisible vent,
 Et la garda d'estaindre bien souuent:
 Iusques à tant que Leander passé,
 Au port de Seste arrina tout lassé:
 Et que la vierge en sa tour haute & forte
 Le fit monter: mais sçachez qu'à la porte
 Elle embrassa d'amour & d'aise pleine,
 Son cher espoux quasi tout hors d'aleine,
 Ayant encor ses blancs cheueux mouillez
 Tous degoutans, & d'escume souillez.
 Lors le mena dedans son cabinet:
 Et quand son corps eut essuyé bien net,
 D'huile rosat bien odorant l'oignit,
 Et de la mer la senteur esteignit.

En vn liët haut adonques il se couche,
 Et elle aupres, qui sa vermeille bouche
 Ouurit, ainsi parlant à son espoux,
 Auquel encor bien fort battoit le poulx:

Amy, tu as beaucoup de travail pris,
 Plus qu'autre espoux n'en a onc entrepris:
 Amy, tu as de travail pris beaucoup,

Assez te dois contenter pour vn coup
 De l'eau sallee, & de l'odeur mauuaise
 De la mariné: or te mets à ton aise,
 Et en mon sein (cher amy qui tant vaux)
 Enseucli tes labeurs & travaux.

Leandre adonc la ceinture impollue,
 Qu'elle portoit, soudain luy a tollue
 D'autour du corps, & entrerent tous nuds
 Aux saintes loix de la douce Venus.

Helas, c'estoyent des nopces, mais sans dances
 C'estoit vn liét, mais liét sans accordances
 D'hymnes chantez: nul Poëte on n'y vid
 Qui du sacré mariage escriuit:
 Cierge benit aucun n'y fut posé,
 Pour illustrer le liét de l'espouse:
 Là ménestriers ne sonnerent aubades:
 Là balladins ne ietterent gambades:
 Chants nuptiaux point n'y furent chantez,
 Par les amis, & les deux parentez:
 Ainçois à l'heure à coucher disposée
 Silence fit le liét de l'espousee:
 Et l'ornement, & principale cure
 De ceste feste, estoit la nuit obscure:
 Si qu'Aurora, qui le monde embellit,
 Ne vid iamais couché dedans ce liét
 Le marié: car sans iour & sans guide,
 Tous les matins repassoit vers Abyde,
 Insatiable, & plein d'ardant desir
 De retourner au nocturne plaisir.

Quant à Ero, pour si seurement faire,
 Que ses parens ne cognussent l'affaire,
 Tousiours d'abit de nonnain se vestoit,
 Et de iour vierge, & de nuit femme estoit.

O quantefois le beau iour euidant
 Ont souhaité descendre en Occident!

Ainsi leur grande amitié conduisoient,
Et en plaisir secret se deduisoient:
Mais peu vescu ont en ceste maniere:
Et peu iouy de l'amour marinier:
Car dès que vint le brumeux Hyuer,
Voyci les vents tous esmeus arriuer,
Qui esbranloyent les fondemens profonds
De l'eau debile, & battoyent iusqu'au fonds,
Faisans mouvoir d'orage horriblement
Toute la mer, ça & là, tellement
Que les nochers, fuyans les eaux irees,
Auoyent aux ports leurs voiles retirees.

Mais le fort vent, ne l'Hyuer, ne l'orage
N'espouuant a iamais ton fort courage,
O Leander: ains la lampe allumee,
Dessus la tour à l'heure acoustumee,
Te donna cœur d'entrer en la marine
Par ce dur temps, la fausse, & la maline.

Helas, Ero, de bon sens despourueü,
Deuoit l'Hyuer se passer de la venü
De son ami, sans plus faire reluire
Le brandon prest à ses plaisirs destruire:
Mais destinee à son malheur la meine,
Si fait amour car de son plaisir pleine,
Mit sur la tour le flambeau, sans propos,
Non plus flambeau d'amour, mais d'Atropos.

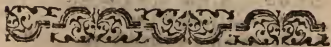
Or estoit nuict, quand les vents vehemens,
Par merueilleux & diuers soufflemens
Poussans l'un l'autre, en mer se remuent,
Et, pestemesle, en fureur se ruerent
Sur le riuage: à celle mauuaise heure,
Le pauvre amant, que faux espoir assure
D'aller encor aux ordinaires nopces,
Estoit porté des bruyantes & grosses
Vagues de mer. Là les ondes ensemble

S'entrebattoyent: l'eau sallee s'assemble
 Tout en vn mont: les flots sont iusqu'aux cieus:
 La terre esmue est des vents en tous lieux
 Par leur combat: car Boreas se vire
 Contre Notus, Eurus contre Zephyre:
 Si que l'orage en mer bruyante espars
 Ineuitable estoit de toutes parts.

Leandre alors, qui maux intolerables
 Auoit souffert des ondes implacables,
 Prioit Venus de luy estre opportune:
 Prioit Tethys, se vouoit à Neptune:
 Et n'oublia de dire à Boreas,
 O Aquilon, qui tant labouré as
 Au fait d'amour pour la pucelle Attique,
 Entens à moy: mais nul Dieu aquatique
 A son prier n'a l'oreille inclinee,
 Et n'a l'amour sçeu vaincre destinee:
 Car tout rompu de ceste impetueuse
 Esmotion de la mer fluctueuse,
 Aux iambes eut les puissances debiles:
 Ses bras mouuans deuindrent immobiles,
 Et en sa gorge entrôit avec l'escume
 Grand' quantité d'eau pleine d'amertume.
 Finalement le vent par sa rudesse,
 Estaindre vint la lanterne traistresse,
 Avec la vie, & l'ardante amitié
 De Leander digne de grand' pitié.

Tandis Ero auoit ses beaux yeux verts
 Tousiours au guet, vigilans & ouuerts,
 Et lors sur pieds pleurant, pensant, resuant,
 La miserable, en sa face leuant,
 Va voir du iour la claire estoile Aurore,
 Et ne void point son cher espoux encore.
 Parquoy, estant ià estaint le flambeau,
 Deçà, delà, jetta son œil tant beau

Sur le grand dos de la mer, pour sçauoir
 Si son ami n'auigant pourra voir:
 Mais, las, si tost qu'elle eut ietté sa reuë
 Encontre bas, la pauvre despourueë
 Va voir au pied de la tour desiré,
 Contre les rocs, son ami desiré.
 Dont par fureur rompit son vestement
 Au tour du sein: puis tout subitement,
 Iettant vn cry de personne insensee,
 Du haut en bas de la tour s'est lancee.
 Ainsi Ero mourut le cœur marri,
 D'auoir veu mort Leander son mari:
 Et apres mort qui amans desassemble,
 Se sont encor tous deux trouuez ensemble.



SIX SONNETS DE
 PETRARQUE, SVR LA
 mort de sa Dame
 Laure.

Voi ch'ascoltate in rime sparſe il ſuono.

V O V S qui oyez en mes rimes le ſon
 D'iceux ſouſpirs, dont mon cœur nourriſſoye,
 Lors qu'en erreur ma ieuneſſe paſſoye,
 N'eſtiant pas moy, mais bien d'autre façon:
 De vains trauaux dont ſy rime & chanſon,
 Traouer m'attens (mais qu'on les liſe & voye)
 Non pitie ſeule, ains excuſe en la voye,
 Où lon cognoit amour ce faux garſon.
 Si voy-ie bien maintenant, & entends
 Que long temps fus au peuple paſſetemps,
 Dont, à fault moy, honte le cœur me ronge,

Ainsi le fruit de mon vain exercice
 C'est repentance, avec honte & notice,
 Que ce qui plaist au monde n'est que songe.

O passi sparsi, o pensier' vagh i e ponti.

- O pas espars! ô pensées soudaines!
 O aspre ardeur! ô memoire tenante!
 O cœur debile! ô volonté puissante!
 O vous mes yeux! non plus yeux, mais fontaines!
 O branche, honneur des vainqueurs capitaines!
 O seule enseigne aux Poëtes duisante!
 O douce erreur! qui sous vie cuisante
 Me fait aller cherchant & monts & plaines.
 O beau visage où amour met la bride!
 Et l'esperon, dont il me poinct & guide
 Comme il luy plaist, & defense y est vaine.
 O gentils cœurs, & ames amoureuses
 S'il en fut onc! & vous ombres paoureuses
 Arrestez vous pour voir quelle est ma peine.

Chi vuol veder quantunque puo natura.

- QVI voudra voir tout ce que peut nature,
 Contempler vienne vne qui en tous lieux
 Est vn soleil, vn soleil à mes yeux,
 Voire aux ruraux qui de vertu n'ont cure.
 Et vienne tost, car mort prend (tant est dure)
 Premier les bons, laissant les vicioux:
 Puis ceste-cy s'en va du rang des Dieux,
 Chose mortelle & belle bien peu dure.
 S'il vient à temps, verra toute beauté,
 Toute vertu, & mœurs de royauté,
 Joints en vn corps par merueilleux secret:
 Alors dira que muette est ma rime:
 Et que clarté trop grande me supprime:
 Mais si trop tarde, aura tousiours regret.

Lasciato hai morte senza Sole il mondo.

M O R T, sans soleil tu as laissé le monde,
Froid, & obscur: sans arc l'auengle archer:
Graces, beautez, prestes à trebucher,
Moy desolé en angouisse profonde.

Bas, & bannis sont honneur & faconde:
Seul fasché suis: seul né à me fascher:
Car de vertu fis la plante arracher,
C'est la premiere, où prendrons la seconde?

Plaindre deuroyent l'air, la mer, & la terre,
Le genre humain, qui cōme anneau sans pierre
Est demeuré, ou comme vn pré sans fleurs.
Le monde l'eut, sans la cognoistre à l'heure:
Ie la cogus, qui maintenant la pleure:
Si fit le ciel, qui s'orne de mes pleurs.

Gli Angeli eletti, è l'anime beate.

L E premier iour que tréspassa la belle,
Les purs'esprits, les Anges precieux,
Saintes, & saints, citoyens des hauts cieux,
Tous esbahis vindrent à l'entour d'elle.

Quelle clarté, quelle beauté nouvelle,
(Cé disoyent-ils) apparoit à nos yeux?
Nous n'auons veu du monde vicieux
Monter ça haut encor vne ame telle.

Elle, contente auoir changé demeure,
Se parangonne aux Anges d'heure à heure:
Puis coup à coup derriere soy regarde,
Si ie la suy: il semble qu'elle attend:
Dont mon desir ailleurs qu'au ciel ne tend:
Car ie l'oy bien crier que trop ie tarde.

Da piu begli occhi, dal piu chiaro viso.

DE s plus beaux yeux, & du plus clair visage
Qui onques fut, & des beaux cheueux longs,
Qui faisoient l'or, & le soleil moins blonds.
Du plus doux ris, & du plus doux langage.

Des bras & mains, qui eussent en seruage,
Sans se bouger, mené les plus felons,
De celle qui du chef iusqu'aux talons
Sembloit diuin plus, qu'humain personnage.

Ie prenois vie. Or' d'elle se consolent
Le Roy celeste, & ses courriers qui volent,
Me laissant nud, auenue en ce bas estre,
Vn seul confort attendant à mon dueil,
C'est que là haut, elle qui sçait mon vneil,
M'impetrera qu'avec elle puisse estre.

Epitaphe de Madame Laure.

E N petit lieu comprins vous pouuez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommee;
Plume, labeur, la langue, le deuoir,
Furent vaincus de l'Amant par l'Aymee.
O gentille ame estant tant estimee!
Qui te pourra louer qu'en se taisant:
Car la parole est tousiours reprimée,
Quand le suiet surmonte le disant.

F I N.

Il eut en fin la paix par luy requise,
 Tant qui se l'as qu'en fin tu l'as acquise.
 Que diray plus? vous estes les deux Rois
 Qui au milieu des Martiaux desrois
 Auez acquis nom d'immortalité:
 Et qui durant paix & tranquillité
 L'auez acquis par sciences infuses,
 Daignans tous deux tant honorer les Muses,
 Que d'employer la mesme forte dextre
 Sceptre portant, & aux armes adextre,
 A faire escrits, qui si grande force ont,
 Qu'en rien suiets à la mort ils ne sont.
 O donques Roy, pren l'œuvre de David,
 O Euvre plustost de Dieu qui le ravit:
 D'autant que Dieu son Apollo estoit,
 Qui luy en train & sa Harpe mettoit.
 Le saint Esprit estoit sa Calliope,
 Son Parnassus, montagne à double croupe,
 Fut le sommet du haut ciel Cristallin:
 Finalement, son ruisseau Caballin
 De grace fut la fontaine profonde,
 Où à grands traits il but de la claire onde,
 Dont il devint Poète en vn moment,
 Le plus profond dessous le firmament:
 Car le suiect, qui la plume en la main
 Prendre luy fit, est bien autre qu'humain.

Icy n'est pas l'avanture d'Enee,
 Ne d'Achilles la vie demenee:
 Fables n'y sont plaisantes mensongeres,
 Ne de mondains les amours trop legeres:
 Ce n'est pas cy le Poète escriuant
 Au gré du corps, à l'esprit estriuant.
 Ses vers divins, ses chansons mesurees,
 Plaisent, sans plus, aux ames bienheurees
 Pource que là trouvent leur doux amant

Plus ferme & clair que nul vray diamant:
 Et que ses faits sa bonté, & son prix,
 Y sont au long recitez & compris.

Icy sont donc les louanges escrites
 Du Roy des Rois, du Dieu des exercices:
 Icy Dauid, le grand Prophete Hebrien,
 Nous chante & dit, quel est ce puissant Dieu,
 Qui de berger en grand Roy l'erigea,
 Et sa houlette en sceptre luy changea.
 Vous y orrez de Dieu la pure Loy
 Plus clair sonner qu'argent de fin alloy:
 Et y verrez, quels maux & biens aduenient
 A tous ceux-là qui la rompent & tiennent.

Icy sa voix sur les reprouuez tonne:
 Et aux esleus tout assurance donne,
 Estant aux vns aussi doux & traitable,
 Qu'aux autres est terrible & redoutable.
 Ici oit-on l'esprit de Dieu, qui crie
 Dedans Dauid, alors que Dauid prie:
 Et fait de luy, ne plus ne moins que fait
 De sa musette vn bon ioueur parfait.
 Christ y verrez, par Dauid figuré,
 Et ce qu'il a pour nos maux enduré,
 Voire mieuX peint, mille ans ains sa venue,
 Qu'apres la chose escrite & aduenue
 Ne le peindroyent (qui est cas bien estrange)
 Le tien Ianet, ne le grand Miquel l'Ange.

Qui bien y lit, à cognoistre il apprend
 Soy, & celuy qui tout void & comprend:
 Et y orra sur la harpe chanter,
 Que d'estre rien, rien ne se peut vanter:
 Et qu'il est tout en ses faits. Quant au reste,
 Fort admirable icy se manifeste,
 Soit par l'effet des grands signes monstrez
 Aux siens estans par Pharaon outrez:

Soit par le grand & merueilleux chef d'œuvre
 Du ciel vouté, qui toutes choses œuvre:
 Ou par le cours que fait l'obscur nuit,
 Et le clair iour, qui par compas la suit:
 Soit par la terre en l'air espars pendue,
 Ou par la mer autour d'elle espandue,
 Ou par le tour, qui aux deux prend naissance:
 Sur quoy il veut qu'ayons toute puissance,
 Nous apprenant à le glorifier,
 Et de quel tour nous faut en luy fier.

O gentils cœurs, & aines amoureuses,
 S'il en fut onc, quand serez languoureuses,
 D'infirmité, prison, peché, soucy,
 Perte, ou opprobre, arrestez vous icy:
 Espece n'est de tribulation,
 Qui n'ait icy sa consolation:
 C'est un iardin plein d'herbes & racines,
 Où de tous maux se trouue medecines.

Quant est de l'art aux Muses réservé,
 Homere Grec ne la mieux observé:
 Descriptions y sont propres & belles:
 D'affections, il n'en est point de telles:
 Et trouueras, Sire, que sa couronne,
 Ne celle-là qui ton chef environne,
 N'est mieux ne plus de gemmes entournee,
 Que son œuvre est de figures ornee:
 Tu trouueras le sens en estre tel,
 Qu'il rend là haut son Dauid immortel,
 Et immortel sa bas son liure: pource
 Que l'Eternel en est premiere source,
 Et volontiers toutes choses retiennent
 Le naturel du lieu dont elles viennent.

Pas ne faut donc qu'aupres de luy Horace
 Se mette en ieu, s'il ne veut perdre grace:
 Car par sus luy vole nostre Poëte,

Comme feroit l'aigle sur l'aloïette.
 Soit à escrire en beaux Lyriques vers,
 Soit à toucher la lyre en sons diuers.

N'a-il souvent au doux son de sa lyre,
 Bien appaisé de Dieu courroucé l'ire?
 N'en a-il pas souvent de ces bas lieux
 Les escoutans ravy iusques aux cieux?
 Et fait cesser de Saul la manie,
 Pendant le temps que duroit l'armonie?

Si Orpheus iadis l'eust entenduë,
 La sienne il eust à quelque arbre penduë:
 Si Arion l'eust ouy resonner,
 Plus de la sienne il n'eust voulu sonner:
 Et si Phebus vn coup l'eust escoutee,
 La sienne il eust en cent pieces boutee:
 Au moins laissé le sonner pour l'ouyr,
 Afin d'apprendre & de se resiouyr:
 En luy quittant son laurier de bon cœur,
 Comme en escrits & en armes vainqueur.

Or sont en l'air perdus les plaisans sons
 De ceste Lyre, & non pas ces chansons:
 Dieu a voulu, iusqu'icy, qu'en son temple
 Par ces beaux vers on le serue & contempte.
 Bien est-il vray, comme encores se void,
 Que la rigueur du long temps les auoit
 Rendus obscurs, & durs d'intelligence:
 Mais tout ainsi qu'avecques diligence
 Sont esclarcis, par bons esprits rusez,
 Les escriteaux des vieux fragmens rusez:
 Ainsi, ô Roy, par les diuins esprits
 Qui ont sous toy Hebreu langage appris,
 Nous sont iet ex les Psalmes en lumière,
 Clairs, & au sens de la forme premiere:
 Dont apres eux, si peu que faire seay,
 T'en ay traduit, par maniere d'essay,

Trente, sans plus, en ton noble langage,
 Te suppliant les recenoir pour gage
 Du residu, qui jà t'est consacré
 Si les voir tous il te venoit à gré.

Au Roy encores.

Puis que voulez que ie poursuyue, ô Sire,
 L'œuvre Royal du Psautier commencé,
 Et que tout cœur aimant Dieu le desire,
 D'y besongner me tien pour dispensé.
 S'en sente donc, qui voudra, offensé;
 Car ceux à qui vn tel bien ne peut plaire
 Doyuent penser, si ià ne l'ont pensé,
 Qu'en vous plaisant me plaist de leur desplaire.



AVX DAMES DE FRAN-
 CE TOVCHANT LES
 DITS PSALMES.

QUAND viendra le siecle doré
 Qu'on verra Dieu seul adoré,
 Loue, chanté, comme il l'ordonne;
 Sans qu'ailleurs sa gloire lon donne?
 Quand n'auront plus ne cours ne lieu
 Les chansons de ce petit Dieu
 A qui les peintres font des aisles?
 O vous Dames & Damoiselles
 Que Dieu fit pour estre son temple,
 Et faites, sous mauvais exemple,
 Retentir & chambres & sales
 De chansons mondaines ou sales,

Je veux ici vous presenter
 Dequoy sans offense, chanter.
 Et sçachant que point ne vous plaisent
 Chansons qui de l'amour se taisent:
 Celles qu'ici presenter i'ose
 Ne parlent certes d'autre chose:
 Ce n'est qu'amour, amour luy mesme,
 Par sa sapience supreme,
 Les composa, & l'homme vain
 N'en a esté que l'escriuain.

Amour duquel parlant ie voy,
 A fait en vous langage & voix
 Pour chanter ses hautes loüanges,
 Non point celles des Dieux estranges,
 Qui n'ont ne pouuoir, ni auen
 De faire en vous vn seul cheuen.

L'amour donc que veux que chantez
 Ne rendra vos cœurs tormentez
 Ainsi que l'autre: mais sans doute,
 Il vous remplira l'ame toute
 De ce plaisir solatioux
 Que sentent les Anges aux cieux:
 Car son esprit vous fera grace
 De venir prendre en vos cœurs place:
 Et les conuertir & muer,
 Faisant vos leures remuer,
 Et vos doigts sur les espinettes,
 Pour dire saintes chançonnettes.

O bien heureux qui voir pourra
 Fleurir le temps que lon orra
 Le laboureur à sa charrue,
 Le charetier parmi la rue,
 Et l'artisan en sa boutique,
 Auecques vn Pseume ou Cantique
 En son labour se soulager.

Heureux qui orra le berger,
 Et la bergere au bois estans,
 Faire que rochers & estangs
 Apres eux chantent la hauteur
 Du saint nom de leur Createur.

Souffrirez-vous qu'à ioye telle,
 Pluſtoſt que vous, Dieu les appelle?
 Commencez, Dames, commencez:
 Le ſiecle doré auancez,
 En chantant d'un cœur debonnaire
 Dedans ce ſaint contionnaire:
 Afin que du monde s'enuolle
 Ce Dieu inconstant d'amour folle,
 Place faiſant à l'amiable,
 Vray Dieu d'amour non variable.

F I N.

Psalmę 9.

Chantez en exultation
 Au Dieu qui habite en Sion.

D I S T I C H V M.

Definite Hebraeam iam Galli diſcere linguam
 Diſcunt Hebraei Galliqua verba loqui.

E. Paſquier au Lecteur.

Clement Marot en rendant ſon auteur,
 De ſi trespres l'a ſuyui à la trace,
 Qu'on iugeroit, tant il a bonne grace,
 Qu'il a eſté luy meſme l'inuenteur.



CINQVANTE

PSALMES DE

DAVID.

PSALME I.

Beatus vir qui non abiit.

ARGUMENT.

Ce Psalme chante, que ceux sont bien heureux, qui reiettant les mœurs & le conseil des mauuâs, s'addōnent à cognoistre & mettre à effect la Loy de Dieu: & malheureux ceux qui font au contraire.

QUI au conseil des malins n'a esté,
 Qui n'est au trac des pecheurs arresté,
 Qui des moqueurs au bāc place n'a prise:
 Mais nuict & iour la loy contemple & prise
 De l'Eternel, & en est desirieux,
 Certainement cestuy-là est heureux.
 Et si sera semblable à l'arbrisseau
 Planté au long d'un clair courant ruisseau,
 Et qui son fruiet en sa saison apporte,
 Duquel aussi la fueille ne chet morte:
 Si qu'un tel homme, & tout ce qu'il fera,
 Tousiours heureux & prospere sera.
 Pas les peruers n'auront telles vertus,
 Ainsois seront sem blables aux festus,

Et à la poudre au gré du vent chassée:
 Parquoy sera leur cause renuersee
 En iugement, & tous ces reprouuez
 Au rang des bons ne seront point trouuez:
 Car l'Eternel les iustes cognoit bien,
 Et est soigneux & d'eux & de leur bien:
 Pourtant auront felicité qui dure:
 Et pour autant qu'il n'a ne soing ne cure
 Des mal-viuans, le chemin qu'ils tiendront;
 Eux & leurs faits en ruine viendront.

PSALME II.

Quare fremuerunt gentes?

ARGUMENT.

Ici void-on, cōmēt David & son Royau-
 me sont vraye figure, & indubitable Pro-
 phetie de Iesus Christ, & de son regne.

Pourquoy font bruit et s'assemblēt les gēts,
 Quelle folie à murmurer les meins?
 Pourquoi sont tant les peuples diligents
 A mettre sus vne entrepriſe vaine?
 Bandez se font les grands Rois de la terre,
 Et les Pŕimats ont bien tant presumé,
 De conspirer & vouloir faire guerre
 Tous contre Dieu, & son Roy bien-aimé:
 Disans entr'eux, desrompon & brison
 Tous les liens dont lier nous pretendent:
 Au loing de nous ietton & mesprison
 Le ioug, lequel mettre sur nous s'attendent.
 Mais cestuy-là, qui les hauts cieux habite,
 Ne s'en fera que rire de là haut:
 Le Tout puissant de leur façon despitte.

Se moquera, car d'eux il ne luy chaut.

Lors, s'il luy plaist, parler à eux viendra

En son courroux plus qu'autre espouuantable:

Et tous ensemble estonnez, les rendra

En sa fureur terrible & redoutable.

Rois, dira-il, d'où vient ceste entreprise?

De mon vray Roy i'ay fait election:

Ie l'ay sacré, sa couronne il a prise

Sur mon tressaint & haut mont de Sion.

Et ie, qui suis le Roy qui luy ay pleu,

Raconteray sa sentence donnee:

C'est qu'il m'a dit, Tu es mon fils esleu,

Engendré t'ay ceste heureuse iournee.

Demande moy & pour ton heritage,

Subiets à toy tous peuples ie rendray:

Et ton Empire aura cest auantage,

Que iusqu'aux bords du monde l'estendray:

Verge de fer en ta main porteras,

Pour les dompter & les tenir en ferre:

Et s'il te plaist, menu les briseras,

Aussi aisé comme vn vaisseau de terre.

Maintenant donc, ô vous & Rois & Princes,

Plus entendus & sages deuenex:

Iuges aussi de terres & provinces,

Instruction à ceste heure prenez.

Du Seigneur Dieu seruiteurs rendez vous,

Craignez son ire, & luy vueillez complaire:

Et d'estre à luy vous resioüissez tous,

Ayans tousiours crainte de luy desplaire.

Faites hommage au fils qu'il vous enuoye,

Que courroucé ne soit amerement:

Afin aussi que de vie & de voye

Ne perissiez trop malheureusement:

Car tout à coup son courroux rigoureux

S'embrasera qu'on ne s'en donra garde.

O combien lors ceux-là seront heureux,
Qui se seront mis en sa sauuegarde!

P S A L M E III.

Domine quid multiplicati sunt?

A R G V M E N T .

Dauid assailli d'une grosse armee, s'estonne du commencement: puis prend vne si grande fiance en Dieu, qu'apres l'auoir imploré, il s'assure de la victoire.



Seigneur que de gens
A nuire diligens,
Qui me troublent & greuent!
Mon Dieu que d'ennemis,

Qui aux champs se sont mis,
Et contre moy s'esleuent!

Certes plusieurs i'en voy,
Qui vont disant de moy,
Sa force est abolie:
Plus ne trouue en son Dieu
Secours en aucun lieu:
Mais c'est à eux folie.

Car tu es mon tresseur
Bonclier & defenseur,
Et ma gloire esprouuee:
C'est toy, à brief parler,
Qui fais que puis aller
Haut la teste leuee.

I'ay trié de ma voix
Au Seigneur maintes fois:
Luy faisant ma complainte:
Et ne m'a repoussé,
Mais tousiours exaucé,

De sa montaigne sainte.
 Dont coucher m'en iray,
 En seurté dormiray,
 Sans crainte de mesgarde:
 Puis me resueilleray,
 Et sans peur veilleray,
 Ayant Dieu pour ma garde.
 Cent mil hommes de front
 Craindre ne me feront,
 Encor qu'ils l'entreprinsissent:
 Et que, pour m'estonner,
 Clorre & environner
 De tous costez me vinsent.
 Vien donc, declare toy
 Pour moy, mon Dieu, mon Roy:
 Qui de buffes renuerfes
 Mes ennemis mordants,
 Et qui leur rompts les dents
 En leurs bouches peruerfes.
 C'est de toy, Dieu tres haut,
 De qui attendre faut
 Vray secours & defense:
 Car sur ton peuple estends
 Tousiours en lieu & temps,
 Ta grand' beneficence.

P S A L M E I I I I.

Cum inuocarem, exaudiuit me.

A R G V M E N T.

En la conspiration d'Absalon, il inuioque
 Dieu: & reprend les Princes d'Israel,
 conspirans contre luy, les appellant à
 repentance: & conclud qu'il se trouue
 bien de se fier en Dieu.

Quand



Vand ie t'innuoke, *helas, esconte,*
 O Dieu de ma cause & raison:
 Mon cœur serré au large bonte:
 De ta pitié ne me reboute:

Mais exauce mon oraison.

Insques à quand, gens inhumaines,
 Ma gloire abbatre tâscherez?
 Insques à quand emprises vaines,
 Sans fruit, & d'abuson pleines
 Aimerez vous, & cercherez?

Sçachez puis qu'il le conuient dire,
 Que Dieu, pour son Roy graciens,
 Entre tous m'a voulu eslire:

Et si à luy crie & sousspire,
 Il m'entendra de ses hauts cieux.

Tremblez donques de telle chose,
 Sans plus contre son vucil pecher:
 Pensez en vous ce que propose
 Dessus vos lits, en chambre close,
 Et cessez de plus me fascher.

Puis offrez iuste sacrifice
 De cœur contrit, bien humblement,
 Pour repentance d'un tel vice:
 Mettant au Seigneur Dieu propice
 Vos fiances entierement.

Plusieurs gens disent, Qui sera-ce
 Qui nous fera voir force biens?
 O Seigneur, par ta sainte grace,
 Vueilles la clarté de ta face
 Esleuer sur moy & les miens.

Car plus de ioye m'est donnée
 Par ce moyen (ô Dieu treshaut)
 Que n'ont ceux qui ont grande amee
 De froment, & bonne vinee,
 D'huiles, & tout ce qu'il leur faut.

Si qu'en paix & en seurte bonne
 Coucheray & reposeray:
 Car, Seigneur, ta bonté l'ordonne:
 Et elle seule espoir me donne,
 Que seur & seul regnant seray.

P S A L M E V.

Verba mea auribus percipe.

A R G V M E N T.

Dauid en exil ayant beaucoup souffert, &
 s'attendant souffrir d'auantage par les
 flatteurs qui estoient autour de Saul,
 dresse sa priere à Dieu: puis se console,
 quand il pense que le Seigneur a tou-
 iours les mauuais en haine, & qu'il fa-
 uorise les bons.

A Vx paroles que ie veux dire
 Plaise toy l'oreille prester,
 Et à cognoistre t'arrester,
 Pourquoy mō cœur pense & sousspire,
 Souuerain Sire.

Entens à la voix trespardante
 De ma clameur, mon Dieu, mon Roy,
 Veu que tant seulement à toy
 Ma supplication presente
 L'offre & presente.

Matin deuant que iour il face
 S'il te plaist tu m'exauceras:
 Car bien matin prié seras
 De moy, leuant au ciel la face,
 Attendant grace.

Tu es le vray Dieu, qui meschance
 N'aimes point, ne malignité:

Et avec qui, en verité,
Malfaiſteurs n'auront accoitance,
Ne demourance.

Iamais le fol & temeraire
N'ose apparoir deuant tes yeux:
Car tousiours te sont odieux
Ceux qui prennent plaisir à faire
Mauuais affaire.

Ta fureur perd & extermine
Finalement tous les menteurs:
Quand aux meurdriers & decepteurs,
Celuy qui terre & ciel domine
Les abomine.

Mais moy, en la grand' bonté mainte,
Laquelle m'as fait sauouer,
Iray encore t'adorer
En ton Temple, en ta maison sainte,
Deſſous ta crainte.

Mon Dieu, guide moy & conuoie,
Par ta bonté, que ne ſois mis
Sous la main de mes ennemis:
Et dresse deuant moy ta voye,
Que ne fornoye.

Leur bouche rien de vray n'ameine,
Leur cœur est feint, faux & couuert:
Leur gosier vn ſepulchre ouuert:
De flatterie fauſſe & vaine.
Leur langue est pleine.

O Dieu, monstre leur qu'ils meſprennent:
Ce qu'ils pensent faire, deſſais:
Chasse-les, pour leurs grans meſſaits:
Car c'est contre toy qu'ils se prennent,
Tant entreprennent!

Et que tous ceux se reſioü. ſſent
Qui en toy ont eſpoir & foy:

Ioye auront sans fin deffous toy,
 Avec ceux qui ton nom cherissent,
 Et te benissent.

Car de bien faire tu es large
 A l'homme iuste, ô vray Sauueur,
 Et le couures de ta faueur,
 Tout ainsi comme d'une targe
 Espesse & large.

P S A L M E V I.

Domine, ne in furore tuo arguas me.

A R G V M E N T.

Dauid malade à l'extremité, a horreur de la mort, & desire, auant que mourir, glorifier encore le nom de Dieu: puis tout à coup se resioiit de sa conualescence & de la honte de ceux qui s'attendoient à sa mort.



E vneille pas, ô Sire,
 Me reprendre en ton ire,
 Moy, qui t'ay irrité:
 N'en ta fureur terrible

Ne punir de l'orrible
 Torment qu'ay merité.

Ains, Seigneur, vien estendre
 Sur moy ta pitié tendre,
 Car malade me sens:

Santé donques me donne,
 Car mon grand mal estonne
 Tous mes os, & mes sens.

Et mon esprit se trouble,
 Grandement, & au double,
 En extreme souci,

O Seigneur plein de grace,
Iusques à quand sera-ce
Que me lairras ainsi?
Helas, Sire, retourne:
D'entour de moy destourne
Ce merueilleux esmoy:
Certes grande est ma faute,
Mais par ta bonté haute,
De mourir garde moy.
Car en la mort cruelle
Il n'est de toy nouvelle,
Memoire, ne renom:
Qui penses-tu qui die,
Qui louë, & psalmodie
En la fosse ton nom?
Toute nuit tant travaille,
Que liët, chaliët, & paille,
En pleurs ie fay noyer:
Et en eau goute à goute
S'en va ma couche toute,
Par si fort larmoyer.
Mon œil pleurant sans cesse,
De despit & destresse,
En vn grand trouble est mis:
Il est enuieilli d'ire
De voir entour moy rire
Mes plus grands ennemis.
Sus, sus, arriere iniques:
Deslogex tyranniques,
De moy tous à la fois:
Car le Dieu debonnaire
De ma plainte ordinaire
A bien ouy la voix.
Le Seigneur en arriere
N'a point mis ma priere,

Exaucé m'a des cieux:

Receua ma demande,

Et ce que luy demande

Accordé m'a, & mieux.

Donques honteux deuiennent

Et pour vaincus se tiennent

Mes aduersaires tous:

Que chacun d'eux s'eslongne,

Subit, en grand' vergongne,

Puis que Dieu m'est si doux.

P S A L M E VI

Domine Deus meus in te speraui.

A R G V M E N T.

Il prie d'estre preserué de la grande persecution de Saul, & met en auant son innocence,requerant le Royaume à luy promis, & confusion à ses aduersaires. Finalement il chante qu'ils periront de leurs propres glaues,& en louë Dieu.

M On Dieu i'ay en toy esperance:
 Donne moy donc sauue assurance
 De tant d'ennemis inhumains,
 Et fay que ne tombe en leurs mains.
 Afin que leur chef ne me grippe,
 Et ne me desrompe, & disipe,
 Ainsi qu'un Lyon deuorant,
 Sans que nul me soit secourant.
 Mon Dieu, sur qui ie me repose,
 Si i'ay commis ce qu'il propose,
 Si de luy faire ay proietté
 De ma main tour de la scheté.

Si mal pour mal i'ay voulu faire
 A cest ingrat, mais au contraire,
 Si fait ne luy ay tour d'ami,
 Quoy qu'à tort me soit ennemi.

Je veux qu'il me poursuyue en guerre,
 Qu'il m'atteigne & rue par terre,
 Soit de ma vie ruineur,
 Et mette à neant mon honneur.

Lene toy donc, lene toy Sire,
 Sur mes ennemis en ton ire:
 Veille pour moy, que ie sois mis
 Au droit lequel tu m'as promis.

A grans troupeaux le peuple vienne,
 Autour de la Maïesté tienne:
 Sois pour la cause de nous deux
 Haut esleué au milieu d'eux.

Là des peuples Dieu sera iuge:
 Et alors, mon Dieu, mon refuge,
 Iuge moy en mon equité,
 Et selon mon integrité.

La malice aux malins consume:
 Et soustien le droit & iuste homme,
 Toy iuste Dieu, qui iusqu'au fonds
 Sonde les cœurs mauvais & bons.

C'est Dieu qui est mon assurance,
 Et mon pauois: i'ay esperance,
 En luy, qui garde, & fait vainqueur
 Vn chacun qui est droit de cœur.

Dieu est le iuge veritable
 De celuy qui est equitable:
 Et de celuy semblablement,
 Qui l'irrite iournellement.

Si celuy qui tasche à me nuire
 Ne se veut changer & reduire,
 Dieu viendra son glaine aguiser,

Et bander son arc pour vser.

Desia le grand Dieu des alarmes

Luy prepare mortelles armes:

Il fait dards propres, & seruans

A poursuyure mes poursuyuans.

Et l'autre engendre chose vaine,

Ne conçoit que travail & peine,

Pour enfanter (quoy qu'il en soit)

Le rebours de ce qu'il pensoit.

A cauer vne grande fosse

Il met sollicitude grosse:

Mais en la fosse qu'il fera

Luy mesmes il trespachera.

Le mal qu'il me forge & appreste

Retournera dessus sa teste:

Brief, ie voy le mal qu'il commet

Luy descendre sur le sommet.

Dont louange au Seigneur ie donne,

Pour sa iustice droite & bonne:

Et tant que terre hanteray:

Le nom du Tres haut chanteray.

P S A L M E V I I I.

Domine, Dominus noster, quàm admirabile.

A R G V M E N T.

Aucc grande admiration Daud celebre
ici la merueilleuse puissance du Crea-
teur de toutes choses & la grande bon-
té dont il a daigné vser enuers l'hom-
me, l'ayant fait tel qu'il est.



Nostre Dieu, & Seigneur amiable:
Cōbien ton nom est grand & admirable
Par tout ce val terrestre spacieux;

Qui ta puissance esleue sous les cieux!
 En tout se void ta grand' vertu parfaite,
 Iusqu'à la bouche aux enfans qu'on alaiſte
 Et rend par là confus & abbatu
 Ton ennemy, qui nie ta vertu.

Mais quand ie voy & contemple en courage
 Tes cieux, qui sont de tes doigts haut ouurage,
 Estoiles, Lune, & Signes differents,
 Que tu as faits, & asſis en leurs rangs:

Adonc ie dy à part moy(ainsi comme
 Tout esbaly) & qu'est ce que de l'homme?
 D'auoir daigné de luy te ſouuenir,
 Et de vouloir en ton ſoing le tenir.

Tu l'as fait tel, que plus il ne luy reſte,
 Fors eſtre Dieu, car tu l'as quant au reſte,
 Abondamment de gloire enuironné,
 Remply de biens, & d'honneur couronné.

Regner le fais ſur les œuures tant belles
 De tes deux mains, comme Seigneur d'icelles,
 Tu as, de vray, ſans quelque exception,
 Mis ſous ſes pieds tout en ſubiection.

Brebis, & bœufs, & leurs peaux, & leurs laines,
 Tous les troupeaux des hauts monts et des plai-
 En general toutes beſtes cerchans (nes,
 A paſturer par les bois & les champs.

Oiſeaux de l'air, qui volent, & qui chantent,
 Poiſſons de mer, ceux qui nagent, & hantent
 Par les ſentiers de mer, grans, & petis,
 Tu les as tous à l'homme aſſuiettis.

O noſtre Dieu, & Seigneur amiable,
 Comme à bon droit eſt grand & admirable
 L'excellent bruit de ton nom precieux,
 Par tout ce val terreſtre ſpacieux!

P S A L M E IX.

*Confitebor tibi domine in toto
corde meo.*

A R G V M E N T.

C'est vn chât triomphal, par lequel Dauid rend graces à Dieu de certaine bataille qu'il gaigna, en laquelle mourut son principal ennemy (aucuns estiment que ce fut Goliath). Apres, il magnifie la Iustice de Dieu, qui venge les siens en temps & lieu.

DE tout mon cœur t'exalteray,
Seigneur, & si raconteray
Toutes tes œuvres nompareilles,
Qui sont dignes de grand'smerueilles.

En toy ie me veux resioüyr

D'autre soulas ne veux oüyr:

O Tres haut, ie veux en cantique

Celebrer ton nom autentique:

Pour ce que par ta grand' vertu,

Mon ennemy s'enfuit battu,

Desconfit de corps & courage,

Au seul regard de ton visage.

Car tu m'as esté si humain,

Que tu as pris ma cause en main:

Et t'es assis, pour mon refuge,

En chaire comme iuste Iuge.

Tu as deffait mes ennemis,

Le meschant en ruyne mis:

Pour tout iamaïs leur renommee

Tu as esteinte & consinee.

Or ça, ennemy caut & fin

As-tu mis ton emprise à fin?

As-tu rasé nos citez belles?

Leur nom est-il mort avec elles?

Non, non: le Dieu qui est là haut,
En regne qui iamaïs ne faut,
Son Trone a dressé tout propice
Pour faire raison & iustice.

Là iugera-il iustement

La terre ronde entierement,
Pesant les causes en droiture
De toute humaine creature.

E: Dieu la retraite sera

Du pauvre qu'en pourchassera:
Voire sa retraite opportune
Au plus dur temps de sa fortune,

Don: ceux qui ton nom cognoistront,
Leur assurance en toy mettront:
Car, Seigneur, qui à toy s'addonne,
Ta bonté point ne l'abandonne.

Chantez en exultation

Au Dieu qui habite en Sion:
NonceZ à gens de toutes guises
Ses œuvres grandes & exquisés.
Car du sang des iustes s'enquiert,
Luy en souvient, & le requiert.
Iamaïs la clameur il n'oublie
De l'affligé qui le supplie.

Seigneur Dieu, ce disois-je en moy,
Voy par pitié, que i'ay d'esmoÿ,
Par mes ennemis remplis d'ire,
Et du pas de mort me retire:

Afin qu'au milieu de l'enclos

De Sion i'annonce ton loz:
Et demenant resjouissance,
D'estre recoux par ta puissance,

Incontinent le malheureux

Sont cheus au piege fait par eux:
 Leur pied mesme s'est venu prendre
 Au filé qu'ils ont osé tendre.

Ainsi est cognu l'immortel,
 D'auoir fait vn iugement tel,
 Que l'inique a senly l'outrage,
 Et le mal de son propre ourage.
 Croyez que tousiours les meschans
 S'en iront à bas trebuschans,
 Et toutes ces gens insensees,
 Qui n'ont point Dieu en leurs pensees.

Mais l'homme pauvre humilié,
 Ne sera iamais oublié:
 Iamais de l'humble estant en peine
 L'esperance ne sera vaine.

Vien, Seigneur monstre ton effort,
 Que l'homme ne soit le plus fort:
 Ton pouuoir les gens venir face
 En iugement deuant ta face.

Seigneur Dieu, qui immortel es,
 Tressuillir de crainte fay-les:
 Donne leur à cognoistre, comme
 Nulli d'entr'eux n'est rien, fors qu'homme.

P S A L M E X.

Domine, vt quid recessisti longè.

A R G V M E N T.

Ce Psalme est vne priere cõtre les peruers, nuisans, & malicieux hommes, qui par dol, & par force, oppressent les bons, & les plus foibles: & y son decrits, l'orgueil, & les moyens dont enuers eux vsent les mal-viuans.

Dont vient cela, Seigneur, ie te suppli'
 Que loin de nous te tiës les yeux conuerts?
 Te caches-tu pour nous mettre en oubli?

Mesmes au temps qui est dur & diuers?

Par leur orgueil sont ardans les ferveurs

A tormenter l'humble qui peu se prise:

Fay que sur eux tombe leur entreprise:

Car le malin se vante, & se fait seur,

Qu'en ses desirs n'aura aucun defaut:

Ne prisant rien que l'auare amasseur

Et mesprisant l'Eternel de là haut.

Tant est-il fier que de Dieu ne luy chaut:

Mais tout cela qu'il pense en sa memoire

C'est, Dieu n'est point, & si ne le veut croire.

Tout ce qu'il fait tend à mal sans cesser:

De sa pensee est loing ton iugement:

Tant est enflé, qu'il cuide renuerfer

Ses ennemis à soufller seulement.

En son cœur dit, d'esbranler nullement

Garde ie n'ay: car ie sçay qu'en nul aage

Ne peut tomber sur moy aucun dommage,

D'un parler feint, plein de deception,

Le faux pariure est tousiours embouché,

Dessus sa langue, avec oppression,

Desir de nuire est tousiours embusché.

Semble au brigand, qui sur les champs caché,

L'innocent tue en cauerne secrette,

Et de qui l'œil pauvre passans aguette.

Aussi l'inique ruse du tour secret

Du Lyon cant en sa taniere, helàs,

Pour attraper l'homme simple & pauvre,

Et l'engloutir quand l'a pris en ses lacs.

Il fait le doux, le marmiteux, le las:

Mais sous cela, par sa force peruerse,

Grand' quantité de pauvres gens renuerse.

Et dit encor en son cœur vicieux,
 Que Dieu ne veut la souuenance auoir
 De tout cela: & qu'il couure ses yeux,
 A celle fin de iamaïs rien n'en voir.
 Lene toy donc, Seigneur, pour y pouruoir:
 Hausse ta main dessus, ie te supplie,
 Et ceux qui sont persecutez, n'oublie.

Pourquoy irrite & contemne en ses faits
 L'homme meschant le Dieu doux & humain?
 En son cœur dit, qu'enqueste tu n'en fais:
 Mais tu vois bien son meffait inhumain:

Et voyant tout, pren les causes en main.
 Voila pourquoy s'appuye le debile
 Sur toy, qui es le support du pupille.

Brise la force, & le bras plein d'exces
 Du malfaiéteur, inique & reprouué,
 Fay de ses maux l'enqueste, & le proces,
 Plus n'en sera par toy vn seul trouué.

Lors à iamaïs, Roy de tous approuué,
 Regnera Dieu: & de sa terre sainte
 Sera la race aux iniques esteinte.

O Seigneur donc, s'il te plaist tu orras
 Ton pauvre peuple en ceste aspre saison:
 Et bon courage & espoir luy donras,
 Prestant l'oreille à son humble oraison:
 Qui est, de faire aux plus petits raison,
 Droit aux foulez: si que l'homme de terre
 Ne vienne plus leur faire peur ne guerre.

P S A L M E XL.

In Domino confido.

A R G V M E N T.

Il se complaint de ceux qui le chassoyent
 de toute la terre d'Israël. Puis chante en
 Dieu, & le iugement d'iceluy sur les
 bons & sur les mauuais.



En que du tout en Dieu mon cœur s'ap-
puye:

Je m'esbahy comment de vostre mont,
Plus tost qu'oiseau, dites q'iem'en fuye.

Vray est que l'arc les malins tendu m'ont,
Et sur la corde ont assis leurs sagettes,
Pour contre ceux, qui de cœur iuste sont,
Les descocher, iusques en leurs cachettes.
Mais on verra bien tost à neant mise
L'intention de tels malicieux,
Quell' faute aussi a le iuste commise?
Sçachez que Dieu a son Palais aux cieus:
Dessus son Throne est l'Eternel Monarque,
Là haut assis il void tout de ses yeux,
Et son regard les humains note & marque.
Tout il esprouue, & le iuste il approuue:
Mais son cœur hait qui ayme extorsion,
Et l'homme en qui violence se trouue.
Pluuoit fera feu de punition
Sur les malins soulfre chaud flamme ardante,
Vent foudroyant: voila la portion
De leur bruillage, & leur paye euidente.
Car il est iuste, & pource ayme iustice:
Tournant tousiours, par douce affection,
Vers l'homme droit son œil doux & propice.

PSALME XII.

Saluum me fâc, Domine.

A R G V M E N T .

Il parle contre les flatteurs de la cour de
Saül, qui par flatteries, dissimulation, &
arrogance, estoient molestes à cha-
cun: & prie Dieu y donner ordre.

Donne secours, Seigneur, il en est heur,
Car d'hommes droits sommes tous desueuz
Entre les fils des hommes ne demeure
Un qui ait Foy, tant font diminuez.

Certes chacun vanité, menteries,
A son prochain dit ordinairement:
Aux leures n'a l'homme que flatteries,
Et disant l'un, son cœur parle autrement.

Dieu vueille donc ces leures blandissantes
Tout à trauers, pour i amais inciser:
Pareillement ces langues arrogantes,
Qui brauement ne font que deuiser.

Qui mesmement entre eux ce propos tiennent:
Nous serons grands par nos langues, sur tous:
A nous, de droit, nos leures appartiennent,
Flatons, mentons: qui est maistre sur nous?

Pour l'affligé, pour les petits qui crient,
Dit le Seigneur, ores me leueray:
Loing les mettray des langues qui varient,
Et de leurs laqs chacun d'eux sauueray.

Certes de Dieu la parole, se treuve
Parole nette, & trespure est sa voix:
Ce n'est qu'argent affiné à l'espreue,
Argent au feu espuré par sept fois.

Toy donc Seigneur, ta promesse, & tes hommes,
Garde & maintien par ta gratuité:
Et de ces gens, dont tant molestez sommes
Deliure nous à perpetuité.

Car les malins à grandtroupe cheminent,
Deçà, delà, tout est plein d'inhumains,
Lors que d'iceux les plus meschans dominent:
Et qu'esleuez sont entre les humains.

PSALME XIII.

Vsquequo Domine obliuisceris.

A R G V M E N T.

Après plusieurs batailles perdues, il se cō-
plaint de ce que Dieu tarde tant à le se-
courir, puis le prie luy donner la ioye
de victoire obtenue.

312

*Vsques à quand as establi
Seigneur, de me mettre en oubli?
Est-ce à iamais? par combien d'aage
Destourneras-tu ton visage*

De moy, las d'angoisse rempli?

*Iusques à quand sera mon cœur,
Veillant, conseillant, practiqueur,
Et plein de souci ordinaire?
Iusques à quand mon aduersaire?
Sera-il dessus moy vainqueur?*

*Regarde moy, mon Dieu puissant,
Respon à mon cœur gemissant,
Et mes yeux troublez illumine,
Que mortel dormir ne domine
Dessus moy quasi perissant.*

*Que celuy qui guerre me fait
Ne die point, ie l'ay deffait:
Et que tous ceux qui tant me troublent,
Le plaisir qu'ils ont ne redoublent,
Par me voir trebucher de fait.*

*En toy gist tout l'esperoir de moy:
Par ton secours fay que l'esmoï
De mon cœur, en plaisir se change:
Lors à Dieu chanteray louange:
Car de chanter i'auray dequoy.*

P S A L M E X I I I I.

Dixit insipiens in corde suo.

A R G V M E N T.

Il dit que tout est plein d'infideles & Ethniques:& décrit leur entédement corrompu:puis souhaite & predit leur ruine, & la deliurance du peuple de Dieu, par eux deuoré.



*E fol malin en son cœur dit & croit
Que Dieu n'est point: & corrompt &
renuerse
Ses mœurs, sa vie: horrible faits exerce:
Pas vn tout seul ne fait rien bon ne droit,
Ni ne voudroit.*

*Dieu du haut ciel a regardé ici
Sur les humains, avecques diligence,
S'il en verroit quelcun d'intelligence,
Qui d'inuoyer la diuine merci
Fust en souci.*

*Mais, tout bien veu, a trouué que chacun
A fouruoyé, tenant chemins dammables:
Ensemble tous sont faits abominables:
Et n'est celuy qui face bien aucun,
Non iusqu'à vn.*

*N'ont-ils nuls sens, tous ces perniciens,
Qui font tout mal, & iamaïs ne se changent?
Qui comme pain mon pauvre peuple mangent,
Et d'inuoyer ne sont point soucieux
Le Dieu des cieux?*

*Certainement tous esbahis seront
Que sur le champ ils trembleront de crainte:
Car l'Eternel, par sa faueur tressaute,*

Tiendra pour ceux qui droits se trouueront,
Et l'aimeront.

Hà, malheureux, vous vous estudiez
A vous moquer de l'intention bonne,
Que l'immortel au pauvre affligé donne,
Pource qu'ils sont sur luy tous appuyez,
Et en riez.

O qui, & quand de Sion sortira,
Pour Israël secours en sa souffrance!
Quand Dieu mettra son peuple à deliurance,
De ioye adonc Israël iouira,
Iacob rira.

PSALME XV.

Domine, quis habitabit.

ARGUMENT.

Ce Psalme chante de quelles mœurs doy-
uent estre ornez les vrais citoyens des
cieux.

Qui est-ce qui conuersera
O Seigneur, en ton tabernacle:
Et qui est celuy qui sera
Si heureux, que par grace aura
Sur ton saint mont seur habitacle?

Ce sera celuy droitement

Qui va rondement en besongne:
Qui ne fait rien que iustement,
Et dont la bouche apertement
Verité en son cœur tesinoigne:

Qui par sa langue point ne fait
Rapport, qui loz d'autruy efface:
Qui à son prochain ne meffait:
Qui aussi ne souffre de fait,
Qu'opprobre à son voisin on face:

Ce sera l'homme contemnant
 Les vicioux: aussi qui prise
 Ceux qui craignent le Dieu regnant:
 Ce sera l'homme bien tenant
 (Fust-ce à son dam) la foy promise:
 Qui à vsure n'entendra:
 Et qui si bien iustice exerce,
 Que le droit d'autruyne vendra:
 Qui charier ainsi voudra:
 Craindre ne faut que iamaïs verse.

P S A L M E XVIII.

Diligam te Domine.

A R G V M E N T.

Hymne tres excellent, lequel Dauid chanta au Seigneur Dieu, apres qu'il l'eust rendu paisible & victorieux sur Saül, & sur tous ses autres ennemis. Il prophétise de Iesus Christ en la conclusion du Psalme.



Et'aimeray en toute obeyssance,
 Tant que viuray, ô mon Dieu, ma puissance:

Dieu, c'est mon roc, mon rempart haut
 & seur,

C'est ma rançon, c'est mon fort défenseur:
 En luy seul gist ma fiance parfaite,

C'est mon pouoir, mes armes, ma retraite,
 Quand ie l'exalte & prie en ferme foy,
 Soudain recoux des ennemis me voy.

Dangers de mort un iour m'environnerent,
 Et grands torrents de malins m'estonnerent,

D E D A V I D.

Y estois bien pres du sepulchre venu:
Et des filez de la mort preuenu:
Ainsi pressé soudain i' inuoque & prie
Le tout puissant, haut à mon Dieu ie crie:
Mon cry au ciel iusqu'à luy penetra,
Si que ma voix en son oreille entra.
Incontinent tremblèrent les campagnes:
Les fondemens des plus hautes montaignes
Tous esbranlez s'esmeurèrent grandement:
Car il estoit courroucé ardamment. A
En ses naseaux luy monta la fumee,
Feu aspre issoit de sa bouche allumee.
Si enflambé en son courage estoit
Qu'ardans charbons de toutes parts iettoit:
Baissa le ciel, de descendre print cure,
Ayant sous pieds vne broüee obscure:
Monté estoit sus vn esprit mouuant,
Voloit guindé sur les aisles du vent.
Et se cachoit dedans les noires nues,
Pour tabernacle autour de luy tendues.
En fin rendit, par sa grande clarté,
Ce gros amas de nuee escarté.
Gresle iettant & charbons vifs en terre,
Au ciel monté l'Eternel grand tonnerre:
L'alcitonant sa voix grosse hors mit,
Et graisle & feu sur la terre transmit:
Lang. i ses dards, rompit toutes leurs bandes:
Doubla l'esclair, leur donna frayeurs grandes.
A ta menasse, & du fort vent poussé
Par toy, Seigneur, en ce point courroucé. B
Furent canaux desnuez de leur onde,
Et descannerts les fondemens du monde.
Sa main d'en haut ioy bas me tendit,
Et hors des eaux sain & sauf me rendit:
Me recourut des puissans & haussaires

(Et plus que moy renforcez) aduersaires.

A mes dangers il preuent & preuint:

Quand il fut temps secours de Dieu me vint.

Me mit au large, & si fit entreprise

Dé me garder, car il me fauorise.

Or m'a rendu selon mon equité,

Et de mes mains selon la purité.

Car du Seigneur i'auois suyui la voye,

Ne reuolté mon cœur de luy n'auoye,

Ains tousiours eu deuant l'œil tous ses dits,

Sans reietter vn seul de ses edits:

Si qu'enuers luy entier en tout affaire

Me suis monstré, me gardant de mal faire.

Or m'a rendu selon mon equité,

Et de mes mains selon la purité.

Certes Seigneur, qui sçais telles mes œuvres,

Au bon tres bon, pur au pur, te desœuvres,

Tu es entier à qui entier sera,

Et defaillant à qui failli aura.

Les humbles viure en ta garde tu laisses,

Et les sourcils des braues tu rabbaisses:

Aussi, mon Dieu, ma lanterne allumas,

Et esclairé en tenebres tu m'as:

Par toy donnay à trauers la bataille,

Mon Dieu deuant ie sautay la muraille.

C'est l'Eternel qui entier est trouué,

Son parler est, comme au feu, espronué:

C'est vn bouclier de forte resistance,

Pour tous ceux-là qui ont en luy fiance.

Mais qui est Dieu sinon le supernel?

Où qui est fort, si ce n'est l'eternel?

De hardiesse & force il m'environne,

Et seure voye à mes emprises donne:

Mes pieds à ceux des cheureuils fait esgaux,

Pour monter lieux difficiles & hants:

Ma main par luy aux armes est apprise,
 Si que du bras vn arc d'acier ie brise.
 De ton secours l'escu m'as apporté,
 Et m'a ta dextre au besoin supporté:
Ta grand' bonté où mon espoir mettoye,
 M'a fait plus grand encor' que ie n'estoye:
 Preparer vins mon chemin sous mes pas,
 Dont mes talons glissants ne furent pas:
 Car ennemis sçeu pour suyure & atteindre,
 Et ne reuins sans du tout les esteindre:
 Durer n'ont peu, tant bien les ay secons,
 Ains à mes pieds trebucherent de coups.
Circuy m'as de belliqueuse force,
 Ployant sous moy qui m'enuahir s'efforce:
 Tu me monstras le dos des ennemis,
 Et mes haineux i'ay en ruyne mis:
 Ils ont crié, n'ont eu secours quelconques,
 Mesmes à Dieu, & ne les ouyt onques.
 Comme la poudre au vent les ay rendus,
 Et comme fange en la place estendus.
Deliuré m'as du mutin populaire,
 Et t'a pleu chef des nations me faire,
 Voire le peuple, à moy peuple incognu.
 Sous mon renom obeyr m'est venu:
 Maints estrangers, par seruite contrainte,
 M'ont fait honneur, d'obeyssance feinte:
 Maints estrangers redoutans mes efforts,
 Espouuantez, ont tremblé en leurs forts.
Vive mon Dieu, à mon sauueur soit gloire,
 Exalté soit le Dieu de ma victoire,
 Qui m'a donné pouuoir de me venger,
 Et qui sous moy les peuples fait renger:
 Me garentit qu'ennemis ne me greuent,
 M'esleue haut sur tous ceux qui s'esleuent
 Encontre moy, me deliurant à plein

De l'homme ayant le cœur d'outrage plein.
Pourtant, mon Dieu, parmi les gens estranges
Te beniray, en chantant tes loüanges.
Ce Dieu ie di, qui magnifiquement
Sauua son Roy, & qui vniquement
David son oingt traite en grande clemence,
Traitant, de mesme, à iamais sa sèmençe.

PSALME XIX.

Cæli enarrant gloriam Dei.

ARGUMENT.

Il mōstre par le merueilleux ouurage des
cieux, combien Dieu est puissant : puis
louë & exalte la Loy diuine : & en fin
prie le Seigneur qu'il le preserue de pe-
ché, afin de luy estre agreable.

Es cieux, en chacun lieu,
La puissance de Dieu
Racontent aux humains:
Ce grand entour espars,
Nonce de toutes parts
L'ouurage de ses mains.
Iour apres iour coulant,
Du Seigneur va parlant
Par longue experience:
La nuict, suruant la nuict,
Nous presche, & nous instruit
De sa grand' sapience.

Et n'y a nation
Langue, prölation,
Tant soit d'estranges lieux,
Qui n'oye bien le son,

La maniere, & façon,
 Du langage des cieux.
 Leur tour, par tout s'estend,
 Et leur propos s'entend,
 Iusques au bout du monde:
 Dieu eu eux a posé
 Palais bien composé
 Au soleil clair & munde.

Dont il sort ainsi beau
 Comme vn espoux nouveau
 De son paré pourpris:
 Semble vn grand Prince à voir,
 S'esgrayant, pour auoir
 D'vne course le prix.
 D'vn bout des cieux il part,
 Et atteint l'autre part
 En vn iour, tant est viste:
 Outreplus, n'y a rien
 En ce val terrien,
 Qui sa chaleur euite.

La tresentiere Loy
 De Dieu souverain Roy,
 Vient l'ame restaurant:
 Son tesnoignage seur,
 Sapience en douceur
 Monstre à l'humble ignorant.

D'iceluy Roy des Rois,
 Ses mandemens sont droits,
 Et ioye au cœur assignent:
 Les commandemens saints
 De Dieu, sont purs & sains,
 Et les yeux illuminent.

L'obeissance à luy
 Est vn tressaint appuy
 A perpetuité:

Dieu ne fait ingement,
Qui veritablement,
Ne soit plein d'equite.

Ces choses sont encor
Plus desirables qu'or,
Fust-ce fin or de touche:
Et en vn cœur sans fiel
Sont plus douces que miel,
Ne pain de miel en bouche.

Qui servir te voudra,
Par ces poincts, apprendra
A ne se formoyer:
Et, en les observant,
En aura le servant
Grand & riche loyer.

Mais où se trouuera
Qui ses fautes scaura
Nombrer, penser, ne dire?
Las, de tant de pechez,
Qui me sont tous cachez,
Purge moy, trescher Sire.

Aussi des grands forfaits,
Temerairement faits
Soit ton serf relasché:
Qu'ils ne regnent en moy
Si seray hors d'esmoy,
Et net de grand peché.

Ma bouche prononcer,
Ne mon cœur rien penser
Ne puisse, qui ne plaise
A toy mon defendeur,
Sauueur, & amendeur
De ma vie mauuaise.

P S A L M E X X I I.

Deus Deus meus respice in me, quare me.

A R G V M E N T.

Prophetie de Iesus Christ, en laquelle Dauid chante d'entree, la basse & honteuse deiection: puis l'exaltatiō & l'estenduē de son Royaume iusques aux fins de la terre, & la perpetuelle duree d'iceluy.

M On Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as
tu laissé
Loing de secours, d'ennuy tāt oppressé
Et loing du cry que ie t'ay adressé
En ma complainte?

De iour mon Dieu, ie t'inuoque sans feinte,
Et toutefois ne respond ta voix sainte:
De nuit aussi, & n'ay dequoy estainte
Soit ma clameur.

Helas tu es le saint & la treneur,
Et d'Israël le residant bonheur,
Là où t'a pleu que ton loz & honneur
On chante & prise.

Nos peres ont leur fiance en toy mise,
Leur confiance ils ont sur toy aysise:
Et tu les as de captifs en franchise
Toujours bontez.

A toy crians, d'ennuy furent ostez:
Esperé ont en tes saintes bontez,
Et ont receu, sans estre reboutez,
Ta grace prompte.

Mais moy ie suis vn ver qui rien ne monte,
Et non plus homme, ains des hommes la honte:
Et plus ne sers que de fable & de conte
Au peuple bas.

Chacun qui void comme ainsi tu m'abbas,
De moy se moque, & y prend ses esbats,
Me font la mouè: & puis haut & puis bas
Hochent la teste:

Puis vont disant, il s'appuye & s'arreste
Du tout sur Dieu, & luy fait sa requeste:
Dont qu'il le sauue, & que secours luy preste,
S'il l'aime tant.

S, m'as-tu mis hors du ventre, pourtant:
Causes d'esperoir tu me fus apportant,
Dés que i'estois les mammelles tetant
De ma nourrice.

Et, qui plus est, sortant de la matrice
Me recueillit ta sainte main tutrice,
Et te monstras estre mon Dieu propice
Dés que fu né.

Ne te tien donc de moy si destourné:
Car le peril m'a de pres adiourné:
Et n'est aucun par qui me soit donné
Secours ne grace.

Maint gros taureau m'environne & menace
Les gros taureaux de Basan terre grace,
Pour m'asieger m'ont suyui à la trace,
En me pressant:

Et tout ainsi qu'un lyon rauissant,
Après la proye en fureur rugissant,
Ils ont ouuert dessus moy languissant
Leur gueule gloute.

Las, ma vertu comme eau s'escoule toute,
N'ay os qui n'ait la iointure dissoulte:
Et comme cire en moy fond goutte à goutte
Mon cœur fusché.

D'humeur ie suis comme tuile asseché:
Mon palais est à ma langue attaché:
Tu m'as fait prest d'estre au tombeau couché,

Reduit en cendre.

Car circuy m'ont les chiens pour me prèdre;
La fausse troupe est venue m'offendre,
Venue elle est me transpercer, & fendre
Mes pieds & mains.

Conter ie puis mes os du plus au moins:
Ce que voyans les cruels inhumains,
Tous resiois me iettent regards maints,
Aucc risée.

Ià ma despoüille entre eux ont diuisee:
Entre eux desia ma robbe deposee
Ils ont au sort hazardeux exposee
A qui l'aura.

Seigneur, ta main donc ne s'estlongnera:
Ains par pitié, secours me donnera:
Et, s'il te plaist, elle se hastera,
Mon Dieu, ma force:

Sauue de glaiue, & de mortelle estorce
Mon ame, helas, que de perdre on s'efforce:
Deliure là, que du chien ne soit morse,
Chien enragé.

Du Leonin gosier encouragé
Deliure moy: respon à l'affligé,
Qui est par grands Licornes assiegé
Des cornes d'elles.

Si conteray à mes freres fideles
Ton nom tres haut: tes vertus immortelles
Diray parmi les assemblees belles,
Parlant ainsi:

Vous craignans Dieu, confessez-le sursi:
Fils de Iacob, exaltez sa merci:
CRAIN-le tousiours toy d'Israël aussi
La race entiere:

Car debout e'n'a l'humble en sa priere,
Ne destourné de luy sa face arriere:

S'il a crié, sa bonté singuliere
L'a exaucé.

Ainsi ton loz par moy sera haussé
En grande trouppes: & mon vœu ià dressé
Rendray, deuant le bon peuple amassé
Qui te craint, Sire.

Là mangeront les pauvres à suffire,
Benira Dieu, qui Dieu craint & desire.
O vous ceux-là, sans fin (ie le peux dire)
Vos cœurs viuront.

Celà pensant, tous se conuertiront
Les bouts du monde, & à Dieu seruiront.
Brief, toutes gens leurs genoux flechiront
En ta presence.

Car ils sçauront qu'à la diuine essence
Seule, appartient Regne & magnificence:
Dont sur les gens sera par excellence
Roy conquerant.

Gras & repens te viendront adorant:
Voire le maigre à la fosse courant,
Et dont la vie est hors de restaurant,
Te donra gloire.

Puis leurs enfans à te servir & croire
S'enclineront, & en tout territoire,
De fils en fils il sera fait memoire
Du Toutpuissant.

Tousiours viendra quelqu'un d'entre eux issant,
Lequel au peuple à l'aduenir naissant,
Ira par tout ta bonté annonçant
Sur moy notoire.

P S A L M E X X I I I.

Dominus regit me, & nihil.

A R G V M E N T.

Il chante les biens & la felicité qu'il a: &
d'une merueilleuse fiance se promet
que Dieu: duquel ce bien luy vient, le
traitera tousiours de mesmes.



On Dieu me paist sous sa puissance
haute:

C'est mon berger, de rien ie n'auray
faute:

En te Et biē seur, joignāt les beaux herbages,
Coucher me fait, me meine aux clairs rivages:
Traite ma vie en douceur tres humaine,
Et, pour son Nom, par droitz sentiers me meine
Si seurement, que quand au val viendroye
D'ombre de mort, rien de mal ne craindroye.

Car avec moy tu es à chacune heure:
Puis ta houlette & conduite m'asseur,
Tu enrichis de viures necessaires
Ma table, aux yeux de tons mes aduersaires.
Tu oings mon chef d'huiles & senteurs bonnes,
Et insqu'aux bords pleine tasse me donnes:
Voire, & feras que ceste faueur tienne,
Tant que viuray compagnie me tienne:
Si que tousiours de faire ay esperance
En la maison du Seigneur demourance.

P S A L M E X X I I I I.

Domini est terra, & plenitudo.

A R G V M E N T.

Dauid fit ce Psalme, pour le chanter quād
on ameneroit l'Arche où habitoit la
diuinité, dedans le Temple que Salo-
mon deuoit faire.

Hb iij.



A terre au Seigneur appartient,
Tout ce qu'en sa rondeur contient,
Et ceux qui habitent en elle:
Sur mer fondement luy donna,

L'enrichit, & l'enuironna

De mainte riuere tres belle.

Mais sa montagne est vn saint lieu:

Qui viendra donc au mont de Dieu?

Qui est-ce qui là tiendra place?

L'homme de mains & cœur laué,

En vanitez non esleué,

Et qui n'a iuré en fallace.

L'homme tel, Dieu le benira:

Dieu son Sauueur le munira

De misericorde & clemence.

Telle est la generation

Cerchant, cherchant d'affection

Du Dieu de Iacob la presence.

Haussez, vos testes grands portaux,

Huis eternels, tenez vous hauts,

Si entrera le Roy de gloire.

Qui est ce Roy tant glorieux?

C'est le fort Dieu victorieux,

Le plus fort qu'en guerre on peut croire.

Haussez, vos testes grands portaux,

Huis eternels, tenez vous hauts,

Si entrera le Roy de gloire.

Qui est ce Roy tant glorieux,

Le Dieu d'armes victorieux,

C'est luy qui est le Roy de gloire.

P S A L M E X X V.

Ad te Domine leuavi animam.

A R G V M E N T.

Ici l'homme pressé de ses pechez, & de la malice de ses ennemis, prie le Seigneur Dieu pour soy : & generalement pour tout le peuple.

A Toy mon Dieu mon cœur monte,
En toy mon espoir ay mis:
Fay que ie ne tombe à honte
Au gré de mes ennemis.

Honte n'auront voirement
Ceux qui dessus toy s'appuyent:
Mais bien ceux qui durement
Et sans cause les ennuyent.
Le chemin que tu nous dresse
Fay moy cognoistre, Seigneur:
De tes sentes & addresses
Vueilles moy estre enseigneur.
Achemine moy au cours
De ta verité patente,
Comme Dieu de mon secours
Où i'ay chacun iour attente.

De tes bontez te recorde,
Mets en memoire, & estens
Ceste grand' misericorde,
Dont vsé as de tout temps.
Oublie ta mauuaise
De l'ordre ieunesse mienné:
De moy, selon ta pitié,
Par ta bonté te souuienne.
Dieu est bon & veritable,
L'a esté, & le sera:

Parquoy en voye equitable
Les pecheurs raddressera.

Les humbles fera venir
A vie iuste & decencie:
Aux humbles fera tenir
L'Eternel sa droite sentie.

Bonté, seurte, souuenance,
Ce sont de Dieu les sentiers,
A ceux qui sa conuenance
Gardeut bien & volontiers.

Helàs, Seigneur tout parfait,
Pour l'amour de ton nom mesme,
Pardonne moy mon forfait,
Car c'est vn forfait extreme.

Quel homme c'est, à vray dire,
Qui en Dieu son desir a,
Du chemin qu'il doit eslire
L'Eternel l'aduertira.

A repos parmy ses biens
Viura son cœur en grand aage:
Puis auront les enfans siens
La terre pour heritage.

Dieu fait son secret pardistre
A ceux qui l'ont en honneur,
Et leur monstre et fait cognoistre
De son contract la teneur.

Quant à moy, yeux & esprits
En tout temps à Dieu ie tourne:
Car mes pieds, quand ils sont priés,
Du filé tire & destourne.

Mette donc sur moy ta veüe,
Pren de moy compas. on:
Personne suis despourueüe,
Seule, & en affliction.

La mon cœur sens empirer,

Et augmenter ses destresses,
 Là, vneille moy retirer
 De ces miennes grand's oppressés.
 Tourne à mon torment ta face,
 Voy ma peine & mon souci:
 Et tous mes pechez efface,
 Qui sont cause de icy,
 Voy mes ennemis, qui sont
 Non seulement grosse bande,
 Mais qui sur moy, certes ont
 Haine furieuse & grande.
 Preserue de leur embusche
 Ma vie, & deliure moy,
 Qu'à honte ie ne trebuche,
 Puis que j'ay espoir en toy,
 Que ma simple integrité
 (Comme à l'un des tiens) me serue,
 Et de toute aduersité
 Israël tire & conserue.

P S A L M E XXXII.

Beati quorum remissa sunt iniquitates.

Psalmus.

A R G V M E N T.

Dauid puni par maladie pour son peché,
 chante que heureux sont ceux, qui par
 leur coulpe ne tombent point en l'in-
 conuenient où il est: puis confesse son
 peché: Dieu luy pardonne. En fin en-
 horte les mauuais à bien viure, & les
 bons à se resioüir.



Bienheureux celuy, dont les commises
 Transgressions sont par grace remises!
 Duquel aussi les iniques pechez.

Deuant son Dieu sont couuerts & cachez.

O combien plein de bonheur ie repete
L'homme, à qui Dieu son peché point n'impute:
Et en l'esprit duquel n'habite point
D'hypocrisie, ne de fraude vn seul poinct.

Durant mon mal, soit que vinssse à me taire,
(Làs de crier) soit que me prinssse à braire,
Et à gémir tout le iour sans cesser:
Mes os n'ont fait que fondre & s'abbaïsser.

Car iour & nuict ta main dure ay sentie,
Par mon peché, sur moy appesantie:
Si que l'humeur de moy, ainsi traité,
Sembloit du tout secheresse d'esté.

Mais mon peché ie t'ay declaré, Sire,
Caché ne l'ay: & n'ay seu si tost dire:
Il faut à Dieu confesser mon meffait,
Que ta bonté vray pardon ne m'ait fait.

Pour ceste cause, à heure propre, & bonne
Te requerra toute sainte personne:
Et quand de maux vn deluge courroit.
D'icelle adonc approcher ne pourroit.

C'est toy qui es mon fort, & ma retraite:
C'est toy qui fais qu'ennuy mal ne me traite:
C'est toy par qui à tous coups m'est liuré
De quoy chanter, par me voir deliuré.

Viengs chacun, ie te veux faire entendre
Et te monstrier la voye où tu dois tendre,
En ayant droit l'œil dessus toy planté,
Pour t'adresser, comme expérimenté:

Ne sois semblable au cheual & la mule,
Qui n'ont en eux intelligence nulle:
Pour les garder de mordre tu refieins
Leurs dents et gueule, auecques mors & freins.

L'homme endurci sera dompté de mesmes,
Par maux sans nōbre, et par douleurs extremes

Mais qui en Dieu mettra tout son appuy,
 Par grand' douceur sera traité de luy.
 Or ayez donc de plaisir ioyssance:
 Et tous en Dieu prenez resiouyssance
 Iustes humains: menez ioye orendroit
 Chacun de vous, qui auez le cœur droit.

P S A L M E XXXII.

Exultate iusti in Domino, rectos.

A R G V M E N T .

C'est vn bel Hymne, auquel le Prophete
 inuite d'entree à celebrer le Toutpuif-
 sant: puis chante que tout est plein de sa
 bonté: recite ses merueilles: admonne-
 ste les Princes de ne se fier en leurs for-
 ces: & que Dieu assiste à ceux qui le re-
 uerent: puis inuoque sa bonté.

Resueillez vous chacun fidele,
 Menez en Dieu ioye orendroit:
 Louange est tressainte & belle
 En la bouche de l'homme droit.

Sur la douce harpe
 Pendue en escharpe
 Le Seigneur louez:
 De luths, d'espinettes,
 Saintes chansonnnettes
 A son nom iouez.
 Chantez de luy par melodie,
 Nouveau vers, nouuelle chanfon:
 Et que bien on la psalmodie,
 A haute voix, & plaisant son.
 Car ce que Dieu mande,
 Qu'il dit, & commande,

Est iuste & parfait:
 Tout ce qu'il propose,
 Qu'il fait & dispose,
 A fiance est fait.

Il ayme d'amour souveraine,
 Que droit regne & iustice ait lieu:
 Quand tout est dit, la terre est pleine
 De la grande bonté de Dieu.

Dieu par sa parole
 Forma chacun pole.
 Et ciel precieux:
 Du vent de sa bouche
 Fit ce qui attouche
 Et orne les cieux.

Il a les grand's eaux amassees
 En la mer, comme en vn vaisseau,
 Aux abyssines les a mussées
 Comme vn tresor en vn monceau.

Que la terre toute
 Ce grand Dieu redoute,
 Qui fit tout de rien:
 Qu'il n'y ait personne
 Qui ne s'en estonne,
 Au valterrien.

Car toute chose qu'il a dite
 A esté faite promptement,
 L'obeyssance aussi subite
 A esté, que le mandement.

Le conseil, l'emprise
 Des gens il debrise,
 Et met à l'enuers:
 Vaines & cassées
 Il rend les pensées
 Des peuples diuers.

Mais la diuine providence

Son conseil sçait perpetuer,
 Ce que son cœur vne fois pense,
 Dure à iamais sans se muer:

O gent bienheuree
 Qui toute asseuree,
 Pour son Dieu le tient:
 Heureux le lignage
 Que Dieu en partage
 Choisit & retient.

Le Seigneur eternal regarde
 Ici bas du plus haut des cieux:
 Dessus les humain, il prend garde,
 Et les void tous devant ses yeux.
 De son Throne stable,
 Paisible equitable,
 Ses clairs yeux aussi
 Jusqu'au fonds visitent
 Tous ceux qui habitent
 En ce monde ici.

Car luy seul, sans d'autruy puissame,
 Forma leurs cœurs, tels qu'ils les ont,
 C'est luy seul qui a cognoissance
 Quelles toutes leurs œuvres sont.
 Nombre de gens d'armes
 En assauts n'allarmes
 Ne sauuent le Roy:
 Bras ny hallebarde
 L'homme fort ne garde
 De mortel desfroy.

Celuy se trompe, qui ouïe estre
 Sauué par cheual bon & fort:
 Cen'est point par sa force adextre.
 Que l'homme eschappe vn dur effort.
 Mais l'œil de Dieu veille,
 Sur ceux, à merueille,

Qui de volonté
 Craintifs le reuerent:
 Qui aufsi esperent
 En fa grand' bonté.

Afin que leur vie il deliure,
 Quand la mort les menacera:
 Et qu'il leur donne dequoy viure
 Au temps que famine fera.

Que donques nostre ame,
 L'Eternel reclame,
 S'attendant à luy:
 Il est nostre adrefse,
 Nostre forterefse,
 Panois, & appuy.

Et par luy grand' refiouiffance
 Dedans nos cœurs toufiours auront,
 Pourueu qu'en la haute puiſſance
 De fon nom ſaint nous eſperons.

Or ta bonté grande
 Deſſus nous s'eſpande,
 Nostre Dieu & Roy,
 Tout ainſi qu'entente,
 Eſpoir & attente
 Nous auons en toy.

P S A L M E XXXVI.

Dixit iniuſtus, vt delinquat in ſemetipſo.

A R G V M E N T.

Il ſ'eſmerueille de la grande bonté de Dieu, laquelle eſt ſi eſpandue par tout, que meſmes les mauuais ſ'en ſentent: puis chante que les eſleus la ſentent ſingulierement ſur tous comme par benediction, & prie Dieu la continuer,

plus longuemēt à ceux qui le cognoissent, & le garder de la violence des mauuais, desquels il predict aussi la ruyne.

D V maling les faits vicioux
Me disent, que deuant ses yeux
N'a point de Dieu la crainte:
Car tant se plaist en son erreur,
Que l'auoir en haine & horreur
C'est bien force & contrainte.
Son parler est nuisant & fin:
Doctrine va fuyant, afin
De iamais bien ne faire:
Songe en son liēt meschanceté:
Au chemin tors est arresté:
A nul mal n'est contraire.
O Seigneur ta benignité
Touche aux cieux, & ta verité
Dresse aux nues la teste.
Tes iugemens semblent hauts monts,
Vn abyssine tes actes bons:
Tu gardes homme & beste.
O que tes graces nobles sont
Aux hommes qui confiance ont,
En l'ombre de tes aïstes!
De tes biens saoules leurs desirs,
Et au fleuve de tes plaisirs
Pour boire les appelle.
Car source de vie en toy gist:
Et ta clarté nous eslargist
Ce qu'auons de lumiere.
Continue, ô Dieu toutpuissant,
A tout cœur droit, te cognoissant,
Ta bonté constumiere.

Que le pied de l'homme inhumain
De moy n'approche, & que sa main
Ne m'esbranle ne greue.
C'est fait, les iniques cherront,
Et repoussez, trebucheront,
Sans qu'un d'eux se releue.

PSALME XXXVII.

Noli emulari in malignantibus.

ARGUMENT.

Afin que les bons ne s'esbahissent de voir
prosperer les mauuais, Dauid châte que
toutes choses viendront à souhait à
ceux qui aiment & craignent Dieu : &
que ceux qui n'en font conte (combien
qu'ils semblent florir pour quelque
temps) seront en fin desracinez.

NE sois fasché si durant ceste vie
Souuent tu vois prosperer les meschans,
Et des malins aux biens ne porte enuie:
Car en ruyne à la fin trebuschans,
Seront fauchez, comme foin, en peu d'heure,
Et seicheront comme l'herbe des champs.

En Dieu te fie, à bien faire labeure:
La terre auiras pour habitation:
Et iouyras de rente vraye & seure.
En Dieu sera ta delectation:
Et des souhaits que ton cœur vouldra faire,
Te donnera pleine fruition.

Remets en Dieu & toy & ton affaire,
En luy te fie: & il accomplira
Ce que tu veux accomplir & parfaire.
Ta prend'homme en veüe il produira.

Comme le iour, si que ta vie bonne,
 Comme vn Midy, par tout resplendira.
 Laisse Dieu faire, atten-le, & ne te donne
 Souci aucun, regret, ne desplaisir,
 Du prosperant qui à fraude s'addonne.
 Si dueil en as, vueille t'en dessaisir:
 Et de te ioindre à eux n'aye courage,
 Pour faire mal, & suyure leur desir:

Car il cherra sur les malins orage:

Mais ceux qui Dieu attendront constamment,
 Possederont la terre en heritage.

Le faux faudra, si tost, & tellement,
 Que quand sa place ira chercher & querre
 N'y trouuera la trace seulement.

Mais les benins heriteront la terre,

Et y auront, sans moleste d'autrui,
 Tout le plaisir que l'homme sçautoit querre.

Il est certain que tout mal & ennuy
 L'homme peruers au bien viuant machine,
 Et par fureur grince les dents sur luy:

Mais ce pendant la Maiesté diuine

Rid du meschant: car de ses yeux ouuerts
 Void bien venir le iour de sa ruyne.

Tirer leur glaiue on verra les peruers,
 Et bander l'arc, pour l'hüble & pauvre battre,
 Et pour les bons ruër morts à l'enuers.

Mais leur conteau sera pour les combattre,

Et percera leur cœur, tant soit-il cant:
 Verront leur arc aussi rompre & abbatre.

Certes le peu de l'homme iuste, vaut
 Mille fois mieux que la riche abondance
 Du mal viuant, tant soit esleué haut.

Car du meschant, le bras & la puissance

Seront rompus: mais le Dieu supernel
 Sera des bons tousiours la soustenance.

Il void, & sçait par vn soing paternel
 Les iours de ceux qui ont vie innocente:
 Et d'iceux est l'heritage eternel.
 Point ne seront frustrez de leur attente
 Au mauuais temps: & si seront saoulez
 Au plus longs iours de famine dolente.
 Mais les malins periront desolez:
 Et, n'aimans Dieu, s'en iront en fumee,
 Ou deuiendront, comme graissè, escoulez.
 Leur main sera d'emprunter affamee,
 Sans pouuoir rendre: & les iustes auront
 Dequoy monstrier charité enflammee:
 Car les benits de Dieu possederons
 Finalement terre pleine de graissè,
 Et les maudits en pauureté cherront.
 Dieu tous les pas du vertueux adresse,
 Et au chemin, qu'il veut suyure & tenir,
 Donne faueur, & l'vnit & le dresse.
 Si de tomber ne se peut contenir,
 D'estre froissè ne luy faut auoir crainte:
 Car Dieu viendra la main luy soustenir.
 I'ay esté ieune, & vieillesse ay attainte,
 Et n'ay point veu le iuste abandonner
 Ne ses enfans mendier par contrainte:
 Ains chacun iour ne faire que donner,
 Prestier, nourrir: & si void-on sa race
 Accroistre en heur, & en biens foisonner.
 Fuy donc le mal, suy le bien à la trace:
 Et de durer à perpetuité
 Le Seigneur Dieu, te donnera la grace:
 Car il ne perd, tant il aime equité,
 Nul de ses bons, ils ont garde eternelle:
 Mais il destruit les fils d'iniquité.
 Les bien viuans en ioye soleunelle
 Possederont la terre qui produit,

Et à jamais habiteront en elle.

Du bien viuant la bouche rien n'instruit

Que sagesse: & sa langue n'expose

Rien, qui ne soit tresiuste, & plein de fruit.

Car en son cœur la loy de Dieu repose:

Parquoy son pied ne sera point glissant,

Quelque chemin que tirer il propose.

Il est bien vray que l'inique puissant

Le iuste espie: & pour à mort le mettre,

Par tout le quiert comme vn loup rauissant:

Mais en sa main Dieu ne vouldra permettre

Qu'il soit soumis, ne le voir condamner,

Quand à iustice il se viendra sousmettre.

Dieu donc attends, vueille en luy cheminer:

Haut te mettra sur la terre seconde:

Et les malins verras exterminer.

I'ay veu l'inique enflé & craint au monde,

Qui s'estendant grand & haut, verdissoit

Comme vn laurier qui en rameaux abonde.

Puis repassant par où il florissoit,

N'y estoit plus, & le cerchay à force:

Mais ne le sceu trouuer en lieu qui soit.

Garde de nuire, à voir le droit t'efforce:

Car l'homme tel, en fin, pour son loyer

Aura repos, loing d'ennuy & diuorce:

Mais tous faudront les prompts à fornoyer:

Et des nuisans tout le dernier salaire,

Sera que Dieu les vouldra foudroyer.

Que diray plus? Dieu est le salulaire

Des bien viuans: c'est celuy qui sera

Toufiours leur force, au temps dur & cōtraire.

Les secourant, il les deliurera:

Les deliurant, garde il en vouldra faire:

Pource qu'en luy chacun d'eux espoir a.

PSALME XXXVIII.

Domine, ne in furore tuo arguas me.

A R G V M E N T.

Dauid ayant la peste, ou quelque autre vlcere en la cuisse, se plaint fort à Dieu de la vehemence de son mal, du defaut de ses amis, de la cruauté de ses ennemis:& implore l'ayde de Dieu.

I As en ta fureur aigue
Ne m'argue,
De mon fait Dieu toutpuissant:
Ton ardeur vn peu retire,

N'en ton ire

Ne me punis languissant.

Car tes flesches descochees

Sont fichees

Bien fort en moy, sans mentir:

Et as voulu dont i'endure,

Ta main dure

Dessus moy appesantir.

Je n'ay sur moy chair ne veine

Qui soit saine,

Par l'ire en quoy ie t'ay mis:

Mes os n'ont de repos ferme

Iour ne terme,

Par les maux que i'ay commis.

Car les peines de mes fautes,

Sont si hautes,

Qu'elles surmontent mon chef:

Ce m'est vn fais importable,

Qui m'accable,

Tant croit sur moy ce meschef.

Mes cicatrices puantes,
Sont fluantes
De sang de corruption:
Las, par ma sole sottie
M'est sortie
Toute ceste infection.
Tant me fait mon mal la guerre,
Que vers terre
Suis courbé totalement:
Avec triste & noire mine
Je chemine
Tout en pleurs iournellement.
Car mes cuisses, & mes aines
Sont ià pleines
Du mal dont suis tormenté:
Tellement qu'en ma chair toute
N'y a goutte
D'apparence de santé.
Je, qui souloye estre habile,
Suis debile,
Cassé de corps, pieds, & mains:
Si que la douleur forte,
Qu'au cœur porte,
Je jette cris inhumains.
Or tout ce que ie desire
Trescher Sire,
Tu le vois clair & ouuert:
Le sousspir de ma pensee
Transpercee
Ne t'est caché ne couuert.
Le cœur me bat à outrance:
Ma puissance
M'a delaisé tout perclus:
Et de mes yeux la lumiere
Constumiere,

Voire mes yeux ie n'ay plus.
Les plus grands amis que i'aye
De ma playe,
Sont vis à vis, sans grand soing:
Et, hors mis toutes reproches,
Mes plus proches
La regarde de bien loing.
Ceux qui à ma mort s'attendent,
Leurs lacs tendent:
D'autres, voulans me greuer.
Mille maux de moy recensent,
Et ne pensent
Que fraudes, pour m'acheuer.
Et ie, comme n'oyant goutte,
Les escoute:
Leur cœur ont beau descourir:
Ie suis là, comme vne souche,
Sans ma bouche,
Non plus qu'un muet, ouuirir.
Ie suis deuenu, en somme,
Comme un homme
Du tout sourd, & qui n'oit point,
Et qui n'a quand on le pique,
De replique
Dedans sa bouche un seul poinct.
Mais auecques esperance,
L'assurance
De ton bon secours i'attends:
Et ainsi, mon Dieu, mon père,
Que i'espere,
Tu me respondras à temps.
Ie le dy, & si t'en prie,
Qu'on ne rie
De mon malheureux esmoy:
Car dès qu'un peu mon pied glisse

Leur malice
 S'esjouyt du mal de moy.
 Vien donc, car ie suis en roye,
 Qu'on me voye,
 Clocher trop honteusement:
 Pource que la grand' destresse,
 Qui m'oppressé,
 Me poursuit incessamment.
 Las, à part moy, avec honte.
 Ie raconte
 Mon trop inique forfait.
 Ie resue, ie me tormenté,
 Ie lamente
 Pour le peché que i'ay fait.
 Et tandis, mes aduersaires,
 Et contraires,
 Sont rifs, & fortifiez.
 Ceux qui m'ont, sans cause aucune,
 En rancune,
 Sont crus & multipliez.
 Tous encontre moy se bandent,
 Et me rendent
 Pour le bien l'iniquité:
 Et de leur haine la source,
 Ce fut, pource
 Que ie suyuoye equité.
 Seigneur Dieu ne m'abandonne
 Moy personne
 Dechassée d'un chacun:
 Loing de moy la grace tienne
 Ne se tienne,
 D'ailleurs n'ay espoir aucun.
 Vien, & approche toy donques,
 Vien, si onques
 De tes enfans te chalut:

De me secourir te haste:
 Je me gaste,
 Seigneur Dieu de mon salut.

P S A L M E XLIII.

Deus, Deus meus, ad te.

A R G V M E N T.

Il prie estre deliuré de ceux qui auoyent
 coniuéré avec Absalon, afin qu'il puisse à
 bõ escient publier les loüanges de Dieu,
 en la sainte congregation.

Reuenge moy pren la querelle
 De moy, Seigneur, par ta merci,
 Contre la gent fausse & cruelle:
 De l'homme rempli de cautelle,
 Et en sa malice endurci
 Deliure moy aussi.

Làs mon Dieu, tu es ma puissance,
 Pourquoi t'en suis, me reboutant?
 Pourquoi permets qu'en desplaisance
 Je chemine sous la nuissance
 De mon aduersaire, qui tant
 Me va persecutant.

A ce coup ta lumiere luisse,
 Et ta foy veritable tien:
 Chacune d'elles me conduise
 En ton saint mont, & m'introduise
 Jusques au tabernacle tien,
 Avec humble maintien.

Là dedans prendray hardiesse
 D'aller de Dieu insqu'à l'autel,
 Au Dieu de ma ioye & liesse:
 Et sur la harpe chanteresse,

Confesseray qu'il n'est Dieu tel
 Que toy, Dieu immortel.
 Mon cœur pourquoy t'esbahis ores?
 Pourquoy te débats dedans moy?
 Atten le Dieu que tu adores
 Car graces luy rendray encores:
 Dont il m'aura mis hors d'esinoy,
 Comme mon Dieu & Roy.

P S A L M E X L V.

Eruſtavit cor meum verbum bonum.

A R G U M E N T.

C'est le chât nuptial de Iesus Christ & de
 son Eglise, sous la figure de Salomon &
 de sa principale femme, fille de Pharaõ.

Repos exquis fait que de mon cœur
 sorte,
 Car du Roy veux dire chāson, de sorte
 Qu'à ceste fois ma langue mieux dira,
 Qu'un scribe prompt de plume n'escrira.
 Le mieux formé tu es d'humaine race,
 En ton parler gist merueilleuse grace:
 Pourquoy Dieu fait que toute nation
 Sans fin te loüe en benediction.
 O le plus fort que rencontrer on puisse,
 Accoustre & ceins sur ta robuste cuisse
 Ton glaine aigu, qui est la resplendeur
 Et l'ornement de Royale grandeur.
 Entre en ton char, triomphe à la bonne heure
 En grand honneur: puis qu'avec toy demeure
 Verité, foy, iustice, & cœur humain,
 Voir te fera de grands choses ta main.
 Tes dards luisans, & tes sagette: belles

Poingnantes sont: les cœurs à toy rebelles
Seront au vif d'icelles transpercez,
Et deffous toy les peuples renuersez.

O Diuin Roy, ton throne venerable
C'est vn haut Throne, à iamais perdurable:
Le sceptre aussi de ton regne puissant,
C'est d'equité le sceptre florissant.

Iniquité tu hais, aimant iustice:

Pour ces raisons, Dieu, ton Seigneur propice,
Sur tes consors t'ayant le plus à gré,
D'huile de ioye odorant t'a sacré.

De tes habits les plis ne sentent qu'ambre,
Et musc, & myrrhe, en allant de ta chambre
Hors ton palais d'yoire, haut & fier,
Là où chacun te vient gratifier,
Auec toy sont filles de Roy bien nees,

De tes presents moult precieux ornees,
Et la nouuelle Espouse à ton costé;
Qui d'or d'ophir couronne sa beauté.

Escoute fille en beauté nompareille,
Entends à moy, & me preste l'oreille:
Il te conuient ton peuple familier,
Et la maison de ton pere oublier.

Car nostre Roy, nostre souverain Sire
Moult ardamment ta grand' beauté desiré:
D'oresnauant ton Seigneur il sera,
Et de toy humble obeissance aura.

Peuples de Tyr, peuples pleins de richesses,
D'honneurs & dons te feront grād's largesses,
Ce ne sera de la fille du Roy,
Sous manteau d'or, sinon tout noble arroy.

D'habits brodez richement attournee
Elle sera deuers le Roy menee
Auec le train des vierges, la suyuans,
Et de ses plus prochaines, la seruans,

Pleines de ioye, & d'ennuy exemptees,
 Au Roy seront ensemble presentees,
 Elles & toy, en triomphe & honneur,
 L'irez trouuer en son palais d'honneur.
 Ne plein donc point de laisser mere & pere:
 Car en lieu d'eux, mariage prospere
 Te produira beaux & nobles enfans,
 Que tu feras par tout Rois triomphans.
 Quant est de moy, à ton nom & ta gloire
 Feray escrits d'eternelle memoire,
 Et par lesquels les gens à l'aduenir,
 Sans fin voudront te chanter & benir,

P S A L M E XLVI.

Deus noster refugium & virtus.

A R G V M E N T.

Les bons chantent ici, quelle fiance & seureté ils ont en tous perils, ayans Dieu pour leur garde.

DEs qu'aduersité nous offense,
 Dieu nous est appuy & defense:
 Au besoing l'auons esprouné,
 Et grand secours en luy trouué.

Dont plus n'aurons crainte ne doute,
 Et deust trembler la terre toute,
 Et les montagnes abismer
 Au milieu de la haute mer.

Voire deussent les eaux profondes
 Bruire, escumer, enfler leurs ondes,
 Et par leur superbe pouuoir
 Rochers & montagnes mouuoir.

Au temps de tormente si fiere,
 Les ruisseaux de nostre riuere
 Resjouiront la grand' cité,

Lien tressaint de la Deité.
 Il est certain, qu'au milieu d'elle
 Dieu fait sa demeure eternelle:
 Rien esbranler ne la pourra,
 Car Dieu prompt secours luy donra.
 Troupes de gens sur nous coururent,
 Meus contre nous Royaumes furent,
 Du bruit des voix tout l'air fendoit,
 Et sous eux la terre fendoit:
 Mais, pour nous, en ces durs alarmes
 A esté le grand Dieu des armes,
 Le Dieu de Iacob c'est vn fort
 Pour nous, encontre tout effort.
 Venez, contemplez en vous mesmes
 Du Seigneur les actes supremes,
 Et ces lieux terrestres voyez,
 Comment il les a nettoyez:
 Il a esteint cruelle guerre,
 Par tout iusqu'aux fins de la terre,
 Brisé lances, rompu les arcs,
 Et par feu les chariots ars.
 Cessez, dit-il, & cognoissance
 Ayez de ma haute puissance,
 Dieu suis, j'ay exaltation
 Sur toute terre & nation.
 Conclusion, le Dieu des armes
 Des nostres est en tous alarmes:
 Le Dieu de Iacob c'est vn fort,
 Pour nous, encontre tout effort.

P S A L M E L.

Deus deorum dominus locutus est.

A R G V M E N T.

Il prophetise comment Dieu deuoit appeller à soy toutes nations par l'Eusagi-

Ie, & ne demander aux siens pour tous sacrifices, sinon cōfession & predicatiō de sa bonté, detestant ceux qui se vantēt d'observer sa Religiō, sans que leur cœur soit touché de zele, ne d'amour en luy.

E Dieu, le fort, l'Eternel parlera,
 Et haut & clair la terre appellera,
 De l'Orient iusques à l'Occident.
 Deuers Sion Dieu clair & euident
 Apparoistra, orné de beauté toute:
 Nostre grand Dieu viendra n'en faites doute.
 Ayant vn feu deuorant deuant luy,
 D'vn relement tourbillon circuy,
 Lors huchera & terre & ciel luisant,
 Pour iuger là tout son peuple en disant:
 Assemblez moy mes Saints, qui par fiance
 Sacrificans ont prins mon alliance.
 Et vous les cieux, direz en tout endroit
 Son iugement, car Dieu est iuge droit
 Entens mon peuple, & à toy parleray,
 Ton Dieu ie suis, rien ne te celeray:
 Par moy repris ne seras des offrandes
 Qu'en sacrifice ay voulu que me rendes.
 Ie n'ay besoing prendre en nulle saison
 Boucs de tes parcs, ne bœuf de ta maison:
 Tous animaux des bois sont de mes biens,
 Mille troupeaux en mille monts sont miens:
 Miens ie cognois les oiseaux des montaignes,
 Et Seigneur suis du bestail des campagnes.
 Si i'auois faim, ie ne t'en dirois rien:
 Car à moy est le monde, & tout son bien.
 Suis-ie mangeur de chair de gros taureaux?
 Ou boy-ie sang de boucs ou de cheureaux?

A l'Eternel loüange sacrifice,
 Au souverain rentes vœux & l'y fie:
 Inuoque moy quand oppressé seras,
 Lors t'aideray, puis honneur m'en seras.
 Aussi dira l'Eternel au meschant,
 Pourquoi vas-tu mes edits tant preschant,
 Et prens ma loy en ta bouche maligne,
 Ven que tu as en haine discipline.
 Et que mes dits iettes & ne reçois?
 Si vn larron d'avanture apperçois,
 Avec luy cours: car autant que luy vauz:
 T'accompagnant de paillards & ribaux:
 Ta bouche mets à mal & mesdisances,
 Ta langue brasse, & fraudes, & nuisances.
 Causant asbis, pour ton prochain blasmer,
 Et pour ton frere ou cousin diffamer:
 Tu fais ces maux, & ce pendant que riens
 Je ne t'en di, tu m'estimes & tiens
 Semblable à toy: mais, quoy que tard le face,
 T'en reprendray quelque iour à ta face.
 Or entendez celà, ie vous suppli,
 Vous qui mettez l'eternel en oubli,
 Que sans secours ne soyez tous deffaits:
 Sacrifiant louange, honneur me fais,
 Dit le Seigneur, & qui tien ceste voye,
 Doubter ne faut que mon salut ne voye.

P S A L M E LI.

Miserere mei Deus, secundum magnam
 misericordiam tuam.

A R G V M E N T.

Apres la mort d'Vrie, David cognoissant
 son peché, demande pardon à Dieu, &
 qu'il luy enuoye son esprit, pour le gar-

der de plus pecher : puis s'offre à instruire les autres , & prie pour Ierusalem, qui est la vraye Eglise.

Misericorde au pauvre vicieux,
Dieu tout puissant, selon ta grand clemence,
Use à ce coup de ta bonté immense,

Pour effacer mon faict pernicious.

Lave moy, Sire, & relave bien fort,
De ma commise iniquité mauuaise:
Et du peché qui m'a rendu si ord,
Me nettoyer d'eau de grace te plaise.

Car de regret mon cœur vit en esmoy,
Cognoissant, làs, ma grand' faute presente:
Et, qui pis est, mon peché se presente
Incessamment noir & laid deuant moy.

En ta presence à toy seul i'ay forfait:
Si qu'en donnant arrest pour me deffaire,
Iugé seras auoir iustement fait,
Et vaincras ceux qui diront du contraire.

Helàs, ie sçay, & si l'ay tousiours sçeu,
Qu'iniquité print avec moy naissance:
I'ay d'autre part certaine cognoissance,
Qu'avec peché ma mere m'a conçu.

Ie sçay aussi, que tu aimes, de faict,
Vraye equité dedans ma conscience:
Ce que n'ay eu, moy à qui tu as fait
Voir les secrets de ta grand' sapience.

D'hysope donc, par toy purgé seray:
Lors me verray plus net que chose nulle:

Tu laveras ma trop noire macule:
Lors en blancheur la neige passeray.

Tu me feras ioye & liesse ouyr,
Me reuelant ma grace interinee:

Dé l'Eternel, c'est vne ame dolente,
 Vn cœur souffrant, vne ame penitente:
 Ceux-là, Seigneur, ne te sont à mespris.

Traite Sion en ta benignité,
 O Seigneur Dieu: & par tout fortifie
 Ierusalem ta tres humble cité,
 Ses murs aussi en brief temps edifie.
 Adonc auras de cœurs bien disposez
 Oblations telles que tu demandes:
 Adonc les bœufs, ainsi que tu commandes,
 Sur ton autel seront mis & posez.

P S A L M E LXXII.

Deus iudicium tuum regi da.

A R G V M E N T.

Il prie que le regne de Dieu aduienne par
 I E S U S C H R I S T : prophetisant l'e-
 stendue, l'equité, felicité, & longue du-
 rée d'iceluy regne : & le tout sous la fi-
 gure de celuy de Salomon.

Es iugemens, Dieu veritable,
 Baille au Roy pour regner:
 Vueille ta iustice equitable
 Au fils du Roy donner.

Il tiendra ton peuple en iustice,
 Chassant iniquité:
 A tes pauvres sera propice
 Leur gardant equité.

Les peuples verront aux montagnes

La paix croistre & meurir,

Et par costaux & par campagnes

La iustice fleurir.

Ceux du peuple estans en destresse,

L'auront pour defenseur:
Les pauvres gardera d'opresse,
Reboutant l'opresseur.

Aussi vn chacun & chacune,
O Roy, t'honorera,
Sans fin, tant que Soleil & Lune
Au monde esclairera.

Il vient comme pluye aggreable
Tombant sur prez fauchez,
Et comme rosee amiable
Sur les terroirs sechez.

Luy regnant, floriront par voye
Les bons & gracieux,
En longue paix, tant qu'on ne voye
De Lune plus aux cieux.

De l'une mer large & profonde
Iusques à l'autre mer,
D'Eufrates, iusqu'au bout du monde,
Roy se fera nommer.

Ethiopes viendront grand erre
S'encliner devant luy,
Ses haineux baisseront la terre
À l'honneur d'iceluy.

Rois d'Isles, & de la mer creuse,
Viendront à luy presents,
Et Rois d'Arabie l'heureuse
Pour luy faire presens.

Tous autres Rois viendront sans doute,
Aluy s'humilier,
Et le voudra nation toute
Seruir & supplier.

Car deliurance il donra bonne
Au pauvre à luy pleurant,
Et au chetif, qui n'a personne
Qui luy soit secourant.

Aux calamiteux & plorables,
Sera doux & piteux
Sauuant les vies miserables
Des pauvres souffreteux.

Les gardera de violence,
Et dol pernicienx,
Ayant leur sang, par sa clemence,
Moult cher & precieux.

Chacun viura, l'or Arabique
A tous departira
Dont, sans fin, Roy tant magnifique,
Par tout on benira.

De peu de grains, force blé somme,
Les espics chacun an
Sur les monts bruiront en l'air, comme
Les arbres du Liban.

Florira la tourbe ciuile
Des bourgeois & marchands,
Multiplians dedans la ville,
Comme herbe par les champs.
Sans fin bruira le nom & gloire
De ce Roy nompareil,
De son renom sera memoire
Tant qu'y aura soleil.

Toutes nations, asseurees
Sous Roy tant valeureux,
S'en iront vantant bienheurees,
Et le diront heureux.

Dieu le Dieu des Israélites,
Qui sans secours d'aucun
Fait des merueilles non petites,
Soit loüé de chacun.

De sa gloire tres accomplie
Soit loué le renom,
Soit toute la terre remplie
Du haut loz, de son nom.

P S A L M E LXXIX.

Deus venerunt gentes in hered.

A R G V M E N T.

Il se complaint de la calamité aduenue en
Ierusalem, par Antiochus, contre lequel
il demande aussi l'aide de Dieu.

Es gens entrez sont en ton heritage,
Ils ont pollué, Seigneur, par leur outrage
Ton temple saint, Ierusalem destruite,
Si qu'en monceaux de pierres l'ont reduite.

Ils ont baillé les corps
De tes seruiteurs morts
Aux corbeaux, pour les paistre:
La chair des biens viuans
Aux animaux suyuant
Bois, & plaine champestre.

Entour la ville où fut ce dur esclandre,
Las, on a veu le sang d'iceux espandre
Ainsi comme eau ietee à l'aduenture,
Sans que viuant leur donnast sepulture.

Ceux qui nos voisins sont,
En opprobre nous ont,
Nous moquent, nous despitent:
Ores sommes blasmez
Et par ceux diffamez
Qui entour nous habitent.

Helas, Seigneur, iusques à quand sera-ce?
Nous tiendras-tu pour iamaïs hors de grace?
Ton ire, ainsi embrasée, ardra-elle
Comme vne grand' flamme perpetuelle?
Tes indignations
Españ sur nations
Qui n'ont ta cognoissance:

Ce mal viendroit appoint
Aux Royaumes qui point
N'inuoquent ta puissance.

Car ceux-là ont toute presque estainte
Du bon Iacob la posterité sainte:
Et en desert totalement tournée
La demeure à luy par toy donnée.

Las, ne nous ramentoy

• Les vieux maux contre toy
Perpetrez, à grand's sommes:
Haste toy, vienne auant
Ta bonté nous sauuant:
Car moult affligez sommes.

Affiste nous, nostre Dieu secourable.

Pour l'honneur hant de ton nom venerable,
Deliure nous, sois piteux & paisible
En nos pechez, pour ta gloire indicible.

Qu'on n'e die au milieu
Des gens, où est leur Dieu?
Ains punis leurs offenses,
Vueilles de toutes parts
Des tiens le sang espars
Venger, en nos presences.

Des prisonniers le gemissement vienne
Iusques au ciel, en la presence tierne:
Les condamnez & ceux qui ià se meurent,
Fay que viuans par ton pouuoir demeurent.

A nos voisins aussi
En leur sein endurey,
Sept fois vueille leur rendre
Le blasme & deshonneur,
Que contre toy, Seigneur,
Ont osé entreprendre.

Et nous alors, ton vray peuple & tes hommes;
Et qui troupeau de ta pasture sommes,

*Te chanterons par siècles innombrables,
De fils en fils preschaus tes faits louables.*

P S A L M E LXXXVI.

Inclina Domine aurem tuam, & exaudi me.

A R G V M E N T.

Dauid requiert à Dieu, premierement que
il le face viure sans peché : seconde-
ment qu'il l'asseure de ses ennemis, luy
donnant vie heureuse : puis raconte la
puissance & bonté de Dieu ià manife-
stee, & qu'il doit encores manifester, à
luy & aux autres.

M On Dieu, preste moy l'oreille,
Par ta bonté nompareille:
Respon moy, car plus n'en puis

Tant pauvre & affligé suis.

Garde, ie te pri', ma vie,

Car de bien faire ay enuie:

Mon Dieu, garde ton seruant,

En l'esperoir de toy viuant.

Làs, de faire te recorde

Faveur & misericorde

A moy, qui tant humblement

T'inuoque iournellement.

Et donne liesse à l'ame

Du serf, qui Seigneur te clame,

Car mon cœur, ô Dieu des Dieux,

T'esleue à toy iusqu'aux cieux.

A toy mon cœur se transporte,

Car tu es de bonne sorte,

Et à ceux plein de secours,

Qui à toy vont à recours.

Donques la priere mienne

A tes oreilles paruienne.

Entens, car il est saison,

La voix de mon oraison.

Dés qu'angoisse me tormente,

A toy ie crie & lamente,

Pource qu'à ma triste voix

Tu respons souuentefois.

Il n'est Dieu à toy semblable,

Ni à toy comparable,

Ne qui se sceust vsiter

A tes œuvres imiter.

Toute humaine creature

Qui de toy a pris facture

Viendrat glorifier,

Et ton nom magnifier.

Car tu es grand à meruelles,

Et fais choses nonpareilles,

Aussi as tu l'honneur tel

D'estre seul Dieu immortel.

Mon Dieu monstre moy tes voyes,

Afin qu'aller droit me voyes,

Et sur tout mon cœur non feint

Puisse craindre ton nom saint.

Mon Seigneur Dieu, ta hauteſſe

Ie veux celebrer sans ceſſe,

Et ton saint nom ie pretens

Glorifier en tout temps.

Car tu as, à moy indigne,

Monſtré grand' bonté benigne,

Tirant ma vie du bort

Du bas tombeau de la mort.

Mon Dieu les peruers m'assaillent,

A grand's troupes sur moy ſaillent

Et cherchent à mort me voir

Sans à toy regard auoir.

222 P S A L M E S
Mais tu es Dieu pitoyable
Prompt à merci, & ployable,
Tardif à estre irrité,
Et de grand' fidelité.


En pitié donc me regarde,
Baillè ta force & ta garde
Au foible seruiteur tien.
Et ton esclauè soustien.
Quelque bon signe me donne,
Qui mes ennemis estonne,
Quand verront que toy, Sauueur
Me presteras ta faueur.

P S A L M E X C I.

Qui habitat in adiutorio Altissimi.

A R G V M E N T.

Le Prophete chante en quelle seureté vit,
& de combien de maux est exempté ce-
luy qui d'une ferme fiance se soustinet.
du tout à Dieu.

 Vi en la garde du haut Dieu
Pour iamais se retire,
En ombre bonne & en fort lieu
Retiré se peut dire.

Conclu donc en l'entendement,
Dieu est ma garde seure,
Ma haute tour & fondement,
Sur lequel ie m'asseure.
Car du subtil lacs de chasseurs,
Et de toute l'outrance
De pestiferes oppresseurs,
Te donra deliurance.

De ses plumes couurira,
Seur seras sous son aïlle.
Sa defense te seruira
De targe & de roüelle.

Si que de nuict ne craindras point
Chose qui espouuante,
Ne dard, ne sagette qui poind
De iour en l'air volante.

N'aucune peste cheminant,
Lors qu'en tenebres sommes:
Ne mal soudain, exterminant
En plein mydi les hommes.

Quand à ta dextre il en cherroit
Mile, & mile à seneestre,
Leur mal de toy n'approcheroit,
Quelque mal que puisse estre:
Ains, sans effroy, deuant tes yeux
Tu les verras deffaire,
Regardant les pernicieux
Recevoir leur salaire.

Et tout pour auoir dit à Dieu,
Tu es la garde mienne,
Et d'auoir mis en si haut lieu
La confiance tienne.

Malheur ne te viendra cercher,
Tien-le pour chose vraye,
Et de ta maison approcher
Ne pourra nulle playe.

Car il fera commandement
A ses Anges tresdignes
De te garder songneusement,
Quelque part que chemines.

Par leurs mains seras soustenué
Afin que d'auanture
Ton pied ne choppe, & soit greué

Contre la pierre dure.

Sur Lyonceaux, & sus Aspics,

Sur Lyons pleins de rage,

Et sur Dragons, qui vont pis,

Marcheras sans dommage.

Car voyci que Dieu dit de toy,

D'ardante amour m'honore:

Garder & secourir le doy,

Car mon nom il adore.

S'il m'inuoke l'exauceray:

Aussi pour le defendre,

En mal temps avec luy seray:

A son bien veu x entendre:

Et faire de ses ans le cours

Tout à son desir croistre:

En effet, quel est mon secours

Je luy seray cognoistre.

P S A L M E C I.

Misericordiam & iudicium cantabo.

A R G V M E N T.

Dauid n'estant encores Roy paisible, promet à Dieu dès qu'il le sera, faire l'office d'un bon Prince, c'est à sçauoir, viure sàs faire tort, estre rigoureux aux mauuais, & esleuer les gens de bien.



Onloir m'est pris de mettre en escripture

Psalmes parlant de bonté & droiture,

Et si le veu x à toy mon Dieu chanter,

Et presenter.

Tenir ie veu x la voye non nuisible:

Quand tu viendras me rendre Roy paisible,

D'un cœur tout pur conduiray ma maison,
Avec raison.

Rien de mauuais y voir n'auray enuie:
Car ie hay trop les meschans & leur vie,
Un seu l d'entr'eux autour de moy adioint
Ne sera point.

Tout cœur ayant pensèe desloyale
Deslogera hors de ma cour Royale:
Et le nuisant n'y sera bien venu,
Non pas cognu.

Qui par mesdire, à part son prochain greue,
Qui a cœur gros, & les sourcils esleue,
L'un mettray bas, l'autre souffrir pour vray,
Ie ne pourray.

Mes yeux seront fort diligents à querre
Les habitans fideles de la terre,
Pour estre à moy: Qui droite voye ira,
Me seruira.

Qui s'estudie à vser de fallace,
En ma maison point ne trouuera place:
De moy, n'aura mensonger, ne baueur,
Bien ne faueur.

Ains du pays chasseray de bonne heure,
Tous les meschans, tant qu'un seul ni demeure:
Pour du Seigneur nettoyer la cité
D'iniquité.

PS A L M E C I I I.

Benedic anima mea domino, & omnia.

A R G U M E N T.

Il chante les grandes & diuèrles bontez de
Dieu enuers les hommes: puis inuite, &
eux, & toutes choses créées, à luy don-
ner louange & gloire.

Vs, louëz Dieu mon ame en toute chose:
Et tout cela qui dedans moy repose,
Louëz son nom tressaint & accompli:
Presente à Dieu loüanges & seruites,
O toy mon ame: & tant de benefices
Qu'en as receu, ne les mets en oubli:
Ains le benis, luy qui de pleine grace
Toutes tes grand's iniquitez efface,
Et te guarit de toute infirmité:
Luy, qui rachete & retire ta vie
D'entre les dents de mort pleine d'enuie,
Tenuironnant de sa benignité:
Luy, qui de biens, à souhait & largesse,
Empli ta bouche: en faisant ta ieunesse
Renouueller comme à l'aigle royal.
C'est le Seigneur, qui tousiours se recorde
Rendre le droit, par sa misericorde,
Aux oppressez, tant est iuge loyal.
A Moyses, de peur qu'on ne foruoye,
Manifester voulut sa droite voye,
Et aux enfans d'Israël ses hauts faits.
C'est le Seigneur enclin à pitié douce,
Prompt à merci, & qui tard se courrouce:
C'est en bonté le parfait des parfaits.
Il est bien vray, quand par nostre inconstance
Nous l'offensons, qu'il nous menace & tance:
Mais point ne tient son cœur incessamment.
Selon nos maux point ne nous fait: mais certes
Il est si doux, que selon nos dessertes,
Ne nous veut pas rendre le chastiment.
Car à chacun qui craint luy faire fante,
La bonté sienne il demonstre aussi haute,
Comme sont hauts sur la terre les cieux:
Aussi loing qu'est la part Orientale
De l'Occident, à la distance egale,


Loing de nous met tous nos faits vicioux.
 Comme aux enfans est piteux vn bon pere,
 Ainsi pour vray, à qui luy obtempere,
 Le Seigneur est de douce affection:
 Car il cognoit dequoy sont faits les hommes:
 Il sçait tresbien, helàs, que nous ne sommes
 Rien, si non poudre & putrefaction.
 Aherbe & foin semblent les iours de l'homme:
 Pour quelque temps il florit, ainsi comme
 La fleur des champs, qui nutriment reçoit:
 Puis en sentant d'un froid vent la venue,
 Tourne à neant, tant que plus n'est cognüe
 Du lieu auquel n'aguères florissoit.
 Mais la merci de Dieu est eternelle
 A qui le craint: & trouueront en elle
 Les fils des fils, iustice & grand' bonté:
 I'enten ceux-là, qui son contract obseruent,
 Et qui sa løy en memoire reseruent,
 Pour accomplir sa sainte volonté.
 Dieu a basti, sans qu'il branle, n'empire,
 Son Throne aux cieux: & dessous son Empire
 Tous autres sont & sousmis, & ployez.
 Or louëz Dieu, Anges de vertu grande,
 Anges de luy, qui tout ce qu'il commande
 Faites si tost que parler vous l'oyez.
 Benissez Dieu tout son bel exercite,
 Ministres siens, qui de son vueil licite
 Executer, ne fustes onc oiseux.
 Tous ses hauts faits, en chacun sien Royaume,
 Benissez Dieu: & pour clorre mon Pseaume,
 Louëz-le ausi mon ame avecques eux.

PSALME CIIII.

Benedic anima mea domino, domine Deus.

A R G V M E N T.

C'est vn Cantique beau par excellence, auquel Dauid celebre & glorifie Dieu, de la creation & gracieux gouvernement de toutes choses.

 Vs, sur mon ame, il te faut dire bien
De l'Eternel. O mon vray Dieu, combien
Ta grandeur est excellente & notoire!
Tu es vestu de splendeur & de gloire:
Tu es vestu de splendeur proprement
Ne plus ne moins que d'un accoustrement:
Pour pavillon, qui d'un tel Roy soit digne,
Tu tends, le ciel, ainsi qu'une courtine.
Lambriisé d'eaux & ton palais vouté,
En lieu de char, sur la nuë es porté:
Et les forts vents, qui parmi l'air sousspirent,
Ton chariot, avec leurs aïles, tirent.
Des vents aussi, diligents & légers,
Faits tes heraux, postes, & messagers:
Et foudre & feu, fort prompts à ton service:
Sont les sergents de ta haute iustice.
Tu as assis la terre rondement
Par contrepoids, sur son vray fondement:
Si qu'à iamais sera ferme en son estre,
Sans se mouuoir n'à dextren' n'à senestre.
Au parauant, de profonde & grande eau,
Couuerte estoit, ainsi que d'un manteau:
Et les grand's eaux fusoyent toutes, à l'heure,
Dessus les monts leur arrest & demeure.
Mais aussi tost qu'il les voulu tancer,
Bien tost les fis de partir s'auancer:
Et à ta voix, qu'on oit tonner en terre,
Toutes de peur s'ensuiuent grand erre.
Montagnes lors vindrent à se dresser:

Pareil-

Pareillement les vaux à s'abaisser,
 En se rendant droit à la propre place
 Que tu leur as establi de ta grace.
 Ainsi la mer bornas, par tel compas,
 Que son limite elle ne pourra pas
 Outrepasser: & fis ce beau chef d'œuvre,
 Afin que plus la terre ell' ne cœuvre.
 Tu fis descendre aux vallees les eaux:
 Sortir y fis fontaines & ruisseaux,
 Qui vont coulant, & passent, & murmurent
 Entre les monts, qui les plaines emmurent,
 Et c'est afin que les bestes des champs
 Puissent leur soif estre là estanchans,
 Buans à gré toutes de ces bruuges,
 Toutes, ie di, iusqu'aux asnes sauvages.
 Dessus, & pres de ces ruisseaux courants,
 Les oiselets du ciel sont demourants,
 Qui du milieu des fueilles & des branches
 Font resonner leurs voix nettes & franches.
 De tes hauts lieux, par art autre qu'humain,
 Les monts pierreux arroses de ta main:
 Si que la terre est toute sçoulee & pleine
 Du fruit venant de ton labeur sans peine.
 Car, ce faisant, tu fais par monts & vaux
 Germer le foin, pour iuments & cheuaux,
 L'herbe, à servir l'humaine creature,
 Luy produisant de la terre pasture.
 Le vin, pour estre au cœur ioye & confort:
 Le pain aussi pour l'homme rendre fort:
 Semblablement l'huile, afin qu'il en face
 Plus reluisante & ioyeuse sa face.
 Tes arbres verts prennent accroissement:
 O Seigneur Dieu, les cedres mesmement
 Du mont Liban, que ta bonté supreme,
 Sans artifice, a plantez, elle mesme.

L'auront pour defenseur:
Les pauvres gardera d'opresse,
Reboutant l'opresseur.

Aussi vn chacun & chacune,
O Roy, t'honorera,
Sans fin, tant que Soleil & Lune
Au monde esclairera.

Il vient comme pluye ag greable
Tombant sur prez fauchez,
Et comme rosee amiable
Sur les terroirs sechez.

Luy regnant, floriront par voye
Les bons & gracieux,
En longue paix, tant qu'on ne voye
De Lune plus aux cieux.

De l'une mer large & profonde
Iusques à l'autre mer,
D'Eufiates, iusqu'au bout du monde,
Roy se fera nommer.

Ethiopes viendront grand erre
S'encliner deuant luy,
Ses haineux baisseront la terre
À l'honneur d'iceluy.

Rois d'Isles, & de la mer creuse,
Viendront à luy presents,
Et Rois d'Arabie l'heureuse
Pour luy faire presens.

Tous autres Rois viendront sans doute,
A luy s'humilier,
Et le voudra nation toute
Seruir & supplier.

Car deliurance il donra bonne
Au pauvre à luy pleurant,
Et au chetif, qui n'a personne
Qui luy soit secourant.

Aux calamiteux & plorables,
 Sera doux & piteux
 Sauuant les vies miserables
 Des pauures souffreteux.

Les gardera de violence,
 Et dol pernicienx,
 Ayant leur sang, par sa clemence,
 Moult cher & precieus.

Chacun viura, l'or Arabique
 A tous departira
 Dont, sans fin, Roy tant magnifique,
 Par tout on benira.

De peu de grains, force blé somme,
 Les espics chacun an
 Sur les monts bruiront en l'air, comme
 Les arbres du Liban.

Florira la tourbe ciuile
 Des bourgeois & marchands,
 Multiplians dedans la ville,
 Comme herbe par les champs.

Sans fin bruirra le nom & gloire
 De ce Roy nompareil,
 De son renom sera memoire
 Tant qu'y aura soleil.

Toutes nations, asseurees
 Sous Roy tant valeureux,
 S'en iront vantant bienheurees,
 Et le diront heureux.

Dieu le Dieu des Israélites,
 Qui sans secours d'aucun
 Fait des merueilles non petites,
 Soit loüé de chacun.

De sa gloire tres accomplie
 Soit loué le renom,
 Soit toute la terre remplie
 Du haut loz, de son nom.

P S A L M E LXXIX.

Deus venerunt gentes in hered.

A R G V M E N T.

Il se complaint de la calamité aduenue en Ierusalem, par Antiochus, contre lequel il demande aussi l'aide de Dieu..

Es gens entrez, sont en ton heritage,
 Ils ont pollü, Seigneur, par leur outrage
 Ton temple saint, Ierusalem destruite,
 Si qu'en monceaux de pierres l'ont reduite..

Ils ont baillé les corps
 De tes seruiteurs morts
 Aux corbeaux, pour les paistre:
 La chair des biens viuans
 Aux animaux suyuant
 Bois, & plaine champestre.

Entour la ville où fut ce dur esclandre,
 Las, on a veu le sang d'iceux espandre
 Ainsi comme eau iettée à l'aduenture,
 Sans que viuant leur donnast sepulture..

Ceux qui nos voisins sont,
 En opprobre nous ont,
 Nous moquent, nous despitent:
 Ores sommes blasmez
 Et par ceux diffamez
 Qui entour nous habitent.

Helas, Seigneur, iusques à quand sera-ce?
 Nous tiendras-tu pour i amais hors de grace?
 Ton ire, ainsi embrasée, ardra-elle
 Comme vne grand' flamme perpetuelle?
 Tes indignations
 Espan sur nations
 Qui n'ont ta cognoissance:

Ce mal viendroit appoint
 Aux Royaumes qui point
 N'inuoquent ta puissance.
 Car ceux-là ont toute presque estainte
 Du bon Iacob la posterité sainte:
 Et en desert totalement tournée
 La demeure à luy par toy donnée.
 Las, ne nous ramentoy
 Les vieux maux contre toy
 Perpetrez, à grand's sommes:
 Haste toy, vienne auant
 Ta bonté nous sauuant:
 Car moult affligez sommes.
 Assiste nous, nostre Dieu secourable.
 Pour l'honneur haut de ton nom venerable,
 Deliure nous, sois piteux & paisible
 En nos pechez, pour ta gloire indicible.
 Qu'on ne die au milieu
 Des gens, où est leur Dieu?
 Ains punis leurs offenses,
 Vueilles de toutes parts
 Des tiens le sang espars
 Venger, en nos presences.
 Des prisonniers le gemissement vienne
 Iusques au ciel, en la presence tierne:
 Les condamnez & ceux qui ià se meurent,
 Fay que viuans par ton pouuoir demeurent.
 A nos voisins aussi
 En leur sein endurey,
 Sept fois vueille leur rendre
 Le blasme & deshonneur,
 Que contre toy, Seigneur,
 Ont osé entreprendre.
 Et nous alors, ton vray peuple & tes hommes,
 Et qui troupeau de ta pasture sommes,

*Te chanterons par siecles innombrables,
De fils en fils preschaus tes faits louables.*

PSALME LXXXVI.

Inclina Domine aurem tuam, & exaudi me.

ARGUMENT.

Dauid requiert à Dieu, premierement que
il le face viure sans peché : seconde-
ment qu'il l'asseure de ses ennemis, luy
donnant vie heureuse : puis raconte la
puissance & bonté de Dieu ià manife-
stee, & qu'il doit encores manifester, à
luy & aux autres.

M On Dieu, preste moy l'oreille,
Par ta bonté n'ompareille:
Respon moy, car plus n'en puis

Tant pauvre & affligé suis.

Garde, ie te pri', ma vie,

Car de bien faire ay enuie:

Mon Dieu, garde ton seruant,

En l'esper de toy viuant.

Làs, de faire te recorde

Faueur & misericorde

A moy, qui tant humblement

T'inuoque iournellement.

Et donne liessè à l'ame

Du serf, qui Seigneur te clame,

Car mon cœur, ô Dieu des Dieux,

T'esleue à toy iusqu'aux cieux.

A toy mon cœur se transporte,

Car tu es de bonne sorte,

Et à ceux plein de secours,

Qui à toy vont à recours.

Donques la priere mienne

A tes oreilles paruienne.
 Entens, car il est saison,
 La voix de mon oraison.

Dés qu'angoisse me tormente,
 A toy ie crie & lamente,
 Pource qu'à ma triste voix
 Tu respons souuentefois.

Il n'est Dieu à toy semblable,
 Ni à toy comparable,
 Ne qui se sceust visiter
 A tes œuvres imiter.

Toute humaine creature
 Qui de toy a pris facture
 Viendra te glorifier,
 Et ton nom magnifier.

Car tu es grand à meruelles,
 Et fais choses n'ompareilles,
 Aussi as tu l'honneur tel
 D'estre seul Dieu immortel.

Mon Dieu monstre moy tes voyes,
 Afin qu'aller droit me voyes,
 Et sur tout mon cœur non feint
 Puisse craindre ton nom saint.

Mon Seigneur Dieu, ta hautesse
 Ie veux celebrer sans cesse,
 Et ton saint nom ie pretens
 Glorifier en tout temps.

Car tu as, à moy indigne,
 Monstré grand' bonté benigne,
 Tirant ma vie du bort
 Du bas tombeau de la mort.

Mon Dieu les peruers m'assaillent,
 A grand's troupes sur moy saillent
 Et cherchent à mort me voir
 Sans à toy regard auoir.

Mais tu es Dieu pitoyable
Prompt à merci, & ployable,
Tardif à estre irrité,
Et de grand' fidelité.

En pitié donc me regarde,
Baillè ta force & ta garde
Au foible seruiteur tien.
Et ton esclauè soustien.

Quelque bon signe me donne,
Qui mes ennemis estonne,
Quand verront que toy, Sauueur
Me presteras ta faueur.

PSALME XCI.

Qui habitat in adiutorio Altissimi.

ARGUMENT.

Le Prophete chante en quelle seureté vit,
& de combien de maux est exempté ce-
luy qui d'une ferme fiance se sousmet.
du tout à Dieu.

Qui en la garde du haut Dieu
Pour iamais se retire,
En ombre bonne & en fort lieu
Retiré se peut dire.

Conclu donc en l'entendement,
Dieu est ma garde seure,
Ma haute tour & fondement,
Sur lequel ie m'assure.
Car du subtil lacs de chasseurs,
Et de toute l'outrance
De pestiferes oppresseurs,
Te donra deliurance.

De ses plumes couurira,
Seur seras sous son aisle.
Sa defense te seruira
De targe & de roüelle.

Si que de nuict ne craindras point
Chose qui espouuante,
Ne dard, ne sagette qui poind
De iour en l'air volante.

N'aucune peste cheminant,
Lors qu'en tenebres sommes:
Ne mal soudain, exterminant
En plein mydi les hommes.

Quand à ta dextre il en cherroit
Mile, & mile à seneestre,
Leur mal de toy n'approcheroit,
Quelque mal que puisse estre:
Ains, sans effroy, deuant tes yeux
Tu les verras deffaïre,
Regardant les pernicieux
Recenoir leur salaire.

Et tout pour auoir dit à Dieu,
Tu es la garde mienne,
Et d'auoir mis en si haut lieu
La confiance tienne.

Malheur ne te viendra cercher,
Tien-le pour chose vraye,
Et de ta maison approcher
Ne pourra nulle playe.

Car il fera commandement
A ses Anges tresdignes
De te garder songneusement,
Quelque part que chemines.

Par leurs mains seras soustenué
Afin que d'auanture
Ton pied ne choppe, & soit greué

Contre la pierre dure.

Sur Lyonceaux, & sus Aspics,

Sur Lyons pleins de rage,

Et sur Dragons, qui vont pis,

Marcher as sans dommage.

Car voyci que Dieu dit de toy,

D'ardante amour m'honore:

Garder & secourir le doy,

Car mon nom il adore.

S'il m'inuoke l'exauceray:

Aussi pour le defendre,

En mal temps avec luy seray:

A son bien veu x entendre:

Et faire de ses ans le cours

Tout à son desir croistre:

En effet, quel est mon secours

Je luy feray cognoistre.

P S A L M E C I.

Misericordiam & iudicium cantabo.

A R G V M E N T.

Dauid n'estant encores Roy paisible, promet à Dieu dès qu'il le sera, faire l'office d'un bon Prince, c'est à sçauoir, viure sans faire tort, estre rigoureux aux mauuais, & esleuer les gens de bien.



Ouloir m'est pris de mettre en es-
criture

Psalme parlant de bonté & droiture,

Et si le veu x à toy mon Dieu chanter,

Et presenter.

Tenir ie veu x la voye non nuisible:

Quand tu viendras me rendre Roy paisible,

D'un cœur tout pur conduiray ma maison,

Avec raison.

Rien de mauvais y voir n'auray enuie:

Car ie hay trop les meschans & leur vie,

Vn seu l d'entr'eux autour de moy adioint

Ne sera point.

Tout cœur ayant pensèe desloyale

Deslogera hors de ma cour Royale:

Et le nuisant n'y sera bien venu,

Non pas cognu.

Qui par mesdire, à part son prochain greue,

Qui a cœur gros, & les sourcils esleue,

L'un mettray bas, l'autre souffrir pour vray,

Ie ne pourray.

Mes yeux seront fort diligents à querre

Les habitans fideles de la terre,

Pour estre à moy: Qui droite voye ira,

Me seruira.

Qui s'estudie à vser de fallace,

En ma maison point ne trouuera place:

De moy, n'aura mensonger, ne baueur,

Bien ne faveur.

Ains du pays chasseray de bonne heure,

Tous les meschans, tant qu'un seul ni demeure:

Pour du Seigneur nettoyer la cité

D'iniquité.

PSALME CIII.

Benedic anima mea domino, & omnia.

ARGUMENT.

Il chante les grandes & diuerses bontez de Dieu enuers les hommes: puis inuite, & eux, & toutes choses créées, à luy donner louange & gloire.

S Vs, louëz Dieu mon ame en toute chose:
Et tout cela qui dedans moy repose,
Louëz son nom tressaint & accompli:
Presente à Dieu loüanges & seruices,

O toy mon ame: & tant de benefices

Qu'en as receu, ne les mets en oubli:

Ains le benis, luy qui de pleine grace

Toutestes grand's iniquitez efface,

Et te guarit de toute infirmité:

Luy, qui rachete & retire ta vie

D'entre les dents de mort pleine d'enuie,

T'environnant de sa benignité:

Luy, qui de biens, à souhait & largesse,

Empli ta bouche: en faisant ta ieunesse

Renouueller comme à l'aigle royal.

C'est le Seigneur, qui tousiours se recorde

Rendre le droit, par sa misericorde,

Aux oppressez, tant est iuge loyal.

A Moyses, de peur qu'on ne foruoie,

Manifester voulut sa droite voye,

Et aux enfans d'Israël ses hauts faits.

C'est le Seigneur enclin à pitié douce,

Prompt à merci, & qui tard se courrouce:

C'est en bonté le parfait des parfaits.

Il est bien vray, quand par nostre inconstance

Nous l'offensons, qu'il nous menace & tance:

Mais point ne tient son cœur incessamment.

Selon nos maux point ne nous fait: mais certes

Il est si doux, que selon nos dessertes,

Ne nous veut pas rendre le chastiment.

Car à chacun qui craint luy faire fante,

La bonté sienne il demonstre aussi haute,

Comme sont hauts sur la terre les cieux:

Aussi loing qu'est la part Orientale

De l'Occident, à la distance egale,

Loing de nous met tous nos faits vicieux.
 Comme aux enfans est piteux vn bon pere,
 Ainsi pour vray, à qui luy obtempere,
 Le Seigneur est de douce affection:
 Car il cognoit dequoy sont faits les hommes:
 Il sçait tresbien, helàs, que nous ne sommes
 Rien, si non poudre & putrefaction.
 A herbe & foin semblent les iours de l'homme:
 Pour quelque temps il florit, ainsi comme
 La fleur des champs, qui nutriment reçoit:
 Puis en sentant d'vn froid vent la venue,
 Tourne à neant, tant que plus n'est cognüe
 Du lieu auquel n'agueres florissoit.
 Mais la merci de Dieu est eternelle
 A qui le craint: & trouueront en elle
 Les fils des fils, iustice & grand' bonté:
 I'enten ceux-là, qui son contract obseruent,
 Et qui sa løy en memoire reseruent,
 Pour accomplir sa sainte volonté.
 Dieu a basti, sans qu'il bransle, n'empire,
 Son Throne aux cieus: & dessous son Empire
 Tous autres sont & sousmis, & ployez.
 Or louëz Dieu, Anges de vertu grande,
 Anges de luy, qui tout ce qu'il commande
 Faites si tost que parler vous l'oyez.
 Benissez Dieu tout son bel exercite,
 Ministres siens, qui de son vueil licite
 Executer, ne fustes onc oisieux.
 Tous ses hauts faits, en chacun sien Royaume,
 Benissez Dieu: & pour clorre mon Pseume,
 Louëz-le aussi mon ame avecques eux.

PSALME CIIII.

Benedic anima mea domino, domine Deus.

Pareillement les vaux à s'abbaïsser,
En se rendant droit à la propre place
Que tu leur as establi de ta grace.

Ainsi la mer bornas, par tel compas,
Que son limite elle ne pourra pas
Oultrepasser: & fis ce beau chef d'œuvre,
Afin que plus la terre ell' ne cœuvre.

Tu fis descendre aux valles les eaux:
Sortir y fis fontaines & ruisseaux,
Qui vont coulant, & passent, & murmurent
Entre les monts, qui les plaines emmurent,
Et c'est afin que les bestes des champs
Pussent leur soif estre là estanchans,
Buans à gré toutes de ces bruages,
Toutes, ie di, iusqu'aux asnes sauvages.

Dessus, & pres de ces ruisseaux courants,
Les oiselets du ciel sont demourants,
Qui du milieu des fueilles & des branches
Font resonner leurs voix nettes & franches.
De tes hauts lieux, par art autre qu'humain,
Les monts pierreux arroses de ta main:
Si que la terre est toute sâoule & pleine
Du fruit venant de ton labeur sans peine.

Car, ce faisant, tu fais par monts & vaux
Germer le foin, pour iuments & cheuaux,
L'herbe, à servir l'humaine creature,
Luy produisant de la terre pasture.

Le vin, pour estre au cœur ioye & confort:
Le pain aussi pour l'homme rendre fort:
Semblablement l'huile, afin qu'il en face
Plus reluisante & ioyeuse sa face.

Tes arbres verts prennent accroissement:
O Seigneur Dieu, les cedres mesinement
Du mont Liban, que ta bonté supreme,
Sans artifice, a plantez, elle mesme.

Là font leurs nids (car il te plaist ainsi)

Les passereaux, & les passés aussi:

De l'autre part, sur hauts sapins besongne,

Et y bastit sa maison la cigogne.

Par ta bonté, les monts droitz & hautains,

Sont le refuge aux cheures, & aux dains:

Et aux connils, & lieures qui vont viste,

Les rochers creux sont ordonnez pour giste.

Que diray plus? la claire Lune fs,

Pour nous marquer les mois & iours prefix:

Et le Soleil, dès qu'il leue & esclaire,

De son coucher a cognoissance claire.

Après en l'air les tenebres espars:

Et lors se fait la nuit de toutes parts,

Durant laquelle, aux champs sort toute beste

Hors des forests, pour se ietter en queste.

Les lyonceaux mesmes lors sont issans

Hors de leurs creux, bruyans & rugissans

Après la proye, afin d'auoir pasture

De toy, Seigneur, qui sçais leur nourriture.

Puis aussi tost que le Soleil fait iour,

A grands troupeaux reuont en leur seiour:

Là où tous cois se veautrent & reposent,

Et en partir tout le long du iour n'osent.

Adonques sort l'homme, sans nul danger

S'en va tout droit à son œuvre renger,

Et au labeur, soit de champ, soit de pree,

Soit de iardins, iusques à la respree.

O Seigneur Dieu, que tes œuvres diuers

Sont merueilleux par le monde vniuers!

O que tu as tout fait par grand' sagesse!

Brief, la terre est pleine de ta largesse.

Quant à la grande & spacieuse mer,

On ne sçauroit, ne nombrer, ne nommer,

Les animaux qui vont nageant illecques,

Moyens, petits, & de bien grands avecques.

En ceste mer, nauires vont errant:

Puis la baleine, horrible monstre & grand,

Y as formé, qui bien à l'aise y nouë,

Et à son gré par les ondes se iouë.

Tous animaux à toy vont à recours,

Les yeux au ciel: afin que le secours

De ta bonté à repaistre leur donne,

Quand le besoing & le temps s'y adonne.

Incontinent que tu leur fais ce bien

De le donner, ils le prennent tresbien:

Ta large main n'est pas plus tost ouuerte,

Que de tous biens planté leur est offerte.

Dés que ta face & tes yeux sont tourneZ

Arriere d'eux, ils sont tous estonneZ.

Si leur esprit tu retires, ils meurent,

Et en leur poudre ils reuont, & demeurent.

Si ton esprit de rechef tu transmets,

En telle vie adonques les remets,

Que parauant: & de bestes nouvelles,

En vn moment, la terre renouuelles.

Or soit tousiours regnant & florissant

La maiesté du Seigneur toutpuissant:

Plaise au Seigneur prendre resiouyssance

Aux œuvres faits par sa haute puissance.

Le Seigneur dy qui fait horriblement

Terre trembler, d'un regard seulement:

Voire qui fait (tant peu les sçache atteindre)

Les plus hauts monts, d'ahan, suer & craindre.

Quand est à moy, tant que viuant seray,

Au Seigneur Dieu chanter ne cesseray:

A mon vray Dieu plein de magnificence

Psalmes seray, tant que i'auray essence.

Si le suppli' qu'en propos & en son,

Luy soit plaisante & douce ma chanson:

S'ainſi aduient, retirez vous triſteſſe,
 Car en Dieu ſeul m'eſiouyray ſans ceſſe.
 De terre ſoyent infideles exclus,
 Et les peruers, ſi bien qu'il n'en ſoit plus.
 Sus, ſus (mon cœur) Dieu où tout bien abonde
 Te faut louer: louez-le tout le monde.

P S A L M E C V I I.

Confitemini Domino, quoniam bonus.

A R G V M E N T.

Le Pſalmiſte dit, que toutes afflictions
 viennent, & ſ'en vont, par volonté di-
 uine. Et allegue ſur ce, les perils & cala-
 mitez des errans aux deſerts, des pri-
 ſonniers, des malades, & des agitez ſur
 la Mer, la requeſte qu'ils font à Dieu,
 comment ils l'obtiennent, comment
 ils en rendent graces, & commēt Dieu
 tient toutes choſes en ſa main, & les
 change comme il luy plaift.

Donnez au Seigneur gloire,
 Il eſt doux & clement:
 Et ſa bonté notoire
 Dure eternellement.

Ceux qu'il a rachetez
 Qu'ils chantent ſa hauteſſe,
 Et ceux qu'il a iettez
 Hors de la main d'oppreſſe.

Les ramaffant enſemble
 D'Orient, d'Occident,
 De l'Aquilon qui tremble,
 Et du Midy ardant.
 Si d'auanture errans

Par les deserts se treuuent,
Demourance querans,
Et que trouuer n'en peuuent.

Et si l'aspre famine,
Et la soif sans liqueur,
Les travaille, & leur mine
Et le corps & le cœur.

Pourueu qu'à tel besoing
Crians, à Dieu lamentent,
Subit il les met loing
Des maux qui les tormentent.

Et droit chemin passable
Leur monstre & fait tenir,
Pour en ville habitable
Les faire paruenir.

Lors de Dieu vont chantant
Les bontez nompareilles,
Cà & là racontant
Aux hommes ses merueilles.

D'auoir l'ame assouie,
Qui de soif languissoit,
Saoulant de bien la vie,
Qui de faim perissoit.

Ceux qui sont resserrez
En tenebres mortelles,
Enchainez, enferrez,
Et souffrans peines telles.

Pour auoir la parole
De Dieu mise à despris,
Et tenu pour frivole
Son conseil de haut prix.

Quand par tormentz leurs cœurs
Humiliez demeurent,
Abbatuz de languenrs,
Sans que nuls les sequeurent.

Pourueu qu'à Dieu s'adressent,
L'appellant au besoing,
Tous les maux qui les pressent
Il les renuoye au loing.

Des prisons les met hors
Mortelles & obscures,
Rompant leurs liens forts,
Cordes & chaines dures.

Les bontez nompareilles
De Dieu, lors vont chantant,
Cà & là ses merueilles
Aux hommes racontant:

D'auoir iusqu'aux courreaux
Brisé d'airain les portes,
Et de fer les barreaux
Rompu de ses mains fortes.

Les fols, qui les supplices
Sentent de leurs pechez,
Et qui sont par leurs vices
Malades, affechez.

Dont le cœur tout repas
Et viande abomine,
Et qui sont pres du pas
De la mort qui les mine.

Pourueu qu'à Dieu s'adressent,
L'appellant au besoing,
Tous les maux qui les pressent
Il les renuoye au loing.

D'un seul mot qui transinet
Leur donne santé, telle
Que du tout hors les met
De ruyne mortelle.

Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantant,
Cà & là ses merueilles

Aux hommes racontant.

A Dieu d'ardant desir

Loüange sacrifient:

Et avec grand plaisir

Ses œuvres magnifient.

Ceux qui dedans galees

Dessus la mer s'en vont,

Et en grand' eaux s'ulees

Mainte trafique font.

Ceux là voyent de Dieu

Les œuvres merueilleuses

Sur le profond milieu

Des vagues perilleuses.

Le vent, s'il luy commande,

Souffle tempestueux:

Et s'enfle en la mer grande

Le flot impetueux.

Lors montent au ciel haut,

Puis aux gouffres descendent:

Et, d'effroy, peu s'enfaut

Que les ames ne rendent.

Chancellent en yurongne,

Troublez du branlement,

Tout leur sens les eslongne,

Perdent l'entendement.

Mais si à tel besoing

Crians, à Dieu lamentent,

Subit il les met loing

Des maux qui les tormentent.

Fait au vent de tempeste

Sa fureur rabbaïsser:

Fait que la mer s'arreste,

Et ses ondes cesser.

L'orage retiré,

Chacun ioye demeïne,

Et au port desiré
Le Seigneur Dieu les meine.

Les bontez rompareilles
De Dieu, lors vont chantant,
Cà & là ses merueilles
Aux hommes racontant.

Parmi le peuple bas
Le surhaussent en gloire,
Et ne le taisent pas
Des grands au consistoire.

Luy, qui les eaux profondes
En desert conuertit,
Et les sources des ondes
Asseche & diuertit.

Luy, qui steriles fait
Terres grasses & belles
Et tous pour le forfait
Des habitans d'icelles:

Qui deserts d'humour vuides
Conuertit en grand's eaux,
Et lieux secs & arides
En sources & ruisseaux:
Et qui là fait venir
Ceux qui de faim languissent,
Lesquels, pour s'y tenir,
Des villes y batissent.

Y semer champs se penent,
Et vignes y planter,
Qui tous les ans ameinent
Fruict, pour les sustenter:
Là les fortune en biens
Les croit, les continue,
Et leur bestail en riens
Il ne leur diminue.

Puis descroissent de nombre,

Viennent à rareté,
Par maux & par encombre,
Et par sterilité.

Riches, nobles, & grands
Mesprisez il renuoye,
Par deserts lieux errans,
Où n'a chemin ne voye.

Et esleue & deliure
Le pauvre hors d'ennuy,
Et force gens fait viure,
Comme vn troupeau sous luy.

Ce voyant ont aux cœurs
Les iustes ioye enclose:
Et de Dieu les moqueurs
S'en vont la bouche close.

Qui a sens & prudence,
Garde à cecy prendra:
Lors, la grande clemence
Dy Seigneur entendra.

PSALME CX.

Dixit Dominus Domino meo.

ARGUMENT.

Il chante le regne de Iesus Christ, lequel
commença en Sion, & de là paruint ius-
ques aux fins de la terre: & continuera
iusques à ce que Iesus Christ soit adoré
vniuersellement, & que de ses ennemis
il aye fait son marchepied.

L' Omnipotent à mon Seigneur & maistre
A dit ce mot: à ma dextre te sies,
Tant que i'auray renuersé, & fait estre
Tes ennemis le scabeau de tes pieds.

Le sceptre fort de ton puissant Empire
 En fin sera loing de Sion transmis,
 Par l'Eternel, lequel te viendra dire,
 Regne au milieu de tous tes ennemis.
 De son bon gré ta gent bien disposée
 Au iour tressaint de ton sacre courra:
 Et aussi dru qu'au matin chet rosee,
 Naistre en tes fils ta ieunesse on verra.
 Car l'Eternel, sans muer de courage,
 A de toy seul dit, & iuré avec:
 Grand Prestre & Roy tu seras en tout aage
 Ensuivant l'ordre au bon Melchisedec.
 A ton bras droit Dieu ton Seigneur & pere
 T'assistera aux belliqueux arrois,
 Là où, pour toy, au iour de sa cholere
 Rompra la teste à Princes, & à Rois.
 Sur les Gentils exercera Iustice,
 Remplira tout de corps morts enualis
 Et frappera pour le dernier supplice,
 Le chef regnant sur beaucoup de pays.
 Puis en passant au milieu de la plaine,
 Des grands ruisseaux de sang s'abbreuera:
 Par ce moyen, ayant victoire pleine,
 La teste haut, tout ioyeux, leuera.

P S A L M E C X I I I.

Laudate pueri Dominum.

A R G V M E N T.

Il inuite à louer Dieu, de ce qu'il regarde,
 gouuerne & muë toutes choses selon sa
 prudence, tousiours esleuant les humbles
 & restablisant les misérables.

ENfans, qui le Seigneur seruez,
 Louez-le, & son nom esleuez,

Louez son nom & sa hauteſſe:
 Soit preſché, ſoit fait ſolennel
 Le nom du Seigneur Eternel,
 Par tout, en ce temps, & ſans ceſſe.
D'Orient iuſqu'en Occident
 Doit eſtre le loz euident
 Du Seigneur & ſa renommee:
 Sur toutes gens le Dieu des Dieux
 Eſt exalté, & ſur les cieux,
 S'eſleue ſa gloire eſtimee.
Qui eſt pareil à noſtre Dieu,
 Lequel fait ſa demeure au lieu
 Le plus haut que lon ſçauroit querre?
 Et puis en bas veut deualer,
 Pour toutes choſes ſpeculer,
 Qui ſe font au ciel & en terre?
Le pauvre ſur terre giſant,
 Il eſleue en l'authoriſant,
 Et le tire hors de la bouë,
 Pour le colloquer aux honneurs
 Des Seigneurs, i'entends des Seigneurs
 Du peuple, que ſien il auouë:
C'eſt luy, qui remplit à foiſon
 De tres beaux enfans la maiſon
 De la femme qui eſt ſterile:
 Et luy fait ioye recevoir,
 Quand d'impuiffance à concevoir,
 Se void d'enfans mere fertile.

P S A L M E CXIIII.

In exitu Iſraël de AEgypto.

A R G V M E N T.

De la deliurance d'Iſraël hors d'Egypte:
 Et ſuccinctement des principaux mira-
 cles que Dieu fit pour cela.

Quand Israël hors d'Egypte sortit,
 Et la maison de Iacob se partit
 D'entre le peuple estrange,
 Iuda fut fait la grand' gloire de Dieu,
 Et Dieu se fit Prince du peuple Hebrien,
 Prince de grand' loüange.

La mer le vid, qui s'enfuit soudain,
 Et contremont l'eau du fleuve Iordain
 Retourner fut contrainte.

Comme moutons montagnes ont sailli
 Et si en ont les costaux tressuilli,
 Comme aigüelets en crainte.

Qu'auois-tu mer, à t'enfuir soudain?
 Pourquoi amont l'eau du fleuve Iordain,
 Retourner fus contrainte?

Pourquoy auez monts en moutons suilli?
 Pourquoi costaux en auez tressailli,
 Comme aigüelets en crainte?

Deuant la face au Seigneur, qui tout peut,
 Deuant le Dieu de Iacob, quand il vent,
 Terre tremble craitine:

Je di le Dieu, le Dieu conuertissant
 La pierre en lac, & le rocher puissant
 En fontaine d'eau vine.

P S A L M E C X V.

Non nobis Domine, non nobis, sed.

A R G V M E N T.

Il prie Dieu, vouloir, pour sa gloire, si bien
 traicter son peuple, qu'il cognoisse, qu'il
 est le seul Dieu: & que les idoles des
 Gentils ne sont rien que ouurage des
 hommes.

N On point à nous, nō point à no^r, Seigneur,
Mais à ton nom donne gloire & honneur,
Pour ta grand' bonté seure.

Pourquoy diroyent les gens, en se moquant,
Où est ce Dieu qu'ils vont tant inuoquant,
Où est il à ceste heure?

Certainement nostre Dieu tout parfait
Reside aux cieux: & de là haut il fait
Tout ce qu'il veut, en somme.

Mais ce qu'adore vne si male gent,
Idoles sont faites d'or, & d'argent,
Ouvrage de main d'homme.

Bouche elles ont, sans parler ne mouoir:
Elles ont yeux, & ne sçauroyent rien voir:
C'est vne chose morte.

Oreilles ont, & ne sçauroyent oïr:
Elles ont nez & ne sçauroyent ioïr
D'odeur douce, ne forte.

Elles ont mains, ne pouuans rien toucher:
Elles ont pieds, & ne sçavent marcher:
Gosier, & point ne crient.

Tels & pareils sont tous ceux qui les font,
Et ceux lesquels à leur recours s'en vont,
Et tous ceux qui si fient.

Toy Israël arreste ton espoir
Sur le Seigneur, c'est ta force & pouuoir
Bouclier & sauuegarde.

Maison d'Aaron, arreste ton espoir
Sur le Seigneur, c'est ta force & pouuoir,
Lequel te sauue & garde.

Qui craignez Dieu, arrestez vostre espoir
Sur tel Seigneur, car c'est vostre pouuoir,
Sous qui l'ennemy tremble.

Le Seigneur Dieu de nous souuenir &
Plus que iamais Israël benira,

Les fils d'Aaron ensemble.

A tous qui sont de l'offenser craintifs,
 Grands biens, a fait, depuis les plus petits
 Jusqu'à ceux de grand aage,
 Les biens & dons, que pour vous faits il a,
 Il fera croistre à vous, & à ceux là
 De vostre parentage:
 Car fauoris estes, & bien aimez,
 Du grand Seigneur, qui les cieux a formez,
 Et terre confinee.

Le Seigneur s'est reserué seulement
 Les cieux pour soy: la terre entierement
 Aux hommes a donnee.

O Seigneur Dieu, l'homme par mort transi
 Ne dit ton loz, ne quiconques aussi,
 En la fosse deuallé:

Mais nous viuans, par tout où nous irons;
 De bouche & cœur le Seigneur benirons,
 Sans fin, sans interuallé.

P S A L M E CXVIII.

Confitemini domino, quoniam.

ARGUMENT.

C'est vn Hymne, par lequel Dauid deli-
 uré de tous maux, & esleué Roy sur
 tout Israel: rendit publiquement graces
 à Dieu, au tabernacle de l'alliance, là où
 d'un grand cœur il magnifie la bonté
 dont il auoit vsé enuers luy: & là se
 monstre clairement figure de I E S V S
 C H R I S T.

Rendez à Dieu louange & gloire,
 Car il est benin & clement:
 Qui plus est, sa bonté notoire

Dure perpetuellement.

Qu'Israel ores se recorde
De chanter solennellement,
Que sa grande misericorde
Dure perpetuellement.

La maison d'Aaron ancienne

Vienne tout hault presentement,
Confesser que la bonté sienne
Dure perpetuellement.

Tous ceux qui du Seigneur ont crainte,
Viennent aussi chanter, comment
Sa bonté pitoyable & sainte,
Dure perpetuellement.

Ainsi que i'estois en destresse
En invoquant sa maiesté,
Il m'ouyt, & de ceste presse
Me mit au large, à sauueté.

Le Tout-puissant, qui m'ouyt plaindre,
Mon parti tousiours tenir veut:
Qu'ay-ie donc que faire de craindre
Tout ce que l'homme faire peut?

De mon costé il se retire

Avec ceux qui me sont amis:

Ainsi, cela que ie desire,

Ie verray en mes ennemis.

Mieux vaut auoir en Dieu fiance,
Qu'en l'homme, qui est moins que riens:
Mieux vaut auoir en Dieu fiance,
Qu'aux Princes, & grands terriens.

Beaucoup de gens, c'est chose seure,

M'assiègerent de tous costez,

Au nom de Dieu, ce di-ie à l'heure,

Ils seront par moy reboutez.

Ils m'auoyent enclos par grand ire,
Enclos m'auoyent, sous mutinez:

Au nom de Dieu, ce vins-ie à dire,
Ils seront par moy ruinez.

Ils m'auoyent enclos comme abeilles,
Et furent les fols & hautains,
Au nom du grand Dieu des merueilles,
Comme feu d'espines esteints.

Tu as, importun aduersaire,
Rudement contre moy couru,
Pour du tout trebucher me faire,
Mais l'Eternel m'a secouru.

Le Toutpuissant, c'est ma puissance,
C'est l'argument, c'est le discours
De mes vers pleins d'esioüissance:
C'est de luy que i'ay eu secours.

Aux maisons de mon peuple iuste
On n'oït rien que ioye & confort,
On chante, on dit, Le bras robuste
Du Seigneur a fait grand effort.

De l'Eternel la main adextre,
S'est esleuee à ceste fois:
Dieu a fait vertu par sa dextre:
Telle est du bon peuple la voix.

Arriere ennemis & enuie,
Car la mort point ne sentiray:
Ainçois demoureray en vie,
Et les faits du Seigneur diray.

Chastié m'a, ie le confesse,
Chastié m'a, puny, battu:
Mais point n'a voulu sa hautesse,
Que par mort ie fusse abbatu.

Ouurez moy les grand's portes belles
Du saint temple aux iustes voué,
Afin que i'entre par icelles,
Et que Dieu soit par moy loué.
Ces grandes portes somptueuses,

Sont les portes du Seigneur Dieu:
Les iustes gents & vertueuses,
Peuvent passer tout au milieu.

Là diray ta gloire supreme,
Là par moy seras célébré:
Car en aduersité extreme
Exaucé m'as & deliuré.

La pierre par ceux reiettee,
Qui du bastiment ont le soing,
A esté assise & plantee
Au plus haut du principal coing.

Cela, c'est vne œuvre celeste
Faite, pour vray, du Dieu des dieux,
Et vn miracle manifeste,
Lequel se presente à nos yeux.

La voyci, l'heureuse iournee,
Que Dieu a faite à plein desir:
Par nous soit ioye demenee,
Et prenons en elle plaisir.

Or te prions Dieu nostre pere,
En ta garde à ce coup nous tiens:
Et en fortune si prospere
D'oresnauant nous entretiens.

Benit soit qui au nom tresdigne
Du Seigneur, est venu ici:
O vous de la maison diuine,
Nous vous benissons tous aussi.

Dieu est puissant, doux & propice,
Et nous donra lumiere à gré:
Liez le bœuf du sacrifice
Aux cornes de l'autel sacré.

Tu es le seul Dieu que i'honore,
Aussi sans fin te chanteray:
Tu es le seul Dieu, que i'adore,
Aussi sans fin t'exalteray.

Rendez à Dieu loüange & gloire,
 Car il est bening & clement:
 Qui plus est sa bonté notoire
 Dure perpetuellement.

PSALME CXXVIII.

Beati omnes, qui timent Dominum.

ARGUMENT.

Il dit, que ceux qui vraiment craignent
 & aiment Dieu, sont heureux, soit en
 public, soit en priué.

Bienheureux est quiconques
 Sert à Dieu volontiers
 Et ne se lasse onques

De s'uyure ses sentiers.

Du labour que sçais faire
 Viuras commodément,

Et ira ton affaire

Bien, & heureusement.

Quant à l'heure de ta ligne,
 Ta femme en ta maison

Sera, comme vne vigne,

Portant frui& à foison.

Et au tour de ta table

Seront tes enfans beaux,

Comme vn rang delectable

D'oliniers tous nouveaux.

Ce sont les benefices

Dont sera iouissant

Celuy qui fuyant vices:

Craindra le Toutpuissant.

De Sion Dieu sublime

Te fera tant de bien,

De voir Ierofolyme,
 En tes iours aller bien.
 Et verras de ta race
 Double posterité:
 Et sur Israël grace,
 Paix, & felicité.

P S A L M E CXXX.

De profundis clamavi ad te Domine.

A R G V M E N T.

Affectueuse priere de celuy qui par son peché a beaucoup d'aduersitez : & toutesfois par esperance ferme, se promet obtenir de Dieu remission de ses pechez, & deliurance de ses maux.

DV fons de ma penſee,
 Au fons de tous ennuis,
 A toy ſ'eſt adreſſee
 Ma clameur, iours & nuicts.
 Enten ma voix plaintive,
 Seigneur il eſt ſaiſon:
 Ton oreille ententine
 Soit à mon oraiſon.
 Si ta rigueur expreſſe
 En nos pechez, tu tiens,
 Seigneur, Seigneur qui eſt-ce
 Qui demourra des tiens?
 Or n'eſ-tu point ſeuere,
 Mais propice à merci:
 C'eſt pourquoy on reuere
 Toy & ta loy auſſi.
 En Dieu je me conſole,

Mon ame si attend:
 En sa ferme parole
 Tout mon espoir s'estend:
 Mon ame à Dieu regarde
 Matin, & sans seiour,
 Plus matin que la garde
 Assise au poinct du iour.
 Qu'Israël en Dieu fonde
 Hardiment son appuy:
 Car en Dieu grace abonde,
 Et secours est en luy:
 C'est celuy qui sans doute
 Israël iettera
 Hors d'iniquité toute,
 Et le rachetera.

PSALME CXXXVII.

Super flumina Babylonis.

A R G U M E N T.

C'est le cantique des prestres, Leuites, & chantres sacrez de Ierusalem, captifs en Babylone.

E Stans assis aux riues aquatiques
 De Babylon, plorions melancoliques,
 Nous souuenans du pays de Sion:
 Et au milieu de l'habitation,
 Où de regret tant de pleurs espendimes,
 Aux saules verts nos harpes nous pendimes.
 Lors ceux qui là captifs nous emmenerent
 De les sonner trop nous importunerent,
 Et de Sion les chansons reciter:
 Las dismes nous, qui pourroit inciter

Nos tristes cœurs à chanter la loüange,
 De nostre Dieu, en vne terre estrange?
 Or, toutesfois, puisse oublier ma dextre
 L'art de harper, auant qu' n te voye estre
 Ierusalem, hors de mon souuenir:
 Ma langue puisse à mon palais tenir
 Si ie t'oublie, & si iamais ay ioye,
 Tant que premier ta deliurance i'oye.
 Mais donc, Seigneur, en ta memoire imprime
 Les fils d'Edom, qui sur Ierosolyme
 Crioyent au iour que lon la destruisoit:
 Souuienne toy que chacun d'eux di soit,
 A sac, à sac, qu'elle soit embrasée,
 Et iusqu' au pied des fondemens rasée.
 Aussi sera, Babylon, mise en cendre:
 Et treshoureux qui te pourra bien rendre
 Le mal dont trop de pres nous viens toucher:
 Heureux celuy qui viendra arracher
 Les tiens enfans d'entre tes mains impures,
 Pour les froisser contre les pierres dures.

P S A L M E C X X X V I I I.

Confitebor tibi Domine in toto corde.

A R G V M E N T.

Il celebre la bonté de Dieu, qui l'auoit retiré de tous perils, & heureusement esleué en dignité Royale. Puis chante, qu'il en rendra graces à Dieu, & que mesmes tous autres Rois luy en donneront loüange: se promet aussi qu'à l'aduenir le secours de Dieu ne luy faudra point.

IL faut que de tous mes esprits
Ton loz & prix
I'exalte & prise:
Deuant les grands me presenter,

Pour te chanter,

I'ay fait emprise.

En ton saint temple adoreray,

Celebreray

Ta renommee.

Pour l'amour de ta grand' bonté

Et feauté

Tant estimee.

Car tu as fait ton nom moult grand;

En te monstrant

Vray en paroles:

Dés que ie crie, tu m'entens:

Quand il est temps

Mon cœur console.

Dont les Rois de chacun pays

Moult esbahis

T'ont loué, Sire,

Après qu'ils ont cognu, que c'est

Vn vray arrest

Que de ton dire.

Et de Dieu, ainsi que ie fais,

Chantent les faits

A sa memoire,

Confessans que du Toutpuissant

Resplendissant

Grande est la gloire.

De voir si bas tout ce qu'il fant,

De son plus haut

Throne celeste:

Et de ce qu'estant si loingtain,

Grand & hantain


Se manifeste.
Si au milieu d'aduersité
Suis agité,
Vif me preserues:
Sur mes ennemis inhumains
Iette les mains,
Et me conserues.
Et parferas mon cas tout seur,
Car ta douceur
Iamais n'abbaisfes:
Ce qu'une fois as commencé,
Et auancé,
Tu ne delaisfes.

PSALME CXLIII.

Domine exaudi orationem meam:
auribus percipe.

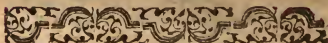
ARGUMENT.

C'est la priere qu'il fit, quand par crainte
de Saül, il se cacha en vne fosse, où il
s'attendoit d'estre pris: dont il estoit en
grande angosse.

 Eigneur Dieu, oy l'oraison mienne:
Iusqu'à tes oreilles paruienne
Mon humble supplication:
Selon la vraye merci tienne
Respon moy en affliction.
Avec ton seruiteur n'estriue,
Et en plain iugement n'arriue,
Pour ses offenses luy prouuer:
Car, deuant toy homme qui viue
Iuste ne se pourra trouuer.

Las mon ennemi m'a fait guerre,
A prosterné ma vie en terre,
Encor ne luy est pas assez:
En obscure fosse m'enferme,
Comme ceux qui sont trespassez.
Dont mon ame ainsi oppressée,
De douleur se trouue oppressée,
Cuidant que m'as abandonné:
I'en sens, dedans moy, ma pensée
Troublee, & mon cœur estonné.
En ceste fosse obscure & noire,
Des iours passez i'ay eu memoire:
Là i'ay tes œuvres meditez:
Et pour confort consolatoire,
Les faits de tes mains recitez.
Là dedans à toy ie sousspire:
A toy ie tends mes mains, ô Sire,
Et mon ame en sa grand' clameur,
A soif de toy, & te desire,
Comme seiche terre l'humour.
Haste-toy, sois moy secourable
L'esprit me faut, de moy damnable,
Ne cache ton visage beau:
Autrement ie m'en vais semblable
A ceux qu'on deuaille au tombeau.
Fay moy donc ouyr de bonne heure
Ta grace, car en toy m'asseure:
Et du chemin que tenir doy,
Donne m'en cognoissance seure:
Car i'ay leué mon cœur à toy.
O Seigneur Dieu mon esperance,
Donne moy pleine deliurance
De mes poursuuans ennemis:
Puis que chez toy, pour assurance,
Ie me suis à refuge mis.

Enseigne moy comme il faut faire
 Pour bien ta volonté parfaire,
 Car tu es mon vray Dieu entier:
 Fay que ton esprit debonnaire
 Me guide & meine au droit sentier.
 O Seigneur, en qui ie me fie,
 Restaure moy & viuisie,
 Par ton nom craint & redouté:
 Retire de langueur ma vie,
 Pour monstrier ta iuste bonté.
 Tous les ennemis qui m'assaillent,
 Fay, par ta merci, qu'ils defaillent:
 Et rends confondus & destruits
 Tous ceux qui ma vie trauaillent,
 Car ton humble seruiteur suis.



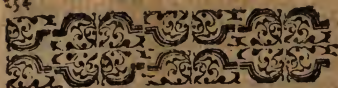
LE CANTIQUE
 DE SIMEON.

Nunc dimittis seruum tuum Domine.

L V C. I I.



R laisses, Createur,
 En paix ton seruiteur
 Ensuuant ta promesse:
 Puis que mes yeux ont eu
 Ce credit, d'auoir veu
 De ton salut l'adresse:
 Salut mis au deuant
 De tout peuple viuant,
 Pour l'ouyr & le croire:
 Resource des petits,
 Lumiere des Gentils,
 Et d'Israël la gloire:



O R A I S O N S.

Deuant le Crucifix.

L A S, ie ne puis ne parler ne crier,
Doux Iesus Christ, plaise toy deslier
L'estroit lien de ma langue perie,
Comme iadis fis au vieil Zacharie.

Là quantité de mes vieux pechez bousche
Mortellement ma pecheresse bouche:
Puis l'ennemi des humains, en pechant,
Est de ma voix les conduits empeschant:
Si que ne puis pousser dehors le crime,
Qui en mon cœur par ma faute s'imprime.

Quand le loup veut (sans le sçeu du berger)
Rauir l'aigneau, & fuyr sans danger,
De peur du cri le gosier il luy coupe:
Ainsi quand suis au remors de ma coulpe,
Le faux Satan fait mon parler refraindre,
Afin qu'à toy ie ne me puisse plaindre:
Afin, mon Dieu, qu'à mes maux & perils
N'inuoque toy, ne tes saints esperits:
Et que ma langue, à mal dire apprestee,
Laquelle m'as pour confesser prestee,
Taise du tout mon meffait inhumain:
Disant tousiours, atten iusqu'à demain.
Ainsi sans cesse, à mal va incitant
Par nouueaux arts mon cœur peu resistant.

O mon Sauueur trop ma venü est troublée,
Et de te voir i'ay pitié redoublée,
Rememorant celle benignité,

Qui te fit prendre habit d'humanité:
 Voyant aussi de mon temps la grand' perte,
 Ma conscience a sa puissance ouverte,
 Pour stimuler & poindre ma pensée
 De ce que i'ay ta hauteſſe offenſée,
 Et dont par trop en paresſe te ſers,
 Mal recordant que t'amour ne deſſers,
 Trop mal piteux quand voy ſouffrir mon proche,
 Et à gemir plus dur que fer ne roche.

Donq, ô ſeul Dieu, qui tous nos biens accrois,
 Descens, hélas, de ceſte haute croix
 Juſques aux bas de ce tien ſacré Temple,
 A celle fin que mieux ie te contemple.

Pas n'eſt ſi longue icelle voye, comme
 Quand deſcendis du Ciel pour te faire homme:
 Si te ſupply de me preſter la grace
 Que tes genoux d'affection i'embrasse,
 Et que ie ſois de baiſer aduoüé
 Ce diuin pied, qui ſur l'autre eſt cloüé.

En plus haut lieu te toucher ne m'encline,
 Car du plus bas ie me ſens trop indigne,
 Mais ſi par Foy ſuis digne que me voyes,
 Et qu'à mon cas par ta bonté pouruoyes,
 Sans me chaffer, comme non legitime,
 De ſi haut bien, trop heureux ie m'eſtime:
 Et ſ'ainſi eſt, que pour ſoy arroſer
 De larmes d'œil, on te puiſſe appaiſer,
 Ie veux qu'en pleurs tout fondant on me treuve.
 Soit le mien cheſ dés maintenant vn Fleuve:
 Soyent mes deux bras Ruiffeaux ou eau s'eſpande:
 Et ma poitrine vne Mer haute & grande:
 Mes iambes ſoyent Torrent qui coure roide:
 Et mes deux yeux, deux Fontaines d'eau froide:
 Pour mieux laver la coulpe de moy meſmes.
 Et ſi de pleurs, & de ſanglots extremes

Cure tu n'as, desirant qu'on te serue
Agenoux secs, dès or' ie me reserue,
Et suis tout prest (pour plus briue responce)
D'estre plus sec que la pierre de ponce.
Et d'autre part si humbles oraisons
Tu aymes mieux, las, par viues raisons,
Fay que ma voix soit plus repercussive,
Que celle-là d'Echo, qui semble viue
Respondre aux gens & aux bestes farouches,
Et que mon corps soit tout fendu en bouches,
Pour micux à plein, & en plus de manieres
Te rendre grace, & chanter mes prieres.

Brief, moyen n'est qui appaiser te face,
Que ie ne cherche, afin d'auoir ta grace.
Mais tant y a, que si le mien torment
Au gré de toy n'est assez vehement,
Certes, mon Dieu, tout ce qu'il te plaira
Ie souffriray, comme cil qui sera
Le tien subiet, car rien ne veux souffrir,
Que comme rien, qui viens à toy m'offrir,
Et à qui seul est mon ame subiette.

Mon prier donq ennuyeux ne reiette,
Puis que iadis vne femme ennuyante
Ne reiettas: qui tant fut suppliante,
Et en ses dits si fort t'importuna,
Qu'à son desir ta bonté ramena,
Pour luy oster de ses pechez le nombre,
Qui tant faisoient à sa vie d'encombre.

L'estroite loy que tu as prononcee,
Espouuenter pourroit bien ma pensee:
Mais ie pren cœur en ta douceur immense,
A qui ta loy donne lieu pour clemence:
Et quoy que i'aye enuers toy tant m'ffait,
Que si aucun m'en auoit autant fait,
Ie ne croy pas que pardon luy en fisse:

De toy, pourtant, i' atten salut propice,
 Bien cognoissant que ta benignité
 Trop plus grande est que mon iniquité.

Tu sçauois bien que pecher ie denoye:
 M'as-tu donq fait pour d'Enfer tenir voye?
 Non, mais afin qu'on cognut au remede,
 Que ta pitié toute rigueur excède.

Veux-tu souffrir qu'en ma pensee ague,
 De droit & loix encontre toy argue?

Qui d'aucun mal donne l'occasion,
 Luy mesmes fait mal & abusq:
 Ce nonobstant tu as créé les femmes,
 Et nous deffens d'Amours suyre les flammes,
 Si lon ne prend marital Sacrement
 Avec l'Amour d'une tant seulement:
 Certes plus doux tu es aux bestes toutes,
 Quand sous tell' loix ne les contrains & boutes.

Pourquoy as-tu produit pour vieil & ieune,
 Tant de grâs biens, puis que tu veux qu'on ieu s'ne?
 Et de quoy sert pain, & vin, & fruitage,
 Si tu ne veux, qu'on en vse en tout aage,
 Veu que tu fais Terre fertile & grasse?
 Certainement tell' grace n'est point grace,
 Ne celuy don n'est don d'aucune chose,
 Mais plustost darn (si ce mot dire i' ose)
 Et ressemblons, parmi les biens du Monde,
 A Tantalus, qui meurt de soif en l'onde.
 Et, d'autre part, si aucun est venuste,
 Prudent, & beau, gorgias, & robuste,
 Plus que nul autre, est-ce pas bien raison,
 Qu'il en soit fier, puis qu'il a l'achoisson?

Tu nous as fait les nuit's longues & grandes,
 Et toutefois à veiller nous commandes.
 Tu ne veux pas que negligence on hante,
 Et si as fait mainte chose attrayante

Le cœur des gens à oisive paresse.
 Las, qu'ay-ie dit: quelle fureur me presse?
 Perds-ie le sens! Helas, mon Dieu, refraîn
 Par ta bonté, de ma bouche le frein:
 Le desuoyé vueilles remettre en voye,
 Et mon iniure au loing de moy enuoye:
 Car tant sont vains mes argumens obliques,
 Qu'il ne leur faut responses ne repliques.

Tu veux qu'aucuns en pauvreté mendent:
 Mais c'est afin qu'en s'excusant ne dient,
 Que la richesse à mal les a induits:
 Et à plusieurs les grands tresors produi,
 A celle fin que de dire n'ayent garde,
 Que pauvreté de bien faire les garde.

Tel est ton droit, voire & si croy que pource
 Tu fis Iudas gouverneur de ta bourse:
 Et au regard du faux riche inhumain,
 Les biens liuras en son ingrate main,
 A celle fin qu'il n'eust saute de rien,
 Quand il voudroit vser du mal ou bien.

Mais (ô I E S U S) Roy doux & amiable,
 Dieu tresclement, & iuge pitoyable,
 Fay qu'en mes ans ta hauteesse me donne,
 Pour te servir, saine pensèe & bonne:
 Ne faire rien, qu'à ton honneur, & gloire,
 Tes mandemens ouyr, garder, & croire,
 Avec soupirs, regrets & repentance
 De t'auoir fait par tant de fois offense.

Puis quand la vie à mort donnera lieu,
 Las, tire moy, mon Redempteur & Dieu,
 Là haut, ou ioye indicible sentit.
 Celuy Larron qui tard se repentit:
 Pour & afin qu'en laissant tout moleste,
 Je sois remply de lieffe Celeste:
 Et que t'amour dedans mon cœur ancree,

Qui m'a créé, pres de toy me recree.

L'oraison de nostre Seigneur
Iesus Christ.

P E R E de nous qui es là haut és Cieux,
Sanctifié soit ton nom precieux:
Aduienne tost ton saint regne parfait:
Ton vueil en Terre, ainsi qu'au Ciel soit fait:
A ce iourd'huy sois nous tant debonnaire,
De nous donner nostre pain ordinaire:
Pardonne nous les maux vers toy commis,
Comme faisons à tous nös ennemis:
Et ne permets en ce bas territoire
Tentation sur nous auoir victoire:
Mais du malin cauteleux & subtil
Deliure nous. O Pere, Ainsi soit-il.

L A S A L V T A T I O N
A N G E L I Q V E.

Beneïste soit celle incarnation
Du haut des Cieux ici bas annoncée
Pour nös saluts, en salutation
Qui fut ainsi par l'Ange prononcée.

R E S I O V Y toy vierge Marie
Pleine de grace abondamment:
Le Seigneur qui tout seigneurie,
Est avec toy diuinement.

Beneïste, certes, tues entre
Celles deffous le firmament,
Car le fruit qui est en ton ventre,
Est benist eternellement.

Les Articles de la Foy.

I E croy en Dieu le Pere toutpuissant,
 Qui crea Terre, & Ciel resplendissant:
 Et en son Fils unique Iesus Christ
 Nostre Seigneur, conceu du saint Esprit:
 Et de Marie entiere Vierge né:
 Dessous Pilate à tort passionné:
 Crucifié, mort, en Croix estendu,
 Au Tombeau mis, aux Enfers descendu:
 Et qui de mort reprint vie au tiers iour:
 Monta là sus au Celeste seiour,
 Là ou il se sied à la dextre du Pere,
 Pere Eternel, qui tout pent & tempere:
 Et doit encor de là venir ici,
 Juger les morts, & les viuans aussi.

Au saint Esprit ma ferme foy est mise:
 Ie croy la sainte, & Catholique Eglise
 Estre des Saints, & des Fideles vne
 Vraye vnion, entr'eux en tout commune:
 De nos pechez, pleine remission:
 Et de la chair la resurrection:
 Finalement croy la vie eternelle.
 Telle est ma Foy, & veux mourir en elle.

Les commandemens de Dieu.

LEue le cœur, ouvre l'oreille,
 Peuple endurci, pour escouter
 De ton Dieu la voix nonpareille,
 Et ses commandemens gouter.

Ie suis, dit-il, ton Dieu celeste,
 Qui t'ay retiré hors d'es moy.
 Et de seruitude moleste:
 Tu n'auras autre Dieu que moy.

Tailler ne te feras image
De quelque chose que ce soit:
Si honneur luy fais & hommage,
Ton Dieu ialousie en reçoit.

En vain son nom tant venerable
Ne iureras, car c'est mespris:
Et Dieu ne tiendra inculpable
Qui en vain son nom aura pris.

Six iours travaille, & au septième
Sois du repos obseruateur,
Toy & les tiens: car ce iour mesme
Se reposa le Createur.

Honneur à Pere & Mere porte,
A fin de tes iours allonger,
Sur la Terre, qui tout apporte,
Là où Dieu t'a voulu loger.

D'estre meurdrier ne te hazarde:
Mets toute paillardise au loin:
Ne sois Larron, donne t'en garde:
Ne sois menteur, ne faux tesinoin.

De conuoiter point ne t'auienne
La maison & femme d'autrui,
Son seruant, ne la beste sienne,
N'aucune chose estant à luy.

O Dieu, ton parler d'efficace
Sonne plus clair que fin alloy:
En nos cœurs imprime la grace
De s'obeir selon ta Loy.

Priere deuant le repas.

O SOUVERAIN Pasteur & Maistre,
Regarde ce troupeau petit:
Et de tes biens souffre-le paistre,
Sans desordonné appetit,

Nourrissant petit à petit
A ce iourd' huy ta creature,
Par celuy qui pour nous vestit
Vn corps subiet à nourriture.

Après le repas.

P E R E Eternel, qui nous ordonnes
N'auoir souci du lendemain
Des biens que pour ce iour nous donnes,
Te mercions de cœur humain.

Or puis qu'il t'a pleu de ta main
Donner au corps manger & boire,
Plaise toy du celeste pain
Paistre nos ames, à ta gloire. Amen.

Graces pour vn enfant.

Vers Alexandrins.

N O U S te remercions, nostre pere celeste;
Du repas qu'auons pris, aussi de tout le reste.
Soit des biens, soit des maux, Messieurs, bon prom
vous face.

Priez Dieu qu'il me doint de biẽ croistre la grace
A la gloire de luy, au profit de mon proche,
Tant que sur mes Parens il n'en tombe reproche.

LA MORT N'Y MORD.



BALLADIN DE
C L. M A R O T.

Dizain.

N O B L E Seigneur, puissant & magnanime
Il vous plaira voir ce liuret en rithme,
Fait par Marot bon rhetoricien;
S'il ne vaut rien, n'en faites nulle estime,
Mais s'il est bon, permettez qu'on l'imprime
Pour consoler tout fidele Chrestien,
Plusieurs l'ont veu qui l'ont trouué tresbien,
Clercs & Docteurs disent, qu'il n'y a rien
Qui sonne mal: mais ie n'ay prins l'audace
De l'imprimer, sans que de vostre bien
L'aye vn congé venant de vostre grace.

Verray-ie point à mon gré bien dancier?
Se scauroit-on tenir de s'aduancer
Trop ne trop peu, verray ie point la dance
Et les sonneurs, tous deux d'une accordance?
Ne sont-ils pas de leurs instrumens seurs,
Est-ce leur faute, ou s'il tient aux danseurs?



Instrumentz qui iustement sonnez,
Balleurs esleuz qui n'estes estonnez,
Pour aucun son de musique incertaine,
Danceurs dançans sous musique hautaine,
Dont l'armonie est tant bien mesuree,
Que venir fait à cadence asseuree,
Cœurs alleguez qui au dedans du corps

Branslez auant que les pieds par dehors,
Cessez la dance & la marche du bal,
Cessez vos sons Orpheus & Thubal,
Oyez vn peu la cause ie vous prie,
Pourquoy ainsi ma Muse tance & crie.

· Mil ans y a cinq cens & d'auantage,
Que du plus haut & noble parentage,
De l'Orient vne pucelle isit,
En qui le ciel toutes graces asit:
Pour sa grandeur Christine fut nommee,
Pour sa beauté belle fut surnommee:
Et à present encores on l'appello,
Belle Christine, ou Christine la belle:
Entre autres dons, elle auoit veu les hommes
Du premier siecle, & si voit qui nous sommes,
Voire & verra des siecles aduenir,
Tout le dernier, sans vieille deuenir:
Malgré tormens, malgré temps & vieillesse,
Sera tousiours en la fleur de ieunesse:
Aussi pour vray, quant elle se descœure
Le monde dit, voyci vn nouuel œure..
Si elle parle, vn tas d'asnes ou veaux,
Iront disans, voyci propos nouueaux:
Combien qu'ils soyent plus vieils que ciel & Lune.
Quant à la forme elle estoit vn peu brune,
Pour le Soleil qui la decoulouroit:
Mais sa beauté tousiours luy demouroit.
D'aucune chose elle n'eust onc souffrette,
Et si n'auoit grand tresor la pauvreite:
Sa grand' richesse en tout temps & saison,
C'est qu'elle estoit de fort bonne maison,
Et se vestoit, comme simple bergere,
D'accoustremens taillez à la legere:
Mais de tous biens que femme doit sçauoir,

Elle en auoit ce qu'on en peut auoir,
On ne veit onc chose si peu oisue,
Oncques ne fust si grand' douceur naïue,
Si d'instrumens sonner il luy plaisoit,
Mourir viuans, & morts viure faisoit:
Sa voix passoit le chant de la Seraine,
Et de dancier estoit la souveraine:
Car bras & corps, & du pied la brisure,
Avec le cœur, alloit tout de mesure:
Puis elle auoit vne tant bonne grace,
Et vn parler de si grand' efficace,
Que la pluspart de ceux qui l'escoutoyent,
A la seruir pour iamais se boutoyent,
Et tant estoient liez à sa cordelle,
Que chacun iour mouroyent pour l'amour d'elle,
Pour l'amour d'elle enduroyent franchement,
Et leur sembloit peine soulagement.
Bref, pour s'amour la mort leur estoit vie,
Qu'en dites vous, fust-elle bien seruite?
Or est ainsi qu'enuie & ignorance
Ensemble font volontiers demourance,
Pour debander contre les vertueux,
A ce propos le parler fructueux
De ceste vierge, & sa voix gracieuse
Paruint aux fins de terre spacieuse:
Son nom, son bruit, son effect enident,
Fust sçeu par tout, mesmes en Occident.
Là où s'estoit vne femme esleuee,
D'enuie & dueil quasi toute creuee
D'ouyr le bruit qui de l'autre voloit,
Et ceste Symonne s'appelloit,
Faite si s'est de seruante petite
Royne des Rois: de sorte, qu'elle est dite
En quelques lieux, là où son bruit s'espand.
La grand' Symonne, ou Symonne la grand'.

Mais le in de l'Aigle, alors qu'au firmament
Fut transporté, la nomma autrement,
Pas en ieunesse elle n'estoit tousiours
Comme Christine: ainçois par chacun iours
Vieillissoit fort, vieillit, & vieillira,
Et de vieillesse en brief temps perira.
Quant à la forme elle estoit d'apparence
Admirative, & de grand' preference
Aux yeux des gens dont elle estoit pourueüe,
Mais certes ceux qui Christine auoyent veüe,
Après auoir Symonne regardée,
Disoyent tres bien ceste-ci est fardee,
Et n'en estoyent pourtant trop esbahis,
Pource que c'est l'usage du pays.
Des biens mondains Symonne possédoit
Ià les trois parts. Et à l'autre tendoit,
Et toutesfois tant estoit conuoiteuse,
Qu'incessamment se sentoit souffreteuse:
De pourpre & lin richement fust ornee,
De diamants & perles couronnée,
D'habits pour vray auoit le corps vestu
Plus richement, que l'esprit de vertu:
Car iamais femme on ne vid tant oisue,
Ne tant comme elle en orgueil excessiue:
Elle iouoit d'instruments dont les noms
Sont basilicq, bombardes & canons,
Elle chantoit iour & nuict maintes choses,
Qui n'estoyent pas dedans son cœur encloses:
A bien danser estoit pesante & lourde,
Hors de mesure, entant qu'elle estoit sourde,
Et pourtant que ouyr ne vouloit pas
Les instruments, qui sonnoient par compas:
Grace n'auoit, sinon mal gracieuse,
En son parler aigre & falacieuse:
Et quand par fois vsait de doux langage,

Plus y mettoit de fard qu'en son visage:
Certes aussi elle ne scauroit dire,
Que par beauté ou grace qui attire
Ait en sa vie vn seruiteur acquis,
Ains par tresors les a gaignez & quis:
Aussi iamaïs n'en eust vn qui pour elle
Souffrist vn brin de peine corporelle:
Bien est-il vray que fort la soustenoit
Pour les profits qui leur en réuenoit:
Mettans à murt les seruans de Christine,
Quand ils disoyent elle seule estre digne
D'estre serwie, & tant continuerent
A les meurtrir qu'ils les diminuerent,
Non de l'amour du cœur, mais bien du nombre:
Et par ainsi fut frappée d'encombre,
La bergerette & ses troupeaux espars,
Dont la simplette aux plus barbares parcs
De toute Europe alla faire demeure,
Et vous laissa la grand' Symonne à l'heure,
Faire ses sauts & dancer à son tour,
En attendant son desiré retour.

Symonne ayant par temps obscur regné
En riche pompe, & orgueil effrené,
Pres de mil ans Apollo de sa grace,
Transporta l'air qui estoit plein de crace,
Si qu'on veit bien la lumiere approcher:
Or se muoit Christine en vn rocher
Des Saxonnois, duquel saillist adoncques
Aussi entiere & belle que fust oncques:
Les iours, les mois, les mil ans que ie dy,
N'auoyent en rien son visage enlaidy:
Courbé son corps, ne sa voix empiree,
Bien le monstra: car d'aimer inspiree
Pour ramasser autres nouueaux amants,
Tourna ses yeux plus clairs que diamants,

Loyaux amants qui n'allez point au change,
 Fust-il iamaï parole si estrange:
 A vous elle c'est trop plus douce que miel,
 Aux desloyaux plus amere que fiel,
 Touchant son art d'elle gente ornature,
 C'est vne chose admirable à nature.

Quant Cicero parloit il est certain,
 Que pour le son de sa lire hautain,
 De simples gens passoit l'intellectiue:
 Christine a bien vne autre traditiue:
 Car aux ruraux, barbares, & non clers,
 Ces hauts propos sont faciles & clairs:
 Et à cent mil grands Philosophes braues,
 Des moindres dict's sont si obscurs & graues,
 Qu'ils ne scauroyent par quel bout commencer
 A les comprendre: hâ ie ne puis penser,
 Veu sa façon d'eloquence & faconde,
 Qu'elle ait permis à parler en ce monde.

Christine donc parmi l'Europe alloit
 Et doucement ses amis appelloit,
 Qui pour se rendre à la belle aux beaux yeux,
 Laissoyent tresors, laissoyent leurs propres lieux,
 Abandonnoyent leurs parens & eux-mesmes,
 Sent ans d'amour les aiguillons extremes:
 Diuers amants de maintes nations
 Venoyent alors, pleins de dissensions:
 Mais aussi tost qu'à elle suruenoyent,
 N'auoyent qu'un cœur, duquel ils la seruoient,
 Pour sa beauté seulement (comme pense)
 Car mention n'estoit de recompense.
 Laissons, laissons, disoyent les bons supposts,
 Tous ses fascheux & dissoluts propos,
 Cœur sans amour tousiours loyer demande:
 Ayons sans plus de bien auoir le soing,

Madame sçait ce qu'il nous est besoing.
Tant chemina la belle qu'elle vint
Au fleuve Loyre, ou des fois plus de vingt
Ietta son œil dessus moy la premiere:
Car mes gros yeux n'auoyent propre lumiere,
Pour regarder les siens premierement:
S'approche pres & me dit seulement
Resueille toy il en est temps ami,
Tu as par trop en tenebres dormi:
Resueille toy, à si peu de parler
Ie la cognus. Et si sentoïz aller
Hors de mon cœur vne pesante charge,
De griefs torments dont me trouuis au large,
Et au repos de franche liberté,
Ou parauant n'auoye iamais esté:
Si luy ay dit, ô pitieuse Christine
Retournez vous en la façon pristine:
Long temps y a si grand bien n'aquist lon
Que de vous veoir, venez vous d'Aquillon?
Se vient encor vostre gent corps offrir,
Pour les assaux des medisans souffrir?
Ie vous suppli si donques amitié,
Sans esmouuoir cœur de dame pitié,
Que me tenez à vostre bonne grace:
S'il ne vous plaist, Ie ne sçay que ie face
Pour l'acquérir: car en moy pour tous poincts
N'a riens de bien, de bon encores moins:
Plaise vous donc me la donner en sorte
Que hors de moy iamais elle ne sorte:
En ce faisant tous ces faux enuieux,
Menace, peur, tormentez enuieux,
Ne faux semblant, ne danger de rebelle,
Ne me pourroit separer de vous belle,
Non pas la mort quand deuant moy seroit:
Car d'autre aymer mon cœur s'ubaisseroit.

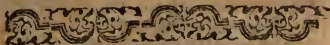
Dés que Christine eust mon parler ouï,
Elle respond, mon cœur s'est resioüi,
De ma brebis esgaree en la plaine
De la trouuer, or oste ceste laine
Et la toison que dessus toy ie treuve:
Il te conuient vestir de robbe neuue,
Tu as esté des amans de Symonne,
Mais si tu veux que d'aimer te semonne,
Laisser te faut tous tes vieilles couleurs,
Et pour vn bien souffrir mille douleurs.

Ne cuide aucun tant sois bas tant soit mince,
Ne cuide aucun tant soit grand, tant soit Prince,
Se desmeller d'ennuy peine & esnoy,
S'il ne veut suyre & venir apres moy.

Si l'art d'aimer tu as leu de bien pres,
Tu trouueras qu'il enioinct par expres,
De tous amans que des mœurs il s'informe
De sa maistresse, & puis qu'il s'y conforme:
De moy souuent donc tu t'informeras
Puis tes effets aux miens conformeras,
Et mesmement apprendras l'accordance
Et la façon de me suyre à la dance:
Car qui ne sçait avecques moy dancer,
Ie ne le puis en m'amour auancer:
Dont suis d'amis qu'acointance tu prenes
A mes amans, & que d'iceux apprennes,
Et que souuent tu escoutes le son
De mon haut-bois recordant sa leçon.
De iour & nuict aux liures que i'ay faits,
De reuerence, & des simples parfaits,
Si faits ainsi bon dancier deuiendras,
Lors assésuré deuers moy deuiendras,
Les mots que dy, ont grand' celerité.

Je partis lors, & à la verité,
 I'estois picqué du grand Zele des Zeles,
 Et puis amour me portoit sur ses aïslés:
 Je trauersay les bois ou a esté
 Ourson d'un Ours en enfance alleté:
 Là trauersay la beauté spacieuse
 En la vallee humble & delicieuse.

F I N.



SONNET DE L'AVTEVR.

Retirez vous bestiaux eshontez,
 Qui pour la fin de l'appetit des bestes
 Et nō d'amour, étreprenez vos questes:
 Retirez-vous, par l'Aucugle domptez.
 Mais, vous humains, desquels les volōtez
 Tendre on ne voit qu'à la fin bienheu-
 reuse,
 Lisez, lisez, en ceste œuvre amoureuse,
 Pour mieux cognoistre, & beautez &
 bontez.
 Puis cognoissans, ce qui vous en defaut,
 Vous sentirez vous esleuer en haut,
 Par vn amour à voler tant adroit,
 Ayant laissé en bas la passion,
 Qu'il vous mettra iustemēt à l'endroit
 De l'vnité, pour delectation.

TABLE DES PSALMES
CONTENS EN CE
present liure.

A Toy mon Dieu, mon cœur. Page 189	
<i>Ad te domine leuauī animam meam.</i>	
Aux paroles que ie veux dire.	158
<i>Verba mea auribus percipe domine.</i>	
Bienheureux est quiconque sert.	246
<i>Beati omnes qui timent dominum.</i>	
Dés qu'aduersité nous offense.	209
<i>Deus noster refugium & virtus.</i>	
Dé tout mon cœur t'exalteray.	166
<i>Confitebor tibi domine in toto corde meo.</i>	
Donnez au Seigneur gloire.	231
<i>Confitemini domino quoniam bonus.</i>	
Donne secours Seigneur.	172
<i>Saluum me fac domine.</i>	
Dont vient cela Seigneur.	169
<i>Domine vt quid recessisti longè.</i>	
Du fons de ma pensee.	247
<i>De profundis clamaui ad te domine.</i>	
Du maling les faits vicieux.	197
<i>Dixit iniustus vt delinquat.</i>	
Enfans qui le Seigneur seruez.	238
<i>Laudate pueri dominum.</i>	
Estant assis aux riuies aquatiques.	248
<i>Super flumina Babilonis.</i>	
Ie croy en Dieu le pere toutpuissant.	269
<i>Credo in Deum patrem omnipotentem.</i>	

Je t'aimeray en toute obeissance.	176
<i>Diligam te domine.</i>	
Il faut que tous mes esprits.	250
<i>Confitebor tibi domine in toto corde meo.</i>	
Iusques à quand as estably.	173
<i>Vsquequo domine obliuisceris me.</i>	
Las en ta fureur aigue.	202
<i>Domine ne in furore tuo arguas me.</i>	
Las ie ne puis.	254
La terre au Seigneur appartient.	188
<i>Domini est terra & plenitudo.</i>	
Le Dieu le fort l'Eternel.	211
<i>Deus deorum dominus locutus.</i>	
Le fol malin en son cœur.	174
<i>Dixit insipiens in corde suo.</i>	
Les gens entrez sont en ton heritage.	218
<i>Deus venerunt gentes in hereditatem.</i>	
Les cieux en chacun lieu.	180
<i>Cæli enarrant gloriam Dei.</i>	
L'omnipotent à mon.	237
<i>Dixit dominus domino meo.</i>	
Leue le cœur ouure l'oreille.	260
<i>Audi Israël dominus deus tuus.</i>	
Misericorde au pauvre vicieux.	213
<i>Miserere mei deus secundum magnam.</i>	
Môn Dieu i'ay en toy esperance.	161
<i>Domine deus meus in te speraui.</i>	
Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy.	183
<i>Deus meus respice in me quare.</i>	
Mon Dieu me paist soubz.	187
<i>Dominus regit me & nihil.</i>	
Môn Dieu preste moy l'oreille.	220
<i>Inclina domine aurem tuam.</i>	
Non point à nous, non point.	241
<i>Non nobis domine, non nobis.</i>	

Ne sois fâché si durânt. 198

Noli emulari in malignantibus.

Ne vueille pas ô Sire. 160

Domine ne in furore tuo.

O Bienheureux celuy dont. 191

Beati quorum remisse sunt iniquitates.

Or laisse createur, en paix. 253

Nunc dimittis seruum tuum domine.

O nostre Dieu, & Seigneur. 164

Domine dominus noster quam.

O seigneur que de gens. 155

Domine quid multiplicati sunt.

O souuerain Pasteur & Maistre. 261

Pere de nous qui est là haut. 259

Pater noster qui es in cælis.

Pere eternal qui nous ordonne. 262

Pourquoy font bruit & s'assemblent. 153

Quare fremuerunt gentes.

Propos exquis faut que de mon. 207

Eruclauit cor meum verbum bonum.

Quand ie t'inuoque, hélas. 157

Cum inuocarem exaudiuit me.

Quand Israël hors d'Egypte. 240

In exitu Israël de Aegypto.

Qui au conseil des malings. 152

Beatus vir qui non abiit.

Qui en la garde du haut Dieu. 222

Qui habitat in adiutorio altissimi.

Qui est-ce qui conuersera. 175

Domine quis habitabit in tabernaculo.

Rendez à Dieu loüange & gloire. 242

Confitemini domino quoniam bonus.

Resueillez vous chacun fidele. 193

Iudica me Deus, & discerne causam.

Reuenge moy, pren. 206

Deus deus meus.

Seigneur Dieu oy l'oraison.	251
<i>Domine exaudi orationem meam, auribus.</i>	
Sus, louez Dieu mon ame en toute.	226
<i>Benedic anima mea domino, & omnia.</i>	
Sus, sus, mon ame il te faut dire bien.	228
<i>Benedic anima mea domino, domine Deus.</i>	
Tes iugemens Dieu veritable.	215
<i>Deus iudicium tuum regi da.</i>	
Vouloir m'est pris de mettre.	224
<i>Misericordiam & iudicium cantabo.</i>	
Veu que du tout en Dieu.	176
<i>In domino confido.</i>	

Fin de la Table des Psaumes.





